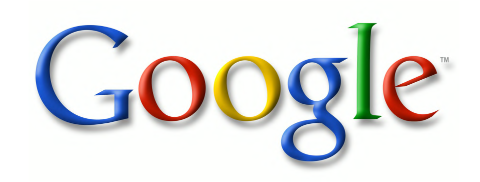

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06829979 5

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

TOME QUATRIÈME.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A BESANÇON,	chez Turbergue, libraire.
LYON,	— Girard et Josserand, libraires.
—	— Perisse frères, libraires.
—	— Bauchu, libraire.
MONTPELLIER,	— Séguin fils, libraire.
—	— Malavialle, libraire.
ANGERS,	— Lainé frères, libraires.
—	— Barassé, libraire.
NANTES,	— Mazeau frères, libraires.
METZ,	— Rousseau-Pallez, libraire.
—	— Mme Constant Loiez, libraire.
LILLE,	— Lefort, libraire.
DIJON,	— Hémery, libraire.
ROUEN,	— Fleury, libraire.
ARRAS,	— Théry, libraire.
NANCY,	— Thomas, libraire.
—	— Vagner, imprimeur-libraire.
TOULOUSE,	— Léopold Cluzon, libraire.
LE MANS,	— Gallienne, imprimeur-libraire.
CLERMONT-FERRAND,	— Veysset, imprimeur-libraire.
REIMS,	— Bonnefoy, libraire.
ROME,	— Merle, libraire.
MILAN,	— Dumolard, libraire.
—	— Boniardi-Pogliani, libraire.
TURIN,	— Marietti (Hyacinth)e, libraire.
—	— Marietti (Pierre), libraire.
MADRID,	— Bailly-Baillière, libraire.
LONDRES,	— Burns et Lambert, libraires, Portman street, Portman square.
GENÈVE,	— Marc-Mehling, libraire.
BRUXELLES,	— H. Goemaere, libraire.

— CORBEIL, typographie de CRÉTÉ. —

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

L'ABBÉ ROHRBACHER

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE PAR CHARLES SAINTE-FOI
AUGMENTÉE DE NOTES INÉDITES DE L'AUTEUR
COLLIGÉES PAR A. MURCIER, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES
ET SUIVIE D'UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE SPÉCIALEMENT DRESSÉ POUR L'OUVRAGE

PAR A. H. DUFOUR

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.
S. EPIPHANE, l. I, c. 5, *Contre les hérésies.*

Ubi Petrus, ibi Ecclesia.
S. AMBROS., in psalm. 40, n. 30.

3e ÉDITION

TOME QUATRIÈME. ✓

PARIS,
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE CASSETTE, 4.
1857.

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

Jésus-Christ.

« Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.

« Lui était dans le principe avec Dieu.

« Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui il n'a été fait rien de ce qui a été fait.

« En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu: son nom était Jean. Cet homme vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas lui-même la lumière, mais il était pour rendre témoignage à la lumière.

« Il y avait la lumière véritable, qui éclaire tout homme venant dans ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont point reçu. Tous ceux cependant qui le reçurent, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu; à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

« Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire comme la gloire du Fils unique du Père plein de grâce et de vérité [1]. »

[1] Joan., I, 1-14.

C'est ainsi que commence son Évangile ou son récit de la bonne nouvelle, le disciple bien-aimé du Sauveur, l'apôtre saint Jean. Il avait reposé sur le cœur de son maître, lorsqu'au dernier souper il institua le mystère de son amour; pendant son exil dans l'île de Patmos, les cieux s'étaient ouverts à son regard prophétique; mais lorsqu'il écrit son Évangile, la Divinité elle-même semble se dévoiler à lui. On compare les quatre évangélistes aux quatre êtres symboliques, qui, dans Ézéchiel, forment le char mystérieux de l'Éternel: l'homme paraît l'emblème de saint Matthieu, qui commence par la généalogie humaine du Christ; le lion, l'emblème de saint Marc, qui commence par la voix de celui qui crie dans le désert; le bœuf, animal de sacrifice, l'emblème de saint Luc, qui commence par le sacrifice de Zacharie; l'aigle, l'emblème de saint Jean, qui, par son vol hardi, s'élève au-dessus de toutes les créatures, jusque dans le sein de la Divinité, qu'il semble contempler à l'œil nu. Un philosophe platonicien, ayant lu les premières paroles de cet aigle divin, s'écria qu'elles méritaient d'être écrites en lettres d'or, et exposées aux lieux les plus apparents dans toutes les églises [1]. Combien plus précieusement ne devons-nous pas les écrire et les méditer dans nos âmes!

Premières paroles de Moïse, racontant la création du monde: *Dans le principe créa Dieu le ciel et la terre;* premières paroles de saint Jean, racontant la génération du Verbe éternel: *Dans le principe était le Verbe.* Ces trois paroles: *Dans le principe créa Dieu,* et ces trois autres: *Dans le principe était le Verbe,* se correspondent visiblement. La première, *dans le principe,* est la même dans Moïse et dans saint Jean.

Nous avons vu, avec les saints Pères, que la première parole de Moïse, *dans le principe,* a trois sens également vrais: dans le principe ou le commencement des temps; dans le principe ou le commencement des choses; dans le principe ou le Verbe éternel, Dieu créa le ciel et la terre.

Nous voyons, avec les saints Pères encore, que la première parole de saint Jean, *dans le principe,* a les trois sens également vrais: dans le principe ou le commencement des temps; dans le principe ou le commencement des choses; dans le principe ou dans le Père *était le Verbe* [2].

Le Père est le principe du Fils, parce que le Fils procède du Père;

[1] August., *De civ. Dei,* l. 10, c. 29. — [2] Clem. Alex., *Ad gent.,* p. 5. Orig., *Tract.* 1, *in Joan.* Cyrill., l. 1, *in Joan.,* c. 1, Greg. Nyss., *Orat. ad Simplicium.* Aug., *De Trin.,* l. 6, c. 3, Beda, etc.

le Père et le Fils sont le principe du Saint-Esprit, parce que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Notre âme, étant faite à l'image de Dieu, nous offre une certaine ressemblance de cette Trinité adorable. Elle est, elle se connaît, elle s'aime; elle se connaît, parce qu'elle est; sa connaissance, son idée, sa parole intérieure, son verbe, procèdent de son être; elle s'aime, parce qu'elle est, et qu'elle se connaît; son amour procède de son être et de sa connaissance. Et son être, et sa pensée, et son amour, quoique réellement distincts, sont substantiellement la même chose, la même âme. Et cette pensée qui procède de l'être y demeure cependant; et cet amour qui procède de l'être et de la pensée demeure dans l'un et dans l'autre. Et nous ne comprenons pas ce mystère; mais il nous fait comprendre que, si nous ne pouvons nous comprendre nous-mêmes, nous ne devons pas nous étonner de ne pouvoir comprendre Dieu.

Le Père est le principe générateur du Fils, qui lui est coéternel; le Fils est le principe créateur du monde, qui est produit dans le temps. La puissance de notre âme est le principe de notre pensée, qui en est distincte et inséparable; notre pensée est le principe des œuvres que nous réalisons au dehors, sur le modèle qui est notre pensée même. Aussi, le même apôtre appelle-t-il le Verbe divin, *le principe de la création que Dieu*[1] a réalisée au dehors. C'est dans ce principe, suivant les saints docteurs, que Dieu a créé le ciel et la terre.

Outre ce sens plus élevé que les Pères de l'Église reconnaissent en la première parole de Moïse et de saint Jean, il en est encore un ou deux autres également dignes d'attention. Moïse a dit: *Dans le principe*, c'est-à-dire dans le commencement des temps et des choses, *Dieu créa le ciel et la terre*. Saint Jean dit, au contraire: *Dans le principe*, dans le commencement des temps ou des choses, *le Verbe était*. Il n'y a jamais eu de temps où le Verbe ne fût pas; car au commencement des temps, lorsque le ciel et la terre furent créés, *le Verbe était*; il ne commençait pas, *il était*; on ne le créait pas, on ne le faisait pas, *il était*. Et qu'était-il? *le Verbe*, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse; *le Verbe*, la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu.

Et le Verbe était en Dieu, avec Dieu, chez Dieu; comme étant en Dieu une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est. Et cette personne était une personne divine; car l'Évangile ajoute: *Et le Verbe était Dieu*; Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu; *Dieu* comme lui, *au-dessus de tout, béni aux siècles des siècles. Amen*. Il est ainsi, dit saint Paul[2].

[1] Apoc., 3, 14. — [2] Rom., 9, 5.

L'Évangile insiste : *Lui*, le Verbe, *était dans le principe avec Dieu.* Remontez au commencement de toutes choses; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez; allez au commencement du genre humain, *il était.* Allez au premier jour lorsque Dieu dit: Que la lumière soit, *il était.* Remontez. Élevez-vous avant tous les jours au-dessus de ce premier jour; lorsque tout était confusion et ténèbres, *il était.* Lorsque les anges furent créés dans la vérité en laquelle Satan et ses sectateurs ne demeurèrent point, *il était.* Au commencement, avant tout ce qui a pris commencement, *il était.* Il était seul, en son Père, auprès de son Père, au sein de son Père: *il était.* Et qu'était-il? Qui le pourra dire? qui nous racontera, qui nous expliquera sa génération? *Il était:* car, comme son Père, *il est celui qui est*; il est le parfait; il est l'existant, le subsistant, l'être même. Mais qu'était-il? Qui le sait? On ne sait rien autre chose, sinon qu'*il était*, c'est-à-dire qu'*il était*; mais qu'il était engendré de Dieu, subsistant en Dieu, c'est-à-dire qu'il était Dieu et qu'il était Fils.

Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait. Concevons, si nous pouvons, la différence de celui qui était, d'avec tout ce qui a été fait. Quelle immense distance de ces deux choses! *Être*, c'est ce qui convient au Verbe; *être fait*, c'est ce qui convient à la créature. Il était donc comme celui par qui devait être fait tout ce qui a été fait, et sans qui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait. En lui, dit saint Paul, ont été créées toutes choses, et celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances; toutes choses ont été créées par lui et pour lui; il est avant toutes choses, et toutes choses ont en lui leur ensemble [1]. *Sans lui rien n'a été fait. Sans lui:* un autre faisait donc avec lui, et il faisait avec un autre. Cet autre est son Père; *car toutes les choses que le Père fait, le Fils les fait semblablement* [2]. Il est la sagesse éternelle que le Père a engendrée en son sein, qui a été conçue et enfantée avant les collines, qui est avec lui, avec lui ordonne et arrange tout, se joue en sa présence, et se délecte par la facilité et la variété de ses desseins et de ses ouvrages [3]. De là, dans Moïse, cette parole du Père au Fils et à l'Esprit-Saint, parole d'égal à égal : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance [4].

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. On appelle vie dans les plantes, croître; pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière! qu'elle est morte! On appelle

[1] Coloss., 1. — [2] Joan., 5, 19. — [3] Prov., 8, 22, etc. — [4] Gen., 1, 26.

vie: voir, goûter, sentir, aller deçà et delà, comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette ! On appelle vie : entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance : c'est la véritable vie. Mais quelle en est la source? Qui est-ce qui se connaît, qui s'aime soi-même et qui jouit de soi-même, si ce n'est le Verbe? En lui était donc la vie. Mais d'où vient-elle, si ce n'est de son éternelle et vive génération? Sorti vivant d'un Père vivant, dont il a lui-même prononcé : *Comme le Père a la vie en soi, il a aussi donné à son Fils d'avoir la vie en soi* [1]. Il ne lui a pas donné la vie comme tirée du néant; il lui a donné la vie de sa vive et propre substance ; et, comme il est source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est *la lumière qui éclaire tous les hommes.* C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière [2].

Cette lumière de vie a lui dans le ciel, dans la splendeur des saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les anges; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes, devenus ténèbres par le péché. Elle-même, cette lumière et sagesse éternelle, nous dit : Sortie de la bouche du Très-Haut, née avant toutes les créatures, c'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais, et qui ai couvert toute la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans les lieux très-hauts, et mon trône est dans une colonne de nuées. Seule j'ai parcouru le cercle des cieux, pénétré la profondeur des abîmes, marché sur les flots de la mer; je me suis assise dans tous les lieux de la terre et parmi tous les peuples ; j'ai possédé l'empire sur toutes les nations. Mais, au milieu de tout cela, j'ai cherché un lieu de repos, j'ai cherché en l'héritage de qui je demeurerais. Alors le Créateur de l'univers m'a dit : Habitez dans Jacob, soyez l'héritage d'Israël [3].

Il y a dans ce verset de saint Jean, *en lui était la vie,* une variété de ponctuation, qui se trouve non-seulement dans nos exemplaires, mais encore dans ceux des Pères. Plusieurs d'eux ont lu : *Ce qui a été fait était vie en lui : Quod factum est in ipso vita erat.* Recevons toutes les lumières que l'Évangile nous présente. Nous voyons ici que tout, et même les choses inanimées qui n'ont point de vie en elles-mêmes, était vie dans le Verbe divin, par son idée et par sa pensée éternelle. Ainsi un temple, un palais, qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres, où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans l'idée et dans le dessein de leur architecte. Tout est donc la vie dans le

[1] Joan., 5, 26. — [2] Bossuet, *Élévat. sur les mystères.* — [3] Eccli., 24.

Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand architecte a fait le monde. Tout y est vie, parce que tout y est sagesse. Tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son rang. L'ordre est une espèce de vie de l'univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties, et leur correspondance mutuelle entre elles et dans leur tout est comme l'âme et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu [1].

En lui donc, dans le Verbe, tout est vie, tout est lumière, tout est intelligence. Là est la vraie intelligence, la vraie lumière, la vraie vie des hommes. C'est là cette lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde. C'est par son irradiation dans nos âmes que chacun de nous devient effectivement raisonnable. Toutes les vérités, de quelque ordre qu'elles soient, de quelque part qu'elles nous viennent, et, par suite, toutes les sciences, sont des rayonnements de cette lumière une et infinie. Toutes choses procèdent d'un seul Verbe, dit un pieux auteur, toutes choses parlent ce Verbe unique; et c'est là le principe qui nous parle, lorsque nous comprenons et que nous jugeons droitement [2]. L'univers entier, ayant été fait par lui et pour lui, est un livre où il parle sans cesse à nos yeux. Le livre des saintes Écritures est un autre univers, où il nous parle plus clairement encore. Mais surtout son Église est un livre, est un univers, où il nous parle non plus un langage muet et inanimé, mais une parole vivante et efficace, qui pénètre jusqu'au fond de l'âme. Toujours le Verbe était dans le monde, par son essence, comme créateur; car le monde a été fait par lui, et c'est lui qui le soutient par un mot de sa puissance. Cependant le monde ne l'a pas connu. Les patriarches, les prophètes, les justes l'ont connu, ont cru en lui, ont espéré en lui, l'ont aimé. Mais le monde en général ne l'a pas connu : ce monde qui, suivant l'Apôtre, gît tout entier dans le mal ; ce monde duquel un auteur païen a dit: Se laisser corrompre et corrompre à son tour, voilà ce qui s'appelle le monde [3]. La lumière a lui jusque dans ces ténèbres, mais ces ténèbres ne l'ont point comprise. Ou plutôt, les hommes, aveuglés par leurs passions, n'ont pas voulu la comprendre, ils lui ont préféré leurs ténèbres, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. A la lueur de la lumière divine, ils voyaient bien ce qui était mieux, ils l'approuvaient même, et cependant ils suivaient ce qui était pis. Au milieu de la gentilité, quelques-uns de ceux qui s'appelaient philosophes, non-seulement ont vu bien des vérités importantes à la clarté de cette lumière qui luit dans les ténèbres, ils ont même

[1] Bossuet, *Élévat.* — [2] *De Imit. Christi*, l. 1, c. 3. — [3] Tacit., *Germ.*: *Corrumpere et corrumpi sæculum vocatur.*

entrevu le Verbe, dont cette lumière est un resplendissement. On en trouve la preuve dans leurs livres, dit saint Augustin[1]. En effet, nous avons vu que, suivant Héraclite, ce qui constitue la raison individuelle, c'est la participation à la raison commune et divine ; que cette raison commune n'étant autre chose que le tableau de l'ordre universel, toutes les fois que nous empruntons à la mémoire commune, nous possédons la vérité ; et, quand nous n'interrogeons que notre raison individuelle, nous tombons dans l'erreur[2]. Il est difficile de ne pas reconnaître en ces paroles la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde. Nous avons vu que, d'après Platon, Dieu a fait le monde suivant le modèle qui est dans son intelligence. Modèle exemplaire, idée parfaite, éternelle, toujours la même. Toutes choses y sont d'une manière plus vraie et plus réelle qu'en elles-mêmes. Là elles sont intelligibles, éternelles, immuables comme Dieu ; ici elles sont imparfaites, temporelles, continuellement variables. L'homme ne connaît donc parfaitement la vérité qu'à mesure que son intelligence communique avec l'intelligence divine, et qu'elle y contemple les types éternels de toutes choses. La connaissance expérimentale des créatures dans leur existence propre ne produit qu'une science de second ordre, parce que cette existence n'a par elle-même rien de fixe, ni de stable, mais qu'elle est dans un changement continuel[3]. Ces hommes connaissaient donc Dieu, ainsi que l'observe saint Paul, ils connaissaient même un peu son Verbe ; ils étaient donc bien inexcusables, ainsi que dit le même apôtre, de n'avoir point glorifié Dieu comme Dieu, de ne l'avoir point confessé courageusement devant les hommes, mais de s'être évanouis dans leurs raisonnements jusqu'à prostituer leurs adorations à des dieux que les hommes avaient faits. La lumière luit dans les ténèbres ; mais les ténèbres, que dis-je? ceux mêmes qui étaient des lumières ne l'ont point comprise, ne l'ont point embrassée avec amour, n'ont pas voulu la suivre comme la règle souveraine de toute leur vie.

Il est venu chez soi, dans son propre bien, dans Jacob ; il y est apparu aux patriarches, il y a parlé par les prophètes ; il s'y est préfiguré dans toutes les cérémonies de la loi, dans tous les sacrifices ; mais les siens mêmes, les enfants d'Israël, les Juifs, ne l'ont pas reçu généralement avec une foi vive ; ils se glorifiaient de sa loi, et ils le déshonoraient par la transgression de sa loi : ils se glorifiaient de son nom, et leurs œuvres faisaient blasphémer ce nom parmi les nations. Tous ceux cependant qui l'ont reçu, soit parmi les Juifs, soit parmi les gentils ; tous ceux qui l'ont reçu comme Abraham et David dans le

[1] *In Joan. ev.* Tract. 2, n. 4. — [2] L. 20. — [3] Platon, *Repub.*, l. 7.

peuple choisi, comme Job dans la race d'Ésaü, comme Melchisédech dans la race de Chanaan, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, enfants et héritiers de Dieu, frères et cohéritiers de son Fils unique, de son Verbe éternel. Ce sont ceux qui ont cru en son nom, au nom du Fils, au nom du Verbe; qui ont cru, qui ont espéré en son nom, en sa puissance, en sa miséricorde, en sa rédemption, en sa venue; qui, avec Abraham, avec beaucoup de rois et de prophètes, ont désiré voir son jour, et qui, dans cette attente, l'ont aimé de tout leur cœur et de toute leur âme : ceux-là sont nés tels, non pas de la commixtion du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme : non pas de la génération charnelle de Jacob, d'Ésaü, ou de Chanaan; mais de Dieu, mais d'une ineffable participation à la nature divine, participation infiniment au-dessus de toute créature et qu'on appelle grâce.

Et le Verbe a été fait chair, il s'est fait homme; il a pris la nature humaine, non-seulement quant à sa portion la plus noble, l'âme, mais encore dans ce qu'elle a de plus bas, le corps, la chair avec toutes ses faiblesses. *Et il a habité parmi nous*, non plus comme parmi les enfants d'Israël, d'une manière invisible ou figurative, dans la nuée du sanctuaire, sur le propitiatoire de l'arche sainte; mais visiblement et corporellement comme un d'entre nous, de manière à être vu de nos yeux, ouï de nos oreilles, touché de nos mains. *Et nous avons vu sa gloire*, nous l'avons vue spécialement sur le Thabor : Moïse et Élie y étaient dans la gloire avec lui, mais sa gloire surpassait infiniment la leur; nous y avons vu sa gloire comme celle du Fils unique, gloire que lui témoigna le Père, quand il dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisance ; écoutez-le. *Et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité;* non plus comme parmi Jacob, plein d'une majesté terrible, qui faisait trembler la terre, fumer la montagne, éclater la foudre, et dire à tout le peuple : *Nous mourons de frayeur;* mais plein de grâce, de bonté, de douceur, d'amour, d'humilité, de modestie; non plus enveloppé d'ombres et de figures, mais plein de vérité, mais la vérité même. Tout en lui est vrai, vraie âme, vraie chair, vrai homme, vrai Dieu, vraie naissance, vraie passion, vraie mort, vraie résurrection. Ses paroles sont vérité et vie. Les ombres mêmes, les figures, les promesses de la loi, s'accomplissant en lui, deviennent vraies. Les préceptes enfin se réalisent. La loi a été donnée par Moïse, la loi, la règle, la vérité ; mais la vérité impérieuse, mais la règle menaçante, mais la loi de crainte. Le Verbe fait chair ayant habité parmi nous plein de grâce et de vérité, nous avons reçu de sa plénitude grâce sur grâce, et nous observons la loi par amour, et elle devient grâce et vérité en nous par le Verbe fait chair.

Le Verbe fait chair s'est montré parmi nous plein de grâce et de vérité jusque dans son saint précurseur. Si le soleil de justice avait apparu soudain dans toute sa splendeur, il nous aurait éblouis : il envoie devant lui une douce aurore qui l'annonce. *Il y eut un homme envoyé de Dieu; son nom était Jean. Il vint en témoignage, pour témoigner de la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais pour rendre témoignage à la lumière.* On le voit, c'est l'aube, c'est l'aurore, qui peu à peu dissipe les ténèbres et dispose nos yeux à contempler le soleil levant. Cet homme lui-même était annoncé depuis quatre cent cinquante ans. *Me voici,* avait dit l'Éternel par le dernier des prophètes, *me voici, envoyant mon ange, et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra à son temple le dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance que vous désirez. Le voici qui vient, dit Jéhova-Sabaoth* [1].

Un archange avait dit à Daniel, en Babylone, que les temps étaient fixés à soixante et dix semaines d'années pour abolir la prévarication, finir les péchés, expier l'iniquité, amener la justice éternelle, accomplir la vision et la prophétie, et oindre le Saint des saints. Il avait ajouté que, depuis l'ordre pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Messie, le prince, il y aurait soixante-neuf semaines, ou quatre cent quatre-vingt-trois ans [2]. Ces années s'accomplissaient. Le même archange est envoyé pour annoncer que le précurseur du Messie va naître, et bientôt après le Messie lui-même.

Dans le temps que le sceptre était sorti de Juda, et que, malgré Juda, il avait passé entre les mains d'un Iduméen; par conséquent, dans le temps où, suivant la prophétie de Jacob, le Messie, le Christ devait venir. « Dans les jours d'Hérode, roi de Judée, il y eut un sacrificateur, nommé Zacharie, de la famille d'Abia, et sa femme était d'entre les filles d'Aaron, et elle avait nom Élisabeth. Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements du Seigneur d'une manière irrépréhensible. Et ils n'avaient point d'enfants parce qu'Élisabeth était stérile, et tous deux étaient avancés en âge. Or, Zacharie remplissant les fonctions du sacerdoce, devant Dieu, dans le rang de sa famille, il arriva par le sort, selon ce qui s'observait parmi les prêtres, que ce fut à lui d'entrer dans le temple du Seigneur pour y offrir les parfums. Cependant toute la multitude du peuple priait au dehors, à l'heure où les parfums se brûlaient. Or, l'ange du Seigneur lui apparut, debout à la droite de l'autel des parfums. Et Zacharie, le voyant, fut troublé, et la crainte le saisit. Mais l'ange lui dit : Ne crains point, Zacharie, parce que ta

[1] Malach., 3, 1. — [2] Dan., 9.

prière est exaucée ; et ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jean. Et il te sera joie et allégresse et plusieurs se réjouiront en sa naissance. Car il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira ni vin ni liqueur enivrante, et il sera rempli du Saint-Esprit, dès le sein de sa mère. Et il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur, leur Dieu. Et il marchera devant lui, dans l'esprit et la vertu d'Élie, afin de convertir les cœurs des pères aux enfants, et les incrédules à la prudence des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait.

« Et Zacharie dit à l'ange : D'où connaîtrai-je ceci ? car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. Et l'ange répondant, lui dit : Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, et je suis envoyé pour te parler et t'annoncer ces bonnes nouvelles. Et voilà que tu seras muet, et tu ne pourras parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que tu n'as point cru à mes paroles, qui seront accomplies en leur temps. Et le peuple attendait Zacharie, et il s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le temple. Mais quand il fut sorti, il ne pouvait leur parler, et ils connurent qu'il avait eu une vision dans le temple ; car il la leur faisait entendre par signes, et il demeura muet. Et il arriva, quand les jours de son ministère furent accomplis, qu'il retourna en sa maison. Or, après ces jours-là, Élisabeth, sa femme, conçut, et elle se cacha durant cinq mois, disant : Parce que le Seigneur a fait ainsi pour moi, dans les jours où il m'a regardée, pour effacer mon opprobre d'entre les hommes [1]. »

Tout annonce un enfant extraordinaire. Le père, la mère, descendent l'un et l'autre d'une illustre famille, de la famille d'Aaron. Leurs noms mêmes semblent indiquer quelque chose de divin ; Zacharias, mémoire de l'Éternel ; Élisabeth, Dieu du serment. Ils sont tous deux avancés en âge, comme Abraham et Sara ; Élisabeth est stérile, comme la mère d'Isaac et de Samuël. Le père est sacrificateur d'une des vingt-quatre classes ou familles sacerdotales, en lesquelles David avait partagé tous les descendants d'Aaron, afin qu'ils servissent à leur tour dans le temple. Ce qui les relève encore plus, tous deux ils sont justes, non-seulement devant les hommes, mais devant Dieu, fidèles à observer tous ses commandements. C'est dans le temple même qu'un fils leur est annoncé, c'est dans le sanctuaire, au pied de l'autel, où l'encens s'élève devant le Saint des saints. C'est un ange qui l'annonce, un archange qui a nom Gabriel ou *force de Dieu*, parce qu'il est envoyé pour annoncer de grandes choses. Cet enfant se nommera Jean ou plein de grâce. Il sera grand devant l'Éternel,

[1] Luc, 1, 5-25.

rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, dès avant sa naissance ; il convertira dans Israël un grand nombre, réconciliera les pères avec les enfants, les enfants avec les pères, et préparera au Seigneur-Dieu, devant lequel il marche dans l'esprit et la vertu d'Élie, un peuple disposé à le recevoir. Le père, qui doute un instant, non de la puissance de Dieu, mais de la mission divine du personnage qui lui parle, est rendu sourd et muet jusqu'à ce que tout s'accomplisse ; il sera un signe de plus, pour exciter l'attention du peuple fidèle et le préparer aux merveilles qui vont suivre. Devenue féconde dans sa stérile vieillesse, la mère se cache de joie et de pudeur. Une joie nouvelle, un miracle plus grand révéleront son bonheur.

Ce miracle est le prodige que l'Éternel avait annoncé par Isaïe à la maison de David : « Adonaï lui-même vous donnera un signe ; voici la Vierge concevant et enfantant un fils, et elle appellera son nom Emmanuel ou *Dieu-avec-nous* [1]. »

« Au sixième mois depuis qu'Élisabeth eut conçu, l'ange Gabriël fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, qui avait nom Nazareth, à une Vierge, que venait d'épouser un homme nommé Joseph, de la maison de David, et le nom de la Vierge était Marie [2]. »

Ce n'est plus dans Jérusalem la ville royale, ni dans le temple qui en faisait la grandeur, ni dans le sanctuaire qui en est la partie la plus sacrée, ni parmi les exercices les plus saints d'une fonction toute divine, ni à un homme aussi célèbre par sa vertu que par la dignité de sa charge et par l'éclat de sa race sacerdotale, que ce saint ange est envoyé cette fois. C'est dans une ville de Galilée, province des moins estimées, dans une petite ville dont il faut dire le nom à peine connu. C'est à la femme d'un homme qui, comme elle, était à la vérité de la famille royale, mais réduit à un métier mécanique. Ce n'était pas une Élisabeth, dont la considération de son mari faisait éclater la vertu. Il n'en était pas ainsi de la femme de Joseph, qui était choisie pour la mère de Jésus : femme d'un artisan inconnu, d'un pauvre menuisier, l'ancienne tradition nous apprend qu'elle gagnait elle-même sa vie par son travail. Ce n'est point la femme d'un homme célèbre, et dont le nom fût connu : *elle avait épousé un homme nommé Joseph ; et on l'appelait Marie*. Ainsi, à l'extérieur, cette seconde ambassade de l'ange est bien moins illustre que l'autre. Mais voyons le fond, et nous y trouverons quelque chose de bien plus relevé [3].

« Et l'ange, étant entré chez elle, dit : Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

[1] Isaïe, 7. — [2] Luc, 1, 26 et 27. — [3] Bossuet, *Élévat.*

Ce discours qui commence par une humble salutation, est d'un ton beaucoup plus haut que celui qui fut adressé à Zacharie. On commence par dire à celui-ci : *Ne craignez point*, et, *vos prières*, ajoute-t-on, *sont exaucées*. Mais ce qu'on annonce à Marie, elle ne pouvait pas même l'avoir demandé, tant il y avait de sublimité et d'excellence. Marie, humble, retirée, petite à ses yeux, ne pensait pas seulement qu'un ange la pût saluer, et surtout par de si hautes paroles. Aussi, « dès qu'elle les entend, dès qu'elle voit celui qui les lui adresse, elle est troublée; elle pense à ce que pouvait être cette salutation. »

« Et l'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David, son père; et il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin [1]. »

Non, jamais annonce plus glorieuse ne pouvait être faite à une créature ! Ne craignez point, vous avez trouvé grâce devant Dieu, vous concevrez et enfanterez un fils; vous l'appellerez Jésus, sauveur, parce qu'il sauvera le monde, parce qu'il écrasera la tête du serpent, parce qu'en lui seront bénies toutes les nations de la terre. Il sera grand, il est la grandeur même; on l'appellera ce qu'il est, on l'appellera le Fils du Très-Haut. Jéhova-Dieu lui donnera le trône de David, son père : ce trône que David même voyait en esprit, lorsqu'il disait : *Jéhova a dit à mon Seigneur : Soyez assis à ma droite*. Et il régnera sur la maison de Jacob, non plus quelques siècles, mais tous les siècles, mais éternellement; et son règne n'aura ni fin ni borne, il s'étendra sur toutes les nations d'une extrémité du monde à l'autre. Et ce Sauveur, si longtemps attendu, ce Roi éternel, ce Fils du Très-Haut sera votre fils. Quelle gloire ! quelle dignité ! quel bonheur ! Que va répondre celle qui est bénie entre toutes les femmes ?

« Or, Marie dit à l'ange : Comment se fera ceci, puisque je ne connais point d'homme ? »

Elle était fiancée à Joseph, elle était son épouse, et elle dit : Je ne connais point d'homme, ou je ne connais pas le mien; c'est-à-dire : J'ai fait vœu de n'en point connaître. J'ai fait vœu de demeurer vierge; mon époux le sait, et y a consenti. Ainsi l'ont entendu les Pères, ainsi faut-il l'entendre. Autrement la difficulté qu'elle oppose n'en eût pas été une, ce qu'on annonçait pouvant s'accomplir naturellement. Mais l'Emmanuel, devant naître d'une vierge, avait in-

[1] Luc, 1, 30-33.

spiré à Marie, dès son enfance, de consacrer sa virginité à Dieu. En même temps, pour qu'elle ne fût pas exposée aux soupçons injurieux du monde, cette virginité est confiée, sous le voile sacré du mariage, à la garde d'un époux vierge. Voilà pourquoi Marie hésite. On lui annonce qu'elle sera la mère de Dieu : mais elle a promis à Dieu de demeurer vierge; elle ne voudrait pas même devenir sa mère, si elle doit cesser d'être sa vierge très-pure. Son amour de la virginité tient en suspens le ciel et la terre, l'incarnation du Verbe éternel et la rédemption des hommes.

«Et l'ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; et c'est pourquoi la chose sainte qui naîtra de vous sera nommée le Fils de Dieu. Et voilà qu'Élisabeth, votre cousine, a elle-même conçu un fils en sa vieillesse, et ce mois est le sixième pour celle qui était appelée stérile. Car rien n'est impossible à Dieu.»

Ainsi, la toute-puissance de Dieu concilie tout dans Marie, et la pureté virginale, et la maternité divine. Elle sera mère sans cesser d'être vierge; le Saint-Esprit, auteur de sa pureté, viendra en elle et la rendra encore plus pure. Le Très-Haut la couvrira de sa vertu; et ce Fils, que toujours il engendre dans son sein avec une pureté infinie, il l'engendrera avec la même pureté dans le sein de Marie.

«Et Marie dit alors: Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.»

C'est cet humble consentement qu'attendaient les trois personnes de l'adorable Trinité : le Père éternel, pour lui communiquer l'honneur ineffable d'engendrer, dans le temps, celui qu'il engendre de toute éternité; le Fils, pour prendre dans son sein virginal la chair innocente qu'il devait immoler sur la croix; le Saint-Esprit, pour opérer en elle le plus étonnant de tous les mystères. C'est ce jour, c'est ce moment qu'attendaient depuis tant de siècles nos premiers parents, Adam et Ève, pour voir enfin la réparation de leur faute.

Que la Providence est admirable dans ses conseils! L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la sainte Vierge; Ève était vierge encore, et Marie est vierge; Ève encore vierge avait son époux, et Marie, la Vierge des vierges, avait son époux; la malédiction est donnée à Ève, la bénédiction à Marie: Vous êtes bénie entre toutes les femmes; un ange de ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité: Vous serez comme des dieux, lui dit-il; l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu :

Le Seigneur est avec vous, lui dit Gabriel; l'ange des ténèbres, parlant à Ève, lui inspire un dessein de rébellion! Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger ce fruit si beau? l'ange de lumière, parlant à Marie, lui persuade l'obéissance: Ne craignez point, Marie, lui dit-il, et rien n'est impossible au Seigneur. Ève croit au serpent, et Marie à l'ange: de cette sorte, dit Tertullien, une foi pieuse efface la cause d'une téméraire crédulité, et Marie répare, en croyant à Dieu, ce qu'Ève a ruiné en croyant au diable[1]. Enfin, pour achever le mystère, Ève, séduite par le démon, est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu; Ève nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le fruit de vie, afin, dit saint Irénée, que la Vierge Marie fût l'avocate de la vierge Ève[2].

Des chrétiens dévoyés se scandalisent de notre dévotion envers Marie. Les aveugles! qui donc le premier nous en a donné l'exemple? qui donc a commencé le premier à honorer cette vierge sans tache? Est-ce une bonne femme, entraînée par la simplicité de son cœur? est-ce une mère tendre qui, voyant son enfant en péril, s'avisa la première d'implorer la Mère de Jésus, dans la douce illusion qu'étant mère elle-même, elle s'intéresserait à son affliction maternelle? est-ce un moribond aux prises avec la mort, qui, le premier, réclama la Mère de douleur pour l'assister dans sa dernière agonie? Non; c'est un personnage bien plus grand et plus étonnant. Qui donc? un Père de l'Église, un apôtre de Jésus-Christ, un prophète inspiré de l'Esprit-Saint? C'est plus encore. C'est, non un faible mortel, non un habitant de cette terre d'exil, mais un habitant du ciel; c'est plus qu'un saint Père, plus qu'un apôtre, plus qu'un prophète: c'est un de ces esprits purs qui voient Dieu continuellement face à face, une de ces intelligences célestes qui, nuit et jour, debout devant le trône du Trois-fois-Saint, chantent sans fin ses louanges éternelles. C'est un ange du Très-Haut, et un ange non pas des rangs inférieurs, mais un des chefs puissants de la milice céleste, un des princes de la cour du Roi des rois, qui, déjà plusieurs siècles auparavant, avait annoncé à Daniel la fin des maux et le Sauveur des hommes; en un mot, c'est l'ange Gabriel.

Et dans quelle circonstance ce prince des armées du Seigneur présente-t-il le premier ses hommages à la Vierge sainte? Est-ce lorsqu'elle entra triomphante au ciel le jour de sa glorieuse assomption, lorsque les portes éternelles s'ouvrirent devant elle, comme devant la Reine des anges et des hommes? Non. C'est lorsqu'elle vivait en-

[1] *De carne Christi*, n. 17. — [2] *Cont. hæres.*, l. 5, c. 19. Bossuet, *Sermon*.

core dans la retraite, inconnue au monde et à elle-même: lorsqu'elle était encore cachée dans la maison de ses humbles parents. C'est là, dans une pauvre cabane, que ce puissant archange descend du haut des cieux pour honorer le premier cette Vierge pudique et timide, le premier célébrer ses louanges, le premier lui adresser cette salutation respectueuse: Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de grâce: le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes!

Ensuite, ce bienheureux archange vient-il par hasard ou en son propre nom?—Il était envoyé de Dieu, nous répond l'Évangile. Il vient comme ambassadeur du Très-Haut, au nom de tous les anges et de tous les archanges, au nom de tous les trônes et de toutes les dominations, au nom de toutes les principautés et de toutes les puissances, au nom de tous les chérubins et de tous les séraphins. Que dis-je? Il vient au nom de la très-sainte et adorable Trinité. C'est au nom de Dieu en trois personnes et de tous les habitants du ciel, qu'il salue si respectueusement cette Vierge d'Israël, cette fille d'Adam. C'est Dieu lui-même, avec ses anges, qui nous donne le premier l'exemple d'honorer la plus pure des vierges.

Et pourquoi ce messager du Tout-Puissant est-il envoyé à cette humble fille de Nazareth?—O ciel! ô terre! soyez dans l'étonnement. C'est pour traiter avec elle de l'exécution de cet éternel dessein qui devait réparer le passé, le présent et l'avenir; étonner les anges, les hommes et les démons; consoler la terre, lui rouvrir le ciel et confondre l'enfer. Pour traiter avec elle de l'accomplissement de cette promesse de miséricorde, qui faisait l'unique espérance d'Adam et d'Ève dans leur chute, l'unique objet de tous les désirs des patriarches et des prédictions des prophètes, l'attente générale de toutes les nations, la joie du ciel, la terreur des démons; pour traiter avec elle de l'incarnation du Fils de Dieu et de la rédemption des hommes. Je dis, pour en traiter avec elle et y obtenir son consentement. En effet, nous l'avons vu, lorsque le céleste ambassadeur lui expose l'objet de sa mission, et lui annonce qu'elle concevrait dans ses chastes entrailles et qu'elle enfanterait le Sauveur du monde, elle hésite, elle délibère, elle oppose comme un obstacle la virginité qu'elle a promise à Dieu. Il faut que l'archange lui assure de sa part que, par un miracle unique de sa toute-puissance, elle deviendrait mère sans cesser d'être vierge. Ce n'est qu'alors qu'elle consent à l'honneur incomparable de la maternité divine; ce n'est qu'alors que s'accomplit l'incarnation du Verbe et notre rédemption à tous.

Et maintenant on osera nous dire que nous honorons trop la sainte Vierge? Mais qui donc l'honore plus, de nous ou de Dieu? Le Père a une prérogative incommunicable, celle d'engendrer éternellement

son Fils; il la communique néanmoins à Marie, qui l'engendrera temporellement. Le Fils de Dieu sera véritablement son Fils, elle sera véritablement sa mère. Pour opérer ce prodige, l'Esprit-Saint vient en elle, l'inonde de toutes ses grâces, se fait son époux. Voilà comme Dieu l'honore. Nous, au contraire, que faisons-nous pour elle? que faisons-nous avec toutes nos louanges, tous nos cantiques, toutes nos fêtes? N'est-ce pas de nous représenter, comme nous pouvons, d'une manière imparfaite, grossière peut-être, l'honneur incompréhensible que Dieu lui fait, de nous en réjouir avec elle et d'en bénir l'adorable Trinité?

On nous reprochera de lui témoigner trop de confiance et d'amour! Mais que lui témoignait donc le Fils de Dieu? quel nom lui donnait-il? n'est-ce pas un nom qui n'est que confiance, qu'amour, que respect, que soumission : le doux nom de mère? Ne lui a-t-il pas été soumis, les trente ans de sa vie cachée, comme le fils le plus tendre?

Nous blâmera-t-on d'implorer son assistance dans l'affaire de notre salut? Mais Dieu lui-même ne nous en donne-t-il pas comme l'exemple? Quand il s'est agi de la rédemption générale des hommes, n'a-t-il pas sollicité, pour ainsi dire, le consentement de la vierge de Nazareth? Et s'il lui a donné une si grande part au fond même de l'œuvre, lorsqu'elle gémissait encore avec nous dans cette vallée de larmes, quelle part ne lui donnera-t-il pas aux suites de cette œuvre, maintenant qu'elle règne auprès de son Fils, assise sur un trône de grâce et de miséricorde? Ah! si le ciel attend le consentement de son humilité, avec quelle confiance la terre n'espérera-t-elle pas dans la puissante intercession de sa charité?

Mais comment saura-t-elle nos prières? Comme elle a su la volonté de Dieu; un ange lui en porte le message. Eh! ce même Dieu n'a-t-il pas commis de ses anges sur chacun de nous; ne leur a-t-il pas ordonné de nous garder dans toutes nos voies; de nous porter même dans leurs mains, de peur que nous ne heurtions le pied contre la pierre? Combien plus ne s'empresseront-ils pas de porter nos prières à leur Reine et à la nôtre, afin qu'elle y joigne ses prières et que nous obtenions de son adorable Fils de le voir à jamais avec elle et avec eux!

Non, non; que l'on médite avec foi et avec amour ce que l'Évangile nous apprend de la sainte Vierge, et l'on ne s'étonnera plus de notre dévotion envers elle; l'on ne s'étonnera plus de nous voir fêter avec tant de joie et de piété tous les événements de sa vie. L'on ne s'étonnera plus que nous appelions sa conception miraculeuse, parce que, d'après une pieuse tradition venue d'Orient et répandue dans

toutes les églises, Dieu la donna par miracle à son père saint Joachim et à sainte Anne, sa mère, qui était stérile. L'on ne s'étonnera même plus que, sans que l'Église, notre mère, nous ordonne de le croire, mais par là seul qu'elle nous le permet, nous croyions généralement que Marie a été conçue sans péché; que son Fils étant Dieu éternel et l'aimant comme sa Mère, avant même qu'elle fût, il l'a dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle, et prévenue par sa grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine; qu'il a ainsi pleinement accompli en elle ce qu'il avait dit au serpent: Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et celle-ci t'écrasera la tête. Cette femme par excellence est Marie, la race de cette femme est Jésus. L'inimitié, l'opposition de la Mère et du Fils pour le serpent est la même; existant dès toujours; dans le Fils, c'est un effet de la nature; dans la Mère, un effet de la grâce. L'on ne s'étonnera plus que nous célébrions la nativité de cette Vierge bienheureuse, comme l'aurore du jour de la rédemption, comme les premiers rayons du soleil de justice. L'on concevra sans peine ce que nous assure une pieuse tradition et ce que l'Évangile nous laisse en partie à conclure: Que, prévenue par le ciel de tant de faveurs, Marie fut présentée au temple dès sa première enfance; qu'elle y consacra sa virginité à Dieu et y fut nourrie sous ses ailes, comme un temple vivant où son Fils devait habiter.

Quels effets admirables la voix seule de Marie peut opérer dans les cœurs, la suite de l'Évangile va nous l'apprendre.

«En ces jours-là, Marie se levant, s'en alla en hâte vers les montagnes, dans une ville de Juda.» On croit que c'est Hébron, ville sacerdotale de cette tribu. Là étaient les tombeaux des patriarches. C'est là qu'Abraham, Isaac et Jacob, avaient tant de fois reçu de Dieu l'assurance que, dans un de leur race, seraient bénies toutes les nations de la terre.

«Et elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Et il arriva que, quand Élisabeth eut ouï la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en son sein, et Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit; et elle s'écria à haute voix, et dit: Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles! Et d'où me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi? car voici que dès que la voix de votre salutation est parvenue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et bienheureuse êtes-vous, qui avez cru; car elles s'accompliront, les choses qui vous ont été dites par le Seigneur [1].»

[1] Luc, 1, 39-45.

Après l'ange Gabriel, envoyé de Dieu, voilà donc sainte Élisabeth ou plutôt le Saint-Esprit qui l'inspire, qui nous apprend à louer, à bénir Marie. Et les choses mêmes la louent encore plus. A la seule voix de son salut ou de sa paix, Jean est sanctifié, Jean tressaille de joie dans le sein de sa mère; à la seule voix de son salut ou de sa paix, Élisabeth est remplie du Saint-Esprit et reconnaît la Mère de son Seigneur. Sans doute c'est Jésus, caché dans les chastes entrailles de Marie, qui opère toutes ces merveilles; mais il les opère à la voix de Marie. Oh! que je m'unisse bien vite à l'ange et à Élisabeth, pour dire avec eux: Je vous salue, Marie! je vous salue, je vous félicite, je vous bénis, je vous aime. Je vous salue, ô pleine de grâce, et qui remplissez de votre plénitude ceux qui ont le bonheur de vous entendre. Le Seigneur est avec vous, le Seigneur est dans vous, le Seigneur est à vous. Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, chérie par-dessus toutes les mères, exaltée par-dessus toutes les reines. Et béni, loué, aimé, adoré à jamais est le fruit de vos entrailles, Jésus, votre Dieu et le nôtre, votre Sauveur et le nôtre, votre amour et le nôtre. O Marie, notre mère! que la douce voix de votre salutation et de votre paix retentisse souvent aux oreilles de notre cœur, afin que nous aussi nous soyons sanctifiés, afin que nous aussi nous tressaillions d'une sainte joie, afin que nous aussi nous soyons remplis de l'Esprit-Saint!

«Et Marie dit: Mon âme glorifie le Seigneur; et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur: parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante; car voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse. Parce qu'il a fait en moi de grandes choses, celui qui est puissant: et son nom est Saint. Et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras: il a dissipé les orgueilleux dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles. Il a rempli de biens ceux qui avaient faim, et il a renvoyé les riches les mains vides. Il a pris en sa protection Israël, son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde, ainsi qu'il a parlé à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours [1].»

Apprenons ici à connaître et à imiter Marie. Elle avait entendu un archange lui dire: La chose sainte qui naîtra de vous s'appellera le Fils du Très-Haut; elle ne répondit autre chose, sinon qu'elle était la très-humble servante du Seigneur. L'Esprit révèle à Élisabeth la gloire incompréhensible de Marie; cette sainte admire la dignité incomparable de sa personne: D'où me vient ce bonheur, s'écrie-t-elle, que

[1] Luc, 1, 46-55.

la Mère de mon Dieu m'honore de sa visite? Elle préconise le miracle de sa voix : A peine la voix de votre salutation a-t-elle retenti à mes oreilles, que l'enfant que je porte dans mon sein a tressailli de joie. Elle la félicite sur sa foi vive : Oh ! que vous êtes bienheureuse d'avoir cru avec une docilité si prompte; car elles s'accompliront certainement, les hautes merveilles que le Seigneur vous a dites. Voilà de grandes et magnifiques louanges, et louanges véritables, inspirées par le Saint-Esprit même. Mais Marie n'en garde rien pour elle; sa pieuse humilité rapporte tout à Dieu, dont elle célèbre les infinies miséricordes. Vous, répond-elle, vous glorifiez la Mère du Seigneur, mais mon âme glorifie le Seigneur lui seul. Vous dites qu'au son de ma voix votre enfant a tressailli de joie; mon esprit a tressailli aussi d'une grande allégresse, mais en Dieu, mon Sauveur, mon Jésus. Vous m'appelez bienheureuse, parce que j'ai cru; mais cette foi et ce bonheur ne sont qu'un effet de la miséricorde du Seigneur, qui a regardé favorablement la bassesse de sa servante. Et voilà pourquoi toutes les générations m'appelleront la bienheureuse. C'est celui qui est puissant par lui-même qui m'a fait ces grandes choses: c'est lui dont le nom est la sainteté même. Sa miséricorde ne s'arrête point à moi: elle s'étend de race en race sur tous ceux qui le craignent. Il fera ce qu'il a déjà fait. Il déploiera la puissance de son bras, il dissipera les superbes, il déposera les grands, il exaltera les humbles, il rassasiera les affamés, il renverra dans l'inanition les riches, il recevra favorablement son serviteur Israël; il se ressouviendra pour lui de ses anciennes miséricordes, des promesses qu'il a faites à Abraham et à sa postérité: miséricordes, promesses qui sont sans repentance; miséricordes, promeses qui subsistent à jamais, *in sæcula.*

C'est ainsi que Marie, louée par les anges et les saints, rapporte à Dieu toutes ces louanges. Plus elle est louée, plus elle loue Dieu. Ne craignons donc point de la louer et de la bénir avec toutes les générations; car c'est bénir Dieu en elle et par elle.

« Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois, puis elle s'en retourna dans sa maison [1]. » Savoir si elle a vu la naissance de saint Jean, l'Évangile ne le dit pas; mais cela est très-possible. On oppose qu'il ne convenait point que la plus pure des vierges se trouvât à pareille circonstance. Mais cette Vierge très-pure était aussi mère et épouse. Sa présence avait été une source de bénédictions pour l'enfant et la mère avant la naissance; sa présence pouvait être une source de bénédictions pour l'enfant et la mère dans la naissance même.

« Enfin, le temps d'enfanter pour Élisabeth s'accomplit, et elle en-

[1] Luc, 1, 56.

fanta un fils. Et ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur avait fait éclater sa miséricorde sur elle, et ils la félicitaient. Et il arriva qu'au huitième jour ils vinrent circoncire l'enfant, et ils l'appelaient Zacharie, du nom de son père. Mais sa mère répondant, dit: Non, mais il sera appelé Jean. Mais ils lui dirent: Il n'y a personne en votre parenté qui s'appelle de ce nom. Et ils demandèrent par signes au père, comment il voulait qu'il fût appelé. Et, ayant demandé des tablettes, il écrivit dessus: Jean est son nom. Et tous en furent dans l'admiration. Et aussitôt sa bouche fut ouverte et sa langue déliée, et il parlait en louant Dieu. Et la crainte se répandit sur tous leurs voisins, et toutes ces paroles furent divulguées dans tout le pays des montagnes de Judée. Et tous ceux qui les ouïrent les mirent dans leur cœur, disant: Quel pensez-vous que sera cet enfant? Car la main du Seigneur était visiblement avec lui [1].»

Zacharie, son père, après être resté longtemps muet, répandit son âme dans un admirable cantique, où il célèbre le règne du Christ, qui était venu et qui allait bientôt paraître, et en même temps la part qu'aura son fils à ce grand ouvrage. «Rempli de l'Esprit-Saint, il prophétisa, disant: Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, parce qu'il a visité son peuple et en a opéré la rédemption. Et il nous a élevé un boulevard de salut dans la maison de David, son serviteur : ainsi qu'il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été depuis le commencement des siècles, de nous sauver de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, pour exercer sa miséricorde envers nos pères et se souvenir de son alliance sainte. Serment qu'il a juré à Abraham, notre père, de nous accorder cette grâce, qu'étant délivrés de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte, dans la sainteté, dans la justice devant lui, tous les jours de notre vie. Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour nous préparer ses voies et pour donner la science du salut à son peuple, et la rémission des péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, avec lesquelles l'Orient nous a visités d'en haut; pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; pour diriger nos pas dans la voie de la paix [2].»

Ce cantique, appliqué, comme il doit l'être, au Christ et à son précurseur, est facile à entendre. Quant à *l'Orient, qui nous a visités d'en haut*, c'est un des noms de Jésus-Christ, qu'un prophète appelait plusieurs siècles auparavant: *Un homme viendra, et son nom est l'Orient* [3]. Ce prophète, c'est Zacharie; et Zacharie, père de saint

[1] Luc, 1, 57-66. — [2] *Ibid.*, v. 67-79. — [3] *Ecce vir, Oriens nomen ejus*. Zach., 6, 12.

Jean, en répète et en explique l'oracle. Jésus-Christ est le vrai Orient, lui qui fait lever sur nous le vrai soleil de justice, comme disait Malachie [1].

Pour ce qui est du merveilleux enfant, « il croissait et se fortifiait en esprit ; et il demeura dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation en Israël [2]. »

Que les voies de Dieu sont différentes des voies des hommes ! Un enfant est né, prédit par les prophètes. Il sera le précurseur du Christ. Son père et sa mère sont deux saints, élevés au rang des prophètes. Cependant il les quitta dès son enfance pour se retirer dans le désert et y mener une vie encore plus austère que celle d'Élie et d'Élisée. Il y a plus : lui qui avait senti sur la terre le Verbe incarné dès le sein de sa mère, et à qui son père avait prédit qu'il en serait le prophète et lui devait préparer les voies, il ne quittera point son désert pour l'aller voir parmi les hommes. Il le connaîtra si peu, qu'il faudra que le Saint-Esprit lui donne un signe pour le connaître, quand le temps sera venu de le manifester au monde. Tant il est vrai que ce n'est que dans la retraite et le silence que Dieu se communique à ceux qu'il appelle, pour en faire des hommes puissants en œuvre et en parole. Il y avait retenu Moïse pendant quarante ans ; il y retiendra Jean-Baptiste pendant trente.

Les voies de Dieu sur Marie et Joseph ne sont pas moins surprenantes. A quelle épreuve ne les met-il pas l'un et l'autre ? Joseph se voit obligé à abandonner, comme une épouse infidèle, celle qu'il avait prise comme la plus pure des vierges ; et il était prêt à exécuter une chose si funeste à la pureté de la mère et à la vie de l'enfant. Car ne pouvant être longtemps sans découvrir la grossesse de la sainte Vierge, que pouvait-il faire, l'ayant aperçue, sinon de la croire une grossesse naturelle ? Car de soupçonner seulement ce qui était arrivé par l'opération du Saint-Esprit, c'était un miracle dont Dieu n'avait point encore donné l'exemple, et qui naturellement ne pouvait tomber dans l'esprit humain.

« Marie ayant épousé Joseph, elle fut trouvée enceinte, avant qu'ils eussent été ensemble, ayant conçu du Saint-Esprit. Comme Joseph, son mari, était juste et qu'il ne voulait pas la diffamer, il résolut de la renvoyer sans éclat [3]. »

Joseph était juste, et sa justice ne lui permettait pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvait croire innocente. Tout ce qu'on pouvait espérer de plus doux de la bonne opinion qu'il avait conçue avec raison de sa chaste épouse, était, comme il le méditait,

[1] Mal., 4, 2. — [2] Luc, 1, 80. — [3] Matth., 1, 18 et 19.

sans la diffamer, de la renvoyer secrètement. C'était, dis-je, ce qu'on pouvait espérer de plus doux. Car pour peu qu'il se fût livré à la jalousie, qui est dure comme l'enfer, à quel excès ne se fût-il pas laissé emporter? Sa justice même l'aurait flatté dans sa passion; et, sous une loi toute de rigueur, il n'y a rien qu'il n'eût pu entreprendre pour se venger. Mais Jésus commençait à répandre dans le monde l'esprit de douceur, et il en fit part à celui qu'il avait choisi pour lui servir de père.

Joseph, le plus modéré comme le plus juste de tous les hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême, et voulait seulement quitter en secret celle qu'il ne pouvait garder sans crime. Cependant, quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avait de sa chasteté et de sa vertu; de perdre celle qu'il aimait, et de la laisser sans secours en proie à la calomnie et à la vengeance publique! Dieu lui aurait pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse; mais sa vertu n'aurait pas été mise à l'épreuve qui lui a été préparée, nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable de toutes les passions, et la plus juste jalousie qui fût jamais n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu.

Nous voyons par le même moyen la foi de Marie. Elle voyait la peine qu'aurait son époux, et tous les inconvénients de sa sainte grossesse; mais, sans paraître inquiétée, sans songer à prévenir ce cher époux, ni à lui découvrir le secret du ciel, au hasard de se voir non-seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu et demeure dans sa paix[1].

Dans cet état, et « pendant que Joseph était dans ces pensées, l'ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit: Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie, votre épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit[2]. » Quel calme à ces paroles! quel ravissement! quelle humilité dans Joseph! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connaissance.

« Elle enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus ou Sauveur; car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés[3]. » Vous lui donnerez le nom de Jésus. Pourquoi vous? Vous n'en êtes pas le père. Il n'a de Père que Dieu; mais Dieu vous a transmis ses droits; vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ: vous serez son père, en effet, d'une certaine manière, puisque, formé par le Saint-Esprit dans celle qui était à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc avec l'autorité et les droits de père, un cœur paternel pour Jé-

[1] Bossuet, *Élévat.* — [2] Matth., 1, 20. — [3] *Ibid.*, v. 21.

sus. Dieu, qui fait en particulier tous les cœurs des hommes, fait aujourd'hui en vous un cœur de père : heureux, puisqu'en même temps il donne pour vous à Jésus un cœur de fils ! Vous êtes le vrai époux de sa sainte Mère ; vous partagez avec elle ce Fils bien-aimé et les grâces qui sont attachées à son amour.

« Tout ceci a été fait, ajoute saint Matthieu, pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par le prophète : Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel, c'est-à-dire Dieu-avec-nous [1]. » Cette prédiction d'Isaïe, faite à la maison de David, et sa plus grande gloire, n'était sans doute pas ignorée de Joseph, fils de David, et qui n'avait hérité de ses ancêtres que cette magnifique promesse. Elle dut naturellement lui revenir à l'esprit. Plusieurs pensent même que ces paroles appartiennent encore au discours de l'ange.

Ainsi éclairé sur le grand mystère, « Joseph , à son réveil, fit ce que lui avait ordonné l'ange du Seigneur, et prit son épouse. Et il ne l'avait point connue, lorsqu'elle enfanta son fils premier-né, et il l'appela Jésus [2]. »

Toujours la sainte tradition a tenu comme une verité de foi que Marie, non-seulement a conçu et enfanté vierge, mais qu'elle est demeurée vierge toute sa vie. En vain certains hérétiques ont-ils abusé de quelques locutions hébraïques de l'Évangile pour soutenir le contraire. Leur blasphème a toujours été repoussé avec horreur. Ils n'ont prouvé que leur ignorance et leur mauvais vouloir. Quand ils objectent que l'Évangile parle des frères et sœurs de Jésus, ne savent-ils donc pas que l'Écriture appelle frères et sœurs tous les proches parents ; qu'Abraham dit à Lot, son neveu : Nous sommes frères ; et que Jacob dit à Rachel qu'il était le frère de son père Laban, c'est-à-dire son neveu ? Lorsque de ces paroles : *Et il ne la connaissait ou ne la connut point jusqu'à ce qu'elle enfanta son fils*, ils voudraient conclure qu'il la connut donc dans la suite, ont-ils donc oublié ces paroles du Seigneur à ses apôtres : Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ? ou bien en concluront-ils que, dans la consommation des siècles, au jugement dernier, Jésus-Christ ne sera plus avec ses apôtres, eux qui cependant doivent juger avec lui le monde ? ont-ils oublié ces paroles du Père au Fils : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ? ou bien en concluront-ils que, quand tous les ennemis du Fils lui auront été soumis, il ne sera plus assis à la droite du Père, il ne régnera plus avec lui ? Lorsque enfin,

[1] Matth., 1, 22 et 23. — [2] *Ibid.*, v. 24 et 25.

de ce que Jésus est appelé le premier-né de Marie, ils veulent inférer qu'elle a eu des fils puînés, ignorent-ils donc que l'Écriture elle-même définit le premier-né, celui qui ouvre le sein de sa mère, et qu'elle ordonne de le racheter comme tel, sans attendre si un autre le suivra ou non [1] ? Pour nous, enfants de l'Église, nous professerons toujours de cœur et de bouche la foi qu'elle nous a transmise sur l'honneur virginal de la Mère de Jésus. Avec elle, nous avons pour garants de notre foi Jésus même et Marie. Lorsque l'ange annonce à Marie qu'elle concevra et enfantera le Fils du Très-Haut, elle oppose comme un obstacle la promesse qu'elle a faite de demeurer vierge : *Comment cela se pourra-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?* Et après que, par cet enfantement virginal et divin, elle sera devenue, s'il est possible, plus vierge encore, elle violera sa sainte promesse ! Loin de nous une pareille abomination ! Jésus même nous en prie. Pourquoi, du haut de la croix, dit-il à sa mère en lui montrant saint Jean : Femme, voici votre fils ? Pourquoi, dans ce dernier moment, lui donne-t-il un fils d'adoption ? si ce n'est qu'elle allait perdre celui qui est son Fils unique, comme il est le Fils unique de Dieu.

C'est à Nazareth en Galilée que demeurait Joseph ; c'est à Nazareth qu'il éprouva ces incertitudes, et que l'ange lui apparut pour les dissiper. C'est à Nazareth, suivant toutes les probabilités, qu'allait naître le Christ. Cependant le prophète avait annoncé que c'est de la petite Bethléhem, dans la terre de Juda, que sortirait le dominateur en Israël, qui étendrait sa puissance jusqu'aux extrémités de la terre. C'est là que devait se détacher de la montagne, sans le secours d'aucune main, sans aucune intervention humaine, cette pierre mystérieuse qui, suivant la prédiction de Daniel, devait frapper aux pieds la grande statue, la statue aux quatre métaux, le colosse aux quatre grands empires, et le réduire enfin tout en poudre. Le colosse même, sans le savoir, fera en sorte que la prophétie s'accomplisse à la lettre et que le Christ naisse à Bethléhem.

Ce qui dominait alors dans ce colosse aux quatre empires ou métaux, ce n'étaient plus les Assyriens figurés par la tête d'or, les Perses figurés par les épaules et la poitrine d'argent, les Grecs figurés par le ventre et les cuisses d'airain, mais les Romains figurés par les jambes de fer. Pareille au fer, la puissance romaine avait broyé l'univers. L'univers était devenue Rome ; Rome était devenue César-Auguste. César-Auguste était bien aise d'avoir un tableau statistique du monde romain. Un tableau de ce genre est venu en partie jusqu'à

[1] Exod., 13, 12 et 13.

nous. Plusieurs recensements eurent lieu à cet effet. Ce fut un de ces recensements qui amena Joseph et Marie à Bethléhem.

« En ces jours-là, dit saint Luc après avoir parlé de la naissance de Jean-Baptiste, il advint qu'il sortit un édit de par César-Auguste, pour décrire toute la terre habitée. Cette première description se fit par Cyrinus, qui gouvernait la Syrie. » Autrement, selon le grec, dans lequel a écrit saint Luc, cette première description se fit pendant que Cyrinus gouvernait la Syrie, ou bien encore cette description se fit avant que Cyrinus gouvernât la Syrie. La dernière version est tout à fait dans le style des Évangiles. Lorsque Jean dit du Christ: *Il est venu après moi et m'a été préféré parce qu'il était avant moi*, il y a littéralement, dans le texte original, *parce qu'il était premier de moi* [1]. La phrase de saint Luc est la même; on la retrouve jusque dans les vieux auteurs français. L'histoire nous montre un Cyrinus ou Quirinus, consul l'an 12 avant Jésus-Christ, plus tard gouverneur de Syrie et précepteur du petit-fils de l'empereur. Il fit un second recensement de la Judée, lorsqu'elle fut réduite en province romaine, huit ou neuf ans après la mort d'Hérode, et lorsque son fils Archélaüs fut déposé et envoyé en exil. Mais il se peut qu'il eût déjà présidé au premier recensement par commission extraordinaire. Les doctes s'y prennent de différentes manières pour expliquer tout cela en détail.

« Au premier dénombrement, tout le monde allant se faire inscrire chacun dans sa ville, Joseph aussi monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, en la cité de David, qui est appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, laquelle était enceinte. Or, il advint, pendant qu'ils étaient là, que les jours s'accomplirent où elle devait enfanter. Et elle enfanta son fils premier-né, et l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie [2]. »

C'est ainsi que le Christ, le roi des siècles, fait son entrée dans le monde. Son palais est une étable, une grotte; son vêtement royal, des langes; son trône, une crèche; lui-même, un petit enfant. O Jésus! quand je considère combien vous êtes grand, vous me paraissez infiniment admirable, et je voudrais avoir toutes les langues des hommes et des anges pour célébrer votre gloire! Mais quand je considère combien, pour l'amour de nous, vous vous êtes rendu petit, pauvre et humble, alors je vous trouve infiniment aimable, et je voudrais avoir tous les cœurs pour vous aimer dignement et répondre ainsi à votre amour.

[1] Joan., 1, 15, ὅτι πρῶτός μου ἦν. — [2] Luc, 2, 1-7.

Marie, sa mère, l'enfante, comme aurait enfanté Ève dans l'état de grâce et d'innocence; elle l'enfante sans douleur; elle l'enfante avec une joie ineffable. Elle-même l'enveloppe, elle-même le pose dans la crèche; elle l'adore comme son Dieu, elle l'aime comme son fils. Oh! qui pourrait comprendre les délices de son cœur maternel!

Jésus, Marie, Joseph, sainte famille, il n'y a point de place pour vous dans l'hôtellerie; la foule y est trop grande, vous êtes trop pauvres pour qu'on puisse vous y admettre. Une étable, où sont attachés le bœuf et l'âne, voilà tout ce qui reste pour vous dans la cité de David, votre père. Oh! qui osera se plaindre encore de n'être pas plus riche que vous, de n'être pas mieux traité que vous?

« Et des pasteurs étaient dans la même région, qui passaient la nuit dans les champs, et qui veillaient tour à tour sur leur troupeau. Et voici que l'ange du Seigneur parut auprès d'eux, et la clarté de Dieu les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Et l'ange leur dit: Ne craignez point, car voici que je vous annonce une grande joie, laquelle sera pour tout le peuple, parce qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ-Seigneur, dans la cité de David. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Et au même instant se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, qui louait Dieu et disait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté [1]. »

Gloire à Dieu! gloire à qui seul est! gloire à qui seul est puissant! gloire à qui seul est bon, à qui seul est aimable! Gloire à Dieu, qui accomplit si merveilleusement toutes ses miséricordes! Un autre lui-même, son Fils unique, s'est abaissé, s'est anéanti pour le louer, le bénir à jamais autant qu'il est digne. Gloire à ce Dieu anéanti! Il s'humilie jusqu'aux bassesses de la terre : gloire à lui dans les hauteurs des cieux!

Paix sur la terre aux hommes! Paix des hommes avec Dieu, paix des hommes entre eux, paix des hommes avec eux-mêmes. Paix aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire, suivant la propriété du mot original, aux hommes de la bonne volonté divine, aux hommes en qui Dieu se complaît jusqu'à se faire homme [2]. Les Grecs lisent aujourd'hui un peu différemment. Mais tous les Pères latins et les plus anciens des Pères grecs, tels qu'Origène et saint Cyrille de Jérusalem, ont lu comme nous lisons et comme nous chantons encore [3].

Joignons-nous à la multitude innombrable des armées célestes,

[1] Luc, 2, 8-14. — [2] Εὐδοκίας. — [3] Orig., *In Luc.*, Homil. 13. Cyril., *Catech.*, 12, n. 32.

élevons jusqu'au ciel nos voix et nos cœurs pour chanter avec toute l'Église : *Gloria in excelsis Deo!* Toutes les fois qu'on entonne ce cantique angélique, entrons dans la musique des anges par le concert et l'accord de tous nos désirs. Souvenons-nous de la naissance de Notre-Seigneur qui a fait naître ce chant. Disons de cœur les paroles que l'Église ajoute pour interpréter le cantique des anges : Nous vous louons; nous vous adorons : *Laudamus te; adoramus te;* et surtout : *Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam :* Nous vous rendons grâces, à cause de votre grande gloire; nous aimons vos bienfaits, à cause qu'ils vous glorifient; et les biens que vous nous faites, à cause que votre bonté en est honorée [1].

« Et, après que les anges se furent retirés dans le ciel, les pasteurs dirent entre eux : Allons jusqu'en Bethléhem, et voyons cette parole qui est advenue et que le Seigneur nous a manifestée. Et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche. Et voyant, ils connurent, ou plutôt, selon le grec, ils firent connaître [2] ce qui leur avait été dit de cet enfant. Et tous ceux qui les entendirent admirèrent ce qui leur était dit par les pasteurs. Or, Marie conservait toutes ces paroles, les comparant dans son cœur. Et les pasteurs retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, comme il leur avai été dit [3]. »

Heureux pasteurs de Bethléhem! Ils paissaient leurs brebis dans les mêmes champs où Jacob paissait autrefois les siennes; dans les mêmes champs où David paissait les brebis de son père, lorsqu'il fut appelé pour être sacré roi et pasteur d'Israël; dans les mêmes champs où David étouffait les lions et les ours, et essayait sur la harpe les premiers cantiques que lui inspirait l'Esprit de Dieu. Heureux pasteurs! Ils se rappelaient sans doute que, dans son temps, Jacob, leur père, endurait comme eux la chaleur du jour et le froid de la nuit, sans laisser dormir ses paupières [4]. Ils se rappelaient, ils chantaient peut-être, dans leurs longues veilles, quelques cantiques de leur compatriote et roi David. Comme ils n'étaient pas loin de la ville de Zacharie, ils auront entendu, sur la naissance de son fils et la prochaine venue du Rédempteur, les récits merveilleux qui s'étaient répandus dans toutes les montagnes de la Judée. Peut-être s'entretenaient-ils en ce moment de cette bonne nouvelle, de ce fils de David, de ce grand pasteur d'Israël, qui devait bientôt paraître. Heureux pasteurs! Les premiers, ils sont appelés à sa crèche. Les mages, les savants viendront après; mais eux les premiers, parce qu'ils sont pauvres, parce qu'ils sont humbles de cœur. Ce n'est pas une étoile qui les instruit;

[1] Bossuet, *Élévat.* — [2] Διεγνώρισαν. — [3] Luc, 2, 15-20. — [4] Gen., 31, 40.

c'est l'ange même du Seigneur, c'est une multitude innombrable d'anges. Eux les premiers entendent ce cantique du ciel que nous continuons de chanter sur la terre.

Et Marie ne disait rien, et Marie écoutait, et Marie admirait : elle retenait soigneusement toutes ces paroles, toutes ces choses ; elle les comparait dans son cœur avec ce qu'elle avait entendu, avec ce qu'elle savait elle-même et elle seule ; elle les comparait avec les paroles des prophètes. Et cette contemplation produisait dans son âme quelque chose de si ineffable, qu'il ne lui restait que le silence et l'admiration.

« Et lorsque s'accomplirent les huit jours où devait être circoncis l'enfant, son nom fut appelé Jésus, comme il avait été appelé par l'ange avant qu'il eût été conçu dans le sein de sa mère [1]. »

Que le Seigneur est bon ! Parmi tous les noms qui sont au ciel et sur la terre, il prend le nom de Jésus ! Isaïe lui en avait annoncé d'autres : Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné ; et son nom s'appellera l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix [2]. Il portera en effet tous ces noms. Mais son nom propre est le nom de Jésus, d eSauveur, parce qu'il vient en ce monde, non pour appeler les justes, mais les pécheurs ; non pour les condamner, mais pour les sauver ; non pour être leur juge, mais leur sauveur, leur Jésus. Ce nom lui coûtera tout son sang. Le jour même qu'on le lui donne pour la première fois, il commence à verser son sang dans la circoncision. S'étant mis à la place des pécheurs qu'il vient sauver, il accomplit pour eux et avec eux ce que la loi a de plus rigoureux. Ils ont mérité la mort ; il la subira pour eux sur la croix ; il est leur Jésus ! Ce nom lui aura tout coûté ; ce nom nous vaudra tout. Quelque chose que nous demandions en son nom, nous l'obtiendrons de son Père. Que l'enfer nous attaque ; par ce nom nous repousserons l'enfer. Ce nom est au-dessus de tout nom ; au nom de Jésus, tout fléchira le genou, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les enfers. O nom adorable, nom aimable, nom délectable ; doux nom de Jésus, soyez toujours dans ma bouche et dans mon cœur.

« Jésus étant donc né dans Bethléhem de Juda, aux jours du roi Hérode, voici que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant : Où est celui qui vient de naître roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Ce qu'entendant le roi Hérode, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et, assemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple,

[1] Luc, 2, 21. — [2] Is., 9, 6.

il leur demanda où devait naître le Christ. Ils lui dirent : Dans Bethléhem de Juda ; car il a été ainsi écrit par le prophète : Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les princes de Juda ; car de toi sortira le chef qui gouvernera mon peuple Israël. Alors Hérode ayant fait venir secrètement les mages, s'enquit d'eux avec soin du temps auquel l'étoile leur était apparue ; et, les envoyant à Bethléhem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de l'enfant ; et quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer moi-même. Eux, ayant entendu le roi, s'en allèrent ; et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'elle vint et s'arrêta au-dessus du lieu où était l'enfant. Or, quand ils virent l'étoile, ils se réjouirent d'une joie très-grande. Et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère ; et se prosternant, ils l'adorèrent. Puis, ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; et, ayant été divinement avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin [1]. »

Après les prémices d'Israël viennent les prémices de la gentilité ; après les pauvres et les ignorants, les savants et les riches ; après les bergers, les rois. Ce que sont les mandarins à la Chine, les brahmanes dans l'Inde, les mages l'étaient chez les Perses : la caste savante et le premier corps politique. Les anciens rois de Perse, avant de monter sur le trône, devaient être initiés dans leur ordre, c'est-à-dire devenir mages. Au temps où nous sommes, le royaume des Perses s'était rétabli sous le nom de royaume des Parthes, et touchait d'un côté à l'empire romain et de l'autre à l'empire chinois. Les mages y tenant toujours le premier rang, plusieurs d'entre eux pouvaient être gouverneurs, princes, rois de quelques contrées particulières. Les Juifs étaient bienvenus chez les nouveaux Perses, comme ils l'avaient été chez les anciens. Nous avons vu naguère, à Babylone, Hyrcan II, grand prêtre du Dieu d'Israël, vénéré du roi des Parthes aussi bien que de tous les Juifs répandus dans son empire. Les mages, qui avaient eu longtemps pour chef le prophète Daniel, voyaient donc toujours parmi eux le peuple dépositaire des divines Écritures. Il leur avait toujours été facile de connaître les prophéties. Ils en connaissaient sans doute les principales. C'est d'autant plus à croire, que plus loin, dans l'Inde et dans la Chine, nous en avons trouvé des vestiges incontestables. Une prophétie surtout devait les intéresser : celle de Balaam, qui était venu de leurs côtés, et qui paraît avoir été mage lui-même. Il avait dit, quinze siècles auparavant : « Je le verrai, mais

[1] Matth., 2, 1-12.

non pas maintenant; je le contemplerai, mais non pas tout proche. Il naîtra une étoile de Jacob, il s'élèvera un sceptre d'Israël. Ah! qui vivra, quand Dieu fera ces choses [1]?» Une circonstance avait pu réveiller l'attention des mages sur ces prédictions. Il n'y avait pas plus de quarante ans que le roi des Parthes était venu à Jérusalem pour rétablir sur le trône des Machabées et dans la souveraine sacrificature Antigone, fils d'Aristobule II, dernier prince régnant de cette illustre famille. Tout cela pouvait avoir familiarisé les mages avec l'espérance, toujours plus prononcée des Juifs, de voir prochainement leur Messie.

Chalcidius, philosophe platonicien du troisième siècle, et saint Jérôme, les font venir de la Chaldée; d'autres, de la Perse; d'autres, de l'Arabie. Comme la Perse, la Chaldée et l'Arabie sont dans la même direction par rapport à la Judée, et que ces trois pays étaient alors, soit totalement, soit partiellement, sous la domination des Parthes, le tout se concilie fort bien. Quant à leur nombre, si l'on veut prendre le mot grec dans sa rigueur grammaticale, comme il est au pluriel et non pas au duel, l'on peut conclure qu'ils étaient au moins trois; et c'est l'opinion commune. Les sages de la Perse et de la Chaldée s'occupant spécialement de la connaissance des astres, ils remarquèrent aussitôt l'étoile prophétique. Chalcidius en parle dans son *Commentaire sur le Timée de Platon*. Après avoir cité quelques passages d'Homère où il est question d'étoiles funestes, il ajoute: Il y a une autre histoire plus sainte et plus vénérable, qui rapporte l'apparition d'une certaine étoile, annonçant, non pas des maladies et des mortalités, mais la descente d'un Dieu adorable pour la conservation et le bien-être des mortels. On dit que des sages de la Chaldée, très-versés dans la comtemplation des choses du ciel, prenant cette étoile pour guide dans sa route nocturne, se mirent à chercher ce Dieu nouveau-né; et qu'ayant trouvé cette majesté enfantine, ils lui rendirent leurs hommages et lui offrirent les vœux qui convenaient à un Dieu si grand. Plusieurs savants tiennent que Chalcidius était païen [2].

Nous avons vu, disent les mages, et *nous sommes venus*. Pendant que l'étoile les éclairait au dehors, Dieu les éclairait et les touchait au dedans, et ils obéirent sans délai à l'inspiration divine. Ils offrent des présents: jamais les Orientaux ne paraissent devant leur monarque les mains vides. Ces présents ont quelque chose de symbolique: c'est encore le génie de l'Orient. Suivant l'explication commune des Pères, ils offrent de l'or comme à un roi, de l'encens

[1] Num., 24, 17. — [2] Chalcid., *In Tim.*, n. 125, edit. Fabric.

comme à un Dieu, de la myrrhe comme à un homme mortel. Ainsi commençaient à s'accomplir ces paroles des prophètes, que tous les rois et toutes les nations de la terre reviendraient à l'Éternel.

Les mages de l'Orient sont amenés au Christ par leur science même. C'est dans l'ordre. Les plus sages de la Grèce, Socrate et Platon, reconnaissent que les idées, les vérités, les êtres, et par suite les sciences qui s'en occupent, n'ont de réalité, de certitude absolue que dans la pensée de Dieu, dans son intelligence, dans sa raison, dans son Verbe. C'est sur ce fond que subsiste, c'est sur ce modèle qu'est formé l'univers, le ciel, la terre, l'homme. Toutes les sciences qui méritent ce nom doivent donc ramener au Verbe de Dieu ou au Christ. Puissent les mages de l'Occident, les savants et les artistes qui cherchent le vrai, le bon et le beau, faire assez de progrès pour en retrouver la source première !

Les prophètes avaient annoncé que le Christ naîtrait à Bethléhem, et le Christ y est né : ils avaient annoncé que le Christ viendrait dans le second temple, et qu'il s'offrirait lui-même à Dieu, son Père, à la place des anciens sacrifices. Et le Christ accomplira ce que les prophètes ont annoncé. Il sortira de Bethléhem pour venir à Jérusalem dans son temple.

« Et quand les jours de la purification de Marie furent accomplis, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, comme il est écrit en la loi du Seigneur : Que tout mâle premier-né sera consacré à Jéhova, et pour offrir, selon qu'il est dit en la loi de l'Éternel, deux tourterelles ou deux petits de colombes [1]. »

La loi de Moïse ordonnait deux choses aux parents des enfants nouvellement nés. La première, s'ils étaient les aînés, de les présenter et de les consacrer au Seigneur, dont la loi rend deux raisons. L'une générale : *Consacrez-moi tous les premiers-nés ; car tout est à moi ;* et dans la personne des aînés, tout le reste des familles m'est donné en propre. La seconde raison était particulière au peuple juif. Dieu avait exterminé en une nuit tous les premiers-nés des Égyptiens ; et, épargnant ceux des Juifs, il voulut que dorénavant tous les premiers-nés lui demeurassent consacrés par une loi inviolable, en sorte que leurs parents ne pussent s'en réserver la disposition, ni aucun droit sur eux, qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu par le prix qui était prescrit. Cette loi s'étendait jusqu'aux animaux ; et, en général, tout ce qui était premier-né, ou, comme parle la loi, *tout ce qui ouvrait le sein d'une mère* et en sortait le premier, était à Dieu.

[1] Luc, 2, 22-24.

La seconde loi regardait la purification des mères, qui étaient impures dès qu'elles avaient mis un enfant au monde. Il leur était défendu, durant quarante ou soixante jours, selon le sexe de leurs enfants, de toucher aucune chose sainte, ni d'approcher du temple et du sanctuaire. Aussitôt qu'elles étaient mères, elles étaient comme excommuniées par leur propre fécondité; tant la naissance des hommes était malheureuse et sujette à une malédiction inévitable. Mais voici que Jésus et Marie venaient la purifier, en subissant volontairement, et pour l'exemple du monde, une loi pénale, à laquelle ils n'étaient soumis qu'à cause que le secret de l'enfantement virginal n'était pas connu.

Dans cette purification, les parents devaient offrir un agneau; et s'ils étaient pauvres et n'en avaient pas le moyen, ils pouvaient offrir à la place *deux tourterelles ou deux petits de colombes, pour être immolés, l'un en holocauste et l'autre* (selon le rite du sacrifice) *pour le péché*. Et voilà ce que portait la loi de Moïse, à l'opprobre éternel des enfants d'Adam et de toute sa race pécheresse [1].

La première de ces deux lois paraissait manifestement avoir été faite en figure de Jésus-Christ, qui étant, comme dit saint Paul, *le premier-né avant toutes les créatures*, était celui en qui tout devait être sanctifié et éternellement consacré à Dieu. Aussi son premier acte en entrant dans le monde, fut de se dévouer à Dieu, son Père, et de se mettre à la place de toutes les victimes de quelque nature qu'elles fussent, pour accomplir sa volonté en toute manière. Ce qu'il fit dans le sein de sa mère par la disposition de son cœur, il le fait aujourd'hui réellement en se présentant au temple et se livrant à l'Éternel comme une chose qui est à lui entièrement. Comme il s'offre pour nous, unissons-nous à lui, afin de ne faire avec lui qu'une même offrande, et, par lui, une offrande agréable à Dieu.

Apprenons de Jésus et de Marie à ne chercher aucun prétexte pour nous exempter de l'observation de sa loi. Par les termes mêmes de la loi de la purification, il paraît que la sainte Vierge en était exempte, n'ayant contracté ni l'impureté des conceptions ordinaires, ni celle du sang et des autres suites des vulgaires enfantements. Elle obéit néanmoins; elle s'y croit obligée pour l'édification publique, comme son fils avait obéi à la loi servile de la circoncision.

On offrira, disait la loi, un agneau d'un an en holocauste pour un fils et une fille; et un petit de colombe ou une tourterelle pour le péché; que, si l'on n'a pas un agneau et qu'on n'en ait pas le moyen, on offrira deux tourterelles ou deux petits pigeons, l'un

[1] Bossuet, *Élévat.*

en holocauste et l'autre pour le péché [1]. Dieu tempère sa loi selon les besoins : sa rigueur, quoique régulière, est accommodante ; et il permet au pauvre, au lieu d'un agneau qui, dans son indigence, lui coûterait trop, d'offrir des oiseaux de vil prix, mais agréables à ses yeux par leur simplicité et leur douceur. Quoi qu'il en soit, il est constant que les tourterelles et le pigeon sont les victimes des pauvres. Dans l'oblation du Sauveur, l'Évangile, excluant l'agneau et ne marquant que l'alternative des colombes ou des tourterelles, a voulu expressément marquer que le sacrifice de Jésus-Christ a été celui des plus pauvres. C'est ainsi qu'il se plaît dans la pauvreté, qu'il en aime la bassesse, qu'il en étale les marques en tout et partout.

La loi de Moïse ordonnait, pour la purification, l'offrande de deux tourterelles ou de deux petits de colombes. L'Évangile ne dit pas laquelle de ces deux offrandes fit la sainte Vierge. Saint Cyrille de Jérusalem nous apprend, dans son douzième catéchisme, que ce furent deux tourterelles.

Pour moi, disait Origène, j'estime heureuses ces tourterelles et ces colombes d'être offertes pour leur Sauveur ; car il sauve et les hommes et les animaux, et leur donne à tous leur petite vie [2]. Allez, petits animaux et innocentes victimes, allez mourir pour Jésus. C'est nous qui devions mourir à cause de notre péché ; sauvons donc Jésus de la mort en subissant celle que nous avions méritée : Dieu nous en délivre par Jésus qui meurt pour nous ; et c'est en figure de Jésus, notre véritable victime, qu'on immole des animaux ; ils meurent donc pour lui en quelque sorte jusqu'à ce qu'il vienne, et nous sommes exempts de la mort par son oblation [3].

« Et voilà qu'un homme était en Jérusalem qui avait nom Siméon ; et cet homme était juste et craignant Dieu, attendant la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui, et il avait été averti par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait point la mort qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur. Conduit par l'Esprit, il vint dans le temple ; et comme le père et la mère apportaient Jésus, afin de remplir pour lui la coutume de la loi, il le prit lui-même entre ses bras, et il bénit Dieu, et il dit : C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix, selon votre parole. Car mes yeux ont vu votre salut, le salut que vous avez préparé devant la face de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations et la gloire de votre peuple Israël [4]. »

Depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Siméon, tous les patriarches, tous les prophètes

[1] Levit., 12, 6-8. — [2] Orig., *In Luc.*, *Homil.* 14. — [3] Bossuet, *Élévat.* — [4] Luc, 2, 25-32.

avaient désiré voir ce que Siméon voyait. Mais il leur fut révélé que ce n'était pas pour leur temps, mais pour une époque plus reculée. Siméon est le premier, Siméon est le seul auquel il soit dit qu'il verrait le Sauveur, non pas de loin, mais de près; non-seulement des yeux de l'âme, mais des yeux du corps. Auparavant déjà l'Esprit-Saint était en lui, le guidait dans ses démarches, le conduisait au temple. Mais combien il dut être inondé des grâces et des lumières de cet Esprit divin, lorsqu'il reçut entre ses bras le salut, le Sauveur; lorsqu'il le couvrit de ses baisers et qu'il l'arrosa des larmes de sa joie! qu'on en juge par ceci. Ce que les apôtres mêmes ont eu de la peine à comprendre, le saint vieillard le proclame d'avance: que cet enfant est non-seulement la gloire d'Israël, mais le Sauveur de tous les peuples, la lumière de toutes les nations. Pour lui, il n'a plus qu'un désir, c'est d'aller dans le sein d'Abraham raconter aux patriarches et aux prophètes ce qu'il vient de voir.

« Et le père et la mère de l'enfant étaient en admiration de ce qu'on disait de lui. » Pourquoi cette admiration? Ils en savaient plus que tous ceux qui leur en parlaient. Il est vrai que l'ange ne leur avait pas encore annoncé la vocation des gentils. Marie n'avait ouï parler que du trône de David et de la maison de Jacob. Elle avait senti toutefois, par un instinct manifestement prophétique et sans limitation, que toutes les générations, toutes les races et tous les temps la publieront bienheureuse: ce qui semblait comprendre tous les peuples comme tous les âges; et l'adoration des mages était un présage de la conversion des gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paraisse l'avoir annoncée; et c'était un grand sujet d'admiration. Cette merveille venant s'ajouter aux merveilles que Marie et Joseph connaissaient déjà, leur âme, étonnée, pénétrée, surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la majesté de toutes ces choses, demeurait en silence devant Dieu sans pouvoir dire un seul mot, si ce n'est peut-être avec David, qui s'écrie: Le silence seul est votre louange [1]!

« Et Siméon les bénit et dit à Marie, la mère de l'enfant: Voilà que celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être un signe de contradiction; et votre âme à vous-même sera transpercée d'un glaive, afin que soient découvertes les pensées de plusieurs, cachées au fond de leur cœur [2]. »

Voilà de nouveaux et d'étranges étonnements pour Marie. Ce Fils du Très-Haut qui est venu pour sauver son peuple Israël, sera une occasion de ruine pour plusieurs en Israël. Ce cher Fils, loué, béni

[1] Ps. 64, 2, selon l'hébreu. — [2] Luc, 2, 33-35.

jusqu'alors par les anges et les hommes, adoré par les bergers et les rois, sera en butte à des contradictions de tout genre : contradictions sur sa personne, contradictions sur sa doctrine; contradictions si violentes, qu'elles perceront d'un glaive de douleur l'âme de sa sainte mère; contradictions qui mettront à découvert le fond des cœurs, et l'on verra qui était vraiment juste et pieux, ou qui l'était seulement en apparence.

« Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, laquelle était déjà fort âgée et avait vécu avec son mari sept ans depuis sa virginité. Et elle était demeurée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans; elle ne s'éloignait pas du temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Étant donc survenue à la même heure que Siméon, elle se mit à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël [1]. »

Anne la prophétesse est le modèle d'une sainte veuve. Vierge, elle a gardé la chasteté virginale; femme, elle a gardé la chasteté conjugale ; veuve, elle garde la chasteté d'une veuve consacrée à Dieu. Elle ne sort pas de son temple ; ses délices sont le jeûne et la prière. Sa persévérance est récompensée. Elle se rencontre juste au moment où Siméon tient l'enfant entre ses bras et prophétise son histoire ; elle reconnaît dans cet enfant le Seigneur lui-même ; et elle parle de lui à tous ceux qui attendent le libérateur d'Israël ; à ces âmes saintes qui gémissaient de voir l'illustre famille des Machabées détruite jusqu'au dernier rejeton, le trône de David, le sceptre de Juda, envahi par un étranger, esclave idolâtre de la puissance romaine, tyran farouche de sa propre famille non moins que de son peuple.

Saint Luc ajoute : « Après qu'ils eurent accompli tout ce qui était selon la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, en Nazareth, leur ville [2]. » Ils retournèrent à Nazareth, mais non pas immédiatement. Des événements se passèrent dans l'intervalle, dont saint Luc ne parle pas, mais qui se trouvent dans saint Matthieu. Il est bon de se rappeler que les évangélistes ne se sont nullement proposé de tout écrire : l'un d'eux dit même expressément, que si l'on avait voulu tout écrire en détail, le monde entier n'aurait peut-être pas contenu tous les livres. A plus forte raison ne doit-on pas s'étonner que l'un passe sous silence ce qui est déjà rapporté par l'autre.

« Après le départ des mages et la présentation dans le temple, voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, disant : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte, et soyez

[1] Luc, 2, 36-38. — [2] *Ibid.*, 2, 39.

là jusqu'à ce que je vous dise; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr. Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et se retira en Egypte. Et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode; afin que fût accompli ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète, disant : J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte [1]. »

Cette prophétie est d'Osée. La voici tout entière : « Israël est un enfant, et je l'ai aimé. Et j'ai rappelé mon Fils de l'Egypte [2]. » Selonl' écorce de la lettre, cet endroit du prophète a rapport à la sortie d'Egypte du peuple d'Israël ; mais, dans un sens plus intime, il se rapporte au Christ. Car, allons à la source : Israël et toute sa famille étaient la figure du Fils de Dieu. L'Egypte, durant la famine, devait lui servir de refuge : après, elle en devait être la persécutrice; et Dieu la devait tirer de ce lieu de captivité pour la transporter dans late rre promise à ses pères, en laquelle seule elle devait trouver du repos. Tout cela leur arrivait en figure. La terre d'Egypte, qui devait être, durant un temps, le refuge du peuple d'Israël, devait aussi servir de refuge à Jésus-Christ, et Dieu devait l'en tirer dans son temps. C'est donc ici une de ces prophéties qui ont un double sens; il y en a assez d'autres qui ne sont propres qu'à Jésus-Christ : ici, pour unir ensemble la figure et la vérité, le Saint-Esprit a choisi un terme qui convient à l'un et à l'autre, et à regarder les termes précis, plus encore à Jésus-Christ qu'au peuple d'Israël.

Allez donc en Égypte, divin enfant. Heureuse terre qui vous doit servir de refuge contre la persécution d'Hérode, elle sentira un jour l'effet de votre présence. Dès à présent, à votre arrivée, les idoles sont ébranlées, et les démons qu'on y sert tremblent. Viendra le temps qu'elle sera convertie avec toute la gentilité. Jésus, qui doit naître en Judée, sortira de cette terre pour se tourner vers la gentilité. Paul dira : *Puisque vous ne voulez pas nous écouter, et que vous vous jugez indignes de la vie, nous nous tournons vers les gentils* [3]. Allez donc vous réfugier en Egypte, pendant que vous êtes persécuté en Judée, et découvrez-nous par votre Evangile le sens caché des anciennes prophéties, afin de nous accoutumer à le trouver partout et à regarder toute la loi et la prophétie comme pleine de vous et toujours prête, pour ainsi parler, à vous enfanter [4].

« Alors Hérode, voyant qu'il avait été joué par les mages, entra dans une grande colère ; et il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléhem et dans tout le pays d'alentour, de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était soigneusement enquis des ma-

[1] Matth., 2. 13-15. — [2] Osée, 11, 1. — [3] Act., 13, 46. — [4] Bossuet, *Élévat.*

ges. Alors s'accomplit ce qui avait été annoncé par le prophète Jérémie, disant : Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs, de grands gémissements, des cris lamentables ; Rachel pleurant ses enfants, et elle n'a pas voulu recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus [1]. »

Il y avait environ trente-sept ans qu'Hérode arrivait fugitif à Rome. Il avait laissé en Judée sa chère épouse Mariamne, de la famille des Machabées, dans un château fort. Mariamne avait un frère, Aristobule III. Hérode venait demander à Rome qu'Aristobule fût reconnu roi et pontife, d'après les traités d'alliance entre le peuple romain et la famille des Machabées. Antoine lui fait donner la couronne de Judée à lui-même : il la reçoit au Capitole, devant l'idole de Jupiter. Il prend Jérusalem avec le secours des Romains ; il obtient qu'Antigone, dernier prince régnant des Machabées, soit supplicié de la manière la plus ignomineuse; il fait égorger tout le sénat de la nation; il fait noyer Aristobule III, frère de Mariamne ; il fait mourir son oncle Joseph et ses meilleurs amis ; il fait mourir le grand prêtre Hyrcan, grand-père de Mariamne et son propre bienfaiteur ; il fait mourir Mariamne elle-même et sa mère Alexandra ; il fait mourir ses propres fils Alexandre et Aristobule, qu'il avait eus de Mariamne. Son fils Antipater, qu'il avait envoyé à Rome comme devant être son successeur, conspire pour l'empoisonner; à son retour, Hérode le fait jeter en prison. Mais il tombe lui-même malade. Il n'adorait au fond d'autre dieu que lui-même. Il avait bâti des temples en l'honneur d'Auguste et en l'honneur d'Apollon; il avait restauré le temple de Jérusalem ; mais le tout pour lui-même, pour se maintenir sur le trône en dépit du peuple qui l'abhorrait. Encore sur la principale porte du temple de Jérusalem avait-il placé une idole romaine, une aigle d'or. Pendant qu'il était malade, elle fut abattue. Il fit brûler vifs quarante jeunes gens, qui déclaraient l'avoir fait pour obéir à la loi de Dieu. Cependant il éprouvait lui-même des douleurs effroyables; son corps tombait en pourriture et fourmillait de vers. L'art des médecins ne faisait qu'augmenter le mal. Dans cet état désespéré, une chose vint lui redonner encore de la joie : ce fut la permission, que lui envoyait Auguste, de faire mourir son fils ! Mais, dans un accès de douleur plus terrible, il tente de se tuer lui-même. Apprenant ensuite que son fils s'était flatté dans ce moment d'échapper à la mort, il le fait étrangler aussitôt et meurt lui-même cinq jours après. Sa cruauté ne devait pas finir avec la vie. Sachant bien que le jour de sa mort serait un jour de joie pour les Juifs, il avait fait réunir

[1] Matth., 2, 16-18.

tous les principaux de la nation dans l'hippodrome de Jéricho, avec ordre, à sa digne sœur Salomé et à son mari, de les faire égorger aussitôt après sa mort, afin d'obliger les Juifs à la pleurer malgré eux. Tel est le portrait que nous trace d'Hérode l'historien Josèphe, Juif zélé pour la gloire de sa nation s'il en fut jamais; tel est le portrait qu'il nous en trace d'après Nicolas de Damas, ami et favori d'Hérode [1]. Ce que ces deux auteurs nous en disent nous fait assez entendre ce qu'ils nous en taisent.

On conçoit qu'un pareil tyran ait été troublé à la demande des mages : Où est celui qui est né le roi des Juifs? on conçoit même que Jérusalem ait été troublée avec lui. Elle avait vu, avec la famille des Machabées, massacrer son sénat et l'élite de la nation. Chaque soupçon d'Hérode faisait couler des flots de sang, à plus forte raison l'annonce du nouveau roi, de ce roi d'Israël si longtemps attendu. On conçoit qu'un monstre, composé d'artifice et de barbarie, voulût employer la ruse, faire l'hypocrite auprès des mages, pour perdre plus adroitement le nouveau-né; on conçoit que, se voyant trompé dans son espérance de sang, il ait fait tuer non-seulement à Bethléhem, mais dans tous les alentours, tous les enfants mâles au-dessous de deux ans, pour être plus sûr d'envelopper celui qu'il redoutait. Tout cela se conçoit d'un père qui, dans ce temps-là même, sur son lit de mort, ne sentit d'autre consolation que de pouvoir faire tuer son troisième fils; d'un tyran qui, pour célébrer ses propres funérailles, ordonne, par sa dernière volonté, que l'on égorge tous les chefs du peuple. Car ces tragiques événements eurent lieu la même année que le massacre des Innocents. Nous le savons d'un auteur païen. Parlant des bons mots de l'empereur Auguste, Macrobe dit, entre autres : Ayant entendu que, parmi les enfants qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait tuer dans la Syrie, âgés de deux ans et au-dessous, son propre fils avait été mis à mort, il dit : Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils [2].

On voit dans Hérode quelle est la politique d'un souverain athée ou impie. Il n'a d'autre Dieu que lui; d'autre religion, d'autre loi que son intérêt ou sa passion : épouse, enfants, frères, amis, pontifes, rois, peuple, il immole tout à soi. Tous les moyens lui sont bons : embellir le temple du vrai Dieu ou les temples des idoles, faire la guerre à César ou lui ériger des autels. Pour tuer un enfant, il en tuera mille. Il a vécu dans le sang, il mourra dans le sang.

L'on y voit aussi comme Dieu se joue du méchant. Par tant de meurtres, Hérode voulait la paix dans sa famille, la paix dans son

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 14 et 15. *De bello jud.*, l. 1. — [2] Macrobe, *Saturnal.*, l. 2, c. 4.

cœur : et il ne fait qu'augmenter dans sa famille les haines, les fureurs, les vengeances, les calomnies, les empoisonnements, les meurtres ; et il ne fait qu'augmenter dans son cœur le trouble et le désespoir ; et il ne réussit qu'à commencer son enfer dès ce monde. En tuant les enfants de Bethléhem, il veut tuer le roi nouveau-né, et il manque précisément celui-là ; il veut étouffer dès le berceau ce monarque annoncé par le ciel, et il ne fait qu'en rendre la naissance plus éclatante. Ainsi Pharaon faisait-il noyer tous les enfants mâles des Hébreux ; et un de ces enfants est sauvé du Nil par la fille même de Pharaon, et devient le sauveur de tout son peuple.

Le massacre des Innocents est quelque chose qui émeut profondément et la nature et la foi. Moissonnés à l'entrée de la vie par un tyran cruel, la nature s'en afflige. La foi qui voit en eux les prémices des martyrs, qui les voit mourant les premiers pour Jésus-Christ, qui les voit à la tête de ces âmes vierges qui suivent l'Agneau dans la céleste Sion, et qui chantent le cantique ineffable, la foi en éprouve une joie amoureuse. Dix-sept siècles auparavant, quelque chose de figuratif était arrivé sur le chemin de Bethléhem. Rachel y mourut en donnant la vie à son dernier fils. Près d'expirer, elle l'appela Benoni, ou fils de ma douleur ; mais Jacob lui changea le nom et l'appela Benjamin, ou fils de ma droite. Il en est de même des saints innocents. Leurs mères sont inconsolables de les perdre, et les appellent, en plus d'un sens enfants de ma douleur ; mais Abraham, qui les reçoit dans son sein, avec Isaac et Jacob, ainsi que les autres patriarches, les appelle enfants de ma droite, enfants de ma gloire. Rachel était la plus passionnée des mères. Déjà elle avait pleuré avec des larmes inconsolables la captivité de ses enfants, les tribus de Benjamin et d'Éphraïm, lorsqu'elles furent emmenées par Salmanasar. Et c'est le sens principal des paroles du prophète. Ici elle se lève de son sépulcre sur le chemin de Bethléhem, pour mêler ses cris aux cris des mères éplorées : on entend sa voix lamentable jusqu'à Rama, dans la tribu voisine de Benjamin, ou, si l'on veut traduire le mot, jusque dans les hauteurs. Mais après avoir pleuré avec les mères, réjouissons-nous avec les enfants. Suivons de nos cris de joie cette bienheureuse troupe jusque dans le sein d'Abraham. Allons la bénir, la glorifier, la célébrer jusque dans le ciel ; saluons avec toute l'Église ces premières fleurs, et écoutons la voix innocente de ces bienheureuses prémices des martyrs. Pendant que nous les voyons comme se jouant de leurs palmes et de leurs couronnes, joignons-nous à cette troupe innocente par notre simplicité et l'innocence de notre vie, et soyons en malice de vrais enfants, pour honorer la sainte enfance de Jésus-Christ.

« Or, après la mort d'Hérode, voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, en Égypte, disant : Levez-vous et prenez l'enfant et sa mère, et allez dans la terre d'Israël; car ils sont morts, ceux qui cherchaient l'âme de l'enfant. Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère, et s'en vint dans la terre d'Israël. Mais apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode, son père, il craignit d'y aller ; et, ayant été divinement averti en songe, il se retira dans la Galilée, et, y venant, il habita dans une ville appelée Nazareth, afin que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen [1] ; » en hébreu, Notzer ou Notzri.

Ce nom se trouve dans deux endroits des plus importants de l'Écriture. La personne divine qui apparaît à Moïse, et qui s'appelle *Jéhova, Dieu, miséricordieux, clément, patient, véritable,* prend aussi le nom de *Notzer*. Et, dans toutes les bibles hébraïques, ce nom est écrit avec une lettre majuscule, pour indiquer, disent les docteurs juifs, qu'il renferme un profond mystère. Et ce mystérieux nom commence cette suite de la même invocation : *Gardant la miséricorde jusqu'à mille générations, ôtant l'iniquité, les crimes et les péchés* [2]. Il n'est pas difficile d'entrevoir que les Juifs ont raison, et que ce nom renferme effectivement un grand mystère touchant le Christ. L'autre passage est d'Isaïe, quand il dit : Un rejeton naîtra du tronc de Jessé, et un germe, une fleur (Notzer) s'élèvera de ses racines [3]. Ce rejeton, ce germe, ce Notzer, il est dit que l'Esprit de Jéhova reposera sur lui, qu'il sera élevé pour être l'étendard des peuples, que les nations accourront vers lui, et que son sépulcre sera glorieux. Comme Jésus a demeuré à Nazareth, les Juifs l'ont appelé par dérision Notzer, Notzri, ou le Nazaréen. Ce titre fut attaché à la croix. Et la croix est devenue l'étendard des nations, et ce Nazaréen est adoré par l'univers comme le Notzer de Moïse, comme le Dieu clément et véritable, qui garde la miséricorde jusqu'à mille générations, qui ôte, qui efface les péchés du monde. Sans doute qu'il y a dans ce nom un grand mystère, mais un mystère accompli, mais un mystère éclairci.

« Cependant le petit enfant croissait et se fortifiait; il était rempli de sagesse et la grâce de Dieu était en lui. Son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâque. Et, lorsqu'il eut douze ans, ils y montèrent, selon qu'ils avaient coutume, au temps de la fête. Les jours de la solennité passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem, sans que son père ni sa mère s'en aperçussent. Pensant qu'il était avec ses compagnons, ils cheminèrent une journée, et ils le cherchaient ensuite parmi leurs pa-

[1] Matth., 2, 19-23. — [2] Exod., 34, 7. — [3] Isaïe, 11, 1-10.

rents et ceux de leur connaissance. Mais ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Et il arriva que trois jours après il le trouvèrent au temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent frappés d'étonnement; et sa mère lui dit : Mon enfant, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous? Voilà que nous vous cherchions votre père et moi, étant tout affligés. Et il leur dit : Pourquoi est-ce que vous me cherchiez? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père? mais ils ne comprirent point la parole qu'il leur disait. Et il descendit avec eux, et il vint en Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces paroles en son cœur. Et Jésus croissait en sagesse, et en âge, et en grâce devant Dieu et devant les hommes [1]. »

Le Fils de Dieu ayant voulu se rendre semblable à nous en toutes choses, excepté le péché, il était dans l'ordre que, comme les autres enfants, il sentît les progrès de l'âge. Il croissait donc et se fortifiait. La sagesse même dont il était plein croissait avec l'âge, se déclarait par degrés. Cependant dès le berceau et dès le sein de sa mère, il était rempli de sagesse. Sa sainte âme, dès sa conception, unie à la sagesse éternelle en unité de personne, en était intimement dirigée, et en reçut d'abord un don de sagesse éminent au-dessus de tout, comme étant l'âme du Verbe divin, une âme qu'il s'était rendue propre; en sorte que, selon l'humanité même, tous les trésors de science et de sagesse étaient cachés en lui. Ils y étaient donc, mais cachés, pour se déclarer dans leur temps. *Et la grâce de Dieu était en lui :* qui en doute, puisqu'il était si étroitement uni à la source de la sainteté et de la grâce? Mais le saint évangéliste veut dire qu'à mesure que l'enfant croissait et commençait à agir par lui-même, il reluisait dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisait rentrer en soi-même et qui attirait les âmes à Dieu; tant tout était simple, mesuré, réglé dans ses actions et dans ses paroles.

Joseph et Marie, selon le précepte de la loi, ne manquaient pas, tous les ans, d'aller célébrer la Pâque dans le temple de Jérusalem. Ils y menaient leur cher fils, qui se laissait avertir de cette sainte observance et peut-être instruire du mystère de cette fête. Il y était avant que d'y être; il en faisait le fond, puisqu'il était le vrai agneau qui devait être immolé et mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels durant son enfance, fit connaître un jour que sa soumission ne venait pas de

[1] Luc, 2, 40-52.

l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond.

Il choisit, pour accomplir ce mystère, l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paraître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et les progrès.

La soustraction de Jésus, qui échappe à sa sainte Mère et à saint Joseph, n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence ou par quelque faute; c'est donc une humiliation et un exercice. Ils en furent premièrement dans l'inquiétude et ensuite dans la douleur, parce qu'ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs amis avec lesquels ils le crurent. Combien de fois, s'il est permis de le conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avait eu du dépôt céleste ! Qui ne s'affligerait avec lui et avec la plus tendre mère, comme la meilleure épouse qui fût jamais ?

Les charmes du saint Enfant étaient merveilleux : il est à croire que tout le monde le voulait avoir; et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe de voyageurs; car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête, faisaient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement; et ses parents marchèrent un jour sans s'apercevoir de leur perte.

Retournez à Jérusalem : ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ, c'est dans la sainte cité; c'est dans le temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, après trois jours de recherche laborieuse, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa enfin trouver dans le temple.

Il était assis au milieu des docteurs ! il les écoutait, et il les interrogeait; et tous ceux qui l'écoutaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Le voilà donc, d'un côté, assis avec les docteurs, comme étant docteur lui-même et né pour les enseigner; et, de l'autre, nous ne voyons pas qu'il y fasse, comme dans la suite, des leçons expresses. Il écoutait, il interrogeait ceux qui étaient reconnus pour maîtres en Israël, non pas juridiquement, pour ainsi parler, ni de cette manière authentique dont il usa plus tard : c'était, si je l'ose dire, c'était un enfant, et comme s'il eût voulu être instruit. C'est pour cela qu'il est dit qu'il écoutait et répondait à son tour aux docteurs qui l'interrogeaient; et on admirait ses réponses, comme d'un enfant modeste, doux et bien instruit, en y ressentant, pourtant, comme il était juste, quelque chose de supérieur ; en sorte qu'on lui laissait prendre sa place parmi les maîtres.

Admirons comme Jésus, par une sage économie, sait ménager toutes choses, et comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il était sans vouloir perdre entièrement le caractère de l'enfance. Allez au temple, enfants chrétiens ; allez consulter les docteurs ; interrogez-les ; répondez-leur ; reconnaissez dans ce mystère le commencement du catéchisme et de l'école chrétienne. Et vous, parents chrétiens, pendant que l'enfant Jésus ne dédaigne pas d'interroger, de répondre et d'écouter, comment pouvez-vous soustraire vos enfants au catéchisme et à l'instruction pastorale ?

Admirons aussi, avec tous les autres, la prudence de Jésus ; une prudence non-seulement au-dessus de son âge, mais encore tout à fait au-dessus de l'homme, au-dessus de la chair et du sang ; une prudence de l'esprit. Nous pourrions ici regretter quelques-unes de ces réponses de Jésus qui firent admirer sa prudence ; mais l'Évangile nous en a conservé une qui nous fera assez connaître la nature et la hauteur de toutes les autres.

Ses parents furent étonnés de le trouver parmi les docteurs, dont il faisait l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie ; car tout était comme enveloppé sous le voile de l'enfance ; et Marie, qui était la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Et, *mon fils*, dit-elle, *pourquoi nous avez-vous fait ce traitement ? Votre père et moi, affligés, nous vous cherchions*. Remarquez : *votre père et moi ;* elle l'appelle son père, car il l'était, comme on l'a vu, à sa manière ; père, non-seulement par l'adoption du saint Enfant, mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douceur ; ce qui fait dire à Marie : *Votre père et moi affligés* pareils dans l'affliction, puisque, sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : *Votre père et moi*, et lui fait le même honneur que s'il était père comme les autres. O Jésus ! que tout est réglé dans votre famille ! Comme chacun, sans avoir égard à sa dignité, y fait ce que demande l'édification et le bon exemple ! Famille bénie, c'est la sagesse éternelle qui vous règle.

Pourquoi me cherchiez vous ? ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père ? C'est ici la réponse sublime de l'enfant. Est-ce qu'il désavoue Marie, qui avait appelé Joseph son père ? Non sans doute ; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père, qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. La volonté de son Père était qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il était plein et qu'il venait déclarer,

et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devait regarder ses parents mortels, sans suivre la chair et le sang, leur maître de droit, soumis à eux par dispensation.

Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur disait. Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Évangile. On dit non-seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu, son Père, puisque l'ange lui en avait appris le mystère; ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait, c'étaient ces affaires de son Père, dont il fallait qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission, que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parlait ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse, elle demeura soumise; c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des choses hautes et impénétrables; regardons-les, comme fit Marie, avec un saint étonnement; conservons-les dans notre cœur pour les méditer, et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre, quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra.

Et il partit avec eux, et alla à Nazareth. Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement ce que l'Évangile appelle *descendre;* mais, quoi qu'il en soit, il est vrai que, remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole; est-ce là donc tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir? Dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique. Où sont donc ceux qui se plaignent, qui murmurent lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité : disons mieux, à leur orgueil? qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit de lui-même qu'il *était venu pour servir*. Les anges furent obligés, pour ainsi dire, de le venir servir eux-mêmes dans le désert; et l'on ne voit nulle part qu'il eût des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son père. Le dirai-je? il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa Passion, il laissa sa mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans

sa maison; ce qu'il n'aurait pas fait si Joseph, son chaste époux, eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana : on ne parle point de Joseph. Un peu après, on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa mère, ses frères et ses disciples : Joseph ne paraît pas dans un dénombrement si exact. Marie paraît souvent ailleurs; mais, depuis ce qui est écrit de l'éducation sous saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi, au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : *N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie ?* comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. *Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? n'avons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et Joseph, et Simon et Juda, et ses sœurs ?* On ne parle point de son père : apparemment donc qu'il l'avait perdu ; Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux père à qui un tel fils a fermé les yeux ! vraiment il est mort entre les bras et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler, pour la servir : ce fut là tout son exercice.

O Dieu ! je suis saisi encore un coup ! Orgueil, viens crever à ce spectacle ! Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, connu par cet exercice, sans qu'on parle d'aucun autre emploi ni d'aucune autre action. On se souvenait, dans son Église naissante, des charrues qu'il avait faites, et la tradiction s'en est conservée dans les plus anciens auteurs. Que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent, et se réjouissent : Jésus-Christ est de leur corps ; qu'ils apprennent, en travaillant, à louer Dieu, à chanter des psaumes et de saints cantiques : Dieu bénira leur travail et ils seront devant lui comme d'autres Jésus-Christs.

Il y en a eu qui ont eu honte pour le Sauveur de le voir dans cet exercice : et dès son enfance ils le font se jouer avec des miracles. Que ne dit-on point des merveilles qu'il fit en Égypte ? Mais tout cela n'est écrit que dans les livres apocryphes. L'Évangile renferme durant trente ans toute la vie de Jésus-Christ dans ces paroles : *Il leur était soumis :* et encore : *C'est ici ce charpentier, fils de Marie.* Il y a dans l'obscurité de saint Jean-Baptiste quelque chose de plus grand en apparence : il ne parut point parmi les hommes, et *le désert fut sa demeure.* Mais Jésus, dans une vie si vulgaire, connu à la vérité, mais par un vil exercice, pouvait-il mieux cacher ce qu'il était ? Que dirons-nous, que ferons-nous pour le louer ? Il n'y a en vérité qu'à demeurer dans l'admiration et dans le silence.

Ceux qui s'ennuient pour Jésus-Christ et rougissent de lui faire passer sa vie dans une si étrange obscurité, s'enuuient aussi pour la sainte Vierge et voudraient lui attribuer de contiuuels miracles. Mais écoutons l'Évangile : *Marie conservait toutes ces choses en son cœur.* L'emploi de Jésus était de s'occuper de son métier ; et l'emploi de Marie, de méditer nuit et jour le secret de Dieu.

Mais quand elle eut perdu son fils, changea-t-elle d'occupation? Où la voit-on paraître dans les Actes ou dans la tradition de l'Église? On la nomme parmi ceux qui entrèrent dans le cénacle et qui reçurent le Saint-Esprit ; et c'est tout ce qu'on en rapporte. N'est-ce pas un assez digne emploi que celui de conserver dans son cœur tout ce qu'elle avait vu de ce cher fils ? Et si les mystères de son enfance lui furent un si doux entretien, combien trouva-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie! Marie méditait Jésus: Marie avec saint Jean, qui est la figure de la vie contemplative, demeurait en perpétuelle contemplation, se fondant, se liquéfiant, pour ainsi parler, en amour et en désir [1].

Sainte famille de Jésus, Marie et Joseph, ah! si toutes les familles vous ressemblaient, le ciel commencerait sur la terre! Plus de guerre, plus de violence, plus d'injustice, plus de procès, plus de haines ; partout la paix, l'union, la concorde, la charité. Tous aimeraient tous en Dieu et Dieu en tous.

Mais il est une autre famille bien différente, et puis encore une autre. La première est celle d'Hérode, qui pèse sur la Palestine ; la seconde, celle des Césars, qui pèse sur le monde.

Hérode avait fondé la sienne sur la perfidie et le meurtre: la perfidie et le meurtre y furent comme héréditaires. Par son dernier testament, il distribua ses états à trois de ses fils: Archélaüs eut le royaume de Judée ; Antipas, la tétrarchie de la Galilée ; et Philippe, celle de la Trachonitide. Ces trois fils s'appelaient encore chacun Hérode, du nom de leur père. Mais ce testament avait besoin d'être ratifié par quelqu'un. Ce roi si redoutable et si cruel à son peuple était l'esclave de César, Le testament fut soumis à Auguste. Archélaüs, accusé de tyrannie, n'obtint que la moitié du royaume et que le titre d'ethnarque ou chef de la nation, avec promesse cependant de recevoir plus tard le titre de roi, s'il s'en montrait digne. Après neuf ans de règne, il est accusé de nouveau par ses sujets devant César, qui le dépose, l'exile à Vienne dans les Gaules, et réduit la Judée en province romaine, par l'entremise de Cyrénius ou Quirinius, alors gouverneur de Syrie. Le sceptre sortit alors tout à fait de Juda. Phi-

[1] Bossuet, *Élévat.*

lippe avait épousé Hérodiade, sa nièce, petite-fille du vieil Hérode, par son fils Aristobule. Antipas s'éprit de la femme de son frère Philippe; la lui fit abandonner, quoiqu'elle en eût des enfants, et l'épousa au mépris de toutes les lois. Archélaüs en avait fait autant de son côté. C'est à la demande de cette fameuse Hérodiade et de sa fille Salomé qu'Hérode-Antipas, au milieu du festin, fera trancher la tête à saint Jean-Baptiste. Le même traitera d'insensé le Christ. Un frère d'Hérodiade, Hérode-Agrippa, fort des bonnes grâces de Caligula, la fera exiler, elle et son mari, à Lyon dans les Gaules, obtiendra la Judée pour lui-même, tuera par le glaive l'apôtre saint Jacques, emprisonnera saint Pierre, et sera frappé de mort en punition de son orgueil. Son fils, nommé comme lui, aidera Titus à prendre et à détruire Jérusalem. Telle est la famille qui fut imposée aux Juifs comme l'annonce de leur ruine.

Quant à la famille qui pesait sur le monde, la famille de Tibère et de Néron, nous la verrons plus tard. Mais dans ce moment même, un autre esprit, une autre famille, une autre société, un autre empire, une autre humanité va s'y former. Écoutons.

« La quinzième année de l'empire de Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, étant tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide, et Lysanias étant tétrarque d'Abilène, sous les grands prêtres Anne et Caïphe, la parole du Seigneur arriva sur Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence, pour la rémission des péchés. Et il disait: Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. C'est de lui qu'il est dit dans les prophètes: Voici que j'envoie mon ange devant votre face, qui préparera votre voie devant vous. Et encore dans Isaïe: Voix de celui qui crie dans le désert: Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera remplie, et toute montagne et toute colline seront abaissées; les chemins tortus deviendront droits, et les raboteux unis; et toute chair verra le salut de Dieu. »

Nous avons vu comment se sont formés, comment se sont gouvernés les royaumes de la terre, les empires de l'homme, l'empire des Assyriens, l'empire des Perses, l'empire des Grecs, l'empire des Romains. Ici nous allons voir comment se forme, comment se gouverne le royaume du ciel, l'empire de Dieu.

« Or, Jean avait un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins; et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage.

« Alors et Jérusalem, et toute la Judée, et tout le pays des envi-

rons du Jourdain, sortit vers lui; et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain, en confessant leurs péchés. Mais voyant un grand nombre de pharisiens et de saducéens qui venaient à son baptême avec la foule, il leur dit: Race de vipères, qui vous a montré à fuir la colère à venir? faites donc de dignes fruits de pénitence. Et n'allez pas dire en vous-mêmes: Nous avons Abraham pour père; car je vous dis que Dieu peut susciter de ces pierres mêmes des enfants à Abraham. Déjà la cognée est mise à la racine des arbres: tout arbre donc qui ne produit point de bon fruit sera coupé et jeté au feu.

« Les pharisiens et les saducéens gardèrent le silence; mais la multitude l'interrogea, disant: Que devons-nous donc faire? Il leur répondit: Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point; et que celui qui a de quoi manger en fasse de même. Or, les publicains ou receveurs des impôts publics vinrent aussi à lui pour être baptisés, et ils lui dirent: Maître, que faut-il que nous fassions? Il leur dit: N'exigez rien au delà de ce qui vous a été ordonné. Les soldats aussi lui demandaient: Et nous, que ferons-nous? Il leur répondit: N'usez point de violence ni de fraude envers personne, et contentez-vous de votre paye [1]. »

Les pharisiens et les saducéens, les savants et les riches ne consultent pas; ils croient n'en avoir pas besoin. Ce sont les pécheurs et les publicains, ce sont les soldats et le commun peuple qui interrogent avec simplicité et reçoivent des réponses de salut. Ce n'est pas l'envie qui domine chez eux, mais l'admiration.

« En effet, le peuple avait l'esprit en suspens, et tous pensaient en eux-mêmes si Jean ne serait pas le Christ. Mais Jean leur répondit à tous: Pour moi, je vous baptise dans l'eau pour la pénitence; mais celui qui va venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de lui porter les souliers (comme ferait un esclave à son maître). Non, je ne suis pas digne de me prosterner devant lui pour lui délier la courroie de sa chaussure. C'est lui qui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu. Il a le van à la main, et il nettoiera son aire; il amassera le blé en son grenier, et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. C'est ainsi qu'il évangélisait le peuple, lui adressant encore des paroles d'exhortation [2]. »

Bientôt celui dont il venait de parler se présente à lui parmi la foule des pécheurs. « Jésus partit de Nazareth en Galilée, et vint trouver Jean pour en être baptisé dans le Jourdain. »

Ce fut alors qu'arriva ce que Jean raconte ailleurs aux Juifs: *Je*

[1] Matth., 3, 1-10. Marc, 1, 1-6. Luc, 3, 1-14. — [2] Matth., 3, 11 et 12. Marc, 1, 7, et 8. Luc, 2, 15-20.

ne le connaissais pas. Il parle manifestement du temps qui avait précédé le baptême de Jésus-Christ; car il l'avait trop connu dans son baptême, et par des marques trop éclatantes, pour en perdre jamais l'idée. Mais ce fut lorsqu'il l'aborda pour la première fois que saint Jean-Baptiste pouvait dire : *Je ne le connaissais pas, mais je suis venu donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût manifesté en Israël*. Car, outre qu'en baptisant le peuple, Jean annonçait, comme on a vu, un meilleur baptême, il devait encore arriver que Jésus-Christ, en se présentant au baptême avec les autres, serait distingué par la manifestation que nous allons voir. *Ce fut donc alors que Jean rendit ce témoignage : J'ai vu le Saint-Esprit descendant du ciel, comme une colombe, et demeurant sur lui ; et je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre le Saint-Esprit et demeurer sur lui, c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu ; et je lui rends témoignage que c'est le Fils de Dieu*[1]. »

Ainsi le Saint-Esprit, descendu du ciel et se reposant sur Jésus-Christ, devait-être la marque pour le reconnaître. Cette marque fut donnée à tout le peuple au baptême de Jésus-Christ; mais saint Jean, qui était l'ami de l'époux, la vit avant tous les autres; et reconnaissant Jésus-Christ dont il se trouvait indigne de toucher les pieds, « il ne voulait pas le baptiser, il s'en défendait, il l'en empêchait, en disant : C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi ! Mais Jésus lui dit : Laissez-moi faire maintenant; car il est à propos que nous accomplissions ainsi toute justice. » C'était l'ordre d'en haut, que Jésus, la victime du péché, et qui devait l'ôter en le portant, se mît volontairement au rang des pécheurs : c'est là cette justice qu'il lui fallait accomplir. Et comme Jean, en cela, lui devait obéissance, le Fils de Dieu la devait aux ordres de son Père. *Alors Jean ne résista plus;* et ainsi toute la justice fut accomplie dans une entière soumission aux ordres de Dieu.

Jésus-Christ est donc caché dans les eaux, et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur; il ne paraît plus; le pécheur doit être noyé; et c'est pour lui qu'étaient faites les eaux du déluge. Mais si les eaux montrent la justice divine par cette vertu qui ravage et qui abîme, elles ont une autre vertu : et c'est celle de purifier et de laver. Le déluge lava le monde, et les eaux purifièrent et sauvèrent les restes du genre humain. Jésus-Christ, plongé dans les eaux, leur inspire une nouvelle vertu; elles laveront les âmes. L'eau du baptême est un sépulcre où nous sommes jetés tout vivants avec Jésus-Christ, mais pour y ressusciter avec lui.

[1] Joan., 1, 32-34.

Et voilà que Jésus *s'élevant de l'eau* où il s'était enseveli, *le ciel s'ouvre; le Saint-Esprit*, qui n'avait encore été vu que de Jean-Baptiste, *descend publiquement sur le Sauveur, sous la figure d'une colombe et se repose sur lui.* En même temps une voix part d'en haut comme un tonnerre, et on entendit ces mots hautement et distinctement : *Vous êtes mon Fils bien-aimé; c'est en vous que je me plais.* C'est par là qu'était désigné le Fils unique; c'est mon serviteur, disait Isaïe, c'est celui que j'ai choisi, et en qui mon âme se plaît, mais ce serviteur est en même temps le Fils unique à qui il est dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui; et encore : Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore. Mais ce qui était séparé dans la prophétie se réunit aujourd'hui dans la déclaration du Père céleste : Vous êtes mon Fils bien-aimé, c'est en vous que je me plais. Je m'y plais uniquement comme dans celui qui est mon unique; je me plais dans ses membres qu'il a choisis, parce que je me plais en lui; et je n'aime plus rien sur la terre que dans cet unique objet de ma complaisance.

Ici se manifeste l'adorable Trinité tout entière. Le Père céleste a paru sur la montagne où Jésus-Christ s'est transfiguré, mais le Saint-Esprit ne s'y montra pas; le Saint-Esprit a paru dans celle où il descendit en forme de langue, mais on n'y vit pas le Père; partout ailleurs le Fils paraît, mais seul : au baptême de Jésus-Christ, qui donne naissance au nôtre, où la Trinité devait être invoquée, le Père paraît dans la voix, le Fils en sa chair, le Saint-Esprit comme une colombe [1].

Ce qui s'est fait au baptême de Jésus-Christ d'une manière visible, s'est fait à notre baptême d'une manière invisible. Les cieux se sont ouverts sur nos têtes pour faire entendre qu'ils étaient désormais notre héritage. Dieu le Père nous a dit, comme autrefois à son Fils unique : Vous êtes mon Fils bien-aimé en qui je me complais dorénavant. Morts et ensevelis dans les eaux du baptême, nous y sommes nés de nouveau; nous y sommes ressuscités avec lui, comme ses membres, comme ne faisant plus avec lui qu'une même chose; selon que lui-même a dit : Que tous ils soient un; comme vous, ô Père, vous êtes en moi, et moi en vous, qu'eux aussi soient un en nous [2]; et selon que dit encore saint Paul : Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ [3]? Enfin le Saint-Esprit est descendu sur nous, est descendu en nous, il a fait de nous sa demeure, en sorte que nous sommes ses temples, selon cette autre parole de saint Paul : Ne savez-vous pas que vos membres sont les temples du Saint-Esprit [4]? Voilà comme nous sommes nés de Dieu, nés ses enfants, nés

[1] Bossuet, *Élévat.* — [2] Joan., 17, 21. — [3] 1. Cor., 6, 15. — [4] *Ibid.*, 6, 19.

ses héritiers; oui, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. Glorifions donc Dieu dans notre corps comme dans son temple, et dans notre âme comme dans son sanctuaire; glorifions-y sans cesse et le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, comme il a été au commencement, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen.

L'Évangile nous dit que Jean commença sa prédication la quinzième année du règne de Tibère, et que *Jésus-Christ,* quand il vint recevoir le baptême, *commençait à avoir comme trente ans*[1]. La trentième année de l'âge de Jésus-Christ répondrait ainsi à peu près à la quinzième du règne de Tibère. Mais le commencement du règne de ce prince peut se prendre de deux époques: depuis la mort d'Auguste, l'an de Rome 767, quatorzième de l'ère vulgaire; ou bien quatre ans plus tôt, lorsqu'il fut associé à l'empire par le vieil empereur. Si l'on compte la quinzième année de Tibère de l'époque où il commença à régner seul, les trente ans environ qu'avait alors Jésus-Christ remonteront au commencement de l'ère chrétienne, et Jésus-Christ sera né la première année de cette ère; ou plutôt, comme nous ne commençons nos années que huit jours après la naissance de Jésus-Christ, il sera né le 25 décembre de l'année précédente. La tradition est pour ainsi dire unanime pour ce qui est du jour, et le met au 25 décembre, mais il n'en est pas de même pour l'année. On trouve à cet égard cinq ou six opinions différentes. Ce qu'il y a de plus probable aujourd'hui, c'est que la quinzième année de Tibère, dont il est parlé dans saint Luc, doit se compter du moment qu'il fut associé à l'empire: ce qui fait remonter les trente ans de Jésus-Christ quatre ans au-dessus de l'ère vulgaire. En voici les principales raisons.

Nous voyons par l'Évangile que le vieil Hérode ne mourut qu'après la naissance de Jésus-Christ. Or, d'après les dates de l'historien Josèphe, Hérode mourut l'an 750 de Rome, qui est le quatrième avant notre ère[2]. Il ajoute que vers le temps de sa mort il y eut une éclipse de lune; ce qui arriva le 13 de mars, à trois heures après minuit, de l'an de Rome 750, selon le calcul astronomique. En outre, Josèphe et Dion s'accordent à dire que son fils Archélaüs fut exilé l'an de Rome 759, la dixième année de son règne; il avait donc succédé à son père l'an 750[3]. Selon le même Josèphe, Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, fut exilé l'an de Rome 793. Ce prince était alors dans la quarante-troisième année de son règne, comme il paraît par ses médailles, qui datent jusque-là; par conséquent il avait commencé à régner dès l'an 750. On tire la même conséquence d'autres médailles

[1] Luc, 3, 23. — [2] Josèphe, *Ant.*, l. 17, c. 8. — [3] Dion, l. 55.

concernant son frère, le tétrarque Philippe. Il paraît donc à peu près certain que le vieil Hérode mourut au printemps de l'an 750 de Rome, et que Jésus-Christ naquit le 25 décembre de l'année précédente, quatre ans et huit jours avant l'ère vulgaire. Ce qui ne doit pas trop étonner. L'usage de compter les anneés par celles de Jésus-Christ n'a commencé que tard ; il n'a été introduit en Italie qu'au sixième siècle, par un particulier, le moine Denys le Petit, et qu'au septième, en France, où il ne s'est même bien établi que vers le huitième, sous les rois Pepin et Charlemagne. Ensuite, tous ne commençaient pas l'année au même jour : les uns commençaient le 25 mars ou le jour de l'Incarnation, les autres au jour de Pâques, les autres à Noël, enfin le plus grand nombre le 1er janvier. L'on conçoit que l'ère chrétienne s'étant introduite de cette manière, elle ait pu ne pas commencer par l'année précise de la naissance de Jésus-Christ. Comme maintenant cette ère est vulgairement connue, universellement usitée, ses rapports avec les autres ères bien constatés, la chronologie n'en restera pas moins certaine, lors même que Jésus-Christ serait réellement né quelques années plus tôt ou plus tard.

Lorsque Jésus-Christ fut baptisé, Dieu le Père rendit témoignage à sa génération éternelle et divine, par ces paroles : Tu es mon Fils bien-aimé; c'est en toi que je me plais. Saint Luc y ajoute aussitôt sa généalogie temporelle et humaine, qui remonte encore jusqu'à Dieu. « Jésus avait alors environ trente ans commencés, étant, comme on le croyait, fils de Joseph, qui fut d'Héli, qui fut de Mathat, qui fut de Lévi, qui fut de Melchi, qui fut de Janné, qui fut de Joseph, qui fut de Mathathias, qui fut d'Amos, qui fut de Nahum, qui fut d'Hesli, qui fut de Naggé, qui fut de Nahat, qui fut de Mathathias, qui fut de Siméi, qui fut de Joseph, qui fut de Judas, qui fut de Joanna, qui fut de Résa, qui fut de Zorobabel, qui fut de Salathiel, qui fut de Néri, qui fut de Melchi, qui fut d'Addi, qui fut de Cosar, qui fut d'Elmadan, qui fut d'Her, qui fut de Jésus, qui fut d'Éliézer, qui fut de Jorim, qui fut de Mathat, qui fut de Lévi, qui fut de Siméon, qui fut de Juda, qui fut de Joseph, qui fut de Jona, qui fut d'Éliakim, qui fut de Méléa, qui fut de Menna, qui fut de Mathatha, qui fut de Nathan, qui fut de David, qui fut de Jessé, qui fut d'Obed, qui fut de Booz, qui fut de Salmon, qui fut de Naasson, qui fut d'Aminadab, qui fut d'Aram, qui fut d'Esron, qui fut de Pharès, qui fut de Juda, qui fut de Jacob, qui fut d'Isaac, qui fut d'Abraham, qui fut de Tharé, qui fut de Nachor, qui fut de Sarug, qui fut de Ragaü, qui fut de Phaleg, qui fut d'Héber, qui fut de Salé, qui fut de Caïnan, qui fut d'Arphaxad, qui fut de Sem, qui fut de Noé, qui fut de Lamech, qui fut de Mathusalé, qui fut d'Hénoch, qui fut de Jared, qui fut de Malaléel, qui fut de

Caïnan, qui fut d'Hénos, qui fut de Seth, qui fut d'Adam, qui fut de Dieu [1]. »

D'un autre côté, au commencement de son Évangile, saint Matthieu donne la généalogie de Jésus-Christ d'une manière différente, non pas en remontant, mais en descendant, depuis Abraham. « Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac. Isaac engendra Jacob. Jacob engendra Juda et ses frères. Juda engendra, de Thamar, Pharès et Zara. Pharès engendra Esron. Esron engendra Aram. Aram engendra Aminadab. Aminadab engendra Naasson. Naasson engendra Salmon. Salmon engendra Booz, de Rahab. Booz engendra Obed, de Ruth. Obed engendra Jessé. Jessé engendra le roi David. Le roi David engendra Salomon, de celle d'Urie. Salomon engendra Roboam. Roboam engendra Abias. Abias engendra Asa. Asa engendra Josaphat. Josaphat engendra Joram. Joram engendra Ozias. Ozias engendra Joatham. Joatham engendra Achaz. Achaz engendra Ézéchias. Ézéchias engendra Manassé. Manassé engendra Amon. Amon engendra Josias. Josias engendra Jéchonias et ses frères, vers le temps de la transmigration de Babylone. Et depuis la transmigration de Babylone, Jéchonias engendra Salathiel. Salathiel engendra Zorobabel. Zorobabel engendra Abiud. Abiud engendra Éliacim. Éliacim engendra Azor. Azor engendra Sadoc. Sadoc engendra Achim. Achim engendra Éliud. Éliud engendra Éléazar. Éléazar engendra Mathan. Mathan engendra Jacob, et Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ. C'est donc en tout quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David; quatorze depuis David jusqu'à la transmigration de Babylone, et quatorze depuis la transmigration de Babylone jusqu'à Jésus-Christ [2]. »

Tout le monde convient que, pour égaliser ces trois séries de quatorze générations, saint Matthieu a omis, entre Joram et Ozias, les rois Ochozias, Joas et Amasias. On pense qu'il n'a fait, en cela, que se conformer à l'usage des Juifs, pour lesquels il écrivait, qui n'avaient point admis dans leurs registres les trois premiers descendants de Joram et d'Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, à cause de la malédiction prononcée contre la postérité d'Achab; malédiction qui, suivant la loi de Moïse, devait s'étendre jusqu'à la troisième génération.

Pour ce qui est de concilier les deux généalogies, voici la manière la plus simple et la plus commune. Saint Matthieu donne la généalogie de saint Joseph, et saint Luc celle de la sainte Vierge; et toutes

[1] Luc, 3, 23-38. — [2] Matth., 1, 1-17.

les deux montrent que Jésus-Christ est fils de David. D'abord Joseph l'étant, Jésus, fils de son épouse, l'est de droit, suivant les coutumes des Juifs, d'après lesquelles l'enfant suivait la condition du père. Joseph l'étant, Jésus, fils de son épouse, l'était aussi de fait. Car, suivant la remarque d'un docte rabbin converti au christianisme, un homme de la maison de David ne pouvait se marier hors de sa famille; la nation s'y serait certainement opposée, jalouse, comme elle était, de conserver dans sa pureté le royal sang de David, de cette dynastie qui faisait sa gloire et dont aujourd'hui encore elle demande plusieurs fois par jour le prompt rétablissement. Saint Matthieu donc, pour donner aux Juifs la généalogie de Jésus-Christ, leur met sous les yeux la descendance de Joseph. Dès lors il suffit d'ajouter que celui-ci était l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus. Il s'ensuit naturellement que Jésus était fils de David, puisque sa mère était épouse de Joseph, qui descendait de David par la branche de Salomon.

Dans la généalogie de saint Luc, Héli, par où elle commence, est le père de la sainte Vierge. On en trouve la preuve jusque dans le Talmud des Juifs, où Marie est appelée fille d'Héli [1]. Héli, Héliachim, Joachim, sont synonymes en hébreu. Ces mots de saint Luc, *qui fut d'Héli,* peuvent, dans le texte original, s'entendre de Joseph et de Jésus : de Joseph comme étant son gendre, de Jésus comme étant son petit-fils par Marie. Ces mots, *qui fut d'Héli,* surtout dans le grec, n'indiquent point, par eux-mêmes, une filiation propre et directe, comme on le voit par ce qui est dit d'Adam, *qui fut de Dieu.* On pourrait traduire le grec d'une manière peut-être encore plus littérale en cette sorte : « Jésus, réputé fils de Joseph, l'était d'Héli, de Mathat, de Zorobabel, de Nathan, de David, de Juda, de Jacob, d'Isaac, d'Abraham, de Noé, de Seth, d'Adam, de Dieu. »

La généalogie de Marie remonte à David par son fils Nathan, tandis que celle de Joseph y remonte par son fils Salomon. Mais ces deux branches s'étant réunies en Salathiel et Zorobabel, il s'ensuit que la sainte famille, Jésus, Marie et Joseph, descend à la fois de David et par Nathan et par Salomon.

Jésus-Christ, en recevant le baptême de Jean, s'était mis au rang des pécheurs et voué à la pénitence; il va leur en donner l'exemple. « Plein du Saint-Esprit qui s'était reposé sur lui sous la figure sensible d'une colombe, il quitta le Jourdain et fut conduit par l'esprit dans le désert pour être tenté par le diable. Il y passa quarante jours et quarante nuits, pendant lesquels il ne mangea point. Il était tenté

[1] *Talmud. Hieros., cap. Chagigah.*

par Satan; et il était avec les bêtes. Et quand ces jours furent expirés, il eut faim. Alors le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pain. Jésus lui répondit : Il est écrit : Ce n'est pas de pain seul que vit l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le diable le prit avec lui dans la ville sainte et le plaça sur le pinacle du temple, et lui dit : Si vous êtes Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a chargé ses anges du soin de votre personne, pour qu'ils vous conservent, et ils vous porteront entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre une pierre. Il est aussi écrit, lui dit Jésus : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. Le diable le prit encore avec lui sur une montagne fort haute, et lui fit voir en un instant tous les royaumes du monde avec leur gloire, et lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, toute cette puissance et la gloire de ces empires ; car ils m'ont été mis entre les mains, et je les donne à qui je veux. Si donc vous m'adorez en vous prosternant devant moi, tout sera à vous. Jésus lui repartit : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Alors le diable, après avoir achevé toutes les tentations, le quitta pour un temps; et, au même moment, les anges s'approchèrent et le servirent [1]. »

Nul n'est couronné s'il n'a légitimement combattu; la vie de l'homme sur la terre est une milice, un combat. Le premier Adam fut mis à l'épreuve en sortant des mains du Créateur. Placé dans un jardin de délices, d'abord seul parmi des animaux, ensuite avec une compagne, il lui fut donné une loi d'abstinence, et puis le tentateur survint. Le premier Adam succomba. Le second Adam, en sortant des eaux du baptême où Dieu l'a proclamé son Fils, est conduit, non dans un jardin de délices, mais dans un affreux désert, seul, sans compagne, parmi les bêtes sauvages, afin d'être, lui aussi, soumis à l'épreuve. Ce n'est plus la facile abstinence d'un certain fruit, c'est l'abstinence complète de toute nourriture, pendant quarante jours et quarante nuits. Et Satan le tente pendant tout ce temps. Car les trois tentations dont parlent saint Matthieu et saint Luc, paraissent n'être que les dernières et les principales. On y voit, comme dans la tentation du premier homme, les trois concupiscences qui remplissent le monde : la concupiscence de la chair ou la sensualité; la concupiscence des yeux ou la curiosité, enfin l'ambition et l'orgueil répandus dans toute la vie.

Après donc qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut

[1] Matth., 4, 1-11. Marc, 1, 12 et 13. Luc, 4, 1-13.

faim; car il avait bien voulu se soumettre à cette nécessité. Étant donc pressé de la faim selon la faiblesse de la chair qu'il avait prise, le diable profita de cette occasion pour le tenter : Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pain; ou, comme l'exprime saint Luc : Dites à cette pierre qu'elle se change en pain. Étrange tentation, de vouloir persuader au Sauveur qu'il se montrât le Fils de Dieu et fît preuve de sa puissance pour satisfaire aux goûts et aux besoins de la chair. Entendons que c'est là aussi le premier appât du monde; il nous attaque par les sens, il étudie les dispositions de nos corps et nous fait tomber dans ce piége. Telle est donc la première tentation, qui est celle de la sensualité.

La seconde tentation, ainsi qu'elle est rapportée par saint Matthieu, est d'enlever Jésus-Christ dans la cité sainte, et de le mettre sur le haut du temple, en lui disant : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit que les anges ont reçu un ordre de Dieu pour vous garder dans toutes vos voies: ils vous porteront dans leurs mains de peur que vos pieds ne se heurtent contre une pierre. Nous éprouvons cette tentation lorsque, séduits par nos sens, sans craindre notre faiblesse, nous nous jetons, comme dans un précipice, dans l'occasion du péché, sous l'espérance téméraire d'un secours extraordinaire et miraculeux. C'est ce qui arrive à tous les pécheurs, lorsqu'ils méprisent les précautions qui font éviter les périls où l'on a souvent succombé : ce qui est tenter Dieu de la manière la plus insolente.

La troisième tentation vient directement flatter l'orgueil. Le démon nous élève sur une montagne, d'où il nous découvre tous les empires du monde, qu'il promet de nous donner si nous l'adorons. Voilà comme il flatte la sensualité, la témérité et l'ambition; et voyez comme il sait prendre son temps : il attaque par le manger celui qui est comme épuisé par un si long jeûne; il porte à une téméraire confiance en Dieu celui qui vient de le contenter par le sacrifice d'un jeûne si agréable; et, dans une preuve de vertu si étonnante, il tente, par l'ambition de commander à tout le monde, celui qui, se commandant si hautement à lui-même, mérite de voir le monde entier à ses pieds et gouverné par ses ordres.

Telles sont les profondeurs de Satan. Que j'ai peur, dit le saint apôtre, qu'il ne vous déçoive par ses finesses, ainsi qu'il a séduit Ève! Et encore : Ne nous laissons point tromper par Satan; car nous n'ignorons point ses pensées, ses adresses, ses artifices; comme il sait prendre le temps et se prévaloir de notre faiblesse [1].

[1] Bossuet, *Élévat.*

Veillez donc et priez, dit le Seigneur, afin que vous n'entriez pas dans la tentation. Veillons, soyons sur nos gardes comme des soldats en présence de l'ennemi; veillons sans cesse, parce que sans cesse l'ennemi rôde autour de nous pour nous surprendre; veillons d'autant plus que l'ennemi a des intelligences secrètes au dedans de nous; veillons et prions, parce que ces intelligences que l'ennemi a au dedans de nous, c'est nous-mêmes, et que nous sommes notre plus grand péril; veillons et prions Dieu pour qu'il nous protége et contre le démon et contre nous. Veillons et prions, quelles que soient les grâces que nous ayons déjà reçues, ou les lieux que nous habitions : l'ennemi a osé s'attaquer à Jésus-Christ au sortir de son baptême, lorsque l'Esprit-Saint venait de se reposer en lui, et il l'a osé au milieu de la plus profonde retraite et après un jeûne de quarante jours. Veillons et prions, même après avoir repoussé l'ennemi. Après que toute la tentation fut accomplie, dit saint Luc, le diable se retira pour un temps : il se retire, mais pour revenir, peut-être avec sept autres plus méchants que lui. Veillons et prions sans jamais perdre courage : Jésus-Christ a vaincu pour nous, même en laissant transporter son corps au tentateur, comme il le laissera crucifier aux bourreaux; veillons et prions sans jamais perdre courage : Jésus-Christ vaincra par nous, abandonnât-il même notre corps au pouvoir de l'ennemi, comme il fit celui de Job. En un mot, mes frères, s'écrie saint Paul comme un capitaine sur le champ de bataille, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu. Revêtez l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir contre les embûches du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les souverains des ténèbres de ce monde, contre les esprits de malice dans les régions célestes. C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez résister dans le jour mauvais et demeurer debout comme de parfaits soldats. Tenez-vous donc prêts, vous ceignant les reins de la vérité, vous revêtant de la cuirasse de la justice et vous chaussant les pieds pour le service de l'Évangile de la paix, saisissant en tout le bouclier de la foi, afin de pouvoir éteindre tous les traits enflammés du méchant; prenez encore le casque du salut, et le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu : priant de toute sorte d'oraison et de demande, en tout temps, dans l'esprit, veillant pour cela avec persévérance [1].

Jésus-Christ ne dit rien à la vanterie de Satan, que tous les empires lui ont été livrés et qu'il les donne à qui il veut, avec toute la

[1] Ephes., 6, 10-18.

gloire qui y est attachée. C'est qu'en cela tout n'était pas faux. Il est vrai qu'en un certain sens il est le maître de l'univers, par le péché qu'il y a introduit, par le règne de l'idolâtrie qui était comme universel. Sans le péché, observent les saints Pères, il n'y aurait eu ni royaumes, ni empires; la seule autorité qu'on eût vue sur la terre, eût été l'autorité douce et purement directive des pères et des patriarches. C'est le péché qui a rendu nécessaire l'emploi de la force. A cette nécessité, fâcheux remède d'un plus grand mal, l'orgueil de l'homme ajouta le faste et la domination. Satan est donc, en un sens, la cause des souverainetés temporelles, mais surtout du faste qui les entoure [1]. Il est vrai encore qu'en remuant les passions et l'ambition des hommes, il donne des fondements à la plupart des conquêtes et des empires qui en ont été l'ouvrage. De plus, Rome païenne, la maîtresse et la déesse des peuples, comme l'appelle un de ses poëtes, se faisait adorer avec ses empereurs-pontifes et dieux : elle était ainsi l'empire de l'idolâtrie même, c'est-à-dire l'empire de Satan. Autant en était-il à peu près des autres royaumes que le tentateur pouvait indiquer à droite et à gauche, du haut de la montagne. L'univers lui était donc livré jusqu'à un certain point. Satan était le fort armé, qui possédait son domaine en paix. Les cours des rois, comme celles de Tibère, de Néron ou d'Hérode, étaient, dans le langage de l'Écriture, les portes de l'enfer, les lieux d'assemblée où Satan ameutait les rois et les princes contre le Seigneur et son Christ. Voilà pourquoi Jésus-Christ lui-même l'appelle le prince de ce monde ; et saint Paul, le dieu de ce siècle. Mais Satan mentait, lorsqu'il se vantait de donner des empires. Car, et les plus violentes passions des hommes, et la rage même de l'enfer, n'ont que l'effet que Dieu veut; c'est lui qui donne la victoire et qui transfère l'empire d'un peuple à un autre. Jésus-Christ laisse donc Satan se repaître de sa fausse gloire, en lui rappelant toutefois ce qui doit bientôt la renverser par terre ; car à mesure que les hommes observeront ce commandement: *Vous adorerez votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul*, l'empire de Satan ou l'idolâtrie sera détruite et lui-même jeté dehors.

C'est à ce grand œuvre que le Christ va travailler maintenant. C'est pour s'y préparer en quelque sorte qu'il a jeûné quarante jours et quarante nuits, comme autrefois Moïse lorsqu'il donna la loi aux Israélites, et comme Élie lorsqu'il allait y rappeler les Israélites prévaricateurs.

Pendant la retraite de Jésus-Christ dans le désert, et après, Jean

[1] S. Aug., *De civit. Dei*, l. 5, c. 12; l. 3, c. 14; l. 19, c. 15. Greg. Magn., l. 21, *In Job*, c. 15, n. 22.

continuait à lui rendre témoignage. Et ce fut alors que Jérusalem, étonnée de la prédication du saint précurseur, lui députa pour ainsi dire dans les formes, des prêtres et des lévites qui l'interrogèrent juridiquement. « Qui êtes-vous, lui dirent-ils? Et il le déclara, et il ne le nia point, et il confessa nettement : Je ne suis point le Christ. Et ils lui demandèrent : Quoi donc? Êtes-vous Élie? Et il dit : Je ne le suis point. Êtes-vous prophète? Non, répondit-il. Sur cela ils lui dirent : Qui êtes-vous donc, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés? que dites-vous de vous-même? Il répondit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. Or, ceux qu'on lui avait envoyés étaient d'entre les pharisiens. Ils lui firent encore cette demande : Pourquoi donc baptisez-vous si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète? Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est celui qui doit venir après moi, qui m'a été préféré, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Ceci se passait en Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait. »

« Le lendemain Jean vit Jésus qui venait à lui; et il dit : Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde. C'est là celui dont j'ai dit : Il vient après moi un homme qui m'a été préféré, parce qu'il était avant moi. Pour moi, je ne le connaissais pas; mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin qu'il fût manifesté en Israël. Et Jean rendit ce témoignage, disant : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui. Pour moi, je ne le connaissais pas. Mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre et demeurer, c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage que c'est lui qui est le Fils de Dieu [1]. »

Pour bien comprendre ces paroles : Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde, il faut se rappeler que, tous les jours, soir et matin, on immolait dans le temple un agneau, et c'était là ce qu'on appelait le sacrifice continu ou perpétuel. Ce fut ce qui donna occasion à Jean de prononcer les paroles qu'on vient d'entendre; peut-être même que Jésus s'approcha de lui à l'heure où tout le peuple savait qu'on offrait ce sacrifice. Quoi qu'il en soit, dans ce témoignage qu'il rend au Sauveur, lui qui l'avait fait connaître comme le Fils unique dans le sein du Père, dont il venait déclarer les profondeurs, le fait connaître aujourd'hui comme la victime du monde. Ne croyez pas que cet agneau qu'on offre soir et matin en

[1] Joan., I, 19-34.

sacrifice perpétuel, soit le vrai agneau, la vraie victime de Dieu; voilà celui qui s'est mis en entrant dans le monde à la place de toutes les victimes; c'est aussi celui qui est la victime publique du genre humain et qui seul peut expier et ôter ce grand péché qui est la source de tous les autres, et qui pour cela peut être appelé le péché du monde, c'est-à-dire le péché d'Adam, qui est celui de tout l'univers. Mais en ôtant ce péché, il ôte aussi tous les autres. Cet agneau a déjà été immolé en figure; et on peut dire en vérité qu'il a été tué et mis à mort dès l'origine du monde. Il a été massacré en Abel le juste; quand Abraham voulut sacrifier son fils, il commença en figure ce qui devait être achevé en Jésus-Christ. On voit aussi s'accomplir en lui ce que commencèrent les frères de Joseph. Jésus a été haï, persécuté, poursuivi à mort par ses frères; il a été vendu en la personne de Joseph, jeté dans une citerne, c'est-à-dire livré à la mort; il a été avec Jérémie dans le lac profond, avec les enfants dans la fournaise, avec Daniel dans la fosse aux lions. C'était lui qu'on immolait en esprit dans tous les sacrifices. Il était dans le sacrifice que Noé offrit en sortant de l'arche, lorsqu'il vit dans l'arc-en-ciel le sacrement de la paix; dans ceux que les patriarches offrirent sur les montagnes, dans ceux que Moïse et toute la loi offraient dans le tabernacle, et ensuite dans le temple; et n'ayant jamais cessé d'être immolé en figure, il vient maintenant l'être en vérité[1].

« Le lendemain, Jean était encore là avec deux de ses disciples, et, regardant Jésus qui passait, il dit : Voilà l'agneau de Dieu. Ces deux disciples l'ayant entendu parler ainsi, suivirent Jésus. Alors Jésus se retournant et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous? Ils lui répondirent : Rabbi (c'est-à-dire maître), où demeurez-vous? Il leur dit : Venez et voyez. Ils allèrent, et ils virent où il demeurait, et ils demeurèrent chez lui ce jour-là; or, il était environ la dixième heure[2]. »

L'agneau du sacrifice perpétuel s'offrait le matin à neuf heures, et l'après-midi à trois. Soit qu'on entende par la dixième heure, dix heures du matin; car nous verrons plus tard que, suivant toute apparence, saint Jean l'Évangéliste connaissait cette manière de compter; soit qu'on entende la dixième heure du jour depuis le lever du soleil, ou quatre heures après midi, elle donne toujours à entendre que ce fut vers le temps du sacrifice que Jean dit à ses deux disciples en leur montrant Jésus-Christ : Voici l'agneau de Dieu.

« Or, André, frère de Simon-Pierre, était l'un desdeux qui avaient entendu dire ceci à Jean, et qui avaient suivi Jésus. Il rencontra d'a-

[1] Bossuet, *Élévat.* — [2] Joan., 1, 35-39.

bord son frère Simon à qui il dit : Nous avons trouvé le Messie (c'est-à-dire le Christ). Et il l'amena à Jésus. Or, Jésus l'ayant regardé, lui dit : Tu es Simon, fils de Jona; tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre [1]. » Jésus le connaît au premier abord et sait à quoi il le destine. Il commence à former son Église; et il en désigne le fondement : Vous vous appellerez Pierre. Vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Église. Quand un Dieu nomme, l'effet suit le nom ; il se fit sans doute quelque chose dans saint Pierre à ce moment, mais qui n'est pas encore déclaré, et qui se découvrira dans la suite; car tout ceci n'était encore qu'un commencement; ni saint Pierre ne suivit entièrement Jésus-Christ, ni saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent, et que le grand ouvrage se commence, puisque les disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnaître Jésus et lui amener d'autres disciples.

« Le lendemain, Jésus voulant aller en Galilée, rencontra Philippe et lui dit : Suivez-moi. Or, Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre. Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : Celui de qui Moïse a écrit dans la loi, ainsi que les prophètes, nous l'avons trouvé; c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Et Nathanaël (qu'on croit être saint Barthélemi) lui repartit : Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon? Philippe lui dit : Venez et voyez. Jésus voyant venir Nathanaël, lui dit : Voici un vrai Israélite en qui il n'y a point d'artifice. D'où me connaissez-vous? lui dit Nathanaël; Jésus lui répondit : Avant que Philippe vous appelât, je vous ai vu sous le figuier. Maître, lui repartit Nathanaël, vous êtes le roi d'Israël. Jésus lui répondit : Vous croyez, parce que je vous ai vu sous le figuier. Vous verrez quelque chose de plus grand que ceci. Et il ajouta : En vérité, en vérité, je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme [2]. »

Dans ces dernières paroles Jésus-Christ fait allusion à l'échelle mystérieuse que le patriarche Jacob avait vue en songe, sur laquelle les anges montaient et descendaient, et qui allait de lui jusqu'à Jéhova. Cette échelle prophétique, qui unissait ainsi la terre au ciel, signifiait l'union de la nature divine et de la nature humaine dans celui qui est tout ensemble et le Fils de Dieu et le fils de Jacob; qui, dans sa personne, a réconcilié le ciel et la terre, et par qui nos prières montent jusqu'à Dieu, et les grâces de Dieu descendent jusqu'à nous. Comme tout n'est pas écrit dans les Évangiles, outre les apparitions d'anges à l'occasion du Christ, dont il y est

[1] Joan., 1, 40-42. — [2] *Ibid.*, 1, 43-51.

fait mention, les apôtres ont pu en voir dont il n'est point parlé.

« Or, trois jours après, il se fit des noces en Cana de Galilée ; et la mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples. Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. Alors sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or, il y avait là six grands vases de pierre pour servir aux purifications en usage parmi les Juifs, qui tenaient chacun de deux à trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez d'eau les vases ; et ils les emplirent jusqu'au haut. Jésus ajouta : Puisez maintenant, et portez-en au maître du festin ; et ils lui portèrent. Quand donc le maître du festin eut goûté l'eau qui avait été changée en vin, ne sachant pas d'où venait ce vin (ce que savaient bien les serviteurs qui avaient puisé l'eau), il appela l'époux, et lui dit : Tout homme sert le bon vin d'abord ; et, après qu'on a beaucoup bu, il sert alors celui qui n'est pas si bon ; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait en Cana de Galilée ; et il manifesta sa gloire (par lui-même). Et ses disciples crurent en lui [1] : » non plus seulement par le témoignage de saint Jean-Baptiste, mais par lui-même et par les effets de sa puissance.

Il y a dans tout ceci un grand mystère de piété. C'est à la voix de Marie que le Fils de Dieu s'incarne dans ses chastes entrailles pour racheter les hommes. C'est à la voix de Marie que sainte Élisabeth devient prophétesse, et que son enfant tressaille de joie dans son sein et devient plus que prophète. C'est à la charité et aux prières de Marie que se doit ce grand miracle qui manifeste la gloire de Jésus, qui fonde la foi de ses apôtres, qui affermit ces futures colonnes de l'Église. « Mère de notre chef selon la chair, dit à ce sujet saint Augustin, elle est, selon l'esprit, la mère de tous ses membres, en coopérant par sa charité à la naissance spirituelle des enfants de Dieu [2]. » Jésus semble d'abord l'avoir refusée : il fait néanmoins ce qu'elle lui demande. Que ne peut donc point obtenir une telle mère à qui son fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement ! Et que ne lui donnera-t-il pas quand l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre, puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean Chrysostome, l'heure qu'il avait résolue [3] ? Mais qui n'admirera que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge ? miracle pour une chose

[1] Joan., 2, 1-11. — [2] *De sanctâ Virg.*, n. 6, t. 6, col. 343. — [3] *In Joan.*, Homil. 22.

non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet? Marie le désire, c'est assez. Invoquons-la donc avec confiance. Mais écoutons aussi comme elle parle à ceux pour lesquels elle a prié : Faites ce que mon Fils vous ordonnera. J'ai prié, j'ai intercédé ; mais faites ce qu'il vous dira : c'est à cette condition que vous verrez le miracle et l'effet de mes prières. Ainsi, attendons tout de Marie, si nous sommes bien résolus de faire ce que Jésus nous commandera : c'est la loi qu'elle nous prescrit elle-même.

A l'âge de douze ans, Jésus avait dit à Marie et à Joseph : Pourquoi est-ce que vous me cherchiez? ne saviez-vous pas que je dois être dans ce qui est de mon Père? Il dit ici dans le même sens : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue. C'est que désormais il va parler et agir, non plus comme le fils d'une vierge mortelle, dont il a pris une nature sujette à la mort, mais comme l'auteur de la vie, comme souverain Seigneur de toutes choses, comme Fils du Très-Haut, comme Dieu, à qui et Marie et Joseph et toutes les créatures doivent louanges et adoration.

Après les noces de Cana, Jésus descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples. Cette ville fut, depuis, sa demeure ordinaire et comme le centre de ses missions. Capharnaüm était une cité opulente et fort peuplée, située sur les confins des tribus de Zabulon et de Nephthali, à l'embouchure du Jourdain dans la mer de Galilée ou de Tibériade. Le séjour qu'y fit Jésus, et le grand jour qu'il y fit éclore, fut l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe : La terre de Zabulon et la terre de Nephthali, route de la mer au delà du Jourdain, la Galilée des nations, ce peuple qui demeurait dans les ténèbres a vu une grande lumière; et ceux qui étaient dans les régions de l'ombre de la mort, la lumière s'est levée pour eux [1].

Mais la première fois qu'il vint dans cette ville, Jésus n'y resta pas longtemps. La Pâque des Juifs était proche. Jésus monta à Jérusalem, la cité du grand roi, pour accomplir ce qu'avait dit le prophète : « Voici que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face. » Déjà tout le peuple et les princes du peuple savaient d'une manière certaine et juridique que cette première parole était accomplie dans la personne de Jean. Mais le prophète ajoute : « Et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez, et l'ange du testament que vous désirez : le voici qui vient [2]. » C'est cette seconde parole que Jésus vient accomplir; il va se montrer, avec une autorité irrésistible, le dominateur et le maître du temple. Y ayant

[1] Isaïe, 9, 1 et 2. — [2] Malach., 3, 1.

trouvé, dans le parvis extérieur où pouvaient entrer les gentils mêmes, des gens qui vendaient des bœufs, des moutons et des colombes, comme aussi des changeurs, pour le change des monnaies étrangères, et cela pour la commodité de ceux qui venaient offrir des sacrifices : il se fit une espèce de fouet avec de petites cordes, et les chassa du temple, avec les moutons et les bœufs; il jeta aussi par terre l'argent des changeurs, et il renversa leurs comptoirs. Et il dit à ceux qui vendaient des colombes : Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père un lieu de marché [1].

La maison de son Père, c'est le temple : comme son fils, il y déploie une autorité qui, à elle seule, est un miracle. De tant de marchands intéressés, qui étaient là par la permission ou la connivence des prêtres, pas un seul ne lui résiste, pas un seul ne dit mot. Peut-être qu'ils voyaient déjà reluire sur son front un rayon de cette majesté souveraine, qui accablera les pécheurs au dernier jour. Cette autorité inexplicable montrait le dominateur attendu; ce zèle pour la sainteté du temple montrait celui qui dit à Dieu dans les psaumes : Le zèle de votre maison m'a dévoré. Ses disciples le surent bien reconnaître.

Il n'en fut pas de même des principaux Juifs, comme les prêtres et les pontifes. C'étaient eux principalement qui eussent dû veiller à la sainteté du temple; et c'étaient eux qui y avaient laissé introduire ce profane commerce. Dans l'origine, les animaux nécessaires aux sacrifices se vendaient dans la ville; ce fut par la connivence des prêtres, qu'on se mit à les vendre dans le parvis extérieur; peut-être même qu'ils y levaient un certain droit. De là, pour le moins un tumulte peu convenable au lieu saint, et qui ne pouvait que scandaliser les gentils qui venaient y faire leurs prières. Les Juifs donc, offensés du zèle de Jésus, qui était pour eux un reproche, prirent la parole et lui dirent : « Par quel signe nous montrez-vous que vous pouvez faire ces choses? Jésus leur répondit : Détruisez ce temple-ci, et dans trois jours je le relèverai. Les Juifs lui repartirent : Depuis quarante-six ans on a bâti à ce temple, et vous le relèverez dans trois jours? Mais lui parlait du temple de son corps. Lors donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il leur avait dit cela; et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus leur avait dite [2]. » C'est-à-dire qu'ils en comprirent tout le sens.

Pour lui reconnaître le droit d'empêcher la profanation du temple, les Juifs avaient demandé un miracle. C'était une bien mauvaise disposition pour l'obtenir. Jésus leur propose, en un sens, un mira-

[1] Joan., 2, 13. — [2] *Ibid.*, 2, 18.

cle conditionnel : Détruisez ce temple, que déjà vous laissez profaner, et dans trois jours je le rétablirai. Les Juifs, n'ayant pas accepté la condition, n'eurent pas le droit de se plaindre. La parole du Seigneur s'accomplira néanmoins dans un autre sens. Ce temple de pierre était la figure d'un temple beaucoup plus saint, la figure du corps virginal et de l'âme sainte que le Verbe éternel s'est unis dans le sein d'une Vierge; temple adorable, où la Divinité habite corporellement, où la nature divine et la nature humaine sont à jamais unies en la même personne. C'est de ce sanctuaire véritable que Jésus parlait surtout. Détruisez ce temple, tuez ce corps, ou plutôt, vous le tuerez, mais je le relèverai dans trois jours. C'est le grand miracle qu'il annonce plus ouvertement ailleurs aux Juifs curieux : Cette génération méchante et adulte demande un signe; il ne lui sera donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas. Car, comme Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi sera le Fils de l'homme trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre.

Cependant, si Jésus renvoya les Juifs mal intentionnés au grand miracle de sa résurrection, il en fit plusieurs autres à Jérusalem, pendant les fêtes de cette même Pâque; et beaucoup, en les voyant, crurent en son nom. Mais ils étaient de ceux qui croient pour un temps, et qui se retirent au temps de l'épreuve. Aussi Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme; car il connaissait par lui-même ce qu'il y avait dans l'homme [1].

Au nombre de ceux qui, à la vue des miracles de Jésus, crurent en son nom, mais d'une foi imparfaite, se trouvait un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, prince des Juifs, c'est-à-dire un des premiers de la nation. Celui-ci vint trouver Jésus, mais la nuit. La crainte des hommes l'empêchait encore de le faire en plein jour. Et il lui dit : Rabbi, nous savons que vous êtes un docteur venu de la part de Dieu; car personne ne saurait faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui.

On le voit; il ne regarde encore Jésus que comme un docteur approuvé de Dieu, et encore croyait-il dire beaucoup. Nous savons, dit-il, et non pas je sais; ce qui donne à entendre qu'il y en avait encore d'autres de son rang qui pensaient comme lui, mais qui osaient encore moins se déclarer. Jésus, qui n'achève point de briser le roseau déjà froissé ni d'éteindre la mèche qui fume encore, ne fait aucun reproche à ce disciple imparfait et timide, mais s'applique à élever son intelligence à des vérités plus hautes. Nicodème le re-

[1] Joan., 2, 23-25.

connaissait pour son maître, et demandait sans doute à s'instruire des mystères du Messie et de son empire.

Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. Nicodème, prenant ces paroles dans un sens tout charnel, quoiqu'il fût un des principaux docteurs de la synagogue, lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et renaître ? Jésus répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez encore une fois. L'Esprit souffle où il veut, et vous entendez sa voix ; mais vous ne savez d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit.

Nicodème pensait à la naissance charnelle : Jésus lui fait entendre une naissance spirituelle. Le premier homme a été créé de terre et d'eau ; l'homme nouveau sera créé de l'eau et du Saint-Esprit. L'un et l'autre sont un miracle. Sous la main de Dieu, la terre détrempée d'eau ou le limon est devenu nerfs, os, chair, sang, veines, peau, tête, bras, mains, pieds. Aujourd'hui encore, la même terre détrempée d'eau se fait vin dans la vigne, sucre dans la canne, miel dans la fleur, farine dans le blé, et autres choses dans d'autres plantes. Qui comprend cela ? Comment cela se fait-il ? Dieu a dit une parole : *Que la terre produise*. Et auparavant déjà, l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux, leur communiquant dès lors ces vertus merveilleuses que nous voyons toujours et ne comprenons jamais. Or, si cette énergie de l'Esprit de Dieu, communiquée dès l'origine à la terre de soi inerte et à l'eau de soi insipide, les fait naître et renaître tous les jours à une vie au-dessus de leur état naturel, à une vie végétale, à une vie de plante, est-il incroyable que le même Esprit, se communiquant à l'eau du baptême, y fasse naître ou renaître l'homme à une vie au-dessus de son état naturel, à une vie divine, à une vie d'enfant de Dieu ? Si la chair produit quelque chose de charnel, l'Esprit ne produira-t-il pas quelque chose de spirituel ? Voyez dans les Écritures, voyez dans les prophètes, comme Elie et les autres : L'Esprit souffle où il veut, inspire et fait parler qui il veut ; on entend sa voix, on aperçoit ses effets ; mais on ne le voit pas lui-même, on ne sait d'où il vient ni où il va. Le souffle de l'air nous en présente même quelque image. On l'entend, on le sent ; mais on ne le voit pas, on ne sait quelle est sa route. Ainsi en est-il de la naissance spirituelle.

Nicodème, toujours attaché à sa première imagination, lui répon-

it : Comment cela peut-il se faire ? Jésus lui dit : Quoi ! vous êtes
aître en Israël et vous ignorez ces choses ? vous ne concevez pas ce
ue peut être une naissance spirituelle, vous, le docteur d'Israël ?
ous qui recourez sans cesse à l'eau pour effacer les souillures léga-
es et renaître pur ? vous qui savez que Naaman entra lépreux dans
es eaux du Jourdain et en sortit comme un enfant nouveau-né ? vous
ui avez lu dans le prophète : Je répandrai sur vous une eau pure,
t je vous purifierai de toutes vos souillures ; et je vous donnerai un
œur nouveau, je placerai un nouvel esprit au milieu de vous ; j'y
lacerai mon esprit [1] ? Que si vous ne concevez pas encore, croyez
u moins à notre parole. Car, en vérité, en vérité, je vous le dis : ce
ue nous disons, nous le savons ; ce que nous attestons, nous l'avons
u ; mais vous ne recevez pas notre témoignage. Que si vous ne
royez pas, lorsque je vous dis des choses terrestres, comment croi-
ez-vous si je vous dis les choses célestes ? Si vous ne croyez ni ne
omprenez, lorsque je vous parle de la génération spirituelle de
l'homme, comment croirez-vous, comment comprendrez-vous, lorsque je vous parlerai de la génération éternelle du Verbe dans le sein du Père ? Cependant de quel autre pourriez-vous l'apprendre ? Personne n'est monté au ciel pour savoir ce qui s'y passe, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. C'est donc lui qu'il faut croire. Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Qui croit en lui n'est pas jugé ; mais qui n'y croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit point au nom du Fils unique de Dieu. Or, voici le jugement : c'est que la lumière est venue dans le monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient accusées. Mais celui qui fait, qui réalise la vérité, vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu [2].

Nicodème était venu à Jésus comme à un docteur, Jésus lui apprend qu'effectivement il l'est, et que même il n'y en a point d'autre que lui ; qu'étant à la fois au ciel et sur la terre, Fils de Dieu et Fils de l'homme, lui seul connaît les choses du ciel et de la terre, les

[1] Ezech., 36, 25. — [2] Joan., 3, 1-21.

mystères de Dieu et de l'homme ; que, comme le serpent d'airain avait été élevé dans le désert pour guérir par son aspect ceux qui avaient été mordus par des serpents venimeux, ainsi lui-même serait élevé sur la croix pour sauver de la mort éternelle à la vie éternelle quiconque croirait en lui ; qu'il ne venait point cette fois pour juger le monde, mais pour le sauver, tant était grande la miséricorde de son Père ; que cependant quiconque ne croirait pas en lui, était jugé et condamné d'avance, comme n'ayant pas voulu croire en celui qui mérite le plus d'être cru, le Fils de Dieu, pendant qu'il ne cessait d'en croire qui le méritent infiniment moins, les hommes et soi-même ; que la cause de cette incrédulité est la corruption du cœur, qui hait la vérité, parce qu'elle le condamne et le menace du grand jour. Nicodème ne perdit pas tout à fait le fruit de ces hautes leçons. S'il n'ose pas se déclarer ouvertement son disciple, il le sera en secret, il le défendra indirectement dans le grand conseil de la nation ; enfin lorsqu'il l'aura vu expirer sur la croix, il ne craindra plus de se montrer au grand jour pour lui donner la sépulture la plus honorable.

« Après les fêtes de Pâque, Jésus, étant sorti de Jérusalem, vint avec ses disciples dans le territoire de la Judée ; et là il demeurait avec eux et baptisait. Or, Jean baptisait aussi à Ennon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau ; et on y venait, et on était baptisé. Car Jean n'avait point encore été envoyé en prison. Or, il s'éleva une question entre les disciples de Jean et les Juifs sur la purification, c'est-à-dire sur le baptême. Et les disciples de Jean vinrent lui dire : Maître, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, le voilà qui baptise, et tout le monde va à lui. » Ils croyaient qu'étant venu lui-même à Jean pour s'en faire baptiser, on ne devait pas quitter Jean pour lui. Dieu permit cette dispute et cette espèce de jalousie des disciples de saint Jean-Baptiste, pour donner lieu à cette instruction admirable du saint précurseur : « L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui a été donné du ciel. Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui à qui est l'épouse voilà l'époux ; mais l'ami de l'époux qui l'assiste et qui l'écoute est transporté de joie par la voix de l'époux. Et c'est par là que ma joie s'accomplit [1]. »

Qui pourrait entendre la suavité de ces dernières paroles ? Saint Jean nous y découvre un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous : c'est qu'il est l'Epoux. Il a épousé la nature humaine qui lui était étrangère ; il en a fait un même tout

[1] Joan., 3, 22-29.

avec lui : en elle il a épousé sa sainte Église, épouse immortelle qui n'a ni tache ni ride. Il a épousé les âmes saintes qu'il appelle à la société, non-seulement de son royaume, mais encore de sa royale couche ; les comblant de dons, de chastes délices ; jouissant d'elles ; se donnant à elles ; leur donnant non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité ; et leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande. Voilà donc le caractère de Jésus. C'est un époux tendre, passionné, transporté, dont l'amour se montre par des effets inouïs. Et quel est le caractère de Jean ? Il est l'ami de l'Époux qui entend sa voix. C'est ce qui ne lui était pas encore arrivé. Jusqu'ici il l'avait annoncé, ou sans le connaître, ou sans entendre sa parole ; maintenant, qu'après s'être fait baptiser par saint Jean, il a commencé sa prédication, et qu'ainsi qu'il l'avait toujours désiré, le bruit de sa parole retentit jusqu'à lui, saint Jean, ravi de l'entendre, ne sait comment expliquer sa joie [1].

« Il faut qu'il croisse, continue-t-il, et que moi je diminue. Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui est sorti de la terre est de la terre et parle de la terre : mais celui qui vient du ciel est au-dessus de tous. Et ce qu'il atteste, il l'a vu et entendu. Et personne ne reçoit son témoignage. Celui qui reçoit son témoignage atteste que Dieu est véritable. Car celui que Dieu a envoyé ne dit que des paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas son esprit avec mesure. Le Père aime le Fils, et il lui a mis toutes choses entre les mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; et, au contraire, qui est incrédule au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu sur lui [2]. »

« Jésus ayant donc su que les pharisiens avaient appris qu'il faisait plus de disciples et baptisait plus de personnes que Jean (quoique Jésus ne baptisât point lui-même, mais ses disciples), il quitta la Judée et s'en alla de nouveau en Galilée. Or, il fallait qu'il passât par la Samarie. » Ce pays, après la transmigration des dix tribus sous le roi Salmanasar, avait été repeuplé par une colonie de Babylone, dont le plus grand nombre s'appelaient Cuthéens. Ils avaient reçu le culte du vrai Dieu et les cinq livres de Moïse, mais en retenant plusieurs superstitions païennes. Un certain nombre d'Israélites, laissés dans le pays lors de la captivité ou revenus après, s'unirent à eux avec le temps, et formèrent un mélange de peuple sous le nom de Samaritains. Ainsi que nous l'avons déjà vu, lorsque les affaires des Juifs allaient bien, ils prétendaient être Juifs ; mais quand elles allaient

[1] Bossuet, *Élévat.* — [2] Joan., 3, 30-36.

mal, ils niaient qu'ils le fussent. C'est pour cette raison entre autres que les Juifs les avaient en aversion.

« Jésus vint donc en une ville de Samarie nommée Sichar, anciennement Sichem, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Là était la Fontaine de Jacob. Jésus donc, fatigué du chemin, s'assit sur la fontaine : c'était environ la sixième heure ou midi. Une femme samaritaine vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire (car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter à manger). Cette femme samaritaine donc lui dit : Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi, qui suis femme samaritaine? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. Jésus répondit : Si vous saviez le don de Dieu et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en eussiez peut-être demandé, et il vous aurait donné une eau vive. Seigneur, dit la femme, vous n'avez point avec quoi puiser, et le puits est profond ; d'où avez-vous donc une eau vive? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob qui nous a donné le puits? Et lui-même en a bu, et ses enfants, et ses troupeaux. Jésus répondit et lui dit : Quiconque boit de cette eau-là aura encore soif. Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif à jamais ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle. » Cette eau vivante est le Saint-Esprit, qui, reçu dans une âme fidèle, y devient une source intarissable de grâces, et la fait jaillir en pieux élans jusqu'en Dieu, le souverain bien, où tous les désirs se trouvent satisfaits. « La Samaritaine, qui ne comprenait pas encore ce mystère, dit à Jésus : Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus en puiser ici. Jésus, qui l'exauçait sans qu'elle s'en doutât, lui dit : Allez, appelez votre mari, et revenez. La femme répondit : Je n'ai point de mari. Jésus répliqua : Vous avez bien dit, je n'ai point de mari ; car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari ; en cela vous dites vrai. La femme lui dit : Seigneur, je vois que vous êtes prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne ; et vous dites, vous autres Juifs, que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer. Femme, lui dit Jésus, croyez-moi, l'heure vient que ce ne sera plus sur cette montagne exclusivement, ni dans Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous adorez ce que vous ne savez pas ; pour nous, nous adorons ce que nous savons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que de vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit ; et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. La femme lui dit : Je sais que le Messie vient, qui est appelé

Christ ; quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses. Jésus lui dit : C'est moi-même qui vous parle.

« En même temps ses disciples arrivèrent; et ils s'étonnaient de ce qu'il parlait avec une femme. Aucun cependant ne dit : Que lui demandez-vous ? ou, pourquoi parlez-vous avec elle ? La femme donc laissa là sa cruche et s'en alla à la ville, et dit aux habitants : Vene voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; ne serait-ce point le Christ ? Ils sortirent donc de la ville et vinrent vers lui.

« Cependant ses disciples le priaient en lui disant : Maître, mangez. Mais il leur dit : J'ai à manger d'une nourriture que vous ne connaissez point. Les disciples donc disaient entre eux : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à ce que la moisson vienne ? Voilà que je vous dis : Levez vos yeux et regardez les campagnes, car elles sont déjà blanches pour la moisson. Et celui qui moissonne reçoit un salaire et amasse des fruits pour la vie éternelle, afin que celui qui sème soit dans la joie aussi bien que celui qui moissonne. Car ce que l'on dit d'ordinaire est vrai en cette rencontre : autre est celui qui sème, autre celui qui moissonne. Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé; d'autres, les patriarches et les prophètes, ont travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail.

« Or, plusieurs Samaritains de cette ville-là crurent en lui, à cause de la parole de cette femme qui avait rendu ce témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait. Les Samaritains étant donc venus vers lui, le prièrent de demeurer avec eux. Et il demeura là deux jours. Et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui, pour avoir entendu ses discours, de sorte qu'ils disaient à cette femme : Ce n'est plus sur ce que vous nous avez dit que nous croyons; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde, le Christ [1]. »

« Deux jours après, Jésus partit de là et s'en alla en Galilée. Quand il y fut venu, les Galiléens le reçurent bien, ayant vu toutes les choses qu'il avait faites à Jérusalem, au jour de la fête ; car eux aussi étaient venus à cette fête [2]. »

« Jésus vint donc une seconde fois à Cana de Galilée où il avait changé l'eau en vin. Or, il y avait un officier royal dont le fils était malade à Capharnaüm. Lequel, ayant appris que Jésus arrivait de Judée dans la Galilée, alla vers lui et le pria de descendre et de

[1] Joan., 4, 1-42. — [2] *Ibid.*, 4, 43-45.

guérir son fils; car il était près de mourir. Jésus donc lui dit : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez point. » Il oppose tacitement à la foi imparfaite de cet homme, qui croyait qu'il avait besoin de venir sur les lieux, la foi si prompte des Samaritains, qui, sans avoir vu aucun miracle, reconnurent en lui le Sauveur du monde. « Seigneur, dit cet officier, descendez avant que mon fils meure. Jésus lui dit : Allez, votre fils vit. Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en allait. Et, comme déjà il descendait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui annoncèrent que son fils vivait. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux, et ils lui dirent : Hier, à la septième heure, la fièvre le quitta. Le père donc reconnut que c'était à cette heure-là même que Jésus lui avait dit : Votre fils vit. Et il crut, lui et toute sa maison. Ce second miracle, Jésus le fit à son second retour de Judée en Galilée. Le premier, où il avait changé l'eau en vin, il l'avait déjà fait à son premier retour [1]. »

« Jésus, ayant quitté la ville de Nazareth, près de Cana, alla s'établir tout à fait à Capharnaüm, où il avait déjà séjourné quelque peu de temps avant son dernier voyage de Jérusalem. Dès lors il commença à prêcher et à dire : Le temps est accompli ; le royaume de Dieu est proche; faites pénitence, et croyez à l'Évangile, à la bonne nouvelle qui vous est annoncée. Et sa renommée se répandit dans tout le pays d'alentour. Et il enseignait dans les synagogues ; et tout le monde célébrait ses louanges [2].

« Or, marchant le long de la mer de Galilée, Jésus vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient leur filet dans la mer ; car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. Eux aussitôt, abandonnant leurs filets, le suivirent. De là s'avançant, il vit deux autres frères dans une barque, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, avec Zébédée, leur père, qui raccommodaient leurs filets; et il les appela. Eux aussitôt le suivirent, abandonnant leur père dans la barque, avec les filets et les ouvriers [3]. »

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix, établir partout l'empire du Christ. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants. Les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la croix

[1] Joan., 4, 46-54. — [2] Matth., 4, 13-17. — [3] *Ibid.*, 4 18-22. Marc, 1, 16-20.

e Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains; ceux-ci recevront dans
urs États des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs
ropres; ils verront sans jalousie un empire s'élever au-dessus de
ur empire, des lois au-dessus de leurs lois. Les orateurs viendront,
t on leur verra préférer la simplicité de l'Évangile, et ce langage
nystique, à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux.
es esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler
ans les écrits des Barbares. Les philosophes se rendront aussi; et,
près s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin
ans les filets de nos célestes pêcheurs, où, étant pris heureusement,
ls quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités, où ils
âchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils appren-
dront, non à raisonner, mais à croire et à trouver la lumière dans
une intelligence captivée.

Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissants, ni les sages : il ne les rejette pas, dit saint Augustin, mais il les diffère [1]. Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires; les sages, que leurs raisonnements gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil, Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Église sera établie, quand l'univers aura vu, et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Église, au pied de la croix, cette primauté qu'ils affectent; quand ils se réputeront les derniers de tous; les premiers partout, mais les derniers dans l'Église; ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du ciel, ceux que leurs périls et leurs tentations approchent le plus près de l'abîme [2].

« Accompagné de ses disciples, Jésus vint à Capharnaüm, et entrant aussitôt dans la synagogue le jour du sabbat, il enseignait les assistants. Et eux s'étonnaient de sa doctrine, parce qu'il les enseignait comme ayant puissance, et non pas comme les scribes. Or, il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit immonde, qui cria à haute voix : Laissez-nous! Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus de Nazareth? êtes-vous venu pour nous perdre? Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu. Mais Jésus lui dit avec menace : Tais-toi et sors de cet homme. Et le démon, l'ayant jeté au milieu de l'assemblée, sortit de lui sans lui faire aucun mal. Et tous en furent épouvantés, et ils se disaient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci? quel est ce nouvel enseignement? Car il commande avec autorité, même

[1] Aug., *Sermo* 87, n. 12. — [2] Bossuet, *Panég. de S. André.*

aux esprits impurs; et ils lui obéissent. Et aussitôt sa renommée se répandit par toute la Galilée [1]. »

« En sortant de la synagogue, Jésus vint avec Jacques et Jean en la maison de Simon et d'André. Or, la belle-mère de Simon était au lit, ayant une grosse fièvre; ils le prièrent aussitôt pour elle. Et lui, s'approchant, la prit par la main, commanda à la fièvre : au même instant la fièvre la quitta; elle se leva et se mit aussitôt à les servir.

« Sur le soir, après le coucher du soleil (car c'était un jour de sabbat auquel les Juifs ne faisaient rien avant cette heure), on lui apporta tous les malades et tous les possédés. Toute la ville était assemblée devant la porte. Jésus mit la main sur chacun d'eux et les guérit tous; de manière qu'il accomplit ce qui avait été dit par le prophète Isaïe : Il a pris sur lui nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies [2]. » Les démons sortaient aussi du corps de plusieurs, criant et disant : Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. Mais il les menaçait, et les empêchait de dire qu'ils sussent qu'il était le Christ. Le diable étant le père du mensonge, Jésus ne voulut pas de son témoignage, même vrai.

« Le lendemain, s'étant levé de fort grand matin, il sortit et s'en alla dans un lieu désert, et là il priait. Simon et ceux qui étaient avec lui l'y suivirent. Et, quand ils l'eurent trouvé, ils lui dirent : Tout le monde vous cherche. Et il leur dit : Allons aux villages et aux villes qui sont ici autour, afin que je prêche là aussi; car c'est pour cela que je suis venu. Et il parcourait toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant l'évangile du royaume et guérissant toute langueur et toute infirmité parmi le peuple. Et sa renommée se répandit par toute la Syrie; et on lui présenta tous ceux qui étaient malades et affligés de diverses sortes de maux et de douleurs, des possédés, des lunatiques, des paralytiques; et il les guérit. Et de nombreuses troupes le suivirent de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et d'au delà du Jourdain [3]. » La Décapole était un pays de dix villes au delà du lac ou de la mer de Génésareth ou de Tibériade.

« Or, il arriva que la foule se pressait autour de lui pour ouïr la parole de Dieu, et qu'il était debout près du lac de Génésareth. Et il vit deux barques qui étaient près du lac; et les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. Montant donc en l'une de ces barques, qui était à Simon, il le pria de la conduire à quelque distance de la terre; et s'étant assis, il enseignait la multitude de dessus la barque. Et, quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine mer

[1] Marc, 1, 21-28. Luc, 4, 31-37. — [2] Matth., 8, 14-17. Marc, 1, 29-34. Luc, 4 38-41. — [3] Matth., 4, 23-25. Marc, 1, 35-39. Luc, 4, 42-44.

et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre : mais à votre parole je jetterai le filet. L'ayant donc fait, ils prirent une grande quantité de poissons, de manière que leurs filets se rompaient. Et ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ils y vinrent et remplirent les deux barques, de sorte qu'elles allaient enfoncer. Simon-Pierre ayant donc vu cela, tomba aux genoux de Jésus, disant : Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur. Car il était saisi d'épouvante, et tous ceux qui étaient avec lui, à cause de la capture de poissons qu'ils avaient faite, ainsi que Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Et Jésus dit à Simon : Ne crains point ; désormais tu seras ainsi preneur d'hommes. Et quand ils eurent amené les barques à terre, ils abandonnèrent tout et le suivirent [1]. »

Simon avait été amené une première fois à Jésus, par son frère André, et en avait reçu le nom de Pierre. Plus tard, Jésus appela à sa suite les deux frères, ainsi que Jacques et Jean. Ils quittèrent alors leurs filets et le suivirent habituellement. Mais comme ils vivaient de la pêche, ils revenaient encore quelquefois à leurs barques. Peut-être qu'ils y employaient la nuit, afin de suivre le Seigneur pendant le jour. Après cette pêche miraculeuse, ils quittèrent non plus simplement leurs filets, mais tout : expression qui fait entendre que c'est ici leur vocation dernière et définitive, et que désormais ils s'attachent inséparablement à Jésus.

Si nous voulons considérer avec attention toutes les circonstances de cette pêche miraculeuse, nous y verrons toute l'histoire de l'Église figurée avec les traits les plus frappants. C'est dans la barque de Pierre que Jésus monte ; c'est dans la barque de Pierre qu'il est assis, enseignant la foule des peuples ; c'est de la barque de Pierre qu'il instruit le genre humain. C'est à Pierre qu'il dit d'avancer en pleine mer ; cette mer, c'est le monde : mer profonde et orageuse, pleine de tumulte et d'agitations, où les individus et les peuples flottent çà et là à tout vent de doctrine, et se dévorent les uns les autres comme des poissons. C'est à Pierre que Jésus commande de jeter le filet dans cet abîme. C'est à Pierre qu'il est donné d'y prendre cette multitude innombrable de toute tribu et de toute langue, savants et ignorants, riches et pauvres, peuples et rois, ces grands poissons, ces monstres marins qui fendent les eaux avec grand tumulte. Dans ce grand nombre, il y aura des esprits inquiets et impatients qui ne pourront se donner de bornes ni se renfermer dans l'obéissance. La

[1] Luc, 5, 1-11.

curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte : ils rompent les rets, ils échappent, ils font des schismes et des hérésies; ils s'égarent dans des questions infinies; ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Mais la multitude n'en remplira pas moins les deux barques, la synagogue et la gentilité : la synagogue d'où Pierre a jeté son filet; la gentilité restée vide jusque-là, mais qui se remplit de la pêche de Pierre. Elles seront même si pleines, qu'elles failliront être submergées. La multitude des fidèles sera si grande, les méchants y seront tellement mêlés aux bons, les scandales y deviendront quelquefois si forts, il sera si difficile d'y porter la correction nécessaire, que l'Église semblera près d'être submergée par son propre poids; mais non : elle abordera au rivage de l'éternité; Jésus est avec elle.

« Et il arriva, comme Jésus était dans une ville, qu'un lépreux vint à lui, le priant et se jetant à genoux, et lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus eut pitié de lui, et étendant la main, il le toucha et lui dit : Je le veux, soyez guéri. Et dès qu'il eut dit cette parole, la lèpre quitta cet homme, et il fut guéri. Jésus le renvoya aussitôt, en lui disant avec de fortes menaces : Gardez-vous bien de parler de ceci à personne; mais allez vous montrer aux prêtres et offrez pour votre guérison ce que Moïse a ordonné comme un témoignage pour eux. Mais celui-ci, s'en allant, commença de raconter la chose et de la publier partout; de sorte que Jésus ne pouvait plus entrer publiquement dans une ville; mais il se tenait dehors dans des lieux déserts où il priait, et on venait à lui de tous côtés [1]. »

« Quelques jours après, il revint secrètement à Capharnaüm. Mais dès que l'on eut ouï dire qu'il était dans la maison, sans doute celle de Pierre où il avait coutume de loger, il s'y assembla un si grand nombre de personnes, que même tout l'espace qui était devant la porte ne pouvait les contenir; et il leur prêchait la parole. Et il y avait assis là des pharisiens et des docteurs de la loi, qui étaient venus de tous les villages de la Galilée, de la Judée et de Jérusalem; et la vertu du Seigneur opérait pour guérir les malades. Et voilà que quatre hommes, portant sur un lit quelqu'un qui était paralytique, cherchaient à le faire entrer et à le poser devant lui. Mais ne trouvant point de quel côté le faire entrer, à cause de la multitude, ils montèrent sur le toit, qui, suivant l'usage de la Judée, était en plate-forme avec un escalier en dehors, et y ayant fait une ouverture en ôtant des briques, ils le descendirent par là, avec son lit au milieu

[1] Marc, 1, 40-45. Luc, 5, 12-16.

de l'assemblée, devant Jésus. Lequel, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, vos péchés vous sont remis. Alors, les scribes et les pharisiens se mirent à raisonner en eux-mêmes, et à dire : Qui est celui-ci, qui blasphème de la sorte? Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul? Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur répondit : Que raisonnez-vous dans vos cœurs? Lequel est le plus aisé de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, il dit au paralytique : Je te dis, lève-toi, emporte ton lit et va en ta maison. Et aussitôt, se levant devant eux, il emporta le lit sur lequel il gisait, et s'en alla en sa maison glorifiant Dieu. Et l'étonnement les saisit tous, et ils glorifiaient Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes; et ils furent remplis de crainte, disant : Nous avons vu aujourd'hui des choses merveilleuses, des choses telles que nous n'en avons jamais vues [1]. »

Si le peuple était émerveillé de voir au Fils de l'homme la puissance de remettre les péchés, il ne devait pas être moins émerveillé de voir sa charité pour les pécheurs. « Étant sorti de nouveau vers la mer où il instruisait la multitude qui l'y suivait, il vit en passant un publicain, Lévi, fils d'Alphée, nommé aussi Matthieu, assis au bureau des impôts, et il lui dit : Suivez-moi. Et celui-ci, quittant tout, se leva et le suivit. Et Lévi lui fit un grand festin dans sa maison. Jésus donc étant à table, il vint beaucoup de publicains et de pécheurs qui se mirent à table avec lui et avec ses disciples, car il y en avait un grand nombre qui le suivaient. Mais les pharisiens et les scribes, voyant qu'il mangeait avec les publicains et les pécheurs, en murmuraient, et disaient à ses disciples : Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs, et vous avec lui? » Enorgueillis d'une apparence de piété, ces hommes étaient pleins de mépris pour les autres. « Jésus leur répondit : Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Allez, et apprenez ce que veut dire cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. Car ce ne sont pas les justes, mais les pécheurs, que je suis venu appeler à la pénitence [2]. »

Confondus de ce côté, les pharisiens revinrent d'un autre. Ils pratiquaient volontiers des jeûnes de surérogation, qu'ils s'imposaient eux-mêmes, ou que leur imposaient leurs maîtres. Les disciples de saint Jean-Baptiste en faisaient autant. « Ils vinrent donc à Jésus

[1] Matth., 9, 1-8. Marc, 2, 1-12. Luc, 5, 17-26. — [2] Matth., 9, 9-12. Marc, 2, 13-17. Luc, 5, 27-32.

avec ces derniers, qu'ils mirent en avant, et qui lui dirent : Pourquoi les pharisiens et nous autres jeûnons-nous fréquemment, et vos disciples ne jeûnent-ils pas, mais mangent et boivent comme les autres? » Jésus avait dit qu'il était venu appeler les pécheurs à la pénitence ; et cependant il ne leur imposait ni les jeûnes fréquents, ni les longues prières des pharisiens. N'était-ce pas là se contredire? Et c'est par la bouche des disciples de Jean que les pharisiens lui adressent ce reproche. Pour leur répondre, Jésus leur rappelle une image que leur avait expliquée naguère Jean lui-même, l'image de noces et d'époux. « Les enfants des noces, les amis de l'époux peuvent-ils donc jeûner pendant que l'époux est avec eux ? Peuvent-ils être dans le deuil pendant que l'époux est avec eux ? Non. Mais il viendra un temps où l'époux leur sera ôté, et ce sera alors qu'ils jeûneront. Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit parce que le neuf emporte une partie du vieux et le déchire encore davantage. L'on ne met point non plus du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement les outres se rompent, le vin se répand et les outres se perdent. Mais on met le vin nouveau dans des outres neuves ; et ainsi le vin et les outres se conservent. Et il n'y a personne qui, buvant du vin vieux, veuille aussitôt du nouveau, parce qu'il dit : Le vieux est meilleur [1]. »

Jésus est la vigne de la vérité, qui produit un vin nouveau, d'une générosité incomparable : ce vin, pour jeter son feu, demande des vaisseaux qui puissent en soutenir la force. Jésus vient apporter une doctrine nouvelle, plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens ; mais il faut que les âmes y soient préparées peu à peu, jusqu'à être entièrement renouvelées. Il dira à ses disciples, la veille même de sa mort : J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter maintenant. Lorsque l'Esprit de vérité sera venu, qu'il aura fait de vous des vaisseaux neufs, alors il vous enseignera toute vérité, alors il répandra en vous ce qu'il y a de plus élevé dans ma doctrine. C'est toujours cette sagesse qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force, mais qui dispose toutes choses avec douceur, suavité, par degrés insensibles, depuis le mouvement le plus imparfait de repentir jusqu'à l'acte du plus parfait amour.

« Après cela était une fête des Juifs : on croit que c'est la Pâque ; et Jésus monta à Jérusalem. Or, il y avait à Jérusalem, auprès de la Porte des Brebis, une piscine appelée en hébreu Bethsaïda ou Bethesda, maison de pêche ou maison de miséricorde, qui avait

[1] Matth., 9, 14-17. Marc, 2, 18-22. Luc, 5, 33-39.

cinq portiques, dans lesquels gisait une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement de l'eau. Car un ange du Seigneur descendait à certain temps dans cette piscine et agitait l'eau; et celui qui descendait le premier dans la piscine après que l'eau avait été agitée, était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. Or, il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Lorsque Jésus le vit gisant par terre, sachant qu'il était malade depuis longtemps, il lui dit : Voulez-vous être guéri ? » C'était pour éveiller son attention et lui inspirer l'espérance. « Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai point d'homme qui me jette dans la piscine dès que l'eau est agitée ; car pendant que je viens, un autre y descend avant moi. Jésus lui dit : Levez-vous, prenez votre lit et marchez. Et aussitôt cet homme fut guéri, et il emporta son lit, et marchait. Or ce jour-là était un jour de sabbat. Les Juifs donc dirent à celui qui avait été guéri : C'est sabbat ; il ne vous est pas permis d'emporter votre lit. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Emportez votre lit et marchez. Ils lui demandèrent donc : Qui est cet homme qui vous a dit : Emportez votre lit et marchez ? Mais celui qui avait été guéri ne savait qui c'était; car Jésus s'était éloigné de la foule qui était dans ce lieu-là. Depuis, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : Voilà que vous êtes guéri ; ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. Cet homme s'en alla et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. C'est pourquoi les Juifs persécutaient Jésus et cherchaient à le faire mourir, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat. Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent, et moi j'agis aussi. » C'est-à-dire, mon Père n'ayant point cessé d'agir depuis le commencement du monde jusqu'à présent, sans distinction du jour du sabbat, j'agis aussi avec lui sans cesse. Et vous ne pouvez reprendre le Fils, que vous ne repreniez aussi le Père. Dieu s'est reposé le septième jour, dans ce sens qu'il cessa de créer de nouveaux ouvrages ; mais il n'a pas cessé pour cela d'agir à tout moment, par la sagesse de sa providence qui gouverne toutes choses, et par sa toute-puissance qui les soutient. Car n'est-ce pas lui qui fait lever tous les jours le soleil sur tous les hommes, qui fait tomber sur la terre les pluies qui doivent servir à leur nourriture, et qui fait croître tous les fruits, aussi bien les jours du sabbat que les autres jours de la semaine ? Et comme c'est par son Verbe que Dieu a créé toutes choses, c'est de même par son Verbe qu'il les soutient et les gouverne après les avoir créées.

« Mais les Juifs, » c'est-à-dire les chefs du peuple, les membres

du grand conseil, bien loin d'entrer dans cette haute doctrine, « n'en cherchaient que plus à le faire mourir, parce que non-seulement il détruisait le sabbat, mais qu'il disait même que Dieu était son Père propre, se faisant égal à Dieu. C'est pourquoi Jésus répondit, et leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire par lui-même, qu'il ne le voie faire au Père ; car, quelque chose que celui-ci fasse, le Fils le fait aussi comme lui. Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait lui-même, » lui communiquant, avec son essence divine, sa sagesse et sa puissance ; « et lui montrera devant vous des œuvres encore plus grandes que celles-ci ; en sorte que vous serez vous-mêmes dans l'admiration. Car, comme le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut. Car le Père ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père ; celui qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement ; mais il a passé de la mort à la vie, du péché à la grâce. En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est déjà, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront ouïe vivront. Car, comme le Père a la vie en soi, ainsi a-t-il donné aussi au Fils d'avoir la vie en soi. Il lui a aussi donné la puissance de tenir le jugement, parce qu'il est Fils de l'homme, et qu'il peut ainsi le faire d'une manière sensible et convenable à la nature de l'homme. Ne soyez point émerveillés de cela, car il vient une heure en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu. Et ceux qui auront bien fait sortiront pour la résurrection de vie ; mais ceux qui auront mal fait, pour la résurrection de jugement ou de condamnation. Je ne puis rien faire par moi-même, » étant une même chose avec mon Père ; ainsi que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté du Père qui m'a envoyé. Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage, » selon la loi humaine, « n'est pas véritable. Il est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est véritable. Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. Pour moi, ce n'est pas d'un homme que je reçois témoignage ; mais je dis ces choses afin que vous soyez sauvés. Il était une lampe ardente et luisante ; et vous, vous avez voulu vous réjouir un peu de temps en sa lumière. Mais, pour moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que mon Père m'a données à accomplir, ces œuvres, que je fais, témoignent de moi que mon Père

m'a envoyé. Et le Père qui m'a envoyé, a lui-même rendu témoignage de moi » sur les bords du Jourdain. « Ni ne vous avez jamais entendu sa voix, ni ne vous avez vu l'éclat de sa majesté : » cette voix, cette majesté terrible, que vos pères, en Horeb, ont demandé à ne plus entendre ni voir, de peur de mourir ; et Dieu promit de leur susciter un prophète, un médiateur, du milieu d'entre vous. Sa parole est accomplie. « Mais vous n'avez point sa parole demeurant en vous, parce que vous ne croyez point à celui qu'il a envoyé. Vous scrutez les Écritures, parce que vous croyez y avoir la vie éternelle ; et ce sont elles qui rendent témoignage de moi ! Cependant vous ne voulez point venir à moi pour que vous ayez la vie. Ce n'est pas que je cherche la gloire des hommes. Mais je vous connais, je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez. Comment pouvez-vous croire, vous qui cherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ? Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuserai auprès du Père : il est quelqu'un qui vous accuse, Moïse, en qui vous espérez. Car si vous croyiez à Moïse, peut-être croiriez-vous aussi à moi ; car c'est de moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez point à ses écritures, comment croiriez-vous à mes paroles[1] ?

Les Juifs cherchaient à faire mourir Jésus, parce qu'il avait opéré une guérison le jour du sabbat. Jésus se justifie par un raisonnement tout divin. Il conclut qu'il a eu droit de guérir un homme le jour du sabbat, puisque, depuis la création du monde, il n'a cessé, même le jour du sabbat, d'opérer avec son Père tout ce qui est nécessaire pour la conservation de l'univers. Un prophète, blâmé pour avoir guéri le jour du sabbat, aurait pu se justifier en disant qu'il n'agit point par lui-même. Mais il n'y avait que le Verbe, le Fils égal au Père, qui pût dire qu'il ne fait que ce qu'il voit faire au Père, et que tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi comme lui : c'est-à-dire qu'il a reçu toutes les idées et toute la puissance du Père ; et que, comme le Père a la vie et l'essence divines en soi, il a donné au Fils d'avoir en soi cette vie et cette essence divines. C'est de lui que Jean avait rendu ce témoignage : Le Père aime le Fils et lui a tout donné entre les mains. Qui croit au Fils, a la vie éternelle ; mais qui est incrédule au Fils, ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. C'est à lui que le Père rendait témoignage, et par ses miracles, et par cette voix sur les bords du Jourdain : Celui-ci est mon Fils

[1] Joan., 5, 1-47.

bien-aimé, en qui je me plais. C'est de lui que les Écritures sont pleines; c'est de lui que Moïse avait dit à Israël : Jéhova, votre Dieu, vous suscitera de votre nation et d'entre vos frères un prophète comme moi; c'est lui que vous écouterez. Selon que vous avez demandé à Jéhova, votre Dieu, en Horeb, quand tout le peuple fut assemblé, et que vous avez dit : Que je n'entende plus désormais la voix de Jéhova, mon Dieu, et que je ne voie plus ce feu terrible, de peur que je ne meure ! Et Jéhova me dit : Tout ce qu'ils ont dit, est bien. Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi, et je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Et celui qui ne voudra pas entendre les paroles qu'il leur dira en mon nom, moi, j'en serai le vengeur[1].

« Or, il arriva, le jour du sabbat, appelé le second-premier (parce qu'il se rencontrait dans l'octave de la Pentecôte, la seconde des trois premières fêtes des Juifs), comme Jésus passait à travers les blés, ses disciples, ayant faim, se mirent à arracher des épis; et, les froissant entre leurs mains, ils les mangeaient. Des pharisiens leur dirent : Pourquoi faites-vous ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du sabbat? Et à lui : Voilà que vos disciples font ce qu'il n'est pas permis de faire les jours de sabbat. Mais il leur dit : N'avez-vous pas lu ce que fit David quand il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui? Comment il entra dans la maison de Dieu, du temps d'Abiathar, prince des prêtres, il prit et mangea les pains de proposition, dont il n'était permis de manger ni à lui, ni à ceux qui étaient avec lui, mais aux prêtres seuls? Ou n'avez-vous pas lu dans la loi que les prêtres, aux jours du sabbat, violent le sabbat dans le temple, et néanmoins ne sont pas coupables? Or, je vous déclare qu'il y a ici quelqu'un plus grand que le temple. Si vous saviez ce que signifie : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice, vous n'auriez jamais condamné des innocents. Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat; c'est pourquoi le Fils de l'homme est maître même du sabbat[2]. »

Ici le Sauveur justifie ses disciples par l'exemple de David et des prêtres : plus haut, il s'est justifié lui-même par l'exemple de son Père; il compare des hommes à des hommes, et un Dieu à un Dieu. Il insinue encore ici cette dernière raison. Le Fils de l'homme étant Fils de Dieu, ayant créé l'homme et établi le jour du repos pour l'homme, pour le salut de son corps et de son âme, il est maître absolu de ce jour, surtout quand il s'agit du salut temporel ou spirituel de l'homme, sa créature.

[1] Deut., 18, 15-19. — [2] Matth., 12, 1-8. Marc, 2, 23-28. Luc, 6, 1-5.

« Un autre jour de sabbat, Jésus entra dans la synagogue, et se mit à enseigner. Il se trouva là un homme qui avait la main droite desséchée. Or, les scribes et les pharisiens prenaient garde s'il ferait une guérison le jour du sabbat, et ils demandaient à Jésus s'il était permis de guérir ces jours-là, et cela pour trouver de quoi l'accuser. Lui, connaissant leurs desseins, dit à l'homme qui avait la main sèche : Levez-vous, et tenez-vous debout au milieu. Il se leva et se tint debout. Alors Jésus, adressant la parole aux pharisiens : Voici, leur dit-il, une question que je vous fais. Est-il permis, les jours du sabbat, de faire du bien ou du mal; de sauver une âme, une personne, ou de la perdre? Mais ils demeurèrent en silence. Jésus ajouta : Qui est celui d'entre vous qui, ayant une brebis qui vient à tomber dans une fosse le jour du sabbat, ne la prenne et ne la retire? Or, combien un homme n'est-il pas plus excellent qu'une brebis! Il est donc permis de faire du bien les jours du sabbat. On ne répondit rien. Alors Jésus, jetant tout autour les yeux sur eux avec indignation, et affligé de l'aveuglement de leur cœur, dit à cet homme : Étendez votre main. Il l'étendit, et elle redevint aussi saine que l'autre. Les pharisiens furent remplis de fureur; ils sortirent, et firent aussitôt une délibération avec les hérodiens, sur les moyens de le perdre[1]. » Les malheureux! Jésus guérit un homme le jour du sabbat, non par aucun travail, mais par une seule parole; ce que certainement la loi ne défendait point. Et eux lui en font un crime! Et eux ne s'en font point de comploter sa mort le même jour! Les pharisiens modernes, les rabbins juifs ont encore renchéri sur leurs devanciers, et défendent de tirer de la fosse, le jour du sabbat, un animal qui y serait tombé.

« Jésus, connaissant les mauvais desseins de ses ennemis, se retira avec ses disciples vers la mer. On le suivit en foule, de la Galilée et de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et d'au delà du Jourdain. Les habitants des environs de Tyr et de Sidon, apprenant les choses qu'il faisait, vinrent aussi à lui en grand nombre. Jésus dit à ses disciples qu'ils lui tinssent là une barque, afin qu'elle lui servît pour n'être pas trop pressé par la foule du peuple. Car, comme il faisait beaucoup de guérisons, tous ceux qui étaient affligés de quelque mal se précipitaient sur lui pour le toucher. Il les guérit tous, et leur défendit de le découvrir. Et les esprits immondes, en le voyant, se prosternaient devant lui, et s'écriaient : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais il leur défendit avec grandes menaces de le faire connaître. Afin que cette parole du prophète Isaïe fût accomplie : Voici mon

[1] Matth., 12, 9-14. Marc, 3, 1-6. Luc, 6, 6-11.

serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui mon âme se complaît. Je ferai reposer sur lui mon Esprit, et il annoncera la justice aux nations. Il ne contestera point, il ne criera point, et personne n'entendra sa voix dans les places publiques. Il ne brisera point le roseau froissé, et il n'éteindra point la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il fasse triompher la justice; et c'est en son nom que les nations mettent leur espérance[1]. »

« Or, il arriva dans ces jours que Jésus alla sur une montagne pour prier, et il passa toute la nuit dans la prière de Dieu. Lorsqu'il fit jour, il appela ses disciples, et ils vinrent à lui. Il choisit douze d'entre eux, ceux que lui-même voulut, pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher. Il leur donna le nom d'apôtres, qui signifie envoyés, et il leur accorda le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons. C'étaient : Simon, qu'il surnomma Pierre, et André, son frère; Jacques et Jean, fils de Zébédée, qu'il surnomma Boanergès ou enfants du tonnerre; Philippe et Barthélemi; Matthieu et Thomas; Jacques, fils d'Alphée, et Judas, son frère, nommé Taddée; Simon, le Chananéen, surnommé le Zélé; et Judas Iscariote, celui-là même qui le trahit. Puis, descendant avec eux, il s'arrêta dans un lieu uni comme une plaine, avec la troupe de ses disciples, et une grande multitude de peuple de toute la Judée et de Jérusalem, et de la contrée maritime, et de Tyr, et de Sidon, qui étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Et ceux qui étaient tourmentés des esprits immondes furent guéris. Et la multitude cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous[2]. »

« Or Jésus, voyant cette foule, monta plus haut sur la montagne; et, quand il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui. Alors, élevant les yeux sur ses disciples, et prenant la parole, il les enseignait, et avec eux la multitude, en disant :

« Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux. Bienheureux serez-vous, lorsque les hommes vous

[1] Matth., 12, 15-21. Marc, 3, 7-12. — [2] Marc, 3, 13-19. Luc, 6, 12-16.

maudiront, qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi : réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous.

« Malheur à vous, riches, parce que vous avez déjà votre consolation. Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim. Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez dans le deuil et dans les pleurs. Malheur à vous lorsque les hommes vous applaudiront, car leurs pères en usaient ainsi à l'égard des faux prophètes.

« Vous êtes le sel de la terre. Que si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on? il n'est plus bon à rien, qu'à être jeté dehors, et à être foulé aux pieds par les hommes.

« Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur la montagne ne peut être cachée; et on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi luise votre lumière devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.

« Ne pensez pas que je sois venu pour détruire la loi ou les prophètes; je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir. Car, en vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, un seul iota ou un seul point ne passera jusqu'à ce que tout s'accomplisse. Celui donc qui violera un de ces moindres commandements, et qui enseignera ainsi les hommes, sera appelé le moindre dans le royaume des cieux; mais celui qui fera et enseignera, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. Car je vous dis que, si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point; et quiconque tuera, méritera d'être condamné par le jugement. » C'était le second degré de juridiction parmi les Juifs. « Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère (sans sujet), méritera d'être condamné par le jugement; que celui qui dira à son frère, Raca, méritera d'être condamné par le conseil de la nation ou le sanhédrin; et que celui qui dira, Fou, méritera d'être condamné à la géhenne du feu. Si donc vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère; et alors venez présenter votre offrande. Accordez-vous promptement avec votre adversaire, pen-

dant que vous êtes en chemin avec lui, de peur que votre adversaire ne vous livre au juge, et que le juge ne vous livre au ministre de la justice, et que vous ne soyez mis en prison. En vérité, je vous le dis, vous ne sortirez point de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regardera une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.

« Que si votre œil droit vous est un sujet de scandale (une occasion de péché), arrachez-le et le jetez loin de vous ; car il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse, que si tout votre corps était jeté dans l'enfer. Et si votre main droite vous est un sujet de scandale, coupez-la et la jetez loin de vous ; car il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse, que si tout votre corps était jeté dans l'enfer.

« Il a été dit encore : Quiconque renverra sa femme, qu'il lui donne un acte de divorce. Mais moi je vous dis que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour cause de fornication, la fait devenir adultère ; et celui qui épouse une femme répudiée commet un adultère.

« Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : Vous ne vous parjurerez point, mais vous vous acquitterez envers le Seigneur des serments que vous aurez faits. Mais moi je vous dis de ne point jurer du tout : ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, parce que c'est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roi. Vous ne jurerez pas non plus par votre tête, parce que vous ne pouvez en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Mais que votre parole soit : Oui, oui ; non, non : car ce qui se dit de plus vient du mauvais.

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre. Et si quelqu'un veut plaider contre vous pour prendre votre robe, abandonnez-lui encore votre manteau. Et quiconque veut vous contraindre de faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille. Donnez à celui qui vous demande, et ne vous détournez pas de celui qui veut emprunter de vous. Ne redemandez point le bien à celui qui vous l'emporte ; remettez, et il vous sera remis ; donnez, et il vous sera donné ; et on répandra dans votre sein une bonne mesure, bien pressée et entassée, et qui débordera. Enfin, tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur vous-mêmes. Car c'est là la loi et les prophètes.

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous à prétendre ? les publicains ne le font-ils pas aussi ? Car et les pécheurs aiment ceux qui les aiment. Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus que les autres ? les païens mêmes ne le font-ils pas ? Si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quel mérite y avez-vous ? car les pécheurs le font aussi. Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel mérite y avez-vous ? car les pécheurs aussi prêtent aux pécheurs, afin d'en recevoir autant. Mais pour vous, aimez vos ennemis ; faites du bien et prêtez sans rien espérer, et alors votre récompense sera très-grande ; et vous serez les enfants du Très-Haut, parce qu'il est bon lui-même aux ingrats et aux méchants. Soyez donc miséricordieux comme votre Père est miséricordieux ; soyez donc parfait comme votre Père céleste est parfait lui-même [1].

« Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être regardés ; autrement vous n'en aurez point de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. Lors donc que vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être honorés des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite ; afin que votre aumône se fasse dans le secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous rendra (en public).

« Et lorsque vous priez, vous ne serez pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et au coin des places publiques, afin d'être vus des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais pour vous, lorsque vous priez, entrez dans votre chambre, et, après en avoir fermé la porte, priez votre Père en secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous rendra (en public). Or, en priant, ne verbiagez pas comme font les païens ; car ils s'imaginent que c'est dans la multiplicité de leurs paroles qu'ils seront exaucés. Ne leur ressemblez donc pas ; car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. Vous

[1] Matth., 5. Luc, 6, 17-36.

prierez donc ainsi : Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; et remettez-nous nos dettes, comme nous remettons nous-mêmes à nos débiteurs ; et ne nous induisez point en tentation ; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. Car si vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra aussi vos péchés. Que si vous ne remettez pas aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ne vous remettra pas vos péchés non plus.

« Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande, reçoit ; et celui qui cherche, trouve ; et l'on ouvrira à qui frappe. En effet, qui d'entre vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre ? ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? ou s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ?

« Or, quand vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites, qui affectent de paraître avec un visage défiguré, pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête et lavez votre visage, afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père, qui est présent dans le secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous rendra (en public).

« Votre œil est la lampe de votre corps ; si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé. Mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en vous est ténèbres, combien grandes seront les ténèbres mêmes ! (L'œil, le regard de notre âme, c'est notre intention. Bonne ou mauvaise, c'est elle qui décide principalement de toutes nos actions.)

« Ne vous amassez point des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les consument, et où les voleurs les déterrent et les dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille, ni les vers ne les consument, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et les dérobent. Car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

« Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il soutiendra l'un et méprisera l'autre : vous ne pouvez servir Dieu et Mammon (les richesses). C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point pour votre vie, de ce que vous mangerez ; ni

pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ni n'amassent dans des greniers; et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? Qui d'entre vous peut, avec tous ses soins, ajouter à sa taille une seule coudée? Et, quant au vêtement, pourquoi vous inquiétez-vous? Considérez les lis des champs, comment ils croissent; ils ne travaillent point, ni ne filent. Et cependant je vous dis que Salomon, même dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Or, si Dieu habille de la sorte l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain se jette dans le four, combien plus le fera-t-il pour vous, ô hommes de peu de foi! Ne vous inquiétez donc point, en disant : Que mangerons-nous? ou, que boirons-nous? ou, de quoi nous vêtirons-nous? comme les païens qui recherchent toutes ces choses; car votre Père céleste sait bien que vous avez besoin de tout cela. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront ajoutées par-dessus. Ne vous inquiétez donc point pour le lendemain, car le lendemain s'inquiétera pour lui-même : à chaque jour suffit son mal [1].

« Ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés. Car selon que vous aurez jugé les autres, vous serez jugés vous-mêmes; et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre qui est dans votre œil? ou comment dites-vous à votre frère : Laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil? et voilà la poutre que vous avez vous-même dans le vôtre. Hypocrites, ôtez premièrement la poutre qui est dans votre œil, et alors vous verrez comment vous pourrez ôter la paille de l'œil de votre frère.

« Ne donnez cependant pas aux chiens les choses saintes, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux; de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se retournant, ils ne vous déchirent.

« Entrez par la porte étroite; car elle est large la porte, et elle est spacieuse la voie qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui y entrent. Combien étroite est la porte, combien resserrée est la voie qui mène à la vie! et qu'il y en a peu qui la trouvent!

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous, vêtus en brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur les épines, ou des

[1] Matth, 6,

figues sur des chardons? Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits, et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire des fruits mauvais, ni un mauvais arbre en produire de bons. Tout arbre qui ne produit point de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. Vous les reconnaîtrez donc par leurs fruits. L'homme qui est bon tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme mauvais tire du mauvais trésor de son cœur des choses mauvaises; car la bouche parle de l'abondance du cœur.

« Pourquoi m'appelez-vous, Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis? Ce n'est pas quiconque me dit, Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père céleste. Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas, en votre nom, chassé les démons? n'avons-nous pas, en votre nom, fait beaucoup de miracles? Et alors je leur déclarerai : Je ne vous ai jamais connus : retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité.

« Quiconque vient à moi, et entend mes paroles, et les met en pratique, je vais vous montrer à qui il est semblable. Il est semblable à un homme qui, bâtissant une maison, creuse fort avant et pose le fondement sur le roc. Et la pluie est descendue, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé, et ils sont venus fondre sur la maison; et elle n'est pas tombée, parce qu'elle était fondée sur le roc. Mais quiconque entend mes paroles que voici et ne les pratique point, il sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Et la pluie est descendue, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé, et ils sont venus fondre sur cette maison, et elle est tombée, et la ruine en a été grande.

« Et il arriva que Jésus ayant achevé ces paroles, les peuples étaient dans l'admiration de sa doctrine; car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes et les pharisiens [1], » qui procédaient par des gloses et des raisonnements, à peu près comme les philosophes de la gentilité.

Ce sermon de Jésus sur la montagne est un abrégé de toute la doctrine chrétienne.

Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien; et la source de tout le mal, est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc : Je veux être heureux. Voyons comment; voyons la fin où consiste le bonheur; voyons les moyens d'y parvenir.

[1] Matth., 7. Luc, 6, 37-49.

La fin est à chacune des huit béatitudes; car c'est partout la félicité éternelle sous divers noms. A la première béatitude, comme royaume; à la seconde, comme la terre promise; à la troisième, comme la véritable et parfaite consolation; à la quatrième, comme le rassasiement de tous nos désirs; à la cinquième, comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux et donnera tous les biens; à la sixième, sous son propre nom, qui est la vue de Dieu; à la septième, comme la perfection de notre adoption divine; à la huitième, encore une fois, comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout; mais comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un; et tous ensemble rendent l'homme heureux.

Si le sermon sur la montagne est l'abrégé de toute doctrine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne.

Si Jésus-Christ nous apprend que notre justice doit surpasser celle des scribes et des pharisiens, cela est compris dans cette parole : Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. Car, s'ils la désirent comme leur véritable nourriture, s'ils en sont véritablement affamés, avec quelle abondance la recevront-ils, puisqu'elle se présente de tous côtés pour nous remplir! Alors aussi nous garderons jusqu'aux moindres des préceptes, comme des hommes affamés qui ne laissent rien, et pas même, pour ainsi parler, une miette de leur pain.

Si l'on vous recommande de ne pas maltraiter de parole votre prochain, c'est un effet de la douceur, et de cet esprit pacifique à qui est promis le royaume et la qualité d'enfant de Dieu.

Vous ne regarderez pas une femme avec un mauvais désir : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur!* et vous l'aurez parfaitement pur, lorsque vous l'aurez purifié de tous les désirs sensuels.

Ceux-là sont heureux, qui passent leur vie plutôt dans le deuil et dans une tristesse salutaire que dans les plaisirs qui les enivrent.

Ne jurez point, dites : Cela est, cela n'est pas. C'est encore un effet de la douceur : qui est doux est humble; il n'est point trop attaché à son sens, ce qui rend l'homme trop affirmatif; il dit simplement ce qu'il pense, en esprit de sincérité et de douceur.

On pardonne aisément toutes les injures, si l'on est rempli de cet esprit de miséricorde, qui nous attire une miséricorde bien plus abondante.

On ne résiste pas à la violence, on se laisse même engager à plus qu'on n'a promis, parce qu'on est doux et pacifique.

On aime ses amis et ses ennemis, non-seulement à cause qu'on est doux, miséricordieux, pacifique; mais encore parce qu'on est affamé

de la justice, et qu'on veut la faire abonder en soi-même, plus qu'elle n'est dans les pharisiens et dans les gentils.

Cette faim qu'on a pour la justice, fait aussi qu'on la veut avoir pour le besoin, et non pour l'ostentation.

On aime le jeûne, quand on trouve sa principale nourriture dans la vérité et dans la justice.

Par le jeûne, on a le cœur pur, et on se purifie des désirs des sens.

On a le cœur pur, quand on réserve aux yeux de Dieu ce qu'on fait de bien ; qu'on se contente d'être vu de lui ; et qu'on ne fait pas servir la vertu comme un fard pour tromper le monde, et s'attirer les regards et l'amour de la créature.

Quand on a le cœur pur, on a l'œil lumineux et l'intention droite.

On évite l'avarice et la recherche des biens, quand on est vraiment pauvre d'esprit.

On ne juge pas, quand on est doux et pacifique ; parce que cette douceur bannit l'orgueil.

La pureté du cœur fait qu'on se rend digne de l'Eucharistie, et qu'on ne prend pas comme un chien ce pain céleste.

On prie, on demande, on frappe quand on a faim et soif de la justice : on demande à Dieu les vrais biens, et on les attend de lui, quand on n'aspire qu'à son royaume et à la terre des vivants.

On entre volontiers par la porte étroite, quand on s'estime heureux dans la pauvreté, dans les pleurs, dans les afflictions qu'on souffre pour la justice.

Quand on a faim de la justice, on ne se contente pas de dire de bouche : Seigneur, Seigneur, et on se nourrit au dedans de sa vérité.

Alors on bâtit sur le roc, et on trouve le solide pour affermir dessus tout son édifice.

Les béatitudes sont donc l'abrégé de tout le sermon ; mais un abrégé agréable, parce que la récompense est jointe au précepte ; le royaume des cieux, sous plusieurs noms admirables, à la justice ; la félicité, à la pratique [1].

Après avoir ainsi proclamé sa doctrine du haut de la montagne, Jésus descend pour la confirmer par des miracles. Également puissant en œuvres et en paroles, il agit comme il enseigne, avec une souveraine autorité.

« Lors donc qu'il fut descendu, une grande foule le suivit. Et voilà qu'un lépreux, venant à lui, l'adora, en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier. Et Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit : Je le veux, soyez purifié. Et sa lèpre fut purifiée

[1] Bossuet, *Méditat. sur l'Év.*

à l'instant. Et Jésus lui dit : Gardez-vous de parler de ceci à personne ; mais allez vous montrer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage[1]. »

Je le veux, soyez purifié ; on le voit, c'est le maître qui commande. La loi défendait de toucher un lépreux, de peur de prendre la maladie par le contact ; Jésus le touche, et son contact le guérit. Il ne se montre pas contraire à la loi, mais au-dessus de la loi ; s'il en transgresse la lettre, il en accomplit, et beaucoup au delà, l'esprit et le vœu. La loi craignait la contagion de la maladie, et non cette merveilleuse contagion de la santé. La loi ordonnait que le prêtre vérifiât la guérison : Jésus l'observe fidèlement, et renvoie au prêtre celui qu'il vient de guérir.

« Un peu plus tard, Jésus entra dans Capharnaüm. Or, un centurion avait un serviteur malade et près de mourir, qui lui était fort cher. Et lorsqu'il eut entendu parler de Jésus, il envoya vers lui des sénateurs d'entre les Juifs, le priant qu'il vînt et qu'il guérît son serviteur. Ceux-ci donc étant venus vers Jésus, le prièrent instamment, en lui disant : Il est digne que vous fassiez cela pour lui, car il aime notre nation, et il nous a même bâti une synagogue. Et Jésus dit : J'irai, et je le guérirai. Et il s'en allait avec eux. Mais comme il n'était plus guère loin de la maison, le centurion lui envoya ses amis, disant : Seigneur, ne vous donnez pas cette peine, car je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. C'est pourquoi aussi je ne me suis pas cru digne d'aller à vous ; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi qui suis un homme soumis à d'autres, j'ai sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va, et il y va ; à l'autre : Viens, et il vient ; et, à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. Jésus entendant ces paroles fut dans l'admiration, et dit à la foule qui le suivait : En vérité, je vous le dis, je n'ai pas trouvé une si grande foi, même en Israël. Aussi je vous déclare que beaucoup viendront d'orient et d'occident, et seront placés au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux ; mais que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors Jésus dit au centurion, soit dans la personne de ses amis, soit qu'il fût arrivé lui-même dans l'intervalle : Allez ; et comme vous avez cru, qu'ainsi vous soit fait. Et le serviteur fut guéri à l'heure même. Et ceux qui avaient été envoyés, étant retournés, le retrouvèrent en santé[2]. »

Ce centurion, dont Jésus loue la foi admirable, n'est pas Juif,

[1] Matth., 8, 1-4. — [2] Matth., 8, 5-13. Luc, 7, 1-10.

mais gentil, Romain peut-être. Il annonçait la multitude de la gentilité qui allait bientôt affluer de toutes parts, pour commencer sur la terre le royaume du ciel, et remplacer le Juif incrédule dans la postérité spirituelle d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

« Le jour suivant, Jésus allait dans une ville nommée Naïm; et ses disciples allaient avec lui et une grande multitude. Et comme il approchait de la ville, voilà qu'on portait un mort, fils unique de sa mère : et celle-ci était veuve; et une grande foule de peuple la suivait. Lorsque le Seigneur l'eut vue, touché de compassion envers elle, il lui dit : Ne pleurez point. Et il s'approcha et toucha le cercueil. Or, ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, je te dis, lève-toi ! Et celui qui était mort, s'assit et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère. Or, la crainte les saisit tous, et ils glorifiaient Dieu, disant : Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple. Et le bruit de ce miracle se répandit dans toute la Judée et dans toute la région d'alentour [1]. »

Ne pleurez point ! que cela est cordial et simple ! mais que cela est sublime, avec le fait qui le suit immédiatement ! Bienheureux celui à qui Jésus dit : Ne pleurez point ! De saints Pères ont remarqué que, dans ces trois miracles consécutifs, Jésus témoigne sa miséricorde de trois manières différentes : au lépreux, sur sa propre prière; au serviteur malade, sur l'intercession d'autrui; à la mère, sur ses larmes.

« Lorsque Jean, qui était en prison, eut appris de ses disciples les œuvres du Christ, il en envoya deux lui dire : Êtes-vous celui qui doit venir, ou en attendons-nous un autre ? » Le dessein de Jean était de guérir ses disciples de la mauvaise disposition où ils étaient à l'égard de Jésus, et de leur donner lieu de reconnaître par eux-mêmes qu'il était véritablement le Messie qu'ils attendaient, suivant le témoignage qu'il lui avait rendu lui-même. « Ces hommes étant venus à Jésus lui dirent : Jean-Baptiste nous a envoyés vers vous, disant : Êtes-vous celui qui doit venir, ou en attendons-nous un autre ? A l'heure même il guérit de leurs maladies et de leurs plaies, ainsi que des malins esprits, un grand nombre de personnes, et rendit la vue à un grand nombre d'aveugles. Et, répondant, il dit : Allez, rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont purifiés, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que l'Évangile, la bonne nouvelle, est annoncé aux pauvres. Et bienheureux quiconque ne sera point scandalisé en moi [2]. »

[1] Luc, 7, 11-18. — [2] Matth., 11, 2-6. Luc, 7, 19-23.

Sa réponse montrait l'accomplissement de ces paroles d'Isaïe : Voici que va venir Dieu lui-même, et il vous sauvera. Alors seront ouverts les yeux des aveugles et les oreilles des sourds ; alors bondira comme un cerf le boiteux, et sera déliée la langue des muets. Jéhova m'a envoyé prêcher l'Évangile aux pauvres [1]. Il ajoute un avertissement pour eux et pour les Juifs, de ne pas se scandaliser, se heurter en lui, pierre angulaire, fondement de salut pour les uns, mais pierre d'achoppement et de scandale pour les autres.

« Lorsque les envoyés furent partis, Jésus se mit à parler de Jean à la multitude : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau agité du vent? mais qu'êtes-vous allés voir? un homme vêtu mollement? Voilà que ceux qui sont couverts de vêtements précieux et qui vivent dans les délices sont dans les maisons des rois. Mais qu'êtes-vous allés voir? un prophète? oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant ta face, qui préparera la voie où tu marcheras. En vérité, je vous le dis, entre ceux qui sont nés des femmes, il n'y a point de prophète plus grand que Jean-Baptiste ; mais tel qui est plus petit dans le royaume de Dieu, est plus grand que lui. » C'était Jésus même, moindre que Jean par l'âge, mais plus grand par tout le reste. « Or, depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux souffre violence, et les violents l'emportent. Car jusqu'à Jean, tous les prophètes et la loi ont prophétisé ; » mais lui a montré l'accomplissement. « Et si vous voulez l'entendre, c'est lui, Élie, qui doit venir. Quiconque a des oreilles pour entendre, qu'il entende.

« Et tout le peuple qui l'entendit, et les publicains, rendirent gloire à Dieu, étant baptisés du baptême de Jean. Mais les pharisiens et les docteurs de la loi méprisèrent le conseil de Dieu sur eux, n'ayant pas reçu son baptême. A qui donc comparerai-je les hommes de cette génération? conclut le Seigneur, et à qui ressemblent-ils? Ils sont semblables à des enfants assis en une place publique, criant les uns aux autres, et disant : Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez point dansé; nous avons fait entendre des lamentations, et vous n'avez point pleuré. Car Jean-Baptiste est venu, ne mangeant point de pain et ne buvant point, et vous dites : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : C'est un homme de bonne chère, adonné au vin, ami des publicains et des pécheurs. Mais la sagesse a été justifiée par tous ses enfants [2], » qui l'ont reconnue et dans la pénitence extraordinaire de Jean, et dans la vie commune du Fils de l'homme.

[1] Isaïe, 35, 4-6; 61, 1. — [2] Matth., 11, 7-19. Luc, 7, 24-35.

« Alors il commença à faire des reproches aux villes dans lesquelles la plupart de ses miracles avaient été opérés, de ce qu'elles n'avaient point fait pénitence. Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïde ! parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous. Et toi, Capharnaüm, élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers ; parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits à Sodome, elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement, la terre de Sodome sera traitée moins rigoureusement que toi [1]. »

Corozaïn et Bethsaïde étaient des villes sur le lac de Génézareth. La dernière avait été embellie depuis peu par le tétrarque Philippe, et nommée Juliade, en l'honneur de Julie, femme de Tibère. Les deux villes ont été ruinées de telle sorte, que leur véritable position est devenue incertaine. Capharnaüm a eu le même sort, ainsi que Tibériade, bâtie sur le même lac, en l'honneur de Tibère, par le vieil Hérode.

« Or, un des pharisiens le pria de venir manger chez lui, et Jésus étant entré en la maison du pharisien s'assit à table. Et voilà qu'une femme de la ville, qui était pécheresse, ayant appris qu'il était à table en la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre rempli de parfums ; et, se tenant derrière lui, à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux, et elle les baisait, et elle les embaumait de ce parfum. Or, le pharisien qui l'avait invité, voyant cela, dit en soi-même : Si celui-ci était prophète, certes, il saurait qui est cette femme qui le touche, car elle est pécheresse. Et Jésus, répondant, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Et il dit : Maître, dites. Un créancier avait deux débiteurs ; l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante ; et comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il fit grâce à tous deux. Lequel donc l'aimera le plus ? Simon répondit : Je crois que c'est celui auquel il a fait grâce de plus. Jésus lui dit : Vous avez bien jugé. Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour mes pieds ; mais celle-ci a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de

[1] Matth., 11, 20-24.

baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête; mais elle a embaumé de parfums mes pieds. C'est pourquoi je vous dis : Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé; et celui à qui il est moins pardonné, aime moins. Puis il dit à la femme : Vos péchés vous sont remis. Et ceux qui étaient à table avec lui commencèrent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui remet les péchés? Mais Jésus dit à cette femme : Votre foi vous a sauvée : allez en paix [1]. »

Aimer Dieu, aimer qui est infiniment aimable, c'est ce qu'il y a de plus doux, de plus facile, de plus heureux; aimer Dieu, c'est le bonheur des saints, c'est le bonheur du ciel. Et cependant telle est au fond l'unique pénitence que Dieu demande au pécheur; toutes les autres ne tendent qu'à nous faire arriver à celle-là. Oui, pour nous pardonner à l'instant tous les péchés que nous aurions pu commettre, la grande peine que Dieu nous inflige, c'est de toutes les choses la plus douce et la plus facile, c'est ce qui fait le bonheur des saints sur la terre et dans le ciel, c'est de l'aimer de tout notre cœur et de toute notre âme. Dès qu'on l'aime ainsi, de pécheur on devient juste, de méchant on devient bon, de l'enfer on est en paradis. Oh! qui n'aimerait un Dieu si bon!

« Il arriva ensuite que Jésus allait de ville en ville, de village en village, prêchant et annonçant le royaume de Dieu; et les douze étaient avec lui, et quelques femmes, qui avaient été guéries des esprits malins et de maladies : Marie, qu'on appelle Madeleine, de laquelle sept démons étaient sortis; et Jeanne, femme de Chusa, procureur d'Hérode; et Susanne et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens [2]. »

C'était la coutume parmi les Israélites, comme nous l'apprenons de saint Jérôme [3], que les prophètes qui allaient de côté et d'autre pour annoncer la parole de Dieu, fussent entretenus de vivres et de vêtements par des femmes pieuses. Nous en avons même vu des exemples dans Élie et dans Élisée.

« Et lorsqu'ils vinrent à la maison, c'est-à-dire à Capharnaüm, il s'assembla encore tant de monde qu'ils ne pouvaient pas même prendre leur repas. Ce que les siens ayant entendu, ils sortirent pour le prendre, car ils disaient qu'il était hors de lui [4]. » Les enseignements nouveaux et divins de Jésus pouvaient paraître une folie à des esprits grossiers. Cependant le texte grec peut aussi dire : Et les siens sortirent pour le prendre, car ils disaient qu'il était tombé en défaillance.

[1] Luc, 7, 36-50. — [2] Luc, 8, 1-3. — [3] Hieron., *In cap.* 27 Matth. — [4] Marc, 3, 20 et 21.

« Alors on lui présenta un possédé aveugle et muet, et il le guérit; de telle sorte que l'aveugle et le muet et parla et vit. Et toute la multitude en était dans l'admiration et disait : Celui-ci n'est-il point le Christ, le Fils de David? Mais les scribes qui étaient venus de Jérusalem, et les pharisiens, entendant cela, disaient au contraire : Il est possédé de Béelzébub, et il ne chasse les démons que par Béelzébub, prince des démons. Mais Jésus, voyant leurs pensées, les assembla et leur dit en paraboles : Comment Satan peut-il chasser Satan? Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute ville ou toute maison divisée contre elle-même ne subsistera point. Et si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même; comment donc son royaume subsistera-t-il? Il ne pourra plus se maintenir, mais il tire à sa fin. Que si c'est par Béelzébub, comme vous dites, que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges.» Il voulait parler des exorcistes juifs, qui chassaient les démons par l'invocation du nom d Dieu. « Que si, au contraire, c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu à vous. Ou bien, comment quelqu'un peut-il entrer dans la maison du fort et enlever ses meubles, s'il ne lie le fort auparavant et ne pille ensuite sa maison? Qui n'est point avec moi est contre moi, et qui n'amasse point avec moi dissipe. C'est pourquoi je vous le dis : Tout péché et tout blasphème seront remis aux hommes; mais le blasphème contre l'Esprit-Saint ne sera point remis. Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera remis; mais qui aura parlé contre l'Esprit-Saint, il ne lui sera remis ni en ce siècle ni en l'autre. Il n'aura jamais de rémission, et il sera coupable d'un délit éternel. Il leur parlait ainsi, dit saint Marc, parce qu'ils disaient qu'il était possédé de l'esprit immonde. Jésus continua : Ou dites que l'arbre est bon et que son fruit est bon aussi; ou dites que l'arbre étant mauvais, le fruit aussi est mauvais: car c'est par le fruit que l'on connaît l'arbre. Race de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses, étant méchants vous-mêmes? L'homme bon tire de bonnes choses d'un bon trésor, et l'homme mauvais en tire de mauvaises d'un mauvais trésor. Or, je vous le dis, qu'au jour du jugement les hommes rendront compte de toute parole oiseuse qu'ils auront dite. Car, par vos paroles vous serez justifié, et par vos paroles vous serez condamné [1]. »

De tout temps on a été partagé sur la question de savoir ce que c'est que le péché contre le Saint-Esprit, et en quel sens il est irré-

[1] Matth., 12, 22-37. Marc, 3, 20-30.

missible. Le sentiment le plus commun et le mieux fondé sur les circonstances, c'est que ce péché désigne la malice affectée de ceux qui, comme les pharisiens, combattent avec un orgueil et une envie opiniâtres la vérité reconnue; et que ce péché est irrémissible dans le cours ordinaire des choses, et qu'il faut une grâce extraordinaire et miraculeuse pour convertir un pécheur qui a abusé de la grâce à ce point. Les scribes et les pharisiens ne pouvaient nier les miracles de Jésus; mais au lieu d'en conclure avec tout le monde : Celui-ci n'est-il point le Christ, le Fils de David? ils y répondent cette méchanceté infernale : Il est possédé de l'esprit impur, c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons; et ils pousseront cette méchanceté jusqu'à le faire mourir.

Au lieu de trembler des reproches qu'ils venaient d'entendre, et de profiter des miracles qu'ils venaient de voir, « quelques-uns des scribes et des pharisiens lui dirent, pour le tenter : Maître, nous voudrions bien voir un prodige de vous dans le ciel. Le peuple étant accouru, Jésus prit la parole et dit : Cette génération méchante et adultère demande un signe, et il ne lui sera point donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas. Car comme Jonas fut un signe aux Ninivites, ainsi le Fils de l'homme en sera un pour cette génération; car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. Les hommes de Ninive ressusciteront au jugement avec cette génération, et la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas; et voilà plus que Jonas ici. La reine du Midi s'élèvera au jugement avec cette génération, et la condamnera, parce qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon; et voilà plus que Salomon ici. Lorsque l'esprit immonde est sorti du corps d'un homme, il va par des lieux arides cherchant du repos; et il n'en trouve point. Alors il dit: Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti. Et, revenant, il la trouve vide, nettoyée et ornée. Il part alors, et prend avec soi sept autres esprits plus méchants que lui, et, y étant entrés, ils y établissent leur demeure; et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Ainsi arrivera-t-il à cette génération criminelle [1]. »

Et de fait, la nation juive, si souvent criminelle, si souvent pénitente, ayant mis le comble à ses iniquités par la mort du Christ, son dernier état est devenu pire que le premier.

« Pendant qu'il parlait ainsi, et que sans doute les pharisiens murmuraient, une femme, élevant sa voix du milieu de la foule, lui dit :

[1] Matth., 12, 38-45.

Heureux le ventre qui vous a porté, et les mamelles que vous avez sucées ! Jésus lui dit : Mais plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent [1] ! »

Dans cette réponse, Jésus ne nie point ce qu'avait dit la pieuse femme, il ne nie point que Marie ne fût heureuse d'être sa mère; mais il nous apprend en quoi elle était plus heureuse encore, et en quoi nous pouvions imiter son bonheur. Car c'est comme s'il eût dit : Bienheureux qui, comme elle, écoute mes paroles ! bienheureux qui, comme elle, les conserve toutes avec soin, et les repasse, les compare, les médite assidûment dans son cœur !

« Il parlait encore à la multitude, lorsque sa mère et ses frères, c'est-à-dire ses proches, qui étaient dehors, demandèrent à lui parler. Ils n'en pouvaient approcher à cause de la foule. Se tenant donc à la porte, ils l'envoyèrent appeler. Les gens qui étaient assis en foule autour de lui, lui dirent : Voilà votre mère et vos frères dehors qui vous demandent. Il leur répondit : Qui est ma mère, et qui sont mes frères? Alors jetant les yeux sur ceux qui étaient assis autour de lui, et étendant sa main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère [2]. »

Glorieuse parenté de Jésus ! où Marie est encore sa mère plus que tous les saints, mais où nous pouvons devenir ses frères et ses sœurs.

« En ce jour-là, Jésus, étant sorti de la maison, s'assit sur le bord de la mer de Galilée. Et il s'assembla autour de lui une grande multitude de peuple, de sorte qu'il monta dans une barque, où il s'assit, tout le peuple se tenant sur le rivage. Et il leur enseignait beaucoup de choses en paraboles, suivant sa manière d'enseigner, et il leur disait : Voici que le semeur sortit pour semer. Et comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin; et les oiseaux du ciel vinrent et la mangèrent. Une autre tomba dans des endroits pierreux, où elle n'avait pas beaucoup de terre ; et elle leva aussitôt, parce que la terre où elle était n'avait point de profondeur. Le soleil donc s'étant levé, elle fut brûlée; et, comme elle n'avait point de racine, elle sécha. Une autre tomba dans des épines; et les épines, venant à croître, l'étouffèrent. Une autre enfin tomba dans de bonne terre; et elle porta du fruit, quelques grains rendant cent pour un, d'autres soixante et d'autres trente. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende.

« Et ses disciples, s'approchant, lui dirent : Pourquoi leur parlez-

[1] Luc, 11, 27 et 28 — [2] Matth., 12, 46-49. Marc, 3, 31-35. Luc, 8, 19-21.

vous en paraboles? Il leur répondit et dit : Parce que, pour vous, il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux ; mais pour eux, il ne leur a pas été donné. Car celui qui a, on lui donnera, et il sera dans l'abondance ; mais pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a ou pense avoir. C'est pourquoi je leur parle en paraboles; parce qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent ni ne comprennent point. Et en eux s'accomplit la prophétie d'Isaïe, qui dit : Vous ouïrez des oreilles, et vous ne comprendrez point; vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez point ; car le cœur de ce peuple s'est appesanti, et ils ont ouï dur de leurs oreilles, et ils ont fermé les yeux, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, qu'ils n'entendent de leurs oreilles, que leur cœur ne comprenne, et que, s'étant convertis, je ne les guérisse. Mais pour vous, heureux vos yeux de ce qu'ils voient, et vos oreilles de ce qu'elles entendent. Car, en vérité, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de justes ont souhaité de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. Vous donc, écoutez la parabole de celui qui sème : la semence est la parole de Dieu. Quiconque entend la parole du royaume et ne la comprend pas, le malin vient, et enlève ce qui avait été semé dans son cœur : c'est ce qui a été semé le long du chemin. Mais ce qui a été semé dans des endroits pierreux, c'est celui qui, écoutant la parole, la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'y a point en lui de racine, et il n'est fidèle que pour un temps; et lorsqu'il survient des tribulations et des persécutions à cause de la parole, il en prend aussitôt un sujet de scandale et succombe. Ce qui a été semé dans les épines, c'est celui qui entend la parole ; mais ensuite, les sollicitudes du siècle, l'illusion des richesses et les voluptés de la vie étouffent la parole, et elle demeure sans fruit. Enfin ce qui a été semé dans la bonne terre, c'est celui qui entend la parole avec un cœur droit et bien disposé, qui la conserve, qui la comprend, et qui, par la patience, produit du fruit, l'un, cent pour un, l'autre soixante, l'autre trente.

« Il leur proposa une autre parabole, disant : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le blé, et se retira. L'herbe ayant donc poussé et étant montée en épi, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille, s'approchant, lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est l'homme ennemi

qui a fait cela. Alors ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher? Non, dit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez en même temps le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson ; et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Arrachez premièrement l'ivraie et la liez en petites gerbes pour la brûler; mais pour le froment, amassez-le dans mon grenier.

« Il disait encore : Il en est de même du royaume de Dieu, que quand un homme jette de la semence en terre; soit qu'il dorme ou qu'il se lève pendant le jour et durant la nuit, la semence germe et croît sans qu'il s'en aperçoive. Car la terre produit d'elle-même premièrement l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé tout formé dans l'épi. Et quand le fruit a mûri, on y met aussitôt la faucille, parce que le temps de la moisson est venu.

« Et il disait : A qui comparerons-nous le royaume de Dieu, et par quelle parabole le représenterons-nous? Il est comme un grain de sénevé, qui est la plus petite de toutes les semences qui sont dans la terre, lorsqu'on l'y sème; mais quand il est semé, il monte jusqu'à devenir plus grand que tous les légumes, jusqu'à devenir un arbre; et il pousse de si grandes branches, que les oiseaux du ciel peuvent venir se reposer sous son ombre.

« Il leur dit encore cette autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain que prend une femme, et qu'elle mêle à trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.

« Jésus dit toutes ces choses au peuple en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles ; afin que cette parole du prophète fût accomplie : J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles ; je publierai des choses qui ont été cachées depuis le commencement du monde[1]. »

C'était miséricorde de la part du Sauveur, s'il parlait en paraboles à ces hommes, dont le cœur endurci se fermait à la vérité ; c'est pourquoi il leur donnait la divine semence sous une écorce qui la cachait, mais aussi la protégeait, afin qu'elle pût germer un jour chez quelques-uns et porter du fruit.

« Après cela, Jésus, ayant renvoyé la multitude, vint à la maison. Et ses disciples s'approchèrent de lui, disant : Expliquez-nous la parabole de l'ivraie semée dans le champ. Et, leur répondant, il dit: Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les enfants du royaume ; mais l'ivraie, ce sont les enfants du malin; l'ennemi qui l'a semée, c'est le

[1] Matth., 13, 1-35. Marc, 4, 1-34. Luc, 8, 4-18.

diable; la moisson, c'est la consommation du siècle; les moissonneurs, ce sont les anges. Comme donc on ramasse l'ivraie et qu'on la brûle dans le feu, ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle. Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui arracheront du royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise du feu; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende!

« Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme trouve et qu'il cache; et dans la joie qu'il a, il va vendre tout ce qu'il possède et achète ce champ.

« Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il a, et l'achète.

« Le royaume des cieux est encore semblable à un filet jeté dans la mer, qui prend toutes sortes de poissons; et, lorsqu'il est plein, les pêcheurs le tirent sur le bord, où, s'étant assis, ils mettent ensemble tous les bons dans des vaisseaux, et ils jettent dehors les mauvais. Il en sera de même à la fin du monde : les anges viendront, et ils sépareront les méchants du milieu des justes, et ils les jetteront dans la fournaise du feu; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

« Et Jésus leur dit : Avez-vous bien compris tout cela? Ils lui répondirent : Oui, Seigneur. Et il ajouta : C'est pourquoi tout docteur instruit de ce qui regarde le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes [1]; » c'est-à-dire les vérités de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Nous verrons l'accomplissement de ces diverses paraboles; nous verrons l'Évangile caché comme un levain dans les trois parties du monde, communiquer bientôt sa vertu secrète à toute la masse de l'univers; nous le verrons comme un petit grain de moutarde disparu sous terre, devenir insensiblement un arbre, à l'ombre duquel se reposeront les peuples et les rois. Nous verrons des milliers de personnes de tout pays, de toute condition, de tout âge, de tout sexe, dès qu'ils auront découvert ce trésor, cette perle inestimable, vendre tout, abandonner tout, sacrifier tout, pour s'en mettre en possession. Fasse le ciel que, quand nous serons amenés dans le grand filet du temps sur le rivage de l'éternité, les anges nous trouvent dignes d'être du nombre des élus.

[1] Matth., 13, 36-53.

« Après que Jésus eut ainsi expliqué ces paraboles à ses disciples, il leur dit de le passer sur l'autre bord du lac de Génézareth. C'était le soir. Et un scribe, s'approchant, lui dit : Maître, je vous suivrai en quelque lieu que vous alliez, et Jésus lui dit : Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête.

« Un autre de ses disciples lui dit : Seigneur, permettez-moi auparavant d'aller ensevelir mon père. Mais Jésus lui dit : Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir les morts [1]. » C'est-à-dire, laissez à ceux qui sont morts spirituellement le soin d'ensevelir ceux qui sont morts corporellement ; votre présence n'y est pas nécessaire : suivez-moi à la vie.

« Et Jésus, étant entré dans la barque, ses disciples le suivirent. Et il y avait encore d'autres petites barques qui l'accompagnaient. Et comme ils naviguaient, Jésus s'endormit. Et voilà qu'il s'éleva sur la mer une si grande tempête, que la barque était couverte de flots, et ils étaient en péril. Lui cependant était à la poupe, dormant sur un oreiller. Et ses disciples s'approchèrent de lui et le réveillèrent, disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Est-ce que vous ne vous en mettez point en peine ? Et Jésus leur dit : Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ? Et s'étant levé, il réprimanda le vent et dit à la mer : Tais-toi, ne dis mot. Et le vent cessa, et il se fit un grand calme. Et il leur dit : Pourquoi êtes-vous ainsi timides ? comment n'avez-vous pas encore de foi ? Et ils furent saisis d'une extrême crainte, et ils se disaient l'un à l'autre : Quel est donc celui-ci ? car les vents et la mer lui obéissent [2]. »

« Et quand il fut arrivé à l'autre bord du lac, dans le pays des Géraséniens, il vint à sa rencontre deux possédés qui sortaient des sépulcres et qui étaient si furieux, que personne n'osait passer par ce chemin-là. Et voilà qu'ils se mirent à crier, disant : Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus, Fils de Dieu ? Êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps ? » Tel est le récit de saint Matthieu ; saint Marc et saint Luc ne parlent que d'un seul possédé, sans doute parce que, comme nous le verrons, il était extraordinairement tourmenté d'esprits malins. « Celui-ci faisait sa demeure dans des sépulcres, cavernes creusées dans le roc, et personne ne pouvait le tenir lié, même avec des chaînes ; car ayant eu souvent les fers aux pieds et ayant été lié de chaînes, il avait rompu ses chaînes et brisé ses fers ; et nul homme ne pouvait le dompter. Depuis longtemps il était possédé du démon, ne portait point de vêtement, était nuit et

[1] Matth., 8, 18-22. — [2] Matth., 8, 23-27. Marc, 4, 35-40. Luc, 8, 22-25.

jour dans les tombeaux et dans les montagnes, criant et se meurtrissant lui-même avec des pierres. Ayant donc vu Jésus de loin, il accourut et l'adora, et, jetant un grand cri, il dit : Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, Fils du Dieu très-haut ? Je vous conjure par le nom de Dieu, de ne point me tourmenter. Car Jésus lui disait : Esprit immonde, sors de cet homme ! Et il lui demanda : Comment t'appelles-tu ? Et il répondit : Je m'appelle Légion, parce que nous sommes beaucoup. Et il le priait de ne pas leur commander de s'en aller dans l'abîme, et de ne point les chasser de ce pays-là. Or, il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient le long de la montagne. Et tous ces démons le suppliaient, disant : Envoyez-nous dans ces pourceaux afin que nous y entrions. Et il leur dit : Allez. Et, sortis de l'homme, ils entrèrent dans les pourceaux. Et voilà que tout le troupeau courut avec impétuosité se précipiter dans la mer, et ils moururent dans les eaux; il y en avait environ deux mille. Alors ceux qui les gardaient s'enfuirent, et, étant venus à la ville, ils racontèrent tout ceci et ce qui était arrivé au possédé. Et voilà que toute la ville alla au dehors; et, étant venus à Jésus, ils trouvèrent l'homme dont les démons étaient sortis, assis à ses pieds, habillé, et en son bon sens; ce qui les remplit de crainte. Et ceux qui avaient vu ce qui s'était passé, leur racontèrent ce qui était arrivé au possédé et aux pourceaux. Et toute la multitude de la contrée des Géraséniens le pria de s'éloigner d'eux, car ils étaient saisis d'une grande crainte. Et lui monta dans la barque et s'en retourna.

« Et comme il remontait dans la barque, celui qui avait été tourmenté du démon, le supplia qu'il lui permît d'aller avec lui. Mais Jésus ne le lui permit pas, et lui dit : Allez dans votre maison chez les vôtres, et leur racontez quelles grandes choses le Seigneur vous a faites, et la miséricorde dont il a usé envers vous. Cet homme s'en alla et commença à publier dans la Décapole les grandes choses que Jésus avait faites en sa faveur; et tous en étaient dans l'admiration[1]. »

Si les Géraséniens prient Jésus de s'en aller de leur pays, il est à croire que ce fut un effet de la première frayeur. Le temps et la réflexion les amèneront à de meilleurs sentiments. Il est probable qu'ils étaient païens. Ayant vu les démons qu'ils adoraient, se reconnaître soumis à Jésus comme des criminels à leur juge, et lui demander, comme une grâce, de se loger dans de sales pourceaux, ils se seront facilement désabusés de leur culte. La perte temporelle de leur troupeau leur aura valu leur salut éternel. La prédication de l'homme qui avait été délivré, changea leur frayeur en admiration. Enfin, lors-

[1] Matth., 8, 28-34. Marc, 5, 1-20. Luc, 8, 26-39.

que Jésus repassera dans ce même pays de la Décapole, on lui amènera des malades de toutes parts, et la multitude du peuple le suivra jusque dans les lieux déserts, oubliant le boire et le manger, et Jésus en nourrira plusieurs milliers avec quelques pains.

« Et lorsque Jésus eut repassé dans la barque à l'autre bord du lac, du côté de Capharnaüm, une grande multitude de peuple le reçut; car tous l'attendaient. Et voilà que vint un chef de synagogue, nommé Jaïr; et, le voyant, il se jeta à ses pieds, et il le suppliait avec une grande instance, disant : Ma jeune fille est à l'extrémité : c'était sa fille unique; puissiez-vous venir lui imposer les mains, afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive ! Et il s'en alla avec lui, et une grande foule le suivait et le pressait.

« Et il y avait une femme malade d'une perte de sang depuis douze ans, et elle avait beaucoup souffert entre les mains de beaucoup de médecins, et elle y avait dépensé tout son bien, et elle n'avait été soulagée en rien, mais elle s'en trouvait encore plus mal. Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule par derrière, et toucha le bord de son vêtement. Car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. Et aussitôt se dessécha la source de son sang, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de son infirmité. Et au même instant, Jésus, connaissant en lui-même qu'une vertu était sortie de lui, se retourna au milieu de la foule et dit : Qui est-ce qui a touché mes vêtements ? Comme tous niaient, Pierre dit, ainsi que ceux qui étaient avec lui : Maître, la foule vous presse et vous accable, et vous dites : Qui m'a touché ? Mais Jésus dit : Quelqu'un m'a touché; car j'ai reconnu qu'une vertu est sortie de moi. Et il regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela. Cette femme, se voyant découverte, s'en vint toute tremblante se jeter à ses pieds, et lui déclara devant tout le peuple pour quel motif elle l'avait touché, et comment elle avait été guérie aussitôt. Mais il lui dit : Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée ; allez en paix, et soyez guérie de votre mal.

« Il parlait encore, lorsqu'il vint des gens du chef de la synagogue, qui lui dirent : Votre fille est morte ; pourquoi importunez-vous encore le maître ? Mais Jésus, ayant entendu ce discours, dit à ce chef de synagogue : Ne craignez point; croyez seulement. Et il ne voulut pas que personne le suivît, hors Pierre, Jacques et Jean, frère de Jacques. Étant arrivés à la maison du chef de synagogue, il vit les joueurs de flûte, et une troupe qui faisait grand bruit, et ceux qui pleuraient et poussaient des lamentations. Et en entrant il leur dit : Pourquoi faites-vous tant de bruit, et qu'avez-vous à pleurer ? la jeune fille n'est point morte ; mais elle dort. Et ils se moquaient de

lui, sachant bien qu'elle était morte. Mais lui, ayant fait retirer tout le monde, il prit le père et la mère de la fille et ceux qui étaient avec lui, et il entra dans le lieu où la fille était couchée; et, la prenant par la main, il lui dit : *Talitha, coumi;* c'est-à-dire : Jeune fille, lève-toi. Et aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher; car elle avait douze ans. Et il ordonna qu'on lui donnât à manger. Et son père et sa mère en furent dans un étonnement extrême, et il leur commanda très-fortement que personne ne le sût. Mais le bruit s'en répandit dans tout le pays [1]. »

« Comme Jésus s'en allait de là, deux aveugles le suivirent, criant et disant : Ayez pitié de nous, Fils de David! Et lorsqu'il fut arrivé en la maison, ces aveugles s'approchèrent de lui; et Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire cela? Ils lui répondirent : Oui, Seigneur. Alors il leur toucha les yeux, en disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Et leurs yeux furent ouverts; et Jésus leur fit défense avec menace, disant : Prenez bien garde que qui que ce soit ne le sache. Mais eux, s'en allant, répandirent sa renommée dans tout ce pays [2].

« Après qu'ils furent sortis, on lui présenta un homme muet, possédé du démon. Le démon ayant été chassé, le muet parla, et le peuple en fut dans l'admiration, et ils disaient : On n'a jamais rien vu de semblable en Israël. Mais les pharisiens disaient : C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons [3].

« Après cela, il vint à Nazareth, sa patrie, où il avait été nourri, et ses disciples le suivirent.

« Et quand le jour du sabbat fut venu, il commença d'enseigner dans la synagogue; et plusieurs de ceux qui l'écoutaient, surpris de sa doctrine, disaient : D'où lui viennent toutes ces choses? quelle est cette sagesse qui lui a été donnée? et comment se fait-il de telles merveilles par ses mains? N'est-ce pas là ce charpentier, fils de charpentier, fils de Marie, frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon : ses sœurs aussi ne sont-elles pas ici parmi nous? Et ils se scandalisaient à son sujet. Mais Jésus leur dit : Un prophète n'est sans honneur que dans son pays, dans sa maison et parmi ses parents. Et il ne put faire là aucun miracle, à cause de leur incrédulité; sinon qu'il guérit un petit nombre de malades en leur imposant les mains. Et il s'étonnait de leur incrédulité [4]. »

« Un autre jour de sabbat, étant entré dans la synagogue, suivant sa coutume, il se leva pour lire. Et on lui donna le livre du prophète Isaïe; et quand il eut ouvert le livre, il trouva le passage

[1] Matth., 9, 18-26. Marc, 5, 21-43. Luc, 8, 40-56. — [2] Matth., 9, 27-31. — [3] Matth., 9, 32-34. — [4] Matth., 13, 54-58. Marc, 6, 1-6.

où il est écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour évangéliser les pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ; pour annoncer aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour mettre en liberté ceux qui sont accablés sous les fers, pour publier l'année des miséricordes du Seigneur et le jour de la justice. Et quand il eut fermé le livre, il le rendit au ministre, et s'assit ; et les yeux de tous ceux qui étaient dans la synagogue étaient fixés sur lui. Or, il commença à leur dire : Ce que vous entendez aujourd'hui de vos oreilles, est l'accomplissement de cette parole de l'Écriture. Et tous lui rendaient témoignage ; et, dans l'étonnement où ils étaient des paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche, ils disaient : N'est-ce pas là le fils de Joseph ? Sur quoi il leur dit : Sans doute vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même ; faites ici, en votre pays, d'aussi grandes choses que nous avons ouï que vous en avez fait à Capharnaüm. Mais je vous assure, ajouta-t-il, qu'aucun prophète n'est bien reçu dans son pays. En vérité, je vous le dis, il y avait plusieurs veuves en Israël au temps d'Élie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois, et qu'il y eut une grande famine dans toute la terre. Et, néanmoins, Élie ne fut envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve de Sarepta, dans le pays des Sidoniens. Il y avait aussi plusieurs lépreux en Israël au temps du prophète Élisée ; et néanmoins aucun d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman, qui était de Syrie. Et tous ceux qui étaient dans la synagogue furent remplis de colère, en entendant ces paroles ; et ils s'élevèrent et le chassèrent de la ville, et le conduisirent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, pour le jeter du haut en bas. Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla [1]. »

« Et Jésus parcourait toutes les villes et les bourgades, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités. Or, voyant la multitude de peuple, il en eut compassion, parce qu'ils étaient accablés de maux et gisants çà et là, comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Alors il dit à ses disciples : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson [2].

« Et, ayant appelé ses douze disciples, il leur donna puissance sur les esprits impurs, pour les chasser et pour guérir toutes sortes de langueurs et d'infirmités. Or, voici les noms des douze apôtres : Le premier, Simon, qui est appelé Pierre, et André, son frère ; Jac-

[1] Luc, 4, 16-30. — [2] Matth., 9, 35-38.

ques, fils de Zébédée, et Jean, son frère; Philippe et Barthélemi; Thomas et Matthieu, le publicain; Jacques, fils d'Alphée, et Lebbée, surnommé Thaddée; Simon, Chananéen, et Judas Iscariote, qui est celui qui le trahit. Jésus envoya ces douze, deux à deux, après leur avoir donné ces instructions : N'allez point dans la voie des gentils, et n'entrez point dans les villes des Samaritains; mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël. Et en allant, prêchez et dites : Le royaume des cieux est proche. Rendez la santé aux malades, purifiez les lépreux, ressuscitez les morts, chassez les démons; vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne possédez ni or ni argent, ni autre monnaie dans vos ceintures. Point de sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni plusieurs chaussures, ni des bâtons; car l'ouvrier est digne de sa nourriture. En quelque ville ou en quelque village que vous entriez, informez-vous qui en est digne, et demeurez chez lui jusqu'à ce que vous vous en alliez. Or, en entrant dans la maison, saluez-la, disant : Paix à cette maison! Et si cette maison en est digne, votre paix viendra sur elle; que si elle n'en est pas digne, votre paix reviendra à vous. Et lorsque quelqu'un ne voudra pas vous recevoir ni écouter vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville, et secouez la poussière de vos pieds. En vérité, je vous le dis : Au jour du jugement, Sodome et Gomorre seront traitées avec moins de rigueur que cette ville-là. Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

« Cependant gardez-vous des hommes, car ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, et ils vous fouetteront dans leurs synagogues; et vous serez conduits, à cause de moi, aux gouverneurs et aux rois, pour me rendre témoignage devant eux et devant les nations. Lors donc qu'on vous fera comparaître, ne vous mettez point en peine, ni comment vous parlerez, ni de ce que vous direz; car ce que vous devez leur dire, vous sera donné à l'heure même. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. Or, le frère livrera le frère à la mort, et le père le fils, les enfants mêmes se soulèveront contre leurs pères et mères, et les feront mourir. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom; mais qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. Lors donc qu'ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre. En vérité, je vous le dis, vous n'en aurez pas fini avec toutes les villes d'Israël, que le Fils de l'homme viendra. Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur. S'ils ont appelé le père de famille Béelzébub, à combien plus forte raison traiteront-ils ainsi ses domestiques? Ne les craignez donc point; car il n'y a rien de caché

qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu. Ce que je vous dis dans l'obscurité, dites-le dans la lumière; ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits. Et ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme, mais craignez plutôt celui qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer. N'est-il pas vrai que deux passereaux ne se vendent qu'une obole? Et cependant il n'en tombe aucun sur la terre sans votre Père. Pour vous, les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point; vous valez mieux que beaucoup de passereaux.

« Quiconque donc me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux. Et quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux.

« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, la belle-fille d'avec la belle-mère. Et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; et qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Et qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Qui conserve sa vie, la perdra, et qui la perdra pour l'amour de moi, la retrouvera.

« Qui vous reçoit, me reçoit; et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense d'un prophète; et qui reçoit le juste en qualité de juste, recevra la récompense d'un juste. Et quiconque donnera seulement à boire un verre d'eau froide à l'un de ces plus petits, parce qu'il est de mes disciples, en vérité, je vous le dis, il ne perdra point sa récompense [1]. »

Voilà quels ordres ce nouveau conquérant donne à son armée. Cette armée, ce sont douze hommes; et parmi ces douze hommes, tous pauvres et sans crédit, il y a quatre pêcheurs, un publicain, et même un traître; et il s'agit de conquérir, non pas un hameau, une bourgade, une ville, une province, mais l'univers : pour le moment, ils vont s'essayer dans la Judée à la conquête du monde. Ils n'ont qu'une arme; cette arme, c'est la prédication, c'est la parole; et ils ne savent pas la manier, ignorants et sans lettres; et encore leur est-il défendu de s'en inquiéter dans les périls les plus graves; et c'est avec cette arme unique, qu'ils doivent faire ce que les Platon, les Cicéron n'ont pas même osé rêver avec toute leur éloquence : établir

[1] Matth., 10, 1-42. Marc, 6, 7-13. Luc, 9, 1-6.

le royaume du ciel sur toute la terre, le règne de Dieu sur tous les hommes, de la vérité sur toutes les erreurs, de la vertu sur tous les vices : et faire cela en prêchant, aux peuples et aux rois, aux savants et aux ignorants, un Dieu crucifié, dont la morale consiste à porter sa croix. Il leur est commandé d'annoncer, de souhaiter la paix; mais cette paix, c'est la vérité, c'est la justice; toutes les erreurs, toutes les passions lui feront la guerre; la paix qu'ils apportent, ne leur vaudra que le glaive. Ils seront haïs, persécutés, fouettés, mis à mort, non-seulement par les magistrats et les princes, mais par leurs parents et leurs amis : ils seront odieux à tous les hommes. Et quelle défense contre tant de périls? la douceur de la brebis, la simplicité de la colombe, la fuite d'une cité dans une autre. Tel est ce nouveau général, telle est son armée, telle est sa tactique, telle est son entreprise. Tout cela est incroyable! sans aucun doute. Mais il est une chose encore plus incroyable, c'est ce que nous voyons : le monde converti par ces douze hommes, le successeur de leur chef à la tête d'un nouveau genre humain, les successeurs des autres à la tête de nouveaux peuples; l'univers enfin au pied de la croix. Quel moyen d'y rien comprendre, d'y rien concevoir? Il n'y en a qu'un : c'est de nous prosterner au pied de la croix avec l'univers chrétien, et d'y adorer celui qui a voulu triompher et régner par elle.

« Et après que Jésus eut achevé de donner ces instructions à ses douze disciples, il partit de là pour aller enseigner et prêcher dans leurs villes.

« Et eux, de leur côté, s'en allèrent et parcouraient les bourgades, annonçant l'Évangile, prêchant la pénitence, chassant beaucoup de démons, oignant d'huile beaucoup de malades, et opérant des guérisons partout [1]. »

« En ce temps-là Hérode, le tétrarque, apprit ce qui se disait de Jésus; car le nom de Jésus était devenu célèbre. Il fut instruit de toutes les choses qu'il opérait, et il ne savait qu'en penser, parce que les uns disaient : C'est Jean qui est ressuscité, et c'est pour cela que des miracles s'opèrent en lui. D'autres disaient : C'est Élie qui a paru; et d'autres. C'est un des anciens prophètes qui est revenu au monde. Mais Hérode disait : J'ai coupé la tête à Jean. Qui est donc celui-ci de qui j'apprends de telles choses? Et il cherchait à le voir. Enfin il dit aux jeunes gens de sa suite : C'est Jean, à qui j'ai coupé la tête, qui est ressuscité. Car ce même Hérode avait envoyé prendre Jean, et l'avait fait mettre aux fers dans la prison, à cause d'Hérodiade, femme de Philippe, son frère, qu'il avait épousée;

[1] Matth., 11, 1. Marc, 6, 12 et 13. Luc, 9, 6.

parce que Jean disait à Hérode : Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. Hérode voulut le faire mourir ; mais il craignit le peuple, à cause qu'on tenait Jean pour un prophète. Cependant Hérodiade lui tendait des piéges, et voulait le tuer, mais ne pouvait: parce qu'Hérode, qui craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint, le faisait garder, agissait même en beaucoup de choses par son conseil, et l'écoutait volontiers.

« Mais enfin il arriva un jour favorable, le jour de la naissance d'Hérode, auquel il fit un festin aux princes, aux tribuns militaires et aux principaux de la Galilée. Car la fille d'Hérodiade, étant entrée et ayant dansé devant Hérode, lui plut tellement, et à ceux qui étaient à table avec lui, qu'il lui dit : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai. Et il lui jura : Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand ce serait la moitié de mon royaume. Elle, étant sortie, dit à sa mère : Que demanderai-je? Sa mère lui répondit : La tête de Jean-Baptiste. Et étant rentrée aussitôt en grande hâte où était le roi, elle lui fit sa demande, disant : Je veux que vous me donniez tout présentement dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. Le roi en fut très-affligé ; néanmoins, à cause du serment qu'il avait fait, et de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut pas la contrister par un refus. Ainsi ayant envoyé un de ses gardes, il commanda qu'on apportât la tête de Jean dans un bassin, Et le garde lui coupa la tête dans la prison. Et il apporta la tête dans un bassin, la donna à la fille, et la fille la donna à sa mère [1]. »

Les apôtres voyaient dans le sort de saint Jean un commentaire parlant de ce que Jésus venait de leur dire. Jean était venu pour annoncer la paix, réconcilier les pères et les enfants, et les préparer tous à l'avénement du Christ. Le peuple croit à sa parole et le révère comme un prophète ; mais les pharisiens disent qu'il est possédé du démon. Le tétrarque de la Galilée, Hérode-Antipas, le regarde comme un juste et un saint, mais il en a peur : parce que ce saint le reprend de ses crimes, en particulier de son inceste. Hérode avait épousé la fille d'Arétas, roi des Arabes ; mais ayant vu Hérodiade, femme de son frère, Hérode-Philippe, il conçut pour elle une criminelle passion, et lui promit de renvoyer sa première femme pour l'épouser à sa place. La loi de Moïse commandait au frère d'épouser la veuve de son frère mort sans enfants. Mais Hérodiade n'était point veuve, son mari vivait, et elle en avait entre autres une fille, Salomé, la danseuse. C'était donc sous tous les rapports un énorme scandale. De plus, une guerre s'ensuivit entre Arétas et Hérode, où les Juifs essuyèrent une

[1] Matth., 14, 1-11. Marc, 6, 14-28. Luc, 4, 7-9.

sanglante défaite. Jean défendait donc et la cause de Dieu et la cause de l'humanité, lorsqu'il disait : Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. Le juste est mis en prison par le coupable. Hérode eût bien voulu le faire mourir aussitôt : une chose l'empêche, la crainte du peuple. Arrive la fête de sa naissance, jour de réjouissances et de grâces ; il est assis au festin, parmi les délices ; une jeune fille, celle-là même dont les reproches de Jean tendaient à venger l'honneur, reçoit l'assurance d'obtenir tout ce qu'elle demandera. Elle demandera peut-être la liberté de Jean, son vengeur, son bienfaiteur. Elle veut sa tête, et sur l'heure même, et à l'heure même on lui apporte la tête de Jean dans un bassin, parmi les autres mets de la table. Au public on eut soin de dire, comme nous le voyons par l'historien Josèphe [1], que cela s'était fait pour des raisons d'État, par mesure de haute politique, pour la sûreté du royaume : tandis que ce n'était qu'un meurtre au profit de l'adultère et de l'inceste. Et voilà l'histoire de toutes les oppositions que l'Évangile ou la vérité rencontre dans le monde.

« Les disciples de Jean, ayant appris sa mort, vinrent prendre son corps et le mirent dans un tombeau. Ensuite ils allèrent dire à Jésus ce qui était arrivé [2]. »

« Cependant les apôtres, de retour de leur mission, s'étant rassemblés auprès de Jésus, lui racontèrent ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils avaient enseigné. Et il leur dit : Venez vous retirer en particulier dans quelque lieu solitaire, et vous reposer un peu. Car, comme il y avait beaucoup de personnes qui allaient et venaient, ils n'avaient pas seulement le temps de manger. Étant donc montés dans une barque, ils s'en allèrent à l'écart, dans un lieu désert du territoire de Bethsaïde, à l'autre bord de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade. Il y en eut qui les virent partir, et beaucoup le surent ; de sorte qu'on y courut par terre de toutes les villes, et on y vint avant eux. Ils le suivaient en foule, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait dans la personne de ceux qui étaient malades. Jésus, sortant de la barque, vit cette grande multitude de peuple, et il en eut compassion, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Il les reçut, et monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, la Pâque, qui est la fête des Juifs, était proche. Jésus commença à leur enseigner beaucoup de choses. Il leur parlait du royaume de Dieu, et il rendait la santé à ceux qui avaient besoin de guérison.

« Comme il était déjà tard, ses douze disciples, s'approchant, lui dirent : Ce lieu-ci est désert, et l'heure est déjà passée ; renvoyez-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 18, c. 7. — [2] Matth., 14, 12. Marc, 6, 29.

les, afin qu'ils aillent aux environs dans les villages et les bourgs s'acheter de quoi manger. Il leur répondit : Il n'est pas besoin qu'ils y aillent ; donnez-leur à manger vous-mêmes. Et ils lui dirent : Allons donc acheter pour deux cents deniers de pain, et nous leur donnerons à manger. » En monnaie romaine, les deux cents deniers faisaient un peu plus de cent soixante francs. « Alors Jésus, levant les yeux et considérant cette grande multitude qui était venue à lui, dit à Philippe : D'où achèterons-nous du pain, afin que ceux-ci aient à manger ? Or, il disait cela pour l'éprouver ; car lui-même savait bien ce qu'il allait faire. Philippe répondit : Du pain pour deux cents deniers ne suffirait pas pour que chacun en eût un peu. Jésus leur dit : Combien avez-vous de pains ? allez et voyez. Ayant su ce qu'ils en avaient, André, l'un de ses disciples, frère de Simon-Pierre, lui dit : Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde, à moins que nous n'allions acheter à manger pour tout ce peuple ? Or, il y avait environ cinq mille hommes, sans y comprendre les femmes et les enfants. Alors il leur ordonna de les faire tous asseoir par bandes, chacune de cinquante, sur l'herbe verte ; car il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu. Ils obéirent et les firent tous asseoir en diverses troupes, les unes de cent, les autres de cinquante.

« Jésus prit donc les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il les bénit : il rompit ensuite les pains et les donna à ses disciples, afin qu'ils les missent devant ceux qui étaient assis. Il leur partagea aussi à tous les deux poissons, et leur en donna autant qu'ils en voulurent. Tous mangèrent et furent rassasiés. Quand ils le furent, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne soit perdu. Ils les ramassèrent donc ; et des morceaux que laissèrent ceux qui avaient mangé des cinq pains d'orge, ils en emplirent douze corbeilles. On emporta aussi ce qui était resté des poissons. Ces hommes, ayant donc vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète qui devait venir au monde. Mais Jésus, sachant qu'ils allaient venir pour l'enlever et le faire roi, obligea aussitôt ses disciples d'entrer dans la barque, afin qu'ils passassent avant lui de l'autre côté du lac, vers Bethsaïde, tandis qu'il congédierait la multitude ; et après qu'il l'eut congédiée, il s'enfuit une seconde fois sur la montagne tout seul. Il y monta pour prier ; et la nuit étant venue, il y demeura seul.

« Il était déjà tard lorsque les disciples descendirent vers la mer. Ils montèrent dans la barque, et s'avançaient vers Capharnaüm, à l'autre bord de la mer. Or, il était déjà nuit, et Jésus n'était pas encore venu à eux. Cependant la barque au milieu de la mer était

agitée des flots; car un grand vent étant venu à souffler, la mer s'éleva. Jésus, voyant qu'ils avaient beaucoup de peine à ramer, parce que le vent leur était contraire, vint à eux vers la quatrième veille de la nuit, marchant sur la mer, et il voulait les passer. Lors donc qu'ils eurent fait, à force de rames, vingt-cinq ou trente stades, » environ cinq quarts de lieue, « ils aperçurent Jésus qui marchait sur la mer et qui s'approchait de la barque, et ils eurent peur. C'est un fantôme, dirent-ils tout troublés, et la frayeur leur fit pousser un cri; car ils l'aperçurent tous, et l'effroi fut universel. Mais aussitôt il leur parla, et leur dit : Rassurez-vous, c'est moi; ne craignez point. Seigneur, lui répondit Pierre, si c'est vous, commandez-moi d'aller à vous sur les eaux. Venez, lui dit-il. Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort, il eut peur, et, commençant d'enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi ! Et aussitôt Jésus, étendant la main, le prit et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ! Alors les disciples désirèrent de recevoir Jésus dans la barque, et il y monta. Dès que Jésus et Pierre y furent montés, le vent cessa; ce qui les étonna encore davantage. Car dans le trouble où ils étaient, ils ne firent point réflexion à ce qui était arrivé au sujet des pains, parce que leur cœur était aveuglé. Et aussitôt la barque aborda au lieu où ils allaient. Alors ceux qui étaient dans cette barque, s'approchant de lui, l'adorèrent, en lui disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.

« Après avoir ainsi traversé le lac, ils vinrent au pays de Génézareth. Les habitants reconnurent aussitôt Jésus; et parcourant toute la contrée, ils apportèrent les malades dans des lits, partout où ils entendaient dire qu'il était. En quelque lieu qu'il entrât, soit bourgs, soit villages ou villes, on mettait les malades dans les places publiques, et on le priait de leur laisser seulement toucher le bord de sa robe. Et tous ceux qui le touchaient étaient guéris [1].

Ce miracle de la multiplication des pains, arrivé vers le temps de la pâque judaïque, figurait le miracle plus grand de la Pâques chrétienne, dont Jésus allait annoncer l'institution.

« Le jour d'après cette multiplication merveilleuse, la foule qui s'était arrêtée à l'autre côté de la mer, remarqua qu'il n'y avait point eu là d'autre barque que celle où les disciples étaient entrés, et que Jésus n'était point entré avec eux, mais que les disciples seuls s'en étaient allés. Et comme il était depuis arrivé d'autres barques de Tibériade, près du lieu où le Seigneur, après avoir rendu grâces, les avait nourris de pain, et qu'ils connurent enfin que Jésus n'était point

[1] Matth., 14, 13-36. Marc, 6, 30-56. Luc, 9, 10-17. Joan., 6, 1-21.

là, non plus que ses disciples, ils entrèrent dans ces barques, et vinrent à Capharnaüm, cherchant Jésus. Et l'ayant trouvé au delà de la mer, ils lui dirent : Maître, quand êtes-vous venu ici? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé du pain, et que vous avez été rassasiés. Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera; car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau. Ils lui dirent donc : Que ferons-nous pour opérer les œuvres de Dieu? Jésus répondit et leur dit : L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Ils lui dirent donc : Quel miracle donc faites-vous, afin que nous le voyions, et que nous croyions en vous? quelle œuvre faites-vous? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. Jésus donc leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. Ils lui dirent donc : Seigneur, donnez-nous toujours ce pain-là. Mais Jésus leur dit : Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais je vous l'ai déjà dit : Vous m'avez vu, et vous ne croyez point. Tout ce que me donne le Père viendra à moi; et celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors; car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or, la volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. Et c'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.

« Les Juifs donc murmuraient contre lui, parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant descendu du ciel. Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment donc celui-ci dit-il : Je suis descendu du ciel? Jésus donc, répondant, leur dit : Ne murmurez point entre vous. Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a donc ouï le Père, et a appris, vient à moi. Non qu'aucun ait vu le Père, si ce n'est celui qui est de Dieu ; celui-là a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis, qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Mais voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain,

il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde.

« Les Juifs donc se disputaient entre eux, disant : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? Jésus leur dit donc : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle; et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par le Père; de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel, non comme la manne dont vos pères ont mangé, et n'en sont pas moins morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.

« Ce fut en enseignant dans la synagogue de Capharnaüm, que Jésus dit ces choses. Beaucoup donc de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : Ce discours est dur, et qui peut l'écouter ? Mais Jésus, sachant en soi-même que ses disciples murmuraient de cela, leur dit : Cela vous scandalise-t-il ? que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'homme monté où il était auparavant ? C'est l'esprit qui vivifie : la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. Mais il y a quelques-uns parmi vous qui ne croient pas. Car Jésus savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient point, et qui était celui qui le trahirait. Et il disait : C'est pour cela que je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père. Dès lors beaucoup de ses disciples se retirèrent de sa suite, et ils n'allaient plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : Et vous, ne voulez-vous point vous en aller aussi ? Simon-Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus leur répondit : Ne vous ai-je pas choisis vous douze ? néanmoins un de vous est un démon. Ce qu'il disait de Judas Iscariote, fils de Simon; car c'était lui qui devait le trahir, quoiqu'il fût l'un des douze [1]. »

C'est ici le mystère de la grâce et de l'amour de Dieu. Dieu aime sa créature d'un amour incompréhensible. Entre Dieu et la créature même la plus parfaite, il y a une distance infinie, qu'il est d'une infinie impossibilité à la créature de franchir. Ainsi donc, s'unir immédiatement à Dieu; le voir, non plus à travers le voile de la créa-

[1] Joan., 6, 22-72.

tion, mais en lui-même, c'est pour l'homme, même dans son état de nature entière, une impossibilité infinie. Cependant Dieu appelle l'homme à le voir en lui-même, face à face, tel qu'il est, tel que lui-même il se voit ; il l'appelle à être heureux de son bonheur, à faire éternellement une même société immédiate avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; en un mot, Dieu l'appelle à une félicité infiniment au-dessus de toute créature, non-seulement existante, mais possible. Qui donc comblera l'immense intervalle ? qui rendra possible à l'homme ce qui lui est naturellement de toute impossibilité ? C'est encore Dieu, par son amour. L'homme ne pouvant monter jusqu'à Dieu, Dieu descendra jusqu'à l'homme par une certaine émanation de sa puissance, de son intelligence et de son amour. Cette ineffable condescendance de Dieu vers l'homme, est ce qu'on nomme la grâce, don infiniment au-dessus de la nature : car, par la nature, Dieu nous donne nous-mêmes à nous-mêmes, et par la grâce, il se donne lui-même à nous. Cette donation, lorsqu'elle est pleine et parfaite, s'appelle gloire. La gloire est ainsi la consommation de la grâce, et la grâce le commencement de la gloire. C'est là le royaume de Dieu, le royaume du ciel. La grâce nous élève, nous établit, nous fait vivre dans ce royaume, dans ce monde surnaturel, par la foi, l'espérance et la charité. L'âme de l'homme devait finalement être transfigurée en la gloire de Dieu, son corps devait participer à la gloire de l'âme ; et comme son corps tient à l'univers matériel, cet univers même devait, par l'homme, participer à la gloire de Dieu et devenir un resplendissement de la lumière éternelle.

Le premier homme rompit cette harmonie admirable. Élevé par la grâce jusqu'à Dieu, il tomba par le péché au-dessous de lui-même. Entre lui et Dieu se rouvrit un infranchissable abîme : son intelligence fut obscurcie, sa volonté inclinée au mal, et son corps rempli de passions basses. Au lieu de dominer la créature matérielle pour l'élever jusqu'à Dieu, il fut asservi à elle. L'univers alla se profanant et se prostituant aux démons : le pain même et le vin furent des attributs de faux dieux.

Ce que l'homme avait rompu, le Fils de Dieu, devenant Fils de l'homme, le renoue, et d'une manière indissoluble. En prenant une âme et un corps comme les nôtres, il unit à la Divinité, en sa personne, et le monde des âmes et le monde des corps. Il devient le centre conaturel de tout. En lui, par lui et avec lui, toute la création se régénère, s'élève au-dessus d'elle-même, se divinise ; en lui, par lui et avec lui, Dieu est glorifié dans toutes les créatures, et toutes les créatures en Dieu.

En prenant un âme et un corps, le Fils de Dieu s'est uni en gé-

néral toute la création et à toute la création. Mais l'homme est une créature libre : il faut qu'il entre librement dans cette union. Mais cette union est au-dessus de la nature humaine : l'homme n'y peut entrer par ses propres forces; il faut que le Père l'attire au Fils, pour y prendre, par la foi, l'espérance et l'amour, une existence, une vie surnaturelle et divine. Mais l'homme peut résister à cet attrait; alors il reste dans les ténèbres extérieures. Pour monter au-dessus de soi, l'homme a besoin d'une force au-dessus de la sienne; mais pour descendre, de si haut qu'il puisse être, il n'a qu'à se laisser tomber.

Comme le Verbe s'est uni en général la nature humaine en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, il veut s'unir de même à chacun de nous en particulier : nous donner sa chair et son sang pour nous changer en lui, afin que, devenant avec lui comme une même chose, nous entendions de son entendement, nous voulions de sa volonté, nous vivions de sa vie, nous soyons glorifiés de sa gloire. Les merveilles de la nourriture corporelle, il les reproduit plus merveilleuses encore dans la nourriture spirituelle. Il a dit au commencement : Que la terre produise des plantes, et les plantes des fruits ; et, depuis ce temps, le froment et la vigne se nourrissent de la terre, et l'homme se nourrit du fruit de la vigne et du froment. Et cette nourriture s'opère par transsubstantiation. Le froment et la vigne changent en leur substance propre la substance de la terre ; l'homme change en sa substance propre la substance du pain et du vin. Par ce mystérieux changement, la substance de la terre, qui, dans son état naturel, est inerte, insipide, sans couleur, prend une certaine vie, beauté et saveur dans le végétal : le pain et le vin prennent dans l'homme une vie, non-seulement animale, mais raisonnable. La cause de cette surnaturalisation progressive, c'est un principe plus élevé dans la plante que dans la terre, plus élevé dans l'animal que dans la plante, plus élevé dans l'homme que dans le reste. Lors donc que par une transsubstantiation analogue, le pain et le vin sont changés au corps et au sang, non plus d'un pur homme, mais d'un Homme-Dieu, ils participent nécessairement à une vie toute divine, ils deviennent esprit et vie. Et alors ce corps et ce sang, contenant un principe infiniment plus élevé que l'homme, lui étant donnés pour nourriture, ne doivent pas se changer en lui, mais le changer en eux, le faire devenir le corps d'un Dieu, le faire demeurer en ce Dieu, et ce Dieu en lui. Il est alors naturel que ce Dieu le ressuscite au dernier jour, non pour le jugement et la condamnation, mais pour la gloire, mais pour sa gloire, comme étant un membre de son corps.

Les Juifs de Capharnaüm ne soupçonnaient pas la sublimité de ce

mystère ; ils l'envisageaient, non des yeux de la foi, mais des yeux du corps. Quand Jésus parle de leur donner sa chair à manger, ils n'y voient que la chair d'un homme, la chair du fils de Joseph, une chair morte, mise en lambeaux, et qui, dans ce sens, ne sert de rien ; ils n'y voyaient pas l'Esprit, la Divinité qui la vivifiait d'une vie divine et ineffable. Ils ne pensaient pas que celui qui nous donne à manger notre future chair et notre futur sang dans le pain et dans le vin, pouvait nous donner sa propre chair et son propre sang sous les formes accidentelles des mêmes aliments. Ses paroles sont esprit et vie, et eux n'y voyaient que matière grossière et que mort.

Élevons nos esprits et nos cœurs. Croyons, mais surtout aimons, et nous concevrons quelque chose à ce mystère. Celui qui aime passionnément, voudrait toujours être avec ce qu'il aime ; et, s'il en aime deux, il voudrait être à la fois avec l'un et avec l'autre. Celui qui aime passionnément voudrait se rendre semblable à ce qu'il aime et se le rendre semblable ; son amour ne connaît point de distance, mais affectionne l'égalité. Celui qui aime passionnément voudrait être dans ce qu'il aime, et que ce qu'il aime fût dans lui ; il voudrait être ce qu'il aime, et que ce qu'il aime fût lui ; il voudrait être deux, pour s'aimer l'un l'autre, et un, pour s'aimer plus intimement et n'avoir qu'une même puissance, qu'une même intelligence, qu'un même amour, qu'une même vie, qu'une même félicité. L'Eucharistie n'est que ce mystère d'amour. Seulement, celui qui aime est Dieu, c'est-à-dire quelqu'un qui aime avec une puissance, une intelligence, un amour infinis. Dès lors, tout se conçoit, tout se comprend, même ce qu'il y a d'inconcevable et d'incompréhensible ; car on conçoit, on comprend que cela doit l'être, puisque c'est Dieu qui aime.

« Après cela, dit l'évangéliste saint Jean, Jésus allait de côté et d'autre dans la Galilée ; car il ne voulait pas aller de côté et d'autre dans la Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir [1]. »

Les évangélistes sont très-courts dans leurs récits. Il est probable, le temps de la Pâque étant proche, ainsi que nous l'avons vu, que Jésus alla à Jérusalem, où les Juifs, c'est-à-dire le grand conseil, lui dressèrent des embûches ; ce qui l'empêcha de parcourir davantage la Judée, et le fit revenir en Galilée.

« Alors des pharisiens et des scribes, qui étaient venus de Jérusalem, vinrent ensemble le trouver : et s'étant aperçus que quelques-uns de ses disciples prenaient leur repas avec des mains communes, c'est-à-dire non lavées, ils les en blâmèrent. Car les pharisiens et tous les Juifs ne mangent point qu'ils ne lavent souvent leurs mains,

[1] Joan., 7, 1.

gardant en cela la tradition des anciens. Et lorsqu'ils reviennent de la place publique, ils ne mangent point sans s'être baptisés ou plongés dans l'eau. Et ils ont encore beaucoup d'autres coutumes qu'ils ont reçues et qu'ils observent, comme de baptiser les coupes, les pots, les vaisseaux d'airain et les lits. Les pharisiens donc et les scribes lui demandèrent : Pourquoi vos disciples transgressent-ils la tradition des anciens? car ils ne se lavent point les mains quand ils mangent, mais ils prennent leurs repas avec des mains communes. Il leur répondit : Pourquoi vous-mêmes transgressez-vous le commandement de Dieu, pour votre tradition? Car Dieu a dit : Honorez votre père et votre mère ; et : Que celui qui dira des paroles outrageuses à son père ou à sa mère, soit puni de mort. Et vous, au contraire, vous dites : Quiconque dira à son père ou sa mère, Anathème soit à Dieu tout profit que vous tirerez de moi (formule d'interdiction qui se trouve mot à mot dans le Talmud) [1], celui-là ne doit point honorer son père ou sa mère ; vous ne lui permettez même plus de rien faire pour les assister. Et ainsi vous rendez vain le commandement de Dieu, la parole de Dieu, par votre tradition que vous-mêmes avez établie. Hypocrites! Isaïe a bien prophétisé de vous, en disant : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est bien éloigné de moi. Mais c'est en vain qu'ils m'honorent, lorsqu'ils enseignent des doctrines et des ordonnances d'hommes. Car, laissant là le commandement de Dieu, vous observez avec soin la tradition des hommes, le baptême des pots et des coupes, et vous faites beaucoup d'autres choses semblables.

« Puis ayant rappelé la foule, il leur dit : Écoutez-moi tous, et comprenez bien ceci. Rien de ce qui est hors de l'homme et qui entre dans l'homme ne peut le souiller ; mais ce qui sort de l'homme, c'est ce qui le souille. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui en sort. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende! Alors ses disciples, s'approchant, lui dirent : Savez-vous que les pharisiens, ayant entendu cela, se sont scandalisés? Mais il leur répondit : Toute plante que n'a point plantée mon Père céleste sera arrachée. Laissez-les ; ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles : que si un aveugle sert de guide à un aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. Après qu'il eut quitté le peuple, et qu'il fut entré dans la maison, ses disciples l'interrogèrent sur la parabole, et Pierre lui dit : Expliquez-nous cette parabole-là. Jésus répondit : Êtes-vous encore, vous autres, sans intelligence? Êtes-vous donc si peu éclairés? Ne comprenez-vous pas

[1] *Talmud*, traité *Nedarim*, fol. 47.

que tout ce qui entre de dehors dans l'homme ne peut le souiller, parce que cela n'entre pas dans le cœur, mais va dans le ventre et se décharge aux lieux secrets, emportant tout ce que les aliments ont d'impur? Mais ce qui sort de l'homme, disait-il, c'est ce qui souille l'homme; car ce qui sort de la bouche part du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. Car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, la fourberie, les faux témoignages, les impudicités, l'œil malin de l'envie, le blasphème, l'orgueil, la folie. Tous ces maux viennent du dedans; c'est là ce qui souille l'homme. Mais de manger sans laver ses mains, cela ne le souille point [1]. »

On s'étonnera peut-être que Jésus-Christ s'exprime avec tant de force contre les vaines traditions des pharisiens et leurs purifications excessives. C'est que réellement c'est par là qu'ils se sont aveuglés de plus en plus, qu'ils ont aveuglé les Juifs, et qu'ils sont tombés les uns et les autres dans la fosse où nous les voyons plongés. Ils ont étouffé la loi de Dieu sous un amas d'observances vaines, de purifications matérielles, de subtilités incroyables. Celle que rappelle Jésus-Christ se trouve dans le Talmud et se met encore en usage. Celui qui veut empêcher un autre de tirer de lui aucun service, n'a qu'à prononcer cette formule : *Corban*, c'est-à-dire, don consacré, tout ce qui de moi pourrait vous être utile ! Dès lors ce serait un sacrilége au premier de rendre aucun service au second, et au second d'en recevoir du premier. Cette interdiction d'utilité, comme l'appellent les rabbins ou pharisiens modernes, s'étend au père et à la mère. Le Talmud en cite un exemple. Un homme qui avait interdit son père, vint à marier son fils. Désirant que son père pût assister au repas des noces, il s'avisa de ce moyen. Il dit à son ami : Je vous fais don de la salle et du festin, à charge que vous y inviterez mon père. La donation fut déclarée nulle par les docteurs, et le père resta exclu de la maison [2].

Une chose encore digne de remarque, c'est que parmi les maux qui sortent du cœur et souillent l'homme, Jésus-Christ compte immédiatement après l'orgueil, la folie. C'est que la folie est le plus souvent un effet de l'orgueil : et l'homme devient fou par le même principe qu'il est orgueilleux, parce qu'il se préfère aux autres.

Est-il nécessaire de dire à ceux qui abusent des paroles de Jésus-Christ pour violer les lois de son Église sur l'abstinence et le jeûne, que ce n'est pas la nourriture qui entre dans le corps de l'homme qui

[1] Matth., 15, 1-20. Marc, 7, 1-23. — [2] *Talmud*, traité *Nedarim*, fol. 48.

souille son âme, mais ce qui sort de son cœur, l'orgueil, la révolte contre l'Église? Révolte qui s'ajoute le sacrilége, lorsque, pour se défendre, elle abuse des paroles de l'Écriture.

« Jésus, étant ensuite parti de là, s'en alla sur les confins de Tyr et de Sidon. Il entra dans une maison, et ne voulut pas que personne le sût; mais il ne put demeurer caché. Car une femme chananéenne, sortie de ces confins-là, dont la fille avait un esprit immonde, ayant entendu dire qu'il était là, se mit aussitôt à crier, et à lui dire: Ayez pitié de moi, Seigneur, Fils de David! ma fille est misérablement tourmentée par le démon. Mais il ne lui répondit pas un mot. Et ses disciples, s'approchant de lui, le priaient, en lui disant: Congédiez-la, parce qu'elle crie après nous. Il leur répondit: Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Mais elle entra, se jeta à ses pieds, et l'adora, disant: Seigneur, secourez-moi! Et elle le priait de chasser le démon de sa fille. Mais il lui dit: Laissez premièrement rassasier les enfants; car il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. Cela est vrai, Seigneur! répliqua-t-elle; cependant les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus lui dit: O femme, votre foi est grande! qu'il vous soit fait comme vous le désirez. Allez, à cause de cette parole, le démon est sorti de votre fille. Et sa fille fut guérie à l'heure même. Et lorsqu'elle fut venue en sa maison, elle trouva sa fille couchée sur le lit et le démon sorti. Or, cette femme était païenne, et Syrophénicienne de nation [1]. »

Jésus avait quitté la Judée, où les Juifs cherchaient à le faire mourir; il avait quitté la Galilée, où les pharisiens le poursuivaient de leurs embûches et de leurs calomnies; il s'était avancé sur les confins de la gentilité. Là, une femme de la race maudite de Chanaan lui témoigne une foi, une humilité si grandes, qu'il ne s'en était jamais vu de pareilles. Elle figurait la gentilité entière, qui, lorsque les Juifs auront repoussé l'Évangile, le recevra avec la foi et l'humilité de la Chanaéenne.

« Jésus, quittant ensuite les confins de Tyr, vint par Sidon vers la mer de Galilée, passant au milieu du pays de la Décapole, » le même pays où l'homme qui avait été délivré d'une légion d'esprits immondes, avait publié ses merveilles. « On lui amena alors un homme, qui était sourd et muet, et on le priait de lui imposer les mains. Jésus donc, le tirant à l'écart hors de la foule, lui mit ses doigts dans ses oreilles et de la salive sur la langue. Puis, levant les yeux au ciel, il jeta un soupir, et lui dit: *Ephphetha*, c'est-à-dire, ouvre-toi. Et

[1] Matth., 15, 21-29. Marc, 7, 24-31.

aussitôt ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée, et il parlait fort distinctement. Et il leur défendit de le dire à personne; mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient. Et, l'admirant de plus en plus, ils disaient: Il a bien fait toutes choses; il a fait entendre les sourds et parler les muets [1]. »

« Ensuite Jésus étant monté sur une montagne où il s'assit, de grandes troupes de peuple vinrent à lui, ayant avec eux des muets, des aveugles, des boiteux, des estropiés et beaucoup d'autres; et ils les mirent à ses pieds, et il les guérit. De sorte que ces peuples étaient dans l'admiration, voyant que les muets parlaient, que les boiteux marchaient, que les aveugles voyaient; et ils rendaient gloire au Dieu d'Israël.

« Comme il se trouva de nouveau une grande multitude qui n'avait rien à manger, Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : J'ai compassion de cette multitude, parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger; et je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur que les forces ne leur manquent en chemin. Ses disciples lui répondirent : Comment pourrions-nous trouver dans ce désert assez de pain pour rassasier tant de peuple? Jésus leur demanda : Combien avez-vous de pains? Ils lui dirent: Sept, et quelques petits poissons. Alors il commanda au peuple de s'asseoir sur la terre. Et prenant les sept pains et rendant grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer; et ils les distribuèrent au peuple. Il bénit aussi les petits poissons, et commanda qu'on les distribuât. Tous mangèrent, et furent rassasiés, et des morceaux qui restèrent on en remporta sept corbeilles pleines. Or, le nombre de ceux qui avaient mangé était d'environ quatre mille hommes, sans compter les petits enfants et les femmes. Et Jésus, les ayant congédiés, monta aussitôt dans une barque avec ses disciples et vint du côté de Dalmanutha, dans la contrée de Magédan ou Magdala [2].

« Alors les pharisiens et les saducéens vinrent de concert trouver Jésus. Ils commencèrent par disputer avec lui. Ensuite ils le prièrent de leur faire voir quelque prodige dans le ciel, mais à dessein de le tenter. Il leur dit pour réponse : Le soir vous dites : Il fera beau demain, car le ciel est rouge; et le matin vous dites : Il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est sombre et rougeâtre. Hypocrites! vous savez juger la face du ciel, et vous ne savez pas reconnaître les signes des temps! Cette race méchante et adultère demande un signe; et pourquoi? ajoute-t-il en gémissant profondément. Mais il ne lui sera

[1] Marc, 7, 31-37. — [2] Matth., 15, 29-39. Marc, 8, 1-10.

as donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. Et, les ayant uittés, il s'en alla [1]. »

Les pharisiens et les saducéens étaient ennemis irréconciliables les ns des autres ; ils se réunissaient pour perdre le Sauveur. Jésus ne essait d'opérer sur la terre les prodiges de miséricorde annoncés ar les prophètes ; eux demandent un prodige de curiosité dans le iel. Jésus repousse leur hypocrisie sur elle-même. Ils faisaient les vants ; que ne reconnaissaient-ils donc les temps marqués dans les rophètes ? Quant au signe qu'ils demandent pour le tenter : avant n an, il leur sera donné plus même qu'ils ne demandent. Aux jours e sa mort et de sa résurrection, il y aura des signes manifestes et ans le ciel et sur la terre.

« Or, en passant au delà du lac, ses disciples avaient oublié de rendre du pain, et ils n'en avaient qu'un avec eux dans la barque. ependant Jésus leur donnait cet avis : Ayez soin de vous bien garer du levain des pharisiens et des saducéens, et du levain d'Hérode. ur quoi faisant réflexion, ils se disaient l'un à l'autre : C'est que ous n'avons pas de pain. Ce que Jésus connaissant, il leur dit : lommes de peu de foi, pourquoi vous entretenez-vous de cette ensée, que vous n'avez point de pain ? Quoi ! vous n'avez encore ni ens ni intelligence, et votre cœur est encore dans l'aveuglement ! yant des yeux, vous ne voyez point ! des oreilles, et vous n'entendez oint ! N'avez-vous pas non plus de mémoire ? Lorsque je distriuai les cinq pains à cinq mille hommes, combien remportâtes-vous le paniers pleins de morceaux ? Douze, lui dirent-ils. Et lorsque je listribuai les sept pains à quatre mille hommes, combien remporâtes-vous de corbeilles pleines de morceaux ? Sept, lui dirent-ils. Comment donc ne comprenez-vous point encore que ce n'est pas du pain que je vous ai dit : Gardez-vous du levain des pharisiens et des saducéens ? Alors ils comprirent qu'il ne leur avait pas dit de se garder du levain des pains, mais de la doctrine des pharisiens et des saducéens [2].

« Quand ils furent arrivés à Bethsaïde, on lui présenta un aveugle, qu'on le pria de toucher. Et prenant l'aveugle par la main, il le mena hors du bourg, lui mit de la salive sur les yeux, et, lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose. Cet omme, regardant, lui dit : Je vois marcher les hommes comme des arbres. Jésus lui mit encore une fois les mains sur les yeux, et le fit regarder ; et il fut tellement guéri, qu'il voyait distinctement tout le monde. Après cela Jésus le renvoya dans sa maison, disant : Allez-

[1] Matth., 16, 1-4. Marc, 8, 11-13. — [2] Matth., 16, 5-12. Marc, 8, 14-21.

vous-en chez vous ; et si vous entrez dans le bourg, ne dites ceci à personne [1].

« De Bethsaïde, Jésus s'en alla avec ses disciples dans les villages de Césarée et de Philippe : » auparavant *Panéas*, mais appelée Césarée par Philippe, le tétrarque, qui voulait faire sa cour à l'empereur Tibère. On lui donnait le surnom de *Philippe*, pour la distinguer d'une autre Césarée, rebâtie et magnifiquement ornée par le vieil Hérode, en l'honneur de l'empereur Auguste. Celle-ci, qui était située sur la mer Méditerranée, s'appelait auparavant *Tour de Straton*.

« Pendant qu'ils étaient en chemin, comme Jésus était en prières, seul avec ses disciples, il leur fit cette demande : Que disent les gens qu'est le Fils de l'homme? Ils lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres Élie ; les autres Jérémie, ou un des prophètes ressuscité. Et vous, leur dit alors Jésus, que dites-vous que je suis? Pierre, répondant, lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui repartit : Tu es bienheureux, Simon, fils de Jona ; car ce n'est point la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette même pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux [2]. »

C'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ, Fils de Dieu, à Simon, fils de Jona ; Jésus-Christ, qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon qui n'est pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique ; c'est à celui-là que Jésus-Christ parle, et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté. Et moi, dit-il, je te dis à toi, tu es Pierre ; et, ajoute-t-il, sur cette pierre j'établirai mon Église ; et, conclut-il, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Église, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice. Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Église. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de Pierre finisse avec lui ; ce qui doit servir de soutien à un Église éternelle ne peut jamais avoir

[1] Marc, 8, 22-26. — [2] Matth., 16, 13-19. Marc, 8, 27-29. Luc, 9, 18-20.

de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères, c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine. Jésus-Christ poursuit son dessein ; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, il ajoute : Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Toi qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement ; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. Tout est soumis à ces clefs ; tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux [1].

C'est ainsi que le plus docte et le plus éloquent évêque de France commentait, devant ses collègues assemblés, la promesse de Jésus-Christ à saint Pierre. Promesse, prédiction, il faut bien le remarquer : promesse inviolable, prédiction infaillible, mais non encore accomplie. Il dit au futur : Je bâtirai, je te donnerai. Ces paroles n'auront leur plein effet que quand il dira au présent : Pais mes agneaux, pais mes brebis. D'ici là, ce que Pierre pourra éprouver de faiblesses, ne touche aucunement les prérogatives qui lui sont annoncées, mais qu'il n'avait point encore reçues. Il n'était point encore institué chef de l'Église, mais seulement désigné pour l'être.

Après que Pierre eut confessé si hautement la divinité de son maître, et reçu de lui de si magnifiques promesses, « Jésus défendit fortement à ses disciples de dire à personne qu'il fût le Christ. Dès lors il commença à leur découvrir qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup ; qu'il y fût rejeté par les sénateurs, par les princes des prêtres et les scribes ou docteurs de la loi ; qu'il y fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Et il tenait ouvertement ce discours. Alors Pierre, l'ayant tiré à part, commença de le reprendre, en lui disant : Ah ! Seigneur, que cela soit loin de vous ! non cela ne vous arrivera point ! Mais Jésus, se retournant, dit à Pierre : Va derrière moi, Satan ; tu m'es un scandale, parce que tu ne goûtes point les choses de Dieu, mais celles des hommes. Puis, appelant à lui le peuple avec ses disciples, il leur dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver son âme (ou sa vie), la perdra ; et celui qui perdra son âme pour l'amour de moi et de l'Évangile, la sauvera. En effet, que sert à un homme de gagner tout le monde, et de perdre son âme ? ou par quel échange pourrra-t-il la racheter ? Car si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles parmi cette race adul-

[1] Bossuet, *Sermon sur l'unité de l'Eglise.*

tère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra, accompagné des saints anges, dans la gloire de son Père. Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Il ajouta : En vérité, je vous le dis, parmi ceux qui sont ici présents, il y en a quelques-uns qui ne goûteront point la mort, qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir en puissance, et le Fils de l'homme dans sa royauté [1]. »

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Cette parole est bien dure : oui, au premier abord; mais dans le fond, elle n'est que gloire et que récompense. Si un roi mortel disait à des hommes de peine : Si quelqu'un d'entre vous veut venir après moi dans mon palais, qu'il renonce à ce qu'il est pour devenir ce que je suis, qu'il rejette ses haillons pour prendre mes vêtements et mes armes, et qu'il me suive comme un ami fidèle, qu'il partage mes travaux pour partager ma gloire et mon royaume : qui de ces hommes ne se croirait au comble du bonheur ? Et voici le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, qui nous dit à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, non-seulement au combat, mais à la victoire, et à une victoire certaine, à un triomphe éternel : après moi au ciel, après moi dans ma gloire, après moi dans mon royaume; qu'il se renonce, qu'il se renonce en soi-même, pour se retrouver en moi; qu'il se renonce méchant, pour se retrouver bon; qu'il se renonce pécheur, pour se retrouver juste; qu'il se renonce imparfait, pour se retrouver parfait; qu'il se renonce esprit borné et incertain, pour se retrouver comme infini et infaillible; qu'il se renonce volonté dépravée et impuissante, pour se retrouver droite et toute-puissante, qu'il se renonce chair terrestre et corruptible, pour se retrouver corps céleste, glorieux et incorruptible; en un mot, qu'il se renonce homme, pour se retrouver Dieu, pour se retrouver Jésus-Christ. A cet effet, qu'il prenne sa croix, qu'il supporte avec courage les travaux, les souffrances, l'espèce de mort que nécessitera cette divine transformation de lui-même. Qu'il me suive, guidé par mon exemple, soutenu de ma force. Tel est le mystère de l'abnégation chrétienne. Pierre ne le comprenait point encore. Par un attachement trop humain à son maître, il le détourne de ce qui doit opérer la gloire de Dieu et le salut des hommes; c'est pourquoi il est appelé Satan, c'est-à-dire, adversaire. Mais il comprendra plus tard : alors il se réjouira d'avoir été trouvé digne de souffrir des outrages pour le nom de Jésus, et de mourir comme lui sur la croix.

Le Seigneur avait ajouté, que quelques-uns de ceux qui étaient là

[1] Matth., 16, 20-28. Marc, 8, 30-39. Luc, 9, 21-27.

ne goûteraient point la mort, qu'ils n'eussent été témoins de sa gloire. Cette parole ne tarda point à s'accomplir.

« Environ huit jours après (il y en avait six de complets), Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère. Et il les mena seuls à l'écart, sur une haute montagne, où il monta pour prier. (Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, dans sa douzième instruction aux catéchumènes, dit positivement que cette montagne est le Thabor, non loin de Nazareth et de Cana en Galilée.) Et pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devint autre, et il se transfigura devant eux. Sa face devint resplendissante comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière, brillants comme l'éclair, d'une blancheur vive comme la neige, en sorte qu'il n'y a point de foulon au monde qui puisse en faire de si blancs. Et voici qu'il parut deux hommes, qui s'entretenaient avec lui. C'était Moïse et Élie. Ils parurent dans un état de gloire, et ils disaient sa sortie du monde, qu'il allait accomplir dans Jérusalem. Mais Pierre, et ceux qui étaient avec lui, étaient accablés de sommeil. En se réveillant, ils virent sa gloire et les deux hommes qui étaient avec lui. Moïse et Élie allaient le quitter, lorsque Pierre dit à Jésus : Maître, il est bon pour nous de rester ici ; si vous voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. Car il ne savait ce qu'il disait, tant ils étaient effrayés. Ils parlaient encore, lorsque parut une nuée lumineuse qui les couvrit de son ombre. Et ils eurent peur, lorsqu'ils les virent entrer dans la nuée. Et il vint de la nuée une voix, disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. Tandis que la voix se faisait entendre, il ne se trouva que Jésus tout seul. A ces paroles, les disciples, saisis de frayeur, tombèrent le visage contre terre. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. Alors, levant les yeux et les jetant de tous côtés, ils ne virent plus avec eux que Jésus seul [1]. »

Dieu et les hommes, le ciel et la terre, sont témoins de la transfiguration de Jésus-Christ. Le Père éternel fait entendre sa voix. Moïse et Élie apparaissent; Moïse, par qui avait été donnée la loi que Jésus accomplissait ; Élie, le plus grand thaumaturge parmi les prophètes de l'ancienne alliance, de cette alliance dont Jésus-Christ accomplissait les promesses ; Moïse et Élie, qui avaient vu, l'un et l'autre, la gloire de Dieu sur le mont Horeb ; Moïse et Élie, eux dont l'un n'avait point goûté la mort, et dont l'autre avait été conduit à la mort d'une manière mystérieuse, et enseveli par Dieu même. Les trois témoins que Jésus-Christ amène avec lui, et qu'il avait coutume

[1] Matth., 17, 1-8. Marc, 9, 2-9. Luc, 9, 28-36.

de distinguer parmi les autres apôtres, c'est Pierre, le roc, auquel il avait promis, huit jours auparavant, de fonder sur lui son Église : Pierre, le chef des apôtres; ce sont les enfants du tonnerre, Jacques, le premier martyr parmi les douze, et Jean, que Jésus aimait, qui était destiné à voir l'exécution des jugements de Dieu sur Jérusalem et à recevoir de hautes révélations sur la future histoire de l'Église et du monde. Pierre dira plus tard : « Ce n'est pas en suivant de doctes fables que nous avons fait connaître la puissance et l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire, lorsque de la nuée où la gloire souveraine paraissait avec tant d'éclat cette voix fut entendue : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte [1]. » Voilà ce que dira Pierre dans sa deuxième épître. Mais sur le Thabor, au moment de la transfiguration, la joie, la surprise, la frayeur, le mettent hors de lui-même : il dit, sans savoir ce qu'il dit : Faisons trois tabernacles, trois tentes. Il voudrait mettre et Jésus-Christ, et Moïse et Élie, chacun à part; Dieu réunit tout sous un même tabernacle, sous une même nuée lumineuse, il ramène tout à son Fils et à cette parole: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le; Moïse et Élie disparaissent, on ne voit plus que Jésus, fin de la loi et des prophètes; Jésus, dont Moïse et Élie viennent de dire les souffrances et la mort; Jésus, qui doit être crucifié, la seule chose que sauront prêcher les apôtres.

« Le lendemain, lorsqu'ils descendaient de la montagne, Jésus commanda à ses disciples de ne dire à personne ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. Et ils tinrent la chose secrète, s'entre-demandant ce qu'il voulait dire par ce mot : Jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. Et ils lui demandèrent : Pourquoi donc les pharisiens et les scribes disent-ils qu'il faut d'abord qu'Élie vienne? Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Élie viendra, et qu'alors il rétablira toutes choses; et il sera traité comme le Fils de l'homme, dont il est écrit qu'il doit souffrir beaucoup et être rejeté avec mépris. Cependant je vous dis qu'Élie est déjà venu, qu'ils ne l'ont pas connu, et qu'ils lui ont fait souffrir tout ce qu'ils ont voulu, comme il est écrit de lui. Alors les disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé [2]. »

[1] 2. Pet., 1, 16-18. — [2] Matth., 17, 9-13. Marc, 9, 8-13. Luc, 9, 36.

Ce qui causait l'embarras des apôtres, c'est qu'ils ne distinguaient pas, non plus que les Juifs, deux avénements du Christ : l'un de souffrances, l'autre de gloire. Élie viendra en personne avant le second ; Jean vint dans la vertu d'Élie avant le premier.

« Lorsque Jésus arriva vers ses disciples, qui étaient restés au bas de la montagne, il vit autour d'eux une grande multitude de personnes, et des scribes qui disputaient avec eux. Et aussitôt que la multitude l'eut aperçu, elle fut saisie d'étonnement et de crainte; et tous accoururent pour le saluer. Et il demanda aux scribes : De quoi disputez-vous ensemble? Et un homme de la foule s'approcha de lui, se jeta à genoux et dit : Je vous supplie, ô Seigneur ! ayez pitié de mon fils, il est mon unique enfant ! Il a un esprit muet, est lunatique, souffre beaucoup. Et voilà, quand l'esprit le saisit, il le jette par terre; et il écume, et il grince des dents, et il dessèche. Et à peine l'esprit le quitte-t-il, lorsqu'il l'a mis comme en pièces. Et je l'ai présenté à vos disciples, et je les ai priés de le chasser, et ils ne l'ont pu. Jésus répondit alors : O génération incrédule et perverse ! jusqu'à quand serai-je avec vous? jusqu'à quand vous souffrirai-je? Amenez votre fils. Lorsqu'on le lui amenait, et qu'il l'eut aperçu, aussitôt l'esprit le tourmenta, le jeta par terre, où il se roulait en écumant. Et Jésus demanda au père : Combien y a-t-il que cela lui arrive? Il dit : Depuis son enfance. Et souvent il l'a jeté dans le feu et dans l'eau, pour le faire périr. Mais si vous pouvez quelque chose, ayez compassion de nous, et nous secourez. Et Jésus lui dit : Oui, si vous pouvez croire ! tout est possible à celui qui croit ! Aussitôt le père de l'enfant s'écria avec larmes : Je crois, Seigneur ; mais aidez mon incrédulité ! Jésus donc, voyant que le peuple accourait en foule, parla avec menaces à l'esprit immonde, et lui dit : Esprit sourd et muet, je te le commande, sors de lui, et n'y rentre plus. Alors il jeta un grand cri, l'agita violemment, et en sortit. Et il était comme mort; de sorte que plusieurs disaient : Il est mort ! Mais Jésus le prit par la main, le leva, et il était guéri; et il le rendit à son père. Et tous s'émerveillaient de la grandeur de Dieu. Et lorsque Jésus fut entré dans la maison, ses disciples l'abordèrent en particulier, et lui dirent : Pourquoi n'avons-nous pas pu le chasser? Jésus leur répondit : A cause de votre incrédulité. Car, en vérité, je vous le dis, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible. Mais cette espèce de démon ne se chasse que par la prière et par le jeûne.

« Et ils partirent de là et traversèrent la Galilée; et il ne voulait pas que personne le sût. Au contraire, pendant que tout le monde

était dans l'admiration de ses miracles, il dit à ses disciples : Pour vous, mettez bien dans vos cœurs ce que je vais vous dire. Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. On le fera mourir, et, après avoir été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ignoraient ce que voulait dire cette parole, elle était voilée pour eux, de manière qu'ils ne la sentaient pas; et ils craignaient de l'interroger sur cette parole-là, et ils furent extrêmement affligés [1].

« Et lorsqu'ils furent venus à Capharnaüm, ceux qui recevaient le tribut des deux drachmes, vinrent à Pierre et lui dirent : Votre maître ne paie-t-il pas le tribut ? Il leur répondit : Oui. Et quand il fut entré dans la maison, Jésus le prévint et lui dit : Simon, que t'en semble ? De qui est-ce que les rois de la terre reçoivent les tributs et les impôts? est-ce de leurs propres enfants ou des étrangers? Des étrangers, répondit Pierre. Jésus lui dit : Les enfants sont donc libres. Mais afin que nous ne les scandalisions point, va à la mer, et y jette l'hameçon; et le premier poisson qui montera, prends-le ; en lui ouvrant la bouche, tu y trouveras un statère (valant quatre drachmes) ; prends-le, et le leur donne pour moi et pour toi [2]. »

Dieu avait ordonné par Moïse que, toutes les fois qu'on ferait le dénombrement des enfants d'Israël, chaque homme paierait un demi-sicle ou deux drachmes de capitation, qui devait être employée à l'entretien du tabernacle, et qui le fut ensuite à l'entretien du temple. Il paraît même qu'avec le temps, les Juifs payèrent cette capitation tous les ans. De là les grandes sommes que, d'après le témoignage de Cicéron [3], ils envoyaient chaque année à Jérusalem, de toutes les parties de la domination romaine. Il y a toute apparence que c'est de cette collecte qu'il est ici question. La Galilée, dans laquelle était située Capharnaüm, n'était pas encore réduite en province romaine, comme la Judée proprement dite, mais se voyait encore gouvernée par le tétrarque ou roi Hérode-Antipas. On n'y levait donc pas encore de tribut direct pour les empereurs romains, comme à Jérusalem et dans la Judée, qui se trouvaient sous le gouvernement de Ponce-Pilate; mais on y levait, comme partout ailleurs, le didrachme pour le temple. Et ceci fait sentir toute la justesse du raisonnement que Jésus-Christ fait à saint Pierre; puisque les rois ne reçoivent de tribut que des étrangers, et non pas de leurs propres enfants, le tribut qu'on levait pour le temple, pour la maison de son Père, ne le regardait donc pas, lui, son Fils propre et unique.

Après que Jésus eut ainsi payé le didrachme pour lui et pour

[1] Matth., 17, 14-22. Marc, 9, 13-32. Luc, 9, 37-45. — [2] Matth., 17, 24-26. — [3] Cicér., *Pro Flacco*.

Pierre, « les autres disciples entrèrent dans la maison, s'approchèrent de lui, et lui demandèrent : Qui pensez-vous qui est le plus grand dans le royaume des cieux? Lui leur demanda : De quoi disputiez-vous ensemble pendant le chemin? Mais ils gardèrent le silence, parce qu'ils avaient disputé pendant le chemin qui d'entre eux était le plus grand. » Jésus leur avait annoncé sa mort et sa résurrection ; ils y entrevoyaient le rétablissement du royaume d'Israël : qui devait y avoir la première place? Jacques, fils d'Alphée, et Jude, son frère, pouvaient y prétendre, comme frères ou proches parents de Jésus; Jean, comme le disciple qu'il aimait; André, comme celui qu'il avait appelé le premier; Pierre enfin avait pour lui une promesse. « Jésus, qui voyait les pensées de leur cœur, leur dit : Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous. Ensuite, prenant un petit enfant, il le mit au milieu d'eux; et, l'ayant embrassé, il leur dit : Je vous le dis, en vérité, si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque donc s'humiliera soi-même comme ce petit enfant-ci, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. Et quiconque reçoit en mon nom un enfant de cette sorte, c'est moi-même qu'il reçoit. Et celui qui me reçoit, ne me reçoit pas, moi, mais celui qui m'a envoyé. Car celui qui est le plus petit d'entre vous tous, est le plus grand.

« Alors Jean prit la parole, et lui dit : Maître, nous avons vu quelqu'un qui chasse les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne vous suit point avec nous. Jésus lui dit : Ne l'empêchez point; car il n'y a personne qui, ayant fait un miracle en mon nom, puisse aussitôt après parler mal de moi. Car qui n'est pas contre vous est pour vous. Et quiconque vous donnera un verre d'eau en mon nom, parce que vous êtes au Christ, en vérité, je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense. Mais quiconque scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le noyât au fond de la mer.

« Malheur au monde à cause des scandales! car il est nécessaire qu'il arrive des scandales. Mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive! que si votre main vous scandalise, coupez-la; il vaut bien mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'une main que d'en avoir deux et d'aller dans la géhenne, dans le feu inextinguible, où leur ver ne meurt point, et où le feu ne s'éteint point. Et si votre pied vous scandalise, coupez-le; il vaut bien mieux pour vous que vous entriez dans la vie éternelle n'ayant qu'un pied, que d'en avoir deux et d'être jeté dans la géhenne, dans le feu

inextinguible, où leur ver ne meurt point et le feu ne s'éteint point. Que si votre œil vous scandalise, arrachez-le; il vaut bien mieux pour vous que vous entriez dans le royaume de Dieu n'ayant qu'un œil, que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne du feu, où leur ver ne meurt point et le feu ne s'éteint point. Car ils doivent tous être salés par le feu, comme toute victime doit être salée avec le sel. Le sel est une bonne chose; mais si le sel devient fade, avec quoi l'assaisonnerez-vous? Ayez du sel en vous, et conservez la paix entre vous.

« Prenez bien garde à ne mépriser aucun de ces petits; car, je vous le dis, leurs anges dans le ciel voient sans cesse la face de mon Père, qui est dans les cieux. Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu.

« Que vous en semble? Si un homme a cent brebis, et qu'il s'en égare une, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf sur les montagnes, et ne va-t-il pas chercher celle qui s'est égarée? Et s'il arrive qu'il la trouve, en vérité, je vous le dis, il a plus de joie de celle-là que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne sont point égarées. Ainsi n'est-ce point la volonté de mon Père qui est dans les cieux, qu'il se perde un seul de ces petits.

« Que si votre frère a péché contre vous, allez, et reprenez-le entre vous et lui seul; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Que s'il ne vous écoute pas, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit appuyé par l'autorité de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas, dites-le à l'Église; mais s'il n'écoute pas même l'Église, qu'il vous soit comme un païen et un publicain. En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. Je vous dis encore, que si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père, qui est dans les cieux. Car où il y en a deux ou trois assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux [1].

« Alors Pierre, s'approchant, lui dit : Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi? sera-ce jusqu'à sept fois? Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. C'est pourquoi le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Et quand il eut commencé à se faire rendre compte, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents (plus

[1] Matth., 18, 1-20. Marc, 9, 32-50. Luc, 9, 46-50.

de cinquante millions de notre monnaie). Or, comme il n'avait pas de quoi les lui rendre, son maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à cette dette. Ce serviteur donc, se jetant à ses pieds, le conjurait, en lui disant : Seigneur, ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Alors le maître de ce serviteur, touché de compassion, le laissa aller, et lui remit sa dette. Mais ce serviteur, étant sorti, trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers (environ cinquante francs) ; il le prit à la gorge, et l'étouffait, en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait, en disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Mais l'autre ne voulut point ; et il s'en alla, et le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. Les autres serviteurs, ses compagnons, voyant cela, en furent extrêmement affligés, et vinrent instruire leur maître de tout ce qui s'était passé. Alors son maître, l'ayant fait venir, lui dit : Méchant serviteur, je t'avais remis tout ce que tu me devais, parce que tu m'en avais prié ; ne fallait-il donc pas que tu eusses aussi pitié de ton compagnon, comme j'avais eu pitié de toi ? Et son maître, tout en colère, le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il lui eût payé tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous fera, si vous ne remettez pas, chacun à son frère, du fond de vos cœurs, leurs fautes [1]. »

Les apôtres s'étaient disputés à qui serait le plus grand : Jésus leur enseigne à se disputer à qui serait le plus petit et le plus humble ; à imiter la simplicité des petits enfants, à les respecter comme les pupilles des saints anges, à se garder comme du plus grand malheur de les induire au péché par quelque mauvais exemple ; à pardonner volontiers les injures, à exercer la correction fraternelle. A ce sujet, il établit la souveraine autorité de l'Église dans les contestations qui s'élèvent entre les fidèles : quiconque ne l'écoute pas doit être regardé comme un païen et un publicain. La raison en est dans la puissance que Jésus-Christ a conférée à ses apôtres par ces paroles : Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. Ces paroles avaient été adressées précédemment à saint Pierre. « C'était manifestement le dessein de Jésus-Christ, dit Bossuet, de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs ; mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : Tout ce que tu lieras, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : Tout

[1] Matth., 18, 21-35.

ce que vous lierez; car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est irrévocable, outre que la puissance donnée à plusieurs, porte sa restriction dans son partage; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude [1]. »

« Et quand Jésus eut achevé ces discours, il s'en alla de Galilée et vint par le pays au delà du Jourdain, vers les confins de la Judée. Et une grande multitude le suivait, et il les guérissait et les instruisait, selon sa coutume [2].

« Or, il arriva, lorsque les jours où il devait être enlevé de ce monde étaient près de s'accomplir, qu'il affermit sa face pour aller à Jérusalem. Et il envoya des messagers devant lui, qui, étant partis, entrèrent dans un bourg des Samaritains, pour lui préparer ce qui était nécessaire. Mais ceux-ci ne le reçurent point, parce qu'il avait la face tournée vers Jérusalem. Ce que voyant ses disciples Jacques et Jean, ils dirent : Seigneur, voulez-vous que nous disions que le feu descende du ciel et les consume, comme a fait Élie? Mais Jésus, se retournant, les reprit, en disant : Vous ne savez de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est point venu perdre les âmes, mais les sauver. Et ils s'en allèrent dans un autre bourg.

« Et il arriva, pendant qu'ils allaient par le chemin, que quelqu'un lui dit : Je vous suivrai quelque part que vous alliez. Jésus lui répondit : Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids; mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête. Et il dit à un autre : Suis-moi, lequel dit : Seigneur, permettez-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. Jésus lui dit : Laisse les morts ensevelir leurs morts; mais toi, va, et annonce le royaume de Dieu. Et un autre lui dit : Je vous suivrai, Seigneur; mais permettez-moi d'abord de dire adieu à ceux qui sont dans ma maison. Jésus lui répondit : Quiconque, ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est point propre au royaume de Dieu [3].

« Après cela, le Seigneur choisit encore soixante et douze autres disciples, et il les envoya deux à deux devant lui, dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller. Et il leur disait. La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le Seigneur de la moisson qu'il envoie des ouvriers en sa moisson. Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni sac, ni chaussure, et ne saluez personne dans le chemin. En quelque maison que vous entriez, dites premièrement : La paix

[1] Bossuet, *Unité de l'Égl.* — [2] Matth., 19, 1 et 2. Marc, 10, 1. — [3] Luc, 9, 51-62.

oit à cette maison ! Et si quelque enfant de paix est là, votre paix eposera sur lui, sinon elle retournera à vous. Demeurez en la même maison, mangeant et buvant de ce qu'il y aura chez eux ; car l'ouvrier st digne de son salaire. Ne passez point de maison en maison. Et en uelque ville que vous entriez, si l'on vous reçoit, mangez de ce qui era mis devant vous. Et guérissez les malades qui y sont, et dites-eur : Le royaume de Dieu approche de vous. Mais en quelque ville ue vous soyez entrés, s'ils ne vous reçoivent pas, allez dans les rues, t dites : Nous secouons contre vous jusqu'à la poussière de votre ville, qui s'est attachée à nos pieds ; sachez cependant que le royaume le Dieu s'est approché de vous. Je vous dis que, dans ce jour-là, Sodome sera traitée moins rigoureusement que cette ville-là. Malheur à toi, Corozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïde ! Car si les miracles qui ont été faits en vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a long-temps qu'elles auraient fait pénitence, assises dans le sac et dans la cendre. Mais Tyr et Sidon seront traitées au jour du jugement avec moins de rigueur que vous. Et toi, Capharnaüm, élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers. Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise : or, qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.

« Or, les soixante et douze revinrent avec joie, disant : Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom. Et il leur dit : Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. Voici que je vous ai donné pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi, et rien ne vous nuira. Toutefois ne vous réjouissez point de ce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.

« En cette même heure, Jésus tressaillit de joie par l'Esprit-Saint, et dit : Je vous rends grâces, ô Père ! Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et prudents, et que vous les avez révélées aux petits ; oui, ô Père ! car il vous a plu ainsi. Toutes choses m'ont été remises par mon Père. Et nul ne sait qui est le Fils, sinon le Père ; ni qui est le Père, sinon le Fils, et celui auquel le Fils le voudra révéler.

« Et, se retournant vers ses disciples, il leur dit en particulier : Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous dis que beaucoup de prophètes et beaucoup de rois ont désiré voir les choses que vous voyez, et ne les ont point vues ; et entendre les choses que vous entendez, et ne les ont point entendues [1].

« Enfin, adressant la parole à la multitude : Venez à moi, vous tous

[1] Luc, 10, 1-24.

qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos à vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau est léger[1]. »

Le joug du Seigneur est doux, son fardeau est léger, parce qu'ils consistent l'un et l'autre dans l'amour de Dieu et du prochain.

« Et voilà qu'un docteur de la loi se leva pour le tenter, disant: Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle? Jésus lui répondit: Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? comment lisez-vous? Il repartit: Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, et de toute votre âme, et de toutes vos forces, et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit: Vous avez bien répondu; faites cela, et vous vivrez. Mais celui-ci, voulant se justifier lui-même, dit à Jésus: Et qui est mon prochain? Jésus, prenant la parole, lui dit: Un homme descendait de Jérusalem en Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs, lesquels le dépouillèrent, et, après qu'ils l'eurent couvert de plaies, ils s'en allèrent, le laissant à demi mort. Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin, et quand il l'eut vu, il passa outre. Pareillement aussi un lévite, étant venu sur le lieu et l'ayant vu, passa outre. Mais un Samaritain qui voyageait, vint vers lui, et, le voyant, fut ému de compassion, et, s'approchant, il banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin; puis, l'ayant mis sur sa propre monture, il le conduisit en une hôtellerie et en eut grand soin. Et le lendemain il tira deux deniers (le denier valait à peu près dix sous) et les donna à l'hôte, et lui dit: Ayez soin de lui, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel donc de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? L'autre répondit: Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez, lui dit Jésus, et faites de même[2]. »

« Les Juifs regardaient les Samaritains, non-seulement comme des étrangers, mais comme des ennemis. L'on ne peut donc assez admirer la sagesse avec laquelle Jésus-Christ, dans cette histoire ou cette parabole (car on ne le sait pas au juste), amène le docteur juif à conclure que le Samaritain même est son prochain.

« Or, comme ils continuaient leur chemin pour aller à Jérusalem, Jésus, qui allait y célébrer, croit-on, sa dernière Pentecôte, entra dans un bourg; et une femme, nommée Marthe, le reçut en sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, laquelle, s'étant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. Or, Marthe était affairée à beaucoup

[1] Matth., 11, 28-30. — [2] Luc, 10, 25-37.

de soins pour le servir : elle s'arrêta et dit : Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule ? dites-lui donc qu'elle m'aide. Et le Seigneur, répondant, lui dit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez du soin de beaucoup de choses. Cependant une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée [1]. »

Marthe est l'image de la vie active, Marie l'image de la vie contemplative ; elles sont sœurs, étroitement unies l'une à l'autre ; elles ont le même but, plaire à Jésus ; mais l'une y va par beaucoup d'actions extérieures, l'autre par une voie plus directe, la vue de Jésus même, l'amour de sa parole. Toute vie chrétienne a pour fin dernière de voir, de contempler éternellement Dieu en lui-même. La vie donc qui fait son principal de s'exercer dès ici-bas à cette contemplation divine, est la meilleure part ; à qui elle est donnée, la mort même ne la lui ôtera point ; elle continuera plus parfaite dans l'éternité. La vie qui fait son principal de servir Dieu par les œuvres extérieures, est une part certainement bonne ; mais elle expose l'homme au trouble et à l'embarras : sous ce rapport, elle cessera dans le ciel. Il ne faut pas s'imaginer cependant que la vie contemplative soit sans action, ni la vie active sans contemplation ; on les distingue par ce qui domine en chacune. Quelle vie plus active que celle des apôtres ? Et cependant quelle vie plus hautement contemplative ? Nous nous appliquerons, diront-ils, à l'oraison et à la prédication : à l'oraison, pour contempler la vérité divine ; à la prédication, pour la faire contempler aux autres. Les bons anges veillent sur nous, voilà une action continuelle ; et ils voient sans cesse la face de notre Père qui est au ciel, voilà une continuelle contemplation. Dieu surtout unit en lui l'un et l'autre ; non-seulement il agit toujours en conservant le monde, mais au dedans de lui-même. Le Père, en se contemplant, produit le Fils ; le Père et le Fils, en se contemplant et en s'aimant, produisent l'Esprit-Saint : le Fils est l'acte d'intelligence du Père, le Saint-Esprit l'acte d'amour du Père et du Fils ; et tout cela est l'action infinie d'une infinie contemplation. La vie du chrétien sera d'autant plus parfaite, qu'elle ressemblera plus à la vie de Dieu.

« Un jour que Jésus était en prière en un certain lieu, quand il eut achevé de prier, un de ses disciples lui dit : Seigneur, apprenez-nous à prier comme Jean l'a appris à ses disciples. Et il leur dit : Quand vous priez, dites : Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quoti-

[1] Luc, 10, 38-42.

dien (autrement notre pain au-dessus de toute substance); et rem tez-nous nos péchés, car nous-mêmes aussi nous remettons à tc ceux qui nous sont redevables; et ne nous induisez point en la te tation, mais délivrez-nous du mal.

« Il leur dit encore : Qui est celui d'entre vous qui, ayant un ai va le trouver au milieu de la nuit, et lui dit : Mon ami, prête-moi tr pains, parce qu'un de mes amis m'est venu voir en passant, et je rien à mettre devant lui? Et celui qui est dans la maison répond, sant : Ne m'importunez pas; ma porte est fermée, et mes enfants s couchés avec moi; je ne peux me lever pour vous en donner. Et né moins, si l'autre persévère à frapper, je vous assure que quand ce ci ne se lèverait point pour lui en donner parce qu'il est son am se lèverait à cause de son importunité, et lui en donnerait autant q en aurait besoin. Je vous dis de même : Demandez, et il vous s donné; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira. quiconque demande, reçoit; et qui cherche, trouve; et on ouvri celui qui frappe. Si quelqu'un d'entre vous demande du pain à père, lui donnera-t-il une pierre? ou s'il lui demande un poisson, donnera-t-il un serpent? ou s'il lui demande un œuf, lui donne t-il un scorpion? Si donc, tout méchants que vous êtes, vous sa donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte rai votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit (en grec, l'esprit sa à ceux qui le lui demandent[1]?

« Pendant qu'il parlait, un pharisien le pria de dîner chez lui. entra et se mit à table. Le pharisien, voyant cela, s'étonna de ce q ne s'était point baptisé (c'est-à-dire lavé) avant le dîner. Mais le S gneur lui dit : Vous autres pharisiens, vous nettoyez le dehors du j et de la coupe; mais votre intérieur est plein de rapines et d'iniqui Insensés! celui qui a fait le dehors, n'a-t-il pas fait aussi le deda Néanmoins donnez l'aumône de ce que vous avez; et toutes ch seront pures pour vous. (Il s'agit ici principalement de la pu légale que les pharisiens cherchaient par leurs fréquentes ablutio Mais malheur à vous, pharisiens, qui payez la dîme de la menthe la rue et de toutes les herbes, et qui négligez la justice et l'amou Dieu. Il fallait observer ces choses d'abord, et ne point omettre autres. Malheur à vous, pharisiens, qui aimez à avoir les premi places dans les synagogues, et à être salués dans les places publiq Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui êtes comme des sépul qui ne paraissent pas, et que les hommes qui se promènent de ne connaissent pas.

[1] Luc, 11, 1-13.

« Alors un docteur de la loi, prenant la parole, lui dit : Maître, en arlant ainsi, vous nous déshonorez aussi nous-mêmes. Jésus lui dit : lalheur aussi à vous, docteurs de la loi, qui chargez les hommes de ırdeaux qu'ils ne peuvent porter, et qui n'y touchez pas même du out du doigt. Malheur à vous, qui bâtissez des tombeaux aux prohètes, après que vos pères les ont fait mourir. Vous montrez par là ue vous consentez aux œuvres de vos pères; car ils ont fait mourir eux dont vous bâtissez les tombeaux (pour faire bientôt pis que vos ères). C'est pourquoi la sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai des rophètes et des apôtres; et ils tueront les uns, et persécuteront les utres, afin qu'on redemande à cette nation le sang de tous les prohètes, qui a été répandu depuis la création du monde, depuis le sang l'Abel jusqu'au sang de Zacharie, qui a été tué entre le temple et l'autel. Oui, je vous déclare qu'on en demandera compte à cette génération. Malheur à vous, docteurs de la loi, qui, après vous être emparés de la clef de la science, n'y êtes point entrés vous-mêmes, et l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer.

« Comme il leur parlait de la sorte, les pharisiens et les docteurs de la loi se mirent à le presser vivement et à l'accabler d'une foule de questions, lui tendant des piéges et cherchant à tirer de sa bouche de quoi l'accuser [1].

« Cependant, des myriades de peuple s'étant assemblées autour de Jésus, en sorte qu'ils marchaient les uns sur les autres, il commença à dire à ses disciples d'abord : Gardez-vous du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie. Car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu. Ce que vous aurez dit dans les ténèbres se publiera dans la lumière; et ce que vous aurez dit à l'oreille dans une chambre, sera prêché sur les toits. Je vous dis donc, à vous qui êtes mes amis : Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui après cela n'ont rien à vous faire davantage. Mais je vais vous apprendre qui vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a encore le pouvoir de jeter dans l'enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là. N'est-il pas vrai que cinq passereaux se vendent pour deux oboles? et néanmoins il n'y en a pas un seul qui soit en oubli devant Dieu. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point : vous valez mieux que beaucoup de passereaux. Or, je vous dis que quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera devant les anges de Dieu. Mais celui qui me renoncera devant les hommes, sera renoncé devant les anges de Dieu. Si quelqu'un parle contre le

[1] Luc, 11, 37-54.

Fils de l'homme, cela lui sera remis; mais si quelqu'un blasphè-contre le Saint-Esprit, il ne lui sera point remis. Lorsqu'on v mènera dans les synagogues, ou devant les magistrats et devant puissances, ne vous inquiétez point comment vous répondrez, ni ce que vous direz. Car le Saint-Esprit vous enseignera, à c heure-là même, ce qu'il faudra que vous disiez.

« Alors quelqu'un lui dit, du milieu de la foule : Maître, dit mon frère qu'il partage avec moi notre héritage. Mais Jésus lui d Homme, qui m'a établi juge et faiseur de partage sur vous[1] ? »

Jésus répondit ici : *Qui m'a établi juge?* Comme il dit ailleu *Pourquoi m'appelez-vous bon? nul ne l'est que Dieu.* Comme on n peut pas conclure de cette dernière locution, qu'il ne se reconnaissa pas la bonté, on ne peut pas inférer de la première, qu'il ne se recon-naissait pas l'autorité de juger. Ce que l'on peut en conclure ave les interprètes, c'est que Jésus-Christ ne voulait point s'occuper de cela alors. En effet, la demande était bien importune. Le Sauveur prêchait, lorsque cet individu vint l'interrompre. Par son interroga-tion, le Sauveur lui fait entendre que personne ne l'ayant obligé de se mêler de cette affaire, il ne laisserait point la prédication pour un procès. Mais en même temps, il était si loin de défendre à ses mi-nistres de juger de ces affaires, lorsque le bien des âmes le voulait, que saint Paul en fera une règle aux Corinthiens, et que saint Augustin reconnaîtra que, par suite des paroles de l'Apôtre, les évêques ne pouvaient pas dire comme Jésus-Christ, *Homme, qui m'a établi juge ou faiseur de partage*[2] ?

Jésus profita de cette demande inopportune, pour enseigner une doctrine qui détruisait la cause même des procès. « Voyez, dit-il à la multitude qui l'environnait, et gardez-vous bien de toute avarice; car la vie d'un homme n'est point dans l'abondance des choses qu'il possède. Et il leur dit cette parabole : Le champ d'un homme riche avait rapporté une grande abondance de fruits; et il raisonnait en lui-même, disant : Que ferai-je? car je n'ai point où amasser tous mes fruits. Voici, dit-il, ce que je ferai. J'abattrai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens; et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années : repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. Mais Dieu lui dit : Insensé, en cette nuit même on va te redemander ton âme; et les choses que tu as amassées, à qui seront-elles? Ainsi en est-il de celui qui thésaurise pour lui-même et qui n'est point riche pour Dieu.

[1] Luc, 12, 1-14. — [2] Aug., *In psalm.* 118, *sermo* 24.

« Puis s'adressant à ses disciples : C'est pour cela que je vous dis, ne vous inquiétez point pour votre âme de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. L'âme est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent; ils n'ont ni cellier ni grenier; cependant Dieu les nourrit. Combien valez-vous plus que les oiseaux? Et qui est celui de vous qui, avec tous ses soins, peut ajouter à sa taille une seule coudée? Si donc les moindres choses sont au-dessus de vous, pourquoi vous inquiéter des autres? Considérez les lis comment ils croissent : ils ne travaillent, ni ne filent; je vous le dis cependant, que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était point vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu prend soin de vêtir l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs, et qui demain sera jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous, hommes de peu de foi? Ne cherchez donc point, vous autres, ce que vous mangerez ou ce que vous boirez; et ne vous laissez point emporter à ces soins. Car pour toutes ces choses, ce sont les nations du monde qui les recherchent; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume et la justice de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par-dessus.

« Ne craignez point, petit troupeau; car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. Vendez ce que vous avez, et le donnez en aumône. Faites-vous des bourses qui ne s'usent point, un trésor dans e ciel qui ne s'épuise jamais, dont le voleur n'approche pas, et que les vers ne puissent corrompre. Car où est votre trésor, là aussi est votre cœur. Que vos reins soient entourés d'une ceinture, et que vos lampes soient allumées dans vos mains : et soyez semblables à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que lorsqu'il sera venu et qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux ces serviteurs que le maître trouvera veillant quand il viendra : je vous dis, en vérité, qu'il se ceindra les reins, qu'il les fera mettre à table et qu'il viendra les servir. Et s'il vient à la seconde veille ou à la troisième, et qu'il les trouve ainsi, bienheureux sont ces serviteurs-là. Or, sachez que si le père de famille était averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, il veillerait assurément et ne laisserait point percer sa maison. Vous donc aussi soyez prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous n'y pensez pas.

« Alors Pierre lui dit : Seigneur, est-ce pour nous seuls que vous dites cette parabole, ou bien est-ce pour tous? Le Seigneur, » faisant allusion au ministère qu'il devait lui confier, « lui dit : Quel est, à votre avis, l'économe fidèle et prudent que le maître établira sur sa

famille pour distribuer à chacun sa mesure de blé en son temps? Heureux ce serviteur, si son maître, en arrivant, le trouve faisant ainsi! Je vous dis, en vérité, qu'il l'établira sur tout ce qu'il possède. Que si ce serviteur-là dit dans son cœur : Mon maître ne viendra pas sitôt, et qu'il commence à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer; le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne s'y attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas; et il le retranchera, et il lui donnera pour partage d'être avec les serviteurs infidèles. Or, le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui néanmoins ne s'est pas tenu prêt, n'a point fait suivant sa volonté, sera frappé de beaucoup de coups. Mais celui qui, ne la connaissant pas, a fait des choses qui méritent châtiment, sera frappé de peu de coups. Car on exige beaucoup de celui à qui on aura beaucoup donné; et on demandera plus à celui à qui on a plus confié. Je suis venu jeter le feu sur la terre (le feu de la charité divine); et que désiré-je, sinon qu'il soit allumé? J'ai à être baptisé d'un baptême (c'était le baptême de sa passion et de sa mort); et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse! Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre? je vous dis que non, mais la division. Car désormais, dans une famille de cinq personnes, trois seront contre deux, et deux contre trois. Le père contre le fils, et le fils contre le père; la mère contre la fille, et la fille contre la mère; la belle-mère contre la belle-fille, et la belle-fille contre la belle-mère.

« Il disait aussi au peuple : Lorsque vous voyez s'élever un nuage du côté du couchant, vous dites aussitôt : Il va pleuvoir; et cela arrive ainsi. Et quand vous voyez que le vent du midi souffle, vous dites qu'il fera grand chaud; et cela arrive. Hypocrites, vous savez si bien reconnaître ce que présagent les apparences du ciel et de la terre, comment donc ne reconnaissez-vous point ce temps-ci? Pourquoi n'avez-vous point aussi de discernement pour reconnaître de vous-mêmes ce qui est juste? Pendant que vous allez devant le magistrat avec votre adversaire, efforcez-vous en chemin de sortir d'affaire avec lui, de peur qu'il ne vous traîne devant le juge, que le juge ne vous livre à l'exécuteur, et que l'exécuteur ne vous jette en prison. Je vous le dis, vous ne sortirez point de là que vous n'ayez payé la dernière obole [1]. »

Cet adversaire paraît ici la loi de Dieu et la conscience, qu'il faut tâcher de satisfaire pendant la vie, de peur qu'à notre mort elles ne nous traînent comme des criminels devant un juge inexorable. Cette mort viendra au moment que nous l'attendrons le moins.

[1] Luc. 12, 22-59.

« En ce temps-là même, quelques personnes se trouvèrent là qui lui parlèrent des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices. Et Jésus répondant, leur dit : Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont été traités de la sorte? Non, je vous le dis; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière. Ou bien ces dix-huit, sur lesquels tomba la tour de Siloé, et qu'elle tua, croyez-vous qu'ils fussent plus coupables que tous les habitants de Jérusalem? Non, je vous le dis; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière.

« Il disait encore cette parabole : Un homme avait un figuier planté en sa vigne, et il vint y chercher du fruit, et il n'en trouva point. Alors il dit au vigneron : Voici trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve point; coupez-le donc, à quoi bon occupe-t-il inutilement la terre? L'autre lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je laboure au pied et que j'y mette du fumier. Et s'il porte du fruit, c'est bien; sinon, vous le couperez après [1]. »

Il y avait déjà trois ans que Jésus-Christ continuait ses divins enseignements; et, à l'exception d'un petit nombre, son peuple n'avait pas fait pénitence. Ce peuple était mûr pour le jugement de Dieu. De sinistres symptômes annonçaient que ce jugement n'était pas loin. Depuis l'époque où Archélaüs fut envoyé en exil et la Judée réduite en province romaine, il s'était formé en Galilée, sous la conduite de Judas de Gaulon, une secte nombreuse qui regardait comme une criminelle idolâtrie de payer aux Romains quelque tribut que ce fût. Les Galiléens que Pilate fit tuer dans le temple, au milieu même des sacrifices, étaient peut-être de ce nombre. Cette exécution sacrilége ne fit qu'accroître la fermentation. Sous un tyran comme Tibère, sous un gouverneur cruel et injuste comme Pilate, une révolte pouvait éclater chaque jour, qui dès lors renversait le temple et l'État. Mais les miséricordes de Dieu, mais l'intercession du Pontife éternel, suspendaient encore le jugement. Et ils ne le suspendaient pas en vain! En la quatrième année, aussitôt après l'ascension du Fils de Dieu, il sortit de la racine desséchée de Jérusalem une Église admirable, la mère de toutes les églises de la chrétienté. Et lorsque le vieux tronc, quand son temps fut venu, fut coupé et brûlé, déjà de nobles rejetons portaient des fruits de salut dans les trois parties du monde.

« Et il enseignait dans une de leurs synagogues le jour du sabbat.

[1] Luc, 13, 1-9.

Et voilà une femme qui avait un esprit d'infirmité depuis dix-huit ans; et elle était toute courbée, et ne pouvait point du tout regarder en haut. Jésus, la voyant, l'appela et lui dit : Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité. Et il lui imposa les mains; et à l'instant elle fut redressée et glorifiait Dieu. Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus avait guéri quelqu'un le jour du sabbat, prenant la parole, dit à la foule : Il y a six jours destinés au travail; venez donc ces jours-là pour être guéris, et non pas au jour du sabbat. Et le Seigneur répondant, lui dit : Hypocrites! chacun de vous ne détache-t-il pas son bœuf et son âne de la crèche les jours de sabbat, et ne les conduit-il pas s'abreuver? Mais cette fille d'Abraham, que Satan a liée voilà dix-huit ans, il ne fallait point la délivrer de ce lien le jour du sabbat? A ces paroles, tous ses adversaires demeurèrent confus; et tout le peuple était ravi de toutes les actions glorieuses qu'il lui voyait faire. Et Jésus allait ainsi par les villes et par les villages, enseignant et s'avançant vers Jérusalem [1].»

Et quelqu'un lui dit: Seigneur, y en aura-t-il peu de sauvés? Mais Jésus leur dit : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite; car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et ne le pourront. Et quand le père de famille sera entré et qu'il aura fermé la porte, vous vous trouverez dehors, et vous vous mettrez à heurter, en disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous! Mais il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes. Alors vous commencerez à dire : Nous avons bu et mangé en votre présence, et vous avez enseigné dans nos places publiques. Et il vous dira : Je ne sais d'où vous êtes; retirez-vous de moi, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité. Là seront les pleurs et les grincements de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob, et tous les prophètes, dans le royaume de Dieu, et vous chassés dehors. Et il en viendra d'orient et d'occident, de l'aquilon et du midi, qui entreront au festin dans le royaume de Dieu. Et voilà que les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers [2]. »

Lorsque Jésus dit que beaucoup chercheront à entrer par la porte étroite et ne le pourront, il entend ceux qui, comme les Juifs auxquels il s'adresse directement, voudront y entrer sans cesser de faire des œuvres d'iniquité.

« Le même jour, quelques-uns des pharisiens s'approchèrent de lui, disant : Allez-vous-en, sortez de ce lieu, car Hérode veut vous faire mourir. Et il leur dit : Allez, et dites à ce renard que je chasse les démons et guéris les malades aujourd'hui et demain, et le troi-

[1] Luc, 13, 10-17. — [2] Luc, 13, 23-30.

sième jour je serai consommé. Cependant il me faut marcher aujourd'hui et demain, et le jour suivant; car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. Jérusalem! Jérusalem! qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes! et tu n'as pas voulu. Voilà que votre maison vous demeurera déserte; or, je vous dis que vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur [1].

« Et il arriva qu'un jour de sabbat, Jésus entra dans la maison d'un des principaux pharisiens pour y manger; et ceux qui étaient là l'observaient. Et voilà qu'un homme hydropique était devant lui. Et Jésus, s'adressant aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit: Est-il permis d'opérer des guérisons au jour du sabbat? Et ils demeurèrent dans le silence. Mais lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Puis s'adressant à eux, il dit: Qui est celui d'entre vous qui, voyant son âne ou son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retire aussitôt, le jour même du sabbat? Et ils ne pouvaient lui répondre.

« Il proposa une parabole aux conviés, ayant remarqué comme ils choisissaient les premières places, et il leur dit: Quand vous serez convié à des noces, ne prenez pas la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de plus considérable que vous; et que celui qui aura invité l'un et l'autre ne vous dise: Donnez votre place à celui-ci; et qu'alors vous n'ayez la honte d'être mis à la dernière place. Mais quand vous aurez été invité, allez vous mettre à la dernière place, afin que lorsque celui qui vous a invité sera venu, il vous dise: Mon ami, montez plus haut; et alors ce vous sera une gloire devant ceux qui seront à table avec vous. Car quiconque s'élève, sera humilié; et quiconque s'humilie, sera élevé [2]. »

Le conseil que donne le Sauveur à ces hommes, plus difficiles à guérir de leur vanité que l'hydropique de son enflure, paraît une espèce d'ironie; il leur faisait sentir que leur vanité manquait le plus souvent son but, et que le moyen le plus infaillible d'acquérir une véritable gloire, surtout devant Dieu, c'est une véritable humilité.

« Il dit aussi à celui qui l'avait invité: Lorsque vous donnez à dîner ou à souper, ne conviez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins qui seront riches, de peur qu'ils ne vous invitent

[1] Luc, 13, 31-35. — [2] Luc, 14, 1-11.

aussi à leur tour, et qu'ainsi ils ne vous rendent ce qu'ils avaient reçu de vous. Mais lorsque vous faites un festin, appelez-y les pauvres, les infirmes, les boiteux et les aveugles. Et vous serez heureux, parce qu'ils n'auront pas à vous le rendre; car il vous sera rendu à la résurrection des justes [1]. »

Les pharisiens faisaient tout dans la vue d'une récompense temporelle, pour être vus et honorés des hommes; Jésus leur apprend à faire tout dans la vue d'une récompense éternelle. Tel est l'esprit de cette instruction. Celui-là donc qui invitera ses amis, ses parents, ses voisins, même riches, non pour en être invité à son tour, mais pour entretenir l'union chrétienne, celui-là remplira l'intention de Jésus. Mais il sera encore plus sûr et plus parfait de fêter ainsi les pauvres, lorsqu'on le fait avec simplicité de cœur et sans ostentation.

« Un de ceux qui étaient à table avec lui, ayant entendu ces paroles, lui dit : Bienheureux celui qui mangera le pain dans le royaume de Dieu ! Or, Jésus lui dit : Un homme fit un grand souper où il invita beaucoup de convives. Et il envoya son serviteur à l'heure du souper dire à ceux qui étaient invités : Venez, car tout est déjà prêt. Mais tous ensemble commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, il est nécessaire que j'aille la voir; je vous prie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq attelages de bœufs, et je vais les éprouver ; je vous prie de m'excuser. Un autre dit : J'ai épousé une femme, c'est pourquoi je ne puis venir. Le serviteur étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille, irrité, dit à son serviteur : Allez promptement dans les places publiques et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux. Et le serviteur dit : Maître, il a été fait comme vous l'avez commandé, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et contraignez d'entrer, afin que ma maison se remplisse; car je vous dis qu'aucun de ceux qui avaient été invités ne goûtera mon festin [2]. »

Cet homme, c'est Dieu le Père ; le souper est la vie éternelle ; les conviés sont les Juifs, principalement les chefs du peuple ; le serviteur est Jésus-Christ qui a pris la nature d'un esclave ; les différents prétextes allégués par les premiers conviés, ce sont les divers attachements aux choses du monde, qui ont empêché les prêtres, les pharisiens, les riches, de recevoir la grâce du salut ; les pauvres de la ville, c'est le pauvre peuple d'Israël, auquel Jésus annonçait parti-

[1] Luc, 14, 12-14. — [2] Luc, 14, 15-23.

culièrement son Évangile ; ceux que l'on va chercher sur les grands chemins, le long des haies, et que l'on contraint d'entrer par une amicale violence, ce sont les gentils, que Dieu, par sa parole toute-puissante, a appelés au salut éternel en même temps qu'il en a exclu les premiers conviés.

« Comme une grande multitude marchait après Jésus, il se tourna vers eux, et leur dit : Si quelqu'un vient à moi, et ne hait point son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre âme, il ne peut être mon disciple. Et celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. Car qui d'entre vous, voulant bâtir une tour, ne compte pas auparavant à loisir la dépense nécessaire, pour savoir s'il peut l'achever ? De peur que, s'il en jette les fondements et qu'il ne puisse l'achever, tous ceux qui le verront ne commencent à le railler, disant : Voilà un homme qui a commencé à bâtir et qui n'a pu achever. Ou quel est le roi qui, voulant combattre un autre roi, n'examine pas auparavant à loisir s'il peut marcher avec dix mille hommes contre un ennemi qui vient à lui avec vingt mille ? Sinon, il lui envoie des ambassadeurs, lorsqu'il est encore éloigné, et lui fait des propositions de paix. Ainsi donc, celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. Le sel est bon ; mais si le sel devient insipide, avec quoi l'assaisonnera-t-on ? Il ne peut plus servir, ni pour la terre, ni pour les engrais ; mais on le jettera dehors. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende[1] ! »

La vie du chrétien est un combat continuel. Les ennemis sont le démon, le monde et nous-mêmes. Le monde et le démon cherchent bien souvent à nous séduire par nos amis et nos proches ; nous courons encore plus de risque d'être séduits par nous-mêmes, c'est-à-dire par ce qu'il y a de corrompu en nous, et qui nous appartient en propre. En tant donc que, nous et nos amis, nous sommes de Dieu et pour Dieu, nous devons nous aimer en Dieu ; mais en tant que nous sommes contre Dieu, nous devons nous haïr, être aussi parfaitement détachés de nous que d'une chose que l'on hait. Tel doit être le sel, la vivante énergie du chrétien ; sans cela, il n'est bon qu'à être foulé aux pieds.

« Or, les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Et les pharisiens et les docteurs de la loi murmuraient, disant : Cet homme reçoit les pécheurs, et mange avec eux ! Alors il leur dit cette parabole : Quel est l'homme parmi vous, qui a cent brebis ; s'il en perd une, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf

[1] Luc, 14, 25-35.

dans le désert, et ne va-t-il pas après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules, plein de joie ; et, étant retourné en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison, et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et lorsqu'elle l'a retrouvée, elle assemble ses amies et ses voisines, disant : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous le dis de même qu'il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fera pénitence[1]. »

Oh ! qui n'aimerait un Dieu si bon, et qui parle ainsi miséricorde ! Mais écoutons.

« Il dit encore : Un homme eut deux fils. Et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi la part du bien qui doit me revenir. Et le père leur fit le partage de son bien. Et peu de jours après, emportant tout ce qu'il avait, le fils le plus jeune s'en alla dans une terre éloignée, et dissipa son bien en vivant dans la débauche. Et après qu'il eut tout consumé, une grande famine survint en ce pays, et il commença à être dans l'indigence. Et il s'en alla, et il s'attacha à un des habitants de cette terre, qui l'envoya à sa maison de campagne pour garder les pourceaux. Et là, il eût bien voulu remplir son ventre des restes que les pourceaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim ! Je me lèverai, et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, faites de moi comme de l'un de vos mercenaires. Et, se levant, il vint vers son père. Et comme il était encore loin, son père le vit, et fut ému de compassion, et, accourant, il se jeta à son cou et le baisa. Et son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la première (la plus belle) robe, et l'en revêtez ; et mettez-lui un anneau au doigt et une chaussure aux pieds ; et amenez le veau gras et tuez-le ; et mangeons, et livrons-nous à la joie du festin ; parce que mon fils que voici était mort, et il est ressuscité ; il

[1] Luc, 15, 1-10.

était perdu et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir en un festin. Or, le fils aîné, qui était dans les champs, revenait et s'approchait de la maison, et il entendit la musique et la danse. Et il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était. Et celui-ci lui dit : C'est que votre frère est venu, et votre père a fait tuer le veau gras, parce qu'il l'a recouvré se portant bien. Et il fut indigné, et ne voulait point entrer. Son père sortit donc pour l'en prier. Mais il répondit à son père : Voilà que, depuis tant d'années que je vous sers, je n'ai jamais transgressé vos ordres; et vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis. Mais dès que votre fils que voilà, qui a dévoré son bien avec des courtisanes, est venu, vous faites tuer le veau gras pour lui. Mon fils, lui dit le père, vous êtes toujours avec moi; et tout ce qui est à moi est à vous. Mais il fallait un festin et nous réjouir, parce que votre frère était mort, et qu'il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé [1]. »

Quelle ne dut point être, à ces paroles, la joie des publicains et des pécheurs qui suivaient Jésus! Les pharisiens, qui en murmuraient, reçurent eux-mêmes une instruction qui respirait encore la miséricorde.

« Jésus disait à ses disciples : Un homme était riche et avait un économe; et celui-ci fut accusé devant lui d'avoir dissipé ses biens. Et il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends-moi compte de ton administration; car tu ne pourras plus désormais gouverner mon bien. Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien? je ne puis cultiver la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, quand on m'aura ôté mon emploi, il y en ait qui me reçoivent dans leurs maisons. Il fit donc venir l'un après l'autre tous les débiteurs de son maître. Il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Celui-ci dit : Cent tonneaux d'huile. L'économe lui dit : Tenez, voilà votre écrit; asseyez-vous là promptement, et faites-en un autre de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Celui-ci répondit : Cent mesures de froment. Tenez, lui dit-il, voilà votre écrit; faites-en un autre de quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment; car les enfants de ce siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière. Et moi je vous dis : Faites-vous des amis avec les richesses de l'iniquité; afin que, quand vous viendrez à défaillir, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Celui qui est fidèle dans les moindres choses l'est aussi dans

[1] Luc, 15, 11-32.

les grandes; et celui qui est injuste dans les moindres choses, l'est aussi dans les grandes. Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les véritables? Et si vous n'avez pas été fidèles dans un bien étranger, qui vous donnera le vôtre propre? Nul serviteur ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon [1]. »

Les pharisiens ne servaient Dieu que pour les richesses temporelles. Ces richesses sont appelées injustes, parce qu'elles portent injustement le nom de richesses. Elles ne sont point à l'homme ni dans l'homme. Ses richesses véritables sont Dieu même, sa grâce, son esprit. C'est pour celles-ci qu'il est fait. Jésus engage les pharisiens à bien user des richesses terrestres par l'aumône, afin de mériter les richesses célestes : il les engage à imiter la prudence de l'économe infidèle, non pas son infidélité. Ils ne profitèrent point de son conseil; car l'Évangile ajoute : « Or, les pharisiens, qui étaient avares, écoutaient toutes ces choses et se moquaient de lui. Mais il leur dit : Pour vous, vous avez grand soin de paraître justes devant les hommes; mais Dieu connaît vos cœurs; car souvent ce qui est grand aux yeux des hommes, est une abomination devant Dieu. La loi et les prophètes ont été jusqu'à Jean : depuis ce temps-là le royaume de Dieu est annoncé, et chacun peut employer la violence pour y entrer. Or, le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul point de loi périsse [2]. »

« Les pharisiens vinrent pour le tenter » sur cette dernière parole, « et ils lui dirent : Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque chose que ce soit? Il leur répondit : N'avez-vous pas lu que celui qui créa l'homme au commencement, créa un homme et une femme, et qu'il dit : Pour cette raison, l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme; et ils ne seront plus tous deux qu'une seule chair? Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Ce que Dieu a donc uni, que l'homme ne le sépare point. Ils lui dirent : Pourquoi donc Moïse a-t-il ordonné de donner à sa femme un acte de répudiation, et de la renvoyer? Il leur répondit : C'est à cause de la dureté de votre cœur, que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes; mais cela n'a pas été ainsi dès le commencement. Je vous déclare donc que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour cause de fornication, et en épouse une autre, commet un adultère; et que celui qui épouse celle qu'un autre aura renvoyée, commet un adultère.

[1] Luc, 16, 1-13. — [2] Luc, 16, 14-17.

« Quand ils furent dans la maison, ses disciples l'interrogèrent encore sur le même sujet. Et il leur dit : Quiconque renvoie sa femme, et en épouse une autre, commet un adultère à l'égard d'elle ; et si une femme quitte son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère [1]. »

Les pharisiens avaient demandé s'il était permis de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce fût. C'est qu'en effet ils portaient la chose jusque-là. Suivant leur Talmud, il est permis de renvoyer sa femme, rien que pour avoir brûlé la soupe ; et l'historien Josèphe, prêtre et pharisien, raconte de lui-même, qu'après avoir eu trois enfants de la sienne, il la renvoya parce que ses manières ne lui convenaient pas, et en épousa une autre [2]. Jésus-Christ répond incidemment à cette question, qu'il n'était permis de renvoyer sa femme que pour cause d'inconduite. Mais il fait entendre en même temps ce qu'il répète plus nettement encore à ses disciples, que celui-là même qui renvoie sa femme pour une pareille cause, se rend coupable d'adultère s'il en épouse une autre ; aussi bien que celui qui épouse une femme renvoyée, et que la femme qui renvoie son mari pour en prendre un autre. Il rétablissait par là, non-seulement l'indissolubilité du mariage, mais encore son unité. Car s'il était encore permis de prendre plusieurs femmes, celui qui en renverrait une pour en épouser une autre, ne commettrait point d'adultère pour cela. Jésus ne détruit point la loi ; il la ramène à sa perfection originelle. Le premier mariage fait voir la volonté du Créateur. Si jamais il convenait de multiplier le genre humain, ce fut au commencement ; si jamais il fut un homme à qui Dieu voulût communiquer la plus grande somme de bonheur en ce monde et en l'autre, ce fut le premier homme ; cependant il ne lui donne qu'une femme, et encore la tire-t-il d'une de ses côtes, pour mieux marquer l'indissoluble unité. L'Église catholique, épouse indissoluble du Christ, a compris ce grand mystère, et a toujours maintenu l'unité inviolable du lien conjugal. La synagogue judaïque, qui tant de fois s'est prostituée à de faux dieux et a mérité enfin d'être répudiée par le Dieu véritable, tolérait la polygamie et le divorce. Les sectes hérétiques, depuis qu'elles ne font plus une même chose avec l'épouse unique du Christ, permettent, comme autrefois les pharisiens, de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit. Chaque société religieuse envisage l'union conjugale, suivant qu'elle se sent elle-même unie au Fils de Dieu. C'est vraiment un grand mystère.

[1] Matth., 19, 3-9. Marc, 10, 2-12. Luc, 16, 18. — [2] Josèphe, *In vitâ suâ*, sub fin.

« Alors les disciples de Jésus lui dirent : Si la condition d'un homme est telle à l'égard de sa femme, il n'est pas avantageux de se marier. Il leur dit : Tous n'entendent pas cette parole, mais ceux à qui il a été donné. Car il y a des eunuques qui sont nés tels dès le ventre de leur mère ; il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes ; et il y en a qui se sont rendus eunuques eux-mêmes à cause du royaume des cieux. Qui peut comprendre, qu'il comprenne [1]. »

C'est la nature qui fait les premiers de ces eunuques, dit saint Hilaire [2] ; c'est la contrainte qui fait les seconds ; la volonté, les troisièmes. Ce sont ceux qui, tout en reconnaissant que le mariage est saint, lui préfèrent l'état plus parfait de Jérémie, de Jean-Baptiste, de Jésus-Christ lui-même, afin de gagner plus sûrement le royaume des cieux, ou le prêcher plus efficacement aux autres. Nous en verrons des milliers dans l'Église de la terre ; nous en verrons des milliers dans l'Église du ciel, où ils chantent un cantique que ne peuvent pas chanter les autres saints.

Les pharisiens avaient proposé la question du mariage, pour surprendre Jésus dans ses paroles, et se venger ainsi du reproche indirect qu'il leur avait fait sur leur avarice dans la parabole de l'économe infidèle. Il leur renouvelle les mêmes avertissements dans la parabole ou plutôt l'histoire suivante, ainsi que l'ont regardée les anciens Pères.

« Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de byssus, et qui se traitait magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, étendu à sa porte, tout couvert d'ulcères, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, mais personne ne lui en donnait ; mais les chiens venaient et léchaient ses plaies. Or, il arriva que ce pauvre mourut et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Et le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer. Or, élevant ses yeux lorsqu'il était dans les tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Et, s'écriant, il dit : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau, pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre cruellement dans cette flamme. Et Abraham lui dit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et Lazare les maux : or, maintenant, celui-ci est consolé, et vous tourmenté. Et, de plus, entre nous et vous, il y a pour jamais un grand abîme ; en sorte que ceux qui veulent passer d'ici vers vous ne le peuvent, ni venir ici du lieu où vous êtes. Et le riche dit : Je vous conjure, mon père, de l'envoyer dans la maison de mon père : car j'ai cinq frères ; afin qu'il leur soit

[1] Matth., 19, 10-12. — [2] Hil., *In hunc locum*.

un témoignage, et qu'ils ne viennent pas aussi eux-mêmes dans ce lieu de supplices. Et Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Et lui dit encore : Non, Abraham, mon père ; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence. Mais Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne croiront pas, quand même quelqu'un des morts ressusciterait [1].

« Jésus dit encore à ses disciples : Il est impossible qu'il n'arrive des scandales ; mais malheur à celui par qui ils arrivent. Il serait mieux pour lui qu'on attachât à son cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer, que de scandaliser un de ces petits. Prenez garde à vous-mêmes. Que si votre frère pèche contre vous, reprenez-le ; et s'il se repent, pardonnez-lui. Et s'il pèche contre vous sept fois le jour, et que sept fois le jour il se tourne vers vous, disant : Je me repens ; pardonnez-lui. Et les apôtres dirent au Seigneur : Augmentez-nous la foi. Or, le Seigneur leur dit : Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et transplante-toi au milieu de la mer ; et il vous obéirait. Mais qui de vous, ayant un serviteur occupé à labourer ou à paître les troupeaux, lui dit, aussitôt qu'il est revenu des champs : Viens ici et mets-toi à table ? Ne lui dira-t-il pas plutôt : Apprête-moi à souper ; ceins-toi, et sers-moi jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; après cela tu mangeras et tu boiras ? Et aura-t-il de la reconnaissance pour ce serviteur d'avoir fait ce qu'il lui avait commandé ? Je ne le pense pas. Ainsi vous, quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce que nous avons dû faire [2].

« Or, la fête des Juifs, dite des Tabernacles, étant proche, ses frères lui dirent : Partez d'ici, et allez en Judée, afin que les disciples que vous y avez contemplent aussi les miracles que vous faites. Car personne n'agit en secret, lorsqu'il cherche à être connu dans le public. Puisque vous faites ces choses, manifestez-vous au monde. Car ses frères mêmes ne croyaient pas en lui. » Ce qu'il faut entendre d'une foi parfaite, et de quelques-uns ; car il y avait deux de ses frères ou proches parents parmi ses apôtres, et ceux qui l'engageaient à se faire connaître au monde, faisaient voir par là seul qu'ils croyaient de lui quelque chose d'élevé. Ils en espéraient pour eux-mêmes quelque gloire.

« Mais Jésus leur dit : Mon temps n'est point encore venu ; mais votre temps est toujours prêt. Le monde ne peut vous haïr ; mais pour moi, il me hait, parce que je rends ce témoignage de lui, que

[1] Luc, 16, 19-31. — [2] Luc, 17, 1-11.

ses œuvres sont mauvaises. Vous, montez à cette fête; pour moi, je n'y monte point encore, parce que mon temps n'est point encore accompli. Ayant dit ces choses, il demeura dans la Galilée. Mais quand ses frères furent montés, il monta aussi lui-même à la fête, non pas publiquement, mais comme en secret.

« Les Juifs donc le cherchaient à la fête, et disaient : Où est-il? Et il y avait un grand murmure, à cause de lui, dans la foule ; les uns disaient : Il est bon; et les autres disaient : Non, mais il séduit le peuple. Toutefois nul ne parlait ouvertement de lui, dans la crainte des Juifs, c'est-à-dire du grand conseil. Or, vers le milieu de la fête, Jésus monta au temple et il enseignait. Et les Juifs s'étonnèrent, disant : Comment celui-ci sait-il les Écritures, lui qui ne les a point apprises? Jésus leur répondit, et dit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura de ma doctrine si elle est de Dieu ou si je parle de moi-même. Qui parle de soi-même cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui. Mais ne vous a-t-il pas donné la loi? Et nul de vous n'accomplit la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir? La foule répondit : Vous avez un démon; qui cherche à vous faire mourir? Jésus leur dit : J'ai fait une œuvre, et tous vous en êtes étonnés. Moïse vous a donné la circoncision, non pas qu'elle soit de Moïse, mais des patriarches; et vous donnez la circoncision au sabbat. Si l'homme reçoit la circoncision au sabbat, sans que la loi de Moïse soit violée, pourquoi êtes-vous indignés contre moi, parce que j'ai guéri un homme dans tout son corps au jour du sabbat? Ne jugez point selon l'apparence, mais jugez avec un jugement droit.

« Alors quelques-uns de Jérusalem disaient : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir? et voilà qu'il parle ouvertement, et ils ne lui disent rien. Les princes auraient-ils vraiment connu que celui-ci est le Christ? mais nous savons d'où est celui-ci : au lieu que quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. Jésus donc criait à haute voix, enseignant dans le temple et disant : Et vous me connaissez et vous savez d'où je suis; et je ne suis pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez point. Mais moi je le connais ; car je suis par lui, et c'est lui qui m'a envoyé. Ils cherchaient donc à l'arrêter; mais nul n'étendit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Et plusieurs, dans la multitude, crurent en lui, et disaient : Quand le Christ sera venu, fera-t-il plus de prodiges que celui-ci n'en a fait?

« Les pharisiens entendaient la multitude murmurant cela de lui; et les pharisiens et les princes des prêtres envoyèrent des soldats

pour le saisir. Mais Jésus leur dit : Je suis encore un peu de temps avec vous, et je vais vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point ; et là où je suis, vous ne pouvez venir. Les Juifs donc dirent entre eux : Où doit aller celui-ci, que nous ne le trouverons point ? doit-il aller vers ceux qui sont dispersés parmi les nations, et enseigner les gentils ? Quelle est cette parole qu'il a dite : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point ; et là où je suis, vous ne pouvez venir ?

« Or, en la dernière et grande journée de la fête, Jésus était là, criant et disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Qui croit en moi, suivant ce que dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. Ce qu'il entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. Car le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. Plusieurs donc de la multitude ayant ouï cette parole, disaient : Celui-ci est véritablement le prophète. Les autres disaient : Celui-ci est le Christ. Mais d'autres disaient : Est-ce que le Christ viendra de Galilée ? L'Écriture ne dit-elle pas que le Christ viendra de la race de David et du bourg de Bethléhem, où a été David ? Il y eut donc dissension entre le peuple à cause de lui. Et quelques-uns d'entre eux le voulaient saisir ; mais nul n'étendit la main sur lui.

« Les archers vinrent donc vers les princes des prêtres et les pharisiens, et ceux-ci leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? Les archers répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! Les pharisiens leur répliquèrent : Êtes-vous donc aussi séduits ? Aucun des princes a-t-il cru en lui, ou aucun des pharisiens ? Car pour cette populace, qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits. Nicodème, celui qui était venu vers Jésus durant la nuit, et qui était un d'entre eux, leur dit : Notre loi juge-t-elle un homme avant de l'avoir ouï, et d'avoir connu ce qu'il a fait ? Ils répondirent, et lui dirent : Est-ce que vous êtes aussi Galiléen ? Lisez les Écritures, et voyez que nul prophète n'a été suscité de Galilée. Et ils s'en retournèrent chacun dans sa maison [1].

« Cependant Jésus s'en alla sur la montagne des Oliviers. Et dès la pointe du jour, il retourna au temple, et tout le peuple vint à lui, et, s'étant assis, il les enseignait.

« Alors les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère, la firent tenir debout au milieu, et lui dirent : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. Or, dans la loi, Moïse nous a commandé de lapider cette espèce de coupables. Vous

[1] Joan., 7, 2-53.

donc, que dites-vous ? Or, ils disaient cela pour le tenter, afin de pouvoir l'accuser (ou de cruauté aux yeux du peuple, s'il la condamnait à mort ; ou de contravention à la loi, s'il lui conservait la vie). Mais Jésus, se baissant, écrivait du doigt sur la terre. Et comme ils continuaient à l'interroger, il se releva, et leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché jette contre elle la première pierre. Et, se baissant de nouveau, il écrivit sur la terre. Or, quand ils l'eurent entendu parler de la sorte, convaincus qu'ils étaient par leur propre conscience, ils sortirent l'un après l'autre, à commencer par les plus âgés jusqu'aux plus jeunes : et Jésus demeura seul, et la femme qui était au milieu. Alors Jésus se relevant, et ne voyant que la femme, lui dit : Femme, où sont ceux qui vous accusaient ? Personne ne vous a-t-il condamnée ? Elle dit : Personne, Seigneur. Et Jésus dit : Je ne vous condamnerai pas non plus ; allez, et ne péchez plus désormais [1]. »

Ainsi, par la vertu d'une seule parole, on vit tout à la fois la miséricorde exercée et la loi respectée, la pécheresse délivrée et son libérateur justifié, l'hypocrisie démasquée et la malice confondue, Jésus victorieux et tous ses ennemis en fuite.

« Jésus, parlant de nouveau au peuple, leur dit : Je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. Alors les pharisiens lui dirent : Vous vous rendez témoignage à vous-même : votre témoignage n'est point véritable. Jésus répondit, et leur dit : Et si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage est véritable ; car je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous ne savez d'où je viens, ni où je vais. Vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne. Et si je juge, mon jugement est véritable, parce que je ne suis pas seul, mais moi et mon Père qui m'a envoyé. Et il est écrit dans votre loi, que le témoignage de deux est véritable (ou digne de foi). Je rends témoignage de moi-même, et le Père qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi. Ils lui disaient donc : Où est-il votre Père ? Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père [2]. »

Un homme pouvant se tromper, la loi humaine exige deux ou trois témoins pour croire un fait. Mais celui qui est plus qu'homme, celui qui est essentiellement infaillible, est au-dessus de cette loi, d'après le principe de cette loi même. Son témoignage seul suffit. Il y a plus : les autres témoignages ne sont vrais qu'autant qu'ils sont conformes au sien. Comme dans l'univers, c'est le soleil, et lui seul,

[1] Joan., 8, 1-11. — [2] Joan., 8, 12-19.

qui nous fait voir et soi-même et tout le reste; ainsi en est-il de Dieu, dont le soleil est une ombre. Dieu le Père est la lumière éternelle, Dieu le Fils en est l'éternelle splendeur, l'Esprit-Saint en est la chaleur vivifiante. C'est en cela que tout subsiste, que tout se connaît, que tout vit. C'est du dire de ces trois témoins que dépend tout.

« Jésus dit ces paroles enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor. Et nul ne se saisit de lui, parce que son heure n'était point encore venue. Et Jésus leur dit de nouveau : Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : où je vais, vous ne pouvez venir. Les Juifs donc disaient : Est-ce qu'il se tuera lui-même, puisqu'il dit : Où je vais, vous ne pouvez venir ? Il leur dit : Vous êtes d'en bas; je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde; moi je ne suis point de ce monde. C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans votre péché; car si vous ne croyez que je le suis, vous mourrez dans vos péchés. Ils lui dirent : Qui êtes-vous donc ? Jésus leur dit : Je suis le principe, moi-même qui vous parle (autrement : Premièrement, celui que je vous ai dit que j'étais; savoir, la lumière du monde). J'ai beaucoup de choses à vous dire, et à condamner en vous; mais celui qui m'a envoyé est véritable; et les choses que j'ai entendues de lui, je les dis au monde. Et ils ne comprirent pas qu'il leur parlait de Dieu, son Père. Jésus donc leur dit : Lorsque vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que je le suis et que je ne fais rien de moi-même, mais que je dis ces choses ainsi que mon Père m'a enseigné. Et celui qui m'a envoyé est avec moi; et le Père ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toutes les choses qui lui plaisent.

« Comme il disait ces choses, beaucoup crurent en lui. Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous persévérez en ma parole, vous serez vraiment mes disciples; et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. Ils lui répondirent : Nous sommes la race d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves de personne : comment donc dites-vous : Vous serez rendus libres ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous dis, que quiconque commet le péché est esclave du péché. Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, mais le fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres. Je sais que vous êtes enfants d'Abraham; mais vous voulez me faire mourir, parce que ma parole ne prend pas en vous. Je vous dis ce que j'ai vu chez mon Père; et vous aussi faites ce que vous avez vu chez votre père. Ils lui répondirent, et lui dirent : Notre père est Abraham. Jésus leur dit : Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. Or, maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui suis un homme

qui vous ai dit la vérité, laquelle j'ai ouïe de Dieu ; Abraham n'a point fait cela. Vous faites les œuvres de votre père. Ils lui dirent donc : Nous ne sommes pas nés de la prostitution ; nous n'avons qu'un père, qui est Dieu. Jésus donc leur dit : Si Dieu était votre père, certes, vous m'aimeriez, parce que c'est de Dieu que je procède et que je viens ; car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne connaissez-vous pas mon langage? C'est que vous ne pouvez ouïr ma parole. Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il dit des mensonges, il dit ce qui lui est propre, car il est menteur et le père du mensonge. Pour moi, si je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui de vous me convaincra d'aucun péché ? Si donc je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; c'est pourquoi vous ne les écoutez point, parce que vous n'êtes point de Dieu. Les Juifs lui dirent donc : Ne disons-nous pas bien que vous êtes un Samaritain et que vous avez un démon ? Jésus répondit : Je n'ai pas un démon, mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma gloire ; il est quelqu'un qui la cherche et qui juge. En vérité, en vérité, je vous dis, que si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort à jamais. Nous connaissons bien maintenant, dirent les Juifs, que vous avez un démon. Abraham est mort, et les prophètes aussi ; et vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera point la mort à jamais. Êtes-vous donc plus grand que notre père Abraham qui est mort? et les prophètes aussi sont morts. Qui vous faites-vous vous-même ? Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu. Cependant vous ne l'avez point connu; mais pour moi, je le connais ; et si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, un menteur ; mais je le connais, et je garde sa parole. Abraham, votre père, a tressailli de voir mon jour; il l'a vu et il en a été réjoui. Les Juifs donc lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût fait, je suis. Ils prirent donc des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha, et sortit du temple en passant au milieu d'eux, et se retira[1]. »

La liberté véritable, c'est d'être libre de toute erreur dans l'esprit, de toute corruption dans la volonté, de toute passion déréglée dans

[1] Joan., 8, 20-59.

le corps, et d'être soumis et uni à Dieu, vérité souveraine, bien souverain. Cette union de l'âme avec Dieu, c'est la véritable vie. Le premier homme y fut créé. Satan la lui fit perdre et le rendit esclave de l'ignorance et de la concupiscence. Tous les descendants du premier homme naissent dans cette mort et dans cette servitude. Ils ne peuvent en sortir qu'en renaissant en Jésus-Christ par la foi, l'espérance et la charité. Lui seul, étant Dieu, peut redonner la vie qu'il avait donnée d'abord, refaire sa créature telle qu'il l'avait d'abord faite. Voilà pourquoi il insiste tant sur son éternelle divinité. En vérité, en vérité, avant qu'Abraham fût fait, je suis. On sent que c'est le même qui a dit à Moïse : Je suis celui qui suis.

« Et en passant, Jésus vit un homme aveugle dès sa naissance. Et ses disciples l'interrogèrent, disant : Maître, qui a péché, celui-ci, son père ou sa mère, pour qu'il soit ainsi né aveugle ? Jésus répondit : Ni celui-ci, ni son père, ni sa mère n'ont péché ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il me faut faire les œuvres de celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour ; la nuit vient, en laquelle personne ne peut agir. Tandis que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. Après qu'il eut dit cela, il cracha à terre, fit de la boue de sa salive ; il frotta de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : Va-t'en, et te lave dans la piscine de Siloé (mot qui signifie l'Envoyé). Il y alla donc, et se lava, et revint voyant. Or, les voisins et ceux qui auparavant l'avaient vu aveugle et demandant l'aumône, disaient : N'est-ce pas celui-ci qui était assis et qui mendiait ? Les uns disaient : C'est celui-ci ; les autres disaient : Il lui ressemble. Mais lui leur disait : C'est moi-même. Ils lui dirent donc : Comment tes yeux ont-ils été ouverts ? Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a pris de la boue, et a frotté mes yeux, et m'a dit : Va à la piscine de Siloé, et lave-toi ; et j'allai, et je me lavai, et je vois. Et ils lui dirent : Où est-il ? Il dit : Je ne sais pas. Ils l'amenèrent aux pharisiens, lui qui avait été autrefois aveugle. Or, c'était le jour du sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. Les pharisiens donc lui demandèrent de nouveau, comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : Il a mis de la boue sur mes yeux, et je me suis lavé, et je vois. Quelques-uns des pharisiens disaient donc : Cet homme n'est point de Dieu, car il ne garde point le sabbat. Mais les autres disaient : Comment un pécheur peut-il faire ces miracles ? Et il y avait division parmi eux. Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Il dit : C'est un prophète. Mais les Juifs ne crurent point de lui qu'il eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent appelé son père et sa mère. Et ils les interrogèrent, disant :

Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant? Le père et la mère leur répondirent, disant: Nous savons que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle. Mais comment voit-il maintenant, nous ne le savons pas ; ou qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas. Interrogez-le lui-même : il a l'âge; qu'il parle lui-même de ce qui le regarde. Son père et sa mère parlèrent ainsi, parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus que si quelqu'un confessait qu'il était le Christ, il serait chassé de la synagogue. C'est pourquoi son père et sa mère dirent: Il a l'âge, interrogez-le lui-même. Ils appelèrent donc pour la seconde fois l'homme qui avait été aveugle et lui dirent : Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. Il leur dit donc : S'il est un pécheur, je ne sais ; je sais une seule chose, c'est que j'étais aveugle, et maintenant je vois. Ils lui dirent de nouveau : Que t'a-t-il fait ? comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? est-ce que vous aussi vous voulez être ses disciples ? Ils le maudirent donc et lui dirent : Sois son disciple, toi ; mais nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons d'où il est. Cet homme répondit, et leur dit : Certes, c'est une chose étrange, que vous ne sachiez d'où il est ; et il a ouvert mes yeux ! Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un est serviteur de Dieu, et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Depuis le commencement des siècles on n'a point entendu que nul ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était de Dieu, il ne pourrait rien. Ils répondirent, et lui dirent : Tu es né tout entier dans les péchés ; et tu nous enseignes ! Et ils le chassèrent.

« Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé ; et l'ayant trouvé, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ? Il répondit et dit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? Jésus lui dit : Tu l'as vu, et c'est celui qui te parle. Alors il dit : Je crois, Seigneur ; et, se prosternant, il l'adora. Et Jésus dit : Je suis venu en ce monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. Et quelques-uns des pharisiens qui étaient avec lui entendirent cela, et lui dirent : Et nous, sommes-nous aussi des aveugles ? Jésus leur dit : Si vous étiez des aveugles, vous n'auriez point de péché ; mais maintenant vous dites : Nous voyons ; et votre péché demeure [1]. »

Il est arrivé aux pharisiens ce qui est arrivé aux philosophes : en

[1] Joan., 9, 1-41.

se disant sages, ils sont devenus fous : en se disan éclairés, ils sontt devenus aveugles. Ceux, au contraire, qui se reconnaissaient aveugles et égarés, comme les publicains et les pécheurs, ont ouvert les yeux à la lumière et à la sagesse véritables.

« En vérité, en vérité, je vous dis : Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte d'ailleurs, est un voleur et un larron. Mais celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. Le portier ouvre à celui-là, et les brebis entendent sa voix, et il appelle ses propres brebis par leur nom et les conduit au dehors. Et quand il a fait sortir ses brebis, il va devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Mais elles ne suivent point un étranger, et fuient au contraire loin de lui, parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers. Jésus leur dit cette similitude; mais ils n'entendirent point ce qu'il leur disait [1]. »

La bergerie, c'est l'Église ; les brebis, ce sont les fidèles et particulièrement les élus ; la porte, Jésus-Christ. Le portier, c'est Dieu même, qui reçoit tous ceux qui entrent par Jésus-Christ, c'est-à-dire, en son nom, par son ordre et par le mouvement de son esprit. Le vrai pasteur est celui qui entre par Jésus-Christ ; l'étranger, le voleur, c'est celui qui n'a point de vocation légitime pour conduire les brebis.

« Jésus leur dit donc de nouveau : En vérité, en vérité, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi (venus sans être envoyés comme les faux prophètes et les faux sages) sont des voleurs et des larrons ; mais les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; et il entrera, et sortira, et trouvera des pâturages. Un voleur ne vient que pour dérober, et tuer, et détruire ; moi je suis venu, afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient avec plus d'abondance.

« Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, à qui n'appartiennent point les brebis, voit venir le loup, et délaisse les brebis, et s'enfuit ; et le loup les ravit et les disperse. Or, le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis. Pour moi, je suis le bon pasteur ; et je connais les miennes, et les miennes me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père. Et je donne ma vie pour mes brebis. Et j'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène ; et elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau et un seul pasteur.

[1] Joan., 10, 1-6.

« C'est pour cela que le Père m'aime ; parce que je donne ma vie, afin que je la reprenne de nouveau. Personne ne me l'ôte ; mais je la pose de moi-même ; et j'ai le pouvoir de la poser, et j'ai le pouvoir de la reprendre de nouveau. C'est le commandement que j'ai reçu de mon Père.

« Une dispute s'éleva de nouveau entre les Juifs à cause de ces paroles. Et plusieurs d'entre eux disaient : Il a un démon, il a perdu le sens ; pourquoi l'écoutez-vous? Les autres disaient : Ces paroles ne sont pas d'un démoniaque ; le démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles [1] ? »

« Plus tard, pendant l'hiver, ce fut à Jérusalem la fête de la Dédicace, » établie sous les Machabées. « Et il arriva que Jésus, en s'y rendant, passait à travers la Samarie et la Galilée. Et lorsqu'il entrait dans un village, il rencontra dix lépreux qui s'arrêtèrent loin de lui ; et ils élevèrent la voix, disant : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous! Dès qu'il les eut vus, il dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et il arriva, pendant qu'ils y allaient, qu'ils furent guéris. L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, retourna sur ses pas glorifiant Dieu à haute voix. Et il tomba la face contre terre aux pieds de Jésus, lui rendant grâces. Or, celui-ci était Samaritain. Alors Jésus dit : Les dix n'ont-ils pas été guéris ? où sont donc les neuf ? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu, sinon cet étranger. Et il lui dit : Lève-toi, va ; car ta foi t'a sauvé.

« Interrogé par les pharisiens quand viendrait le royaume de Dieu, il leur répondit : Le royaume de Dieu ne vient point avec éclat. Et on ne dira point : Il est ici, il est là ; car voici que le royaume de Dieu est au dedans de vous.

« Alors il dit à ses disciples : Le temps viendra que vous désirerez voir un des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez point. Et ils vous diront : Il est ici et il est là ; n'y allez point et ne les suivez point. Car, comme l'éclair qui part d'un côté du ciel et brille jusqu'à l'autre, ainsi paraîtra le Fils de l'homme en son jour. Mais il faut auparavant qu'il souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté par cette génération. Et comme il est arrivé dans les jours de Noé, ainsi il arrivera dans les jours du Fils de l'homme. Ils mangeaient et ils buvaient ; les hommes épousaient des femmes et les femmes des maris, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et le déluge vint et les perdit tous. Il en sera de même qu'aux jours de Lot. Ils mangeaient et ils buvaient ; ils achetaient et ils vendaient ; ils plantaient et bâtissaient. Mais le jour que Lot sortit de Sodome, une

[1] Joan., 10, 7-21.

pluie de feu et de soufre descendit du ciel et les perdit tous. Il en sera de même le jour où le Fils de l'homme sera révélé. Dans ce jour-là, que celui qui sera sur le toit, et qui aura ses meubles dans la maison, ne descende point pour les emporter; et que celui qui sera dans les champs ne revienne point sur ses pas. Souvenez-vous de la femme de Lot. Quiconque cherchera à conserver sa vie, la perdra ; et quiconque l'aura perdue, la sauvera. Je vous dis : En cette nuit-là, deux seront dans un même lit : l'un sera pris et l'autre sera laissé. Deux femmes étant ensemble à la meule, l'une sera prise et l'autre sera laissée. Ils lui répondirent : Où, Seigneur? Et il leur dit : Partout où sera le corps, là s'assembleront les aigles [1]. »

Il y a deux avénements du Christ : le premier, sans cet éclat temporel de conquérant et de monarque, auquel s'attendaient les Juifs charnels, mais commençant par l'intérieur de l'homme ; le second, plein de gloire, mais soudain, où se fera la séparation des élus et des réprouvés, et où les élus s'assembleront comme des aigles autour de Jésus.

« Il leur dit aussi une parabole, pour montrer qu'il faut toujours prier et ne se lasser jamais. Il y avait un juge dans une ville, qui ne craignait point Dieu, et qui ne s'inquiétait d'aucun des hommes. Et il y avait dans la même ville une veuve, et elle venait vers lui, disant : Faites-moi justice de mon adversaire. Et il ne le voulut pas pendant longtemps. Mais enfin il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu, et que je ne m'inquiète d'aucun homme, cependant, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, de peur qu'à la fin elle ne vienne et ne me fasse quelque affront. Or, le Seigneur dit : Voyez ce que dit ce juge d'iniquité. Et Dieu ne fera pas justice à ses élus, qui crient vers lui jour et nuit, et il souffrira qu'on les opprime? Je vous dis qu'il leur rendra justice dans peu de temps. Mais quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve la foi sur la terre?

« Il dit aussi cette parabole pour quelques-uns qui, se flattant d'être justes, se confiaient en eux-mêmes, et méprisaient les autres. Deux hommes montèrent au temple pour prier : l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, étant debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu! je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède. Et le publicain, se tenant

[1] Luc, 17, 11-37. Joan., 14, 22.

au loin, ne voulait pas même lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, disant : O Dieu ! soyez-moi propice, à moi pécheur ! Moi, je vous dis : Celui-ci revint en sa maison justifié, et non pas l'autre ; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé [1].

« Étant donc arrivé à Jérusalem pendant la fête de la Dédicace, Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs donc l'environnèrent et lui dirent : Jusqu'à quand tiendrez-vous notre âme en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous ouvertement. Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez point ; les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Mais vous ne croyez point, parce que vous n'êtes point de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix ; et je les connais, et elles me suivent. Et moi, je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront point à jamais, et nul ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. Moi et mon Père, nous sommes une même chose.

« Les Juifs prirent donc de nouveau des pierres pour le lapider. Jésus leur répondit : Je vous ai montré beaucoup d'œuvres excellentes au nom de mon Père ; pour laquelle me lapidez-vous ? Les Juifs lui répondirent, disant : Nous ne te lapidons pas pour une bonne œuvre, mais pour ton blasphème, et parce qu'étant un homme, tu te fais Dieu. Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit en votre loi. J'ai dit : Vous êtes des Dieux ? Si elle a appelé dieux ceux auxquels la parole est adressée, et l'Écriture ne peut être vaine, pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que le Père a sanctifié et envoyé au monde, parce que j'ai dit : Je suis Fils de Dieu ? Si je ne fais les œuvres de mon Père, ne me croyez point. Mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez aux œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi, et moi dans le Père. Ils cherchaient donc de nouveau à le saisir, mais il échappa de leurs mains. Et il s'en alla de nouveau au delà du Jourdain, dans le lieu où Jean baptisait d'abord, et il demeura là. Et beaucoup vinrent à lui, et disaient : Jean n'a fait aucun miracle ; mais toutes les choses que Jean a dites de celui-ci étaient véritables. Et beaucoup y crurent en lui [2]. »

Qui ne s'étonnerait de la mauvaise foi des Juifs ? Ils demandent à Jésus qu'il leur dise nettement s'il est le Christ. Il leur répond plus nettement qu'ils ne s'y attendaient : Moi et le Père, nous sommes une même chose. Et au lieu d'être satisfaits, ils veulent le lapider. Jésus

[1] Luc. 18, 1-14. — [2] Joan., 10, 23-42.

ne nie pas ce qu'ils lui reprochaient, de dire qu'il fût Dieu; il leur montre seulement que, d'après leur loi même, ils n'avaient pas droit de le lapider pour ce qu'il avait dit. Il en appelle au témoignage de ses œuvres, pour les amener à reconnaître que le Père était en lui et lui dans le Père; autrement, que lui et le Père sont la même chose. Moi et le Père nous *sommes,* voilà la distinction des personnes: *une même chose,* voilà l'unité de substance.

« Et on lui présenta de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât sur eux. Mais ses disciples rebutaient avec des paroles rudes ceux qui les présentaient. Jésus, les voyant faire, le trouva mauvais; et appelant ces enfants, il dit : Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez point; car c'est à de pareils qu'appartient le royaume de Dieu. Je vous le dis en vérité : Quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera point. Puis, les embrassant et leur imposant les mains, il les bénit.

« Lorsqu'il fut parti de là et qu'il se fût remis en chemin, il accourut un jeune homme distingué, qui, fléchissant le genou devant lui, l'interrogea, disant: Bon maître, quel bien faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle? Jésus lui dit : Pourquoi m'appelez-vous bon? nul n'est bon que Dieu seul. Au reste, si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements. — Lesquels? demanda le jeune homme. — Vous les connaissez, dit Jésus : Vous ne tuerez point; vous ne commettrez point d'adultère; vous ne déroberez point; vous ne direz point de faux témoignage; vous ne frauderez personne; honorez votre père et votre mère; enfin, vous aimerez votre prochain comme vous-même. Le jeune homme lui dit : J'ai gardé tous ces commandements dès ma jeunesse; que me manque-t-il encore? C qu'entendant Jésus, il le regarda et l'aima, et lui dit : Il vous manque encore une chose. Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. Après cela, venez et suivez-moi. Ce jeune homme ayant entendu ces paroles en fut affligé, et s'en alla tout triste; car il avait de grandes possessions. Jésus, le voyant attristé, regarda autour de soi, et dit à ses disciples : Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume de Dieu! En vérité, je vous le dis, difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux. Les disciples furent étonnés de ses paroles. Mais Jésus leur répéta de nouveau : Mes enfants, qu'il est difficile que ceux qui mettent leur confiance en leurs richesses, entrent dans le royaume de Dieu! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. Ses disciples, encore plus étonnés,

se disaient l'un à l'autre : Qui pourra donc être sauvé? Jésus les regarda et dit : Auprès des hommes, cela est impossible, mais non pas auprès de Dieu; car auprès de Dieu toutes choses sont possibles.

« Alors Pierre, répondant, lui dit : Voici que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi; que nous en sera-t-il? Jésus leur répondit : Je vous dis, en vérité, qu'au temps de la régénération, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté, pour mon nom et pour l'Évangile, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses héritages, recevra le centuple dès à présent, en maisons, en frères, en sœurs, en mères, en enfants, en héritages, jusque dans les persécutions, et, au siècle à venir, la vie éternelle. Et beaucoup qui avaient été les premiers seront les derniers, et beaucoup qui avaient été les derniers seront les premiers [1]. »

Dieu seul est bon par lui-même; le reste ne l'est qu'autant qu'il participe de la bonté divine. Le jeune homme ne voyait encore en Jésus-Christ qu'un prophète; s'il avait suivi le conseil de la perfection, il aurait bientôt reconnu et adoré en lui son Dieu, et reçu dès lors le centuple en joie.

« Le royaume des cieux, continua Jésus, est semblable à un homme, père de famille, qui sortit dès la pointe du jour, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Étant convenu avec eux de leur donner un denier (dix sous romains) pour leur journée, il les envoya dans sa vigne. Il sortit de même vers la troisième heure; et, en ayant trouvé d'autres qui se tenaient dans la place sans rien faire, il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste; et ils s'y en allèrent. Il sortit encore vers la sixième et vers la neuvième heure, et il fit la même chose. Enfin il sortit vers la onzième heure; et, en ayant trouvé d'autres qui se tenaient là, il leur dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans rien faire? C'est, lui dirent-ils, que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne, et vous recevrez ce qui sera juste. Or, le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers, et payez-les en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui avaient été loués les premiers, venant à leur tour, s'imaginèrent qu'ils allaient recevoir davantage; mais ils reçurent, eux aussi, chacun un denier.

[1] Matth., 19, 13-30. Marc, 10, 13-31. Luc, 18, 15-30.

Et en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, en disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les avez rendus égaux à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui vous appartient et vous en allez; pour moi je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il donc pas permis de faire ce que je veux? et votre œil est-il mauvais, parce que je suis bon? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus [1]. »

Le père de famille, c'est Dieu ; la vigne, c'est l'Église ; les ouvriers, ce sont les hommes appelés à l'Église par la foi; les douze heures de la journée, ce sont les différents âges du genre humain, où les divers peuples, Juifs et gentils, sont appelés à l'Église, et encore les divers âges de la vie humaine, où chaque individu est appelé à se convertir; la place publique, c'est le monde entier; le denier, c'est la vie éternelle; le soir, la fin du monde; l'intendant, le juge des vivants et des morts.

« Or, il y avait un homme malade, appelé Lazare, de Béthanie, du bourg de Marie et de Marthe, sa sœur. Et Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux; et son frère Lazare était malade. Ses sœurs donc envoyèrent vers lui, disant : Seigneur, voilà que celui que vous aimez est malade. Ce que Jésus ayant entendu, il leur dit : Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare. Ayant donc appris qu'il était malade, il demeura deux jours au lieu où il était. Et après cela il dit à ses disciples : Allons de nouveau en Judée. Les disciples lui dirent : Maître, il n'y a qu'un moment, les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous y allez de nouveau? Jésus répondit: N'y a-t-il pas douze heures dans le jour? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde. Mais si quelqu'un marche dans la nuit, il heurte, parce que la lumière n'est pas avec lui. Il dit ces choses, et après il leur dit : Lazare, notre ami, dort; mais je vais le réveiller. Ses disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Or, Jésus avait parlé de sa mort; mais ils crurent qu'il parlait de dormir de sommeil. Jésus donc leur dit alors ouvertement : Lazare est mort. Et je me réjouis à cause de vous de n'y avoir pas été, afin que vous croyiez. Mais allons vers lui. Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit à ses condisciples :

[1] Matth., 20, 1-16.

Allons-y aussi, nous, afin de mourir avec lui. Jésus donc étant venu, trouva qu'il était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre. Or, Béthanie était éloignée de Jérusalem d'environ quinze stades (c'est-à-dire environ une demi-lieue). Et beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Quand donc Marthe apprit que Jésus venait, elle alla au-devant de lui ; mais Marie se tenait assise en sa maison. Marthe dit donc à Jésus : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je sais maintenant que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera. Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point à jamais. Crois-tu cela? Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. Et ayant dit cela elle s'en alla, et appela sa sœur Marie en secret, disant : Le maître est ici et il vous appelle. Aussitôt que celle-ci eut entendu, elle se leva en hâte et vint vers lui. Or, Jésus n'était point encore venu dans le bourg, mais il était au lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs donc qui étaient avec elle en la maison et la consolaient, lorsqu'ils virent que Marie s'était levée et qu'elle était sortie, la suivirent, disant : Elle s'en va au sépulcre pour pleurer. Quand donc Marie fut venue au lieu où était Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort! Quand donc Jésus la vit pleurant, et les Juifs qui étaient venus avec elle aussi pleurant, il frémit en son esprit et s'émut lui-même. Et il dit : Où l'avez-vous mis? Ils lui dirent : Seigneur, venez et voyez. Et Jésus pleura. Les Juifs dirent alors : Voyez comme il l'aimait! Mais quelques-uns d'entre eux disaient : Celui-ci qui a ouvert les yeux à l'aveugle-né, ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourût point? Jésus donc, frémissant de nouveau en soi-même, vint au sépulcre. Or, c'était une grotte; et une pierre était placée dessus. Jésus dit : Otez la pierre. Mais Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là. Jésus lui dit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu? Ils ôtèrent donc la pierre. Or, Jésus, levant ses yeux en haut, dit : Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je savais bien que vous m'exaucez toujours; mais je l'ai dit à cause de la multitude qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. Et ayant dit ces choses, il cria à haute voix : Lazare, viens dehors! et soudain le mort sortit, ayant les mains et les pieds liés de bandes, et sa face

était enveloppée d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le et laissez-le aller. Beaucoup donc d'entre les Juifs qui étaient venus vers Marie et Marthe, et avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais quelques-uns d'entre eux s'en allèrent vers les pharisiens, et leur dirent ce qu'avait fait Jésus.

« Les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent donc, et ils disaient : Que faisons-nous ? car cet homme-là fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons ainsi, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ils détruiront notre ville et notre nation. Mais l'un d'eux, nommé Caïphe, qui était le grand prêtre de cette année, leur dit : Vous n'y entendez rien et ne considérez point qu'il nous est bon qu'un homme meure pour le peuple, et non pas que toute la nation périsse. Or, il ne dit point cela de lui-même ; mais, étant grand prêtre de cette année, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation ; et non pour la nation seulement, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu, qui étaient dispersés. Depuis ce jour-là, ils cherchèrent donc ensemble à le mettre à mort [1]. »

Cet homme fait beaucoup de miracles, disent les pontifes et les pharisiens. Ils ne nient point le fait, il est trop constant. *Que ferons-nous?* La réponse paraît aisée, croyez en lui ; mais leur avarice, leur faux zèle, leur hypocrisie, leur ambition, leur domination tyrannique sur les consciences, que Jésus découvrait, encore qu'ils la cachassent sous le masque du zèle de la religion, les aveuglait. En cet état *ils ne peuvent croire*, comme nous verrons bientôt ; et ils aiment mieux résister à Dieu que de renoncer à leur empire.

Les Romains viendront et ils détruiront notre ville, notre temple et toute notre nation. On voit ici tous les caractères de la fausse politique, et une imitation de la bonne, mais à contre-sens.

La véritable politique est prévoyante, et par là se montre sage.

Ceux-ci font aussi les sages et les prévoyants : Les Romains viendront. Ils viendront, il est vrai, non pas, comme vous pensez, parce qu'on aura reconnu le Sauveur ; mais, au contraire, parce qu'on aura manqué de le reconnaître. La nation périra : vous l'avez bien prévu ; elle périra en effet, mais ce sera par les moyens dont vous prétendiez vous servir pour la sauver, tant est aveugle votre politique et votre prévoyance.

La politique est habile et capable : Ceux-ci font les capables. Voyez avec quel air de capacité Caïphe disait : Vous n'y entendez rien ; il n'y entendait rien lui-même. Il faut qu'un homme meure pour le peuple ; il disait vrai, mais c'était d'une autre façon qu'il ne l'entendait.

[1] Joan., 11, 1-53.

La politique sacrifie le bien particulier au bien public ; et cela est juste jusqu'à un certain point. Il faut qu'un homme meure pour le peuple : il entendait qu'on pouvait condamner un innocent au dernier supplice, sous prétexte du bien public ; ce qui n'est jamais permis. Car, au contraire, le sang innocent crie vengeance contre ceux qui le répandent.

La grande habileté des politiques, c'est de donner de beaux prétextes à leurs mauvais desseins. Il n'y a point de prétextes plus spécieux que le bien public, que les pontifes et les adhérents font semblant de se proposer. Mais Dieu les confondit ; et leur politique ruina le temple, la ville, la nation qu'ils faisaient semblant de vouloir sauver. Et Jésus-Christ leur dit à eux-mêmes : Vos maisons seront abandonnées, vous et vos enfants porterez votre iniquité, et tout périra par les Romains que vous faites semblant de vouloir ménager [1].

« Jésus ne paraissait donc pas en public parmi les Juifs, mais il s'en alla dans la contrée qui est près du désert, dans une ville appelée Éphrem, et là il s'arrêta avec ses disciples. Or, la Pâque des Juifs était proche ; et beaucoup de cette contrée-là montèrent à Jérusalem, avant Pâque, pour se purifier. Ils cherchaient donc Jésus, et disaient entre eux dans le temple : Que vous semble qu'il ne soit point venu à la fête ? Or, les pontifes et les pharisiens avaient donné ordre que si quelqu'un savait où il était, il le déclarât, afin de le saisir [2]. »

Depuis que le vieil Hérode s'était arrogé de nommer le grand prêtre et de le déposer, les choses en étaient venues au point, que le pontificat ne se donnait plus que pour un an. De là ce nombre de grands prêtres ou de pontifes dans l'Évangile. Comme ils étaient tous pris de la race d'Aaron, ils étaient légitimes sous ce rapport et jouissaient du don de prophétie qui était comme annexé à leur charge. Mais cette instabilité continuelle, inconnue auparavant, laissait bien entendre que leur sacerdoce touchait à sa fin.

« Lorsque Jésus avec ses disciples se fut mis en chemin pour monter à Jérusalem, il marchait devant eux ; et eux étaient saisis d'étonnement et le suivaient avec crainte. Alors prenant encore en particulier les douze, il commença à leur dire ce qui devait lui arriver. Voici que nous montons à Jérusalem ; et toutes les choses qui ont été écrites par les prophètes touchant le Fils de l'homme seront accomplies. Il sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux sénateurs. Et ils le condamneront à mort et le livreront aux nations

[1] Bossuet, *Médit. sur l'Év.* — [2] Joan., 11, 54-56.

(aux gentils). Et ils lui insulteront, et ils lui cracheront au visage, et ils le fouetteront, et ils le feront mourir; et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien à tout cela; et cette parole leur était cachée, et ils n'entendaient pas ce qu'il disait.

« Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de lui avec ses fils, Jacques et Jean, qui se prosternèrent devant lui et lui dirent : Maître, nous voudrions bien que vous fissiez pour nous ce que nous vous demanderons. Il leur répondit : Que voulez-vous que je fasse pour vous ? Ordonnez, dit la mère, que mes deux fils que voici, soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche. Mais Jésus leur répondit : Vous ne savez ce que vous demandez ; pouvez-vous boire le calice que je vais boire, et être baptisés du baptême dont je vais être baptisé? Nous le pouvons, dirent-ils. Jésus leur dit : Il est vrai que vous boirez le calice que je vais boire, et que vous serez baptisés du baptême dont je serai baptisé; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est point à moi à vous le donner ; ce sera pour ceux à qui il a été préparé par mon Père [1]. »

Les apôtres ambitieux s'offrirent à tout; mais Jésus, qui voyait bien qu'ils ne s'offraient à souffrir que par ambition, ne voulut pas les satisfaire. Il accepta leur parole pour la croix; mais pour la gloire, il les renvoya aux décrets éternels de son Père et à ses secrets conseils. En quoi il faut toujours se souvenir de cette parole, que le Sauveur adresse à son Père même : Tout ce qui est à vous est à moi : et tout ce qui est à moi est à vous.

« Or, les dix, ayant entendu ceci, commencèrent à être indignés contre les deux frères, Jacques et Jean. Mais Jésus, les appelant, leur dit : Vous savez que ceux qu'on regarde comme les maîtres des nations, leur commandent avec empire, et que leurs grands les traitent avec un pouvoir absolu. Il n'en sera pas de même parmi vous; mais quiconque voudra devenir le plus grand, sera votre ministre ; et quiconque voudra être le premier d'entre vous, sera le serviteur de tous. Car le Fils de l'homme même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre [2].

« Or, il arriva, lorsqu'il approchait de Jéricho, qu'un aveugle était assis le long du chemin et demandait l'aumône. Et entendant passer une foule de monde, il demanda ce que c'était. Or, on lui dit que Jésus de Nazareth passait. Et il cria, disant : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi ! Ceux qui allaient devant le reprenaient et lui di-

[1] Matth., 20, 17-23. Marc, 10, 32-40. Luc, 18, 31-34. — [2] Matth., 20, 24-28. Marc, 10, 41-45.

saient de se taire ; mais il criait encore bien plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi ! Or, Jésus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât. Et quand l'aveugle se fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse ? Seigneur, répondit l'aveugle, que je voie ! Et Jésus lui dit : Voyez ; votre foi vous a sauvé. Et aussitôt il vit, et il le suivait glorifiant Dieu ; et tout le peuple qui le vit loua Dieu [1].

« Étant entré dans Jéricho, Jésus traversait la ville. Et voilà un homme riche, nommé Zachée, chef des publicains, qui cherchait à voir Jésus, pour le connaître. Et il ne le pouvait à cause de la foule, parce qu'il était petit de taille. Il courut en avant, et monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là. Et lorsque Jésus arriva en cet endroit, il leva les yeux ; et, l'ayant vu, il lui dit : Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je demeure aujourd'hui dans votre maison. Et il descendit à la hâte, et le reçut avec joie. Et tous, en voyant cela, murmuraient en disant, qu'il était allé loger chez un pécheur. Or Zachée, se tenant devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, voilà, je donne la moitié de mes biens aux pauvres ; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rendrai quatre fois autant. Jésus lui dit : Le salut est arrivé aujourd'hui à cette maison, parce que celui-ci aussi est enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu.

« Comme ils l'écoutaient parler ainsi, il ajouta une parabole, parce qu'il était près de Jérusalem, et qu'ils étaient persuadés que le royaume de Dieu serait bientôt manifesté. Il leur dit donc : Un homme d'une grande naissance s'en alla dans une région lointaine pour recevoir un royaume, et revenir. Et appelant dix de ses serviteurs, auxquels il donna dix marcs, il leur dit : Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne. Or, ceux de son pays le haïssaient, et ils envoyèrent après lui, disant : Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous. Et il arriva qu'il revint après avoir reçu son royaume, et il ordonna qu'on appelât ses serviteurs auxquels il avait donné de l'argent, afin de savoir combien chacun l'avait fait valoir. Le premier qui se présenta, dit : Votre marc en a produit dix autres. Le maître lui dit : Courage, bon serviteur ; puisque vous avez été fidèle en peu de chose, vous aurez le commandement de dix villes. Le second vint, disant : Seigneur, votre marc en a produit cinq autres. Et il lui dit : Et vous, commandez à cinq villes. L'autre vint, disant : Seigneur, voici votre marc que j'ai gardé dans un mouchoir. Car je vous ai craint, sachant que vous êtes un homme sévère, qui demandez ce

[1] Luc, 18, 35-43.

que vous n'avez pas donné, et moissonnez ce que vous n'avez pas semé. Le maître lui dit : Je te juge par tes propres paroles, méchant serviteur : tu savais que je suis un homme sévère, qui demande ce que je n'ai pas donné, et qui moissonne ce que je n'ai pas semé : pourquoi donc n'as-tu pas donné mon argent à la banque, afin que, revenant, je pusse l'exiger avec les intérêts ? Et il dit à ceux qui étaient présents : Otez-lui le marc qu'il a, et donnez-le à celui qui a dix marcs. Et ils dirent : Seigneur, il en a déjà dix. Or, je vous dis qu'on donnera à celui qui a, et qu'il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a. Mais pour mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les, et faites-les mourir devant moi. Ces choses dites, il marchait devant eux à Jérusalem [1]. »

Cet homme de grande naissance, est Jésus-Christ, Fils de Dieu, Fils de David ; le royaume dont il va prendre possession est le ciel ; les dix marcs ou mines, dont chacune valait à peu près cent livres, qu'il distribue à ses dix serviteurs, sont les divers grâces et dons qu'il distribue à ses ministres pour lui gagner des âmes ; ses compatriotes qui ne veulent pas qu'il règne sur eux , et qui ensuite sont mis à mort, ce sont les Juifs qui l'ont rejeté et qui ont été rejetés à leur tour.

« Comme Jésus sortait de Jéricho, une grande multitude de peuple le suivit. Deux aveugles, dont l'un s'appelait Bartimée ou fils de Timée, qui étaient assis près du chemin, entendant dire que Jésus passait, se mirent à crier : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous ! Le peuple les reprenait pour les faire taire ; mais ils criaient encore plus fort : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous ! Et Jésus, s'arrêtant, commanda qu'on les fît venir. Ils appelèrent donc les aveugles, et leur dirent : Ayez bonne espérance ; levez-vous : il vous appelle. Aussitôt, jetant leurs manteaux, ils se levèrent et vinrent à lui. Il leur demanda : Que voulez-vous que je vous fasse ? Ils lui dirent : Seigneur, que nos yeux soient ouverts ! Et Jésus en ayant pitié, leur toucha les yeux. Et ils virent aussitôt, et ils le suivirent [2]. »

« Jésus donc, six jours avant la Pâque, vint à Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait ressuscité. On lui donna là à souper, dans la maison de Simon le Lépreux (ainsi nommé, parce qu'il l'avait été) : Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui. Or, Marie prit un livre de vrai nard, parfum précieux, et le répandit sur les pieds de Jésus et elle les essuya avec ses cheveux ; puis ayant cassé le vase, elle répandit ce qui restait de cette liqueur

[1] Luc, 19, 1-28. — [2] Matth., 20, 29-34. Marc, 10, 46-52.

sur sa tête, pendant qu'il était à table, et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Alors un de ses disciples, Judas Iscariote, celui qui devait le livrer, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, et ne les a-t-on pas donnés aux pauvres? Or, il dit cela, non qu'il s'inquiétât des pauvres, mais parce que c'était un voleur, et qu'ayant la bourse, il portait l'argent qu'on y mettait. Quelques-uns des disciples s'indignèrent à son exemple, et dirent comme lui : Pourquoi perdre ce parfum? Car on pouvait le vendre plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres; et ils frémissaient contre elle. Ce que connaissant Jésus, il leur dit : Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme? C'est une bonne œuvre qu'elle vient de faire à mon égard. Car vous avez toujours des pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voudrez; mais, pour moi, vous ne m'avez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle pouvait; car, en répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour m'ensevelir : elle a embaumé mon corps par avance. Je vous le dis, en vérité, dans tout l'univers, en quelque lieu que cet Évangile soit prêché, ce qu'elle a fait se racontera aussi en mémoire d'elle[1].

« Les Juifs ayant su qu'il était là, y vinrent en grand nombre, non-seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts. Cependant les princes des prêtres songèrent à faire mourir Lazare même : parce qu'un grand nombre de Juifs les quittaient à cause de lui, et croyaient en Jésus[2].

« Le lendemain, comme Jésus approchait de Jérusalem, et qu'il était déjà à Bethphagé, au pied du mont des Olives, il envoya deux de ses disciples, leur disant : Allez au village qui est devant vous; en y entrant, vous trouverez une ânesse attachée, et son poulain avec elle, qui est attaché aussi, sur lequel aucun homme n'est jamais monté. Détachez-le, et amenez-le-moi. Que si quelqu'un vous dit : Pourquoi le détachez-vous? vous lui répondrez : C'est que le Seigneur en a besoin : et aussitôt il vous les laissera. Or, tout cela se fit afin que cette parole du prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse et sur le poulain de celle qui est sous le joug. Les disciples s'en allèrent donc, et firent ce que Jésus leur avait commandé. Ils trouvèrent, comme il leur avait dit, le poulain attaché dehors, devant une porte entre deux chemins, et ils le détachèrent. Et comme ils le détachaient, les maîtres leur dirent : Pourquoi détachez-vous ce poulain? Ils répondirent, ainsi que Jésus le leur avait ordonné : C'est que le Seigneur en a besoin; et ils le leur laissèrent. Ils amenè-

[1] Matth., 26, 6-13. Marc, 14, 3-9. Joan., 12, 1-8. — [2] Joan., 12, 9-11.

rent donc à Jésus l'ânesse et le poulain, et les couvrirent de leurs vêtements, et il monta dessus, selon qu'il est écrit : Ne craignez point, fille de Sion ; voici votre roi qui vient, monté sur le poulain d'une ânesse. Ses disciples n'entendaient point cela d'abord ; mais quand Jésus fut entré dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces choses avaient été écrites de lui, et qu'eux-mêmes les avaient accomplies. Cependant une grande multitude qui était venue pour la fête, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, prit des branches de palmier, et alla au-devant de lui, criant : Hosanna ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël ! Pendant qu'il marchait, un grand nombre étendaient leurs vêtements sur son passage, d'autres coupaient des branches aux arbres, et en jonchaient le chemin. Et comme il approchait déjà de la descente du mont des Oliviers, toutes les troupes de ses disciples, ravis de joie, se mirent à louer Dieu à haute voix, pour tous les miracles qu'ils avaient vus, disant : Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur ! paix dans le ciel, et gloire au plus haut des cieux ! Pareillement, les troupes de peuple qui allaient devant, et celles qui suivaient criaient : Hosanna au Fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! béni soit le règne qui vient, le règne de David, notre père ! Hosanna au plus haut des cieux ! Et la multitude qui était avec lui quand il appela Lazare du tombeau et le ressuscita d'entre les morts, en rendait témoignage. C'est pour cela que le peuple alla en foule au-devant de lui, parce qu'ils avaient appris qu'il avait fait ce miracle. Les pharisiens se dirent donc les uns aux autres : Voyez-vous que nous n'obtiendrons rien ? Voilà tout le monde qui court après lui. Alors quelques-uns d'entre eux dirent à Jésus : Maître, faites taire vos disciples. Il leur répondit : Je vous déclare que, si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront.

« Et quand il approcha, regardant la ville, il pleura sur elle, disant : Ah ! si tu connaissais, du moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront de tranchées ; et ils t'enfermeront, et ils te serreront de toutes parts ; et ils te renverseront sur la terre, toi, et tes fils qui sont en toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée [1].

« Et lorsqu'il fut entré à Jérusalem, toute la ville fut émue, disant : Qui est celui-ci ? Mais les peuples disaient : C'est Jésus le prophète, qui est de Nazareth en Galilée !

[1] Matth., 21, 1-9. Marc, 11, 1-10. Luc, 19, 29-44. Joan., 12, 12-19.

« Et Jésus entra dans le temple de Dieu. Et des aveugles et des boiteux s'approchèrent de lui dans le temple, et il les guérit. Mais les princes des prêtres et les scribes, voyant les merveilles qu'il venait de faire, et les enfants qui criaient dans le temple : Hosanna au Fils de David ! en conçurent de l'indignation, et ils lui dirent : Entendez-vous bien ce que ceux-ci disent ? Jésus leur répondit : Oui; mais n'avez-vous jamais lu cette parole : C'est de la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle, que vous avez tiré la louange la plus parfaite [1] ?

« Or, quelques Hellènes ou gentils, de ceux qui étaient venus pour adorer au jour de la fête, s'approchèrent de Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, et le conjurèrent, disant : Seigneur, nous voudrions voir Jésus. Philippe alla le dire à André, et André et Philippe le dirent à Jésus. Jésus leur répondit, disant : L'heure est venue que le Fils de l'homme sera glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un est de mes serviteurs, qu'il me suive ; et où je serai, mon serviteur sera aussi. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. Maintenant mon âme est troublée. Et que dirai-je ? O Père ! sauvez-moi de cette heure-là ! Mais c'est pour cela même que je suis venu en cette heure. Père, glorifiez votre nom ! Et une voix vint du ciel : Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. Le peuple qui était là, et qui avait entendu, disait que c'était un coup de tonnerre. D'autres disaient : Un ange lui a parlé. Jésus répondit, et dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous. Maintenant est le jugement du monde ; maintenant le prince de ce monde va être chassé dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. Ce qu'il disait pour marquer de quelle mort il devait mourir [2]. »

A l'approche des gentils qui voulaient le voir, Jésus arrête aussitôt sa pensée sur la vocation des gentils, qui devait être le fruit de sa mort. Ces grandes prophéties où les nations lui sont données comme son héritage et sa possession, lui sont présentes : dans le petit, il voit le grand. Ce que les mages avaient commencé dès sa naissance, qui était la conversion des gentils en leurs personnes, ceux-ci le continuent et le figurent encore vers le temps de sa mort ; et le Sauveur voyant concourir dans les gentils le désir de le voir avec celui de le perdre dans les Juifs, voit en même temps, dans cet essai, commen-

[1] Matth., 21, 10-16. — [2] Joan., 12, 20-33.

cer le grand mystère de la vocation des uns, par l'aveuglement et la réprobation des autres. C'est ce qui lui fait dire : L'heure est venue, que le Fils de l'homme va être glorifié. Les gentils vont venir, et son royaume va s'étendre par toute la terre.

Il voit plus loin; et il voit, selon les anciennes prophéties, que c'était par sa mort qu'il devait acquérir ce nouveau peuple et cette nombreuse postérité qui lui était promise. C'est après avoir dit : Ils ont percé mes pieds et mes mains, que David avait ajouté : Toutes les contrées se ressouviendront, et se convertiront au Seigneur. C'est après qu'il aurait livré son âme à la mort, qu'Isaïe lui promettait qu'il verrait une longue suite d'enfants. Plein de cette vérité, après avoir dit : L'heure est venue, que le Fils de l'homme va être glorifié, il ajoute : Si le grain de froment ne tombe et ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il se multiplie. C'est ainsi que dans les paroles de Jésus nous voyons le vrai commentaire et la vraie explication des prophéties.

Maintenant mon âme est troublée. Voici le commencement de son agonie ; de cette agonie qu'il devait souffrir dans le jardin des Olives ; de ce combat intérieur où il devait combattre contre son supplice, contre son Père en quelque façon, contre lui-même. *Et que dirai-je? Mon Père, sauvez-moi de cette heure!* Mais non, *c'est pour cela même que je suis venu en cette heure. Mon Père, glorifiez votre nom.* C'est par ce dévouement à son Père, qu'il chassera dehors le prince de ce monde, et que, du haut de la croix, il attirera toutes choses à lui.

« La multitude lui répondit : Nous avons appris de la loi que le Christ demeure éternellement ; et comment dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé de la terre ? Qui est ce Fils de l'homme? Jésus leur dit : La lumière est encore un peu de temps avec vous. Marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent point. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez enfants de la lumière.

« Jésus parla ainsi, et se retira, et se cacha d'eux. Mais quoiqu'il eût fait tant de miracles devant eux, ils ne croyaient point en lui; afin que cette parole du prophète Isaïe fût accomplie : Seigneur, qui a cru à notre parole ? et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? C'est pourquoi ils ne pouvaient croire, parce qu'Isaïe a dit encore : Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leurs cœurs, de peur qu'ils ne voient des yeux, et ne comprennent du cœur, et qu'ils ne viennent à se convertir, et que je ne les guérisse. Isaïe a dit ces choses quand il a vu sa gloire et qu'il a parlé de lui [1]. »

[1] Joan., 12, 34-41.

Dieu endurcit l'homme, comme le soleil glace et endurcit la terre, quand elle se détourne de lui. L'homme qui ne croit pas être malade, ne peut croire au médecin qui veut le guérir : c'est la disposition des Juifs.

« Cependant un grand nombre, même des principaux, crurent en lui; mais à cause des pharisiens, ils ne le reconnaissaient pas publiquement, de peur d'être chassés de la synagogue. Car ils aimaient la gloire des hommes, plus que la gloire de Dieu.

« Or, Jésus s'écria et dit : Qui croit en moi, ne croit pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé. Et qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. Moi, la lumière, je suis venu dans le monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. Et si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde pas, ce n'est pas moi qui le juge; car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me rejette, et ne reçoit point mes paroles, a quelqu'un pour le juger ; la parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour. Car je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que je dois dire, et comment je dois parler. Et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que je dis, je les dis comme le Père me les a dites [1].

« Et après qu'il eut tout considéré dans le temple, comme il était tard, Jésus s'en alla à Béthanie avec les douze, et y passa la nuit. Le matin, comme il revenait à la ville, il eut faim. Et, voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il y trouverait quelque chose ; et, s'en étant approché, il n'y trouva que des feuilles ; car ce n'était pas le temps des figues. Alors il dit au figuier : Qu'à jamais personne ne mange de toi aucun fruit! Et ses disciples entendirent cela ; et le figuier sécha aussitôt [2]. »

Le temps des figues mûres dans la terre promise, aussi bien que chez nous, est proprement la fin de l'été. Cependant il y a une espèce de figues qui mûrissent trois fois l'an. De celles-là on en pouvait déjà trouver de mûres vers Pâques. Les saints Pères ont vu dans le figuier l'image du peuple juif. Cette explication est d'autant plus naturelle, que déjà cette année-là le Sauveur avait comparé ce peuple à un figuier, où le maître avait vainement cherché du fruit pendant trois ans, qu'il avait par conséquent ordonné d'abattre; mais que, sur l'intercession du jardinier, il laissa encore cette année pour voir s'il porterait du fruit ! Pareille à cet arbre, la synagogue s'enorgueillissait de feuilles, mais elle ne portait aucun fruit. Les cé-

[1] Joan., 12, 42-50. — [2] Matth., 21, 17-19. Marc, 11, 11-14.

rémonies saintes et significatives s'observaient toujours dans le magnifique temple; mais on s'en tenait aux cérémonies extérieures. Le Dominateur que les pères avaient cherché, l'Ange de l'alliance qu'ils avaient désiré, était venu à son temple; et cette génération le méconnut. Elle était mûre pour le jugement.

« Et Jésus entra dans le temple de Dieu, et chassa les vendeurs et les acheteurs qui étaient dans le temple, et renversa les tables des changeurs et les siéges de ceux qui vendaient des colombes, et il ne permettait pas que personne transportât aucun meuble par le temple. Et il enseignait et leur dit : N'est-il pas écrit : Ma maison sera appelée une maison de prières parmi toutes les nations? Mais vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple. Or, les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les chefs du peuple cherchaient à le perdre. Mais ils ne savaient que lui faire; car tout le peuple qui l'écoutait était ravi de sa doctrine et comme suspendu à ses lèvres. Et quand le soir fut venu, il sortit de la ville [1].

« Et le lendemain matin, ils virent en passant le figuier qui était devenu sec jusque dans ses racines. Et Pierre, y réfléchissant, lui dit: Maître, voyez comme le figuier que vous avez maudit est devenu sec. Et Jésus, répondant, leur dit: Ayez la foi de Dieu. Je vous dis, en vérité, que quiconque dira à cette montagne : Ote-toi de là et te jette dans la mer, et cela sans hésiter dans son cœur, mais croyant que tout ce qu'il aura dit arrivera, il le verra en effet arriver. C'est pourquoi je vous dis : Quoi que ce soit que vous demandiez dans vos prières, croyez que vous l'obtiendrez; et il vous sera accordé. Mais lorsque vous vous présenterez pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est au ciel vous pardonne aussi vos offenses. Que si vous ne pardonnez point, votre Père qui est dans le ciel ne vous pardonnera pas non plus vos péchés [2]. »

Le miracle du figuier desséché est encore devant nos yeux. C'est le peuple juif, peuple sans roi, sans prêtre, sans autel, sans sacrifice, sans forme de peuple : figuier mort, mais monument vivant des jugements de Dieu. A côté s'élève l'arbre de vie, l'Église catholique, protégeant les nations de son ombre et les nourrissant de ses fruits : monument des miséricordes de Dieu et de l'alliance éternelle qu'il a jurée aux patriarches.

« Or, il arriva, un des jours où il enseignait le peuple dans le tem-

[1] Matth., 21, 12 et 13. Marc, 11, 15-19. Luc, 19, 45-48. — [2] Matth., 21, 20-22. Marc, 11, 20-26.

ple, et où il prêchait l'Évangile, que les princes des prêtres et les scribes y vinrent avec les sénateurs, et ils lui parlèrent ainsi : Dites-nous par quelle autorité vous faites ces choses, ou qui vous a donné ce pouvoir. Jésus leur répondit : J'ai aussi une question à vous faire ; et si vous m'y répondez, je vous dirai par quelle autorité je fais ceci. Le baptême de Jean, d'où était-il ? du ciel ou des hommes ? Répondez-moi. Mais eux raisonnaient, disant en eux-mêmes : Si nous répondons : Du ciel, il nous dira : Pourquoi donc ne l'avez-vous pas cru ? Et si nous répondons : Des hommes, nous avons à craindre le peuple ; il nous lapidera. Car tous regardaient Jean comme un prophète. Ils répondirent donc à Jésus : Nous ne savons pas. Et Jésus leur répondit : Je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses [1]. »

Voilà donc l'orgueil et l'hypocrisie de ces interrogateurs de mauvaise foi, confondus. Ils ne méritaient pas que le Sauveur leur dît davantage ce qu'il leur avait dit cent fois, et que cent fois ils n'avaient pas voulu croire.

« Mais que vous en semble ? continua Jésus. Un homme avait deux fils ; et s'adressant au premier, il lui dit : Mon fils, allez-vous-en aujourd'hui travailler à ma vigne. Je ne veux pas, répondit-il ; mais après, étant touché de repentir, il y alla. Il s'adressa ensuite à l'autre, et il lui dit la même chose. Celui-ci répondit : J'y vais, seigneur ; et il n'y alla point. Lequel des deux a fait la volonté de son père ? C'est le premier, lui dirent-ils. Et Jésus ajouta : Je vous dis en vérité, que les publicains et les prostituées vous devanceront dans le royaume de Dieu. Car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous ne l'avez pas cru ; les publicains, au contraire, et les prostituées l'ont cru ; et vous qui l'avez vu, vous n'avez point été touchés de repentir, ni portés à le croire [2].

« Alors il commença à dire au peuple cette parabole : Il y avait un père de famille qui planta une vigne, l'environna d'une haie, y creusa un pressoir, y bâtit une tour, la loua à des vignerons, et s'en alla dans un pays étranger, où il fut longtemps. La saison des fruits étant venue, il envoya un de ses serviteurs aux vignerons pour recevoir des fruits de la vigne. Mais, l'ayant pris, ils le battirent, et le renvoyèrent les mains vides. Il envoya encore un autre serviteur ; mais ils le battirent aussi, ils lui jetèrent des pierres, et ils le blessèrent à la tête, et, après l'avoir chargé d'outrages, ils le renvoyèrent aussi les mains vides. Il en envoya un troisième, qu'ils jetèrent dehors après l'avoir blessé, et qu'ils massacrèrent. Il en envoya ensuite plusieurs autres,

[1] Matth., 21, 23-27. Marc, 11, 27-33. Luc, 20, 1-8.— [2] Matth., 21, 28-32.

dont ils battirent ceux-ci et tuèrent ceux-là. Alors le maître de la vigne dit : Que ferai-je? Je leur enverrai mon fils bien-aimé; peut-être que, le voyant, ils le respecteront. Ayant donc un fils unique qui lui était extrêmement cher, il le leur envoya le dernier, disant : Ils respecteront mon fils. Mais les vignerons, l'ayant vu, se dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier; allons, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous. Et l'ayant jeté hors de la vigne, ils le tuèrent. Lors donc que le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il à ces vignerons? Ces misérables, lui dirent-ils, il les fera périr misérablement, et louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui en donneront les fruits dans leur saison. Oui, reprit Jésus, oui, il viendra, il fera périr les vignerons et donnera sa vigne à d'autres. A Dieu ne plaise! s'écrièrent alors les Juifs, s'apercevant qu'il était question d'eux. Mais, les regardant, Jésus leur dit : Qu'est-ce donc qui a été écrit? N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : La pierre qu'ont rebutée ceux qui bâtissaient est devenue la principale pierre de l'angle? C'est le Seigneur qui a fait cela, et nous le voyons avec admiration. C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à une nation qui en produise les fruits. Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera sera écrasé[1]. »

Ce père de famille est Dieu le Père; sa vigne, le royaume du ciel sur la terre; les vignerons, les pontifes, enfants d'Aaron, les rois d'Israël, les docteurs de la loi; les serviteurs envoyés à différentes reprises, les prophètes; le fils unique, Jésus-Christ; il est tué hors de la vigne, hors de Jérusalem. Cette pierre, rebutée par ces architectes, deviendra la principale pierre de l'angle, réunissant en un les deux peuples, les Juifs et les gentils.

« Les princes des prêtres et les pharisiens, ayant entendu ses paraboles, reconnurent bien que c'était d'eux qu'il parlait, et ils cherchèrent à le saisir; mais ils craignirent la multitude, parce qu'elle le tenait pour un prophète[2].

« Et Jésus, parlant encore en paraboles, leur dit : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui célébra les noces de son fils. Et il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient conviés; mais ils ne voulaient pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, disant : Dites aux conviés : Voici que j'ai préparé mon festin; mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser, est tué; tout est prêt; venez aux noces. Mais eux, ne s'en mettant point en peine, s'en allèrent, l'un à sa maison des champs, et l'autre à son négoce. Les autres se saisirent de ses serviteurs, et, après leur avoir fait plu-

[1] Matth., 21, 33-44. Marc, 12, 1-12. Luc, 20, 9-19. — [2] Matth., 21, 45 et 46.

sieurs outrages, ils les tuèrent. Le roi, l'ayant appris, en fut ému de colère; et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt; mais ceux qui y avaient été invités n'en ont pas été dignes. Allez donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Et ses serviteurs s'en allant par les rues, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais; et la salle des noces fut remplie de convives. Le roi entra ensuite pour voir ceux qui étaient à table; et y ayant aperçu un homme qui n'avait point de robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les pieds et les mains, et le jetez dans les ténèbres extérieures; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Au reste, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus[1]. »

L'époux de cette noce est Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est venu pour épouser son Église, la recueillir par son sang, la doter de son royaume, la faire entrer en société de sa gloire. Il fait un grand festin quand il donne sa sainte parole pour être la nourriture des âmes et qu'il se donne lui-même à tout son peuple comme le pain de la vie éternelle. Les premiers invités furent les Juifs. Les gentils sont appelés ensuite. Mais, pour entrer au festin, il faut avoir la robe nuptiale. C'était la coutume en Orient, que des personnages considérables, à plus forte raison des rois, fissent présent de vêtements blancs à leurs convives dans les festins solennels. Chez les anciens un vêtement blanc et sans tache était la parure des hommes. De là ces comparaisons de l'Écriture, du péché avec un vêtement sale, de la justice avec un vêtement de fête. De là la confusion du convive qui avait négligé de prendre la robe nuptiale qu'on lui avait offerte. Image frappante du chrétien qui s'asseoit au banquet eucharistique sans avoir purifié sa robe baptismale dans le sacrement de pénitence.

« Les pharisiens, s'en étant allés, tinrent conseil pour surprendre Jésus dans ses paroles. Comme ils en cherchaient l'occasion, ils envoyèrent des hommes insidieux, qui contrefaisaient les gens de bien. Ces émissaires étaient quelques pharisiens de leurs disciples avec des hérodiens; » ceux-ci, des politiques, probablement des courtisans d'Hérode-Agrippa, qui était en ce moment à Jérusalem pour la fête de Pâques. « C'était pour le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer à la principauté et à la puissance du gouverneur. Ils vinrent donc lui dire : Maître, nous savons que vous êtes véritable et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité sans vous mettre e

[1] Matth., 22, 1-14.

peine de qui que ce soit; car vous ne prenez pas garde à la personne des hommes. Dites-nous donc ce qu'il vous semble de ceci. Est-il permis de payer le tribut à César, ou non[1]? »

Question délicate parmi les Juifs. Depuis l'exil d'Hérode-Archélaüs, où la Judée fut réduite en province romaine, ils étaient obligés de payer un tribut à l'empereur romain. Il y eut un soulèvement considérable, lorsque Quirinus, gouverneur de Syrie, fit le premier recensement pour établir la taxe. Judas Gaulonite, le chef de l'insurrection, disait qu'il ne fallait reconnaître d'autre maître que Dieu. Son entreprise fut arrêtée; mais ses partisans étaient bien vus du peuple, qui regrettait sa liberté. Les hérodiens, au contraire, aussi bien que les Hérodes, étaient les serviles flatteurs des Romains, dont la faveur seule les maintenait en pouvoir. Si donc le Sauveur répondait : Cela est permis, les pharisiens le décriaient parmi le peuple, comme un flatteur des gentils et de l'empire infidèle; s'il disait : Cela n'est pas permis, ils le livraient comme un séditieux à Pilate.

« Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la monnaie du tribut. Et ils lui présentèrent un denier. Et Jésus leur demanda : De qui est cette image et cette inscription? Ils lui répondirent : De César. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Et, l'ayant entendu, ils furent dans l'admiration, ne purent reprendre sa parole devant le peuple, se turent, le laissèrent là et s'en allèrent[2]. »

C'est que vraiment cette réponse est admirable. On lui avait posé la question la plus insidieuse; et il y répond de manière que la méchanceté même n'y trouve rien à redire.

De savoir quel en est le sens précis, il y a deux opinions. Suivant la première, il n'y a pas une décision proprement dite; mais les pharisiens ayant fait une demande captieuse, Jésus confond leur malice par une réponse générale, qui revient à dire : Rendez à chacun ce qui lui est dû. Suivant la seconde, qui est la plus commune, Jésus convainc les Juifs par leur propre aveu que César était leur souverain, puisque sa monnaie était la monnaie légale du pays. C'est alors une décision sur le cas particulier des Juifs à l'égard des Césars romains.

On voit dans la réponse de Jésus-Christ, la distinction de ce qu'on appelle les deux puissances : la puissance temporelle ou séculière, celle de César; la puissance spirituelle, ou celle de Dieu, de Jésus-

[1] Matth., 22, 15-17. Marc, 12, 13 et 14. Luc, 20, 20-22. — [2] Matth., 22, 18-22. Marc, 12, 15-17. Luc, 20, 23-26.

Christ, de son Église. En rendant à César ce que Dieu a mis sous son ressort, Jésus réserve à Dieu ou à son Église ce que Dieu s'est réservé, c'est-à-dire la religion et la conscience. Tout ce qui intéresse donc la religion et la conscience soit des individus, soit des peuples, dans ce qu'ils doivent au souverain temporel, c'est à l'Église à le décider en dernier ressort. Et c'est ce que nous lui verrons faire dans tous les siècles. Dans les premiers, où les Césars romains se prétendaient dieux et souverains pontifes et exigeaient comme tribut principal l'adoration de leurs images, et l'obéissance à leurs édits sur la religion, l'Église enseignera aux chrétiens à plutôt mourir que de se soumettre à leurs ordres impies, et elle traitera d'apostats ceux qui leur payeront ce tribut sacrilége. Plus tard, lorsqu'il y aura non plus seulement des individus chrétiens, mais des nations chrétiennes, ces nations lui soumettront également les doutes de leur conscience à l'égard de leurs chefs temporels, et elle leur répondra avec la même autorité, et cela en vertu même de la parole de Jésus-Christ : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Car tout homme, tout peuple ne doit pas à tout César, ni toujours, ni tout; la loi de Dieu est générale : il faut que l'autorité chargée de l'interpréter, en fasse l'application aux temps, aux lieux et aux personnes.

« Le même jour, les saducéens, qui nient la résurrection, vinrent à Jésus et l'interrogèrent, disant : Maître, Moïse nous a prescrit que, si quelqu'un mourait sans enfants, son frère épousât sa femme et suscitât des enfants à son frère. Or, il s'est rencontré sept frères parmi nous, dont le premier ayant épousé une femme, est mort; et n'en ayant pas eu d'enfants, il l'a laissée à son frère. Il en fut de même du second, du troisième, et de tous, jusqu'au septième. Enfin cette femme est morte aussi après eux tous. Au temps donc de la résurrection, lorsqu'ils seront ressuscités, duquel de ces sept sera-t-elle femme, puisque tous l'ont épousée? Jésus leur répondit : Ne voyez-vous pas que vous êtes dans l'erreur, parce que vous ne comprenez ni les Écritures, ni la puissance de Dieu? Les enfants de ce siècle épousent des femmes, et les femmes des maris; mais ceux qui seront jugés dignes de ce siècle-là et de la résurrection des morts, ne se marieront plus; car alors ils ne pourront plus mourir, parce qu'ils seront pareils aux anges; et qu'étant enfants de la résurrection, ils seront enfants de Dieu. Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse ce que Dieu dit dans le buisson : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob? Or, Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants; car tous vivent devant lui. Vous êtes donc dans une grande erreur. Alors quelques-uns des scribes lui dirent : Maître, vous avez bien parlé. Et le

peuple qui l'écoutait était dans l'admiration de sa doctrine[1]. »

Entre beaucoup de preuves de l'immortalité de notre âme, que le Fils de Dieu aurait pu tirer de l'Ancien Testament, il choisit la plus sublime et celle qui honore le plus notre espèce, puisque Jéhova s'appelle le Dieu de ces morts qui vivent devant lui. Les malheureux aveugles, qui voulaient le prendre dans ses paroles, ne savaient pas qu'ils étaient en présence de celui qui parlait à Moïse du milieu du buisson.

On dira que Jésus ne prouve que l'immortalité des âmes, et non pas la résurrection des corps. Mais la coutume de l'Écriture est de regarder une de ces choses comme la suite de l'autre. Car, si on revient à l'origine, Dieu, avant de créer l'âme, lui a préparé un corps. Il n'a répandu sur nous ce souffle de vie, c'est-à-dire l'âme faite à son image, qu'après qu'il a donné à la boue, qu'il maniait si artistement avec ses doigts tout-puissants, la forme du corps humain. Si donc il a fait l'âme pour la mettre dans un corps, il ne veut pas qu'elle en soit éternellement séparée. Aussi voulut-il d'abord qu'elle y fût unie éternellement, puisqu'il avait fait l'homme immortel, et que c'est par le péché que la mort a été introduite sur la terre. Mais le péché ne peut pas détruire à jamais l'œuvre de Dieu; car le péché et son règne doit être lui-même détruit. Alors donc l'homme sera rétabli dans son premier état; la mort mourra, et l'âme sera réunie à son corps pour ne le perdre jamais. Car le péché qui en a causé la désunion ne sera plus. Il a donc prouvé aux saducéens plus qu'ils ne voulaient, puisqu'il leur a prouvé non-seulement la résurrection des corps, mais encore la subsistance éternelle des âmes, qui est la racine et la cause fondamentale de la résurrection des corps, puisque l'âme à la fin doit attirer après elle le corps, qu'on lui a donné dès son origine pour son éternel compagnon[2].

« Or, les pharisiens, ayant appris qu'il avait fermé la bouche aux saducéens, s'assemblèrent. Et l'un d'eux, docteur de la loi, qui avait entendu comme ils l'interrogèrent et comme il leur répondit bien, s'approcha et lui demanda, pour le tenter : Maître, quel est le plus grand commandement dans la loi, le premier de tous les autres? Jésus lui répondit : Voici le premier de tous les commandements : Écoute, Israël ! le Seigneur, votre Dieu, le Seigneur est un. Et vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, et de toute votre âme, et de tout votre esprit, et de toutes vos forces. C'est là le plus grand commandement et le premier. Mais il y en a un second qui lui est

[1] Matth., 22, 23-33. Marc, 12, 18-27. Luc, 20, 27-39. — [2] Bossuet, *Médit. sur l'Évangile.*

semblable : Vous aimerez le prochain comme vous-même. Il n'y a point de plus grand commandement que ceux-là. De ces deux préceptes dépendent toute la loi et tous les prophètes. Et le scribe lui dit : Maître, ce que vous avez dit est bien vrai, que Dieu est un, et qu'il n'y en a point d'autre que lui ; et que de l'aimer de tout son cœur, et de toute son intelligence, et de toute son âme, et de toutes ses forces, et son prochain comme soi-même, est quelque chose de plus grand que tous les holocaustes et que tous les sacrifices. Or, Jésus, voyant qu'il avait répondu sagement, lui dit : Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu. Et depuis ce moment-là, personne n'osait plus lui faire de question[1]. »

Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux; et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs, puisqu'il voit en un clin d'œil ce qu'il doit à Dieu, son créateur, et ce qu'il doit aux hommes, ses semblables. Là est compris tout le Décalogue, puisque dans le précepte d'aimer Dieu, toute la première table est comprise; et dans celui d'aimer le prochain, est renfermée toute la seconde. Et non-seulement tout le Décalogue est compris dans ces deux préceptes, mais encore toute la loi et tous les prophètes, puisque tout aboutit à être disposé comme il faut envers Dieu et envers les hommes; et que Dieu nous apprend ici non-seulement les devoirs extérieurs, mais encore le principe intime qui nous doit faire agir, qui est l'amour. Car qui aime ne manque à rien envers ce qu'il aime. Nous voyons donc la facilité que Jésus-Christ apporte aujourd'hui à notre instruction, puisque, sans nous obliger à lire et à pénétrer toute la loi, ce que les faibles et les ignorants ne pourraient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes, et que pour ne point dissiper notre attention, s'il nous fallait parcourir en particulier tous nos devoirs, il les renferme tous, et envers Dieu et envers les hommes, dans le seul principe d'un amour sincère, en disant qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. De ces deux préceptes, dit-il, dépendent toute la loi et tous les prophètes[2].

Interrogé si souvent, Jésus interroge à son tour. « Les pharisiens étant assemblés auprès de lui, il leur fit cette question : Que vous semble du Christ? De qui est-il fils? De David, lui dirent-ils. Alors, prenant la parole, il dit, enseignant dans le temple : Comment les scribes disent-ils que le Christ est fils de David? Car David lui-même, inspiré de l'Esprit-Saint, l'appelle son Seigneur, disant au livre des Psaumes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied. David donc lui-même l'appelle son Seigneur : et comment,

[1] Matth., 22, 34-40. Marc, 12, 28-34. — [2] Bossuet, *Médit.*

avec cela, est-il son fils? Et personne ne pouvait lui répondre un seul mot; et depuis ce moment-là, qui que ce soit n'osa plus lui faire de questions; et une foule de peuple l'écoutait volontiers[1]. »

Le Christ est fils de David, selon son humanité; il est le Seigneur de David, selon sa divinité. Et les miracles, et les prophéties, et la voix du peuple, proclamaient Jésus ce fils de David. Les docteurs n'avaient plus qu'à conclure qu'il était, d'après David même, le Seigneur de David, le Fils de Dieu, selon ce que lui avait dit l'Éternel : Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore, dans la splendeur des saints. Ce psaume auquel Jésus les renvoie, leur apprenait tout ce qu'il est : Dieu et Seigneur, né de Dieu; roi, mais roi plus élevé que David, puisqu'il est assis à la droite de Jéhova; pontife, mais pontife plus grand qu'Aaron, mais pontife éternel, à qui Dieu dit avec serment : Tu es prêtre éternellement, selon l'ordre de Melchisédec; sa puissance invincible, qui sortira de Sion, dominera au milieu de ses ennemis, brisera les rois, jugera les nations; ses souffrances et ses opprobres : il boira du torrent dans la voie. Il boira le calice de sa Passion, mais ensuite il élèvera la tête[2].

Après avoir confondu les saducéens, les pharisiens et les docteurs de la loi, « Jésus s'adressa au peuple et à ses disciples, disant : Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent d'observer; mais ne faites pas selon leurs œuvres; car ils disent et ne font pas. Gardez-vous d'eux. Ils lient des fardeaux pesants et qu'on ne saurait porter; et ils les mettent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer du bout du doigt. Ils font toutes leurs actions, afin d'être vus des hommes. C'est pourquoi ils affectent de porter des phylactères plus larges que les autres, et d'avoir des franges plus longues. Ils aiment les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les synagogues; ils aiment à se promener en longues robes, à être salués dans les places publiques, à être appelés rabbi ou maîtres par les hommes. Ils dévorent les maisons des veuves, sous prétexte qu'ils font de longues prières. Ceux-là subiront une condamnation plus grande. Pour vous, ne vous faites point appeler maîtres; car vous n'avez qu'un seul maître, le Christ, et vous êtes tous frères. Et n'appelez aussi personne sur la terre votre père, parce que vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. Et n'affectez point d'être appelés docteurs, parce que vous n'avez qu'un docteur qui est le Christ. Celui qui est le plus grand parmi vous, sera le serviteur des autres. Car quiconque s'élèvera sera abaissé; et quiconque

[1] Matth., 22, 41-46. Marc, 12, 35-37. Luc, 20, 41-44. — [2] Ps. 109.

s'abaissera sera élevé. Mais malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez le royaume des cieux devant les hommes; car vous n'y entrez point vous-mêmes et n'y laissez pas entrer ceux qui se présentent! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous dévorez les maisons des veuves, sous prétexte de vos longues prières : c'est pour cela que vous recevrez une condamnation plus rigoureuse. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous parcourez la terre et la mer pour faire un prosélyte; et, après qu'il l'est devenu, vous en faites un enfant de l'enfer, deux fois plus que vous. Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui dites : Si un homme jure par le temple, cela n'est rien; mais s'il jure par l'or du temple, il est engagé. Insensés et aveugles que vous êtes! lequel est le plus grand, de l'or ou du temple qui sanctifie l'or? Et, si quelqu'un jure par l'autel, cela n'est rien; mais s'il jure par le don qui est sur l'autel, il est engagé. Insensés et aveugles que vous êtes! lequel est le plus grand, du don ou de l'autel qui sanctifie le don? Celui donc qui jure par l'autel, jure par l'autel et par tout ce qui est dessus. Et celui qui jure par le temple, jure par le temple et par celui qui y habite. Et celui qui jure par le ciel, jure par le trône de Dieu et par celui qui est assis dessus. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, pendant que vous négligez ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la foi! Ce sont là les choses qu'il fallait pratiquer, sans omettre les autres. Guides aveugles, qui coulez le moucheron et qui avalez le chameau! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, pendant que le dedans est plein de rapine et d'impureté! Pharisien aveugle, nettoie premièrement le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors soit net aussi. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture! Ainsi, au dehors, vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, qui ornez les monuments des justes, et qui dites : Si nous eussions été du temps de nos pères, nous ne nous fussions pas joints avec eux pour répandre le sang des prophètes. Ainsi vous vous rendez témoignage à vous-mêmes, que vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes. Achevez donc aussi de combler la mesure de vos pères. Serpents, race de vipères, comment éviterez-vous d'être condamnés au

feu de l'enfer? C'est pourquoi je vais vous envoyer des prophètes, des sages, des scribes; et vous tuerez les uns, et vous crucifierez les autres, et vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel, le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. En vérité, je vous le dis, tout cela viendra fondre sur cette génération.

« Jérusalem! Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes; et tu n'as pas voulu! Voici que votre maison vous demeurera déserte. Car je vous le dis : Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur [1]! »

Plus le Sauveur approche de sa fin, plus il parle avec autorité et puissance. Il a réduit au silence les scribes et les pharisiens : maintenant il prémunit le peuple contre leurs exemples. Comme ils étaient assis encore sur la chaire de Moïse, tout ce qu'ils enseignaient du haut de cette chaire et d'un commun accord, il fallait l'observer; mais ce qu'ils faisaient en particulier, il ne fallait pas le faire. Tout ce que Jésus blâme se réduit à ostentation, superstition, hypocrisie, rapine, avarice, corruption, en un mot, jusqu'à altérer la saine doctrine, en préférant le don du temple et de l'autel, au temple et à l'autel même. Mais comment donc vérifier ici ce qu'il a dit : Faites ce qu'ils vous diront? Car ils disaient cela qui était mauvais; et ils avaient encore beaucoup de fausses traditions que le Fils de Dieu reprend ailleurs. Tous ces dogmes particuliers n'avaient pas encore passé en décret public, en dogmes de la synagogue. Jésus-Christ est venu dans le moment que tout allait se corrompre. Mais il était vrai jusqu'alors, que la chaire n'était pas encore infectée ni livrée à l'erreur, quoiqu'elle fût sur le penchant. On conspirait la mort de Jésus; mais il n'y avait point de décret public contre sa doctrine, ni même contre sa personne. Il enseignait dans les synagogues et dans le temple. Il en sera de même des apôtres. On les persécutera; mais il n'y aura point de décret public ni contre leur doctrine, ni contre leurs personnes; ils enseigneront dans le temple et dans les synagogues, jusqu'à ce que le temple soit détruit, et que l'Eglise chrétienne s'élève comme une montagne qui remplit toute la terre. La chaire de Moïse disparue, tout le monde verra la chaire du Christ, où sont assis les apôtres et leurs successeurs, parmi lesquels nul ne doit

[1] Matth., 23, 1-39. Marc, 12, 38-40. Luc, 20, 45-47.

être appelé Père ou docteur, qu'autant qu'il est le délégué de Dieu et de son Christ.

« Après ce discours, Jésus, s'étant assis vis-à-vis du trésor, regardait comme le peuple y jetait de l'argent. Or, beaucoup de riches y en jetaient beaucoup. Une pauvre veuve étant venue, elle y mit deux petites pièces de monnaie de la valeur d'un quart de sou. Jésus appela ses disciples et leur dit : Je vous dis, en vérité, que cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le trésor; car tous ont donné de leur superflu, mais celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'elle avait, elle y a jeté tout son vivre [1].

« Jésus, étant sorti du temple, s'en allait, lorsque ses disciples s'approchèrent de lui pour lui en montrer les bâtiments. Et quelques-uns disant que le temple était fait de belles pierres et enrichi de magnifiques présents, l'un d'eux lui dit : Maître, voyez quelles pierres et quels bâtiments! Jésus lui répondit : Les voyez-vous tous, ces grands édifices? Je vous le dis, en vérité, de tout ce que vous voyez là, un temps viendra qu'il ne restera pas pierre sur pierre, toutes seront renversées.

« Lorsqu'il fut assis sur la montagne des Oliviers, vis-à-vis du temple, ses disciples l'abordèrent en particulier, et Pierre, Jacques, Jean et André lui dirent : Maître, dites-nous quand ceci arrivera, et quel signe il y aura que toutes ces choses seront prêtes à être accomplies; quel sera le signe de votre venue et de la consommation des siècles?

« Et Jésus, répondant, leur dit : Prenez garde que personne ne vous séduise! Car beaucoup viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ; et ce temps-là est proche. Et ils en séduiront beaucoup. Ne les suivez donc point. Vous entendrez aussi parler de guerres et de bruits de guerres. Gardez-vous bien de vous troubler. Car il faut que ces choses arrivent auparavant; mais ce ne sera pas encore aussitôt la fin; car il se lèvera nation contre nation, et royaume contre royaume; et il y aura des pestes, des famines et des tremblements de terre en divers lieux; et il paraîtra au ciel des phénomènes terribles et de grands prodiges.

« Or, toutes ces choses sont le commencement des douleurs.

« Mais prenez garde à vous-mêmes. Car avant tout cela, on se saisira de vous, on vous persécutera, on vous traînera dans les synagogues et dans les prisons, on vous livrera aux tribunaux, on vous fouettera dans les assemblées; vous serez menés, à cause de mon nom, devant les gouverneurs et les rois, afin que vous me serviez de témoins auprès d'eux. Mettez-vous donc bien dans l'esprit, lorsqu'on

[1] *Marc*, 12, 41-44. Luc, 21, 1-4.

vous mènera pour vous livrer entre leurs mains, de ne point préméditer ce que vous devez répondre ; mais dites ce qui vous sera donné en cette heure-là. Car, moi, je vous donnerai une parole et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister ni contredire. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit-Saint. Or, vous serez livrés par vos pères mêmes et par vos mères, par vos frères, par vos parents, par vos amis ; et on fera mourir plusieurs d'entre vous. Oui, alors le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils. Les enfants se soulèveront contre leur père et contre leur mère, et les feront mourir ; et vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom. Et pas un cheveu de votre tête ne se perdra. C'est dans votre patience que vous posséderez vos âmes.

« Alors beaucoup se heurteront, se scandaliseront, se livreront et se haïront les uns les autres. Et il s'élèvera beaucoup de faux prophètes, et ils en séduiront beaucoup. Et parce que l'iniquité sera très-grande, la charité de beaucoup se refroidira. Mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

« Et cet Évangile du royaume sera prêché dans tout l'univers, en témoignage à toutes les nations ; et alors viendra la fin.

« Quand donc vous verrez investir Jérusalem par une armée, sachez que sa ruine est proche. Quand vous verrez que l'abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel, sera debout dans le lieu saint, — que celui qui lit comprenne ! — qu'alors ceux qui sont dans la Judée s'enfuient aux montagnes ; que ceux qui sont dans le milieu du pays s'en éloignent ; et que ceux qui sont aux environs n'y entrent point. Que celui qui sera sur le toit ne descende point dans la maison et n'y entre point pour prendre quoi que ce soit ; et que celui qui sera dans les champs ne retourne point pour prendre son vêtement, parce que ce sont là les jours de la vengeance, afin que tout ce qui est écrit s'accomplisse. Mais malheur aux femmes qui se trouveront enceintes et à celles qui nourriront en ces jours-là. Car une grande tribulation pèsera sur cette terre, et la colère sur ce peuple. Et ils tomberont sous le tranchant du glaive, et ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations ; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis.

« Priez que vous n'ayez point à fuir en hiver, ou le jour du sabbat ; car la tribulation de ces jours-là sera si grande, que, depuis que Dieu a créé le monde jusqu'à présent, il n'y en a point eu de pareille, et qu'il n'y en aura jamais. Que si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, toute chair n'eût point été sauvée ; mais il les a abrégés à cause de ses élus.



« Alors si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici ou bien il est là, n'en croyez rien. Car il paraîtra de faux Christs et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses merveilleuses, en sorte que les élus mêmes, si cela se pouvait, seraient induits en erreur. Prenez-y donc garde. Si donc on vous dit : Le voilà dans le désert, n'y allez point; le voilà dans l'intérieur de la maison, n'en croyez rien. Car, comme l'éclair part de l'orient et se fait voir jusque dans l'occident, de même en sera-t-il de l'avénement du Fils de l'homme. Quelque part que soit le corps, là s'assembleront aussi les aigles.

« Mais aussitôt après la tribulation de ces jours-là, il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et sur la terre la consternation des peuples, à cause du bruit tumultueux de la mer et des flots; les hommes séchant de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers. Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées.

« Et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel; et alors toutes les tribus de la terre s'abandonneront aux pleurs et aux gémissements; et elles verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté. Et alors il enverra ses anges avec la trompette et une voix éclatante, et ils rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.

« Or, quand ces choses commenceront à arriver, levez la tête et regardez en haut, parce que votre rédemption approche. Apprenez du figuier une comparaison : lorsque ses branches sont déjà tendres et que ses feuilles ont poussé, vous savez que l'été est proche. De même, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche, et que le Fils de l'homme est à la porte. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Quant à ce jour ou à cette heure-là, nul ne la sait, ni les anges qui sont dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul.

« Prenez garde, veillez et priez; car vous ne savez pas quand ce temps viendra. Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans l'intempérance, dans l'ivresse et dans les soins de cette vie, et que ce jour ne vous surprenne tout à coup. Car il enveloppera, comme un filet, tous ceux qui habitent sur la face de la terre. Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous soyez dignes d'éviter tout ce qui doit arriver, et de paraître devant le Fils de l'homme. Ce qui arriva dans les jours de Noé, arrivera aussi à l'avé-

nement du Fils de l'homme. Car, de même que dans les jours devant le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il survint et les emporta tous; de même en sera-t-il à l'avénement du Fils de l'homme. Alors deux hommes seront dans un champ : on prendra l'un et on laissera l'autre. Deux femmes moudront à un moulin : l'une sera prise et l'autre sera laissée. Veillez donc; car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Or, sachez que si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait sans doute, et ne laisserait pas percer sa maison. Vous donc aussi soyez prêts; car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne penserez pas [1]. »

Les apôtres, dans leur demande, confondaient tout ensemble la ruine de Jérusalem et celle de tout l'univers à la fin des siècles. C'est ce qui donne lieu à Jésus-Christ de leur parler ensemble de l'une et de l'autre. Au reste, il y avait à cela une raison profonde. Nous avons vu ailleurs que Jérusalem et son temple était une image de l'univers, qui est lui-même une cité et un temple de Dieu, à différents parvis. La ruine de l'un était donc naturellement une figure de la ruine de l'autre. Il faut donc qu'il y ait dans ces deux événements, dans le dernier jour de Jérusalem et dans le dernier jour du monde, quelque chose qui soit propre à chacun, et quelque chose qui soit commun à l'un et à l'autre.

Ce qui est propre à la désolation de Jérusalem, c'est qu'elle sera investie d'une armée; c'est que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint; c'est qu'alors on pourra encore prendre la fuite et se sauver des maux qui menaceront Jérusalem; c'est que cette ville sera réduite à une famine prodigieuse; c'est que la colère de Dieu sera terrible sur ce peuple particulier, c'est-à-dire sur le peuple juif, en sorte qu'il n'y aura jamais eu de désastre pareil au sien; c'est que ce peuple périra par l'épée, sera traîné en captivité par toutes les nations, et Jérusalem foulée aux pieds par les gentils; c'est que la ville et le temple seront détruits, et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre; c'est que cette génération, celle où l'on était, ne passera point que ces choses-ci ne soient accomplies, et que ceux qui vivent les verront.

Ce qui sera particulier au dernier jour de l'univers, c'est que le soleil sera obscurci, la lune sans lumière, les étoiles sans consistance, tout l'univers dérangé; que le signe du Fils de l'homme paraîtra; qu'il viendra dans sa majesté; que ses anges rassembleront ses élus

[1] Matth., 24, 1-44. Marc, 13, 1-33. Luc, 21, 5-36.

des quatre coins de la terre, et le reste qui est exprimé dans l'Évangile; que le jour et l'heure en sont inconnus, et que tout le monde y sera surpris.

De là résulte la grande différence entre ces deux événements que Jésus-Christ veut qu'on observe. Pour ce qui regarde Jérusalem, il donne une marque certaine. Quand vous verrez Jérusalem investie, et ce qui est, comme nous verrons en l'accomplissement, la même chose, quand vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, où elle ne doit pas être, sachez que sa perte est prochaine, et sauvez-vous. On pouvait donc se sauver de ce triste événement. Mais pour l'autre, qui regarde la fin du monde, comme ce sera, non pas ainsi que dans la chute de Jérusalem, un mal particulier, mais un renversement universel et inévitable, il ne dit pas qu'on s'en sauve, mais qu'on s'y prépare.

Ce qui sera commun à l'un et à l'autre jour, sera l'esprit de séduction et les faux prophètes, la persécution du peuple de Dieu; les guerres par tout l'univers, et une commotion universelle dans les empires, avec une attente terrible de ce qui devra arriver[1].

La grande leçon que Jésus tire de tout cela, c'est qu'il faut veiller, prier, se tenir prêt, parce que le jour et l'heure sont inconnus. Lorsqu'il ajoute, qu'ils sont inconnus même au Fils, il entend le Fils en tant qu'homme, parce qu'il ne les sait point par son humanité, mais par sa divinité; ou bien il entend le Fils, en tant qu'envoyé par son Père pour nous instruire de ce qu'il nous convient de savoir : ce qui n'est pas dans ses instructions d'ambassadeur, il ne le sait pas comme tel, parce qu'il ne le sait pas pour nous le dire. C'est pourquoi, lorsque ses apôtres l'interrogeront de nouveau sur le temps où il rétablirait le royaume d'Israël, il leur répondra : Ce n'est pas à vous à le savoir.

La vigilance nous est si nécessaire, que Jésus-Christ y insiste encore dans la suite de son discours.

« Quel est, à votre avis, le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur ses domestiques pour leur distribuer dans le temps leur nourriture? Heureux ce serviteur, si son maître, à son arrivée, le trouve agissant de la sorte! Je vous dis, en vérité, qu'il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce serviteur est méchant, et que, disant en son cœur : Mon maître n'est pas près de venir, il se mette à battre les autres serviteurs, à manger et à boire avec les ivrognes, le maître de ce serviteur viendra au jour qu'il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas; et il le séparera, et lui donnera sa portion avec les

[1] Bossuet, *Méditat.*

hypocrites; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Il en est aussi comme d'un homme qui, partant pour un long voyage, quitta sa maison, marqua à ses serviteurs ce que chacun devait faire, et commanda au portier d'être vigilant. Veillez donc, puisque vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra, si ce sera le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou au matin; de peur que, survenant tout d'un coup, il ne vous trouve endormis. Au reste, ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez[1].

« Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Il y en avait cinq d'entre elles qui étaient folles, et cinq qui étaient sages. Mais les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles. Les sages, au contraire, prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes. Or, comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. Mais sur le minuit, on entendit crier : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. Aussitôt toutes ces vierges se levèrent, et accommodèrent leurs lampes. Mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. Les sages leur répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas suffisamment pour vous et pour nous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Enfin les autres vierges vinrent aussi, disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous le dis, en vérité, je ne vous connais point. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure où le Fils de l'homme viendra[2]. »

Ici, le royaume des cieux, c'est l'Église prise dans toute son étendue, comme la société de tous les fidèles, soit justes, soit pécheurs. L'époux, c'est Jésus-Christ; l'épouse est l'Église prédestinée et triomphante. Les dix vierges, ce sont tous les fidèles. Les vierges sages, ce sont les justes; et les pécheurs sont représentés par les folles. Les lampes, c'est la foi ; et l'huile, ce sont les œuvres. Le sommeil en attendant l'époux, c'est l'oubli de la mort, qui vient de ce qu'on la croit toujours éloignée. Cette espèce de sommeil vient aussi aux justes; mais ceux-ci, lorsqu'ils sont surpris, ne sont pas trompés, parce qu'ils s'attendaient à être surpris. L'arrivée imprévue de l'époux, c'est le moment de la mort et du jugement qui la suit. La foi, accompagnée des œuvres, entre avec lui dans la salle nuptiale; la foi, sans les œuvres, en est exclue sans retour. Cette vérité est comme le but

[1] Matth., 24, 45-51. Marc, 13, 33-37. — [2] Matth., 25, 1-13.

de toute la parabole, et la principale instruction qu'elle nous donne. On y voit des vierges réprouvées, quoique véritablement vierges. C'est qu'il y a des vierges superbes, envieuses, médisantes, anges par la pureté de leur corps, démons par la malignité de leur cœur; justement appelées folles, parce que, victorieuses d'un ennemi plus fort, elles se laissent vaincre par un autre beaucoup plus faible. C'est le moucheron vainqueur du lion, qui va périr dans une toile d'araignée.

« Le Fils de l'homme, continue le Sauveur, agit comme un homme qui, devant faire un long voyage, appela ses serviteurs et leur mit son bien entre les mains. Et ayant donné cinq talents à l'un, deux à un autre, et un à un autre, selon la capacité de chacun d'eux, il partit aussitôt. Celui donc qui avait reçu cinq talents, s'en alla et les fit valoir, et il en gagna cinq autres. Celui qui en avait reçu deux, en gagna de même encore deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un, alla faire un trou dans la terre et y cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs étant venu, leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu cinq talents s'approchant, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talents ; en voici cinq autres que j'ai gagnés de plus. Son maître lui répondit : Bien! ô bon et fidèle serviteur ; parce que vous avez été fidèle dans de petites choses, je vous établirai sur de beaucoup plus grandes : entrez dans la joie de votre maître. Celui qui avait reçu deux talents, s'approcha aussi et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talents; en voici deux autres que j'ai gagnés. Son maître lui répondit : Bien! ô bon et fidèle serviteur; parce que vous avez été fidèle dans de petites choses, je vous établirai sur de beaucoup plus grandes : entrez dans la joie de votre maître. Celui qui n'avait reçu qu'un talent, s'approchant ensuite, dit : Seigneur, je sais que vous êtes un homme dur, que vous moissonnez où vous n'avez pas semé, et que vous recueillez où vous n'avez rien répandu ; c'est pourquoi, craignant, j'ai été cacher votre talent dans la terre : le voici, je vous rends ce qui vous appartient. Mais son maître lui répondit : Serviteur méchant et paresseux, vous saviez que je moissonne où je n'ai pas semé, et que je recueille où je n'ai rien répandu; vous deviez donc mettre mon argent entre les mains des banquiers, et, à mon retour, j'eusse retiré avec intérêt ce qui est à moi. Qu'on lui ôte le talent qu'il a, et qu'on le donne à celui qui a dix talents. Car on donnera à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance; mais pour celui qui n'a rien, on lui ôtera même ce qu'il semble avoir. Quant à ce serviteur inutile, qu'on le jette dans les ténèbres extérieures; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

« Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous ses anges avec lui, alors il sera assis sur le trône de sa gloire. Et toutes les nations seront assemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs; et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité; j'ai été en prison, et vous êtes venus me voir. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger? ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? quand est-ce que nous vous avons vu étranger, et que nous vous avons recueilli? ou sans habits, et que nous vous avons revêtu? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous sommes venus vous visiter? Et le Roi leur répondra : En vérité, je vous le dis, autant de fois que vous l'avez fait à un des moindres de mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait. Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire; j'étais étranger, et vous ne m'avez point accueilli; j'ai été nu, et vous ne m'avez point revêtu; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez point visité. Alors ils lui répondront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif, ou être étranger, ou sans habits, ou malade, ou en prison, et que nous avons manqué de vous assister? Mais il leur répondra : Je vous dis, en vérité, autant de fois que vous avez manqué de le faire à un des plus petits que voici, vous avez manqué de le faire à moi-même. Et ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les plus justes dans la vie éternelle [1]. »

Telle fut comme la dernière prédication de Jésus-Christ : la ruine de Jérusalem, la fin du monde, le jugement dernier, l'éternité des peines pour les méchants, l'éternité des récompenses pour les bons. « Le jour, il enseignait dans le temple; et la nuit, il sortait, et se retirait sur la montagne des Oliviers. Et tout le peuple venait de grand matin au temple pour l'écouter [2]. » Mais après ces instructions formidables, sa prédication publique est close. Il ne s'entretient plus

[1] Matth., 25, 14-46. — [2] Luc, 21, 37 et 38.

qu'avec ses apôtres. Il prêchera encore au peuple, mais d'une autre manière : par sa Passion et par sa mort.

« La fête des Azymes, appelée la Pâque, était proche; elle devait être à deux jours de là. Après donc que Jésus eut fini tous ces discours, il dit à ses disciples : Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours, et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié.

« Alors les princes des prêtres, les scribes et les anciens du peuple s'assemblèrent dans la salle du prince des prêtres, nommé Caïphe, et ils tinrent conseil ensemble pour se saisir de Jésus par surprise et le faire mourir. Mais ils craignaient le peuple. Ils disaient donc : Que ce ne soit pas durant la fête, de peur qu'il ne s'excite quelque tumulte parmi le peuple [1].

« Or, Satan entra dans Judas, nommé Iscariote, l'un des douze. Et il s'en alla, et parla aux princes des prêtres et aux magistrats du temple, de la manière dont il leur livrerait Jésus. Et il leur dit : Que voulez-vous me donner ? et je vous le livrerai. Ils eurent beaucoup de joie à l'entendre, et ils s'engagèrent à lui payer trente pièces d'argent. Lui s'engagea de son côté; et depuis ce moment-là il cherchait l'occasion de le livrer sans que le peuple fît du bruit [2].

« Or, le premier jour des azymes, dans lequel il fallait immoler la pâque, les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : Où voulez-vous que nous allions vous faire les préparatifs pour manger la pâque? Il envoya deux de ses disciples, Pierre et Jean : Allez, dit-il, nous préparer la pâque, afin que nous la mangions. Ceux-ci dirent encore : Où voulez-vous que nous la préparions ? Il leur dit : Allez dans la ville. Dès que vous y entrerez, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera, et quelque part qu'il entre, vous direz au père de famille de cette maison : Voici ce que dit le maître : Mon temps approche, je fais la pâque chez vous avec mes disciples; où est le lieu où je puisse la manger avec eux ? Et il vous montrera une grande salle haute, toute tapissée. Faites-nous là les préparatifs. Ses disciples s'en allèrent à la ville, et, y étant arrivés, ils trouvèrent les choses selon qu'il leur avait dit, et ils firent les préparatifs de la pâque.

« Or, sur le soir, il vint là avec les douze. Et quand l'heure fut arrivée, il se mit à table, et les douze apôtres avec lui, et il leur dit : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous avant que de souffrir. Car, je vous dis, je ne la mangerai plus qu'elle n'ait son accomplissement dans le royaume de Dieu. Ensuite, prenant la

[1] Matth., 26, 1-5. Marc, 14, 1 et 2. Luc, 22, 1 et 2. — [2] Matth., 26, 14-16. Marc, 14, 10 et 11. Luc, 22, 3-6.

coupe, il fit des actions de grâces, et dit : Prenez-la et la distribuez entre vous. Car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu.

« Et pendant qu'ils mangeaient, il leur parla ainsi : Je vous dis, en vérité, que l'un de vous, qui mange avec moi, me trahira. Ce qui leur ayant causé une grande tristesse, chacun d'eux commença de lui dire : Est-ce moi, Seigneur ? Il leur répondit : C'est l'un de vous douze qui met la main au plat avec moi. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui a été écrit de lui : mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né. Judas, qui fut celui qui le trahit, prenant la parole, dit : Maître, est-ce moi? Il lui répondit : Vous l'avez dit [1]. »

C'est ici encore la pâque judaïque, la pâque figurative, la pâque instituée en Égypte, dans cette nuit mémorable où l'ange exterminateur frappa les premiers-nés des Égyptiens, et procura ainsi la délivrance du peuple de Dieu. A la vue du sang de l'agneau sur les portes des enfants d'Israël, l'ange *passait* leurs maisons et ne les frappait pas. De là le nom de *phasé, pâque*, c'est-à-dire *passage*, donné et à l'agneau et à la fête. Agneau, pâque, délivrance, figurative d'un autre agneau, d'une autre pâque, d'une autre délivrance, qui va s'accomplir maintenant, non plus en figure, mais en réalité, mais dans le royaume de Dieu, mais dans le Christ. Recueillons-nous. D'autres préparatifs vont se faire.

« Avant le jour solennel de la pâque ou du *passage*, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et le souper fait, le démon ayant déjà mis dans le cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, de le livrer : Jésus, qui savait que son Père lui avait donné toutes choses entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il retournerait à Dieu, se leva du souper et quitta ses vêtements ; et ayant pris un linge, il le mit autour de lui. Puis versant de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il vint donc à Simon-Pierre. Mais Pierre lui dit : Seigneur, vous me lavez les pieds? Jésus lui répondit : Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras dans la suite. Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds! Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. Alors Simon-Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête! Jésus lui dit : Celui qui est déjà lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est

[1] Matth., 26, 17-25. Marc, 14, 12-21. Luc, 22, 7-18.

pur tout entier. Et vous aussi vous êtes purs ; mais non pas tous. Car il savait qui devait le livrer, et c'est pour cela qu'il disait : Vous n'êtes pas tous purs. Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, il se remit à table, et leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez maître et Seigneur ; et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes comme je vous ai fait[1]. »

Ah ! que Jésus a vraiment aimé les siens, non-seulement jusqu'à la fin de sa vie, mais jusqu'à un excès d'amour. C'était la coutume en Orient de prendre fréquemment des bains : celui qui sortait de là n'avait plus besoin que de se laver les pieds : c'était la fonction du plus humble serviteur. Jésus la remplit à l'égard de tous ses disciples. Et cet amoureux abaissement pour leur procurer une entière pureté de corps, n'était que l'image d'un abaissement, d'un amour beaucoup plus grands, pour leur procurer une entière pureté d'âme : et l'un et l'autre, afin de se donner lui-même à eux dans le mystère de son abaissement et de son amour. Écoutons.

« Or, pendant qu'ils mangeaient encore, Jésus prit du pain, rendit grâces, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez : ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, et il rendit grâces, et il le leur donna, disant : Buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour beaucoup, en la rémission des péchés ; toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi. Et ils en burent tous[2]. »

C'est ici l'accomplissement de cette promesse : Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment nourriture, et mon sang vraiment breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.

Les paroles de la promesse sont claires : les paroles de l'institution le sont également. Prenez et mangez : ceci est mon corps. Prenez et buvez : car ceci est mon sang. Ce n'est point assez. Ceci est mon corps

[1] Joan., 13, 1-15. — [2] Matth., 26, 26-29. Marc, 14, 22-25. Luc, 22, 19-21.

donné pour vous; mon corps rompu et brisé pour vous. Ceci est mon sang qui sera répandu, ou, selon le texte original, qui est répandu, qui se répand pour vous. Ainsi c'est le même corps qui est froissé de coups, percé de plaies, violemment suspendu à une croix et livré à la mort; le même sang qui va être répandu dans le prétoire de Pilate et sur le Calvaire. Jésus dit qu'il l'est déjà; il parle au présent, à cause que sa perte était résolue, tramée pour le lendemain, et qu'on allait dans deux heures commencer à procéder à l'exécution; et afin aussi qu'en quelque temps que nous recevrions son corps et son sang nous regardassions sa mort comme présente.

Accomplissement et mémorial du passé, ce sacrement est encore une figure et une préparation de l'avenir. Tous les anciens prophètes et les anciens patriarches figuraient et annonçaient Jésus-Christ; et Jésus-Christ dans son état d'abaissement, où l'on ne voit de lui que l'homme, annonce et prépare son état de gloire, où on le verra tel qu'il est. De même tous les sacrifices et toutes les communions antiques, où le fidèle participait à la chair de la victime, étaient une figure et une prophétie de ce sacrifice et de cette communion où Jésus-Christ se donne à nous sous l'espèce et la forme du pain et du vin; et ce sacrifice et cette communion, où il se donne à nous sous le voile du sacrement, est un commencement et une préparation de cette communion éternelle où il se donnera à nous sans voile. C'est pour cela, qu'après avoir consacré le saint calice, Jésus ajoute: Je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. Attendons-nous donc à ce repas éternel, où le pain des anges nous sera donné à découvert, où nous serons enivrés et transportés de la volupté du Seigneur et des ravissantes délices de son amour. Mais, pour cela, profitons des instructions et des exemples dont il accompagne l'institution de ce grand mystère.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez. Je ne parle pas de vous tous; je connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut que cette parole de l'Écriture soit accomplie: Celui qui mange le pain avec moi lèvera le pied contre moi. Je vous dis ceci dès maintenant, avant que la chose arrive, afin que, quand elle arrivera, vous me croyiez ce que je suis. En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit moi-même; et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.

« Jésus, ayant dit ces paroles, se troubla en son esprit et fit cette déclaration: En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me

trahira. Oui, la main de celui qui me trahit est avec moi à cette table. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui a été déterminé; mais malheur à cet homme par qui il sera trahi. Les disciples se regardaient donc l'un l'autre, ne sachant de qui il parlait; et ils commencèrent à s'entre-demander qui était celui d'entre eux qui devait faire une telle action. Mais comme l'un d'eux, que Jésus aimait, reposait sur le sein de Jésus, Simon-Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont il parlait. Ce disciple donc, s'étant penché sur le sein de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce ? Jésus lui répondit : Celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé. Et ayant trempé un morceau de pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. Et après qu'il eut pris ce morceau, Satan entra en lui. Et Jésus lui dit : Ce que tu fais, fais-le au plus tôt. Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui avait dit cela; car quelques-uns pensaient que, comme Judas avait la bourse, Jésus lui avait dit : Achète ce qui nous est nécessaire pour la fête, ou donne quelque chose aux pauvres. Aussitôt donc que Judas eut pris ce morceau, il sortit. Or, il était nuit.

« Quand il fut sorti, Jésus dit : Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même ; et bientôt il le glorifiera [1].

« Il s'excita aussi parmi eux une contestation, lequel d'entre eux devait passer pour le plus grand. Mais il leur dit : Les rois des nations les traitent avec empire ; et ceux qui ont pouvoir sur elles, sont appelés bienfaiteurs ou évergètes. Or, vous, ne faites pas ainsi; mais que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit ; et que celui qui gouverne, soit comme celui qui sert. Car lequel est le plus grand, de celui qui est à table, ou de celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi cependant, je suis parmi vous comme celui qui sert. C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations. Aussi je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table, dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.

« Le Seigneur dit ensuite : Simon, Simon ; voilà que Satan a demandé à vous cribler, comme on crible le froment. Mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras converti [2], affermis tes frères [3]. »

[1] Joan., 13, 16-32. Luc, 22, 21-23. — [2] Suivant de doctes interprètes, c'est ici un hébraïsme qui veut dire : *Et toi, à ton tour, Et toi, te tournant vers eux ;* comme quand David dit à Dieu : *Deus, tu conversus vivificabis nos.* Jansen. Maldonat. — [3] Luc, 22, 24-32.

Les apôtres s'étaient disputés, qui aurait la première place. Jésus, dans sa réponse, leur apprend que leur ambition les exposait au plus grand péril; qu'il n'y avait d'espérance pour eux qu'en lui seul, et que Pierre était leur futur chef. C'est à celui-ci qu'il s'adresse : Simon, Simon ; voilà que Satan vous a demandés, *vous*, au pluriel, vous tous qui disputez de la prééminence : Satan a demandé à vous cribler, vous agiter, vous jeter en l'air, vous précipiter en bas, faire de vous, en un mot, tout ce qu'il veut. Quel péril ! Mais moi, j'ai prié pour toi, pour toi en particulier, pour toi avec distinction. Non que Jésus ait négligé les autres; mais, comme l'expliquent les saints Pères, parce qu'en affermissant le chef, il voulait empêcher par là que les membres ne vacillassent. C'est pourquoi il dit : J'ai prié pour toi, et non pas : J'ai prié pour vous. Et que l'effet de cette prière qu'il faisait pour Pierre, regardât les autres apôtres, la suite du discours le fait paraître manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : Et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères.

Quand il dit : J'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille pas, il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pécheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan ; c'est cette foi qui opère par la charité, laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défaillît point en toi. Jésus-Christ le demandait ainsi, lui qui dit : Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours. Qui peut douter que saint Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invincible, inébranlable, et si abondante, d'ailleurs, qu'elle fut capable d'affermir, non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les apôtres et les pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler [1].

Et cette parole revient manifestement à celle où il avait dit : *Tu es Pierre*, je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Église ; car je la veux bâtir sur cette pierre. Je veux mettre en toi, d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi, qui en sera le fondement, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, c'est-à-dire qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et cela, qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : Satan a demandé à vous cribler ; mais, Pierre, j'ai prié pour toi, ta foi ne défaillira pas ; et toi, confirme tes frères ?

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Église; il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi qu'il venait de rendre invincible par sa prière.

[1] Bossuet, *Méditat.*

Cette parole : Affermis tes frères, n'est pas un commandement qu'il fasse en particulier à saint Pierre ; c'est un office qu'il érige et qu'il institue dans son Église à perpétuité. La forme que Jésus-Christ a donnée aux disciples qu'il rassemblait autour de lui, est le modèle de l'Église chrétienne jusqu'à la fin des siècles. Dès le moment que Simon fut mis à la tête du collége apostolique, qu'il fut appelé Pierre, et que Jésus-Christ le fit le fondement de son Église, par la foi qu'il y devait annoncer, au nom de tous, dès ce moment se fit l'établissement, ou plutôt la désignation d'une primauté dans l'Église en la personne de saint Pierre. En disant à ses apôtres : Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles, il montra que la forme qu'il avait établie parmi eux passerait à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à saint Pierre, comme il fut aussi destiné une semblable durée aux autres apôtres. Il y devait toujours avoir un Pierre dans l'Église, pour confirmer ses frères dans la foi : c'était le moyen le plus propre pour établir l'unité des sentiments, que le Sauveur désirait plus que toutes choses ; et cette autorité était d'autant plus nécessaire aux successeurs des apôtres, que leur foi était moins affermie que celle de leurs auteurs.

Quand Jésus eut ainsi averti ses apôtres de leur péril, et qu'il les eut assurés de son secours pour les raffermir, son langage devint encore beaucoup plus tendre. On y sent un père qui s'entretient pour la dernière fois avec des enfants qu'il aime.

« Mes petits enfants, je n'ai plus que peu de temps à être avec vous. Vous me chercherez ; et comme j'ai dit aux Juifs : Vous ne pouvez venir où je vais, je vous le dis aussi à vous présentement. Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres, afin que, comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi les uns les autres. C'est en cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.

« Simon-Pierre lui dit : Seigneur, où allez-vous ? Jésus lui répondit : Où moi je vais, tu ne peux maintenant me suivre ; mais tu me suivras un jour. Pierre lui dit : Seigneur, pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour vous. Je suis prêt à aller avec vous, et en prison et à la mort. Jésus lui répondit : Tu donneras ta vie pour moi ? En vérité, en vérité, je te le dis, Pierre, le coq ne chantera point aujourd'hui que tu ne nies trois fois de me connaître.

« Ensuite il leur dit : Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans chaussure, avez-vous manqué de quelque chose ? De rien, lui dirent-ils. Jésus ajouta : Mais maintenant, que celui qui a un sac ou une bourse, les prenne ; et que celui qui n'en a point, vende son



vêtement pour acheter une épée. Car je vous dis qu'il faut encore que ce qui est écrit s'accomplisse en moi : Et il a été compté parmi les scélérats. Car les choses qui ont été prédites de moi ont leur fin. Ils lui répondirent: Seigneur, voici deux épées. Et il leur dit : C'est assez [1]. »

Comme ces paroles allégoriques, dont les apôtres ne comprenaient peut-être pas tout à fait le sens, leur annonçaient assez clairement une époque de souffrances et de persécutions, Jésus-Christ s'attache à ranimer leur confiance.

« Que votre cœur ne se trouble point. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit; car je vais vous préparer le lieu. Et quand je serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que vous soyez où je suis. Vous savez où je vais, et vous en savez la voie.

« Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons où vous allez: et comment pouvons-nous en savoir la voie ? Jésus lui dit : Je suis la voie, la vérité et la vie; personne ne vient au Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père ; mais vous le connaîtrez bientôt, et vous l'avez déjà vu.

« Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père, et il nous suffit. Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas ? Philippe, celui qui me voit, voit aussi le Père. Comment donc dis-tu : Montrez-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est dans moi ? Ce que je vous dis, je ne le dis pas de moi-même. Mais le Père, qui demeure en moi, fait les œuvres que je fais. Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi. Du moins, croyez-m'en à cause des œuvres mêmes. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais ; et il en fera encore de plus grandes, parce que je vais à mon Père. Et quelque chose que vous demandiez au Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et je prierai le Père, et il vous enverra un autre paraclet (consolateur, avocat), afin qu'il demeure éternellement avec vous; l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et qu'il ne le connaît point ; mais pour vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeure auprès de vous, et qu'il sera en vous. Je ne vous laisserai point orphelins; je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le

[1] Joan., 13, 33-38.

monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez aussi. En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. Celui qui a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime. Or, celui qui m'aime sera aimé de mon Père; je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui.

« Judas, non pas l'Iscariote, lui dit : Seigneur, d'où vient que vous vous manifesterez à nous et non pas au monde? Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point, ne garde point mes paroles; et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses, demeurant encore avec vous. Mais le Paraclet, l'Esprit-Saint, qu'enverra le Père en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix : je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point et qu'il ne craigne point. Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vous ai dit : Je vais au Père, parce que mon Père est plus grand que moi. Et maintenant, je vous le dis avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée. Je ne m'entretiendrai plus longtemps avec vous; car voici le prince de ce monde qui vient, et il n'a rien en moi. Mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père et que je fais ce que le Père m'a ordonné, levez-vous, sortons d'ici [1].

« Et ayant dit l'hymne d'action de grâces, il sortit, et allait, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers; et ses disciples le suivirent [2].

Le Fils est dans le Père, le Père est dans le Fils. Qui aime le Fils, sera aimé du Père; et le Fils l'aimera aussi, et il se manifestera à lui, par conséquent aussi le Père. Et le Père et le Fils viendront à lui et feront en lui leur demeure. Et le Père leur enverra encore un autre consolateur que lui et le Fils : c'est l'Esprit-Saint, qui leur enseignera toutes choses. Voilà où Jésus place la confiance, la paix de ses apôtres. Le fondement est d'aimer Jésus. Et comme le monde ne l'aime pas, il ne participera ni à cette manifestation, ni à cette paix d'en haut. Le Père est plus grand que le Fils, en tant que le Fils est homme; mais en tant que le Fils est homme, il est en nous,

[1] Joan, 14, 1-31. — [2] Matth., 26, 30. Marc, 14, 26. Luc, 22, 39.

et nous sommes en lui ; et en tant qu'il est Dieu, il est dans le Père, et le Père est en lui ; et enfin, en tant qu'il est Dieu et homme, nous sommes avec lui dans le Père. Union ineffable, à laquelle Jésus revient encore dans la suite de son discours, pendant qu'il s'avançait vers la montagne des Oliviers, probablement au travers des vignes.

« Je suis la vigne véritable, et mon Père est le vigneron. Il retranchera toutes les branches qui ne porteront point de fruit en moi, et il émondera toutes celles qui portent du fruit, afin qu'elles en portent davantage. Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée. Demeurez en moi, et moi en vous. Comme la branche de la vigne ne peut porter de fruit par elle-même, si elle ne demeure unie au cep, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, et vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment ; il séchera, et on le ramassera, et on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait. C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit, et que vous deveniez mes disciples.

« Comme mon Père m'a aimé, ainsi moi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit entière.

« Mon commandement est celui-ci, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure ; afin que mon Père vous donne tout ce que vous lui demanderez en mon nom. Ce que je vous commande, c'est que vous vous aimiez les uns les autres.

« Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce

que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé mes paroles, ils garderont aussi les vôtres. Mais ils vous feront tous ces traitements à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent point celui qui m'a envoyé. Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant, ils n'ont pas d'excuse dans leur péché. Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant ils les ont vues, et ils ont haï et moi et mon Père, afin que la parole qui est écrite dans leur loi soit accomplie : Ils m'ont haï gratuitement. Mais lorsque sera venu le Paraclet que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement [1].

« Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront des synagogues ; et l'heure vient que quiconque vous fera mourir croira être agréable à Dieu. Et ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi. Or, je vous ai dit ces choses, afin que, quand cette heure sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. Je ne vous les ai pas dites dès le commencement, parce que j'étais avec vous. Et maintenant je vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. Cependant je vous dis la vérité : il vous est utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le Paraclet ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, touchant le jugement. Touchant le péché, parce qu'ils n'ont point cru en moi ; touchant la justice, parce que je m'en vais au Père, et vous ne me verrez plus; et touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé [2]. »

La suite des événements nous montrera le sens profond de ces paroles. Le Saint-Esprit convaincra le monde sur le péché de n'avoir pas cru en Jésus-Christ. Jésus-Christ avait convaincu les Juifs de ce péché en deux manières : l'une en acomplissant les prophéties, qui est la manière la plus efficace de les expliquer ; l'autre en faisant des miracles que personne n'avait jamais faits : ce qui leur ôtait toute

[1] Joan., 15, 1-27. — [2] *Ibid.*, 16, 1-11.

excuse ; en sorte qu'il ne manquait rien à la conviction. Et, toutefois, le Saint-Esprit la poussera encore plus loin, lorsqu'il descendra sur les disciples du Sauveur et qu'il leur communiquera le don de prophétie, le don des miracles, le don des langues, le don de l'intelligence, le don de la force.

Le Saint-Esprit convaincra le monde touchant la justice, la justice véritable, qui vient et qui vit de la foi. Or, la véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre, sa présence a soutenu la foi de ses disciples : aussitôt qu'il fut arrêté et condamné à mort, leur foi tomba et mourut pour ainsi dire avec lui. Mais quand le Saint-Esprit l'eut ressuscitée, en sorte qu'ils furent plus constamment et plus parfaitement attachés à la personne et à la doctrine de leur maître qu'ils ne l'étaient pendant sa vie, on vit en eux une véritable foi, et dans cette foi la véritable justice, qui étant l'ouvrage du Saint-Esprit, il s'ensuit qu'il donna au monde une parfaite conviction de la justice.

Le Saint-Esprit convaincra le monde touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. Jésus-Christ a dit ci-dessus : C'est maintenant que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le prince de ce siècle va être chassé. Comment est-ce que Jésus-Christ juge le monde dans le temps de sa Passion ? C'est en se laissant juger et en faisant voir, par l'inique jugement du monde sur Jésus-Christ, que tous ses jugements sont nuls. Le Saint-Esprit, qui est descendu, confirme ce jugement contre le monde. Qu'a opéré le jugement du monde sur Jésus-Christ? Rien autre chose qu'une démonstration de son iniquité. La doctrine de Jésus-Christ, qu'on croyait anéantie par sa croix, se relève plus que jamais : le ciel se déclare pour elle, et, au défaut des Juifs, les gentils vont la recevoir et composer le nouveau peuple. C'est l'ouvrage du Saint-Esprit qui, descendu en forme de langues, montre l'efficace de la prédication apostolique. Toutes les nations l'entendent ; de toutes les langues il ne s'en fait qu'une, pour montrer que l'Évangile va tout réunir. Le prince de ce monde est jugé ; tous les peuples vont consentir à sa condamnation. La vie que le Saint-Esprit inspire aux fidèles, condamne toutes les maximes du monde. Il n'y a plus d'avarice, où chacun apporte ses biens aux pieds des apôtres ; il n'y a plus de divisions ni de jalousie, où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme ; il n'y a plus de plaisirs sensuels, où l'on a de la joie d'être flagellés pour l'amour de Jésus-Christ ; il n'y a plus d'orgueil, où tout est soumis aux conducteurs de l'Église, qu'on rend maîtres de tous ses désirs, et plus encore de soi-même que de ses richesses [1].

[1] Bossuet, *Médital.*

Les dernières paroles de Jésus étaient difficiles à comprendre, à cause de leur brièveté et de leur profondeur. Aussi ajoute-t-il :

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité : autrement, selon le grec, il vous fera entrer dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père est à moi ; c'est pourquoi il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera [1]. »

Toutes ces fonctions du Saint-Esprit l'égalent manifestement au Fils de Dieu, dont il accomplit l'ouvrage. S'il y met la perfection, si Jésus-Christ, pour ainsi parler, lui en donne toute la gloire, c'est que la gloire du Saint-Esprit est celle du Fils de Dieu, comme la gloire du Fils de Dieu est celle du Père, et que la gloire de la Trinité est une et indivisible.

Si ce qui est réservé au Saint-Esprit est si grand que les apôtres ne l'auraient pu porter, quoique annoncé par Jésus-Christ même, il n'y a donc point d'inégalité dans les ouvrages de la Trinité, du côté des trois divines personnes, mais une dispensation diversifiée, seulement par rapport à nous ; mais Jésus-Christ nous va encore élever plus haut, et, après avoir égalé le Saint-Esprit au Père et au Fils par ses œuvres, il va encore montrer sa parfaite égalité par son origine.

Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien. Le Fils a tout pris du Père et il glorifie le Père ; le Saint-Esprit prend du Fils et il glorifie le Fils. Il semble que ce soit là le but de cette parole. Mais écoutons de quelle sorte Jésus-Christ s'explique. Il ne dit pas : Il prendra de moi ; mais, il prendra du mien.

Le Saint-Esprit prend du Père dont il procède primitivement ; et, en prenant du Père, il prend ce qui est au Fils, puisque tout est commun entre le Père et le Fils, excepté sans doute d'être Père, car c'est cela qui est propre au Père et non pas commun au Père et au Fils. Le Fils a donc tout ce qu'a le Père, excepté d'être Père ; il a donc aussi d'être principe du Saint-Esprit, car cela n'est pas être Père ; et le Père qui, en l'engendrant dans son sein, lui communique tout, excepté d'être Père, lui communique par conséquent d'être le principe productif du Saint-Esprit. C'est pourquoi le Saint-Esprit est l'Esprit du Père comme du Fils, envoyé en unité de l'un et de l'autre, procédant de l'un et de l'autre comme d'un seul et même principe, parce

[1] Joan., 16, 12-15.

que le Fils a reçu du Père d'être principe du Saint-Esprit. Et c'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas : Il prendra de moi, parce que ce serait dire, en quelque façon, qu'il en serait le seul principe, et que le Saint-Esprit procède du Fils comme le Fils procède du Père, c'est-à-dire de lui seul. Mais il n'en est pas ainsi ; car le Saint-Esprit procède du Père radicalement, et s'il procède du Fils, c'est du Père que le Fils a pris de le produire ; et c'est pourquoi il dit plutôt : Il prendra du mien, que de dire : Il prendra de moi. Parce qu'encore qu'en effet il prenne de lui, il ne prend de lui que ce que lui-même a pris du Père. Il procède donc du Père et du Fils ; mais il procède du Père par le Fils, parce que, cela même que le Saint-Esprit procède du Fils, le Fils l'a reçu du Père, de qui il a tout reçu.

C'est ce qui explique la raison mystique et profonde de l'ordre de la Trinité. Si le Fils et le Saint-Esprit procèdent également du Père, sans aucun rapport entre eux deux, on pourrait aussi bien dire, le Père, le Saint-Esprit et le Fils, que, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Or, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ parle. L'ordre des personnes est inviolable, parce que si le Fils est nommé après le Père, parce qu'il en vient, le Saint-Esprit vient aussi du Fils, après lequel il est nommé ; et il est l'Esprit du Fils comme le Fils est le Fils du Père. Cet ordre ne peut être renversé : c'est en cet ordre que nous sommes baptisés, et le Saint-Esprit ne peut non plus être nommé le second, que le Fils peut être nommé le premier.

Adorons cet ordre des trois personnes divines et les mutuelles relations qui se trouvent entre les trois et qui font leur égalité comme leur distinction et leur origine. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même, et il engendre son Fils qui est sa parole. Il aime cette parole qu'il a produite de son sein et qu'il y conserve ; et cette parole, qui est en même temps sa conception, sa pensée, son image intellectuelle éternellement subsistante, et dès lors son Fils unique, l'aime aussi, comme un Fils parfait aime un Père parfait ; mais qu'est-ce que leur amour, si ce n'est cette troisième personne et le Dieu amour, ce don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité, comme les opérations de la Trinité ? parce que tout est accompli, tout est parfait, quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils et infiniment aimé dans le Saint-Esprit ; et qu'il se fait du Père, du Fils et du Saint-Esprit une très-simple et très-parfaite unité ; tout y retournant au principe d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père, avec un ordre invariable ; l'unité féconde se multipliant en dualité, c'est-à-dire jusqu'au nombre de deux, pour

se terminer en trinité : en sorte que tout est un, et que tout revient à un seul et même principe [1].

Après avoir élevé l'esprit de ses disciples jusqu'à la hauteur de ces adorables mystères, Jésus le ramène sur la terre, au milieu des combats et des épreuves.

« Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père. Quelques-uns donc de ses disciples se dirent les uns aux autres: Qu'est-ce qu'il nous dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père ? Ils disaient donc : Qu'est-ce qu'il dit : Encore un peu de temps? nous ne savons pas ce qu'il dit. Or, Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que j'ai voulu dire par ces paroles: Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous; et le monde se réjouira. Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Une femme, lorsqu'elle enfante, est dans la tristesse, parce que son heure est venue; mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de sa douleur, à cause de sa joie, parce qu'un homme est né au monde. Vous donc aussi vous avez maintenant de la tristesse : mais je vous verrai de nouveau; et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. Et, en ce jour-là, vous ne m'interrogerez plus sur rien [2]. »

Les paroles de Jésus offrent deux sens. Le premier : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, parce que je dois mourir et être enfermé dans le tombeau ; et encore un peu de temps, et vous me verrez avec la vie nouvelle que je dois reprendre pour retourner vers mon Père. Le second : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus de ma présence visible, parce que je dois retourner au ciel vous y préparer la place ; et encore un peu de temps à la fin de votre vie, et plus encore à la fin du monde, vous me verrez dans ma gloire, vous participerez à ma gloire et à ma joie. Rien ne pourra plus vous ravir cette joie; car le péché sera détruit. Vous ne m'interrogerez plus de rien ; car vous verrez à découvert la vérité même. Mais en attendant, que feront-ils au milieu de tant de besoins, de tant d'indigence ?

« En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien

[1] Bossuet, *Méditat.* — [2] Joan., 16, 16-23.

demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine. Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient que je ne vous parlerai plus en paraboles, mais je vous parlerai ouvertement du Père. En ce jour-là, vous demanderez en mon nom ; et je ne vous dis point que je prierai le Père pour vous. Car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde, et je vais au Père. Ses disciples lui dirent : Voilà que vous avez parlé ouvertement et que vous ne vous servez point de paraboles. Nous savons maintenant que vous savez toutes choses et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge : c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. Jésus leur répondit : Vous croyez maintenant ?

« Et il ajouta : Voici que l'heure vient, et elle est déjà venue, que vous serez dispersés chacun de son côté, et que vous me laisserez seul. Cependant je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi [1]. Oui, je vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée [2]. Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez de grandes tribulations dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde [3].

« Mais Pierre prenant la parole, lui dit : Et quand tous les autres seraient scandalisés à votre sujet, pour moi, je ne le serai jamais. Jésus lui repartit : En vérité, je te dis que toi-même, aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renonceras trois fois. Mais Pierre insistait encore davantage : Et quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point. Et tous les autres disciples dirent de même [4]. »

Les apôtres parlaient sincèrement. Ils ne connaissaient pas encore toute la faiblesse, toute l'indigence humaine. Jésus leur avait dit : Demandez, et vous obtiendrez. Ils oublient de rien demander : ils se croient assez forts, malgré les avertissements de leur maître. Ils seront laissés à leur présomption, pour apprendre que sans lui ils ne peuvent rien ; que ce n'est que par lui qu'ils vaincront le monde.

Là finit le dernier discours et comme le dernier adieu de Notre-Seigneur à ses apôtres ; après leur avoir parlé, il va maintenant parler pour eux et pour nous tous à son Père.

« Après que Jésus eut dit ces choses, il leva les yeux au ciel, et dit :

[1] Joan., 16, 23-32. — [2] Matth., 26, 31 et 32. Marc, 14, 27 et 28. — [3] Joan., 16-33. — [4] Matth , 26, 33-35. Marc, 14, 29-31.

Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, comme vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé (autrement, vous qui êtes le seul vrai Dieu avec Jésus-Christ, que vous avez envoyé). Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire. Maintenant donc, ô vous, Père, glorifiez-moi aussi en vous-même, de cette gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût. J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés; et ils ont gardé votre parole. Ils ont connu maintenant que tout ce que vous m'avez donné vient de vous; parce que je leur ai donné les paroles que vous m'avez données, et ils les ont reçues, et ils ont connu véritablement que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. Moi, je prie pour eux. Je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Tout ce qui est à moi, est à vous; et tout ce qui est à vous, est à moi; et je suis glorifié en eux. Et déjà je ne suis plus dans le monde; pour eux, ils sont dans le monde, et moi je viens à vous. Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Lorsque j'étais avec eux, je les conservais en votre nom. Ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés; et nul d'eux n'a péri, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Or, maintenant, je viens à vous; et je dis ceci dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. Je leur ai donné votre parole; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Je ne vous prie point de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont point du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est la vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, et moi je les ai envoyés dans le monde. Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité. Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin que tous ensemble ils soient un comme vous, ô Père, en moi, et moi en vous; qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé. O Père! ceux que vous m'avez donnés,

je veux que là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. Père juste, le monde ne vous a point connu, mais moi je vous ai connu ; et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Et je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois en eux moi-même [1]. »

Le dernier discours de Jésus-Christ est la substance de tout son Évangile ; sa dernière prière est la substance de son discours, et l'effet de cette prière, c'est qu'étant unis à Jésus-Christ, Dieu et homme, et par lui à Dieu son Père, nous nous unissions en eux avec tous les fidèles et avec tous les hommes, pour n'être plus, autant qu'il est en nous, qu'une même âme et un même cœur. Pour accomplir cet ouvrage d'unité, nous ne devons plus nous regarder qu'en Jésus-Christ; et nous devons croire qu'il ne tombe pas sur nous la moindre lumière de la foi, la moindre étincelle de l'amour de Dieu, qu'elle ne soit tirée de l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils, à cause que ce même Fils, notre Sauveur, étant en nous, l'amour dont le Père l'aime s'étend aussi sur nous par une effusion de sa bonté; car c'est à quoi aboutit toute la prière de Jésus-Christ.

Après cette prière, allons avec Jésus-Christ au sacrifice, où il se sanctifie, se consacre, s'immole pour nous, et nous avec lui. Avançons-nous avec lui aux deux montagnes, à celle des Oliviers et à celle du Calvaire. Allons à ces deux montagnes, et passons de l'une à l'autre : de celle des Oliviers, qui est celle de l'agonie, à celle du Calvaire, qui est celle de la mort ; de celle des Oliviers, qui est la montagne de la résignation, à celle du Calvaire, qui est la montagne du sacrifice actuel ; enfin de celle où l'on se prépare à tout, à celle où l'on meurt à tout avec Jésus-Christ.

« Lorsque Jésus eut dit ces choses, il passa le torrent de Cédron avec ses disciples, et s'en alla dans le jardin d'une métairie, nommée Gethsémani. Or, Judas, qui le trahissait, savait aussi le lieu, parce que Jésus et ses disciples s'y étaient souvent assemblés [2]. »

David, son ancêtre et son image prophétique, traversa le même torrent, lorsqu'il fuyait devant son fils Absalon.

« Et Jésus dit à ses disciples : Demeurez ici, pendant que je m'en irai prier là ; priez aussi afin que vous n'entriez pas en tentation.

« Ensuite, laissant les autres, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à craindre et à être rempli de tristesse. Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici, et veillez avec moi.

[1] Joan, 17, 1-26. — [2] Matth., 26, 36. Marc, 14, 32. Luc, 22, 40. Joan., 18, 2.

« Et, s'étant un peu avancé, il s'écarta d'eux à la distance d'un jet de pierre; et, s'étant mis à genoux, la face contre terre, il priait, disant : Mon Père, si vous voulez, éloignez ce calice de moi : que toutefois non pas ma volonté, mais la vôtre se fasse. Et, étant réduit comme à l'agonie, il priait avec plus d'instance : Mon Père ! tout vous est possible; détournez de moi ce calice : toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez. Mon Père! que ce calice, s'il est possible, passe de moi : toutefois, non pas comme je veux, mais comme vous voulez. Et il eut une sueur comme de gouttes de sang, découlant jusqu'à terre. Alors un ange lui apparut du ciel et le fortifia.

« S'étant donc levé après sa prière, il vint vers ses disciples, et il les trouva endormis de tristesse. Et il dit à Pierre : Simon, vous dormez ? vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation : l'esprit est prompt, il est vrai ; mais la chair est faible.

« Une seconde fois il s'en alla, et fit la même prière : Mon Père ! si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! Et, étant retourné vers eux, il les trouva encore qui dormaient; car ils avaient les yeux tout appesantis, et ils ne savaient que lui répondre. Les ayant laissés, il s'en alla encore, et fit pour la troisième fois la même prière. Alors il revint à ses disciples et leur dit : Dormez à présent, et reposez-vous (autrement, vous dormez et vous reposez). C'est assez, voici l'heure qui approche ; et le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons; voici qu'il approche, celui qui doit me trahir [1].

« Comme il parlait encore, voilà une troupe ; et celui qui s'appelait Judas, l'un des douze, la précédait. Ayant pris une cohorte et des gens de chez les grands prêtres et de chez les pharisiens, il vint là avec des lanternes, des flambeaux, des armes et des bâtons. Or, le traître leur avait donné un signal, disant : Celui que je baiserai, c'est lui-même ; arrêtez-le, et emmenez-le avec précaution. Dès qu'il fut arrivé, s'avançant vers Jésus : Maître, lui dit-il, je vous salue. Et il le baisa. Et Jésus lui dit : Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu ici ? Quoi ! Judas, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme [2] ? »

Il paraît que la manière inattendue dont Jésus lui parla, déconcerta le traître, et qu'il retourna vers la troupe.

« Mais Jésus, qui savait tout ce qui devait lui arriver, s'avança et leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth.

[1] Matth., 26, 36-46. Marc., 14, 32-42. Luc, 22, 41-46. — [2] Matth., 26, 47-50. Marc, 14, 43-45. Luc, 22, 47 et 48.

Jésus leur dit : C'est moi. Or, Judas, qui le trahissait, était avec eux. Dès que Jésus leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre. Il leur demanda donc de nouveau : Qui cherchez-vous ? Et ils lui dirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur répondit : Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez allez ceux-ci. C'était afin que la parole qu'il avait dite fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. Alors ils s'avancèrent, mirent la main sur Jésus et l'arrêtèrent.

« Or, ceux qui étaient avec Jésus, voyant ce qui allait arriver, lui dirent : Seigneur, frapperons-nous du glaive ? Et Simon-Pierre, qui avait un glaive, le tira, et frappa un serviteur du grand prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. Mais Jésus dit : Demeurez-en là ; et, lui ayant touché l'oreille, il le guérit. Ensuite il dit à Pierre : Remettez votre glaive dans le fourreau ; car tous ceux qui se servent du glaive, périront par le glaive. Quoi ! ne boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné ? Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne me donnerait pas aussitôt plus de douze légions d'anges ? Comment donc s'accompliront les Écritures, qui déclarent qu'il faut que cela arrive ainsi ?

« Alors Jésus dit à ceux qui étaient venus à lui, les princes des prêtres, les magistrats du temple et les sénateurs : Vous êtes venus comme à un voleur, avec des glaives et des bâtons pour me prendre. J'étais tous les jours parmi vous, enseignant dans le temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais voici votre heure, et la puissance des ténèbres. Or, tout cela s'est fait, afin que les Écritures des prophètes s'accomplissent.

« La cohorte donc, et le tribun, et les satellites des Juifs se saisirent de Jésus et le lièrent. Alors tous ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. Et il y avait un jeune homme qui le suivait, couvert seulement d'une robe de coton ; et ils s'emparèrent de lui. Mais, jetant sa robe, il s'échappa nu de leurs mains [1].

« Et ils conduisirent Jésus premièrement chez Anne, parce qu'il était beau-père de Caïphe, qui était grand prêtre cette année-là. Or, Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il est utile qu'un seul homme périsse pour la nation. Anne le lui envoya lié comme il était. Ils l'amenèrent donc chez Caïphe, le grand prêtre, où tous les prêtres, les scribes et les sénateurs s'étaient assemblés.

« Or, Simon-Pierre suivait Jésus de loin avec une autre disciple. Ce disciple, qui était connu du grand prêtre, entra dans la cour de la maison du pontife avec Jésus. Mais Pierre demeurait debout dehors

[1] Matth., 26, 50-56. Marc, 14, 46-52. Luc, 22, 49-54. Joan., 18, 3-12.

à la porte. Cet autre disciple donc qui était connu du grand prêtre, sortit, et parla à celle qui gardait la porte, et fit entrer Pierre jusque dans la cour du grand prêtre. Les domestiques et les officiers étaient là auprès du feu (car il faisait froid), et ils se chauffaient, ayant allumé du feu au milieu de la cour. Pierre, étant entré, s'assit avec les officiers pour voir la fin, et il se chauffait avec eux.

« Le grand prêtre interrogea donc Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement à tout le monde; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où les Juifs s'assemblent de toutes parts ; et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit : ce sont ceux-là qui savent ce que j'ai enseigné.

« Lorsqu'il parlait ainsi, un des satellites qui étaient là présents donna un soufflet à Jésus, disant : Est-ce ainsi que tu réponds au pontife ? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? Or, Anne l'avait envoyé enchaîné chez Caïphe le grand prêtre [1].

« Cependant les princes des prêtres, les anciens et tout le sanhédrin cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus, pour le livrer à la mort. Mais ils n'en trouvèrent point, quoique beaucoup de faux témoins se fussent présentés ; car beaucoup disaient contre lui de faux témoignages, mais leurs témoignages ne s'accordaient point. Enfin il vint deux faux témoins qui dirent : Nous-mêmes nous lui avons entendu dire : Je puis détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours. Moi, je détruirai ce temple qui a été fait de main d'homme, et, dans l'espace de trois jours, j'en rebâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. Mais ce témoignage-là même ni ne s'accordait, ni ne suffisait. Et le grand prêtre, se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus, disant : Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci déposent contre vous ? Mais lui garda le silence et ne répondit rien. Le grand prêtre l'interrogea donc de nouveau, et lui dit : Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu qui est éternellement béni ! Jésus lui répondit : Vous l'avez dit ; oui, je le suis. Cependant je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'homme, assis à la droite de la majesté de Dieu ; et venant sur les nuées du ciel. Alors le grand prêtre déchira ses vêtements, en disant : Il a blasphémé ; qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème ; que vous en semble ? Ils répondirent : Il mérite la mort ! Alors quelques-uns se mirent à lui cracher au visage. Ceux qui le tenaient, se moquaient de lui et

[1] Joan., 18, 13-24.

le frappaient. Ils lui bandèrent les yeux, et, lui donnant des soufflets et des coups de poing, ils lui disaient : Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé. Et ils disaient encore beaucoup d'autres choses en blasphémant contre lui [1].

« Cependant une servante du grand prêtre, c'était celle qui gardait la porte, étant venue où Pierre se chauffait, et l'ayant considéré attentivement à la lumière du feu, elle dit : Toi aussi, tu étais avec Jésus de Nazareth. Mais il le nia devant tout le monde, disant : Femme, je ne le connais point ; je ne sais ce que vous voulez dire. Et il sortit dans le vestibule, et le coq chanta. Mais, comme il sortait de la porte, une autre servante l'aperçut, et dit à ceux qui étaient là : Et celui-ci aussi était avec Jésus de Nazareth. Et peu de temps après un autre, le voyant, dit : Tu es aussi de ces gens-là. Ils lui dirent donc : N'es-tu pas aussi de ses disciples? Il nia donc une seconde fois avec serment, disant : Je n'en suis point ; je ne connais point cet homme. Environ une heure après, un des domestiques du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Est-ce que je ne t'ai pas vu avec lui dans le jardin? Un autre disait affirmativement : Certainement celui-ci était aussi avec lui ; car il est Galiléen. Enfin ceux qui étaient dans la cour s'approchèrent et dirent à Pierre : Assurément tu es aussi de ces gens-là; car tu es Galiléen : ton langage fait voir qui tu es. Pierre donc le nia une troisième fois. Il se mit à faire des imprécations et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme-là que vous dites. Aussitôt, comme il parlait encore, le coq chanta pour la seconde fois, et le Seigneur, s'étant retourné, regarda Pierre. Et Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante deux fois, vous me renoncerez trois fois; et, étant sorti, il pleura amèrement [2].

« Dès qu'il fut jour, les sénateurs du peuple, les princes des prêtres et les scribes s'assemblèrent contre Jésus, pour le livrer à la mort. Ils l'amenèrent dans leur conseil, et lui dirent : Si vous êtes le Christ, dites-le-nous. Il leur répondit : Si je vous le dis, vous ne me croirez point. Et si je vous interroge pour vous convaincre, vous ne me répondrez point, ni ne me laisserez aller. Mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. Ils lui dirent tous : Vous êtes donc le Fils de Dieu? Il leur répondit : Vous le dites ; je le suis. Alors ils dirent : Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Car nous-mêmes nous l'avons entendu de sa propre bouche. Et ils se levèrent tous ensemble, et le conduisirent lié, de

[1] Matth., 26, 59-68. Marc, 14, 55-65. Luc, 22, 63-65. — [2] Matth., 26, 69-75. Marc, 14, 66-72. Luc, 22, 55-62. Joan., 18, 25-27.

chez Caïphe au prétoire, où ils le livrèrent à Ponce-Pilate, le gouverneur. Or, c'était le matin [1].

« Alors Judas, qui l'avait trahi, voyant qu'il était condamné, fut touché de repentir, et reporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux sénateurs, disant : J'ai péché, en livrant le sang innocent. Mais ils lui répondirent : Que nous importe ? c'est ton affaire. Et, ayant jeté l'argent dans le temple, il se retira : et, s'en allant, il se pendit. Mais les princes des prêtres, ayant pris l'argent, dirent : Il n'est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang. Et ayant délibéré, ils en achetèrent le champ d'un potier, pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ est appelé encore aujourd'hui Haceldama, c'est-à-dire le champ du sang. Alors fut accomplie cette parole du prophète Jérémie (ou plutôt Zacharie) : Ils ont reçu les trente pièces d'argent, qui étaient le prix de celui qui avait été mis à prix, et dont ils avaient fait le marché avec les enfants d'Israël ; et ils les ont données pour le champ du potier, comme me l'avait arrangé le Seigneur [2].

« Cependant les pontifes, les sénateurs et les scribes qui conduisaient le Sauveur, n'entrèrent pas eux-mêmes dans le prétoire, afin de ne pas se souiller, mais de manger la pâque. Pilate sortit donc, vint à eux, et leur dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? Ils lui répondirent : Si ce n'était point un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré. Pilate donc leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui répondirent : Il ne nous est pas permis de faire mourir personne. En sorte que fut accompli ce que Jésus avait dit, lorsqu'il fit entendre de quelle mort il devait mourir.

« Ils commencèrent donc à l'accuser, disant : Nous avons trouvé cet homme pervertissant la nation, et empêchant de payer le tribut à César, et se disant lui-même le Christ-Roi. Pilate rentra donc dans le prétoire, et appela Jésus. Et Jésus parut devant le gouverneur, disant : Êtes-vous le roi des Juifs ? Jésus répondit : Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? Pilate répondit : Est-ce que je suis Juif ? C'est votre nation et les pontifes qui vous ont livré entre mes mains ; qu'avez-vous fait ? Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient sans doute combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. Pilate lui dit : Vous êtes donc roi ? Jésus répondit : Vous le dites, je suis

[1] Matth., 27, 1 et 2. Marc, 15, 1. Luc, 22, 66-71. Joan., 18, 28. — [2] Zach., 11, 12. Matth., 27, 3-10.

roi. C'est pour cela que je suis né et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité, écoute ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Et ayant dit ces mots, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs[1]. »

Jésus-Christ, dit Bossuet, a deux royautés, dont l'une lui convient comme Dieu, et l'autre lui appartient en qualité d'homme. Comme Dieu, il est le roi et le souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui : et outre cela, en qualité d'homme, il est roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu par le prix qu'il a donné pour sa délivrance[2].

Dans sa réponse à Pilate, le Sauveur parle de cette dernière royauté ; il dit que c'est pour l'exercer qu'il est né temporellement, qu'il est venu en ce monde. C'est là ce royaume de Dieu qu'avaient annoncé les prophètes, qu'ont prêché les apôtres, et dont nous demandons l'avénement tous les jours : divin royaume qui commence sur la terre, pour se parfaire dans le ciel.

Ce royaume est donc l'Église, la société des fidèles. On y entre par la foi. C'est ce que Jésus-Christ fait entendre, quand il dit à Pilate : Oui, je suis roi, et je suis né pour cela, et je suis venu pour cela dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité ; et quiconque est de la vérité, écoute ma voix, croyant de cœur et obéissant par les œuvres, ajoute un interprète, et c'est dans ceux-là que je règne spirituellement[3]. Aussi saint Augustin dit-il : Venez au royaume qui n'est pas de ce monde, venez-y en croyant ; car qu'est le royaume de Jésus-Christ, sinon ceux qui croient en lui[4] ?

Ce royaume n'étant que l'empire de la vérité, divinement promulguée d'une part, et crue efficacement de l'autre, bien loin d'empêcher aucun empire légitime, les affermit, les perfectionne au contraire tous, en leur offrant sans cesse une règle infaillible pour garder la justice et la paix.

Ce royaume spirituel du Christ est l'accomplissement d'un vœu formé par tous les siècles et par tous les hommes. Ce que demandent les peuples, c'est d'être gouvernés selon la justice, la vérité, la loi, la raison ; ce que demandent les rois dignes de ce nom, c'est de régner suivant la raison, la loi, la justice, la vérité. Mais qu'est-ce que la vérité ? demandait Pilate. Qu'est-ce que la vérité ? demande-t-on partout. C'est ceci, dit l'un ; c'est cela, dit l'autre. Là-dessus des discordes, des révolutions. Pour dissiper les ténèbres et les doutes, la raison, la loi, la justice, la vérité même s'est incarnée dans la per-

[1] Joan., 18, 28-38. — [2] *OEuvres de Bossuet*, t. 17, p. 103, édit. Vers. — [3] Voir les comment. de la *Bibl. maxime*. — [4] *In Joan., Tract.* 115, n. 2.

sonne de Jésus-Christ, a établi son empire sur la terre, et, par son Église, répond à qui l'interroge.

Ce royaume n'est pas de ce monde, dans le même sens que la vérité qui l'a fondé et qui le soutient, Jésus-Christ, n'est pas de ce monde, mais du ciel; dans le même sens que les apôtres, ses principaux ministres, ne sont pas de ce monde, ne lui ayant emprunté ni leur autorité, ni leur doctrine, ni leurs vues, mais ayant reçu tout cela de leur maître, auquel appartient toute puissance au ciel et sur la terre. Ils ne sont pas du monde, dit le Christ à son Père, comme je ne suis pas du monde moi-même. Or, de ce que le royaume de Jésus-Christ, son Église, n'est pas de ce monde, n'en tire ni son origine, ni son autorité, ni son enseignement, ni sa fin, tout ce que l'on peut et doit en conclure, c'est que ce monde n'a rien à y voir. Jésus-Christ ne dit pas, et c'est la remarque de saint Augustin : « Mon royaume n'est pas dans ce monde, mais il n'est pas de ce monde. » Et quand pour le prouver il ajoute : « Si mon royaume était de ce monde, mes ministres combattraient pour que je ne sois pas livré aux Juifs, » il ne dit pas : « Mais maintenant mon royaume n'est pas ici; mais il n'est pas d'ici. » En effet, son royaume est ici jusqu'à la fin des siècles[1].

Pilate, qui connaissait sans doute les idées des philosophes grecs et latins sur la prééminence du sage, que lui seul est heureux, que lui seul est vraiment roi, comprit sans peine que Jésus-Christ parlait d'un empire intellectuel, et non pas d'un empire matériel, d'un empire de force, tel que celui des Césars. « Il alla donc trouver les Juifs, les princes des prêtres et la foule, et leur dit : Je ne trouve aucun crime dans cet homme.

« Cependant les pontifes et les sénateurs l'accusaient de beaucoup de choses; et il ne répondit rien. Alors Pilate l'interrogea une seconde fois : N'entendez-vous pas combien de choses ils disent contre vous? Mais il ne répondit rien à tout ce qu'il put lui dire; de sorte que le gouverneur en était tout étonné. Mais eux insistaient de plus en plus, disant : Il émeut le peuple, enseignant par toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. Or, Pilate, entendant parler de la Galilée, demanda s'il était Galiléen. Et ayant appris qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode, qui était à Jérusalem en ces jours-là. Hérode, voyant Jésus, se réjouit beaucoup; car depuis longtemps il souhaitait de le voir, parce qu'il avait ouï beaucoup de choses de lui, et qu'il espérait lui voir faire quelque miracle. Il lui fit donc bien des questions, mais Jésus ne lui répondit rien. Cependant les princes des prêtres et

[1] *In Joan.*, *Tract.* 115, n. 2.

les scribes étaient là, qui insistaient toujours en l'accusant. Ainsi Hérode, avec toute sa cour, le méprisa ; et, se jouant de lui, il le revêtit d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate. Et en ce jour-là Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant. Or, Pilate, ayant convoqué les princes des prêtres, les sénateurs et le peuple, leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple ; et néanmoins, l'ayant interrogé en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez, ni Hérode non plus ; car je vous ai renvoyés à lui, et voilà que rien n'a été fait contre lui, comme s'il avait été jugé digne de mort. Je vais donc le renvoyer, après l'avoir fait châtier [1].

« Or, c'était la coutume qu'au jour solennel le gouverneur accordât au peuple la liberté d'un prisonnier, qui que ce fût qu'ils lui demandassent. Il y était même obligé. Or, il y avait alors un fameux prisonnier qu'on appelait Barabbas. C'était un voleur qui avait été mis en prison pour avoir excité une sédition dans la ville et pour y avoir commis un meurtre. Le peuple, s'étant donc mis à crier, commença à lui demander ce qu'il lui accordait toujours. Comme ils étaient tous assemblés, Pilate leur dit : C'est un usage parmi vous qu'à la fête de Pâque je vous relâche un criminel : lequel voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas ou de Jésus, qui est appelé Christ ? Car il savait bien que c'était par envie que les princes des prêtres le lui avaient livré. Il leur dit donc une seconde fois : Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ?

« Or, pendant qu'il était assis sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste ; car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe, à cause de lui. Mais les princes des prêtres et les sénateurs persuadèrent au peuple de demander Barabbas et de faire périr Jésus. Le gouverneur, reprenant donc la parole, leur dit : Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? Ils répondirent : Barabbas. Pilate leur repartit : Que ferai-je donc de Jésus, qui est appelé Christ ? Ils lui dirent tous : Qu'il soit crucifié ! Le gouverneur leur répliqua : Quel mal a-t-il donc fait ? Je ne trouve aucun crime en lui : c'est pourquoi je le châtierai et le renverrai. Mais ils crièrent encore plus fort, disant : Qu'il soit crucifié [2] !

« Alors Pilate se saisit de Jésus et le flagella. Ensuite les soldats le conduisirent dans la cour du prétoire et assemblèrent autour de lui toute la cohorte. Et après lui avoir ôté ses habits, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre. Et, entrelaçant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête, avec un roseau en la main droite ; et, fléchissant le

[1] Luc, 23, 5-16. — [2] Matth., 27, 15-23. Marc, 15, 6-14. Luc, 23, 17-23.

genou devant lui et l'adorant, ils le raillaient, disant : Salut, roi des Juifs ! Et, lui crachant au visage, ils prenaient le roseau et lui en frappaient la tête.

« Pilate sortit donc de nouveau et dit aux Juifs : Voici que je vous l'amène, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus sortit donc, portant une couronne d'épines et un manteau de pourpre, et Pilate leur dit : Voilà l'homme ! Mais quand les princes des prêtres et leurs serviteurs l'eurent vu, ils criaient, disant : Crucifiez, crucifiez-le ! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez ; car moi, je ne trouve en lui aucun crime. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et selon cette loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. Quand Pilate eut entendu ces paroles, il craignit encore davantage. Et il rentra dans le prétoire et dit à Jésus : D'où êtes-vous ? Mais Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit donc : Vous ne me parlez point ! Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire crucifier, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer ? Jésus lui répondit : Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à vous est coupable d'un plus grand péché. Et depuis lors Pilate cherchait à le délivrer. Mais les Juifs criaient : Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César ; car quiconque se fait roi, se déclare contre César [1].

« Pilate donc, ayant entendu ces paroles, conduisit Jésus hors du prétoire et s'assit dans son tribunal, au lieu qui est appelé en grec Lithostrotos (pavé en pierres), et en hébreu Gabbatha (hauteur). C'était le jour de préparation de la Pâque, environ vers la sixième heure. Et il dit aux Juifs : Voilà votre roi ! Mais ils criaient : A bas ! à bas ! crucifiez-le ! Pilate leur dit : Que je crucifie votre roi ? Les princes des prêtres répondirent : Nous n'avons de roi que César. Pilate, voyant donc qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte croissait de plus en plus, se fit apporter de l'eau ; et, lavant ses mains devant le peuple, il leur dit : Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est votre affaire. Et tout le peuple, répondant, dit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! Alors Pilate leur adjugea leur demande pour qu'elle fût exécutée. Et il leur délivra en même temps celui qu'ils demandaient, qui avait été mis en prison à cause d'une sédition et d'un meurtre ; mais pour Jésus, il le leur abandonna pour être crucifié [2]. »

Saint Jean vient de nous dire que quand Pilate monta la dernière fois sur son tribunal, il était environ la sixième heure. Saint Marc nous dira bientôt que Jésus fut crucifié à la troisième heure, que les

[1] Joan., 19, 1-12. — [2] Matth., 27, 24-26. Marc, 15, 15. Luc, 23, 24 et 25. Joan., 19, 13-16.

ténèbres se répandirent sur toute la terre à la sixième et qu'elles durèrent jusqu'à la neuvième, où Jésus expira. Plusieurs interprètes de l'Écriture lèvent ainsi cette difficulté. D'après un ancien manuscrit de saint Jean, et d'après d'anciens auteurs cités dans la Bible de Vence, on lisait autrefois dans saint Jean comme dans saint Marc, la troisième heure au lieu de la sixième. Mais en prenant les deux textes tels qu'on les lit actuellement, on peut encore les concilier de la façon suivante. Les Romains avaient deux manières de compter les heures de la journée : l'une, comme les Juifs, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; l'autre, comme nous, de minuit à midi, et de midi à minuit. Cette dernière était surtout en usage dans les tribunaux et chez les jurisconsultes [1]. Il y a toute apparence que saint Jean, qui écrivit le dernier de tous les évangélistes, et pour les chrétiens de l'Asie Mineure, s'est servi de ce dernier comput. Il était donc, à notre manière de compter, environ six heures du matin, probablement six heures et demie, lorsque Pilate monta pour la dernière fois sur son tribunal. La sentence aura été prononcée vers sept heures. Jésus a été crucifié à la troisième heure, selon la manière de compter des Juifs; neuf heures du matin, selon la nôtre. L'intervalle aura été rempli par le procès des deux criminels qui furent crucifiés avec lui, par la confection des croix et des titres, et enfin par la marche. Que si l'on s'étonne de voir prononcer un jugement de si grand matin, il est bon de savoir qu'en général les jurisconsultes et les magistrats romains donnaient audience de très-bonne heure [2]. Il y avait de plus ici une raison particulière. D'après le commandement même de Dieu, consigné dans l'Exode [3], la nuit de la Pâque était pour les Juifs une nuit solennelle, et la partie principale de la fête : ils y veillaient comme pendant le jour. Les chefs du peuple durent naturellement en profiter pour hâter la mort de Jésus, et célébrer le reste de la journée avec plus de satisfaction. Jésus-Christ fut donc crucifié à la troisième heure des Juifs, et il expira vers la neuvième; c'est-à-dire, selon notre manière de compter, il fut crucifié à neuf heures du matin et mourut à trois heures après midi. Il resta ainsi six heures sur la croix, comme l'ont remarqué quelques anciens. Ce qui est surtout digne d'attention, c'est que les deux agneaux du sacrifice perpétuel s'immolaient tous les jours dans le temple, l'un à neuf heures du matin, l'autre à trois heures après midi. Jésus-Christ, qui venait

[1] En voir les preuves dans le *Journal pour le clergé de l'archevêché de Fribourg en Brisgau*, cinquième livraison. 1830. — [2] Magistratus post mediam noctem auspicantur, et post exortum solem agunt. Macrob., *Saturnal.*, l. 1, c. 3. Hæc tot millia ad forum primâ luce properantia, quàm turpes lites, quanto turpiores advocatos habent. Senec., *De irâ*, l. 2, c. 7. — [3] Exod., 12, 42.

remplacer toutes les victimes, montera sur l'autel de la croix pendant qu'on immole le premier, et il consommera son sacrifice pendant qu'on immole le second.

Une autorité qu'on n'a point invoquée jusqu'à présent sur ces questions, et qui pourtant nous y semble péremptoire, c'est saint Cyrille, évêque de Jérusalem, église où la mémoire de ces détails a dû se conserver mieux que partout ailleurs. Sa treizième instruction aux catéchumènes est sur le crucifiement et la sépulture de Jésus-Christ. On y lit, touchant l'heure du crucifiement : « Il a été crucifié pour nous. Il fut jugé de nuit, dans un temps où il faisait froid, et où l'on faisait du feu pour se chauffer. C'est à la troisième heure qu'il fut crucifié; et depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, le soleil s'éclipsa, et il reparut lumineux après la neuvième heure. Voyons comme tout cela est écrit. Le prophète Zacharie avait dit : *En ce jour-là il n'y aura point de lumière et il fera froid; et il y aura de la glace* [1], et de fait, comme il faisait froid, *Pierre se chauffait.* Le prophète ajoute : *Et ce jour-là sera connu du Seigneur.* Ce n'est pas que Dieu ne connaisse tous les jours; mais entre tant de jours qu'il y a, c'est le jour de la Passion du Seigneur, le jour que le Seigneur a fait, jour que le Seigneur connaît spécialement. Alors, dit le prophète, *il n'y aura ni jour ni nuit.* Quelle est cette énigme? L'Évangile nous l'explique. Il n'y avait point de jour, parce que le soleil ne luisait pas perpétuellement de l'Orient à l'Occident, mais que *depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième il y eut des ténèbres* au milieu du jour. Or, Dieu a donné aux ténèbres le nom de nuit. C'est pourquoi il n'y aura ni jour ni nuit : car la lumière n'était pas totale pour être appelée jour, ni non plus les ténèbres, pour être appelées nuit, mais le soleil reparut après la neuvième heure. Le prophète a même prédit cette dernière circonstance : car, ayant dit : *Il n'y aura ni jour ni nuit,* il ajoute : *Et la lumière paraîtra sur le soir.* Vous voyez l'exacte certitude des prophètes, vous voyez la vérité des Écritures, mais si vous demandez à quelle heure précise le soleil s'éclipsa, si c'est à la cinquième, à la huitième ou à la dixième, le prophète Amos vous l'apprendra : *En ce jour-là, dit le Seigneur, le soleil se couchera en plein midi* [2]. Effectivement depuis la sixième heure il y eut des ténèbres, et la lumière fut obscurcie sur la terre pendant le jour. Et quel sera ce temps, et quel sera ce jour, ô prophète? *Je changerai,* dit-il, *vos fêtes solennelles en deuil;* cela se passait effectivement au temps des Azymes ou de la Pâque. Il ajoute : *Je ferai verser sur lui des larmes comme sur un fils unique, et ce sera un jour*

[1] Zach., 14, 6. — [2] Amos, 8.

de douleur pour lui et pour tous ceux qui sont avec lui. Aussi, en ce jour solennel des Azymes, les femmes fondaient en larmes et pleuraient sur lui, et les apôtres, qui s'étaient cachés, étaient dans l'abattement. Que cette prophétie est merveilleuse! »

En parlant de la descente du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, saint Cyrille rappelle de nouveau, dans sa dix-septième instruction, l'heure à laquelle Jésus-Christ a été attaché à la croix. Répondant à la raillerie de ceux qui disaient que les apôtres étaient ivres : « Ils l'étaient, oui, mais du vin de la vigne spirituelle qui a dit : *Je suis la vigne, et vous êtes les branches.* Si vous ne m'en croyez pas, comprenez ce que je dis par l'heure qu'il est. C'est la troisième heure du jour. Or, celui qui a été crucifié à la troisième heure, comme dit saint Marc, a maintenant envoyé à la troisième heure la grâce. Car la grâce du Fils n'est pas autre que la grâce du Saint-Esprit; mais celui qui a été crucifié alors et avait promis, accomplit sa promesse. » On voit par cette observation répétée de saint Cyrille, que, d'après lui et d'après la tradition de l'Église de Jérusalem, Notre-Seigneur Jésus-Christ fut crucifié à la même heure qu'il envoya depuis le Saint-Esprit sur les apôtres, c'est-à-dire à neuf heures du matin, suivant notre manière de compter.

Eusèbe de Césarée, dans un fragment publié par le cardinal Maï, parle comme saint Cyrille de Jérusalem. Il dit que, si dans le texte de saint Jean on lit la *sixième* heure, c'est une faute de copiste. La lettre numérale (gamma) qui signifie trois a beaucoup de ressemblance avec la lettre numérale (episémon) qui signifie *six*. Un copiste aura écrit l'une pour l'autre. En effet, trois évangélistes, Matthieu, Marc et Luc, affirment de concert qu'il y eut des ténèbres sur toute la terre depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième. Il est donc évident que le Seigneur et Dieu Jésus a été crucifié avant la sixième heure, avant que les ténèbres se fissent, en un mot vers la troisième heure, comme le raconte saint Marc. Saint Jean a donc également la troisième heure; mais les copistes ont mis une lettre pour une autre [1].

« Après que les soldats l'eurent bafoué de nouveau, ils lui ôtèrent le manteau de pourpre, lui remirent ses habits et l'emmenèrent pour le crucifier. Et il portait sa croix. Mais en sortant (de la ville), ils rencontrèrent un certain homme de Cyrène, nommé Simon, père d'Alexandre et de Rufus, qui passait par là, revenant d'une maison de campagne. Ils le contraignirent de prendre la croix de Jésus, et ils la lui mirent sur les épaules, pour qu'il la portât derrière lui.

[1] Maii *Nova Bibliotheca Patrum*, t. 4, p. 299.

« Or, il était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et le pleuraient. Mais Jésus, se tournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici que les jours viendront, dans lesquels on dira : Heureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point allaité ! Ils commenceront alors à dire aux montagnes : Tombez sur nous; et aux collines : Couvrez-nous ! Car s'ils traitent de la sorte le bois vert, que sera-ce du bois sec ?

« Or, on conduisait avec lui deux autres, qui étaient des malfaiteurs, pour les mettre à mort. Ils le conduisirent ainsi jusqu'au lieu nommé Calvaire (ou lieu du Crâne), en hébreu, Golgotha. Lorsqu'ils furent arrivés, ils lui présentèrent à boire du vin assaisonné de myrrhe et mêlé de fiel. Mais, après en avoir goûté, il n'en voulut point boire [1]. »

La tradition judaïque nous apprend que quand quelqu'un allait être exécuté à mort, on lui donnait à boire quelques gouttes d'encens dans un verre de vin, afin qu'il ne sentît pas toute la violence de ses douleurs. C'étaient les principales dames de Jérusalem qui procuraient volontairement ce breuvage [2]. La myrrhe produit le même effet que l'encens, seulement elle est plus chère. Le Sauveur n'en voulut point, parce qu'il ne voulait rien diminuer de ses souffrances. Il y avait encore une autre raison. Le prêtre, lorsqu'il remplissait les fonctions de son ministère, ne devait boire ni vin ni rien qui pût enivrer. Jésus-Christ, le prêtre éternel, au moment d'offrir le sacrifice qui allait accomplir et remplacer tous les sacrifices, voulut observer cette loi.

« Ce fut à la troisième heure qu'ils l'attachèrent sur la croix. Et, avec lui, ils crucifièrent les deux voleurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Ainsi fut accomplie cette parole de l'Écriture : Il a été mis au nombre des scélérats [3]. »

Le supplice de la croix était particulièrement en usage chez les Romains. Ils y condamnaient principalement les esclaves. La manière dont en parlent les auteurs profanes s'accorde en tout avec l'Évangile. Le malheureux qui y était condamné subissait d'abord le supplice de la flagellation. Ensuite il portait lui-même sa croix. Enfin, on l'y attachait avec des clous par les mains et par les pieds. Souvent encore on y ajoutait des cordes, pour que les convulsions de la douleur n'y pussent rien déranger. David avait prédit ce supplice, quand

[1] Matth., 27, 31-34. Marc, 15, 20-23. Luc, 23, 26-33. Joan., 19, 16 18. — [2] Gemar. *Babyl. in Mischn. Sanh.*, c. 6, § 1. — [3] Marc, 15, 24-28.

il dit dans un psaume que Jésus-Christ va rappeler bientôt : Ils ont percé mes mains et mes pieds.

Alors s'accomplissaient les prophéties et les figures. On était là même, sur cette montagne de Moriah où Abraham allait immoler Isaac, son fils unique, qui devait n'être qu'une figure du Fils unique de Dieu, immolé réellement par son Père. C'est sur cette même montagne que David bâtit un autel et offrit un sacrifice, pour arrêter le bras de l'ange exterminateur. C'est à cette heure-là qu'on offrait dans le temple le sacrifice perpétuel du matin. Mais il y a surtout une figure qui s'accomplissait alors. Tous les ans, au grand jour de l'Expiation, le grand prêtre entrait dans le Saint des saints, avec le sang des victimes, afin d'intercéder pour les péchés. Voici le Pontife éternel qui entre dans le vrai Saint des saints, devant Dieu, son Père, non plus avec le sang des animaux, mais avec son propre sang, afin d'intercéder efficacement pour les péchés du monde. Aussi sa première parole du haut de la croix est celle-ci : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font [1]. »

« Pilate fit aussi une inscription, qu'il plaça sur le haut de la croix ; elle était conçue en ces termes : Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. Comme le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville, beaucoup de Juifs lurent cette inscription, qui était en hébreu, en grec et en latin. Les pontifes des Juifs dirent donc à Pilate : N'écrivez pas, Roi des Juifs, mais qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit [2]. »

« Les soldats donc, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi la tunique. Or, la tunique était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la coupons point, mais tirons au sort à qui elle sera ; afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort. C'est ce que firent les soldats. Après quoi, s'étant assis, ils le gardèrent [3].

« Et ceux qui passaient par là le blasphémaient, en branlant la tête et disant : Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Cependant le peuple se tenait là, et le regardait ; et les magistrats, aussi bien que le peuple, se moquaient de lui, en disant : Il a sauvé les autres ; qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu ! Pareillement, les princes des prêtres, avec les scribes et les sénateurs, se moquant de lui, se disaient l'un à l'autre : Il a sauvé les

[1] Luc, 23, 34. — [2] Joan., 19, 19-22. Luc, 23, 38. — [3] Joan., 19, 23 et 24.

autres, et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croyons en lui. Il met sa confiance en Dieu; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu. Que ce Christ, ce roi d'Israël, descende maintenant de la croix, afin que nous voyions et que nous croyions. Même les soldats lui insultaient, s'approchant de lui et lui présentant du vinaigre, en disant : Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même.

« Enfin, les voleurs qui avaient été crucifiés avec lui, lui faisaient les mêmes reproches. L'un d'eux le blasphémait, disant : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi. Mais l'autre le reprenait, disant: Ni toi non plus, tu ne crains pas Dieu, bien que tu sois condamné au même supplice ? Encore pour nous, c'est avec justice, puisque nous souffrons ce qu'ont mérité nos œuvres; mais celui-ci n'a fait aucun mal. Et il disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous viendrez dans votre royaume ! Et Jésus lui dit : Je vous le dis en vérité, aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis [1].

« Or, il y avait debout auprès de la croix de Jésus, sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. Jésus donc, voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Après, il dit au disciple : Voilà votre mère. Et depuis cette heure-là le disciple la reçut chez lui [2].

« Il était environ la sixième heure (notre midi), et il y eut des ténèbres répandues sur toute la terre jusqu'à la neuvième, et le soleil s'obscurcit. Et à la neuvième heure, Jésus s'écria à haute voix : *Éloï, Éloï, lamma sabacthani ?* ce qui signifie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé [3] ? »

Ces paroles sont le commencement du vingt-unième psaume de David, que Jésus-Christ s'est ainsi appliqué à lui-même. Et de fait, on y voit plutôt une histoire de la Passion qu'une prophétie. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? — Pour moi, je suis un ver de terre et non pas un homme; je suis l'opprobre des hommes et le mépris du peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi avec insulte. Le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête, en disant : Il a mis son espoir en Dieu; que Dieu le délivre, puisqu'il se plaît en lui. — Des chiens dévorants m'ont environné, le conseil des méchants m'a assiégé. Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os; ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement. Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma robe

[1] Matth., 27, 39-44. Marc, 15, 29-32. Luc, 23, 35-43. — [2] Joan., 19, 25-27. — [3] Matth., 27, 45 et 46. Marc, 15, 33 et 34.

au sort. — Je raconterai votre nom à mes frères : je vous louerai au milieu de l'Église. Ma louange sera devant vous dans la grande Église : je rendrai mes vœux en la présence de ceux qui craignent Dieu. Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront du Seigneur, et se convertiront à lui; toutes les familles des nations adoreront devant lui. A lui appartient l'empire, il dominera sur les nations.

Les princes des prêtres, les docteurs de la loi, les sénateurs, qui connaissaient ce psaume, qui semblaient même lui emprunter leurs paroles d'insulte contre Jésus-Christ ; qui en voyaient accomplir les circonstances les plus étranges par les soldats, par le peuple et par eux-mêmes; ces maîtres en Israël auraient pu facilement, surtout après l'indice que le Seigneur leur donne, ouvrir les yeux, voir ce qu'ils voyaient, la prophétie qu'ils accomplissaient, et le règne prochain du Messie. Mais, en voyant, ils ne voient pas. Seulement quelques-uns des assistants, ayant entendu dire à Jésus : Éloï ou Éli, qui veut dire en hébreu, mon Dieu, s'imaginèrent qu'il appelait le prophète Élie : Le voilà qui appelle Élie, disaient-ils.

« Mais Jésus, sachant que tout était accompli, afin qu'une parole de l'Écriture fût encore accomplie (cette parole du psaume 68 : Et dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre), dit : J'ai soif. Il y avait là un vase plein de vinaigre. Et aussitôt un de ceux qui étaient présents courut prendre une éponge, l'emplit de vinaigre, et, l'attachant avec de l'hysope au bout d'un roseau, lui en donna à boire. Cependant les autres disaient : Attends, voyons si Élie viendra le délivrer. Et l'autre disait avec eux : Attendons, voyons si Élie viendra le délivrer. Jésus donc, ayant pris le vinaigre, dit : Tout est consommé ! Au même temps, il s'écria une seconde fois d'une voix forte : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Et, disant ces paroles et baissant la tête, il rendit l'esprit.

« Et voici que le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla, les pierres se fendirent et les tombeaux s'ouvrirent. Et plusieurs corps de saints, qui étaient dans le sommeil, ressuscitèrent ; et, sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent en la ville sainte, et apparurent à un grand nombre.

« Or, le centurion qui se tenait vis-à-vis de Jésus, ayant vu ce qui s'était passé, et comment il avait expiré en jetant un si grand cri, rendit gloire à Dieu, disant : Certainement cet homme était juste ; il était vraiment Fils de Dieu ! Ceux qui étaient là avec lui à garder Jésus, voyant le tremblement de terre et les choses qui se passaient, furent beaucoup effrayés, et dirent : Cet homme était véritablement

Fils de Dieu ! Et toute la multitude de ceux qui assistaient à ce spectacle, considérant toutes ces choses, s'en retournaient en se frappant la poitrine.

« Et tous ceux qui connaissaient Jésus, et les femmes qui l'avaient suivi de Galilée, se tenaient là aussi, regardant de loin ce qui se passait. Entre ces femmes était Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph (la même que Marie, femme de Cléophas), et Salomé, mère des enfants de Zébédée, qui le suivaient lorsqu'il était en Galilée, et qui avaient soin de lui. Il y en avait encore beaucoup d'autres qui étaient venues avec lui à Jérusalem.

« Les Juifs, parce que c'était la veille du sabbat, et afin que les corps ne demeurassent point sur la croix le jour du sabbat (car ce sabbat était un jour fort solennel), prièrent Pilate de leur faire rompre les jambes et de les faire enlever. Il y vint donc des soldats, qui rompirent les jambes au premier et à l'autre qui était crucifié avec lui. Mais lorsqu'ils furent venus à Jésus, comme ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu, en a rendu témoignage, et son témoignage est véritable ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. Car ces choses ont été faites, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Vous ne briserez aucun de ses os. L'Écriture dit encore ailleurs : Ils verront celui qu'ils ont percé [1]. »

Ainsi s'exprime l'apôtre saint Jean, qui était présent au Calvaire.

« Déjà sur le soir, il vint un homme riche, nommé Joseph, qui était de la ville d'Arimathie. C'était un sénateur fort considéré, homme juste et vertueux, disciple lui-même de Jésus, mais en secret, parce qu'il craignait les Juifs. Il n'avait point consenti à leur dessein ni à ce qu'ils avaient fait, et il attendait le royaume de Dieu. Il vint donc, et alla hardiment trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jésus. Pilate, étonné que Jésus pût déjà être mort, fit venir le centurion, et lui demanda s'il était déjà mort. Le centurion l'en ayant assuré, il donna le corps à Joseph, qui vint et enleva le corps de Jésus. Nicodème, celui qui était venu trouver Jésus la première fois durant la nuit, y vint aussi avec environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloès. Joseph, ayant acheté un linceul blanc, descendit Jésus de la croix, l'enveloppa dans ce linceul : ils l'enveloppèrent encore d'autres linges, avec des aromates, selon que les Juifs ont coutume d'ensevelir.

« Or, il y avait, au lieu où il avait été crucifié, un jardin, et dans

[1] Joan., 19, 28-37. Matth., 27, 50-56. Marc, 15, 37-41. Luc, 23, 45-49.

ce jardin un sépulcre nouveau, où personne n'avait encore été mis. Joseph donc, à cause que c'était la veille du sabbat des Juifs, et que le sépulcre était proche, mit le corps dans ce sépulcre tout neuf, qu'il avait fait tailler pour lui-même dans le roc. Et, ayant roulé une grande pierre à l'entrée, il s'en alla. C'était la veille du sabbat qui était près de commencer.

« Et Marie-Madeleine et l'autre Marie, qui étaient venues de Galilée avec Jésus, étaient là, se tenant assises auprès du sépulcre. Elles considérèrent le tombeau et comment son corps y avait été placé. Ensuite, s'en étant retournées, elles préparèrent des aromates et des parfums, et elles se tinrent en repos le jour du sabbat, selon la loi [1].

« Or, le jour suivant, qui était celui d'après la préparation du sabbat, les princes des prêtres et les pharisiens vinrent ensemble trouver Pilate et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : Après trois jours je ressusciterai. Commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever, et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts. Et ainsi la dernière erreur serait pire que la première. Pilate leur répondit : Vous avez une garde ; allez, faites-le garder comme vous l'entendez. Ils s'en allèrent donc, et assurèrent le sépulcre, scellant la pierre et y posant des gardes [2]. »

Jésus-Christ avait dit au larron pénitent : Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis. C'est ce qu'il appelle ailleurs le sein d'Abraham, et que nous appelons les limbes ; lieu de repos où les justes morts auparavant, depuis Abel jusqu'à saint Jean-Baptiste, attendaient que le Sauveur du monde vînt leur ouvrir les portes du ciel. Ils étaient dans la joie, mais leur joie n'était pas encore complète ; ils ne jouissaient point encore de la claire vue de Dieu. Jésus-Christ alla donc vers eux, lorsqu'il mourut, lorsque son âme se sépara de son corps. Pendant que le soleil était obscurci, que la terre tremblait, et que son corps allait reposer dans le sépulcre, lui descendit en âme aux enfers, c'est-à-dire aux lieux les plus inférieurs de la terre, annonça aux âmes des justes la bonne nouvelle, la rédemption accomplie et leur prochaine entrée au ciel ; étendit les effets de sa miséricorde sur celles qui achevaient de se purifier dans le lieu d'expiation ; fit sentir jusqu'aux démons et aux réprouvés de l'enfer proprement dit, la puissance du vainqueur de l'enfer et de la mort.

[1] Matth., 27, 57-61. Marc, 15, 42-47. Luc, 23, 50-56. Joan., 19, 38-42. — [2] Matth., 27, 62-66.

Comme il s'est humilié lui-même et rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, il faut qu'à son nom de Jésus tout fléchisse le genou, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les enfers. Le Christ, dit saint Pierre, a souffert pour les péchés, le Juste pour les injustes, afin de nous offrir à Dieu; il a été mis à mort selon la chair, mais fait vivant selon l'esprit; dans lequel s'en étant allé, il a prêché aux esprits qui étaient en prison, qui autrefois avaient été incrédules lorsque la patience de Dieu attendait dans les jours de Noé, tandis qu'on fabriquait l'arche [1].

On voit par ces paroles qu'un grand nombre de ceux qui avaient péri temporellement dans les eaux du déluge, ont été sauvés éternellement par l'effet anticipé de la rédemption du Christ. Entre plusieurs passages de l'Ancien Testament qui annoncent ce triomphe souterrain du Rédempteur, il en est un du prophète Zacharie. Après avoir décrit son entrée à Jérusalem : Réjouis-toi, fille de Sion, voici ton Roi qui vient à toi! un Juste, un Sauveur! — Il finit par adresser au Sauveur ces mots : Vous avez aussi, par le sang de votre testament, fait sortir vos prisonniers du lac ou de la fosse, où il n'y a point d'eau [2]. La Sagesse avait dit elle-même par le fils de Sirach : Je pénétrerai jusqu'aux parties les plus inférieures de la terre; je verrai tous ceux qui dorment, et j'illuminerai tous ceux qui espèrent au Seigneur [3].

Saint Luc nous apprend que les saintes femmes restèrent en repos le jour du sabbat. Le repos du sabbat commençait au soleil couchant, à six heures du soir, le vendredi, et finissait au soleil couchant, à six heures du soir, le samedi. Depuis six heures jusqu'à la nuit close, il n'y avait pas assez de temps pour aller embaumer le corps, mais il y en avait assez pour aller voir le sépulcre et pour préparer des parfums. C'est ce que firent ces pieuses femmes. « Le soir du sabbat, dit saint Matthieu, lorsque (suivant le calcul des Juifs) commençait déjà la journée pour le premier jour de la semaine (ou le dimanche), Marie-Madeleine, avec l'autre Marie, vinrent voir le sépulcre [4]. » Saint Marc ajoute : « Et lorsque le jour du sabbat fut passé, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques (ou l'autre Marie), et Salomé, achetèrent des aromates pour embaumer Jésus [5]. » L'on conçoit qu'elles firent l'une et l'autre démarche dès le samedi soir; on aurait même de la peine à comprendre qu'elles ne les fissent pas. Tout devait être prévu et préparé pour embaumer le corps le lendemain.

[1] I. Pet., 3, 18-20. — [2] Zach., 9, 9-11. — [3] Eccli., 24, 45. — [4] Matth., 28, 1. — [5] Marc, 16, 1.

« Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre ; car un ange du Seigneur descendit du ciel, et, s'approchant (du sépulcre), renversa la pierre et s'assit dessus. Son visage était brillant comme un éclair, et ses vêtements blancs comme la neige. Et les gardes en furent saisis de frayeur, et devinrent comme morts [1].

« Le premier jour de la semaine (ou le dimanche), au matin, lorsqu'il faisait encore obscur, Marie-Madeleine et Marie mère de Jacques, et Salomé, allèrent au sépulcre, et y arrivèrent le soleil étant déjà levé. En chemin, elles se disaient l'une à l'autre : Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du sépulcre? car elle était très-grande. Et, y regardant, elles virent que la pierre était renversée. Et, étant entrées dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche ; et elles en furent fort effrayées. Mais l'ange leur dit : Ne craignez pas, vous ; je le sais, vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il n'est point ici, car il est ressuscité, comme il l'a dit. Venez et voyez le lieu où avait été placé le Seigneur. Mais allez promptement, et dites à ses disciples et à Pierre, qu'il est ressuscité ; et le voilà qui vous précède en Galilée : là vous le verrez, comme il vous l'a dit. Voilà que je vous l'ai dit d'avance. Elles sortirent aussitôt du sépulcre, et s'enfuirent ; car elles étaient toutes saisies de crainte et de tremblement ; et elles ne dirent rien à aucun de ceux qu'elles rencontrèrent, tant elles étaient effrayées [2].

« Mais avant que l'ange se fût rendu visible à ces femmes, Marie-Madeleine, qui était venue avec elles, s'en était courue et venue trouver Simon-Pierre, et cet autre disciple que Jésus aimait, et elle leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. Pierre donc sortit, et cet autre disciple, et ils vinrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble ; mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et il arriva le premier au sépulcre. Et, s'étant baissé, il vit les linges posés à terre ; cependant il n'entra point. Simon-Pierre, qui le suivait, vint et entra dans le sépulcre, et il vit les linceuls posés à terre, et le suaire qu'on lui avait mis sur la tête, lequel n'était pas avec les linceuls, mais plié dans un lieu à part. Alors donc l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra, et il vit, et il crut (que le corps avait été enlevé). Car ils ne savaient pas encore ce que l'Écriture enseigne, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts. Les disciples donc retournèrent chez eux.

« Mais Marie était debout en dehors du sépulcre, pleurant. Et pendant qu'elle pleurait, elle se baissa, et regarda dans le sépulcre ; et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis où le corps de Jésus avait

[1] Matth., 28, 2-4. — [2] Marc, 16, 2-8. Matth., 28, 5-8.

été déposé, l'un à la tête, et l'autre aux pieds. Ils lui dirent : Femme, que pleurez-vous ? Elle leur répondit : C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. Lorsqu'elle eut dit cela, elle se retourna, et vit Jésus debout : et elle ne savait pas que ce fût Jésus. Jésus lui dit : Femme, que pleurez-vous? qui cherchez-vous? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna, et lui dit : *Rabboni !* ce qui signifie, Mon maître. Jésus lui dit : Ne me touchez pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; allez seulement vers mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Père, et votre Père ; vers mon Dieu, et votre Dieu [1].

« Cependant les compagnes de Madeleine, Marie mère de Jacques et Salomé, transportées tout ensemble de crainte et de joie, couraient annoncer aux disciples ce qu'elles avaient vu et ce que l'ange leur avait dit. Et voilà que Jésus se présenta à elles, et leur dit : Je vous salue. Et elles s'approchèrent de lui, embrassèrent ses pieds et l'adorèrent. Alors Jésus leur dit : Ne craignez point ; allez ; dites à mes frères qu'ils se rendent en Galilée ; c'est là qu'ils me verront [2].

« Une autre troupe de pieuses femmes, entre lesquelles était Jeanne, vinrent au sépulcre de grand matin, portant les aromates qu'elles avaient préparés. Et elles trouvèrent que la pierre qui était au-devant du sépulcre en avait été ôtée. Et, étant entrées, elles ne trouvèrent point le corps du Seigneur Jésus. Et il arriva, pendant qu'elles étaient troublées en leur âme, que deux hommes parurent près d'elles avec des robes éclatantes. Et comme elles étaient effrayées, et baissaient les yeux vers la terre, ils leur dirent : Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous comme il vous a parlé lorsqu'il était en Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. Et elles se ressouvinrent de ses paroles [3].

« Pendant que les saintes femmes allaient et venaient, quelques-uns des gardes vinrent à la ville, et rapportèrent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé. Et, s'étant assemblés avec les sénateurs, et ayant délibéré ensemble, ils donnèrent une grosse somme d'argent aux soldats, et leur dirent : Dites que ses disciples sont venus la nuit, et l'ont dérobé pendant que vous dormiez. Et si cela vient à la connaissance du gouverneur, nous l'apaiserons, et nous vous mettrons en sûreté. Les soldats, ayant donc pris l'argent, firent

[1] Joan., 20, 1-17. — [2] Matth., 28, 8-10. — [3] Luc, 24, 1-8.

ce qu'on leur avait dit ; et ce bruit qu'ils répandirent dure encore aujourd'hui parmi les Juifs [1].

« Quant aux disciples, ils étaient encore dans l'affliction et dans les larmes. Marie-Madeleine vint et leur dit : J'ai vu le Seigneur, et il m'a dit ces choses. Mais eux, lui entendant dire qu'il était vivant et qu'elle l'avait vu, ne la crurent point [2]. Marie mère de Jacques, Salomé et Jeanne, avec leurs compagnes, vinrent leur annoncer pareillement ce qu'elles avaient vu et entendu. Mais tout ce qu'elles leur disaient, leur parut un délire ; et ils ne les crurent point [3].

« Cependant Pierre, se levant, courut au sépulcre ; et, se baissant, il ne vit que les linceuls qui étaient posés par terre. Et il s'en alla, admirant en lui-même ce qui était arrivé [4]. » Peu après, le Seigneur lui apparut. Nous en verrons la preuve tout à l'heure ; et nous la trouvons encore dans saint Paul. Ainsi, parmi les saintes femmes, la première à laquelle le Sauveur apparut, fut Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons ; et parmi ses disciples, le premier auquel il accorde le même bonheur, est Pierre, qui l'avait renié, mais qui pleurait sa faute.

« Et voilà que ce jour-là même, deux d'entre les disciples s'en allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades (environ deux lieues). Et ils parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé. Et il arriva que, pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, et qu'ils raisonnaient ensemble, Jésus lui-même, s'approchant, marchait avec eux. Mais leurs yeux étaient retenus, de manière à ne pas le reconnaître. Et il leur dit : De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, et pourquoi êtes-vous tristes ? Et l'un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : Êtes-vous donc le seul étranger à Jérusalem, qui ne sachiez pas ce qui s'y est passé en ces jours ? Et il leur dit : Quoi donc ? Ils répondirent : Touchant Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; et comment les princes des prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à la mort et l'ont crucifié. Cependant nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël ; et après tout cela néanmoins voici le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous, nous ont fort étonnés ; car, étant allées avant le jour au sépulcre et n'ayant point trouvé son corps, elles sont venues, disant qu'elles avaient vu une apparition d'anges, qui disent qu'il est vivant. Et quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre, et ils ont trouvé

[1] Matth., 28, 11-15. — [2] Marc, 16, 9-11. — [3] Luc, 24, 10 et 11. — [4] *Ibid.*, 24, 12.

tout comme les femmes avaient dit; mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé.

« Jésus leur dit alors : O insensés, et tardifs de cœur à croire tout ce que les prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Et commençant depuis Moïse, et continuant par tous les prophètes, il leur interprétait ce qui avait été dit de lui dans toutes les Écritures. Et comme ils approchèrent du bourg où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le forcèrent de s'arrêter, disant : Demeurez avec nous ; car le soir avance, et le jour est déjà sur son déclin. Il entra donc avec eux. Et comme il était avec eux à table, il prit le pain et le bénit ; et, l'ayant rompu, il le leur donna. Dans ce moment leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; mais il disparut de devant leurs yeux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas embrasé en nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin et qu'il nous découvrait les Écritures ? Et, se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent les onze assemblés, et ceux qui demeuraient avec eux, qui dirent : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon. Et eux racontaient ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. Cependant quelques-uns ne les crurent pas [1].

« Mais comme ils s'entretenaient de ces choses, le même jour, qui était le premier de la semaine, au soir, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés, à cause de la crainte des Juifs, étant fermées, Jésus apparut aux onze qui étaient à table, et leur dit : La paix soit avec vous ! C'est moi ; n'ayez pas peur. Il leur reprocha leur incrédulité, et la dureté de leurs cœurs, de n'avoir point cru ceux qui l'avaient vu ressuscité. Mais, dans le trouble et la frayeur où ils étaient, ils s'imaginaient voir un esprit ; et il leur dit : Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi ces pensées s'élèvent-elles dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds ; c'est moi-même : touchez et voyez ; car un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai. Et, après avoir dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds, et son côté.

« Les disciples, voyant le Seigneur, furent remplis de joie. Mais comme ils ne croyaient point encore, tant ils étaient transportés de joie et d'admiration, il leur dit : Avez-vous là quelque chose à manger ? Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Après en avoir mangé devant eux, il prit ce qui restait et le leur donna.

« Alors il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous ! Comme

[1] Luc, 24, 13-35. Marc, 16, 12 et 13.

mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie de même. Ayant dit ces mots, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.

« Or, Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux, lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans l'endroit des clous, et ma main dans son côté, je ne le croirai point !

« Et huit jours après, comme les disciples étaient encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et il se tint debout au milieu d'eux, et dit : La paix soit avec vous ! Ensuite il dit à Thomas : Porte ici ton doigt, et regarde mes mains ; approche aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit, et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu ; heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru [1] ! »

Saint Jean ajoute à ce récit : « Jésus a fait, à la vue de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont point écrits dans ce livre ; mais ceux-ci sont écrits, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu ; et qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom [2].

« Ensuite Jésus se manifesta de nouveau à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade ; et il se manifesta ainsi : Simon-Pierre et Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus étaient ensemble. Simon-Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Et ils sortirent, et ils montèrent dans une barque ; et ils ne prirent rien cette nuit-là. Le matin venu, Jésus parut sur le rivage : les disciples néanmoins ne s'aperçurent point que c'était Jésus. Jésus donc leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répondirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet à la droite de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient le tirer, tant il y avait de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Simon-Pierre, entendant que c'était le Seigneur, prit sa tunique (car il était nu), et se jeta à la mer. Les autres disciples vinrent avec la barque, traînant le filet plein de poissons ; car ils n'étaient éloignés de la terre que de deux cents coudées environ. Quand ils furent descendus à terre, ils virent des charbons allumés et du poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit : Apportez quelques pois-

[1] Luc, 24, 36-45. Joan., 20, 19-29. — [2] *Ibid.*, 20, 30 et 31.

sons de ceux que vous avez pris à l'instant. Simon-Pierre monta dan la barque, et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois gro poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jésu leur dit : Venez, dînez. Et nul de ceux qui se mirent là pour mange n'osait lui demander : Qui êtes-vous? car ils savaient que c'était l Seigneur. Jésus s'approcha donc, prit le pain, leur en donna, et d poisson aussi. Ce fut la troisième fois que Jésus apparut à ses disci ples, depuis sa résurrection d'entre les morts.

« Après donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? Oui, Seigneur, lui répon dit-il ; vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Pierr lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lu dit : Pais mes agneaux. Il lui demanda pour la troisième fois : Simon fils de Jean, m'aimes-tu? Pierre fut contristé de ce qu'il lui deman dait pour la troisième fois, m'aimes-tu? et il lui répondit : Seigneu vous connaissez toutes choses; vous savez que je vous aime. Jésu lui dit : Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis ; lorsque t étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais mais lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre t ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. Or, il dit cela, pou marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu.

« Et lorsqu'il eut ainsi parlé, il lui dit : Suis-moi. Pierre, se re tournant, vit ce disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant la Cèn s'était reposé sur son sein et lui avait dit : Seigneur, qui est cel qui vous trahira? Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : Seigneur, celui-ci, que deviendra-t-il? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeu ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Pour toi, suis-mo Le bruit se répandit donc parmi les frères que ce disciple ne mou rait point. Jésus néanmoins n'avait point dit : Il ne mourra point mais, si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, qu t'importe?

« C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses, qui a écrit ceci ; et nous savons que son témoignage est véritable. y a encore beaucoup d'autres choses que fit Jésus, et si elles étaie rapportées en détail, je ne crois pas que le monde même pût co tenir les livres où elles seraient écrites [1]. »

C'est ainsi que saint Jean termine son Évangile. Le dernier fa qu'il rapporte, est la prérogative conférée à son ami. Pierre et Jea sont les disciples que Jésus aimait le plus. A celui-ci, il confie s

[1] Joan., 21, 1-25.

mère; à celui-là, il confie son épouse, l'Église qu'il s'est acquise par son sang. Il y avait un an à peu près qu'il lui avait lui : Tu es heureux, Simon, fils de Jean : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Il parlait au futur : c'était une promesse. Aujourd'hui il dit au présent : Simon, fils de Jean, pais mes agneaux, pais mes brebis. C'est une installation impérative. C'est aujourd'hui que Pierre est effectivement institué, par Jésus-Christ, pasteur suprême de son unique troupeau ; et les brebis et les agneaux, et les mères, et les petits, et les pasteurs et les ouailles, tout est soumis à sa houlette : c'est à lui à les paître, c'est-à-dire à les instruire, à les gouverner ; suivant le style de l'antiquité sacrée et profane, où les rois sont appelés les pasteurs des peuples. C'est d'aujourd'hui seulement qu'il est investi de sa dignité souveraine et des grâces que le Seigneur a voulu y attacher. Lorsqu'il renia trois fois son maître, il n'était pas encore chef actuel de l'Église, mais seulement désigné pour l'être un jour. Sa chute fut celle de l'homme et non pas du pasteur. Il y a plus : il ne sera institué pasteur suprême qu'en expiant ses trois reniements par trois actes d'un amour plus grand que celui des autres. Vicaire de Jésus-Christ par l'autorité, il le sera encore par le genre de sa mort : il mourra comme lui sur la croix, les mains étendues et percées de clous.

« Après cela, le Sauveur apparut aux onze disciples dans la Galilée, sur une montagne où il leur avait dit de se rendre [1]. » C'était peut-être le Thabor. Ce fut alors sans doute que le virent à la fois plus de cinq cents disciples, desquels saint Paul parle ainsi : « Ensuite il fut vu de plus de cinq cents frères à la fois, dont un grand nombre vivent encore, et quelques-uns se sont endormis [2]. » Car l'évangéliste ajoute : « Et lorsqu'ils le virent, ils l'adorèrent ; mais quelques-uns doutaient. » Ce que l'on ne peut guère entendre des onze, qui l'avaient déjà vu plusieurs fois ; mais bien de quelques-uns de cette multitude. Peut-être même doutaient-ils, non pas précisément de la résurrection, mais si celui qu'ils voyaient peut-être dans un certain éloignement, était vraiment ressuscité. Le fait est, que Jésus-Christ ne leur fait aucun reproche d'incrédulité. Il est dit au contraire :

« Et Jésus, s'approchant, leur parla et dit : Il m'a été donné toute puissance au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consomma-

[1] Matth., 28, 16 et 17. — [2] 1, Cor., 15, 6.

tion du monde. Allez donc par tout l'univers, prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas, sera condamné. Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : Ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues ; ils manieront les serpents ; et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et ils seront guéris [1]. »

Saint Paul nous apprend que Jésus-Christ, après s'être montré à plus de cinq cents disciples à la fois, apparut en particulier à Jacques, qu'on croit être Jacques le Mineur, appelé communément le frère du Seigneur, et qui fut, depuis, le premier évêque de Jérusalem.

Les apôtres étant revenus dans la ville sainte, le Sauveur leur dit dans une de ses apparitions : « Voilà ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous ; qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes, fût accompli. Il leur ouvrit alors l'intelligence, afin qu'ils entendissent les Écritures. Et il leur dit : Il fallait, selon qu'il est écrit, que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés à toutes les nations, commençant par Jérusalem. Or, vous êtes les témoins de ces choses. Et moi, je vais vous envoyer le don promis par mon Père ; cependant demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut [2]. »

Ce fut ainsi que Jésus se montra à ses apôtres, plein de vie après sa Passion. Il les en convainquit par beaucoup de preuves, leur apparaissant pendant quarante jours, et les entretenant du royaume de Dieu. Mangeant avec eux, il leur ordonna de ne point sortir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père ; laquelle, dit-il, vous avez entendue de ma propre bouche. Car, à la vérité, Jean a baptisé dans l'eau ; mais, pour vous, dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit.

Alors ceux qui se trouvaient présents lui demandèrent : Seigneur, est-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ? Mais il leur dit : Ce n'est pas à vous de savoir les temps et les moments que le Père a mis en son pouvoir. Mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre [3].

Et le Seigneur Jésus, après leur avoir ainsi parlé, les mena hors de la ville jusqu'à Béthanie, sur la montagne des Oliviers, et ayant

[1] Matth., 28, 18-20. Marc, 16, 15-18. — [2] Luc, 24, 46-49. — [3] Act., 1, 3-8.

levé les mains, il les bénit; et en les bénissant, il se sépara d'eux. Ils le virent s'élever en haut; et une nuée le déroba à leurs yeux, et il monta au ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Et comme ils le regardaient monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent tout d'un coup à eux, et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus qui a été enlevé de vous au ciel, en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter [1].

[1] Luc, 24, 50 et 51. Act., 1, 9-12.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

Histoire naturelle du christianisme. Autrement : à raisonner, d'après deux faits bien notoires, quelle est la manière la plus naturelle d'expliquer le christianisme et son histoire ?

Il y a deux faits connus de tout le monde : l'un nous est attesté par les chrétiens, par les Juifs et par les païens ; l'autre, nous le voyons de nos yeux.

Le premier, c'est que Jésus-Christ est un Juif crucifié. Tous les auteurs chrétiens, à remonter de nous jusqu'aux apôtres, nous l'apprennent d'une voix unanime ; les Juifs, ennemis des chrétiens, disent la même chose dans leur Talmud ; et on lit, dans leur historien Josèphe, que Jésus, plus connu sous le nom de Christ, fut puni du supplice de la croix [1]. Les païens parlent comme les chrétiens et les Juifs. Tacite rapporte que le Christ, auteur des chrétiens, fut puni du dernier supplice, sous le règne de Tibère, par Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée [2]. Le philosophe Celse dit que le maître des chrétiens a été cloué à la croix [3]. L'empereur Julien leur reproche de quitter les dieux éternels, pour adorer le bois de la croix et un Juif mort dessus [4]. Un Juif crucifié, voilà donc le premier fait.

Le second fait, que nous voyons de nos yeux, c'est que l'univers est chrétien, c'est que l'univers adore comme son Dieu ce Juif crucifié. Le premier de ces faits est la cause du second, et le second est l'effet du premier.

Voici donc le problème. Comment une pareille cause a-t-elle pu produire un pareil effet ; comment un pareil effet a-t-il pu sortir d'une pareille cause ? comment l'univers a-t-il pu être amené à adorer un Juif crucifié, et, adorant ce Juif crucifié, devenir ce qu'il est devenu ? Expliquez cela d'une manière que la raison humaine y conçoive une exacte proportion entre la cause et l'effet, entre l'effet et la cause.

Pour nous faciliter la solution, considérons d'abord bien l'effet, le résultat qui est plus près de nous. Qu'est-ce à dire que l'univers est

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. 18, c. 4. — [2] *Annal.*, l. 11, c. 44. — [3] Origène, *Cont. Cels.*, l. 6, n. 4. — [4] Cyril., *Cont. Jul.*, l. 5 et 6.

hrétien ? Pour le comprendre, voyons ce qu'était l'univers païen. omparons l'un avec l'autre. Et, pour plus de sûreté, comparons è que l'univers païen a produit de plus grand, de plus parfait, de lus sublime, en fait de religion, de morale et de société, avec ce qui st commun et vulgaire dans l'univers chrétien.

De toutes les nations païennes, la plus intelligente et la plus spi- tuelle, c'étaient les Grecs; de tous les peuples de la Grèce, le plus irituel était les Athéniens; de tous les citoyens d'Athènes, les lus spirituels étaient Socrate et Platon, le maître et le disciple, qui ıême ne font qu'un. De sorte que Platon et Socrate, c'est la raison aïenne élevée à sa plus haute puissance.

Or, cherchant à établir la première et la plus importante de toutes is vérités, l'existence et la nature de l'Être suprême, Platon disait : Quant au Créateur et au Père de cet univers, il est difficile de le rouver, et quand on l'a trouvé, il est impossible de le dire au pu- lic [1]. » Et de fait, son maître Socrate, dans le moment le plus so- ennel de sa vie, interrogé par les magistrats de la cité, n'a pas su u pas osé s'expliquer nettement sur cet article. Et partout, le pu- lic, le peuple chrétien chante à la messe : *Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem :* Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, réateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et des in- isibles. Et ce que l'enfant même chante avec tout le peuple, il en ntend l'explication au catéchisme : recueil, instruction, qui nous arait de toutes les choses la plus simple; mais qui par sa clarté, sa implicité même, surtout par son ensemble religieux et moral, eût avi d'admiration Socrate et Platon. L'enfant donc entend dans le ca- échisme : « Au commencement et avant tous les siècles, de toute éter- ité, Dieu était; et il était Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu en rois personnes, Esprit bienheureux et tout-puissant. Parce qu'il est bienheureux, il n'a besoin que de lui-même ; et parce qu'il est tout- puissant, de rien il peut créer tout ce qu'il lui plaît. Ainsi rien n'était que Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit; tout le reste que nous voyons et que nous ne voyons pas, n'était rien du tout. Dieu créa donc au commencement le ciel et la terre, les choses visibles et les invisibles, la créature spirituelle et la corporelle, et l'ange aussi bien que l'homme. Dieu commanda, et tout sortit du néant à sa parole! Il n'eut qu'à vouloir, et aussitôt tout fut créé, et chaque chose rangée à sa place : la lumière, le firmament, le soleil, la lune, les astres, la terre et la mer, les plantes, les animaux, et enfin l'homme. Il lui plut de faire le monde en six jours ; à la fin du sixième jour, il fit

[1] Timée, t. 9, *edit. bip.*, p. 303.

l'homme à son image et ressemblance, en lui créant une âme capable d'intelligence et d'amour ; et il voulut qu'il fût éternellement heureux s'il s'appliquait tout entier à connaître et aimer son Créateur ; en même temps, il lui donna la grâce de le pouvoir faire ; et le bonheur éternel de l'homme devait être de posséder Dieu qui l'avait créé. S'il n'eût point péché, il n'eût point connu la mort ; et Dieu avait résolu de le conserver immortel en corps et en âme [1]. »

Enfin, ce que ni Socrate ni Platon n'ont osé dire ouvertement, la vanité des idoles, les femmes et les servantes mêmes la proclament, en chantant à vêpres : « Notre Dieu est dans le ciel ; tout ce qu'il a voulu, il l'a fait. Les idoles des païens, c'est de l'or et de l'argent, ouvrage de la main des hommes. Elles ont une bouche, et ne parlent point ; elles ont des yeux, et ne voient point ; elles ont des oreilles, et n'entendent pas ; elles ont des narines, et ne sentent pas ; elles ont des mains, et ne touchent pas ; des pieds, et elles ne marchent pas ; et leur gosier ne rend point de son. Leur deviennent semblables, et ceux qui les font, et ceux qui se confient en elles [2] ! »

Interrogé par Denys, roi de Syracuse, sur la nature du premier Être, Platon parle d'un second personnage en Dieu, mais en termes énigmatiques, de peur que sa lettre, si elle tombait entre les mains de quelque autre, ne pût être comprise. Et partout le peuple chrétien publie ce grand mystère, lorsqu'il chante dans le symbole : *Et in unum Dominum :* Je crois aussi en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu ; né du Père avant tous les siècles ; Dieu de Dieu, lumière de lumière ; vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré, non fait, consubstantiel au Père ; par qui toutes choses ont été faites ; qui pour nous hommes, et pour notre salut, est descendu des cieux ; et il s'est incarné, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie ; et il s'est fait homme. De plus, il a été crucifié pour nous sous Ponce-Pilate ; il a souffert, et a été enseveli ; et il est ressuscité le troisième jour, suivant les Écritures ; et il est monté au ciel, est assis à la droite du Père ; et il viendra de nouveau avec gloire juger les vivants et les morts ; et son règne n'aura point de fin.

Dans la même lettre au roi Denys, Platon parle d'un troisième personnage en Dieu ; mais avec la même obscurité, avec la même peur d'être compris. Et partout le peuple chrétien élève la voix pour chanter : *Et in Spiritum sanctum :* Je crois pareillement au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et qui donne la vie ; qui procède du Père et du Fils ; qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils ; qui a parlé par les prophètes.

[1] *Catéchisme de Meaux.* — [2] Ps. 113, 11-16.

Au fond des traditions religieuses ou philosophiques de la Chine, e l'Inde et de l'Égypte, on retrouve, ainsi que nous l'avons vu, une otion plus ou moins imparfaite d'un Dieu suprême, à la fois un ; trine ; d'uu Rédempteur qui tient à la fois de Dieu et de l'homme. nfin, dans les hiéroglyphes de l'Égypte, une croix est le symbole de . vie divine. Mais ces notions, mystérieuses de leur nature et par-essus fort incomplètes, étaient exprimées dans un langage inaccessible au peuple, à qui les savants n'en communiquaient que des ltérations grossières. Et aujourd'hui, en tout lieu, en tout temps, le euple chrétien, hommes, femmes, enfants même, se rappellent vec foi, espérance et amour ces adorables mystères ; commencent t finissent leurs principales actions, au nom du Père, et du Fils, et u Saint-Esprit, et par le signe de la rédemption et de la vie divine ; 'unissant ainsi, en tout et partout, à Dieu en trois personnes, par la ;râce et la médiation du Rédempteur, le Fils de Dieu fait homme.

En considérant l'imperfection des sociétés et des lois humaines, Confucius, Platon, Cicéron, ainsi que nous l'avons vu ailleurs [1], onçurent une société parfaite, où Dieu serait le souverain monarque ; sa raison, sa parole, la loi souveraine ; et toutes les magistratures et toutes les lois humaines, subordonnées et assimilées à cette oi et à cette souveraineté divine. Confucius attendait pour cela la venue du Saint. Socrate ne l'espérait pour la terre que d'une faveur spéciale de la Divinité. Cicéron, qui vivait quarante ans avant la naissance de Jésus-Christ, en parle comme d'une chose qui devait se réaliser un jour [2]. Et par tout l'univers, et dans la patrie de Cicéron, et dans la patrie de Platon, et dans la patrie de Confucius, le peuple chrétien chante cette divine société des hommes : *Et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam :* Je crois aussi l'Église qui est une, sainte, catholique et apostolique : une dans sa foi et dans son gouvernement ; sainte dans sa doctrine, dans son culte et dans un grand nombre de ses membres ; catholique ou universelle, embrassant tous les temps et tous les lieux ; apostolique, descendant des apôtres, par la succession non interrompue de ses pasteurs. Église, société de Dieu avec les anges et les hommes qui lui ressemblent. Société dont le souverain monarque est Dieu, son Christ, le Saint par excellence ; dont la loi n'est autre que la raison divine, la sagesse éternelle, qui a créé l'univers et qui le gouverne, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur ; loi véritable, non point asservie à d'inflexibles formules, non point ensevelie dans une écriture morte, mais vivant et régnant par la parole ;

[1] Livre 7. — [2] Cic., *De repub.*, l. 3, n. 16.

loi une, sainte, universelle et perpétuelle, qui réunit tous les lieux et tous les temps, et le ciel et la terre, en une société une, sainte, universelle et perpétuelle, sous le Dieu tout-puissant.

Il n'y a de vraie société que celle-là; car, là seulement, tous les esprits sont unis dans la même vérité, tous les cœurs dans la même charité, toutes les volontés dans l'espérance et la poursuite des mêmes biens; biens éternels, immuables, biens communs à tous et néanmoins propres à chacun, biens que tous et chacun peuvent posséder tout entiers; et, pour y parvenir, ils ont tous la même règle, la même piété envers Dieu, la même justice envers le prochain, la même pureté sur soi-même. Comparés à cette grande communion humaine, comme l'appelle Platon, à cette société universelle, qui seule a pour but direct les intérêts communs à tous les hommes : ce qu'on appelle des peuples et des nations, n'apparaissent plus et ne sont plus en effet que des associations locales pour des intérêts matériels et particuliers. Les lois qu'ils font dans cette vue ne sont pas des lois proprement dites, mais de simples règlements. Car, dit Cicéron, ce que décrètent les peuples suivant les temps et les circonstances, reçoit le nom de loi plus de la flatterie que de la réalité. Quant aux décrets injustes, ajoute-t-il, ils ne méritent pas plus le nom de lois que les complots des larrons. Platon tient le même langage [1].

Dans cette divine constitution de l'humanité, la forme de gouvernement est telle que la souhaitaient Platon et Cicéron [2]. Ils en distinguent trois : le gouvernement d'un seul, le gouvernement de quelques-uns, le gouvernement du grand nombre. Tous les trois sont bons, quand la loi véritable y est observée; quand elle ne l'est pas, tous les trois dégénèrent en tyrannie. Un quatrième leur paraît, surtout au consul romain, infiniment préférable, comme réunissant les avantages des trois autres, sans leurs dangers : c'est une monarchie tempérée d'aristocratie et de démocratie, c'est-à-dire, un gouvernement tel qu'un seul y ait une autorité générale et prééminente, que quelques-uns y participent néanmoins à un certain degré, et que la multitude même n'en soit pas tout à fait exclue. Or, d'après les docteurs les mieux autorisés dans l'Église [3], tel est le gouvernement de l'Église catholique.

Sous le monarque éternel et invisible, le Christ, est un monarque visible et mortel, son vicaire, le Pape, qui a reçu de lui la pleine puissance de paître et de régir l'Église universelle. Par son canal, d'autres princes et pasteurs, appelés en partage de sa sollicitude, re-

[1] Cic., *De legib.*, l. 2, n. 5. Plato, *Minos*. — [2] Cic., *De rep.*, l. 1, n. 45. Plato, *Politic.*, t. 6, p. 99-101. — [3] Bellarm., *De Rom. Pontif.*, l. 1, c. 3.

oivent à paître et à régir des églises particulières, non pas comme es vicaires ou lieutenants, mais comme princes et pasteurs véritables. nfin, ni la papauté, ni l'épiscopat, ni le simple sacerdoce n'est hééditaire. Tout se recrute dans le peuple, qui est toute l'humanité hrétienne. Le dernier peut devenir le premier. Un pêcheur de Galée sera le premier pape, saint Pierre; un Thrace deviendra le pape onon; le fils d'un charpentier de Toscane, le pape Grégoire VII; le ls d'un domestique anglais, le pape Adrien IV; un petit pâtre de lontalte, le pape Sixte V.

Pour le recrutement de cette magistrature sainte, les vœux de Plan se voient accomplis. Il voulait qu'on y destinât, dès leur premier ge, ceux à qui Dieu paraissait avoir donné les qualités pour cela [1]; r, l'Église y admet, sans distinction de naissance, quiconque en a eçu de Dieu l'aptitude et la vocation. Il souhaitait que les futurs sureillants ou pasteurs, car il les appelle plus d'une fois de ce nom, ussent élevés avec une attention spéciale [2]; l'Église les élève avec oute l'attention possible dans les *séminaires*. Ce qu'il exigeait comme e principal, c'est qu'ils connussent bien l'Être éternel, immuable, le ien suprême, Dieu, en un mot, et son céleste gouvernement, pour onformer à ce divin modèle le gouvernement de la terre [3]. Qu'ils 'appliquassent tellement aux choses divines, qu'ils devinssent divins ux-mêmes, autant que cela est possible à l'homme, ce sont ses paoles; ajoutant qu'il n'y aurait point de salut pour le monde, tant que les philosophes de cette nature ne le gouverneraient pas, ou que ceux ui le gouvernent ne seraient pas de ces philosophes [4]. Or, où jamais -t-on travaillé à former de pareils magistrats, surtout avec autant le zèle, que dans le royaume du Christ? Il désirait enfin qu'ils fusent exempts de tout soin domestique, libres de toute affection pariculière, afin que toutes les puissances de leur âme fussent consarées tout entières au bien commun de tous. La chose lui paraît si importante et en même temps si difficile, que, dans son *Traité de la République*, il va jusqu'à proposer un moyen contre nature, la communauté des femmes et des enfants; moyen qu'il sentit lui-même révoltant et impraticable, puisqu'il n'en dit plus mot dans son *Traité des Lois*. Or, ce que Platon regardait à la fois et comme nécessaire et comme impossible, l'Église catholique l'a réalisé par un moyen, non pas contre nature, mais au-dessus de la nature, par le célibat religieux.

Quant à la morale, la science des devoirs, des devoirs envers Dieu,

[1] *De rep.*, l. 3, p. 319 et seqq. — [2] *Ibid.*, l. 2 et 3. — [3] *Ibid.*, l. 5 et 6, p. 71 et seqq. — [4] *Ibid.*, l. 6, t. 7, p. 100-104.

envers le prochain, envers soi-même, les anciens philosophes ont disserté longuement, subtilement, pour et contre, sans jamais rien produire qui fît autorité pour le peuple. Et aujourd'hui, partout, le peuple chrétien, hommes, femmes, enfants, ramassent en une prière d'amour, tout ce que la morale a de plus sublime, de plus parfait, de plus étendu : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, de toutes mes forces et par-dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon, infiniment parfait, infiniment aimable ; et j'aime mon prochain comme moi-même, pour l'amour de vous. Toute la loi et les prophètes sont là dedans, ainsi que les vrais fondements de toute législation politique et civile [1]. Quant à l'application de ce divin abrégé de toute loi aux détails de la vie, le peuple chrétien a dans sa mémoire les dix commandements, dont il trouve dans le catéchisme une explication nette, claire, précise, qui eût ravi d'admiration Socrate, et que les petits enfants apprennent par cœur. Ce n'est pas tout. Le premier jour de chaque semaine est le jour du Seigneur, le jour de Dieu ; l'homme cesse les travaux de l'homme et de la terre, pour s'occuper plus entièrement des choses de Dieu et du ciel, se présenter dans son temple, y chanter ses louanges, y entendre expliquer sa parole, sa loi sainte, y participer à son adorable sacrifice, et se réjouir saintement de tous ses bienfaits.

Ce n'est plus un enseignement purement verbal, mais un enseignement religieusement pratique. Et cet enseignement se reproduit sous toutes sortes de formes, sublimes, simples, sévères, gracieuses. Ce sont les fêtes de Dieu et de ses saints, qui font de toute l'année un tableau vivant et varié de leçons et d'exemples ; c'est la fête de la très-sainte Trinité, la fête d'un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit : Père qui nous a créés, Fils qui nous a rachetés, Saint-Esprit qui nous sanctifie ; fête qui tend à nous unir à Dieu et entre nous, comme les enfants du même Père, les membres du même Fils, les temples du même Saint-Esprit ; afin que, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit, quoique trois personnes distinctes, ne sont qu'un seul Dieu, n'ont qu'une même nature, qu'une même intelligence, qu'une même volonté, nous aussi, bien que nous soyons en grand nombre, nous ne formions qu'une Église, nous n'ayons aussi qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une âme. Ce sont les fêtes du Sauveur, du Fils de Dieu fait homme ; son incarnation, où il se fait notre semblable ; sa nativité, où il vient au monde dans une étable ; sa circoncision, où il prend pour nous le nom de Jésus ; sa manifestation aux mages ; les quarante jours de son jeûne ; la semaine de ses

[1] Domat, *Introduct. aux lois civiles*.

souffrances, de son crucifiement et de sa mort; où nous voyons partout combien Dieu nous aime, et comment nous devons aimer Dieu, aimer le prochain, nous aimer nous-mêmes, éviter le mal, faire le bien. Ensuite sa glorieuse résurrection, où il nous montre après cette vie une autre vie, non-seulement pour notre âme, mais pour notre corps; vie glorieuse, immortelle, incorruptible, où notre corps même deviendra spirituel. Sa triomphante ascension, où il va nous préparer la place dans la céleste patrie, afin que nous soyons éternellement où il est, afin qu'éternellement nous soyons heureux de son bonheur. La fête de son corps adorable, la fête du sacrement de son amour, où, quoique monté au ciel quant à sa présence visible, il demeure néanmoins avec nous, il se donne réellement à nous, afin de nous unir plus intimement à lui, et commencer notre paradis sur la terre. C'est la fête du Saint-Esprit, qui descend sur les apôtres, les change en d'autres hommes, renouvelle par eux le monde, et y établit l'Église une, sainte, catholique et apostolique, avec la foi, l'espérance et la charité du Christ.

Ce sont les fêtes de la Mère de Dieu, les fêtes de Notre-Dame, de notre Mère, les fêtes de Marie; son immaculée conception, sa sainte nativité, sa présentation au temple, son annonciation ou sa maternité divine, sa visite à Élisabeth, sa purification, sa compassion sur le Calvaire, sa glorieuse assomption dans le ciel : fêtes qui toutes respirent l'humilité, la modestie, la douceur, la pureté, la piété, la bonté maternelle, l'amour filial.

Ce sont les fêtes des saints anges, qui veillent sur nous et présentent à Dieu nos prières. Ce sont les fêtes des apôtres, qui nous montrent, par leur exemple, qu'avec la grâce de Dieu les derniers des hommes peuvent devenir les plus grands saints, les hérauts du ciel, les bienfaiteurs de la terre. Ce sont les fêtes des innombrables martyrs, qui, au milieu des plus cruels supplices, ont fait avec joie ce que n'ont osé ni Socrate, ni Platon, confessé publiquement le culte du vrai Dieu et la vanité des idoles. Ce sont les fêtes des vierges, qui, dans un corps mortel, ont mené la vie pure des anges. Ce sont des saints de toute tribu, de toute langue, de toute bonne œuvre; tels, comme saint Jean de Matha, saint Pierre Nolasque, se dévouent à la rédemption des captifs; saint Jean de Dieu, saint Camille de Lellis, au service des malades dans les hôpitaux; saint Joseph Cazalanz, à l'instruction des enfants dans les écoles; saint Vincent de Paul, au soulagement de toutes les misères : exemples admirables, qui ont eu pour imitateurs des congrégations sans nombre de frères et de sœurs de charité. Enfin, pour compléter cet enseignement pratique de morale divine, chaque chrétien porte le nom d'un saint, dont il im-

plore l'intercession auprès de Dieu, et qu'il se propose pour modèle.

Ce n'est pas tout. Si, d'un côté, le peuple chrétien invoque les saints qui sont dans le ciel, et tâche d'imiter leurs vertus ; de l'autre, il prie pour les âmes saintes qui expient encore les restes de leurs fautes dans le purgatoire, et apprend d'elles combien il importe de fuir les moindres pechés. Se peut-il un enseignement de morale plus parfait, plus sublime, plus simple, plus continu, plus efficace ?

Socrate établissait que l'art de persuader, ou l'éloquence, ne doit servir qu'à porter au bien et à détourner du mal, et, au cas qu'on ait commis le mal, à aller s'en accuser au juge, afin d'en recevoir la punition [1]. Ceci a tout l'air d'un paradoxe, tant c'est d'une perfection idéale. Et ce paradoxe de perfection est devenu parmi les chrétiens une réalité si vulgaire, que personne n'y prend garde. Dans les assemblées chrétiennes, l'éloquence, la parole ne peut être employée, sans sacrilége, qu'à persuader le bien, qu'à dissuader le mal, qu'à porter ceux qui ont fait le mal à aller s'en accuser eux-mêmes au juge de l'Église, pour en recevoir la pénitence et l'absolution. Et le peuple chrétien se soumet à ces étranges conseils ; et quand il s'est rendu coupable, il est le premier à s'en accuser et à en demander pénitence ; et quand il l'a fait, il en éprouve un soulagement indicible ; de manière que Socrate restait encore beaucoup en deçà de la vérité, lorsqu'il soutenait que le coupable puni de son crime est moins malheureux que s'il n'en était pas puni [2]. Car le chrétien pénitent qui s'accuse et se punit volontairement de son péché, non-seulement en est moins malheureux, mais il ressent une joie qui se communique jusqu'aux anges du ciel. Aussi, de nos jours même, beaucoup se retirent dans les solitudes des trappistes et des chartreux, pour y goûter le bonheur de faire pénitence.

Ce qui explique cette merveille, en y ajoutant une merveille plus grande, c'est que le pécheur converti est admis à la table des anges, à manger le pain du ciel, à se nourrir du corps de Jésus-Christ, à participer ainsi à sa nature divine, et à commencer les joies du ciel sur la terre.

Voilà ce que nous présente l'univers chrétien, l'univers catholique. Et ce nouveau genre humain est formé en grande partie de ce que, du temps de Socrate et de Platon, on appelait esclaves et barbares. Dans le petit État d'Athènes, le plus civilisé de tous les États grecs, il y avait, comme déjà nous l'avons vu, quatre cent mille esclaves sur vingt mille citoyens, c'est-à-dire vingt esclaves sur un homme libre. Par Athènes, on peut juger des autres pays. La masse de la population qu'aujourd'hui nous appelons peuple, n'était pas peuple alors

[1] Plato, *Gorgias*. — [2] *Ibid.*

ne comptait pas parmi les citoyens, ni même tout à fait parmi les hommes, mais parmi les choses, parmi les propriétés qui s'achetaient et se vendaient. Et Aristote, avec sa justesse ordinaire, définissait l'esclave, une propriété vivante, un outil animé [1]. D'un autre côté, dans ce même temps, la haute Italie, l'Espagne, les Gaules, l'Angleterre, la Germanie, en un mot, la plus grande partie de l'Europe, était barbare. Et ces esclaves sont devenus libres : et ces barbares sont devenus civilisés. Et dans toute l'Europe chrétienne, il n'y a pas un esclave au sens d'Aristote. Il y a des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, des rois et des sujets ; mais qui tous reconnaissent le même Dieu pour Père, le même Jésus-Christ pour Sauveur et pour Juge, la même loi pour règle ; qui fréquentent tous les mêmes temples, s'y asseyent à la même table, et espèrent le même ciel, où les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers. Cette glorification de l'humilité commence déjà sur la terre. Une humble bergère, sainte Geneviève, est la patronne céleste de la capitale de la France ; un humble laboureur, saint Isidore, le protecteur céleste de la capitale des Espagnes. Et ces esclaves et barbares d'autrefois habitent des villes, des bourgs, des maisons qui sont à eux ; et une harmonie inconnue aux anciens, le son majestueux des cloches, les appelle dans des temples, où l'architecture, la sculpture, la peinture rivalisent de chefs-d'œuvre ; où le chant, la musique, les orgues, la pompe des cérémonies saintes élèvent l'âme au-dessus de l'homme et de la terre. Et ces barbares et esclaves d'autrefois forment l'Europe chrétienne, la patrie des sciences et des arts, la reine du monde : l'Europe chrétienne, menant à sa suite le monde nouveau qu'elle a découvert et civilisé, l'Amérique ; et travaillant sous la main de Dieu à la régénération de l'Asie et de l'Afrique.

Et tout cela nous le voyons de nos yeux ; et tout cela est si merveilleux que les Platon, les Cicéron, dans leur société idéale, n'ont rien imaginé de si beau. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que nous ne l'admirons pas, tant nous y sommes familiarisés, tant nos idées communes s'élèvent au-dessus des idées les plus élevées des anciens philosophes.

Et tout cela est l'ouvrage posthume d'un Juif crucifié.

Or, qu'est-ce qu'un Juif ? De nos jours, et depuis des siècles, lorsqu'on veut peindre d'un seul trait un usurier, un escroc, un traître, on dit : C'est un Juif. Ce seul mot est devenu synonyme de faux, de cupide, de lâche, d'abject, d'incorrigiblement dégradé [2]. Et de fait,

[1] *De rep.*, l. 1, c. 4, κτῆμα τι ἔμψυχον. — [2] On parle ici dans l'idée des incrédules, tels que Voltaire et Rousseau.

ni les temps, ni les efforts humains n'ont encore pu tirer le Juif de là. Le Juif lui-même rougit de se nommer Juif, tant il sent ce nom avili; il en affecte un autre, celui d'Israélite : nom plus honorable, parce qu'il est inusité.

Ensuite, qu'est-ce qu'un crucifié? C'était, chez les Romains et chez les Juifs, quelque chose de plus ignominieux encore que chez nous un pendu. On ne condamnait à la croix que les esclaves et les plus vils scélérats. Un Juif crucifié réunit donc, suivant les idées humaines, les derniers degrés de la dégradation et de l'ignominie.

Et cependant c'est un Juif crucifié qui a opéré, et qui a opéré après sa mort, cette régénération merveilleuse de l'univers que nous voyons de nos yeux, et que nous appelons société chrétienne, Église catholique ! Comment expliquer cela ?

Le problème est d'autant plus curieux, que cette œuvre posthume est invincible à toutes les attaques. Il y a soixante ans, des hommes s'ennuyèrent d'entendre dire que douze pêcheurs galiléens, envoyés par un Juif crucifié, avaient établi le christianisme dans le monde. Ils parièrent de le détruire. L'esprit, la parole leur avaient été donnés : un esprit malin, une parole séduisante. Sciences, beaux-arts, littérature, prose, poésie, tout fut mis à contribution. Le monde qui avait perverti ces hommes, et que ces hommes pervertirent encore plus à leur tour, applaudit à leurs efforts. Des princes, des grands, des magistrats, des hommes d'Église même, se firent leurs complices. Un des chefs disait : Si j'avais cent mille hommes, je sais bien ce que je ferais. Il obtint plus qu'il ne demandait. La France entière fut livrée à ses disciples, avec un million de soldats pour régénérer l'Europe. Aussitôt la religion est proscrite, ses temples profanés, ses cérémonies bafouées, ses ministres mis à mort ou bannis, son chef traîné de prison en prison, et mourant dans les fers.

Et maintenant, que voyons-nous? Les successeurs de ces entrepreneurs de destruction reconnaissent que l'entreprise n'a pas réussi; ils commencent même à sentir qu'elle a tourné contre eux. Ils se voient réduits à trembler pour la propriété de leurs maisons, de leurs terres, de leurs trésors; car, des principes qu'ils ont imaginés contre l'Église de Dieu, il s'est formé des doctrines et des sociétés qui déjà leur demandent et qui leur arracheront peut-être, un jour, de force, le partage égal de tous les biens. Les princes, les nobles, humiliés, dépouillés de leurs priviléges, exposés à tout moment à échanger le trône contre l'exil et l'échafaud même, cherchent une consolation à leurs disgrâces, un appui au reste de leur puissance, dans cette même religion, dont le futur renversement les avait fait sourire. La religion seule est sortie de cette tourmente sans le secours de personne, déli-

vrée des scandales et des ministres indignes qui l'offusquaient aux yeux du monde, et comme renouvelée dans son éternelle jeunesse. Toujours elle voit son pontife, assis au siége du pêcheur Pierre, et instruisant de là les peuples et les rois; tandis que le plus puissant monarque que nous ayons vu depuis des siècles, une fois déchu du trône, ne put seulement se succéder lui-même à lui-même.

D'autres attaques ont eu lieu en d'autres temps. Aux cinquième et sixième siècles, l'empire romain succomba sous les flots des peuples barbares. Le christianisme ressentit les mêmes coups et ne succomba point. Ces barbares avaient incendié ses temples, ses monastères, égorgé ses fidèles; il parvint bientôt à les adoucir, et en fit de généreux chrétiens. Et lorsque l'invasion musulmane menaça le monde d'une barbarie éternelle, ces barbares convertis au Crucifié la répoussèrent dans une lutte de plusieurs siècles, et sauvèrent ainsi la civilisation.

Avant cela, une lutte encore plus étrange avait eu lieu. L'univers avait été vaincu par l'empire romain : l'empire romain dans toute sa force attaque le christianisme naissant, attaque le christianisme dans toute sa faiblesse, et il l'attaque par tous les moyens de la violence et de la séduction. Les chrétiens ne repoussent point la force par la force ; plusieurs d'entre eux, à la vue des supplices, renoncent au Christ ; un plus grand nombre y meurent, en le confessant Dieu. Et l'empire romain, après avoir ainsi tué pendant trois siècles, se déclare vaincu, abaisse ses aigles et ses faisceaux devant le Crucifié, et l'adore comme un Dieu, avec les chrétiens, plus nombreux que jamais.

Qu'ainsi en soit, des auteurs païens nous l'apprennent. La dixième année de l'empire de Néron, un incendie consuma les deux tiers de la ville de Rome. On crut que l'empereur était la cause de cet embrasement. Il fit tout au monde pour s'en disculper. « Mais, dit Tacite, ni les secours humains, ni les largesses du prince, ni les expiations religieuses, ne pouvaient rien contre les bruits infamants, que l'incendie avait été commandé. Pour détruire ces bruits, Néron mit en avant des coupables, et fit souffrir les plus cruelles tortures à des gens haïs pour leurs infamies, que le vulgaire appelait chrétiens. Le Christ, qui leur donna son nom, avait été puni du dernier supplice, sous le règne de Tibère, par le procurateur Ponce-Pilate. Mais cette exécrable superstition, réprimée pour le moment, se débordait de nouveau, non-seulement dans la Judée, où le mal avait pris sa source, mais jusque dans Rome même, où viennent enfin se rendre et se grossir tous les déréglements et tous les crimes. On se saisit d'abord de ceux qui s'avouaient chrétiens; et, ensuite, sur leur déposition, d'une multitude immense, qui fut moins convaincue de l'incendie

que de la haine du genre humain. A leur supplice on ajoutait la dérision; on les enveloppait de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par des chiens; on les attachait en croix, ou l'on enduisait leurs corps de résine, et l'on s'en servait la nuit comme de flambeaux pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres jardins pour ce spectacle; il y ajouta les jeux du cirque, se mêlant parmi le peuple, en habit de cocher, ou conduisant des chars. Aussi, quoique coupables et dignes des derniers supplices, on se sentit ému de compassion pour ces victimes, parce qu'elles semblaient immolées, non pas à l'utilité publique, mais à la cruauté d'un seul.

Ainsi parle Tacite [1]. Il y avait donc, la dixième année de l'empire de Néron, trente-un ans après la mort de Jésus-Christ, une multitude immense de chrétiens à Rome. Quant aux infamies qui leur étaient vaguement imputées, un autre païen, un proconsul, va nous apprendre ce qu'il en était.

Quarante ans après la persécution de Néron, soixante-dix ans après la mort de Jésus-Christ, Pline le Jeune, gouverneur de la Bithynie, écrivit à l'empereur Trajan : « Je me fais un devoir, seigneur, de vous consulter sur tous mes doutes. Car qui peut mieux, ou fixer mon incertitude, ou instruire mon ignorance ? Je n'ai jamais assisté aux procès des chrétiens. C'est pourquoi je ne sais ni ce que l'on y punit ou ce que l'on y recherche, ni jusqu'où. Et je n'ai pas médiocrement hésité, s'il y a quelque différence entre les âges, si ceux de l'âge le plus tendre ne doivent point être distingués des personnes déjà formées ? Y a-t-il pardon pour le repentir ? ou ne sert-il de rien de n'être plus chrétien, quand on l'a été une fois ? Ce que l'on punit, est-ce le nom seul, ne fût-il accompagné d'aucun crime ; ou bien, sont-ce les crimes attachés au nom ? Cependant, à l'égard de ceux qui m'ont été déférés comme chrétiens, voici le mode que j'ai suivi : Je les ai interrogés, s'ils étaient chrétiens. Ceux qui le confessaient, je les ai interrogés une seconde et une troisième fois, les menaçant du supplice; ceux qui persévéraient, je les y ai fait conduire. Car je n'ai point douté, quoi que pût être ce qu'ils confessaient, qu'au moins il ne fallût punir l'opiniâtreté et l'obstination inflexible. Il y en a eu d'autres d'une semblable frénésie, que j'ai notés pour être envoyés à Rome, parce qu'ils étaient citoyens romains. Bientôt les accusations s'étendirent, comme il est ordinaire, et plusieurs cas se sont présentés. On a proposé un libelle sans nom d'auteur, contenant les noms d'un grand nombre qui niaient d'être chrétiens ou de l'avoir été. Comme ils invoquaient les dieux avec moi, et offraient de l'encens

[1] *Annal.*, l. 15, n. 44.

t du vin à votre image, que j'avais fait apporter exprès avec les statues des divinités, et que, de plus, ils maudissaient le Christ, j'ai cru devoir les renvoyer. Car on dit qu'on ne peut contraindre à rien de semblable ceux qui sont véritablement chrétiens. D'autres, nommés par le dénonciateur, ont dit qu'ils étaient chrétiens, et l'ont nié aussitôt; il y en eut qui dirent qu'ils l'avaient été, mais qu'ils ne l'étaient plus, les uns depuis trois ans, les autres depuis un plus grand nombre d'années, quelques-uns depuis plus de vingt. Tous ont adoré et votre image et les simulacres des dieux : les mêmes ont également maudit le Christ.

« Au reste, voici à quoi ils affirmaient que se réduisait leur faute ou leur erreur : qu'ils avaient coutume de s'assembler un certain jour avant le lever du soleil, et de dire ensemble à deux chœurs, un cantique en l'honneur du Christ, comme d'un Dieu; qu'ils s'obligeaient par serment, non à aucun crime, mais à ne commettre ni larcin, ni vol, ni adultère, à ne point manquer à la foi promise, à ne point nier un dépôt qu'on leur eût confié; qu'après cela, ils avaient coutume de se séparer, et ensuite de se rassembler de nouveau pour prendre un repas, mais commun et innocent; que même ils avaient cessé de le faire depuis mon édit, par lequel, suivant vos ordres, j'avais défendu les associations. J'ai cru d'autant plus nécessaire, pour en savoir la vérité, de faire donner la question à deux femmes esclaves, que l'on disait y avoir servi. Mais je n'ai trouvé autre chose qu'une superstition mal réglée et excessive. C'est pourquoi, suspendant l'affaire, je me suis empressé de vous consulter. La chose m'a paru digne de consultation, principalement à cause du nombre de ceux qui se trouvent exposés. Car on met en péril un grand nombre de tout âge, de toute condition et de tout sexe. Parce que cette superstition a infecté non-seulement les villes, mais les bourgades et les campagnes. Il semble cependant qu'on peut l'arrêter et la guérir. Du moins, il est constant qu'on a recommencé à fréquenter les temples presque abandonnés, à célébrer des sacrifices solennels après une longue interruption; et que l'on vend partout des victimes, qui trouvaient auparavant très-peu d'acheteurs. D'où l'on peut aisément conclure la multitude de personnes qui se peut ramener, si on donne lieu au repentir. »

Ainsi écrivait Pline. Trajan lui répondit : « Vous avez suivi la conduite que vous deviez, mon cher Pline, dans les causes de ceux qui vous ont été déférés comme chrétiens. Car on ne peut rien établir en général, qui ait comme une forme certaine. Il ne faut pas les rechercher; mais s'ils sont dénoncés et convaincus, il faut les punir. En sorte, toutefois, que quiconque dira qu'il n'est pas chrétien, et le

montrera en effet, sacrifiant à nos dieux, obtiendra le pardon par on repentir, quelque suspect qu'il ait été par le passé. Quant aux libelles proposés sans nom d'auteur, ils ne doivent avoir lieu en aucune espèce d'accusation. Car cela est d'un très-mauvais exemple, et n'est pas de notre siècle [1]. »

Ainsi donc, avant le gouvernement de Pline dans le Pont et la Bithynie, soixante ou soixante-dix ans après la mort de Jésus-Christ, le culte des idoles était abandonné dans ces provinces; les chrétiens y étaient en grand nombre, et dans les villes, et dans les bourgades, et dans les campagnes; ils adoraient le Crucifié comme un Dieu; ils s'engageaient, non à aucun crime, mais à toutes les vertus; et cependant Pline, ce philosophe, ce littérateur si poli, les faisait cruellement torturer, les mettait à mort, parce qu'ils ne voulaient plus adorer les dieux de l'empire, un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mercure voleur; parce qu'ils ne voulaient plus adorer l'empereur lui-même, Trajan, qui déshonorait ses grandes qualités par la plus crapuleuse ivrognerie et la plus infâme débauche. Et Trajan, le meilleur des empereurs romains, trouva que le philosophe Pline faisait bien.

Voici donc le problème réduit à sa plus simple expression. Un Juif crucifié établit après sa mort une société religieuse dans l'univers; et trente ans après sa mort, Tacite nous en est témoin, cette société compte une multitude immense de disciples, jusque dans la capitale de l'empire romain; et soixante-dix ans après sa mort, Pline nous en est témoin dans sa lettre à Trajan, cette société a un si grand nombre de sectateurs dans les provinces reculées du Pont et de la Bithynie, que le culte des idoles y est abandonné; et trois cents ans après sa mort, cette société triomphe de l'empire romain par sa patience, et assemble son premier concile général qui fixe à jamais la foi des siècles et des peuples; et six cents ans après sa mort, cette société reçoit dans son sein et enfante à la civilisation les peuples barbares qui viennent de renverser l'empire de Rome idolâtre; et aujourd'hui, dix-neuf siècles après sa mort, cette société est encore là, également victorieuse et du paganisme, et de l'hérésie, et de l'impiété, et de la barbarie, et de la fausse science : elle est là, continuant à enseigner, à professer par tout l'univers une hauteur de doctrine, une perfection de morale, dont les plus sublimes des anciens philosophes apercevaient à peine quelque lueur. Comment expliquer cela? Comment y découvrir des causes proportionnées aux effets?

[1] *Plin., Epist.*, l. 10, ep. 97 et 98.

Les Juifs, dans les histoires qu'ils ont faites de Jésus-Christ, racontent « qu'il naquit de Marie, à Bethléhem; qu'il se retira dans la haute Galilée et y demeura plusieurs années; qu'il déroba dans le temple le nom ineffable de Jéhova, et, par la vertu de ce nom, opérait toutes sortes de miracles; qu'il disait : Ma mère m'a enfanté sans cesser d'être vierge; je suis le Fils de Dieu, c'est moi qui ai créé le monde; c'est de moi qu'Isaïe a parlé lorsqu'il a dit : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et elle le nommera Emmanuel. Ils racontent que, pour prouver ce qu'il disait, il ressuscita des morts, guérit des lépreux, et fut adoré de plusieurs qui lui dirent : Vous êtes véritablement le Fils de Dieu; qu'il entra triomphant à Jérusalem, monté sur un âne, et qu'il criait au peuple : Je suis celui dont le prophète Zacharie a prédit la venue en ces termes : Voici votre roi qui viendra à vous, ce roi juste et sauveur; il est pauvre et monté sur un âne. Que les sages et les sénateurs ayant résolu de le faire mourir, Judas, qui s'était mis parmi ses disciples, le leur livra pendant les fêtes de Pâque; que Jésus, ayant été pris, fut condamné par le grand et le petit sanhédrin, attaché à une colonne de marbre, fouetté et couronné d'épines; qu'ayant eu soif, il demanda un peu d'eau, et on lui donna du vinaigre. L'ayant bu, il poussa un grand cri, et dit : C'est de moi que David, mon aïeul, a écrit : Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et du vinaigre pour étancher ma soif. Il se mit ensuite à pleurer, et dit en se plaignant : Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Les sages lui dirent : Si tu es le Fils de Dieu, pourquoi ne te délivres-tu pas de nos mains? Jésus répondit : Mon sang doit expier les péchés des hommes, ainsi que l'a prédit Isaïe par ces mots : Sa blessure sera notre salut. Enfin, il fut pendu, et son corps enterré sur le soir. Le troisième jour, ses disciples étant venus au tombeau et n'y ayant pas trouvé son corps, ils se mirent à crier : Il n'est pas dans le tombeau; il est monté au ciel, comme il nous l'a dit pendant qu'il était vivant. C'est que Judas avait enlevé le corps pour se moquer d'eux.

« Cependant douze hommes, qui se disaient les envoyés du pendu, parcouraient les royaumes pour lui faire des sectateurs. Ils s'attachèrent un grand nombre de Juifs, parce qu'ils avaient beaucoup d'autorité et qu'ils confirmaient la religion de Jésus. Les sages, affligés de ce progrès, recoururent à Dieu, et lui dirent : Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous que les Nazaréens prévalent contre nous, et qu'ils massacrent un nombre infini de vos serviteurs? Nous ne sommes plus qu'un très-petit nombre. Alors Simon-Céphas, qui avait beaucoup d'autorité parmi les Nazaréens, parce qu'il ressuscitait des morts et faisait d'autres miracles, dit aux Nazaréens assemblés dans

l'Alcoran [1] : Nous avons mis dans le cœur des disciples de Jésus la compassion et la miséricorde. Julien l'Apostat, mettant tout en œuvre pour relever l'idolâtrie, proposait pour modèle, aux prêtres de ses faux dieux, la charité et les vertus des Galiléens [2]. Mais la question est toujours : Comment un Juif crucifié a pu opérer tout cela après sa mort? Cela est-il naturel? cela est-il dans les forces humaines?

Voici ce qu'en ont pensé deux hommes non suspects. Le premier est, comme Gibbon, un protestant devenu catholique, puis apostat, puis chef de l'incrédulité moderne. Bayle dit donc : « L'Évangile prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne laissa pas de s'établir en peu de temps par toute la terre. C'est un fait que personne ne peut nier, et qui prouve que c'est l'ouvrage de Dieu [3]. »

Ainsi parle Bayle ; et Rousseau, de Genève, autre protestant devenu catholique, puis apostat, puis incertain de ce qu'il voulait être, n'était pas moins frappé de ce fait merveilleux.

« Après la mort de Jésus-Christ, dit-il, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple; ils prêchaient sans art, mais avec un cœur pénétré; et de tous les miracles dont Dieu honorait leur foi, le plus frappant était la sainteté de leur vie. Leurs disciples suivirent cet exemple, et le succès fut prodigieux. Les prêtres païens alarmés firent entendre aux princes que l'État était perdu, parce que les offrandes diminuaient. Les persécutions s'élevèrent, et les persécuteurs ne firent qu'accélérer le progrès de cette religion qu'ils voulaient étouffer. Tous les chrétiens couraient au martyre, tous les peuples couraient au baptême : l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel [4]. »

Voilà donc trois hommes qui se sont efforcés toute leur vie à expliquer l'établissement du christianisme par des causes naturelles et humaines ; et cependant ces trois hommes ne l'expliquent que par des causes surnaturelles et divines : l'un reconnaît que c'est un prodige continuel; l'autre, que c'est l'ouvrage de Dieu ; le troisième, que c'est l'effet d'un pouvoir miraculeux. Encore n'envisageaient-ils point ce grand problème dans les termes précis de son incommensurable antithèse : un Juif crucifié, et la société chrétienne. La chose eût été beaucoup plus frappante.

En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un Juif crucifié, il est inexplicable

[1] *Alcoran*, c. 57. — [2] Bullet, *Hist. de l'établ. du christ., prouvée par les seuls auteurs juifs et païens.* — [3] Bayle, *Dict. crit.*, art. *Mahomet*, remarque O. — [4] *Réponse au roi de Pologne.*

ue ses apôtres, du moins après sa mort, aient cru en lui ; aient ru qu'il fût le Messie, le Fils de Dieu ; cru qu'il était ressuscité 'entre les morts, qu'il leur avait apparu pendant quarante jours, u'il était monté au ciel, qu'il leur avait envoyé le Saint-Esprit. Il st inexplicable qu'ils aient tenté de persuader ces choses, et aux uifs qui avaient demandé sa mort, et aux Romains qui l'avaient ttaché à la croix. Il est inexplicable qu'ils aient persévéré à affirmer es choses, et à Jérusalem, et dans la Judée, et dans le Pont, et lans la Bithynie, et dans la Grèce, et dans l'Italie, et à Rome nême, au milieu des persécutions, des outrages, des chaînes, des upplices. Il est inexplicable qu'ils aient persuadé ces choses, et aux Iuifs, et aux Romains, et aux Grecs, et aux barbares, jusqu'à sacriier leurs biens et leur vie pour cette croyance. Il est inexplicable ju'il soit sorti de là une société dont ses ennemis mêmes n'ont pu s'empêcher d'admirer la morale, les vertus, le gouvernement; une société qui a sauvé et régénéré le monde, et qui embrasse toute la terre; une société qui triomphe de tout, de la ruse et de la violence, de la prospérité et de l'adversité, du savoir et de la barbarie, des temps et des lieux, et qui seule survit à tout ce qui l'attaque jamais. En un mot, tout ce que nous apprend l'histoire, tout ce que nous voyons de nos yeux est inexplicable. Non-seulement cela est inexplicable, mais cela est absurde, contradictoire. Il y a, entre ces deux termes du problème, un Juif crucifié, et la société chrétienne, non plus seulement une opposition inconciliable, mais un abîme d'absurdité et de contradiction.

Si, au contraire, ce Juif crucifié est en même temps le Messie annoncé par les prophètes; si ce Fils de l'homme est en même temps le Fils de Dieu ; s'il a dit qu'il l'était, et qu'il l'ait prouvé par des miracles; s'il a prédit qu'il mourrait sur la croix, qu'il ressusciterait d'entre les morts, qu'il monterait au ciel, qu'il enverrait le Saint-Esprit, et qu'il ait tenu sa parole : alors, mais seulement alors, tout s'explique. Alors on conçoit que les apôtres aient cru en lui ; alors on conçoit qu'ils aient prêché sa résurrection et sa divinité par toute la terre, et qu'ils se soient réjouis de souffrir pour lui toute sorte d'outrages; alors on conçoit que l'univers soit devenu chrétien; alors on conçoit que la société chrétienne triomphe de tous les obstacles, et qu'elle surpasse de si haut les plus hautes idéalités de Platon et de Socrate.

En un mot, si l'Ancien et le Nouveau Testament sont vrais, l'on conçoit, l'on s'explique ce que nous voyons, l'univers aux pieds d'un Juif crucifié. Mais si l'Ancien et le Nouveau Testament ne sont pas vrais, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, ce que nous voyons, l'univers

aux pieds d'un Juif crucifié, est inexplicable; ce que nous voyons est absurde, ce que nous voyons contredit toutes les lois de l'intelligence; il faut désespérer de jamais rien comprendre, et étouffer la raison humaine.

De là cette conclusion : à raisonner d'après ces deux faits incontestables, Jésus-Christ est un Juif crucifié et l'univers est chrétien, la manière la plus naturelle d'expliquer le christianisme et son histoire, ou plutôt la seule manière naturelle, la seule qui soit conforme à la nature des choses, la seule qui réponde à l'idée de cause et d'effet, la seule qui satisfasse aux lois du raisonnement; c'est celle que nous raconte l'Évangile, celle que nous avons vue et que nous verrons; c'est que le Christ a été annoncé par les prophètes; c'est que le Christ a fait des miracles; c'est que le Christ est Dieu !

Ainsi donc, les prophéties, les miracles, la divinité de Jésus-Christ, bien loin d'être une difficulté, sont, au contraire, la solution d'une difficulté autrement insoluble, la conciliation nécessaire de deux faits autrement contradictoires et destructifs de la raison humaine.

Faut-il ajouter encore que les principaux faits de l'Évangile sont avoués par les mahométans, par les païens et par les Juifs?

Les mahométans, dans leur Alcoran, reconnaissent Jésus-Christ comme le Verbe de Dieu et le Messie né miraculeusement de l'immaculée Vierge Marie, qu'ils appellent la *source de toute pureté ;* et ils le révèrent comme un grand prophète qui avait l'Esprit de Dieu, ressuscitait les morts, est monté au ciel pour venir à la fin du monde juger tous les hommes, et à qui appartient la justification de l'âme et la conversion du pécheur [1]; tellement que, dans le code pénal des Turcs, il y a peine *de mort, sans rémission ni délai,* contre quiconque *nierait la mission divine de Jésus-Christ* [2].

Les païens, comme Julien l'Apostat, Hiéroclès, Celse, Porphyre, dans les écrits mêmes qu'ils ont faits contre la religion chrétienne, s'accordent à dire que Jésus-Christ est né d'une pauvre femme de la Judée, qu'il fut lui-même un pauvre artisan, qu'il s'enfuit en Égypte; que, revenu dans son pays, il assembla une troupe de pêcheurs, gens sans lettres, grossiers, ignorants ; qu'il se donnait pour Dieu, enseignait une morale dure et austère, et fut attaché à la croix; qu'enfin, lui et ses disciples faisaient des miracles, guérissaient les malades; seulement ils attribuent ces miracles à la magie, toujours à un pouvoir surhumain [3].

[1] Voyez *Bibliothèq. orient.*, par d'Herbelot, particulièrement les articles *Issa* et *Miriam*, et l'*Alcoran*, traduit par Du Ryer, entre autres le chap. intitulé *Marie.* — [2] *Tableau général de l'empire ottoman*, par M. d'Ohsson, t. 3, in-fol. — [3] Bullet, *Hist. de l'établissement du christianisme.*

Les Juifs, dans les histoires qu'ils ont faites de Jésus-Christ, racontent « qu'il naquit de Marie, à Bethléhem; qu'il se retira dans la haute Galilée et y demeura plusieurs années; qu'il déroba dans le temple le nom ineffable de Jéhova, et, par la vertu de ce nom, opérait toutes sortes de miracles; qu'il disait : Ma mère m'a enfanté sans cesser d'être vierge; je suis le Fils de Dieu, c'est moi qui ai créé le monde; c'est de moi qu'Isaïe a parlé lorsqu'il a dit : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et elle le nommera Emmanuel. Ils racontent que, pour prouver ce qu'il disait, il ressuscita des morts, guérit des lépreux, et fut adoré de plusieurs qui lui dirent : Vous êtes véritablement le Fils de Dieu; qu'il entra triomphant à Jérusalem, monté sur un âne, et qu'il criait au peuple : Je suis celui dont le prophète Zacharie a prédit la venue en ces termes : Voici votre roi qui viendra à vous, ce roi juste et sauveur; il est pauvre et monté sur un âne. Que les sages et les sénateurs ayant résolu de le faire mourir, Judas, qui s'était mis parmi ses disciples, le leur livra pendant les fêtes de Pâque; que Jésus, ayant été pris, fut condamné par le grand et le petit sanhédrin, attaché à une colonne de marbre, fouetté et couronné d'épines; qu'ayant eu soif, il demanda un peu d'eau, et on lui donna du vinaigre. L'ayant bu, il poussa un grand cri, et dit : C'est de moi que David, mon aïeul, a écrit : Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et du vinaigre pour étancher ma soif. Il se mit ensuite à pleurer, et dit en se plaignant : Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Les sages lui dirent : Si tu es le Fils de Dieu, pourquoi ne te délivres-tu pas de nos mains? Jésus répondit : Mon sang doit expier les péchés des hommes, ainsi que l'a prédit Isaïe par ces mots : Sa blessure sera notre salut. Enfin, il fut pendu, et son corps enterré sur le soir. Le troisième jour, ses disciples étant venus au tombeau et n'y ayant pas trouvé son corps, ils se mirent à crier : Il n'est pas dans le tombeau; il est monté au ciel, comme il nous l'a dit pendant qu'il était vivant. C'est que Judas avait enlevé le corps pour se moquer d'eux.

« Cependant douze hommes, qui se disaient les envoyés du pendu, parcouraient les royaumes pour lui faire des sectateurs. Ils s'attachèrent un grand nombre de Juifs, parce qu'ils avaient beaucoup d'autorité et qu'ils confirmaient la religion de Jésus. Les sages, affligés de ce progrès, recoururent à Dieu, et lui dirent : Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous que les Nazaréens prévalent contre nous, et qu'ils massacrent un nombre infini de vos serviteurs? Nous ne sommes plus qu'un très-petit nombre. Alors Simon-Céphas, qui avait beaucoup d'autorité parmi les Nazaréens, parce qu'il ressuscitait des morts et faisait d'autres miracles, dit aux Nazaréens assemblés dans

leur métropole : Jésus, dont je suis l'envoyé, m'a ordonné de venir vers vous ; promettez-moi avec serment de faire tout ce que je vous commanderai. Nous le ferons, s'écrient-ils. Alors Simon leur dit : Il faut que vous sachiez que ce pendu a été l'ennemi des Juifs et de leur loi, et que, suivant la prophétie d'Osée, ils ne sont pas son peuple. Quoiqu'il soit en son pouvoir de les détruire en un moment, il ne veut pas le faire ; mais il désire, au contraire, qu'ils restent sur la terre, pour qu'ils soient un monument éternel de son supplice. Au reste, Jésus n'a souffert que pour vous racheter de l'enfer ; et il vous commande, par ma bouche, de ne point faire de mal aux Juifs, de leur faire, au contraire, tout le bien qui dépendra de vous. Ils lui répondirent : Nous exécuterons ponctuellement tout ce que vous nous avez ordonné ; nous vous demandons seulement de demeurer avec nous : J'y resterai, leur dit-il, si vous voulez me bâtir une tour au milieu de la ville, pour me servir de logement. On lui bâtit une tour, dans laquelle il s'enferma, vivant de pain et d'eau, l'espace de six ans, au bout desquels il mourut, et fut enterré dans cette même tour, comme il l'avait ordonné. On voit encore à Rome cette tour, qu'on appelle *Péter*, qui est le nom d'une pierre, parce que Simon était assis sur une pierre, jusqu'au jour de sa mort [1]. »

Voilà un abrégé textuel de l'histoire de Jésus-Christ, telle que les rabbins l'ont arrangée, et que les Juifs ont coutume de la lire manuscrite, la nuit de Noël, pour blasphémer le Sauveur. A part les insinuations impies et quelques circonstances ridicules, comme, que le pendu fut attaché à un tronc de chou, attendu qu'il avait enchanté tous les arbres et que tous se rompaient lorsqu'on voulait l'y clouer, on voit dans ce récit ennemi les mêmes faits que dans l'Évangile. On y voit jusqu'au voyage de saint Pierre à Rome, et la reconnaissance que doivent les Juifs à la protection des papes.

Si l'on considère les aveux que renferme cette histoire rabbinique, ainsi que d'autres pareilles qui ont cours parmi les Juifs, l'on ne s'étonnera point de ce qu'on lit dans Josèphe. Cet auteur écrivait, environ soixante ans après la mort de Jésus-Christ, et peu avant le règne de Trajan. Nous avons vu par Tacite et par Pline, que le Christ et les chrétiens étaient fort connus alors des Romains. Le but que se propose l'historien juif, est de relever la gloire de sa nation. Dans cette vue, il ne craint pas de dissimuler certaines choses qu'il pensait devoir faire une impression défavorable dans l'esprit des lecteurs, comme le massacre des Sichémites par les enfants de Jacob ; tandis que, de l'autre côté, il applique à Vespasien les oracles qui

[1] Toldoth Jesu. Bullet.

annonçaiant les grandeurs du Messie. De son temps il y avait un grand nombre de Juifs à demi chrétiens, comme les Nazaréens et les Ébionites, qui reconnaissaient Jésus-Christ pour le Messie, et avouaient ses miracles et sa résurrection. D'ailleurs, la séparation des Juifs et des chrétiens n'était point encore complète ; et, dans l'esprit des gentils, les chrétiens passaient encore pour une branche du judaïsme. Il était donc dans les intérêts de Josèphe, d'en parler comme il fait dans ce passage.

Après avoir raconté une sédition sous le gouvernement de Pilate, il ajoute : « En ce temps exista Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler homme ; car il faisait des œuvres merveilleuses, et fut le docteur des hommes qui reçoivent la vérité avec plaisir. Il s'attacha beaucoup de disciples et d'entre les Juifs et d'entre les gentils. Celui-ci était le Christ. Pilate l'ayant condamné à la croix, sur les poursuites des premiers de notre nation, ceux qui l'avaient aimé d'abord ne cessèrent point pour cela. Car le troisième jour il leur apparut de nouveau vivant : les divins prophètes avaient dit de lui ces choses merveilleuses et une infinité d'autres; la tribu des chrétiens, qui ont pris de lui leur nom, n'a pas défailli jusqu'à nos jours [1]. »

Ce passage, que nous avons traduit le plus littéralement possible, se trouve dans tous les manuscrits : il a été cité tout au long par Eusèbe, saint Jérôme et un grand nombre d'autres anciens. Tout prouve qu'il est authentique. Pour y trouver de la difficulté, il faut y en mettre. C'est ce qu'ont fait certains critiques protestants. Ils s'étonnent qu'un Juif dise de Jésus, qu'il était le Christ. Cependant rien de plus simple. Comme nous le voyons par Tacite, Suétone et Pline, tout le monde connaissait alors ce personnage extraordinaire sous le nom de Christ. Josèphe ayant commencé d'en parler sous le nom de Jésus, il était naturel d'ajouter que ce Jésus était le Christ, connu de tout le monde, et dont les chrétiens avaient pris leur nom. Il n'est pas dit que Josèphe le reconnût pour le Messie annoncé par les prophètes. Cela fût-il, il n'aurait encore parlé que comme les Juifs Ébionites. Quand il doute si on devait l'appeler un homme, ce n'est pas qu'il pensât qu'on dût l'appeler Dieu, mais prophète [2]. Il ne dit pas précisément qu'il soit ressuscité, mais qu'il apparut vivant le troisième jour. Crût-il même sa résurrection, avec les Juifs Ébionites, il pouvait n'en rester pas moins Juif. Finalement, lorsqu'on pense, d'un côté, aux histoires que les rabbins ont faites de Jésus-Christ, et de l'autre, aux circonstances dans lesquelles Josèphe écrivait, il n'y a rien que de naturel dans ce qu'il dit.

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 18, c. 4. — [2] Josèphe emploie le mot ἀνήρ, *vir*, et non pas ἄνθρωπος, *homo*.

Mais pourquoi nous arrêter à ces minuties de critique, lorsque le genre humain tout entier se lève pour nous apprendre que le médiateur, après avoir été attendu pendant quatre mille ans, est venu depuis environ dix-huit siècles, et que ce médiateur est Jésus-Christ?

C'est un fait que, depuis le commencement du monde, toutes les nations de la terre attendaient un Roi, un Législateur, un Saint, un Sauveur, un Médiateur, un Réparateur de toutes choses; et même qu'elles s'attendaient à le voir paraître, il y a dix-huit siècles, et dans la Judée. Outre les preuves que nous avons déjà vues ailleurs, nous avons le témoignage non suspect de Suétone et de Tacite, parmi les anciens; et de trois incrédules, Boulanger, Voltaire et Volney, parmi les modernes.

D'abord Suétone, ainsi que Tacite, rapporte dans la vie de Vespasien, qu'*une antique et constante tradition répandue dans tout l'Orient annonçait qu'il devait en ce temps-là sortir de la Judée le Dominateur du monde.* « Les Romains, dit Boulanger, tout républicains qu'ils étaient, attendaient, du temps de Cicéron, un roi prédit par les sibylles, comme on le voit dans le livre *de la Divination* de cet orateur philosophe : les misères de leur république en devaient être les annonces, et la monarchie universelle la suite. » Puis il montre que l'attente de ce personnage extraordinaire était partagée, non-seulement par les *Hébreux*, mais encore par les *Grecs*, les *Égyptiens*, les *Chinois*, les *Japonais*, les *Siamois*, les *Américains*, les *Mexicains*. « *Enfin*, conclut-il, *il n'y a aucun peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce* [1]. » Voltaire atteste la même chose, et, de plus, il montre de quel côté les divers peuples attendaient ce Désiré de toutes les nations. Voici ses paroles : « C'était, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et chez les Chinois, que le *Sage* viendrait de l'Occident. L'Europe, au contraire, disait qu'il viendrait de l'Orient. Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un Sage [2]. » Voilà ce que dit Voltaire. Sur quoi il est aisé de remarquer que la Judée, d'où, selon Tacite et Suétone, devait sortir ce Dominateur du monde, est précisément à l'occident des Indiens et des Chinois, et à l'orient de l'Europe. Le témoignage de Volney est conforme aux autres. De plus, il nous rappelle encore sous quels titres ou qualités la croyance universelle attendait le Sauveur du monde. Voici ses paroles : « Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs (à l'ère chrétienne) avaient répandu dans toute l'Asie la

[1] *Recherches sur l'orig. du desp. orient.*, sect. 10. — [2] *Addition à l'Hist. gén.*, p. 15, édit. de 1763.

croyance d'un *grand Médiateur* qui devait venir, d'un *Juge final*, d'un *Sauveur futur, Roi, Dieu conquérant et législateur*, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre et délivrerait les hommes de l'empire du mal [1]. »

Ainsi donc, pendant quatre mille ans, tous les peuples attendaient le médiateur avec une espérance toujours croissante, jusqu'il y a dix-huit siècles, que Jésus-Christ est venu se faire reconnaître pour le Sauveur attendu ; et, depuis ce moment, du moins dès qu'il entend parler de Jésus-Christ, aucun peuple ne l'attend plus. En sorte que, depuis dix-huit siècles, tous les peuples, sans exception, s'accordent à proclamer, ou bien que le médiateur est venu, et qu'il est Jésus-Christ ; ou bien que le genre humain tout entier s'est trompé en attendant ce médiateur pendant quatre mille ans, et en cessant de l'attendre depuis que Jésus-Christ a paru sur la terre ; c'est-à-dire, depuis dix-huit siècles, tous les peuples du monde s'accordent à proclamer hautement que Jésus-Christ est le médiateur attendu si longtemps, ou bien qu'il faut nier la raison humaine. Quant aux peuples tout à fait sauvages, comme les cannibales et autres anthropophages, qui ne deviennent hommes qu'en devenant chrétiens, qui ne sortent de leur profond abrutissement qu'à mesure qu'ils commencent à connaître cet Homme-Dieu et à croire en lui, ils lui rendent par là même un témoignage encore plus éclatant.

Enfin les Juifs, plus que tous les autres peuples, s'attendaient à voir paraître le Messie, il y a dix-huit siècles ; aussi, lorsqu'à cette époque Jésus-Christ parut, une grande partie d'entre eux le reconnurent pour le Sauveur attendu, d'autres prirent pour lui divers personnages plus ou moins connus dans l'histoire ; et si maintenant les restes des Juifs attendent encore sans plus fixer aucun terme, ils n'en conviennent pas moins avec tout l'univers que les temps où le médiateur a dû venir, selon les prophètes, sont accomplis depuis environ dix-huit cents ans ; en outre, cette vaine attente et ce prodigieux aveuglement de leur part ayant été prédits par les mêmes prophètes qui ont annoncé l'époque, les circonstances et les suites de la venue du Messie, bien loin d'être une difficulté, sont une preuve de plus, et une preuve toujours subsistante. Dans le vrai, les Juifs n'attendent plus que le Messie vienne, mais seulement qu'il se manifeste ; ils conviennent généralement qu'il est venu dans les temps prédits par les prophètes, mais qu'il reste caché à cause de leurs péchés, et que le prophète Élie le manifestera : ce qui est très-vrai. Le Messie est venu,

[1] *Ruines*, p. 226.

mais il reste caché pour eux à cause de leurs péchés, et Élie viendra le leur faire reconnaître.

Ainsi les principaux faits de l'Évangile sont prouvés indépendamment de l'Évangile, et par le contraste du genre humain qui a attendu pendant quatre mille ans, et qui depuis dix-huit cents ans n'attend plus ; et par le témoignage des mahométans, des païens et des Juifs ; et par la conséquence nécessaire de ces deux faits incontestables, Jésus-Christ est un Juif crucifié, et l'univers est chrétien.

Avec quelle foi et quel amour ne lirons-nous donc pas l'Évangile même? l'Évangile, dont un homme non suspect a dit : « Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, le plus utile de tous à quiconque même ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur, et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage, jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant [1]. » Si l'impie parle ainsi de l'Évangile, que fera donc le chrétien?

Pour l'homme de bonne volonté, qui cherche Dieu avec humilité de cœur, l'Évangile porte avec lui-même sa preuve. L'esprit de vérité, de charité, de vie et d'amour, y respire à chaque page. Les apôtres y racontent, avec une candeur et une simplicité inimitables, leurs propres défauts, leurs propres fautes, les souffrances, les humiliations de leur maître, sans aucune invective contre ses ennemis. Il y a quelquefois dans leurs récits des différences, comme celle des deux généalogies, qu'auraient certainement évitées ou expliquées des auteurs qui se seraient concertés ensemble. On voit que chacun écrivait de l'abondance de son cœur et de l'abondance des choses, non comme faisant un livre, mais un souvenir de piété pour des amis et des frères, dont la mémoire suppléait aux lacunes. En effet, la tradition nous apprend que saint Matthieu écrivit ainsi son Évangile pour les chrétiens de la Palestine, saint Marc pour les chrétiens de Rome, saint Luc pour les chrétiens de la Grèce, et saint Jean pour ceux de l'Asie Mineure. Les personnes, les circonstances étant différentes, il n'est pas étonnant que, sur une multitude infinie de choses à dire, l'un dise ce que n'a pas dit un autre, ou qu'il dise les mêmes choses, mais dans un ordre différent. En quoi tous les apôtres s'accordent, c'est à donner leur vie pour attester ce qu'ils ont vu et entendu. Quelqu'un a dit : Je crois volontiers des témoins qui se font égorger. Tout le monde pensera de même.

[1] Rousseau, *Réponse au roi de Pologne.*

Lisons donc avec foi et amour, méditons jour et nuit ce livre divin ; ce livre, écrit par des témoins oculaires qui l'ont signé de leur sang, reçu en dépôt par d'autres témoins qui n'ont cessé de le publier par toute la terre ; ce livre, pour lequel sont morts plus de témoins qu'il n'y a de lettres dans toutes ses pages ; ce livre, dont la simple lecture a arraché ces paroles d'admiration à un des chefs de l'incrédulité moderne : « Je vous avoue que la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tout le prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au Fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on la morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice ; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa patrie ; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme [1], la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples [2]. La mort de Socrate,

[1] Tous les philosophes du dernier siècle ont déclamé avec un *fanatisme furieux* contre les Juifs. Ce peuple les embarrasse. — [2] Est-ce à cause qu'il rendait seul un culte au vrai Dieu, qu'il était *le plus vil de tous les peuples ?*

philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu [1]. »

Après ces témoignages non suspects, nous ne citerons plus qu'un seul homme, mais un de ces hommes bien rares, que la Providence suscite de loin en loin pour châtier et réformer les peuples et les rois, et changer la face de l'univers; un homme qui, dans l'histoire de l'humanité, marche à la suite de Nabuchodonosor, de Cyrus, d'Alexandre, de César, de Charlemagne. Cet homme est Napoléon. Après qu'il eut servi à Dieu de verge de fer pour briser ou relever les rois et les trônes, il osa mettre la main sur l'Église de Dieu. Bientôt il se vit brisé lui-même, et jeté sur un rocher solitaire de l'Océan. Là, considérant à loisir toute la différence qu'il y a des œuvres de l'homme à l'œuvre de Dieu, il en concluait toujours la divinité du Christ. « Je connais les hommes, disait-il, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme [2]. » Puis, après avoir développé les motifs de sa conviction, motifs qui, d'après le résumé qu'en a fait un écrivain sur le récit des témoins oculaires, étaient au fond les mêmes que ceux qu'on vient de lire dans le présent livre de cette histoire, il dit un jour à un de ses vieux compagnons d'armes: « Vous ne voyez pas que Jésus est Dieu ? Eh bien ! j'ai eu tort de vous faire général [3]. »

Napoléon racontait une autre fois, à Sainte-Hélène, qu'on avait fait plusieurs fois des tentatives auprès de lui pour l'engager à se déclarer le chef de la religion, en mettant de côté le pape. On ne se bornait pas là, disait-il ; on voulait que je fisse moi-même une religion à ma guise, m'assurant qu'en France et dans le reste du monde, j'étais sûr de ne pas manquer de partisans et de dévots du nouveau culte. Que répondre à de pareilles sottises? Un jour, cependant, que j'étais pressé sur ce sujet, par un personnage qui voyait là-dessous une grande pensée politique, je l'arrêtai tout court : « Assez, monsieur, assez ; voulez-vous aussi que je me fasse crucifier? » Et comme il me regardait d'un air étonné : « Ce n'est pas là votre pensée, ni la mienne non plus; eh bien ! monsieur, c'est là ce qu'il faut pour la

[1] Rousseau. *Émile*, l. 4. — [2] *Conversations religieuses de Napoléon*, par le chevalier de Beauterne, p. 116, en note. — [3] *Ibid.*, dans la même note.

vraie religion! Et après celle-là, je n'en connais pas, ni n'en veux connaître une autre [1]. »

Ces pensées et ces sentiments étaient si profondément empreints dans tout son être, que lorsque, dans sa petite intimité, il rencontrait des assertions monstrueuses, impudentes, cyniques, qui excitaient son indignation ou sa surprise, sans le porter à la colère, il s'écriait: *Jésus!... Jésus!...* et se signait; c'est-à-dire, faisait sur lui-même le signe de la croix [2].

[1] *Conversations religieuses de Napoléon*, p. 111 et 112. — [2] *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. 2, p. 161, édit. 1840.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

DE L'AN 29 A L'AN 66 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Les apôtres fondent l'Église.

Ubi Petrus, ibi Ecclesia.
S. Ambr. *In psalm.* 40, n. 30.

Quatre grands empires ont passé l'un après l'autre sur la terre : les Assyriens, les Mèdes et les Perses, les Grecs, les Romains. Les prophètes en avaient marqué d'avance les caractères différents ; l'histoire, tant sacrée que profane, est là pour montrer la justesse de la prédiction. Ces quatre empires, ou ces quatre dynasties du même empire, devaient faire place à un empire nouveau, qui, sous l'emblème d'une pierre détachée de la montagne sans la main d'aucun homme, remplirait bientôt le monde entier. Sa destinée est différente de celle des autres ; il ne passera jamais à un autre peuple, et durera éternellement [1]. Ce nouveau royaume, cet empire immortel, c'est l'Église dont nous écrivons l'histoire.

Douze hommes, réduits pour le moment à onze, devaient fonder ce nouvel empire. Nous les avons laissés, avec les autres disciples, sur la montagne des Oliviers, où Jésus les avait conduits le quarantième jour après sa résurrection, et d'où, les ayant bénis, il était monté au ciel en leur présence. Une nuée lumineuse l'avait dérobé à leurs yeux, et ils regardaient encore, quand deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là, regardant au ciel ? Ce Jésus que vous y avez vu monter, en reviendra de la même manière à la fin des siècles. Alors ils retournèrent pleins de joie de la montagne à Jérusalem, et, entrés dans la maison, ils montèrent à la chambre haute où demeuraient Pierre et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemi et Matthieu, Jacques, fils d'Alphée, et Simon le Chananéen, et Jude, frère de Jacques. Tous ceux-ci persévéraient unanimement

[1] Dan., 2.

dans la prière avec les pieuses femmes, et Marie, mère de Jésus, et ses frères ou ses parents [1].

Pierre est ici nommé le premier comme ailleurs. Il s'appelait dans l'origine, Simon, fils de Jona ou Jean. La première fois que Jésus le vit, il lui donna le nom de Céphas ou Pierre [2]. Plus tard il parut pourquoi. Pierre ayant répondu à son maître : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, Jésus lui répondit à son tour : Bienheureux es-tu, Simon, fils de Jona; car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est au ciel. Et moi aussi, je te dis : Tu es Pierre, et sur cette même pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et c'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux [3]. A la veille de mourir, Jésus lui disait encore : Simon, Simon, voici que Satan vous a demandés à cribler comme on fait le froment; mais moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; alors donc que tu seras converti un jour, affermis tes frères [4]. Jusque-là ce sont des promesses, des recommandations pour l'avenir. Quelques jours avant son ascension, Jésus lui commande au présent : Simon, fils de Jean, pais mes agneaux, pais mes brebis [5]. Alors seulement il fut investi de sa charge. C'est à ce même Pierre, et, avec lui, aux autres apôtres dont il était le chef, que Jésus-Christ dit en les quittant : Il m'a été donné toute puissance au ciel et sur la terre : allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit; leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé : et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du monde [6].

Telles sont les promesses de Jésus-Christ à ses apôtres. Il y a des chrétiens dévoyés qui en ont grand'peur. Dans leurs histoires ecclésiastiques, les protestants font semblant de ne pas les voir, ou bien ils assurent qu'ils n'y voient aucunement ce qu'y ont vu les chrétiens de tous les lieux et de tous les temps. Cela peut être. Dieu a dit : Que la lumière soit; et la lumière fut : et cependant, quand on ferme les yeux on ne voit pas la lumière. Le vrai de tout cela, c'est que cette pierre, devenue montagne, qui remplit toute la terre, les offusque : son unité compacte, son immuable solidité, ils les déclarent un abus; ils voudraient qu'elle fût demeurée pierre qui roule. Les siècles chrétiens ne pensent pas comme eux.

Jésus avait commandé à ses apôtres de ne pas s'éloigner de Jéru-

[1] Act., 1, 9-14. — [2] Joan., 1, 42. — [3] Matth., 16, 17-19. — [4] Luc, 22, 31 et 32. — [5] Joan., 21, 15. — [6] Matth., 28, 18.

salem, mais d'y attendre la promesse du Père, la vertu de l'Esprit-Saint qui devait descendre sur eux. Ce fut dans ces jours d'attente que Pierre déploya pour la première fois l'autorité dont il était revêtu. Le Sauveur avait choisi douze apôtres suivant les douze tribus d'Israël; ce nombre sacré n'était plus complet depuis que le traître Judas s'était pendu. Il s'agissait de lui donner un successeur. « Pierre, dit le docteur le plus célèbre de tout l'Orient, saint Chrysostôme, Pierre, sans aucun doute, aurait pu, lui seul, faire ce choix, vu que le Seigneur, par ces paroles : *Affermis tes frères*, avait placé tous les autres sous sa main. Toutefois, par condescendance, il en remit le jugement à la multitude, afin de lui rendre plus vénérable celui qu'elle choisirait, et pour ne point exciter sa jalousie [1]. » Il tint donc une assemblée où se trouvèrent environ cent vingt hommes, y rappela le funeste sort de Judas, ainsi que le champ du sang acheté du prix de sa trahison, et décida qu'il fallait qu'un autre prît sa charge d'évêque ; puis il régla qu'on devait le choisir parmi ceux qui avaient toujours été avec Jésus-Christ, afin qu'il pût rendre témoignage de sa résurrection. L'assemblée en présenta deux, Joseph Barsabas, surnommé Juste, et Mathias. Comme ils paraissaient tous les deux également dignes, on résolut, après une fervente prière, de jeter le sort, qui tomba sur Mathias; et dès ce moment ce disciple fut compté parmi les apôtres, et devint participant de toutes leurs prérogatives [2].

On approchait de la Pentecôte, ou cinquantième jour après la Pâque. C'était une fête aussi solennelle que la Pâque même. Elle rappelait ce jour mémorable où, sept semaines après la sortie d'Égypte, l'Éternel publia sa loi sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, et l'écrivit ensuite sur deux tables de pierre, que Moïse brisa au pied de la montagne, quand il vit le peuple adorant le veau d'or. Cette action de Moïse rompant les premières tables de la loi faisait entendre que la législation qu'il établissait alors n'aurait qu'un temps, et qu'elle serait remplacée un jour par une autre. Peu avant sa mort, il parla aux enfants d'Israël du futur législateur en ces termes : L'Éternel, votre Dieu, vous suscitera de votre nation et du milieu de vos frères, un prophète comme moi : c'est lui que vous devrez écouter [3]. Jérémie avait également annoncé cette loi nouvelle : « Il viendra des jours, dit le Seigneur, et je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle et différente de celle que j'ai faite avec leurs pères quand je les tirai d'Égypte. Voici quelle sera cette alliance :

[1] Chrys., *Homil.* 3, *in Act. apost.*, n. 2 et 3. Voir encore une autre homél. qu'on croit être de S. Grégoire de Nysse. Combéfis., *Biblioth. PP. concionat.*, t. 7, p. 222. — [2] Act., 1, 15-26. — [3] Deut., 18, 15.

Je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple [1]. Cette prédiction allait s'accomplir en présence d'une foule innombrable, que la solennité de la fête et l'attente plus vive que jamais du Messie avaient attirée à Jérusalem de toutes les parties de la terre.

Le jour de la Pentecôte, les apôtres, unis de sentiment, étaient encore réunis dans le même lieu, à ce que l'on croit, sur la montagne de Sion; lorsque tout d'un coup il retentit un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux qui remplit toute la maison où ils étaient assis; il leur apparut comme des langues de feu divisées, et il s'en reposa sur chacun d'eux; symboles de l'ardeur et de la lumière nouvelle que l'Esprit-Saint allumait dans leurs cœurs, ainsi que de la divine éloquence qu'il leur communiquait. Ce bruit extraordinaire attira sur la sainte montagne une grande multitude de Juifs, qui s'y trouvèrent surpris de nouveaux prodiges. Quoiqu'ils fussent de diverses nations et qu'ils parlassent des langues différentes, chacun entendit néanmoins les apôtres parler distinctement la sienne. Ainsi l'entendirent les Parthes, les Mèdes, les Élamites; ceux de la Mésopotamie, de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie proconsulaire; ceux de la Phrygie, de la Phamphylie, de l'Égypte et de la Lybie cyrénaïque; enfin les Crétois, les Arabes et les Romains; les uns fixés à Jérusalem, et les autres n'y faisant que séjourner à cause de la fête; les uns Juifs d'origine, les autres seulement de religion. Tous, au premier abord, furent frappés d'étonnement, et se disaient l'un à l'autre : Que veut dire ceci? Mais d'autres disaient en raillant : c'est qu'ils sont pleins de vin nouveau.

Alors Pierre, debout avec les onze, éleva sa voix et leur dit : Hommes de la Judée, et vous tous qui habitez Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire, et prêtez l'oreille à mes paroles. Il leur apprit que ni lui ni ses compagnons n'étaient ivres, mais qu'on voyait l'accomplissement de la promesse que Dieu avait faite par le prophète Joël, de répandre un jour sur ses serviteurs et ses servantes toute l'abondance de son Esprit. Il leur rappela les vertus et les miracles opérés au milieu d'eux par Jésus de Nazareth, que vous avez crucifié par la main des méchants et mis à mort. Mais Dieu l'a ressuscité, comme il l'avait prédit; ce qu'il prouva par plusieurs endroits des psaumes. Ce Jésus donc, Dieu l'a ressuscité; et nous en sommes tous témoins. Après donc qu'il a été élevé au ciel par la main de Dieu, et qu'il a reçu du Père la promesse de l'Esprit-Saint, il a répandu cet Esprit que maintenant vous voyez et entendez. Car David n'est point

[1] Jérém., 31, 31-33.

monté au ciel; or, lui-même a dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à te servir de marchepied. Que toute la maison d'Israël sache donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié !

A ces paroles, ils furent touchés de componction dans leur cœur, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : Nos frères, que ferons-nous? Pierre leur dit : Faites pénitence ; et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit. Car la promesse de Dieu est faite à vous, et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur, notre Dieu, en appellera. Il les instruisit encore par plusieurs autres discours ; il les exhortait, disant : Sauvez-vous de cette génération perverse. Ceux donc qui reçurent sa parole de bon cœur, furent baptisés; et il y eut ce jour-là environ trois mille personnes qui se joignirent aux disciples [1].

Lorsque les enfants des hommes bâtissaient leur tour de Babel, Dieu confondit leurs langues; ils ne s'entendirent plus, et furent contraints de se séparer. Lorsque Dieu bâtit son Église pour les y réunir, les descendants de Sem, de Cham et de Japhet, accourus de toutes parts, entendent dans la même langue toutes les leurs. La loi de Moïse fut donnée par écrit, en hébreu, à Israël, dans une seule langue à un seul peuple ; la loi de Jésus-Christ, son Église la parle, la publie, dès le premier jour, à tous les peuples et dans toutes les langues; et, ce qui n'est pas moins digne d'attention, elle la publie ainsi, elle se publie elle-même, elle se manifeste dès le premier jour à tous les peuples et dans toutes les langues, par la voix de son chef : et elle se publie, et elle se manifeste de la sorte, à l'époque mémorable où les deux extrémités de la terre, l'empire de la Chine et l'empire de Rome, se donnaient la main par-dessus la mer Caspienne.

Le Saint-Esprit était descendu sur les apôtres vers la troisième heure du jour, pendant qu'on offrait le sacrifice du matin. Vers la neuvième heure, pendant qu'on offrait le sacrifice du soir, Pierre et Jean montèrent au temple. Ils remarquèrent à l'une des portes, appelée la Belle, un pauvre, boiteux dès sa naissance, qui leur demanda l'aumône. Pierre lui dit : Regarde-nous. Et il les regardait attentivement, espérant recevoir quelque chose d'eux. Pierre dit alors : Pour de l'or ou de l'argent, je n'en ai point; mais ce que j'ai, je te le donne; au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, lève-toi et marche !

[1] Act., 2. 1-41.

Aussitôt lui ayant donné la main, ses pieds se raffermirent, il s'élança de terre, et, marchant et sautant, entra dans le temple avec les deux apôtres. Le bruit d'un pareil prodige attira une grande foule de peuple, qui était tout hors de lui-même d'étonnement; car ils reconnaissaient tous le boiteux. Mais Pierre leur dit: Hommes d'Israël, pourquoi vous émerveillez-vous de ceci? et pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre puissance et notre sainteté que nous eussions fait marcher cette homme? Le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son Fils Jésus, lequel vous avez livré et renié devant Pilate, quoiqu'il jugeât qu'il devait être absous. Mais vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé qu'il vous donnât un meurtrier; et vous avez fait mourir l'auteur de la vie. Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous en sommes témoins. Or, c'est par la foi en son nom, que son nom a affermi cet homme que vous voyez et que vous connaissez; c'est la foi qui est par lui, qui a donné à cet homme une entière guérison en la présence de vous tous. Et maintenant, mes frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, aussi bien que vos chefs. Mais Dieu a accompli de cette sorte ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, que son Christ souffrirait. Faites donc pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés, pour les temps du rafraîchissement que le Seigneur doit donner, lorsqu'il enverra ce Jésus-Christ qui vous a été annoncé. Car il faut que le ciel le reçoive jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses, que Dieu a prédit par la bouche de tous ses saints prophètes, depuis le commencement du monde. Moïse a dit : Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera un prophète comme moi d'entre vos frères; vous l'écouterez dans tout ce qu'il vous dira. Et quiconque n'aura pas écouté ce prophète, sera exterminé du milieu du peuple. Et tous les prophètes, depuis Samuël, ont prédit ces jours. Vous êtes les enfants des prophètes et de l'alliance que Dieu a établie avec nos pères, en disant à Abraham : En ta race seront bénies toutes les familles de la terre. C'est pour vous premièrement que Dieu, qui a ressuscité son Fils, l'a envoyé pour vous bénir, afin que chacun de vous se convertisse de son iniquité.

Cette seconde prédication ne fut pas moins efficace que la première; car, sans compter les femmes et les enfants, qui ne devaient pas être en petit nombre, il se convertit cinq autres mille hommes [1].

Pierre et Jean parlaient encore au peuple, lorsque survinrent les prêtres, le commandant militaire du temple et les saducéens, ne pou-

[1] Act., 3.

vant souffrir qu'ils enseignassent le peuple, et qu'ils enseignassent la résurrection des morts en la personne de Jésus. Et les ayant arrêtés, ils les mirent en prison jusqu'au lendemain; car c'était déjà le soir. Or, il arriva que le lendemain les princes, les sénateurs et les docteurs de la loi s'assemblèrent dans Jérusalem, avec Anne, le grand prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre et tous ceux qui étaient de la race pontificale. Et les faisant paraître au milieu d'eux, ils les interrogèrent: Par quelle puissance, ou au nom de qui avez-vous fait ceci? Alors Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, leur dit : Princes du peuple, et sénateurs d'Israël, écoutez : Puisque aujourd'hui l'on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme impotent, et que l'on veut s'informer de la manière dont il a été guéri, sachez vous tous, ainsi que tout le peuple d'Israël, que c'est au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts; oui, que c'est en ce nom que cet homme est ici guéri devant vous. C'est lui cette pierre qui a été rejetée par vous architectes, qui a été faite la principale pierre de l'angle. Et il n'est pas de salut en aucun autre; car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.

Or, voyant la hardiesse de Pierre et de Jean, connaissant d'ailleurs que c'étaient des hommes sans lettres et du commun du peuple, ils en furent étonnés; ils savaient aussi qu'ils avaient été avec Jésus; et, comme ils voyaient debout avec eux l'homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à contredire. Cependant ils leur commandèrent de sortir du conseil, et se mirent à délibérer entre eux, disant : Que ferons-nous à ces hommes-là? Car il a été fait par eux un miracle qui est connu de tous les habitants de Jérusalem; cela est manifeste, et nous ne pouvons le nier. Mais pour empêcher que le bruit ne s'en répande davantage parmi le peuple, défendons-leur avec menaces de parler à l'avenir de ce nom-là à qui que ce soit. Et, les ayant fait appeler, ils leur défendirent de parler en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean répondant, leur dirent: Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu; car, pour nous, nous ne pouvons ne point dire les choses que nous avons vues et entendues. Mais eux les renvoyèrent avec menaces, ne sachant comment les punir à cause du peuple, parce que tous glorifiaient Dieu de ce qui était arrivé. Car l'homme sur qui avait été fait ce miracle de guérison avait plus de quarante ans.

Après donc qu'on les eut laissés aller, ils vinrent vers les leurs, et leur racontèrent tout ce que les princes des prêtres et les sénateurs leur avaient dit. Ce qu'ayant entendu, ils élevèrent tous unanimement leur voix à Dieu et lui dirent : Seigneur, c'est vous qui avez

fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. C'est vous qui avez dit par le Saint-Esprit, parlant par la bouche de notre père David, votre serviteur : Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ. Et véritablement Hérode et Ponce-Pilate, avec les gentils et les peuples d'Israël, se sont unis ensemble dans cette cité contre votre saint Fils Jésus, que vous avez consacré par votre onction, pour faire tout ce que votre main et votre conseil avaient décrété devoir être fait. Maintenant donc, Seigneur, considérez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs la force d'annoncer votre parole avec une entière liberté, étendant votre main, afin qu'il se fasse des guérisons, des prodiges et des merveilles, au nom de votre saint Fils Jésus. Et quand ils eurent prié, le lieu où ils étaient assemblés trembla ; et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint ; et ils annonçaient la parole de Dieu avec assurance.

L'Église naissante était déjà notablement accrue, Pierre ayant converti trois mille hommes dans sa première prédication et cinq mille dans la seconde, sans comprendre les femmes et les enfants. D'ailleurs il est à croire que les autres apôtres et les principaux disciples n'étaient pas demeurés oisifs, mais qu'ils avaient travaillé avec une ardeur et un succès semblables à augmenter le nombre des fidèles. Cependant cette grande multitude n'avait qu'un cœur et qu'une âme ; nul ne considérait comme à lui rien de ce qu'il possédait, mais toutes choses leur étaient communes. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons, les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon qu'il en avait besoin.

Leurs exercices de religion étaient de deux sortes : ils en avaient de communs avec les Juifs, comme de fréquenter le temple aux heures des prières et des sacrifices, où ils s'assemblaient tous sous le portique de Salomon. Mais outre cela ils s'assemblaient en particulier dans les cénacles ou oratoires des maisons les plus commodes et les plus spacieuses. Là, ils écoutaient avec une souveraine docilité les instructions des apôtres, persévéraient avec grande ferveur dans une longue oraison et dans la communion de la fraction du pain, c'est-à-dire de l'Eucharistie, comme nous le verrons expliqué plus au long, dans le siècle suivant, par le saint martyr Justin. Après quoi ils prenaient leur nourriture ordinaire avec joie et simplicité de cœur, moins encore pour nourrir leurs corps, que l'esprit et la charité mutuels. Ce sont ces repas qui furent appelés dans la suite *agapes*, mot grec qui signifie charité et dilection. Telle était la vie des

premiers fidèles. Aussi tout le peuple les craignait et les aimait [1].

Parmi ceux qui vendaient leurs possessions et en apportaient le prix aux apôtres, par suite d'un vœu qu'ils avaient fait librement, comme l'expliquent les saints Pères, on loue spécialement la fidélité de Joseph, lévite, Cypriot de nation, que les apôtres eux-mêmes surnommèrent Barnabé ou fils de consolation. Mais aussi on rappelle le châtiment dont Dieu punit la fraude d'Ananie et de sa femme Saphire. Ayant vendu un de leurs champs, Ananie résolut, de concert avec sa femme, de retenir secrètement pour eux une partie du prix, et d'en mettre le reste aux pieds des apôtres, comme si c'était le tout. Mais Pierre dit : Ananias, pourquoi Satan a-t-il tenté votre cœur pour mentir au Saint-Esprit, et frauder sur le prix du champ? En le gardant, ne vous demeurait-il pas? et, vendu, n'est-il pas en votre puissance? Pourquoi donc avez-vous formé ce dessein dans votre cœur? Vous n'avez pas menti aux hommes, mais à Dieu. Or, Ananias, entendant ces paroles, tomba et expira; et une grande crainte se répandit sur tous ceux qui en entendirent parler. Et des jeunes gens, se levant, l'emportèrent et l'ensevelirent. Or, il arriva, trois heures après, que sa femme, ne sachant ce qui s'était passé, entra. Et Pierre lui dit : Femme, dites-moi : Avez-vous vendu tant votre fonds de terre? Elle lui répondit : Oui, nous l'avons vendu tant. Alors Pierre lui dit : Pourquoi vous êtes-vous accordés ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur? Voici à la porte les pieds de ceux qui ont enseveli votre mari, et qui vont aussi vous porter en terre. Et aussitôt elle tomba à ses pieds et expira. Et quand les jeunes gens furent entrés, ils la trouvèrent morte et l'emportèrent, et l'ensevelirent auprès de son mari. Et une grande crainte se répandit dans toute l'Église et sur tous ceux qui ouïrent ces choses.

Cependant il se faisait beaucoup de miracles et de prodiges par les mains des apôtres au milieu du peuple. Et tous les fidèles, étant unis dans un même esprit, s'assemblaient sous le portique de Salomon. Aucun des autres n'osait se joindre à eux; mais le peuple leur donnait de grandes louanges. Et de plus en plus s'augmentait le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, hommes et femmes. Et ils apportaient les malades dans les rues, et les plaçaient sur des lits et sur des grabats, afin que Pierre venant à passer, son ombre au moins passât sur quelqu'un d'eux et qu'ils fussent guéris de leurs maladies. Il accourait aussi à Jérusalem une multitude des villes voisines, amenant les malades et ceux qui étaient tourmentés des esprits immondes, et tous étaient guéris.

[1] Act., 4.

Nous voyons ici le peuple, la multitude, laissée à elle-même, se porter pour les apôtres, pour les premiers fidèles, les aimer et les bénir ; elle s'était montrée la même pour Jésus-Christ, tant qu'elle n'eut pas été circonvenue par les scribes et les pharisiens. C'est la crainte de la multitude qui arrête les ennemis des disciples, comme elle arrêta longtemps les ennemis du maître.

Cependant le grand prêtre, c'était encore Caïphe, et tous ceux qui étaient comme lui de la secte des saducéens, furent transportés de colère. Ils mirent la main sur les apôtres, et les enfermèrent dans la prison publique. Mais un ange du Seigneur ouvrit durant la nuit les portes de la prison ; et, les ayant fait sortir, il leur dit : Allez dans le temple, et prêchez-y hardiment au peuple toutes les paroles de cette doctrine de vie. Ce qu'ayant entendu, ils entrèrent au temple dès le point du jour et ils enseignaient.

Or, le prince des prêtres étant venu, et ceux qui étaient avec lui, ils assemblèrent le sanhédrin et tous les sénateurs des enfants d'Israël, et ils envoyèrent à la prison, afin qu'on amenât les apôtres. Mais quand les officiers y furent arrivés, et qu'après avoir ouvert la prison ils ne les trouvèrent point, ils revinrent rapporter cette nouvelle, disant : Nous avons trouvé la prison fermée avec toute espèce de soin, et les gardes dehors devant les portes ; mais quand nous l'avons ouverte, nous n'avons trouvé personne dedans. A ces paroles, le grand prêtre, le commandant militaire du temple et les princes des prêtres, furent en grande peine, ne sachant ce que deviendrait cette affaire. Mais quelqu'un arriva, qui leur dit : Voici ces hommes que vous aviez mis en prison, qui sont dans le temple et qui enseignent le peuple. Alors le commandant partit avec ses gardes, et les amena sans violence, car ils craignaient d'être lapidés par le peuple. Et lorsqu'ils les eurent amenés, ils les présentèrent au sanhédrin ; et le prince des prêtres les interrogea, disant : Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là ? et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine ; et vous voulez faire tomber sur nous le sang de cet homme. Mais Pierre répondant, et les apôtres, dirent : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez mis à mort en le suspendant à une croix. C'est lui que Dieu, par sa main, a élevé Prince et Sauveur, pour donner le repentir à Israël, et la rémission des péchés. Et nous sommes témoins de ce que nous disons, nous et l'Esprit-Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent.

A ces mots, ils furent transportés de rage, et délibéraient de les mettre à mort. Mais un pharisien, nommé Gamaliel, docteur de la loi, honoré de tout le peuple, se levant dans le sanhédrin, ordonna qu'on

fit sortir les apôtres un moment. Et il leur dit : Hommes d'Israël, soyez attentifs à ce que vous avez à faire envers ces hommes. Car il y a déjà quelque temps que Théodas se leva, qui se disait quelque chose de grand, et environ quatre cents hommes s'attachèrent à lui; il a été tué, et tous ceux qui avaient cru en lui ont été dissipés et réduits à rien. Après lui se leva Judas le Galiléen, aux jours du dénombrement; et il attira à son parti beaucoup de monde; mais il périt aussi; et tous ceux qui s'étaient attachés à lui, furent dispersés. Et maintenant donc je vous dis : Éloignez-vous de ces hommes-là, et laissez-les; car si ce conseil ou cette œuvre est des hommes, elle se détruira d'elle-même; mais si elle est de Dieu, vous ne sauriez la détruire, et vous seriez même en danger de combattre contre Dieu. Or, ils furent de son avis. Et appelant les apôtres, après les avoir fait battre de verges, ils leur commandèrent de ne point parler au nom de Jésus, et les laissèrent aller. Eux donc s'en allaient pleins de joie, hors du sanhédrin, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir un outrage pour le nom de Jésus. Et tous les jours ils ne cessaient et dans le temple, et par les maisons, d'enseigner et d'annoncer Jésus-Christ [1].

Or, en ces jours-là, le nombre des disciples s'accroissant, il s'éleva un murmure des Juifs hellénistes ou grecs, contre les Juifs hébreux, parce que leurs veuves étaient méprisées dans la dispensation de ce qui se donnait chaque jour. C'est pourquoi les douze ayant appelé la multitude des disciples, leur dirent : Il n'est pas juste que nous délaissions la parole de Dieu pour avoir soin des tables. Choisissez donc, ô nos frères, sept hommes d'entre vous, de qui on ait un bon témoignage, pleins de l'Esprit-Saint et de la sagesse, à qui nous puissions confier cet emploi. Mais nous, nous nous appliquerons entièrement à la prière et au ministère de la parole. Et ce discours plut à toute l'assemblée, et ils élurent Étienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, prosélyte d'Antioche. Ils les présentèrent aux apôtres, qui, après avoir fait des prières, leur imposèrent les mains. Ainsi furent ordonnés les premiers diacres ou ministres. Leurs noms sont tous grecs; ce qui fait penser qu'ils étaient la plupart Juifs hellénistes, c'est-à-dire qui vivaient parmi les Grecs et en parlaient la langue. L'office de ces diacres était d'avoir soin de la nourriture des pauvres et de la distribution de ce qui était nécessaire à chacun pour sa subsistance, dans cette Église où tous les biens étaient en commun. Mais de plus ils servaient à la table sainte, c'est-à-dire à l'administration de l'Eucha-

[1] Act., 5.

ristie ; mais ils prêchaient l'Évangile dans les occasions, comme nous allons bientôt le voir.

Cependant la parole de Dieu croissait, et le nombre des disciples se multipliait en Jérusalem ; il y avait même une grande foule de prêtres ou sacrificateurs qui obéissaient à la foi. Ce sont les paroles de saint Luc. Ces dignes enfants d'Aaron suivaient l'exemple qu'ils avaient reçu de l'un d'entre eux, Jean-Baptiste, le précurseur du Christ.

De son côté, Étienne, le premier des diacres, étant plein de grâce et de force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple. Mais il s'éleva contre lui quelques Juifs des provinces. Il y avait alors un grand nombre de synagogues à Jérusalem ; les rabbins les font monter à quatre cent quatre-vingts ; chaque province y avait la sienne. Ceux qui disputaient avec Étienne étaient de la synogague des *Libertins*, c'est-à-dire, en latin, affranchis ; et l'on croit qu'ils portaient ce nom parce qu'ils avaient été emmenés en Italie esclaves des Romains, et depuis mis en liberté. Il y en avait de Cyrénéens, descendus des Juifs que le premier des Ptolémées avait transférés en cette partie de l'Afrique ; il y en avait d'Alexandrie, de Cilicie et d'Asie. Mais ni les uns ni les autres ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait en lui. Alors ils subornèrent des hommes, pour dire qu'ils lui avaient entendu proférer des paroles de blasphème contre Moïse et contre Dieu. Ils émurent ainsi le peuple, les sénateurs et les docteurs de la loi ; et, se précipitant sur Étienne, ils l'entraînèrent et l'amenèrent au sanhédrin. Et ils présentèrent de faux témoins, qui disaient : Cet homme-là ne cesse de blasphémer contre le lieu saint et contre la loi. Car nous lui avons entendu dire que ce Jésus, le Nazaréen, détruira ce lieu et changera les traditions que Moïse nous a données. Cependant tous ceux qui étaient assis au sanhédrin, ayant les yeux fixés sur lui, virent son visage comme le visage d'un ange [1].

Alors le grand prêtre lui demanda si ce qu'on lui disait était véritable. Étienne répondit : Mes frères et mes pères, écoutez : Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham, lorsqu'il était dans la Mésopotamie, avant qu'il demeurât à Charan, et lui dit : Sors de ton pays et de ta famille, et viens dans la terre que je te montrerai. Alors il sortit de la terre des Chaldéens et vint demeurer à Charan ; et de là, après que son père fut mort, Dieu le transporta en cette terre que maintenant vous habitez. Étienne, développant ainsi toute la suite des miséricordes de Dieu sur leurs pères, s'arrête en particulier sur Moïse, qu'on l'accusait de blasphémer : « Ce Moïse qu'ils avaient re-

[1] Act., 6.

nié, disant : Qui t'a établi prince et juge ? c'est celui-là même que Dieu envoya prince et libérateur, par la main de l'ange qui lui apparut dans le buisson. C'est lui qui les délivra, faisant des prodiges et des miracles dans la terre d'Égypte, et sur la mer Rouge, et durant quarante ans au désert. C'est ce Moïse qui a dit aux enfants d'Israël : Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; écoutez-le. C'est lui qui, pendant que le peuple était assemblé dans le désert, s'entretenait avec l'ange qui lui parlait en la montagne de Sina. C'est lui qui était avec nos pères, et qui a reçu les paroles de vie pour nous les donner. Nos pères ne voulurent pas lui obéir ; mais ils le rebutèrent, retournant de cœur en Égypte, disant à Aaron : Fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; car pour ce Moïse, qui nous a tirés de la terre d'Égypte, nous ne savons ce qu'il est devenu. Et en ces jours-là, ils firent un veau, et offrirent un sacrifice à l'idole, et ils se réjouissaient dans les œuvres de leurs mains. Alors Dieu se détourna et les laissa servir la milice du ciel, ainsi qu'il est écrit au livre des prophètes : Maison d'Israël, m'avez-vous offert des sacrifices et des victimes durant quarante ans au désert ? au contraire, vous avez porté le tabernacle de Moloch, et l'astre de votre dieu Remphan : figures que vous avez faites pour adorer [1]. C'est pourquoi je vous transporterai au delà de Babylone. Le tabernacle du témoignage fut avec nos pères au désert, comme Dieu avait ordonné à Moïse de le faire selon le modèle qu'il avait vu. Et nos pères, l'ayant reçu, l'emportèrent avec Josué en la terre des nations que Dieu chassa de devant eux. Et il y demeura jusqu'aux jours de David, qui trouva grâce devant Dieu et demanda d'élever un tabernacle au Dieu de Jacob. Ce fut néanmoins Salomon qui lui bâtit un temple. Mais le Très-Haut n'habite point dans des temples faits par la main des hommes, comme dit le prophète : Le ciel est mon trône, et la terre est mon marchepied ; quelle maison me bâtirez-vous ? dit le Seigneur, et quel pourrait être le lieu de mon repos ? Ma main n'a-t-elle pas fait toutes ces choses ? Hommes à la tête dure, incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit ; comme il a été de vos pères, ainsi en est-il de vous. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté ? Ils ont tué ceux qui prédisaient l'avénement du Juste, dont vous avez été maintenant les traîtres et les meurtriers, vous qui avez reçu la loi par le ministère (ou parmi les troupes) des anges, et qui ne l'avez point gardée ! »

A ces paroles, ils frémissaient dans leurs cœurs, et grinçaient des

[1] Amos, 5, 25.

dents contre lui. Mais lui, plein du Saint-Esprit et fixant ses regards au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu, et il dit : Voilà que je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. Alors, poussant de grands cris et se bouchant les oreilles, ils se jetèrent tous ensemble sur lui ; et l'entraînant hors de la ville, ils le lapidèrent ; et les témoins mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Et ils lapidaient Étienne, qui priait et qui disait : Seigneur Jésus, recevez mon esprit. S'étant mis ensuite à genoux, il s'écria à haute voix : Seigneur, ne leur imputez point ce péché ; et quand il eut dit cela, il s'endormit dans le Seigneur. Or, quelques hommes qui craignaient Dieu eurent soin d'ensevelir Étienne, et célébrèrent ses funérailles en grand deuil [1]. Ainsi mourut le premier martyr ou le premier témoin qui donna sa vie pour Jésus-Christ.

Il s'éleva dans ce temps-là une grande persécution contre l'Église qui était à Jérusalem ; et tous, excepté les apôtres, furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie. Celui qui ravageait l'Église avec le plus de fureur était Saul, qui avait applaudi à la mort d'Étienne. Entrant dans les maisons, il en tirait par force les hommes et les femmes, et les conduisait en prison.

Ceux donc qui avaient été dispersés, passaient d'un lieu à un autre, annonçant la parole de Dieu. Or, Philippe, le second des diacres, étant venu en la ville de Samarie, leur prêchait le Christ. Et les peuples étaient attentifs aux discours de Philippe, et l'écoutaient tous avec une même ardeur, voyant les miracles qu'il faisait ; car les esprits impurs sortaient des corps de plusieurs possédés, en jetant de grands cris. Et beaucoup de paralytiques et de boiteux furent aussi guéris ; ce qui remplit la ville d'une grande joie.

Or, il y avait dans la même ville un homme nommé Simon, qui y avait auparavant exercé la magie, et qui avait séduit le peuple de la Samarie, se disant être quelque chose de grand, de sorte qu'ils le suivaient tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient : Celui-ci est la grande vertu de Dieu. Et ils s'attachaient à lui, parce que depuis longtemps il leur avait troublé l'esprit par ses enchantements. Mais ayant cru ce que Philippe leur annonçait du royaume de Dieu et du nom de Jésus-Christ, ils étaient baptisés, hommes et femmes. Simon crut aussi lui-même ; et après qu'il eut été baptisé, il s'attachait à Philippe ; et voyant les prodiges et les grands miracles qui se faisaient, il en était saisi d'étonnement.

Or, quand les apôtres, qui étaient à Jérusalem, eurent appris que

[1] Act., 7.

la Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant venus, prièrent pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit; car il n'était encore descendu sur aucun d'eux; mais ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors ils leur imposaient les mains, et ils recevaient le Saint-Esprit.

Lorsque Simon eut vu que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des apôtres, il leur offrit de l'argent et leur dit : Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. Mais Pierre lui dit : Que ton argent périsse avec toi! puisque tu as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. Tu n'as ni part ni héritage en ce ministère; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence de ta méchanceté que voilà; et prie Dieu, qu'il te pardonne, s'il est possible, cette pensée de ton cœur. Car je vois que tu es rempli d'un fiel très-amer et engagé dans les liens de l'iniquité. Simon répondit : Priez vous-même le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit. Quant à eux, après avoir rendu témoignage à la vérité et prêché la parole du Seigneur, ils reprirent le chemin de Jérusalem, annonçant l'Évangile en plusieurs contrées des Samaritains.

Cependant un ange du Seigneur parla à Philippe et lui dit : Lève-toi et va du côté du midi, sur la route qui conduit de Jérusalem à Gaza, la ville déserte. Et, se levant, il s'en alla. Et voilà qu'un Éthiopien eunuque, l'un des grands de Candace, reine d'Éthiopie, et surintendant de tous ses trésors, était venu à Jérusalem pour adorer. Et il s'en retournait assis sur son char, et lisant le prophète Isaïe. Alors l'Esprit dit à Philippe : Avance, et approche-toi de ce char. Philippe, accourant, l'entendit qui lisait le prophète Isaïe, et il lui dit : Mais comprenez-vous bien ce que vous lisez? L'eunuque répondit : Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me sert de guide? Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir auprès de lui. Or, le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci : « Il a été mené comme une « brebis à l'immolation; et, comme un agneau muet devant celui « qui le tond, ainsi il n'a pas ouvert la bouche. Le jugement porté « contre lui dans son abaissement, a été aboli. Qui pourra compter « sa génération, parce que sa vie sera retranchée de la terre. » Or, l'eunuque, répondant, dit à Philippe : De qui, je vous prie, le prophète parle-t-il ainsi? Est-ce de lui-même ou de quelque autre? Et Philippe, ouvrant la bouche et commençant par ce passage de l'Écriture, lui annonça Jésus. Et après qu'ils eurent marché quelque temps, ils rencontrèrent de l'eau, et l'eunuque dit : Voilà de l'eau; qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé? Philippe lui répondit : Si vous croyez de tout votre cœur, cela se peut. Il repartit : Je crois

que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Et il ordonna qu'on arrêtât son char; et ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe baptisa l'eunuque. Dès qu'ils furent remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus; mais il allait en son chemin plein de joie; et étant arrivé en Éthiopie, il y prêcha l'Evangile de Jésus-Christ, comme il l'avait appris [1]. Et Philippe se trouva dans Azot; et, passant, il annonçait l'Évangile à toutes les villes, jusqu'à ce qu'il vînt à Césarée [2].

Cependant Saul, respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur, vint trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait quelques gens de cette doctrine, hommes ou femmes, il les amenât prisonniers à Jérusalem. Et comme il était en chemin, et qu'il approchait de Damas, soudain, au milieu du jour, une lumière du ciel, plus éclatante que le soleil, l'environna, lui et ses compagnons de voyage. Et, tombant à terre, ainsi que ses compagnons, il entendit une voix qui lui disait en hébreu : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? il te sera difficile de regimber contre l'aiguillon. Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur : Je suis Jésus le Nazaréen, que tu persécutes ! Tremblant et effrayé, il dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Et le Seigneur : Lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds; car je t'ai apparu afin de t'établir le ministre et le témoin des choses que tu as vues, et de celles que tu verras lorsque je t'apparaîtrai de nouveau. Et je te délivrerai de ce peuple et des nations vers lesquelles je t'envoie maintenant pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, et que, par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des saints. Lève-toi donc; va à Damas, et l'on te dira tout ce qu'il faut que tu fasses.

Or, les hommes qui l'accompagnaient dans son voyage, avaient ouï une voix, mais ne l'avaient pas entendue; ils avaient vu la lumière, mais n'avaient distingué personne, et ils restaient stupéfaits. Saul ensuite se leva de terre, et, ayant les yeux ouverts, il ne voyait point. Ils le prirent donc par la main et le conduisirent à Damas. Et il fut là trois jours sans voir, et il ne mangeait ni ne buvait.

Or, il y avait à Damas un disciple nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision : Ananie ! Et il répondit : Me voici, Seigneur. Et le Seigneur lui dit : Lève-toi, et va dans la rue qui s'appelle la rue Droite, et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul, de Tarse;

[1] Iren., l. 3, c. 12; l. 4, c. 40. — [2] Act., 8.

car le voilà qui prie. Et dans ce même moment, Saul voyait en vision un homme nommé Ananie, qui entrait et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue. Ananie répondit : J'ai appris de plusieurs combien cet homme a fait de maux à vos saints dans Jérusalem. Et il a même reçu des princes des prêtres le pouvoir de charger de fers tous ceux qui invoquent votre nom. Mais le Seigneur lui dit : Va, car cet homme m'est un vase d'élection, un instrument choisi pour porter mon nom devant les nations, devant les rois et devant les enfants d'Israël. Et je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom. Et Ananie s'en alla et entra dans la maison, et, lui imposant les mains, dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé afin que tu voies et que tu sois rempli de l'Esprit-Saint. Et aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Et Ananie lui dit : Le Dieu de nos pères t'a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le Juste et pour entendre les paroles de sa bouche. Car tu seras témoin devant tous les hommes de ce que tu as vu et entendu. Et maintenant qu'attends-tu ? Lève-toi, et sois baptisé, et purifie-toi de tes péchés en invoquant le nom du Seigneur. Et il se leva, fut baptisé, et, ayant mangé, il reprit des forces. Il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Et aussitôt il prêcha dans les synagogues que Jésus était le Fils de Dieu. Or, tous ceux qui l'écoutaient étaient dans l'étonnement, et disaient : N'est-ce pas là celui qui persécutait si cruellement dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom, et qui est venu pour les conduire, chargés de fers, aux princes des prêtres ? Mais Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les Juifs qui étaient à Damas, démontrant que Jésus était le Christ [1].

Après quelque temps, Saul alla dans l'Arabie voisine, d'où il revint à Damas, et y fit un assez long séjour. Trois ans depuis sa conversion, les Juifs de cette ville, ne pouvant plus le souffrir, délibérèrent de le tuer. De peur qu'il ne leur échappât, ils obtinrent du gouverneur, qui tenait la ville pour Arétas, roi des Arabes, d'en faire garder les portes. Comme il y avait guerre entre Arétas et Hérode, tétrarque de Galilée, il fut aisé de faire passer Saul pour un espion. Mais il fut averti de leur mauvais dessein ; et les disciples le prirent et le descendirent durant la nuit par une fenêtre de dessus la muraille de la ville, dans une corbeille. Ainsi il se sauva et vint à Jérusalem. « Il y vint, comme il dit lui-même, *pour voir Pierre*, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée [2] ; le contempler, l'é-

[1] Act., 9, 1-22, comparé à 22, 4-16, et 26, 9-18. — [2] ἱστορῆσαι, Gal., c. 1, v. 18.

tudier, dit saint Jean Chrysostôme, et le voir comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui, dit le même Père [1]; le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre. » Ce sont les paroles de Bossuet [2].

Quand il fut venu à Jérusalem, il cherchait à se joindre aux disciples; mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût des leurs. Alors Barnabé, l'ayant pris avec lui, le conduisit aux apôtres, et leur raconta comment il avait vu le Seigneur, et ce que le Seigneur lui avait dit, et comment, à Damas, il avait parlé fortement au nom de Jésus. Il demeura donc quinze jours chez Pierre, et ne vit aucun autre des apôtres, sinon Jacques, frère du Seigneur. Un jour, comme il priait dans le temple, il fut ravi en extase, il vit Jésus, qui lui dit : Hâte-toi, et sors promptement de Jérusalem, car ils ne recevront point ton témoignage sur moi. Saul répondit : Seigneur, ils savent eux-mêmes que c'est moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous; et que, lorsqu'on répandait le sang de votre premier martyr Étienne, j'étais présent, et je consentais à sa mort; et je gardais les vêtements de ceux qui le lapidaient. Mais le Seigneur lui dit : Va, car je t'enverrai bien loin vers les nations. En effet, les Hellénistes avec lesquels il disputait, cherchaient à le faire mourir. Ce que les frères ayant connu, ils le conduisirent à Césarée, et l'envoyèrent à Tarse. Il passa quelque temps en Syrie et en Cilicie. Les églises de Judée ne le connaissaient point de visage; elles avaient seulement entendu dire : Celui qui autrefois nous persécutait annonce maintenant la foi qu'il s'efforçait alors de détruire [3].

Tarse, capitale de la Cilicie, était la patrie de Saul. Cette ville, une des plus anciennes, était, au jugement de Strabon [4], qui vivait au temps d'Auguste, la meilleure école ou academie, sans excepter Alexandrie, ni même Athènes. Saul y avait étudié la philosophie et les belles-lettres, avant d'aller à Jérusalem approfondir la loi de ses pères aux pieds de Gamaliel. Le célèbre Longin, un des plus judicieux critiques de l'antiquité profane, nomme Paul de Tarse parmi les grands orateurs et l'associe à Démosthène, Lysias, Eschine, Isocrate, Xénophon et autres [5].

L'Église jouissait alors de la paix. Une circonstance put y contri-

[1] *In epist. ad Gal.*, c. 1, n. 11. — [2] *Discours sur l'unité de l'Église.* — [3] Act., 9, 23-30. *Ibid.*, 22, 17-22. Gal., 1, 17-24. — [4] Strab., l. 14. — [5] Longin., *Fragm.*

buer. Pilate, suivant la coutume des gouverneurs, avait envoyé à l'empereur Tibère une relation de ce qui regardait Jésus-Christ. Ces actes existaient encore aux deuxième et troisième siècles. Saint Justin y renvoie les empereurs, le sénat, le peuple romain, dans ses apologies; Tertullien, dans la sienne. Ce dernier ajoute que Tibère, persuadé de la divinité de Jésus-Christ, proposa au sénat de le recevoir au nombre des dieux; mais que le sénat s'y refusa, soit pour flatter Tibère, qui avait repoussé le même honneur, soit pour affecter encore quelque ombre de son ancienne liberté, soit enfin parce que les fidèles n'avaient pas attendu son sénatus-consulte pour adorer Jésus-Christ. Quoique Tibère n'insistât point pour faire prévaloir son suffrage, toutefois il persista dans son opinion que le Christ méritait les honneurs divins, et défendit de molester ses disciples. La Providence disposait ainsi les choses, que la guerre et la paix contribuaient au progrès de son Église. Elle permit que les fidèles de Jérusalem fussent persécutés, afin que, se dispersant par les provinces, ils y répandissent la connaissance de l'Évangile; et bientôt elle arrêta cette même persécution, afin que, rencontrant moins d'obstacles, la prédication s'étendît plus rapidement. En effet, saint Luc observe que dans ce temps de calme, par toute la Judée, la Samarie et la Galilée, les églises s'édifiaient, et s'avançaient dans la crainte du Seigneur, et se remplissaient de la consolation du Saint-Esprit [1].

Or, il arriva que Pierre, visitant de ville en ville tous les disciples, arriva chez les saints qui demeuraient à Lydda, autrement Diospolis. Et il y trouva un homme nommé Énée, qui, depuis huit ans, était couché sur un lit, étant paralytique. Et Pierre lui dit : Énée, le Seigneur Jésus-Christ te guérit; lève-toi, et fais toi-même ton lit; et il se leva aussitôt. Et tous ceux qui habitaient Lydda et la campagne de Saron se convertirent au Seigneur.

Il y avait aussi à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabithe, en grec Dorcas, c'est-à-dire chèvre sauvage. Elle était remplie de bonnes œuvres, et faisait beaucoup d'aumônes. Or, il arriva en ce temps-là, qu'étant tombée malade, elle mourut; et, après qu'on l'eut lavée, on la mit dans une chambre haute. Mais comme Lydda était près de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était là, envoyèrent vers lui deux hommes, le priant de se hâter de venir jusque chez eux. Et Pierre se levant, vint avec eux. Et, quand il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre haute. Et là, toutes les veuves s'assemblèrent autour de lui, pleurant et lui montrant les tuniques et les vêtements que leur faisait Dorcas. Pierre, ayant fait sortir tout le

[1] Act., 9, 31.

monde, se mit à genoux et pria; puis, se tournant vers le corps, il dit : Tabithe, levez-vous. Et elle ouvrit les yeux ; et, ayant vu Pierre, elle s'assit. Alors Pierre, lui donnant la main, l'aida à se lever; ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit vivante. Or, ce miracle fut connu dans toute la ville de Joppé, et un grand nombre se convertirent au Seigneur. Et Pierre demeura bien des jours à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon [1].

Pierre a été le premier à convertir les Juifs; il sera le premier à recevoir les gentils : le premier partout.

Il y avait à Césarée un homme, de nom Cornélius, centurion dans une cohorte de la légion appelée l'Italienne, religieux et craignant Dieu, avec toute sa famille, faisant beaucoup d'aumônes au peuple et priant Dieu sans cesse. Et il vit manifestement dans une vision, environ vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui et lui dit : Corneille ! Lui, regardant l'ange, et saisi de frayeur, répondit : Qu'y a-t-il, Seigneur? — Vos prières, lui dit l'ange, et vos aumônes sont montées devant Dieu et l'ont fait souvenir de vous. Et maintenant envoyez à Joppé, et faites venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il est logé chez un nommé Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer; c'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. Et lorsque l'ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses domestiques et un soldat craignant Dieu, du nombre de ceux qu'il commandait; et, après leur avoir tout raconté, il les envoya à Joppé.

Or, le lendemain, comme ils étaient en chemin et qu'ils approchaient de la ville, Pierre monta sur le haut de la maison ou sur la plate forme, vers la sixième heure, pour prier. Et, ayant faim, il voulut manger. Mais, pendant qu'on lui préparait sa nourriture, il lui survint une extase; et il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, qui descendait du ciel en terre, et où il y avait toutes sortes de quadrupèdes champêtres, des bêtes sauvages, des reptiles et des oiseaux du ciel. Et une voix vint à lui : Lève-toi, Pierre, immole et mange. Mais Pierre répondit : Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur ou immonde. Et la voix, une seconde fois, lui dit : N'appelle point impur ce que Dieu a purifié. Cela fut fait par trois fois, et aussitôt la nappe fut retirée dans le ciel.

Et tandis que Pierre hésitait sur ce que signifiait la vision qu'il avait eue, voilà que les hommes que Corneille avait envoyés, ayant demandé la maison de Simon, se présentèrent à la porte. Et, ayant ap-

[1] Act., 9, 32-43.

pelé quelqu'un, ils demandèrent si ce n'était pas là que logeait Simon, surnommé Pierre. Or, Pierre songeant à sa vision, l'Esprit lui dit : Voilà trois hommes qui te demandent. Lève-toi donc, descends, et n'hésite pas d'aller avec eux, car c'est moi qui les ai envoyés. Aussitôt Pierre descendit vers ces hommes et leur dit : Me voici ; je suis celui que vous cherchez ; quelle est la cause pour laquelle vous êtes venus ? Ils répondirent : Corneille, centurion, homme juste et craignant Dieu, selon le témoignage que lui rend toute la nation des Juifs, a été averti par un saint ange de vous faire venir chez lui et d'écouter ce que vous auriez à lui dire. Pierre donc les fit entrer et les logea. Et, le jour suivant, il partit avec eux ; et quelques-uns des frères de Joppé, ils étaient six, allèrent avec lui. Et le jour d'après ils arrivèrent à Césarée.

Corneille, qui les attendait, avait rassemblé ses parents et ses amis. Quand donc Pierre entra, Corneille vint au-devant de lui, et, se jetant à ses pieds, l'adora. Mais Pierre le releva, disant : Levez-vous ; et moi aussi, je ne suis qu'un homme. Et, s'entretenant avec lui, il entra dans la maison, où il trouva un grand nombre de personnes assemblées. Et il leur dit : Vous savez combien il est odieux à un Juif de s'unir à un étranger, ou d'aller chez lui ; mais Dieu m'a appris à n'appeler aucun homme profane ou impur. C'est pourquoi, dès que vous m'avez appelé, je suis venu sans hésiter. Je vous demande donc pourquoi vous m'avez fait venir ? Corneille répondit : Il y a maintenant quatre jours qu'étant en prière dans ma maison, à la neuvième heure, voilà qu'un homme vêtu d'une robe blanche s'est présenté devant moi et m'a dit : Corneille, ta prière est exaucée, et Dieu s'est souvenu de tes aumônes. Envoie donc à Joppé, et fais venir Simon, surnommé Pierre ; il est logé dans la maison de Simon le corroyeur, près de la mer. Lorsqu'il sera venu, il te parlera. J'ai envoyé vers vous aussitôt, et vous m'avez fait la grâce de venir. Maintenant donc nous voilà tous devant Dieu et devant vous, pour entendre tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire.

Alors Pierre ouvrit la bouche et dit : En vérité, je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. C'est ce que Dieu a fait entendre aux enfants d'Israël, en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Vous savez ce qui est arrivé dans toute la Judée, commençant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché ; vous savez Jésus de Nazareth, comment Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint et de force, lui qui allait de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, parce que Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins

de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem. Cependant ils l'ont fait mourir, l'attachant à une croix. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a voulu qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu ; à nous, qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple et de témoigner que c'est lui qui a été établi par Dieu le juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croient en lui, reçoivent par son nom la rémission des péchés.

Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et les fidèles circoncis qui étaient venus avec Pierre furent frappés d'étonnement de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les nations; car ils les entendaient parler plusieurs langues et glorifier Dieu. Alors Pierre dit : Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous? Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur. Alors ils le prièrent de demeurer avec eux quelques jours [1].

Ainsi, le premier de la gentilité qui entra dans l'Église chrétienne, fut un homme de guerre, un centurion romain. Son nom est le nom de famille des Scipions et de la mère des Gracques, dont nous verrons la postérité produire une foule de saints. Et c'est Pierre qui lui ouvre la porte de l'Église et du ciel. C'est à Pierre seul que Dieu révèle d'abord le mystère de la réunion des Juifs et des gentils dans une même Église, dans un même bercail : mystère le plus difficile à croire au commun des fidèles élevés dans les maximes du judaïsme, ainsi que nous le verrons à l'instant et plus tard.

Cependant les apôtres et les frères qui étaient dans la Judée apprirent que les gentils mêmes avaient reçu la parole de Dieu. Lors donc que Pierre fut arrivé à Jérusalem, les fidèles de la circoncision disputaient contre lui, disant : Pourquoi êtes-vous entré chez des hommes incirconcis et avez-vous mangé avec eux? Pierre leur raconta, par ordre, comment la chose s'était passée, et conclut par ces mots : Quand donc j'eus commencé à leur parler, le Saint-Esprit descendit sur eux, comme sur nous au commencement. Je me souvins alors de cette parole du Seigneur : Jean a baptisé dans l'eau; mais vous, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. Si donc Dieu leur a fait la même grâce qu'à nous, qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu? Ayant entendu ces choses, ils s'apaisèrent et glorifièrent Dieu, disant : Dieu donc a aussi fait part aux nations du don de la pénitence, qui mène à la vie [2] !

[1] Act., 10. — [2] Act., 11, 1-18.

La porte du salut étant ainsi ouverte à tous les peuples, les apôtres se dispersèrent pour les y faire entrer. Mais auparavant ils composèrent un abrégé substantiel de la doctrine chrétienne, lequel fut nommé symbole, parce que, semblable au mot d'ordre ou symbole militaire, il était propre à distinguer les vrais fidèles des apostats, déserteurs et hérétiques. C'est pour cette raison qu'ils ne l'enseignèrent que de vive voix ; et pendant plusieurs siècles on ne permit point de l'écrire ; d'où vient que la formule, quoique la même quant à la substance, était conçue en termes un peu différents, suivant les différentes Églises.

Saint Mathias, suivant la tradition des Grecs, prêcha l'Évangile dans la Colchide ; saint Jude, dans la Mésopotamie ; saint Simon, dans la Libye ; saint Matthieu, dans l'Éthiopie ; mais avant de quitter les fidèles de la Judée il écrivit, à leur prière, son Évangile en hébreu moderne ou syro-chaldaïque, pour leur être un souvenir et un résumé de sa prédication. Saint Barthélemi passa dans la Grande-Arménie. Saint Thomas alla chez les Parthes et jusques aux Indes. Saint Philippe travailla dans la Haute-Asie, et mourut à Hiérapolis en Phrygie. Saint André fut envoyé vers les Scythes, d'où il passa en Grèce et en Épire. Jacques, fils d'Alphée, demeura à Jérusalem, dont il avait été établi évêque. Saint Jean prêcha dans l'Asie Mineure. On dit qu'il alla jusque chez les Parthes, et sa première lettre portait autrefois leur nom, comme leur étant adressée. Des auteurs modernes ajoutent qu'il conduisait avec lui la sainte Vierge Marie, mère de Jésus. Mais ils se trompent. Saint Épiphane dit formellement que lorsque saint Jean partit pour l'Asie, la sainte Vierge ne le suivit point[1]. Ce qui a trompé ces auteurs est une phrase mal entendue du concile d'Éphèse. Dans sa lettre synodale, ce concile dit que Nestorius a été condamné dans la ville d'Éphèse, *où Jean, le théologien, et la sainte Vierge Marie, mère de Dieu* (sous-entendez : ont des temples ; car il n'y a pas de verbe[2]). C'est qu'en effet il y avait à Éphèse une église qui portait le nom de saint Jean, et une autre qui s'appelait Marie. Et c'est dans cette dernière que le concile était assemblée, comme le rappelle son président, saint Cyrille, dans son Apologie[3]. Voilà comme les plus savants critiques[4] complètent naturellement cette phrase, au lieu de supposer gratuitement que la sainte Vierge mourut à Éphèse et qu'elle y avait même son sépulcre. Une tradition ancienne et fort répandue, surtout en Orient, c'est que la sainte Vierge mourut à Jérusalem ; et le sentiment commun de l'É-

[1] Epiph., *Hæres.*, 78, n. 11. — [2] *Epist. synod. ad Cler.*, c. 1, p. 574. — [3] Cyril., *Apol. ad imp. Theod.* — [4] Pagi. Combéfis.

glise, c'est qu'elle ressuscita peu après sa mort et fut élevée en corps et en âme dans le ciel.

Dès 634, saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, dans une hymne sur les saints lieux, chante avec amour *le jardin de Gethsémani, qui reçut autrefois le corps de Marie, et où était son sépulcre ;* mais il ne parle pas du corps même comme y étant [1].

Quant aux voyages du chef des apôtres, saint Pierre fonda d'abord l'Église d'Antioche, dont il fut le premier évêque ; ensuite il vint à Rome, y prêcha l'Évangile, et en fut encore le premier évêque jusqu'à sa mort. Voilà ce qu'on lit, sous la troisième année de Caligula, l'an 40 de l'ère vulgaire, dans la Chronique d'Eusèbe, restaurée sur la version arménienne [2]. Ces deux épiscopats de saint Pierre ont été de tout temps si célèbres dans l'Église, que, dès les premiers siècles, la chaire de Saint-Pierre à Antioche et la chaire de Saint-Pierre à Rome devinrent deux fêtes solennelles. On croit communément que cet apôtre fut sept ans évêque d'Antioche et vingt-cinq ans de Rome. Saint Jérôme [3] nous apprend qu'il fut mis à mort trente-sept ans après le crucifiement du Sauveur, que les plus doctes des anciens et des modernes placent en l'an 29 de l'ère vulgaire, le Sauveur étant né quatre ou cinq ans avant cette ère. De façon que l'épiscopat de saint Pierre à Antioche aurait commencé environ cinq ans, et son épiscopat à Rome environ douze ans après la mort de Jésus-Christ. Cela ne veut pas dire qu'il demeurât continuellement dans ces villes ; car nous voyons, par sa première épître et par le témoignage d'Eusèbe [4], qu'avant d'aller à Rome, il prêcha l'Évangile dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie Mineure, s'adressant aux Juifs et aux gentils, mais plus particulièrement aux premiers.

Pour ce qui est de saint Paul, nous connaissons beaucoup mieux ses voyages par saint Luc, son compagnon fidèle, qui nous les décrit dans ses Actes des apôtres. Voici comme il y revient pour ne plus le quitter.

Cependant ceux qui avaient été dispersés par la persécution qui s'était élevée à la mort d'Étienne, avaient passé jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche, et n'avaient annoncé la parole qu'aux Juifs seulement. Mais quelques-uns d'entre eux, qui étaient de Chypre et de Cyrène, entrèrent dans Antioche, et parlèrent aussi aux Grecs, leur annonçant le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur

[1] *Spicilegium romanum*, du cardinal Maï, t. 4, p. 116, v. 95-100. — [2] Euseb., *Chron. mediolan.*, 1818, p. 372. — [3] Hier., *De scripturâ in Paul.* — [4] Euseb., *Hist.*, l. 3, c. 1.

était avec eux pour opérer des guérisons; et un grand nombre de personnes crurent, et se convertirent au Seigneur. Le bruit en étant venu jusqu'à l'église de Jérusalem, ils envoyèrent Barnabé à Antioche. Lorsqu'il y fut arrivé et qu'il eut vu la grâce de Dieu, il s'en réjouit, et il les exhortait tous à demeurer unis au Seigneur, avec un cœur ferme. Car c'était un homme bon, plein du Saint-Esprit et de foi. Et une grande multitude se joignit au Seigneur. Barnabé s'en alla ensuite à Tarse pour chercher Saul; et, l'ayant trouvé, il l'amena à Antioche. Ils demeurèrent un an entier dans cette église, et ils enseignèrent une grande multitude, en sorte que ce fut à Antioche que les disciples furent premièrement nommés chrétiens.

Or, en ces jours, des prophètes vinrent de Jérusalem à Antioche, et l'un d'eux, nommé Agabus, se levant, prédit par inspiration qu'il y aurait une grande famine dans toute la terre, comme elle arriva sous Claude, depuis la deuxième année de son règne jusqu'à la quatrième. Les disciples résolurent donc, chacun selon son pouvoir, d'envoyer quelques aumônes aux frères qui demeuraient en Judée. Ce qu'ils firent en effet, les envoyant aux anciens ou prêtres par les mains de Barnabé et de Saul [1]. Le peuple du pays fut encore secouru par Izate, roi d'Adiabène, et par Hélène, sa mère, qui était venue à Jérusalem. Josèphe rapporte qu'ils avaient embrassé tous deux le judaïsme [2]; Orose, qu'ils s'étaient faits chrétiens [3] : ce qui n'est pas sans vraisemblance. Car dans les histoires que les rabbins ont fabriquées de Jésus-Christ, ils parlent d'une reine Hélène qui s'était montrée très-favorable à sa cause [4].

Pendant que Saul et Barnabé se trouvaient à Jérusalem, arriva le martyre de saint Jacques le Majeur, et l'emprisonnement de saint Pierre.

La Judée venait de subir une nouvelle révolution politique. Pilate, ayant été accusé auprès de Vitellius, nouveau gouverneur de Syrie, avait été forcé d'aller se justifier auprès de l'empereur à Rome, d'où il fut envoyé en exil à Vienne dans les Gaules. Vitellius nomma Marcellus procurateur de la Judée, à la place de Pilate; il déposa aussi Caïphe de la souveraine sacrificature, et lui substitua Jonathas, fils d'Ananus ou Anne. A Vitellius succéda Pétrone, sous le règne de Caligula. Mais alors se préparait pour la Judée un changement inattendu dans le gouvernement. Hérode-Agrippa, petit-fils du vieil Hérode par Aristobule, n'avait rien eu en partage. Il alla chercher for-

[1] Act., 11, 19-30. — [2] *Antiq.*, l. 20, c. 2. — [3] Oros., l. 7, c. 6. — [4] Bullet, *Hist. du Christian.*

tune à Rome. Après bien des hasards, Tibère le nomma gouverneur de ses petits-fils, puis le jeta en prison. Mais Tibère étant mort, Caligula, devenu empereur, rendit la liberté à Hérode, lui donna une chaîne d'or aussi pesante que celle qu'il avait portée dans sa captivité, et le fit roi de Judée. Agrippa, parti misérable de la Palestine, y revint donc roi. Cette fortune piqua de jalousie le roi ou tétrarque de la Galilée, Hérode-Antipas, mais surtout sa femme Hérodiade. Lui aussi courut à Rome pour obtenir un agrandissement de ses États; mais il fut envoyé en exil à Lyon, lui et sa femme, et leur royaume encore donné à l'heureux Agrippa. Celui-ci, avec la faveur de César, cherchait aussi à se concilier la faveur des Juifs.

Dans ce dessein, il commença à persécuter quelques-uns de l'Église, et fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. Eusèbe rapporte, d'après Clément d'Alexandrie, que le dénonciateur du saint apôtre fut si frappé de son courage et de sa constance, qu'il se déclara chrétien lui-même, et fut condamné en même temps à être décapité. Comme on le conduisait au supplice avec saint Jacques, il lui demanda pardon de l'avoir ainsi livré à ses bourreaux. L'apôtre, s'étant arrêté un instant, se tourna vers lui et lui dit en l'embrassant: La paix soit avec vous [1].

Hérode voyant que cela plaisait aux Juifs, il fit encore prendre Pierre. Or, c'étaient les jours des Azymes. L'ayant donc arrêté, il le mit en prison et le donna à garder à quatre bandes de soldats de quatre hommes chacune, voulant le faire mourir devant le peuple, après la fête de Pâque. Pierre était donc gardé dans la prison; mais l'Église faisait sans cesse des prières à Dieu pour lui. Or, lorsque Hérode allait l'envoyer au supplice, cette nuit-là même Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes, et d'autres soldats faisaient la garde devant la porte. Et voilà qu'un ange du Seigneur parut, et une lumière reluisit dans la prison. Or, poussant Pierre par le côté, il le réveilla, disant: Lève-toi promptement. Et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit: Mets ta ceinture et attache tes sandales. Il fit ainsi; et l'ange ajouta: Prends ton vêtement et suis-moi. Et Pierre, sortant, le suivait, et il ne savait pas que ce qui se faisait par l'ange fût réel, mais il croyait voir une vision. Or, après qu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit d'elle-même devant eux; et, étant sortis, ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la rue, et aussitôt l'ange s'éloigna de lui. Alors Pierre, revenant à soi, dit: C'est à cette heure que je connais véritablement que le Seigneur a

[1] Act., 12, 1 et 2. Euseb., *Hist.*, l. 2, c. 8.

envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif !

Et réfléchissant, il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où un grand nombre de personnes étaient assemblées et priaient. Comme il frappait à la porte, une fille, nommée Rhode ou Rose, vint pour écouter secrètement. Et ayant reconnu la voix de Pierre, elle en eut une si grande joie, qu'au lieu de lui ouvrir, elle courut dire dans la maison que Pierre était à la porte. Mais eux lui dirent : Tu as perdu l'esprit ! Elle, au contraire, assurait que c'était lui. Sur quoi ils disaient : C'est son ange ! Cependant Pierre continuait à frapper. Et lorsqu'ils eurent enfin ouvert, ils le virent, et furent stupéfaits. Mais lui, leur faisant signe de la main qu'ils se tussent, raconta comment le Seigneur l'avait tiré de prison, et dit : Faites savoir ceci à Jacques et aux frères. Et sortant, il s'en alla dans un autre lieu[1].

Saint Luc, dont l'objet unique est désormais de suivre les voyages de saint Paul, ne nous dit point où alla saint Pierre au sortir de la prison. Il y a toute apparence qu'il retourna en Occident et à Rome, d'où nous lui verrons écrire sa première épître, et où Eusèbe de Césarée en sa Chronique marque son arrivée l'an 40 de Jésus-Christ[2]. Pendant qu'il était dans les fers, toute l'Église priait pour lui et sans relâche. Cette dévotion pour saint Pierre n'a pas discontinué. Dès les premiers siècles, on voit son emprisonnement et ses chaînes devenus l'objet d'une fête universelle, sous le nom de Saint-Pierre-aux-Liens; et les Papes, quand ils veulent faire un présent considérable à des rois chrétiens, leur envoyer de la limaille de ces chaînes, enfermée dans des clefs d'or.

Cependant, lorsqu'il fit jour, il n'y eut pas un petit trouble parmi les soldats, pour savoir ce que Pierre était devenu. Et Hérode l'ayant fait chercher et ne l'ayant point trouvé, après avoir fait donner la question aux gardes, ordonna qu'on les menât au supplice ; et il descendit de Judée à Césarée, où il demeura.

La punition l'atteignit à son tour. Il se disposait à faire la guerre aux Tyriens et aux Sidoniens ; mais eux, d'un commun accord, vinrent le trouver ; et ayant gagné Blaste, qui était chambellan du roi, ils demandèrent la paix, parce que leur pays tirait sa subsistance des terres du roi. Hérode, qui célébrait les jeux publics pour la santé de l'empereur Claude, ayant pris jour pour leur parler, parut au théâtre, le second jour des spectacles, vêtu d'une robe royale, toute d'argent, dont les rayons du soleil relevaient encore l'éclat ; et, étant assis sur son trône, il les haranguait publiquement. Et le peuple s'écriait dans

[1] Act., 12, 3-17. — [2] Maï, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. 8, p. 376.

ses acclamations : C'est la voix d'un dieu, et non pas d'un homme ! Mais au même instant un ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas donné la gloire à Dieu, et il mourut mangé par les vers. C'était la quarante-quatrième année de son âge, la septième de son règne, depuis qu'il fut délivré par Caligula, sous lequel il régna quatre ans, et trois sous Claude. Il laissa quatre enfants : un fils, nommé Agrippa, comme lui, âgé de dix-sept ans; trois filles, Bérénice, mariée à son oncle Hérode, roi de Chalcide, âgée de seize ans; Marianne, et Drusille, encore filles. Son fils ayant été jugé trop jeune pour lui succéder, la Judée retomba sous la puissance des Romains, et eut pour gouverneur Cuspius Fadus [1].

Cependant la parole de Dieu faisait de grands progrès et se répandait de plus en plus. Et Barnabé et Saul, après avoir rempli leur ministère, retournèrent de Jérusalem à Antioche, ayant pris avec eux Jean, surnommé Marc [2].

Or, il y avait dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs, entre lesquels Barnabé, Simon qu'on appellait le Noir, Lucius de Cyrène; Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque; et Saul. Or, pendant qu'ils faisaient la liturgie ou le sacrifice au Seigneur, et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains, et les laissèrent aller.

Étant ainsi envoyés par le Saint-Esprit, ils allèrent à Séleucie sur la mer, et de là s'embarquèrent pour passer en Chypre. Et quand ils furent arrivés à Salamine, capitale de l'île, ils prêchaient la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs; et ils avaient Jean avec eux, pour les servir. Ce fut vers ce temps que Saul fut ravi au troisième ciel, soit en corps, soit en esprit seulement, et qu'il entendit des choses dont il n'est pas permis à un homme de parler [3].

Saint Pierre, étant à Rome, écrivit sa première épître aux Églises qu'il avait fondées en Asie. Sans s'arrêter en particulier à aucun point de dogme ou de discipline, il y parle en général à tous les chrétiens de l'excellence de leur vocation, et des devoirs qui en sont la suite. Cette épître, a dit un des plus judicieux protestants [4], a la véhémence, la majesté qui convient au génie du prince des apôtres.

« Pierre, apôtre de Jésus-Christ, aux étrangers qui sont dispersés dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans l'Asie et dans la Bithynie ; qui ont été élus selon la prescience de Dieu le Père, pour être sanctifiés par le Saint-Esprit, pour obéir à Jésus-Christ, et pour

[1] Act., 12, 18-23. Josèphe, *Ant.*, l. 19, c. 7. — [2] Act., 12, 24 et 25. — [3] Act., 13. 2. Cor., 12. — [4] Grotius.

être arrosés de son sang; que la grâce et la paix soient multipliées sur vous !

« Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés à une espérance vivante, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, à un héritage incorruptible, sans tache, impossible à flétrir, qui vous est réservé dans le ciel, à vous, que la vertu de Dieu garde par la foi, pour vous faire jouir du salut qui doit être révélé dans les derniers temps. C'est ce qui doit vous transporter de joie, maintenant même que (s'il le faut), pendant un temps si court, vous êtes affligés de plusieurs tentations, afin que votre foi, ainsi éprouvée, et beaucoup plus précieuse que l'or périssable qui est éprouvé par le feu, se trouve à louange, à honneur et à gloire, en la révélation de Jésus-Christ; lui que vous aimez, quoique vous ne l'ayez pas connu, et en qui vous croyez, quoique vous ne le voyiez point encore; et, en y croyant ainsi, tressaillez d'une joie inénarrable et glorieuse, remportant le prix de votre foi, le salut de vos âmes. C'est ce salut qu'ont cherché à pénétrer et à sonder les prophètes qui ont prophétisé de la grâce qui devait arriver sur vous. Ils sondaient pour quel temps et pour quelles circonstances l'Esprit du Christ, qui était en eux, leur annonçait les souffrances du Christ et les gloires qui devaient suivre; mais il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous, qu'ils étaient ministres et dispensateurs des choses que ceux qui vous ont évangélisés par le Saint-Esprit envoyé du ciel, vous ont maintenant annoncées, et que les anges mêmes désirent contempler de plus près.

« C'est pourquoi, ceignant les reins de votre âme, et vivant dans la tempérance, attendez avec une espérance parfaite la grâce qui vous sera donnée en la révélation de Jésus-Christ; évitant, comme des enfants obéissants, de devenir semblables à ce que vous étiez autrefois, lorsque, dans votre ignorance, vous vous abandonniez à vos désirs. Mais, suivant le Saint qui vous a appelés, soyez saints vous-mêmes dans toute votre conduite; car il est écrit: Soyez saints, parce que je suis saint. Et puisque vous invoquez comme votre Père celui qui, sans acception des personnes, juge chacun selon ses œuvres, vivez dans la crainte le temps de votre pèlerinage; sachant que ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or ou l'argent, que vous avez été rachetés de la vanité où vous viviez à l'exemple de vos pères, mais par le précieux sang de Jésus-Christ, comme l'agneau sans tache et sans défaut, qui avait été prédestiné avant la création du monde, mais qui a été manifesté dans les derniers temps à cause de vous, qui, par lui, croyez en Dieu, lequel l'a ressuscité et élevé en gloire, afin que votre foi et votre espérance fussent en Dieu.

« Après donc avoir, dans l'obéissance de la charité à la vérité, purifié vos âmes par l'Esprit, pour vous aimer sans hypocrisie comme des frères, aimez-vous les uns les autres avec un cœur pur, et sans relâche; ayant été régénérés, non d'une semence corruptible, mais incorruptible, par la parole de Dieu, qui vit et subsiste éternellement. Car toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe; l'herbe se dessèche, et la fleur tombe; mais la parole du Seigneur subsiste éternellement. Et c'est cette parole qui a été annoncée par l'Évangile jusqu'à vous.

« Vous étant donc dépouillés de toute espèce de malice, de tromperie, de dissimulation, d'envie et de médisance, comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le lait raisonnable et pur, afin qu'il vous fasse croître pour le salut, si toutefois vous avez goûté combien est doux le Seigneur.

« Approchez-vous de lui comme de la pierre vivante que les hommes avaient rejetée, mais que Dieu a choisie et honorée; et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, soyez édifiés sur lui, pour former une maison spirituelle, un sacerdoce saint, afin d'offrir des sacrifices spirituels et agréables à Dieu par Jésus-Christ. C'est pourquoi il est dit dans l'Écriture : Voilà que je pose dans Sion la principale pierre de l'angle, pierre choisie et précieuse, et quiconque y croira, ne sera point confondu. Elle est donc prix et honneur pour vous qui croyez. Mais pour ceux qui refusent de croire, la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient, et qui est devenue la principale pierre de l'angle, est une pierre contre laquelle ils heurtent, et qui les fait tomber, parce qu'ils heurtent contre la parole, en refusant d'y croire, comme il a été prédit d'eux. Mais vous, vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple conquis; afin que vous publiiez les grandeurs de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière; vous qui autrefois n'étiez point son peuple, mais qui maintenant êtes le peuple de Dieu; vous qui n'aviez point obtenu, mais qui maintenant avez obtenu miséricorde.

« Mes bien-aimés, je vous conjure de vous abstenir, comme étrangers et voyageurs en ce monde, des désirs charnels qui combattent contre l'âme. Ayez une conduite édifiante parmi les nations, afin qu'au lieu de médire de vous comme si vous étiez des malfaiteurs, elles apprennent à vous connaître par vos bonnes œuvres, et rendent gloire à Dieu au jour de sa visite. Soyez donc soumis à toute créature humaine, à cause du Seigneur : soit au roi, comme étant le plus élevé; soit aux gouverneurs, comme étant envoyés par lui, pour la punition de ceux qui font mal et la louange de ceux qui font bien. Car la volonté de Dieu est qu'à force de bien faire vous fermiez la

bouche aux hommes ignorants et insensés; étant libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, mais pour agir en serviteurs de Dieu. Rendez à tous l'honneur qui leur est dû; aimez vos frères; craignez Dieu; respectez le roi.

« Vous, domestiques ou serviteurs, soyez soumis à vos maîtres en toute crainte, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui sont fâcheux. Car ce qui est agréable à Dieu, c'est que, dans la vue de lui plaire, nous endurions les maux et les peines qu'on nous fait souffrir injustement. En effet, quelle est votre gloire, si c'est pour avoir péché que vous souffrez des outrages? Mais si c'est en faisant le bien, et que vous les supportiez avec patience, voilà qui est agréable à Dieu. Car c'est à quoi vous avez été appelés, puisque Jésus-Christ a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas; lui qui n'a commis aucun péché, et dans la bouche duquel le mensonge n'a pas été trouvé. Quand on l'injuriait, il ne répondait point par des injures; quand on le maltraitait, il ne menaçait pas; mais il se livrait à qui le jugeait injustement. C'est lui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix, afin qu'étant morts au péché nous vivions pour la justice. C'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris. Car vous étiez comme des brebis égarées; mais maintenant vous êtes retournés à celui qui est le pasteur et l'évêque de vos âmes.

« Pareillement, que les femmes soient soumises à leurs maris, afin que s'il y en a qui ne croient point à la parole, ils soient gagnés sans la parole par la bonne vie de leurs femmes, lorsqu'ils considéreront la pureté de vos mœurs unie au respect que vous avez pour eux. Ne vous parez point au dehors par l'art de votre chevelure, par les ornements d'or, ni par la beauté des vêtements; mais ornez l'homme invisible caché dans le cœur, par la pureté incorruptible d'un esprit de douceur et de paix; ce qui est un riche ornement aux yeux de Dieu. Car c'est ainsi que se paraient autrefois les saintes femmes qui espéraient en Dieu, et qui étaient soumises à leurs maris : telle était Sara, qui obéissait à Abraham, l'appelant son seigneur; elle dont vous êtes les filles, si vous faites de bonnes œuvres, sans craindre aucun trouble.

« Et vous de même, maris, vivez sagement avec vos femmes, les traitant avec honneur et avec discrétion, comme le sexe le plus faible, et considérant qu'elles sont avec vous héritières de la grâce qui donne la vie; afin qu'il ne se trouve en vous aucun empêchement à la prière.

« Enfin, qu'il y ait entre vous tous une parfaite union, une bonté

compatissante, une amitié de frères, une charité indulgente, accompagnée de douceur et d'humilité. Ne rendez point le mal pour le mal, ni l'outrage pour l'outrage; bénissez, au contraire, ceux qui vous maudissent, sachant que c'est à cela que vous êtes appelés, afin de devenir héritiers de la bénédiction. Car si quelqu'un aime la vie et désire que ses jours soient heureux, qu'il défende à sa langue la médisance, et que ses lèvres ne profèrent point de mensonge; qu'il se détourne du mal, et fasse le bien; qu'il recherche la paix, et qu'il s'efforce de l'obtenir. Car le Seigneur a les yeux sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières; mais il regarde les méchants avec colère. Et qui sera capable de vous nuire, si vous ne songez qu'à faire du bien? Que si vous souffrez pour la justice, bienheureux êtes-vous. Ne craignez donc point les maux qu'ils veulent vous faire craindre, et n'en soyez point troublés. Mais rendez gloire dans vos cœurs à la sainteté du Seigneur, notre Dieu; et soyez toujours prêts à répondre pour votre défense à quiconque vous demandera raison de l'espérance que vous avez. Que ce soit cependant avec douceur et avec retenue, et conservant votre conscience pure, afin que ceux qui décrient la vie sainte que vous menez en Jésus-Christ, rougissent du mal qu'ils disent de vous. Car si Dieu veut que vous souffriez, il vaut mieux que ce soit en faisant le bien qu'en faisant le mal; puisque Jésus-Christ même a souffert la mort une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin de nous offrir à Dieu, étant mort en sa chair, mais ressuscité par l'Esprit, par lequel aussi il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison, qui autrefois avaient été incrédules, lorsqu'aux jours de Noé la patience de Dieu les attendait, pendant qu'on bâtissait l'arche, en laquelle peu de personnes, c'est-à-dire huit seulement, furent sauvées au milieu des eaux. C'était une figure à laquelle répond maintenant le baptême qui nous sauve, non celui qui ôte les souillures de la chair, mais celui qui nous fait paraître devant Dieu avec une bonne conscience, par la résurrection de Jésus-Christ, qui, ayant détruit la mort afin que nous devinssions les héritiers de la vie éternelle, est monté au ciel et est assis à la droite de Dieu, se voyant soumis les anges, les dominations et les puissances.

« Jésus-Christ ayant donc souffert la mort en sa chair pour nous ou à notre place, armez-vous de cette pensée, que quiconque est ainsi mort dans la chair, n'a plus de commerce avec le péché. En sorte que, durant tout le temps qui lui reste de cette vie mortelle, il ne vit plus selon les passions des hommes, mais selon la volonté de Dieu. Car c'est bien assez que dans le temps de votre première vie, vous vous soyez abandonnés aux mêmes convoitises que les nations,

vivant dans les impudicités, dans les mauvais désirs, dans l'ivrognerie, dans les festins de dissolution et de débauche, et dans le culte sacrilége des idoles. Ils s'étonnent maintenant que vous ne couriez plus avec eux à ces débordements de débauche et d'intempérance; c'est pourquoi ils vous blasphèment. Mais ils rendront compte à celui qui est prêt à juger les vivants et les morts. Car c'est pour cela que la nouvelle du salut a été annoncée, même aux morts, afin que, condamnés ou punis en la chair selon les hommes, ils vivent selon Dieu en l'esprit. Or, la fin de toutes choses approche.

« Soyez donc prudents et veillez pour la prière. Mais surtout ayez une charité persévérante les uns pour les autres; car la charité couvre une multitude de péchés. Exercez entre vous l'hospitalité sans murmure. Que chacun de vous, selon la grâce qu'il a reçue, la communique aux autres et leur en fasse part, comme de fidèles dispensateurs des différentes grâces de Dieu. Si quelqu'un parle, qu'il le fasse, comme parlant le langage de Dieu. Si quelqu'un exerce quelque ministère, qu'il l'exerce comme par la vertu que Dieu donne, afin que Dieu soit glorifié en tout par Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

« Mes bien-aimés, lorsque vous êtes éprouvés par le feu des afflictions, n'en soyez pas surpris, comme s'il vous arrivait quelque chose d'étrange. Mais lorsque vous participez ainsi aux souffrances de Jésus-Christ, réjouissez-vous, afin que vous soyez aussi comblés de joie dans la manifestation de sa gloire. Si vous êtes outragés pour le nom de Jésus-Christ, vous êtes bienheureux, parce que l'esprit de la gloire et l'esprit de Dieu repose sur vous. Mais qu'aucun de vous ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme malfaiteur, ou comme se mêlant des affaires qui ne le regardent pas. S'il souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas de honte, mais qu'il en glorifie Dieu. Car voici le temps où Dieu va commencer son jugement par sa propre maison. Et s'il commence par nous, quelle sera la fin de ceux qui refusent de croire à l'Évangile de Dieu? Et si le juste même se sauve avec tant de peine, que deviendra l'impie et le pécheur? Que ceux donc qui souffrent selon la volonté de Dieu, lui recommandent leurs âmes par de bonnes œuvres, comme à leur fidèle Créateur.

« Quant aux prêtres qui sont parmi vous, je les conjure, moi qui suis prêtre avec eux et témoin des souffrances de Jésus-Christ, comme aussi de sa gloire qui doit paraître un jour à découvert : paissez le troupeau de Dieu qui est parmi vous, faisant les fonctions de surveillants ou d'évêques, non par contrainte, mais par une affection volontaire et selon Dieu; non à cause d'un gain honteux, mais de

bon cœur; non en dominant sur la part qui vous est échue, mais en vous rendant les modèles du troupeau. Et lorsque paraîtra l'archipasteur, vous obtiendrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais.

« Vous aussi, jeunes gens, soyez soumis aux prêtres. Et tous, subordonnés les uns aux autres, pénétrez-vous d'humilité; parce que Dieu résiste aux superbes et qu'il donne sa grâce aux humbles. Humiliez-vous donc sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous élève au jour de sa visite; déposant dans son sein toutes vos inquiétudes, parce qu'il a lui-même soin de vous. Soyez sobres et veillez; car votre adversaire, le diable, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, en demeurant fermes dans la foi; sachant que vos frères qui sont répandus dans le monde, souffrent les mêmes afflictions que vous. Mais après que vous aurez souffert un peu de temps, le Dieu de toute grâce qui nous a appelés en Jésus-Christ à son éternelle gloire, vous perfectionnera, vous fortifiera et vous affermira comme sur un solide fondement. A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen!

« Je vous ai écrit, ce me semble, en peu de mots, par notre frère Sylvain, qui est un homme fidèle; vous déclarant et vous protestant que la vraie grâce de Dieu est celle en laquelle vous demeurez fermes. L'Église qui est dans Babylone, qui est élue comme vous, et mon fils Marc, vous saluent. Saluez-vous les uns les autres par le saint baiser de la charité. Que la grâce soit avec vous tous qui êtes en Jésus-Christ. Amen [1] ! »

Cette Babylone, d'où écrit Pierre et dont l'Église salue les chrétiens d'Asie, c'est Rome idolâtre. Ainsi l'a compris toute l'antiquité chrétienne. Saint Jean, l'ami particulier de Pierre, la désigne sous le même nom, et lui donne des caractères qui ne permettent pas de la méconnaître : c'est *la ville aux sept montagnes*, c'est *la grande ville qui commande à tous les rois de la terre*, et qui s'est *enivrée du sang des martyrs de Jésus* [2]. Cet échange de noms nous indique le mystère, le nœud de toute l'histoire humaine. Rome, Babylone, c'est au fond la même cité, la capitale du même empire, la tête de cet empire universel qui a passé successivement des Assyriens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains et dont les pieds commencent actuellement à être frappés par la pierre détachée de la montagne. Le nom même de Babylone, qui veut dire confusion, lui convenait mieux alors que celui de Rome, qui veut dire force. Car sa force, concentrée dans la main des Césars, ne servait qu'à la confusion.

[1] 1. Petr. — [2] Apoc., 17.

Cette famille, qui pesait sur le monde, s'était élevée dans les reurs des guerres civiles. Jules César et César-Auguste en av abreuvé les racines avec le sang des citoyens proscrits. Aug adopté par son oncle César, eut trois femmes ; répudia la prem le jour même de ses noces; répudia la seconde, pour en épouser troisième, qu'il fit répudier à son mari, quoiqu'elle en eût u nommé Tibère, et qu'elle fût enceinte d'un autre qui fut nommé sus. De ces trois femmes, Auguste n'eut que de la seconde une nommée Julie, qui le déshonora par ses dissolutions. Elle eut cessivement trois maris, Marcellus, Agrippa et Tibère; se cond enfin si mal, que son père la confina dans une île, où Tibère, dernier mari, la fit mourir de faim. Elle avait eu d'Agrippa troi et deux filles. Deux de ses fils périrent, dit-on, par les ordres se de Livie, troisième femme d'Auguste, laquelle voulait assurer l'em aux enfants qu'elle avait eus de son premier mari. Le dernier de de Julie et d'Agrippa, après avoir été adopté par Auguste, dc était le petit-fils, fut confiné dans une prison, puis mis à mort Livie et Tibère. De ses deux sœurs, l'une fut reléguée dans une cause de ses débauches ; l'autre, nommée Agrippine, épousa Ger nicus, neveu et fils adoptif de Tibère, et fut enfin exilée par celi dans la même île qu'autrefois Julie, où elle mourut pareillemen faim. Elle eut, entre autres enfants, l'empereur Caligula et Agrip mère de Néron. Auguste mourut, après quarante-quatre ans de rè empoisonné, dit-on, par sa femme Livie, à qui il tardait de voir ré son fils Tibère. Tibère, adopté par Auguste, avait été forcé de r dier une première femme qu'il aimait, et dont il avait un fils no Drusus, pour épouser Julie, veuve d'Agrippa, et fille unique de père adoptif. Drusus fut empoisonné par sa propre femme, et un fils qui fut tué par l'empereur Caligula, et une fille qui fut par l'empereur Claude. Tibère ne laissa point d'enfant de Julie, laquelle il divorça et qu'il réduisit à mourir de faim. Par ordre guste, il avait adopté son neveu fraternel Germanicus. Il le fit poisonner, fit mourir de faim sa femme Agrippine ainsi que de leurs fils. Retiré dans l'île de Caprée, Tibère ne pensait qu'à choses : inventer tous les jours de nouvelles cruautés, inventer les jours de nouvelles débauches. Dès son enfance, un de ses pr teurs avait dit de lui, que c'était de la boue pétrie avec du sang sa dernière maladie, il fut étouffé par son fils adoptif Caligula lui succéda, et qui le surpassa en cruauté et en luxure. Caligula successivement trois femmes, dont il enleva les deux dernières à le maris. Bientôt il établit un lieu de prostitution dans son propre p lais, déshonora les premières femmes de Rome sous les yeux mê

[..] leurs maris ou de leurs mères, et vécut en inceste avec ses trois [..]urs. Sa cruauté égalait ses débauches. Il fit mourir sa grand'mère, [..]n beau-père, son frère adoptif et les amis qui lui avaient procuré [..]mpire. Son grand divertissement était de voir couler le sang hu[..]ain. Quand il n'y avait point de criminels à exécuter, il faisait [..]endre les premiers venus sur la place ou dans l'amphithéâtre. Sa [..]ande maxime était, que tout lui était permis envers tous; son [..]u principal, que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour avoir le [..]aisir de la lui couper; son unique regret, que de son temps il n'y [..]t pas de grandes calamités. Il fut tué à l'âge de vingt-neuf ans, et [..]t pour successeur Claude, son oncle, vieillard imbécile et sangui[..]aire, qui invitait le soir à souper ou à une partie de dés, les person[..]s qu'il avait fait mourir le matin. Claude eut six femmes, répudia [..] première, perdit la seconde, divorça avec la troisième et la qua[..]ième, tua la cinquième, qui était Messaline, et prit pour sixième sa [..]opre nièce Agrippine, qui finit par l'empoisonner pour faire ré[..]er son fils Néron. Ce dernier nom est devenu à lui seul une infa[..]ie. Néron fit mourir son frère, sa mère, ses deux femmes, ses deux [..]ntes, ses deux précepteurs, sans parler du reste. Il mit le feu aux [..]uatre coins de Rome. Au milieu de ces cruautés, il faisait le comé[..]en sur le théâtre, voyageait en Grèce pour gagner des couronnes [..]mme joueur de flûte. Quant à la débauche, il surpassa même ses [..]édécesseurs. Il célébra publiquement des noces de Sodome; il [..]ousa publiquement un de ses courtisans comme femme et un au[..]e comme mari. Telle fut, dans son intérieur, la famille des Césars.

Et de pareils hommes étaient empereurs, c'est-à-dire souverains [..] monde! Et de pareils hommes étaient souverains pontifes! Ils [..]isaient les dieux, en réglaient le culte, commandaient en maîtres [..]ns la religion. Et de pareils hommes étaient dieux! Ils avaient des [..]mples de leur vivant; on adorait leurs images, on leur offrait des [..]crifices. Caligula se bâtit à lui-même des temples et des autels, [..]offrit à lui-même des sacrifices, se consacra lui-même pontife de [..]on propre culte, avec sa femme, son cheval et les consuls [1].

Ah! si de pareils hommes, avec un pareil pouvoir, avaient pesé [..]r le monde, jusqu'à ce que, par la contagion de leur exemple et [..]ction continuelle de leur tyrannie, tous les hommes leur eussent [..]essemblé, toutes les familles eussent ressemblé à leur famille; que [..]eraient devenues la piété, la justice, la pudeur, l'humanité? que se[..]ait devenue la terre entière?

Mais le remède n'était-il pas dans le sénat romain? Quelques traits

[1] Voir Suétone, Tacite, Dion, Plutarque.

suffiront pour en juger. C'est le sénat qui, dès leur vivant, votait des temples et des honneurs divins à Tibère, à Caligula, à Claude, à Néron. Tibère même lui trouvait tant de bassesse, qu'il s'écriait souvent : O hommes faits pour la servitude ! Lorsque Néron eut tué sa mère, le sénat en rendit des actions de grâces dans tous les temples de Rome. Lorsque Néron voulut tuer les plus vertueux sénateurs, le sénat prononça la sentence de mort. C'est un sénateur qui nous apprend tout cela, Tacite. Il confesse même assez ingénument avoir fait comme les autres. *Ce sont nos mains*, dit-il, *qui ont traîné Helvidius en prison* [1]. C'était le digne fils d'un des plus dignes Romains.

Sera-ce de la philosophie qu'on pouvait espérer le salut? Voici comme s'en explique un philosophe de ce temps-là. « Qui est-ce qui songe à la philosophie, dit Sénèque, si ce n'est quand les spectacles ont relâche, ou que la pluie l'empêche d'y rester et qu'il ne sait à quoi perdre sa journée? Aussi les diverses écoles de philosophie meurent-elles faute de successeur. L'Académie, soit ancienne, soit nouvelle, n'a pas un chef. Qui est-ce qui enseigne les maximes de Pyrrhon? L'école si fameuse de Pythagore ne trouve pas un professeur. Pour le métier d'histrion, il y a des disciples et des maîtres en grand nombre ; mais pour la philosophie, personne [2]. » Encore le petit nombre de ceux qui s'y adonnaient, la déshonoraient-ils par leur conduite. « Tels sont la plupart des philosophes, dit le même Sénèque, qu'ils sont très-éloquents à faire leur propre satire. Si vous les entendiez pérorer contre l'avarice, la débauche, l'ambition, vous croiriez que c'est un procès à leur profession ; tant les traits qu'ils lancent dans le public retombent sur eux-mêmes. Il ne faut les considérer que comme des médecins, dont les étiquettes annoncent des remèdes, et les boîtes contiennent des poisons [3]. »

Sénèque aurait pu se donner pour exemple. Il a de belles phrases sur le mépris des richesses, sur l'amour de la pauvreté ; et il épuisait les provinces par ses usures, et il amassa en quatre ans de faveur plus de cinquante-huit millions de notre monnaie. Partout il exalte la vertu du sage ; et il fut exilé pour ses adultères, et il est accusé de s'être livré à la sodomie, et de l'avoir enseignée à son élève. Le sage ne flatte point, disait-il ; le sage seul sait être reconnaissant : et dans son exil, il adressait à Claude les plus basses adulations, l'appelant une très-grande et illustre divinité ; et lorsque Claude fut mort, il en fit la plus outrageuse satire. Le sage meurt plutôt que de manquer à ce qui est juste ; et quand Néron eut empoisonné son frère, Sénèque ne refusa point les dépouilles de la victime ; et quand Néron consulta

[1] *Vita Agric.*, n. 45. — [2] Senec., *Nat. quæst.*, l. 7, in fine. — [3] *Fragm. Senec.*, *apud Lactant.*, l. 4, n. 15.

es deux précepteurs sur le meurtre de sa mère, Sénèque demanda aussitôt s'il fallait la faire égorger par des soldats ou par d'autres; et quand le parricide eut été achevé, Sénèque en écrivit l'apologie que Néron récita au sénat. Il avait dédié à son élève deux livres sur la clémence; mais, suivant les principes de la philosophie stoïcienne, qu'il professait, il y traite de vices la miséricorde et le pardon des injures, et déclare que la compassion est le partage de ce qu'il y a de plus vaurien, comme les femmelettes [1]. La clémence, selon lui, n'est que la modération dans la vengeance. Le disciple profita de la leçon; il ne connut ni pardon ni miséricorde. Quant à la vengeance, il y fut quelquefois plus modéré que son maître. Un célèbre orateur se permettait de parler mal de Sénèque; il fut condamné à la perte de ses biens et à l'exil; Sénèque eût voulu en faire autant à son fils; Néron s'y opposa, parce qu'il trouva, dit Tacite, qu'on avait poussé la vengeance assez loin [2].

Les philosophes ne font pas ce qu'ils disent, objectait-on à Sénèque; il répond que c'était déjà beaucoup faire que de dire [3]. Mais à leurs dires mêmes, il reconnaît une impuissance radicale : ils se contredisent dans les points capitaux. Il fallait, selon lui, une philosophie qui n'était pas encore faite; une philosophie qui ne se bornât point à des préceptes de morale que tout le monde savait d'avance, mais qui établît des dogmes, des décrets ou articles de doctrine, et qui en imprimât la ferme persuasion dans les esprits. Le monde étant corrompu comme il était, disait-il, les préceptes ne suffisaient plus; il fallait quelque chose de plus efficace, des dogmes certains, principalement sur Dieu. Il essaye même d'en donner un modèle; mais il reste infiniment au-dessous de Socrate et de Platon. L'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie, dont ces deux philosophes avaient fait le nerf de leur morale, Sénèque aime à y croire, dit-il, mais il n'ose en faire profession. Enfin, c'est à Sénèque surtout que s'applique ce que saint Paul a dit en général de tous les sages du paganisme, qu'ils étaient inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu. Lui-même a écrit ces paroles : « Il n'y a qu'un seul monarque suprême, une seule divinité. Nous en adorons néanmoins plusieurs, non dans la vue de plaire aux dieux, mais par déférence pour les coutumes et les lois de notre pays. » C'est ainsi que ce grand philosophe, ce grave sénateur, qui regardait comme au-dessous de lui, dit saint Augustin, de se masquer sur le théâtre, n'avait pas honte de se déguiser dans les temples, non pour divertir le peuple, mais pour le tromper [4].

[1] *De clem.*, l. 2, sub fine. — [2] *Annal.*, l, 13, n. 43. — [3] *De vitâ beatâ*, n. 20. — [4] *De civ. Dei*, l. 5, c. 16.

Voilà donc où en était la philosophie dans la personne d'un de ses plus fameux représentants, Sénèque, qui avait pu profiter de tout ce qu'avaient fait ses devanciers; Sénèque, dont toute la jeunesse romaine admirait l'éloquence; Sénèque, qui, avec ses immenses richesses, pouvait entreprendre les plus grandes choses; Sénèque, qui, comme précepteur et principal ministre de l'empereur, disposait pour ainsi dire de l'univers. Avec tout cela, la philosophie se reconnaît impuissante à faire le bien! avec tout cela, son élève devient Néron!

Cependant, ce que la philosophie grecque et romaine se déclarait impuissante à faire, avec le secours réuni de l'éloquence, de la richesse et du pouvoir, une autre philosophie le faisait dans ce moment-là même, sans aucun de ces secours humains; et elle le faisait, non-seulement pour quelques élèves choisis, mais pour le peuple, mais pour la multitude des villes et des campagnes, ce que Sénèque assurait être impossible. Et cette philosophie était telle que Sénèque avait senti qu'elle devait être, unissant le dogme et la morale, sur Dieu et sur l'homme, et imprimant la foi, l'espérance et l'amour dans les cœurs; et c'était la philosophie d'un Juif crucifié; et cette philosophie était prêchée à Rome par le pêcheur Pierre : nous l'avons vu par son épître, nous le voyons encore mieux par l'Église de Rome, épître toujours vivante et parlante. Et cette philosophie du Juif crucifié envahissait dès lors l'empire romain. Outre Pline et Tacite, contemporains de Sénèque, nous en avons pour témoin Sénèque lui-même. « La superstition judaïque, s'écrie-t-il, a fait de tels progrès que dès maintenant elle est reçue dans tous les pays; les vaincus ont donné des lois aux vainqueurs [1]. » Comme les chrétiens et les Juifs se confondaient encore dans l'opinion des païens, il y a tout à croire que le philosophe voulait parler de la propagation du christianisme. Il dit *superstition*, à cause des sabbats ou jours de repos : il lui semblait que c'était perdre la septième partie de sa vie; mais lui, qui se plaignait que les Romains, occupés leur vie entière aux spectacles obscènes ou sanglants du cirque, n'avaient pas un jour pour la philosophie, aurait facilement pu savoir que les Juifs et les chrétiens n'observaient le jour du sabbat ou du repos que pour vaquer plus librement et plus entièrement à la philosophie, mais à la philosophie véritable, à la philosophie divine, la seule qui ait délivré le monde, et de la superstition de l'idolâtrie, et de la superstition des philosophes mêmes; car Sénèque nous apprend que *les philosophes étaient une nation crédule* [2] qui admettaient volon-

[1] *Fragm. Senec. apud S. Aug. De civ. Dei*, l. 6, c. 11. — [2] *Quæst. nat.*, l. 6, n. 26.

tiers toute sorte de fables pour appuyer leurs discordants systèmes.

Merveilleux contraste! Dans le même temps, Sénèque, philosophe, éloquent, riche, fait l'éducation d'un nouvel empereur, et Pierre, pêcheur de Galilée, sans lettres, sans argent, sans crédit, fait l'éducation d'un nouveau genre humain. L'élève de Sénèque fut Néron; l'élève de Pierre, c'est l'univers chrétien. Lisez les œuvres de Sénèque, vous rencontrez à chaque pas des phrases admirables pour le sens et pour l'expression; cherchez-y un ensemble, vous ne trouverez qu'un pêle-mêle sans force et sans consistance; les parcelles y sont tout, et le tout n'y est rien. Le pêcheur Pierre, dans une seule épître, a posé les principes éternellement féconds de la régénération universelle, en apprenant aux hommes qu'ils sont les enfants de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'ils doivent se montrer dignes de cette divine adoption. Deux ou trois lignes suffisent pour assurer les fondements de la société humaine. « Craignez Dieu; respectez le roi; aimez vos frères; honorez tout le monde. A cause de Dieu, ou, suivant le grec, à cause du Seigneur, soyez soumis à toute créature, à toute constitution humaine : soit au roi, comme étant le plus élevé; soit aux gouverneurs, comme étant envoyés par lui, pour la punition de ceux qui font mal et la louange de ceux qui font bien. » C'est à cause de Dieu, pour la gloire de sa loi sainte, qu'il faut être soumis à toute espèce de constitution publique; c'est à cause de Dieu, dit très-bien l'un des plus illustres successeurs de saint Pierre, et non pas contre Dieu; car alors revient cette autre parole de Pierre : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes [1].

L'Apôtre dit, à la fin de son épître : Marc, mon fils, vous salue. C'est l'évangéliste saint Marc, son disciple et son interprète ou son secrétaire. Il écrivit son Évangile à la prière des fidèles de Rome, qui désiraient avoir par écrit ce que saint Pierre leur avait prêché de vive voix. Aussi a-t-il plus suivi l'ordre des prédications de l'apôtre, que l'ordre des temps et des faits. Il passe sous silence ce qu'il y a de plus honorable pour son maître, comme ces paroles que lui dit Jésus-Christ : Tu es bienheureux, Simon, fils de Jona, et il rapporte au contraire en détail ses trois reniements. On voit bien que ce n'est pas l'esprit de l'homme qui inspirait ni le maître ni le disciple. Pierre, ayant appris par révélation ce qui s'était passé, se réjouit beaucoup de l'affection des fidèles, et autorisa cet écrit pour être lu dans les églises [2].

Rome était la capitale du monde, en particulier de l'Occident :

[1] Ep. Nicolai, 1, *ad episcop.* — [2] Euseb., *Hist.*, l. 2, c. 14.

Pierre y fonde l'Eglise romaine et y place sa chaire, pour paître de là les agneaux et les brebis de Jésus-Christ, en sorte qu'il n'y aura pour tout l'univers qu'un troupeau et qu'un pasteur. Antioche était la capitale de l'Orient : Pierre y avait porté son siége. Alexandrie était la capitale de l'Égypte et du Midi : Pierre y envoie Marc, son disciple, pour y fonder une Église en son nom. Et ces trois Églises seront appelées suréminemment patriarcales et apostoliques, à cause de la suréminente dignité de Pierre. Cela est si constant, qu'au cinquième siècle, un empereur et un concile œcuménique, voulant procurer la dignité de patriarche à l'évêque de la nouvelle Rome ou de Constantinople, ils la demandèrent en ces termes au successeur de Pierre : « Daignez répandre jusque sur l'Église de Constantinople un rayon de votre primauté apostolique[1]. » Ce qui fait voir que, dans la pensée de l'Église, le patriarcat n'est qu'un écoulement partiel de la primauté de saint Pierre, dont la plénitude réside dans le siége de Rome.

Ce fut de Rome encore que saint Pierre envoya d'autres de ses disciples dans les diverses régions de l'Occident ; et c'est un fait universellement admis parmi les anciens, qu'aucune Église n'a été fondée dans toute l'Italie, dans les Gaules, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile, et dans les îles environnantes, que par ceux que l'apôtre saint Pierre ou ses successeurs avaient établis évêques[2].

Nous avons de tous ces faits un témoignage non suspect, celui d'Eusèbe de Césarée dans sa *Théophanie*, ou Manifestation de Dieu, ouvrage retrouvé en grande partie par le cardinal Maï.

Voici le tableau qu'il y trace de la prédication de saint Pierre : « Pierre avait travaillé toute la nuit, sur la mer de Galilée, sans rien prendre. A la parole du Sauveur il jette le filet et prend une si grande quantité de poissons, que le filet se rompit. Il appelle au secours ses associés de la barque voisine, les deux barques s'emplissent tellement de poissons, qu'elles sont près d'enfoncer. Pierre épouvanté se jette aux pieds de Jésus, disant : Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. Mais le Seigneur lui dit : Ne crains point ; car désormais tu seras preneur d'hommes en vie et pour la vie. Eusèbe observe que tel est le sens propre du mot grec. Ne t'étonnes pas trop de cette pêche, dit le Sauveur à Pierre ; ce ne sont encore que des jeux d'enfants, et des images de l'avenir ; ici ce sont des poissons muets et irraisonnables ; ces barques et ces filets sont d'une matière inanimée. Mais il n'en est pas de même des choses que tout cela signifie. Dans peu, ou plutôt dès à présent, tu seras preneur d'hommes en vie et

[1] Lettre du Conc. de Chalcéd. à saint Léon, t. 4, *Concil.*, col. 817. — [2] *Epist. Inn. I, ad Decent.*

pour la vie. Tu ne les tireras plus de l'abîme de la mer, mais de la saumure amère du monde, des ténébreux recoins de l'athéisme et de la corruption, tu les en tireras à la lumière intellectuelle et pour leur faire respirer un air pur : ou plutôt tu les prendras vivants, pour leur donner la vie et non plus la mort. Les poissons de la mer, qui vivaient jusque-là dans les ténèbres et dans l'abîme, périssent dès qu'ils viennent à la lumière et respirent l'air ; mais les hommes que tu prendras, seront transportés des ténèbres de l'ignorance à une vie divine. C'est pour cela que dès à présent tu seras un preneur d'hommes en vie et pour la vie.

« Et ce que le Sauveur prédit, il le démontre en l'accomplissant. En effet, ce pêcheur de Galilée, au lieu d'une capture de poissons, combien de myriades d'hommes il prend dans les filets d'une doctrine ineffable tissus par une vertu divine, on ne saurait le comprendre. Ce que le long âge du monde, avant la manifestation du Dieu sauveur, n'a point opéré ; ce que ni Moïse, législateur des Hébreux, ni après lui les prophètes de Dieu, quoique travaillant toute la nuit qui a précédé l'avénement du Christ, n'ont pu effectuer ; tout cela, un Galiléen, un pauvre, d'un langage barbare, ce même Pierre l'a exécuté. Témoin tant d'illustres églises, beaucoup plus remplies de poissons raisonnables que les deux barques ne le furent d'autres privés de raison : telle l'église de Césarée en Palestine, telle l'église d'Antioche de Syrie, telle l'Église de Rome même. Car la mémoire porte que c'est Pierre lui-même qui a fondé ces églises et toutes celles d'alentour. Il a établi également les églises d'Égypte, avec celle d'Alexandrie, non par lui-même en personne, mais par saint Marc, son disciple. Car lui-même pendant ce temps s'occupait de l'Italie et de toutes les nations environnantes ; mais il envoya Marc, son disciple, pour être le docteur et le preneur de l'Égypte [1]. »

Cependant Saul et Barnabé, après avoir parcouru toute l'île de Chypre, vinrent à Paphos, résidence du proconsul romain et où les païens adoraient la déesse de la volupté. Ils y trouvèrent un Juif magicien et faux prophète, nommé Bar-Jésu, autrement Élymas, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme très-prudent. Celui-ci, ayant fait venir Barnabé et Saul, désirait entendre la parole de Dieu. Mais Élymas leur résistait, cherchant à détourner le proconsul de la foi. Or Saul, qui s'appelle aussi Paul, rempli de l'Esprit-Saint, et regardant fixément Élymas, lui dit : Homme plein de tromperie et de malice, enfant du diable et ennemi de toute justice, ne cesseras-tu jamais de pervertir les voies droites du

[1] Mai. *Patrum nova Bibliotheca*, t. 4, p. 120.

Seigneur? Voici que la main du Seigneur est sur toi ; et tu seras aveugle, et tu ne verras point le soleil jusqu'à un certain temps. Et aussitôt les ténèbres tombèrent sur lui, ses yeux s'obscurcirent; et, tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ayant vu cela, le proconsul crut, frappé qu'il était de la doctrine du Seigneur.

Paul et ceux qui étaient avec lui, s'étant embarqués à Paphos, vinrent à Perge en Pamphylie, où Jean-Marc les quitta pour retourner à Jérusalem. Eux, au contraire, s'avançant dans l'Asie Mineure, vinrent à Antioche de Pisidie, où ils entrèrent dans la synagogue le jour du sabbat, et s'assirent. Et, après la lecture de la loi et des prophètes, les chefs de la synagogue leur envoyèrent dire : Nos frères, si vous avez quelque exhortation à faire au peuple, vous pouvez parler. Aussitôt Paul, se levant, demanda de la main qu'on fît silence, et dit : Hommes d'Israël, et vous qui craignez Dieu (ainsi appelait-on les gentils qui servaient le vrai Dieu sans embrasser le judaïsme), écoutez : le Dieu du peuple d'Israël choisit nos pères et glorifia ce peuple pendant qu'il demeurait en Égypte, d'où il les tira par la force de son bras. Et durant quarante ans il les supporta dans le désert. Puis, ayant détruit sept nations dans la terre de Chanaan, il la leur partagea au sort, environ quatre cent cinquante ans après. Il leur donna ensuite des juges jusqu'au prophète Samuël. Alors ils demandèrent un roi, et Dieu leur donna Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamain : et ainsi se passèrent quarante ans. Puis, l'ayant rejeté, il leur donna pour roi David, auquel il rendit ce témoignage : J'ai trouvé David, fils de Jessé, homme selon mon cœur, qui accomplira toutes mes volontés. C'est de sa race que Dieu, selon sa promesse, a suscité Jésus, le Sauveur d'Israël ; Jean, avant qu'il parût, ayant prêché à tout le peuple d'Israël le baptême de la pénitence. Et lorsque Jean achevait sa course, il disait : Je ne suis pas celui que vous pensez; mais voilà qu'il vient après moi celui de qui je ne suis pas digne de délier la chaussure. Mes frères, enfants de la race d'Abraham, c'est à vous, et à ceux qui parmi vous craignent Dieu, qu'est envoyée cette parole de salut. Car les habitants de Jérusalem et leurs chefs, ne l'ayant point connu pour ce qu'il était et n'ayant point entendu les paroles des prophètes qui se lisent chaque jour de sabbat, ils les ont accomplies en le condamnant ; et quoiqu'ils ne trouvassent rien en lui qui fût digne de mort, ils demandèrent à Pilate qu'il le fît mourir. Et après qu'ils eurent accompli tout ce qui était écrit de lui, on le descendit de la croix, et on le mit dans le tombeau. Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts le troisième jour ; et il a été vu durant plusieurs jours par ceux qui étaient venus avec lui de

Galilée à Jérusalem, qui lui rendent encore aujourd'hui témoignage devant le peuple. Ainsi, nous vous annonçons que la promesse faite à nos pères, Dieu nous en a fait voir l'accomplissement à nous qui sommes leurs enfants, en ressuscitant Jésus, selon qu'il est écrit dans le second psaume : Vous êtes mon Fils ; je vous ai engendré aujourd'hui. Et pour montrer qu'il l'a ressuscité d'entre les morts pour ne plus retourner dans la corruption du tombeau, il a dit : J'accomplirai fidèlement les promesses que j'ai faites à David. Et il dit encore ailleurs : Vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve la corruption. Car pour David, après avoir servi en son temps aux desseins de Dieu, il s'est endormi ; et il a été mis avec ses pères, et il a éprouvé la corruption, mais Celui que Dieu a ressuscité n'a point vu la corruption. Sachez donc, mes frères, que c'est par Lui que la rémission des péchés vous est annoncée ; et que quiconque croit en Lui est justifié de toutes les choses dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse. Prenez donc garde qu'il ne vous arrive ce qui a été prédit par les prophètes : Voyez, contempteurs, et admirez, et tremblez;car je ferai une œuvre en vos jours, une œuvre que vous ne croirez point, lors même qu'on vous l'annoncera.

Comme ils sortaient de la synagogue des Juifs, les gentils demandèrent qu'on leur parlât sur le même sujet pendant la semaine. Et quand l'assemblée fut séparée, beaucoup de Juifs et de prosélytes craignant Dieu suivirent Paul et Barnabé, qui les exhortaient à persévérer dans la grâce de Dieu. Le sabbat suivant, presque toute la ville s'assembla pour écouter la parole divine. Mais les Juifs, voyant cette grande multitude, furent remplis de colère et s'opposaient, avec des paroles de contradiction et de blasphème, à ce que Paul disait. Alors Paul et Barnabé leur dirent hardiment : C'était à vous qu'il fallait annoncer premièrement la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les nations. Car le Seigneur nous l'a ainsi commandé : Je t'ai établi pour être la lumière des nations, afin que tu sois leur salut jusqu'aux extrémités de la terre [1]. Or, les gentils, entendant cela, se réjouirent, et ils glorifiaient la parole du Seigneur, et il en crut autant qu'il y en avait de préordonnés à la vie éternelle. Et la parole du Seigneur se répandait dans toute la contrée. Mais les Juifs, ayant animé les femmes dévotes et les femmes de qualité, ainsi que les principaux de la ville, excitèrent une persécution contre Paul et contre Barnabé, et les chassèrent de leur pays. Alors les deux apôtres secouèrent contre eux la

[1] Isaïe, 49, 6.

poussière de leurs pieds, et vinrent à Icone. Cependant les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit-Saint [1].

Arrivés à Icone, capitale de la Lycaonie, Paul et Barnabé entrèrent ensemble dans la synagogue des Juifs et ils y parlèrent de manière qu'une grande multitude de Juifs et de Grecs embrassa la foi. Mais ceux des Juifs qui furent incrédules soulevèrent et irritèrent l'esprit des gentils contre les frères. Ils demeurèrent toutefois longtemps en cette ville, parlant librement au nom du Seigneur, qui rendait témoignage à la parole de sa grâce, faisant par eux des miracles et des prodiges. Enfin toute la ville se divisa, et les uns étaient pour les Juifs, et les autres pour les apôtres. Mais comme les gentils et les Juifs avec leurs chefs allaient se précipiter sur eux pour les accabler d'outrages et pour les lapider, les apôtres, l'ayant su, se réfugièrent à Lystre et à Derbe, autres villes de Lycaonie, et ils y prêchaient l'Évangile, ainsi que dans toute la contrée d'alentour [2].

Ce fut à Icone que saint Paul instruisit et convertit sainte Thècle, tant célébrée par les Pères de l'Église, tels que saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise et saint Augustin. C'était une vierge qui s'était appliquée aux belles-lettres et à l'étude de la philosophie profane. Déjà elle était promise à un époux noble, riche et puissant, lorsqu'arriva l'Apôtre, qui, par ses discours, alluma dans son cœur un ardent amour de la virginité. Ayant donc, pour l'époux céleste, renoncé aux noces terrestres, terribles furent les assauts que livrèrent à sa résolution, et l'époux abandonné, et son père et sa mère, et ses parents, et ses amis, et les juges et les magistrats de la ville. Mais la vierge sainte triompha et des larmes de ses proches, et des séductions du monde, et des menaces des juges. Que dis-je ? de leurs menaces; de tout ce que la puissance publique put armer de plus terrible contre une jeune et tendre vierge. Elle fut, dans le théâtre, exposée aux bêtes et condamnée aux flammes, mais délivrée de l'un et de l'autre martyre par la divine puissance. Les lions lâchés contre elle se jetèrent à ses pieds, et n'osèrent violer l'intégrité de son corps. Finalement, après avoir passé par le feu et avoir été exposée aux bêtes, il n'est point de tourment qu'elle n'ait souffert. C'est pourquoi on lui a communément donné le titre de première martyre parmi les femmes, comme saint Étienne est le premier martyr parmi les hommes : bien que, suivant l'opinion commune, elle ait fini en paix ses jours. Mais l'ancienne coutume de l'Église était d'accorder le titre de martyrs à ceux qui avaient souffert pour la foi des tourments mortels de

[1] Act., 13. — [2] Act. 14, 1-6.

leur nature, lors même qu'ils y auraient survécu par miracle [1].

Or, il y avait à Lystre un homme impotent des pieds, qui était toujours assis. Il était boiteux dès le sein de sa mère, et n'avait jamais marché. Cet homme écoutait parler Paul, qui, le regardant et voyant qu'il avait la foi qu'il serait guéri, dit à haute voix : Lève-toi debout sur tes pieds ! Et il se leva en sautant, et marchait. La foule, ayant vu ce que Paul venait de faire, se mit à crier en lycaonien : Les dieux, devenus semblables aux hommes, sont descendus vers nous ! Et ils appelaient Barnabé, Jupiter, et Paul, Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole. Le prêtre même de Jupiter, dont le temple était près de la ville, parut à la porte avec des taureaux et des couronnes, et voulait, ainsi que les peuples, leur sacrifier. Mais les apôtres Barnabé et Paul, l'ayant appris, déchirèrent leurs vêtements et s'élancèrent au milieu de la foule, en criant : Amis ! qu'allez-vous faire ? Et nous aussi, nous ne sommes que des hommes comme vous, sujets aux mêmes infirmités et à la mort, qui vous annonçons de quitter ces choses vaines, pour vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils renferment ; lequel, dans les siècles passés, a laissé marcher toutes les nations dans leurs voies, sans qu'il se soit néanmoins laissé sans témoignage, faisant du bien, nous dispensant les pluies du ciel et les saisons favorables pour les fruits, nous offrant la nourriture avec abondance, et remplissant nos cœurs de joie. Et disant cela, à peine purent-ils empêcher le peuple de leur sacrifier.

Comme ils passèrent du temps à enseigner dans cette ville, il survint quelques Juifs d'Antioche (de Pisidie) et d'Icone, qui, ayant persuadé le peuple, lapidèrent Paul, et le traînèrent hors de la ville, le croyant mort. Mais les disciples s'étant assemblés autour de lui, il se leva et rentra dans la ville, et le lendemain il partit pour Derbe avec Barnabé. Après qu'ils eurent annoncé l'Évangile dans cette cité-là et instruit plusieurs personnes, ils retournèrent à Lystre, à Icone et à Antioche (de Pisidie), fortifiant le courage des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et leur représentant que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Ayant ensuite, par l'imposition des mains, ordonné des prêtres en chaque église, avec des prières et des jeûnes, il les recommandèrent au Seigneur en qui ils avaient cru. Puis traversant la Pisidie, ils vinrent en Pamphylie ; et ayant annoncé à Perge la parole du Seigneur, ils descendirent à Attalie. De là ils firent voile pour Antioche (de Syrie), d'où on les avait envoyés, en les abandonnant

[1] *Acta sanctorum*, 23 septembre.

à la grâce de Dieu, pour l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir. Y étant arrivés et ayant assemblé l'Église, ils racontèrent combien Dieu avait fait de grandes choses avec eux, et comment il avait ouvert aux gentils la porte de la foi [1].

A ce récit de leur voyage, saint Luc ajoute qu'ils demeurèrent avec les disciples d'Antioche un temps qui ne fut pas petit, c'est-à-dire un temps considérable, plusieurs années peut-être. Ce fut alors que saint Paul eut une révélation, dans laquelle Dieu lui commanda de se rendre à Jérusalem, afin d'exposer aux apôtres l'évangile que lui et Barnabé avaient prêché parmi les gentils. C'était la quatorzième année, soit depuis sa conversion, soit depuis son premier voyage à Jérusalem, trois ans après, pour voir Pierre.

Paul n'avait certainement aucun doute qu'il n'eût jusqu'alors prêché légitimement l'Évangile. Toutefois, comme il l'avait appris, non pas des hommes, mais de Jésus-Christ même, et que sa vocation avait été extraordinaire, le Seigneur lui ordonna d'en conférer avec les autres apôtres qui étaient à Jérusalem, et spécialement avec Pierre; afin que les faux apôtres n'osassent décréditer, dans l'esprit des peuples, ni sa personne ni sa doctrine, et rendre ainsi infructueuse et inutile sa prédication. Il prit pour compagnons de son voyage Barnabé et Tite. Ce dernier, qu'il avait converti du gentilisme à la foi et régénéré en Jésus-Christ, était pour lui un fils bienaimé. Ils furent accueillis de Pierre, de Jacques et de Jean, regardés comme les colonnes de l'Église, avec l'estime et la bienveillance qui leur était due; et Tite, bien que non circoncis, fut admis néanmoins par ces mêmes apôtres, non-seulement aux actes de la vie civile, mais encore à ceux de religion. Quelques faux frères, ne pouvant souffrir la liberté que l'Apôtre donnait aux gentils convertis de n'observer point la loi de Moïse, voyaient de mauvais œil un incirconcis communiquer avec eux, et commencèrent à prétendre qu'on devait obliger Tite à la loi de la circoncision. Mais Paul n'y voulut point consentir, ni céder à leur autorité. Les vrais apôtres, qui étaient du même sentiment que lui, n'ayant rien trouvé ni à ajouter ni à retrancher dans son évangile, lui donnèrent la main, ainsi qu'à Barnabé, comme à leurs collègues dans le ministère apostolique. En outre, attendu que Paul n'avait pas reçu une moindre grâce pour la conversion des gentils, que Pierre pour la conversion des circoncis, il fut résolu que, tandis que Pierre, avec Jacques et Jean, s'appliquerait spécialement à appeler les Juifs à la foi, Paul et Barnabé travailleraient principalement à y inviter les gentils; pourvu toutefois

[1] Act., 15, 7-27.

qu'ils eussent soin des pauvres de la Judée, et qu'ils ne négligeassent point de faire des quêtes pour eux dans les provinces les plus riches où ils auraient porté l'Évangile [1].

Paul et Barnabé étant revenus de Jérusalem à Antioche, Pierre y arriva aussi quelque temps après. Instruit par Dieu lui-même à ne point regarder les gentils, qu'avaient purifiés son esprit et sa foi, comme quelque chose d'immonde, il mangeait librement avec eux, jusqu'à ce qu'il survînt quelques-uns de la Judée, que lui envoyait Jacques. A leur arrivée, Pierre changea de conduite. Sachant que ces derniers, bien que chrétiens, étaient attachés encore à l'observance de la loi mosaïque, il craignit de les scandaliser et commença de ne plus paraître aux tables où mangeaient des chrétiens non circoncis, et de ne plus les fréquenter avec la même liberté. L'exemple du prince des apôtres, en une chose si conforme à leurs idées, fut bientôt embrassé et suivi par tous les autres Juifs; de manière que Barnabé lui-même se laissait entraîner au torrent et usait envers les gentils de la même réserve. Cette simulation parut à saint Paul digne de réprimande et peu conforme à l'esprit et à la sincérité de l'Evangile; et, comme l'exemple de Pierre paraissait servir aux autres de justification, de prétexte et d'excuse, il se détermina à reprendre devant tout le monde, dans la personne de Pierre, le manquement de tous. Il lui dit donc librement et de manière à se faire entendre des autres : Si vous, qui êtes Juif, vivez néanmoins avec la liberté des gentils et sans vous obliger à une scrupuleuse observance des cérémonies mosaïques, comment, par votre exemple, induisez-vous maintenant et obligez-vous en quelque sorte les gentils à vivre à la juive? »

Pour apprécier au juste la conduite de saint Pierre, regardée par quelques-uns comme une faute très-grave, et par d'autres comme une action innocente et même digne de louange, il est nécessaire de se bien rappeler l'état des choses. Pierre et Paul étaient d'accord que les gentils convertis à Dieu et régénérés en Jésus-Christ, étaient réellement purs et saints devant Dieu, et dignes de la vie éternelle. Paul était de même d'accord avec Pierre, qu'il était permis néanmoins à un Juif converti d'observer les cérémonies judaïques, puisque nous les lui verrons observer à lui-même, jusqu'à circoncire son disciple Timothée. Parmi ces cérémonies, c'en était une de ne pas communiquer trop facilement avec les gentils, de ne pas manger avec eux. Pour ce qui regarde cette loi ou cérémonie, Pierre et Paul étaient également d'accord qu'il n'en fallait tenir aucun compte dans ces

[1] Gal., 2, 1-10.

deux cas : quand il était nécessaire de converser avec les gentils pour les instruire des sacrements ; quand on pouvait le faire sans choquer ni scandaliser les Juifs. Il ne restait donc qu'une difficulté, à savoir : si, pour ne pas offenser et dégoûter ces mêmes Juifs, ni encourir, suivant leur opinion, une impureté légale, il était permis de s'abstenir des repas des gentils. Pierre qui, dans la convention faite avec Paul, s'était chargé principalement de la conversion des circoncis, embrassa l'opinion favorable au judaïsme. Il le fit dans une intention pure et droite, pour ne point s'aliéner l'esprit de ses néophytes, être écouté d'eux avec plus d'estime et d'amour, et avancer avec plus de succès, dans sa propre nation, les intérêts de la religion du Christ. Paul, de son côté, comme déjà il a été dit, jugea peu conformes à la vérité et à l'esprit de l'Évangile cette conduite et ce sentiment de Pierre. Des deux peuples, juif et gentil, il ne se devait faire qu'un seul troupeau, sans qu'il restât plus rien de ce mur de division qui les avait séparés jusqu'alors. Or, cette fusion s'obtenait difficilement, s'il ne leur était libre de communiquer dans les affaires de la vie civile. C'est pourquoi il fallait, ou obliger les gentils à se faire circoncire pour n'être point en aversion aux Juifs, ou bien obliger les Juifs à traiter librement avec les gentils convertis à la foi, quoique non circoncis. Les deux apôtres voulaient également que les nations fussent affranchies de la pénible loi de la circoncision. Ainsi, bien qu'il fût encore permis aux Juifs d'observer les cérémonies mosaïques et leurs traditions légitimes, cela devait s'entendre toutefois, sauf l'esprit de l'Évangile et sans préjudice des lois de la charité chrétienne, suivant laquelle les mêmes Juifs devaient regarder les gentils régénérés en Jésus-Christ, comme purs, saints et sans tache, et les traiter comme membres de la même société sainte, de la même religion et du même corps. Tout ce qui rappelait leur ancienne séparation d'avec les nations idolâtres, devait donc être banni de leur esprit. Si donc Pierre s'était obstiné dans le sentiment contraire, certainement sa faute eût été grave et d'un grand préjudice à l'Évangile. Mais à peine le saint apôtre connut-il, par l'admonition de son collègue, le préjudice que sa manière d'agir pouvait porter à la religion et à la foi, qu'il changea de conduite aussitôt et se remit à fréquenter les gentils avec la même liberté que d'abord. Sa faute ne fut donc que d'inadvertance : excusable sans doute, lorsqu'un homme, dans la dure nécessité d'indisposer un des partis, s'attache particulièrement à ne point offenser celui qu'il croit spécialement recommandé à sa sollicitude. Il s'agissait ou d'offenser les Juifs en mangeant avec les gentils, ou d'offenser les gentils en s'éloignant de leurs tables; le scandale de ceux-ci ou de ceux-là était déraisonnable et par conséquent à dé-

aigner. Dans la réalité, les gentils avaient raison ; mais Pierre, yant, comme Juif, le droit d'observer les cérémonies judaïques, s'imagina d'avoir encore celui de ne point tenir compte en cela de leur scandale. En quoi, s'il s'est trompé, deux choses peuvent lui servir d'excuse : et la charité pour ses compatriotes spécialement commis à son zèle, et l'humilité avec laquelle il souffrit d'être publiquement redressé par Paul [1], quoiqu'il fût le chef de toute l'Église et le souverain pasteur de tout le troupeau. C'est la réflexion des Pères, entre autres de saint Cyprien, de saint Augustin [2] et de saint Hilaire de Poitiers, duquel on vient de retrouver le commentaire sur l'Épître aux Galates.

Il y appelle saint Pierre le plus grand et le supérieur de tous. Il apprécie la conduite des deux apôtres dans les deux suppositions, ou d'une réprimande simulée afin d'instruire indirectement les autres, ou d'une réprimande sérieuse, et il conclut : Je dis donc que, soit que d'accord ils aient simulé cette controverse entre eux pour l'utilité des autres, ils sont vraiment admirables, en ce qu'ils s'accordent à tout faire pour l'utilité d'autrui : soit que Pierre, chargé spécialement des fidèles venus du judaïsme, ait paru se retirer de la fréquentation de ceux qui venaient de la gentilité, et que Paul, chargé spécialement de ceux-ci, n'ait pas fait difficulté de lui résister et de le réprimander en face, tous deux sont admirables dans leurs sentiments et leur conduite. Celui-ci croit devoir honorer la vérité plus que tout le monde et il ne craint pas, pour elle, de résister en face à l'insigne chef même des apôtres. Celui-là, quoiqu'il se vît réprimandé en public, y acquiesça : il supporte le tout en silence ; et lui, qui en bien des affaires s'était montré capable de se revendiquer la primauté, il estime devoir honorer la vérité par-dessus les hommes, regardant comme de nulle importance ce qui ne concerne que sa personne [3].

La réprimande publique de Paul, et l'humble et prompt amendement de Pierre assoupirent pour le moment à Antioche toute controverse sur les cérémonies légales. Mais après le départ de saint Pierre pour Jérusalem, il en vint de la Judée qui allumèrent un incendie plus terrible, soutenant en face aux gentils qui embrassaient le christianisme, que, s'ils ne se faisaient circoncire suivant la loi de Moïse, ils ne pouvaient obtenir le salut. Les Juifs eux-mêmes, comme nous l'apprend Josèphe, étaient divisés à cette époque sur la nécessité de la circoncision à l'égard des gentils qui, abandonnant le culte des idoles, reconnaissaient un seul Dieu. Suivant les uns, c'en était assez d'ob-

[1] Gal., 2, 11-14 — [2] Cyp., *Epist. ad Quint.* Aug., *De Bapt. contra Donat.* l. 2, c. 2. — [3] Spicilegium Solesmense, curante domno Pitra, t. 1, p. 59.

server exactement les préceptes et les règles invariables des mœurs; suivant d'autres, il fallait s'assujettir encore à la circoncision et à l'observance des ordonnances cérémonielles. La première opinion dominait parmi les Juifs dispersés par les provinces; la seconde, parmi ceux de Palestine et spécialement ceux de Jérusalem. Un Juif nommé Ananias, qui exerçait le négoce dans l'Adiabène, province placée entre l'empire des Romains et celui des Parthes, ayant converti au culte du seul vrai Dieu, Izates, fils d'Hélène, reine de ce pays, qui avait également embrassé la religion judaïque, ne jugea point devoir l'obliger à la loi de la circoncision, l'assurant qu'il pouvait servir Dieu sans être circoncis, pourvu qu'il fût bien résolu à imiter les mœurs des Juifs. Un certain Éléazar, de la province de Galilée, fut d'un sentiment contraire; ayant trouvé Izates occupé à la lecture des livres de Moïse, il lui dit hardiment que pour plaire à Dieu ce n'était pas tout de lire ces livres, mais qu'il fallait encore mettre en pratique ce qu'ils prescrivent et inculquent avec tant de rigueur; et par là il lui persuada de se faire circoncire [1]. Saint Pierre, comme nous avons vu, ne prit aucune gêne des Juifs d'Antioche convertis à la foi, et, sous leurs yeux, communiquait librement avec les gentils. Mais sitôt qu'il vit à Antioche des Juifs venus de Jérusalem, il commença à ne plus paraître dans les tables. De même nous voyons ici que ce ne furent que les Juifs de Jérusalem qui troublèrent la paix à Antioche, en y soutenant qu'il n'y avait point de salut sans la circoncision. Sur cela une grande sédition s'étant élevée, et Paul et Barnabé ayant longtemps disputé contre eux, il fut résolu que Paul et Barnabé, et quelques autres d'entre eux, monteraient à Jérusalem vers les apôtres et les prêtres, pour cette question. L'Église les ayant donc fait conduire, ils traversèrent la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des gentils, et ils remplissaient de joie tous les frères. Arrivés à Jérusalem, ils furent bien reçus par l'Église, par les apôtres et par les prêtres, auxquels ils racontèrent combien Dieu avait fait de grandes choses avec eux. Mais quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient embrassé la foi, se levèrent, disant qu'il fallait les circoncire et leur commander de garder la loi de Moïse.

Les apôtres donc et les prêtres s'assemblèrent pour considérer cette affaire. Or, un grand débat ayant eu lieu, Pierre se leva et leur dit: Mes frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi d'entre nous, afin que les nations entendissent par ma bouche la parole de l'Évangile, et qu'elles crussent. Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 20, c. 2.

nous. Et il n'a point fait de différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu, imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter? Mais nous croyons que c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous serons sauvés, aussi bien qu'eux [1].

Ainsi parla Pierre. Il ne décide pas précisément, il fait plus ; il montre que depuis longtemps, et par son ministère, Dieu lui-même avait décidé la question et donné à entendre que ni les gentils, ni mêmes les Juifs, n'étaient plus obligés à la circoncision, mais obtenaient le salut par la foi en Jésus-Christ.

Alors toute la multitude se tut; et ils écoutaient Barnabé et Paul, racontant combien de miracles et de prodiges Dieu avait faits par eux parmi les nations. Et après qu'ils se furent tus, Jacques répondit, disant : Mes frères, écoutez-moi. Simon a raconté comment Dieu a commencé à regarder favorablement les nations, pour choisir parmi elles un peuple consacré à son nom. Et les paroles des prophètes s'y accordent, selon qu'il est écrit : Après cela je reviendrai, et je rebâtirai le tabernacle de David qui est tombé; je réparerai ses ruines, et je le relèverai. Afin que le reste des hommes et toutes les nations sur lesquelles est invoqué mon nom, cherchent le Seigneur, dit le Seigneur qui fait ces choses [2]. Dès l'éternité Dieu connaît son œuvre. C'est pourquoi je juge qu'il ne faut point inquiéter ceux d'entre les nations qui se convertissent à Dieu; mais leur écrire qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang. Car quant à Moïse, dès les temps anciens, il y a dans chaque ville des hommes qui le prêchent dans les synagogues, où il est lu chaque jour de sabbat.

Alors il plut aux apôtres et aux prêtres, avec toute l'Église, de choisir quelques-uns d'entre eux pour envoyer à Antioche avec Paul et Barnabé. Ils choisirent donc Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qui étaient des principaux entre les frères. Et ils écrivirent par eux cette lettre : « Les apôtres, les prêtres et les frères, aux frères d'entre les nations qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut : Comme nous avons appris que quelques-uns qui venaient d'avec nous, vous ont troublés par leurs paroles, et ont alarmé vos âmes, disant qu'il fallait être circoncis et garder la loi, sans que nous leur en eussions donné l'ordre, il nous a plu, assemblés que nous étions dans un même esprit, de vous envoyer des personnes choisies, avec nos très-chers Barnabé et Paul, qui ont exposé leurs vies pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc envoyé Jude et Silas,

[1] Act., 15, 1-11. — [2] Amos, 9-11.

lesquels vous feront entendre les mêmes choses de vive voix. Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci, qui sont nécessaires : c'est de vous abstenir de ce qui aura été sacrifié aux idoles, et du sang, et des chairs étouffées, et de la fornication ; toutes choses dont vous ferez bien de vous garder. Portez-vous bien [1]. »

Telle fut l'occasion et la forme du premier concile. Une grande contestation s'élève sur la doctrine à Antioche. Aussitôt elle est portée au lieu où était Pierre, le prince des apôtres, avec quelques-uns de ses collègues. Ils s'assemblent avec les prêtres ou anciens. Quels furent ces anciens ou prêtres ? saint Luc nous l'a fait connaître précédemment, lorsqu'il a dit que saint Paul en ordonnait dans chaque église par l'imposition des mains, accompagnée de prières et de jeûnes. On voit que c'étaient les premiers pasteurs régulièrement ordonnés. Suivant le sentiment le plus commun et le plus ancien. chacun des apôtres, par conséquent leur chef aussi et surtout, avait le don d'infaillibilité. Mais il convenait de donner l'exemple aux conciles futurs. L'on commença donc par l'examen, par la discussion, qui fut très-grande. Pierre parle et tout le monde se tait : Pierre pose pour fondement la révélation qui lui a été faite sur la vocation des gentils. Paul et Barnabé racontent les suites merveilleuses de cette vocation. Jacques, évêque de Jérusalem, partant de la sentence de Pierre, la montre appuyée dans les prophètes, et en propose une application pratique, qui devait faciliter la réunion des deux peuples en un. Le décret du concile est le décret du Saint-Esprit et de l'Église ; il est envoyé aux autres églises particulières, non plus pour y être examiné, mais pour y être exécuté.

Ce qu'était Jérusalem par la présence de Pierre et de quelques-uns des plus illustres disciples, Rome l'est devenue comme siége des successeurs du même Pierre, assisté toujours d'hommes éminents en dignité et en doctrine. Et comme la contestation sur les cérémonies légales fut portée à Jérusalem où était Pierre, de même c'est une loi inviolable de l'Église de porter à Rome les causes difficiles de la foi. Et comme, au premier son de la voix de Pierre, se calmèrent à Jérusalem toutes les disputes, de même doivent cesser les contentions dès que le même Pierre a parlé par la bouche de ses successeurs. Enfin, comme la décision sortie de Jérusalem, encore qu'elle n'eût pas été formée dans un concile réellement œcuménique, fut néanmoins proposée et reçue comme un oracle de l'Esprit-Saint, de même les conciles particuliers de Rome, sous l'autorité des pon-

[1] Ac., 15, 12-29.

tifes romains, ont eu dans leurs définitions la force des conciles œcuméniques, auxquels nul catholique ne refuse une autorité souveraine et infaillible.

Le tempérament proposé par saint Jacques conciliait fort bien la difficulté. Les fidèles venus de la gentilité étaient reconnus purs et saints, et exempts de la loi cérémonielle ; mais il leur était recommandé d'éviter dans leurs repas ce qui pouvait le plus choquer les fidèles venus du judaïsme, savoir : les viandes immolées aux idoles, et le sang. D'après l'explication de saint Paul, interprète très-sûr du décret de ce concile, les fidèles pouvaient manger indifféremment de tout ce qui se vendait au marché, sans s'informer s'il avait été immolé aux idoles ou non, dès qu'il n'y avait point de scandale pour les faibles [1]. Ce n'était donc qu'une loi de circonstance, à cause de l'idolâtrie qui régnait encore. Quant à la défense de manger du sang, et par conséquent des chairs étouffées, elle venait de plus haut que la loi de Moïse ; car elle avait été déclarée à Noé au sortir de l'arche, afin de détourner plus efficacement l'homme de répandre le sang de l'homme, et aussi parce que de toutes les parties de la victime c'était principalement le sang qu'on offrait à Dieu dans les sacrifices. Tant que des sacrifices de cette espèce continuaient à s'offrir dans le temple de Jérusalem, l'on conçoit que les Juifs, même chrétiens, craignissent d'aller contre cette défense ; mais lorsque, après la dernière destruction du temple, il fut bien reconnu que Dieu ne demandait plus le sang des animaux, et que l'homme, ayant été racheté au prix du sang de Jésus-Christ, fut devenu infiniment précieux à l'homme, cette même loi, devenue sans objet, devait naturellement tomber en désuétude. Enfin, le concile défend la fornication : c'est que, parmi les gentils, la plupart ne voyaient de crime que dans l'adultère, et comptaient la simple fornication pour rien.

Les envoyés du concile, Paul et Barnabé, Jude et Silas, étant venus à Antioche, assemblèrent la multitude et lui remirent la lettre. Les frères, l'ayant lue, se réjouirent beaucoup des consolations et des exhortations qu'elle contenait. Jude et Silas, qui étaient eux-mêmes prophètes, les consolèrent encore, les exhortèrent et les fortifièrent par plusieurs discours. Après qu'ils eurent demeuré là quelque temps, les frères les renvoyèrent en paix aux apôtres. Silas, néanmoins, jugea à propos de demeurer à Antioche, et Jude retourna seul à Jérusalem. Silas est le même que Sylvain, par qui saint Pierre avait envoyé sa première épître.

Quant à Paul et à Barnabé, ils demeurèrent aussi à Antioche, ensei-

[1] 1. Cor., 10.

gnant et annonçant, avec beaucoup d'autres, la parole du Seigneur. Quelques jours après Paul dit à Barnabé : Retournons visiter nos frères par toutes les villes où nous avons prêché la parole du Seigneur, pour voir en quel état ils sont. Or, Barnabé voulait prendre avec lui Jean, qu'on appelait Marc. Mais Paul disait que celui qui les avait quittés depuis la Pamphylie et ne les avait point aidés à l'œuvre, ne devait pas les accompagner. Il se forma donc entre eux une contestation si vive, qu'ils se séparèrent l'un de l'autre, et que Barnabé, prenant Marc, fit voile vers l'île de Chypre. Et Paul, ayant choisi Silas, partit avec lui, après avoir été abandonné à la grâce de Dieu par les frères. Il traversa la Syrie et la Cilicie, confirmant les églises et leur ordonnant d'observer les préceptes des apôtres et des prêtres [1].

La sévérité de Paul et la douceur de Barnabé furent également utiles à Jean-Marc : il apprit à être plus constant ; et nous le verrons plus tard servir fidèlement le premier des deux. Un autre avantage de cette séparation, fut de prêcher l'Évangile en plus de lieux. A partir de cette époque saint Luc, attaché uniquement à décrire les voyages et les travaux de Paul, ne nous parle plus de Barnabé. Aussi ne sait-on rien ou presque rien du reste de sa vie.

Nous avons, sous le nom de saint Barnabé, une lettre où il est parlé de la ruine du temple ; ce qui montre qu'elle fut écrite après. Le sujet qu'elle traite et les excellentes instructions qui s'y lisent la rendent digne des temps apostoliques, et l'on croit communément qu'elle remonte à cette antiquité ; toutefois, il est difficile de se persuader qu'elle soit réellement l'ouvrage d'un apôtre. Elle est divisée en deux parties : la première dogmatique, et l'autre morale. Dans la première l'auteur démontre, contre les Juifs, que, les oracles des prophètes s'étant parfaitement accomplis à la venue du Fils de Dieu sur la terre, dans sa Passion et dans sa mort, ainsi que dans sa résurrection glorieuse, la loi devait cesser pour faire place à l'Évangile. Ce qui fait voir qu'elle est adressée à ceux des chrétiens qui, convertis du judaïsme, restaient encore trop attachés aux observances légales. Dans la seconde partie, il décrit deux voies : l'une de lumière, à laquelle préside l'ange du Seigneur ; l'autre de ténèbres, à laquelle préside l'ange de Satan. Il donne d'excellentes règles à ceux qui veulent marcher dans la première, et fait de la seconde la description la plus sombre et la plus effrayante, afin d'en inspirer à tous les esprits une juste horreur. Peut-on se persuader, dit le cardinal Orsi, qu'une pareille épître, écrite pour la défense de la foi catho-

[1] Act., 15, 30-41.

lique et l'édification des fidèles, ait été regardée par l'Eglise comme l'œuvre authentique de saint Barnabé, c'est-à-dire d'un apôtre rempli de l'Esprit-Saint et appelé avec Paul à l'apostolat par une vocation extraordinaire du ciel, et que cependant elle ne l'ait pas mise, comme les épîtres des autres apôtres, au catalogue des livres sacrés et canoniques? Il s'y rencontre d'ailleurs quelques endroits moins dignes de la sagesse et de la gravité d'un apôtre, qui, certainement, n'aurait jamais écrit que les apôtres avaient été pécheurs au delà de toute iniquité, et que le monde ne devait durer que six mille ans. Il aurait eu plus de justesse et de réserve dans ses allégories ou interprétations allégoriques des divines Écritures. Il n'eût pas cité comme oracles de l'Esprit-Saint des sentences qui ne se trouvent point dans les livres sacrés. Tout cela montre que l'Église a eu raison d'exclure ce monument du nombre des Écritures divines, et prouve que ce n'est pas faire honneur à saint Barnabé, que de le croire l'auteur d'une lettre pareille. Suivant la commune tradition, cet apôtre mourut dans l'île de Chypre, sa patrie, où, non loin de Salamine, et vers la fin du cinquième siècle, l'on trouva son corps, ayant sur la poitrine l'Évangile de saint Matthieu, transcrit de sa main [1].

Paul, avec Silas, ayant parcouru la Syrie et la Cilicie, vint à Derbe et à Lystre, où il trouva un disciple nommé Timothée, dont tous les frères de Lystre et d'Icone rendaient un bon témoignage. C'était un jeune homme qui avait étudié les saintes lettres dès son enfance. Son père était Grec, mais sa mère Eunice était une Juive qui avait embrassé la foi chrétienne, ainsi que Loïde, sa grand'mère. Paul voulut le prendre pour compagnon de ses voyages et de ses travaux. Mais auparavant il le circoncit, à cause des Juifs du pays, qui savaient tous que son père était Grec, et qui n'auraient pu se résoudre à recevoir les instructions d'un incirconcis. Paul fit plus. Jugeant par les dispositions de ce jeune homme et par des prophéties antérieures, à son sujet, qu'il était élu de Dieu pour le saint ministère, il lui imposa les mains, soit alors, soit plus tard, avec les prêtres de l'Église, et la grâce lui fut ainsi communiquée.

Or, allant de ville en ville, Paul, Silas et Timothée donnaient pour règles aux fidèles, de garder les ordonnances qui avaient été établies par les apôtres et les prêtres qui étaient à Jérusalem. Ainsi les églises se confirmaient dans la foi, et croissaient en nombre de jour en jour. Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et la Galatie, en laquelle il paraît que saint Paul convertit alors les Galates, le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu dans l'Asie pro-

[1] Orsi, *Histoir. ecclésiast.*, t. 1.

prement dite ou l'Ionie. Étant donc venus en Mysie, ils se disposèrent à passer en Bithynie; mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. Ainsi ils passèrent la Mysie, et descendirent à Troade, sur la mer, non loin de l'ancienne Troie. Et une vision se montra à Paul durant la nuit : Un Macédonien se présenta devant lui, le priant et disant : Passez en Macédoine, et secourez-nous [1] !

On trouve, au prophète Daniel, un ange, prince des Juifs; un autre, prince du royaume des Perses; et un autre, prince des Grecs. On voit par là que les anges président à la garde des monarchies, des principautés, des provinces. Aussi est-il vraisemblable que ce fut l'ange tutélaire de la Macédoine, qui excita Paul à passer dans ce pays et à tendre la main à ces peuples opprimés sous la tyrannie du démon. La Macédoine avait deux villes, ainsi que deux parties principales : la première de ces villes était Philippes, ainsi nommée du père d'Alexandre, qui l'agrandit et la fortifia; la seconde était Thessalonique. Il n'y avait pas encore quatre siècles qu'Alexandre était parti d'auprès de cette dernière ville, après avoir subjugué la Grèce, pour aller accomplir, sans le savoir, les prophéties de Daniel, en renversant l'empire des Perses. Voici un autre conquérant qui s'apprête à passer d'Asie en Europe, pour conquérir à Jésus-Christ et la Macédoine, et la Grèce, et le reste de l'Occident.

Aussitôt que Paul eut eu cette vision, nous nous disposâmes, dit saint Luc, qui montre par cette manière de parler, que dès lors il accompagnait l'apôtre, nous nous disposâmes à partir pour la Macédoine, assurés que Dieu nous y appelait pour y prêcher l'Évangile. S'étant donc embarqués à Troade, ils vinrent droit à Samothrace; et le lendemain à Naples, en grec Neapolis ou nouvelle ville; et de là à Philippes, colonie romaine, et la première ville de cette partie de la Macédoine, où ils demeurèrent quelques jours. Le jour du sabbat ils allèrent hors de la ville près de la rivière, où il y avait une proseuque ou un oratoire, comme les Juifs avaient coutume d'en avoir dans les villes où ils n'avaient point de synagogue. Et, s'étant assis, ils parlèrent aux femmes qui étaient assemblées. Une d'entre elles, nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, qui servait Dieu, les écouta ; et le Seigneur lui ouvrit le cœur et la rendit attentive à ce que Paul disait. Après qu'elle eut été baptisée, ainsi que sa famille, elle leur fit cette prière : Si vous me croyez fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et y demeurez. Et elle les y força.

Or, il arriva que, comme ils allaient à l'oratoire, une servante les

[1] Act., 16, 1-9.

rencontra, qui avait l'esprit de Python, et qui, par ses divinations, apportait un grand gain à ses maîtres. Elle se mit à suivre Paul et ses compagnons, en criant : Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut, et ils vous annoncent la voie du salut. Elle fit la même chose durant un grand nombre de jours. Mais Paul, ayant peine à le souffrir, se retourna vers elle, et dit à l'esprit : Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. Et il sortit à l'heure même. Mais ses maîtres, voyant que l'espérance de leur gain s'en était allée, se saisirent de Paul et de Silas, et les traînant dans la place devant les magistrats, les leur présentèrent, en disant : Ces hommes-ci sont des Juifs qui troublent notre ville, et qui enseignent des coutumes qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni d'observer, puisque nous sommes Romains. Alors le peuple aussi s'ameuta contre eux ; et les magistrats, ayant fait déchirer leurs vêtements, commandèrent de les battre de verges. Après qu'on leur eut fait beaucoup de plaies, ils les mirent en prison, et ordonnèrent au geôlier de les garder sûrement. Le geôlier, ayant reçu cet ordre, les mit dans la prison intérieure, et serra leurs pieds dans des entraves.

Sur le minuit, Paul et Silas, s'étant mis en prière, chantaient des hymnes à la louange de Dieu, et les prisonniers les entendaient. Mais soudain il se fit un grand tremblement de terre, et les fondements de la prison furent ébranlés ; en même temps toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Le geôlier, s'étant éveillé et voyant les portes de sa prison ouvertes, tira son épée, et voulait se tuer, s'imaginant que les prisonniers s'étaient enfuis. Mais Paul lui cria à haute voix : Ne te fais aucun mal, car nous sommes tous ici ! Alors le geôlier, ayant demandé de la lumière, s'élança au dedans, et, devenu tout tremblant, se jeta aux pieds de Paul et de Silas. Et les ayant tirés de ce lieu-là, il leur dit : Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? Ils lui répondirent : Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta famille. Ils lui annoncèrent ensuite la parole du Seigneur, à lui et à tous ceux qui étaient dans sa maison. Et lui, les ayant pris à cette heure de la nuit, lava leurs plaies, et aussitôt il fut baptisé avec toute sa famille. Puis les ayant menés à son logis, il leur servit à manger ; et il se réjouit avec toute sa maison d'avoir cru en Dieu.

Dès qu'il fit jour, les magistrats envoyèrent des licteurs ou huissiers portant des faisceaux de verges, disant : Renvoyez ces hommes-là. Aussitôt le geôlier vint dire à Paul : Les magistrats ont mandé qu'on vous mît en liberté : sortez donc maintenant et allez en paix. Mais Paul dit aux licteurs : Quoi ! après nous avoir publiquement battus de verges, sans que nous ayons été jugés, nous citoyens ro-

mains, ils nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir en secret? Il n'en sera pas ainsi; mais qu'ils viennent et qu'ils nous en tirent eux-mêmes! Les licteurs rapportèrent ces paroles aux magistrats, qui eurent peur, en apprenant qu'ils étaient citoyens romains. Ils vinrent donc leur faire des excuses; et, les ayant mis hors de la prison, ils les supplièrent de se retirer de leur ville. Eux, au sortir de la prison, allèrent chez Lydie; et ayant vu les frères, ils les consolèrent et partirent[1].

Les chrétiens de Philippes furent les prémices de saint Paul; aussi eut-il pour eux et eux pour lui une affection incomparable, comme nous le verrons dans son Épître aux Philippiens, la plus aimante de toutes.

Paul et ses compagnons, ayant passé par Amphipolis et Apollonie, vinrent à Thessalonique, où il y avait une synagogue des Juifs. Selon sa coutume, Paul y entra; et, durant trois jours de sabbat, il les entretint des Écritures, leur découvrant et leur faisant voir qu'il avait fallu que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts: Et ce Christ est Jésus que je vous annonce. Quelques-uns d'entre eux crurent, et se joignirent à Paul et à Silas; mais des Grecs ou gentils qui déjà adoraient Dieu, il y en eut une grande multitude, et un nombre des premières femmes qui n'était pas petit[2].

Le philosophe et le savant le plus universel de l'antiquité, Aristote, était né entre Philippes et Thessalonique. C'est non loin de cette dernière ville, à Pella, qu'il avait fait l'éducation du plus fameux conquérant. Et depuis deux siècles, les livres d'Aristote étaient tombés dans l'oubli; et on ne lit point qu'il eût laissé aucune école de disciples dans toute la Macédoine. Et voilà que dans peu de semaines, un étranger qu'on persécute et qui s'enfuit de ville en ville, a fondé deux nombreuses églises, non-seulement parmi les Juifs, ses compatriotes, mais plus encore parmi les compatriotes du philosophe, même parmi les femmes; deux églises où l'on professe, et par les paroles et par les œuvres, une doctrine et une morale si élevées, que ni Aristote ni Platon n'y ont pu atteindre! Et les lettres qu'écrira cet étranger à ces deux sociétés de sages et de saints, bien différentes de celles d'Aristote, seront lues, expliquées, admirées, mises en pratique, non-seulement dans toutes les villes de la Macédoine et de la Grèce, mais jusque dans les forêts de la Germanie et de la Bretagne!

Cependant les Juifs, demeurés incrédules à Thessalonique, prirent de la populace qui était sur la place publique quelques mauvaises gens; et faisant une émeute, ils troublèrent la ville et environnèrent la maison de Jason, cherchant Paul et Silas pour les mener devant le

[1] Act., 16, 10-40. — [2] *Ibid.*, 17, 1-4.

peuple. Mais ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason et quelques-uns des frères devant les princes de la ville, en criant : Voilà ces gens qui troublent l'univers ! Ils sont venus ici, et Jason les a reçus ! Tous ceux-là agissent contre les décrets (ou dogmes) de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus ! Et ils émurent la foule, ainsi que les princes de la ville qui les entendaient. Mais, Jason et les autres ayant donné satisfaction, les magistrats les laissèrent aller. Cependant, dès la nuit même, les frères firent partir Paul et Silas pour Bérée, où, étant arrivés, ils entrèrent dans la synagogue des Juifs.

Or, ces Juifs de Bérée étaient d'un naturel plus noble que ceux de Thessalonique, et ils reçurent la parole avec le plus vif empressement, examinant tous jours les Écritures, pour voir si les choses étaient ainsi ; de sorte qu'avec un grand nombre d'entre eux, il n'y eut pas peu de femmes grecques de qualité, ainsi que d'hommes, à embrasser la foi. Mais quand les Juifs de Thessalonique surent que Paul avait aussi annoncé la parole de Dieu à Bérée, ils y vinrent pour exciter des émeutes. Aussitôt les frères firent partir Paul, pour aller vers la mer ; mais Silas et Timothée restèrent à Bérée. Ceux qui conduisaient Paul, le menèrent jusques à Athènes, où ils le quittèrent, après avoir reçu ordre de lui, de dire à Silas et à Timothée qu'ils vinssent le trouver au plus tôt [1].

Athènes était toujours le centre de la politesse et des lettres humaines. Elle avait perdu son importance politique; mais les futurs consuls et les futurs Césars venaient apprendre, dans ses écoles, à penser juste et à parler bien. Aussi les philosophes et les rhéteurs y affluaient-ils de toutes parts. Il y avait plus. Comme à Philippes, à Thessalonique, à Bérée, il existait à Athènes une synagogue de Juifs où des Athéniens mêmes apprenaient à connaître et à servir le vrai Dieu. Elle devait être fort ancienne. Il y avait déjà près d'un siècle que le peuple d'Athènes avait décerné une couronne et une statue d'or au descendant des Machabées, le grand prêtre Hyrcan, pour le remercier de la bienveillance avec laquelle il accueillait ceux qui d'Athènes allaient à Jérusalem.

Or, pendant que Paul attendait à Athènes Silas et Timothée, son esprit se sentait ému et comme irrité en lui-même, en voyant cette ville si pleine d'idoles. Il discutait donc dans la synagogue avec les Juifs et avec les prosélytes ; et tous les jours dans la place publique avec ceux qui s'y rencontraint. Quelques philosophes épicuriens et stoïciens entrèrent en dispute avec lui. Les uns disaient : Que veut donc dire ce semeur de paroles ? Les autres : Il semble qu'il annonce

[1] Act., 17, 1-15.

des dieux étrangers, à cause qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection. Enfin, ils le prirent, et le menèrent à l'aréopage, en disant : Pourrions-nous savoir de vous quelle est cette nouvelle doctrine que vous publiez? Car vous faites entendre à nos oreilles certaines choses qui sont étranges; nous voudrions donc bien savoir ce que c'est. Or, tous les Athéniens, et les étrangers qui demeuraient à Athènes, n'avaient de temps que pour dire ou entendre quelque chose de nouveau [1].

On ne lit point que les disciples de Platon et d'Aristote, les philosophes platoniciens et péripatéticiens, aient disputé avec l'Apôtre. Comme ils admettaient l'existence de Dieu, sa providence, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie, et que Platon même paraît avoir eu un pressentiment de la résurrection des corps ; comme enfin les uns et les autres plaçaient en Dieu la source de la morale et des lois, la doctrine de Paul ne dut point leur paraître étrange ni méprisable. Il en était tout autrement des épicuriens et des stoïciens. Les premiers ne reconnaissaient ni Providence, ni immortalité de l'âme, et mettaient tout le bonheur de l'homme dans la volupté. Les stoïciens enseignaient qu'on ne pouvait être heureux qne par la sagesse, c'est-à-dire la vertu; mais ils prétendaient ne devoir la sagesse qu'à eux-mêmes, et mettaient leur prétendu sage au-dessus de la Divinité. On voit aisément combien ces deux sectes, nées de la volupté et de l'orgueil, devaient être opposées à une doctrine de pénitence et d'humilité.

Cependant Paul était debout au milieu de l'aréopage, et dit : Hommes d'Athènes, je vous vois en tout comme plus religieux que d'autres. Car, passant et considérant les objets que vous adorez, j'ai trouvé même un autel où est écrit : Au Dieu inconnu. Celui-là donc que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. Ce Dieu qui a fait le monde, et tout ce qu'il y a dans le monde; lui, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans des temples que des mains ont faits. Il n'est point honoré par les mains des hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne tout à tous, et la vie et la respiration. Il a fait naître d'un même sang toute la race des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, déterminant les temps de leur durée et les limites de leur demeure; afin qu'ils cherchent le Seigneur et qu'ils s'efforcent de le trouver, comme en tâtonnant, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous; car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes; et comme quelques-uns de vos

[1] *Act.*, *17*, *16-21*.

poëtes ont dit : Nous sommes de sa race. Puis donc que nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à l'or, à l'argent ou aux pierres, qui ont pris des figures par l'invention de l'homme. Or, Dieu, regardant par-dessus ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes de faire partout pénitence, parce qu'il a établi un jour pour juger le monde selon la justice, par Celui qu'il a destiné à en être le juge, faisant foi de cela à tous, en le ressuscitant d'entre les morts.

On écouta tranquillement jusque-là. Mais lorsqu'ils entendirent parler de la résurrection des morts, les uns se moquèrent, les autres dirent : Nous vous entendrons sur cela une autre fois. Ainsi Paul sortit du milieu d'eux. Quelques hommes cependant se joignirent à lui et embrassèrent la foi ; entre lesquels fut Denys, sénateur de l'aréopage, et une femme nommée Damaris, et quelques autres [1].

Il y avait quatre cent cinquante ans que le plus illustre des philosophes, Socrate, avait été accusé des mêmes choses que saint Paul, et à peu près dans les mêmes termes. Socrate n'osa point confesser la vérité tout entière, indisposa ses juges par sa roideur, et fut condamné à boire la ciguë. Paul, au contraire, dit toute la vérité ; mais il la dit de telle manière, qu'au lieu d'offenser ses juges, il dut leur faire plaisir. La louange que les Athéniens ambitionnaient le plus, c'était d'être le plus religieux des peuples. Paul s'insinue par là. Le Dieu qu'il leur annonce, il leur fait voir que déjà ils l'adorent. Quand il veut leur donner à conclure que les idoles n'ont rien de divin, il cite avec éloge la parole de leurs poëtes. Un discours si plein de finesse et de sens ne pouvait manquer de plaire au plus spirituel de tous les peuples.

Mais quel était ce Dieu inconnu d'Athènes? Nous croyons, avec saint Augustin [2], que c'était le Dieu véritable, et que l'Apôtre ne faisait point un sophisme quand il disait : Celui-là donc que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. Dans un dialogue attribué à Lucien, un personnage que son ami convertit au christianisme, veut d'abord jurer par les dieux de la mythologie : le chrétien l'en empêche ; mais quand il jure par l'*Inconnu d'Athènes*, le chrétien ne l'empêche pas ; au contraire, après l'avoir instruit de la nature du vrai Dieu, il conclut : Ayant donc trouvé l'Inconnu d'Athènes, levons les mains au ciel, et rendons-lui grâces [3]. Comme les Athéniens avaient depuis longtemps dans leur ville une sygnagogue de Juifs, que fréquentaient plusieurs d'entre eux, il n'est pas inconcevable qu'ils adorassent le vrai Dieu sous la notion confuse de Dieu

[1] Act., 17, 22-34. — [2] Aug., l. 1 *Cont. Crescon.*, c. 29. — [3] *Philopatris apud Lucian.*

inconnu; les Juifs eux-mêmes ne lui donnaient généralement d'autre nom que le nom seul de Dieu. D'ailleurs, depuis quatre siècles et demi, les Athéniens avaient entendu plus d'une fois Sophocle leur dire en plein théâtre ces paroles si souvent citées par les Pères de l'Église : « Dans la vérité, il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée et les vents impétueux. Mais la plupart des mortels, dans l'égarement de notre cœur, nous dressons des statues des dieux, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation de nos maux. Nous leur offrons des sacrifices, nous leur consacrons des fêtes, nous imaginant qu'en cela consiste la piété [1]. » Saint Paul dit aux Athéniens : *celui que vous adorez sans le connaître*, dans le même sens que Jésus-Christ dit à la Samaritaine : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, au contraire, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs [2]. » Dieu est inconnu aux païens comparativement aux Juifs, aux Juifs comparativement aux chrétiens, aux chrétiens comparativement aux saints du ciel.

Paul, après avoir demeuré assez longtemps à Athènes, vint à Corinthe. De toutes les villes grecques, c'était la plus commerçante et la plus voluptueuse. Six siècles et demi auparavant, les sept sages de la Grèce s'y étaient rassemblés chez l'un d'entre eux, Périandre, maître absolu de la ville. Ce que pouvait ou ce que voulait la philosophie, on le vit alors. La réunion des sept sages ne valut à la postérité que le récit de leur banquet. Périandre resta le tyran de Corinthe, et Corinthe la plus corrompue des villes. Dans un seul temple de Vénus, il y avait plus de mille courtisanes consacrées à cette infâme déité; et nous avons des vers du poëte Simonide en leur honneur. Telle était la ville à laquelle saint Paul allait prêcher l'Évangile, c'est-à-dire le mépris des richesses et la mortification des sens. Y ayant trouvé un Juif, originaire du Pont, venu depuis peu d'Italie avec Priscille, sa femme, parce que l'empereur Claude avait ordonné à tous les Juifs de sortir de Rome, il se joignit à eux; et comme il savait le même métier, il demeurait chez eux et travaillait. Or, leur métier était de faire des tentes. Et il parlait tous les jours de sabbat dans la synagogue; et il persuadait des Juifs et des Grecs. Suétone nous apprend que Claude chassa les Juifs de Rome, à cause des fréquents tumultes qu'ils y excitaient au sujet de Chrest, c'est-à-dire du Christ; car plus tard encore les auteurs païens se servaient du premier de ces noms [3]. On voit que les Juifs de Rome faisaient comme ceux de Philippes et de Thessalonique.

[1] Sophocl. *apud S. Justin., De Monarch., et alibi.*— [2] Joan., 4, 22. [3] Suet., *Claud., n. 25.*

L'Église de cette dernière ville en eut beaucoup à souffrir. Saint Paul, l'ayant appris, y envoya Timothée qui l'était venu rejoindre à Athènes. Timothée, ainsi que Silas ou Silvain, lui ayant apporté à Corinthe des nouvelles plus circonstanciées, il écrivit aux Thessaloniciens la première de ses épîtres, que, pour cette raison, nous croyons devoir insérer tout entière.

« Paul, et Silvain, et Timothée, à l'Église des Thessaloniciens en Dieu le Père et en Jésus-Christ, le Seigneur : La grâce et la paix de la part de Dieu, notre Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Toujours nous rendons grâces à Dieu pour vous tous, faisant mémoire de vous dans nos prières ; nous rappelant sans cesse l'œuvre de votre foi, les travaux de votre charité, et la fermeté de votre espérance à Notre-Seigneur Jésus-Christ, devant notre Dieu et notre Père : sachant bien, nos frères bien-aimés de Dieu, quelle a été votre élection. Car notre prédication de l'Évangile a eu lieu pour vous non-seulement en paroles, mais en miracles, mais dans l'Esprit-Saint, mais avec une pleine abondance de tout ce qui pouvait vous convaincre, comme vous savez que nous avons été parmi vous et pour vous. Aussi êtes-vous devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la parole parmi de grandes tribulations avec la joie de l'Esprit-Saint : de telle sorte que vous êtes devenus les modèles de tous les croyants dans la Macédoine et dans l'Achaïe. Car non-seulement la parole du Seigneur a retenti de vous dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais votre foi en Dieu est devenue si célèbre partout, que nous n'avons pas besoin d'en rien dire ; eux-mêmes nous racontant quelle entrée nous avons eue parmi vous, et comment vous vous êtes convertis à Dieu en quittant les idoles, pour servir le Dieu vivant et véritable, et pour attendre du ciel son Fils Jésus, qu'il a ressuscité d'entre les morts, et qui nous a délivrés de la colère à venir.

« Vous savez, en effet, vous-mêmes, nos frères, que notre entrée parmi vous n'a pas été vaine ; mais après avoir souffert auparavant des maux et des outrages à Philippes, nous nous enhardîmes en notre Dieu à vous prêcher son Évangile parmi beaucoup de combats ; car notre exhortation n'a rien de l'erreur, de l'impureté ou de la tromperie ; mais selon que Dieu a jugé à propos de nous confier l'Évangile, ainsi nous parlons, non pas comme cherchant à plaire aux hommes, mais à Dieu, qui sonde les cœurs. Jamais nous n'avons parlé par flatterie, vous le savez ; ni par un motif d'avarice, Dieu en est témoin. Nous n'avons point non plus recherché aucune gloire de la part des hommes, ni de vous, ni d'aucun autre. Nous pouvions, comme apôtres du Christ, vous charger de notre subsistance ; mais nous nous sommes rendus petits et faciles au milieu de vous, comme

une nourrice qui réchauffe ses enfants. Vous affectionnant de la sorte, nous ne désirions pas seulement vous communiquer l'Évangile de Dieu, mais encore vous donner nos propres âmes, tant vous nous êtes chers. Vous vous souvenez, en effet, nos frères, de nos peines et de nos fatigues; car c'est en travaillant de nos mains nuit et jour, pour n'être à charge à aucun de vous, que nous vous avons prêché l'Évangile de Dieu. Vous êtes témoins, et Dieu aussi l'est, combien a été sainte, juste et irréprochable, la manière dont nous nous sommes conduits envers vous qui avez embrassé la foi; vous exhortant, vous consolant chacun en particulier, comme un père ses enfants, et vous conjurant de vous conduire d'une manière digne de Dieu, qui vous appelle à son royaume et à sa gloire. C'est pourquoi aussi nous rendons à Dieu de continuelles actions de grâces, de ce qu'ayant ouï la parole de Dieu que nous vous prêchions, vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais comme étant, ainsi qu'elle l'est véritablement, la parole de Dieu, qui opère en vous qui êtes fidèles. Car vous êtes devenus, nos frères, les imitateurs des églises de Dieu qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ dans la Judée, ayant souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens, que ces églises ont souffertes de la part des Juifs, qui ont tué et le Seigneur et leurs prophètes, nous ont persécutés nous-mêmes, ne plaisent point à Dieu, et se mettent en opposition avec tous les hommes, nous empêchant d'annoncer aux nations la parole qui doit les sauver, pour combler ainsi à toujours la mesure de leurs péchés; car déjà la colère de Dieu est venue sur eux jusqu'à la fin.

« Nous donc, ô frères, ayant été pour un peu de temps séparés de vous, de corps, non de cœur, nous avons désiré avec d'autant plus d'ardeur et d'empressement de vous revoir. C'est pourquoi nous avons voulu venir vers vous (oui, moi Paul, et cela plus d'une fois); mais Satan nous a empêchés. Car quelle est notre espérance, notre joie, et la couronne de notre gloire? N'est-ce pas vous qui l'êtes, devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, au jour de son avénement? Car vous êtes notre gloire et notre joie.

« N'y pouvant donc tenir davantage, nous aimâmes mieux demeurer tout seuls à Athènes, et nous envoyâmes Timothée, notre frère, ministre de Dieu et notre coopérateur dans l'Évangile du Christ, pour vous affermir et vous encourager dans votre foi, de manière que personne ne soit ébranlé par les persécutions qui nous arrivent; car vous savez que c'est à quoi nous sommes destinés. En effet, étant encore parmi vous, nous vous prédisions, que nous aurions des tribulations à souffrir, comme de fait nous en avons eu, ainsi que vous le savez. Ne pouvant donc y résister davantage, je vous l'ai envoyé

pour reconnaître l'état de votre foi, craignant que le tentateur ne vous eût tentés, et que notre travail ne devienne inutile. Or, Timothée étant revenu depuis peu de vous à nous, et nous ayant donné de si bonnes nouvelles de votre foi et de votre charité, et du souvenir plein d'affection que vous avez sans cesse de nous, désirant nous voir, comme nous vous faisons nous-mêmes : nous avons été consolés en vous, nos frères, au milieu de toutes les tribulations et de tous les maux qui nous arrivent ; nous avons été consolés par votre foi. Car c'est maintenant que nous vivons, si vous demeurez fermes dans le Seigneur. Quelles assez dignes actions de grâces pouvons-nous, en effet, rendre à Dieu, pour toute la joie dont nous nous sentons comblés devant lui à cause de vous ? Nuit et jour nous prions, avec une ardeur extrême, qu'il nous soit donné de vous voir et de compléter ce qui peut encore manquer à votre foi. Veuille notre Dieu et notre Père lui-même, ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ, diriger notre route vers vous ! Quant à vous-mêmes, que le Seigneur vous fasse croître de plus en plus dans la charité les uns à l'égard des autres et envers tous, et qu'il la rende telle qu'est la nôtre pour vous : afin d'affermir vos cœurs dans une sainteté irréprochable, devant notre Dieu et notre Père, au jour que Notre-Seigneur Jésus-Christ paraîtra avec tous ses saints. Amen !

« Au reste, nos frères, nous vous supplions et nous vous conjurons dans le Seigneur Jésus, qu'ayant appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez en effet de telle sorte, que vous vous y avanciez de plus en plus. Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur Jésus. Car la volonté de Dieu est que vous soyez saints ; que vous vous absteniez de la fornication ; que chacun de vous sache posséder le vase de son corps dans la sainteté et l'honnêteté, et non point dans les passions de la convoitise, comme les nations qui ne connaissent pas Dieu ; et que nul ne circonvienne son frère en ce sujet, parce que Dieu est le vengeur de toutes ces choses, comme nous vous l'avons déclaré et assuré de sa part. Car Dieu ne nous a point appelés à l'impureté, mais à la sanctification. Celui donc qui méprise ces règles, méprise non un homme, mais Dieu, qui nous a donné même son Esprit-Saint.

« Quant à la charité fraternelle, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive ; car vous avez vous-mêmes appris de Dieu à vous aimer les uns les autres : vous le faites même à l'égard de tous les frères qui sont dans toute la Macédoine. Nous vous exhortons cependant, nos frères, de vous avancer de plus en plus dans cet amour, de vous étudier à vivre en repos, de vous appliquer chacun à ce que vous

avez à faire, de travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné; afin que vous vous conduisiez honorablement envers ceux qui sont dehors, et que vous n'ayez besoin d'aucun.

« Or, nous ne voulons pas, nos frères, que vous soyez dans l'ignorance touchant ceux qui se sont endormis, afin que vous ne vous attristiez pas comme les autres qui n'ont point d'espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, de même aussi Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis avec lui. Aussi nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous, les vivants, réservés pour son avénement, nous ne préviendrons point ceux qui se sont endormis déjà. Car aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange et par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts dans le Christ ressusciteront d'abord. Puis nous autres, les vivants qui auront été laissés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux, dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air; et ainsi nous serons pour jamais avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres par ces vérités.

« Pour ce qui est des temps et des moments, vous n'avez pas besoin, nos frères, que nous vous en écrivions; parce que vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur vient comme un voleur la nuit. Car lorsqu'ils diront, paix et sécurité, alors même leur surviendra une ruine soudaine, comme les douleurs à celle qui est enceinte; et ils n'auront aucun moyen d'y échapper. Mais vous, nos frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour-là vous surprenne comme un voleur. Vous êtes tous enfants de lumière et enfants du jour; nous ne le sommes point de la nuit ni des ténèbres. Ne dormons donc pas comme les autres; mais veillons et gardons la sobriété. Car ceux qui dorment, dorment la nuit; et ceux qui s'enivrent s'enivrent la nuit. Mais nous qui sommes enfants du jour, gardons-nous de cet assoupissement et de cette ivresse, et armons-nous en prenant pour cuirasse la foi et la charité, et pour casque l'espérance du salut. Car Dieu ne nous a pas destinés pour être des objets de sa colère, mais pour nous faire acquérir le salut, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous; afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions toujours avec lui. C'est pourquoi, consolez-vous mutuellement, et édifiez-vous les uns les autres, ainsi que déjà vous le faites.

« Or, nous vous supplions, nos frères, de considérer beaucoup ceux qui travaillent en vous, qui vous président dans le Seigneur et qui vous avertissent de votre devoir; et d'avoir pour eux une charité surabondante, à cause de l'œuvre qu'ils font. Conservez la paix entre

vous. Nous vous prions encore, nos frères, reprenez ceux qui sont déréglés, consolez les pusillanimes, supportez les faibles, soyez patients envers tous. Prenez garde que nul ne rende le mal à un autre pour le mal; mais soyez toujours prêts à faire du bien, et les uns aux autres, et à tout le monde! Réjouissez-vous toujours! Priez sans cesse! Rendez grâces en toutes choses; car telle est la volonté de Dieu en Jésus-Christ sur vous! N'éteignez pas l'Esprit! Ne méprisez pas les prophéties! Éprouvez tout, et gardez ce qui est bon! Abstenez-vous même de toute apparence de mal!

« Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même en toute manière; afin que tout ce qui est en vous, et l'esprit, et l'âme, et le corps, se conserve sans tache pour l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Il est fidèle, celui qui vous appelle; c'est lui qui le fera!

« Nos frères, priez pour nous! Saluez tous les frères dans le saint baiser! Je vous conjure par le Seigneur de faire lire cette lettre à tous les saints frères! La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Amen [1]! »

Telle est la première épître de saint Paul. Quelque chose d'inconnu à l'antiquité y respire : une charité toute céleste. Nous avons plusieurs lettres de ces sept sages, qui autrefois s'étaient trouvés ensemble à Corinthe; mais aucune ne peut se comparer aux lettres de saint Paul. Le seul philosophe grec qui puisse soutenir quelque peu le parallèle, c'est Platon. Il a treize épîtres; Paul en a quatorze. Platon tendait, mais de très-loin, au même but : la régénération des hommes. Dans ses lettres, il expose pourquoi il n'a pris part à aucun gouvernement : c'est que toutes les constitutions politiques d'alors lui paraissaient mauvaises, et leur législation à peu près incurable, sans une préparation miraculeuse, secondée par les circonstances. La philosophie orthodoxe et véritable pouvait seule discerner ce qui était juste et pour l'État et pour l'individu; et le genre humain ne cesserait d'être malheureux que quand, par la faveur divine, des philosophes orthodoxes et véritables viendraient à gouverner, ou que ceux qui gouvernent seraient vraiment philosophes [2]. La véritable philosophie, c'est la constance, la foi, la sincérité[3]. Pour y parvenir, il faut surtout connaître le Dieu chef et auteur de tout ce qui est et de tout ce qui sera, ainsi que le Seigneur, Père du chef et de l'auteur, et le connaître autant qu'il est possible à qui est le plus favorisé [4]. La servitude et la liberté excessives sont également mauvaises : modérées, elles sont également bonnes. Est modérée, la servitude que l'on doit à Dieu; immodérée, celle qu'exigent les hommes. Dieu est la loi des hommes

[1] 1. Thessal. — [2] *Epist.*, 7. — [3] *Ibid.*, 10. — [4] *Ibid.*, 6.

sages : la loi des insensés, est la volupté[1]. Telles sont les idées et les paroles de Platon. Pour y amener les hommes, il cherchait, soit en Grèce, soit en Italie, des jeunes gens d'un naturel généreux, afin d'influer par eux sur la multitude. Car de s'adresser à la multitude même, il le regardait comme absurde et impossible. A Syracuse en Sicile, il entreprit Dion, et, à sa persuasion, Denys le Jeune. Parmi ses Lettres, il y en a trois pour Dion ou ses amis, et quatre pour Denys. C'est dans une lettre à ce dernier, qu'en parlant de la nature du premier Être, il semble y reconnaître comme trois personnes[2]. Quant au résultat, Denys chassa Dion, et fit vendre Platon comme esclave; Dion, à son tour, chassa Denys, qui fut réduit à se faire maître d'école à Corinthe. Voilà comment réussit Platon. Et voici que Paul écrit sa première épître à une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, qui, après quelques mois d'instruction, professent, aiment et pratiquent ce que Platon trouvait impossible de persuader au peuple, et qu'il n'a pu effectivement persuader à quelques disciples choisis ! Et Paul leur parle un langage inconnu à la Grèce. Platon, dans ses Lettres, est élégant et poli; mais on y chercherait vainement cette âme, cette charité, cette surabondance de vie qui déborde chez Paul en pensées et en sentiments, comme un fleuve qui, sorti de Dieu, rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Si Platon l'emporte par l'élégance des mots, Paul l'emporte infiniment par l'éloquence des choses.

Les chrétiens de Thessalonique ayant reçu sa lettre, le bruit se répandit que le jour du jugement, dont elle parlait, était proche. Paul les rassura dans une seconde épître. Après les avoir félicités en Dieu de l'accroissement continuel de leur foi et de leur charité, au milieu des tribulations qui achevaient de les rendre dignes du royaume céleste, tandis que leurs persécuteurs se préparaient un châtiment éternel, il ajoute : « Or, nous vous conjurons, nos frères, touchant l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec lui, de ne vous laisser pas légèrement ébranler, ni de vous troubler, en croyant, sur la foi de quelque prophétie, ou sur quelque discours, ou quelque lettre qu'on supposerait venir de nous, que le jour du Seigneur est près d'arriver. Que nul ne vous séduise, en quelque manière que ce soit; car ce jour-là n'arrivera point, que ne vienne auparavant la défection, et que ne soit manifesté l'homme du péché, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir comme Dieu dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu. Ne vous souvient-il pas que je vous disais ces choses, lorsque j'étais encore

[1] *Epist.*, 8. — [2] *Ibid.*, 2.

avec vous? Vous savez aussi ce qui arrête, afin qu'il soit dévoilé en son temps. Car déjà s'opère le mystère de l'iniquité : il n'y a que celui qui arrête maintenant, jusqu'à ce qu'il soit mis de côté. Et alors sera dévoilé ce méchant, que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il perdra par l'éclat de sa présence. Ce méchant, dis-je, qui doit venir accompagné de la puissan ce de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs; et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra une efficace d'erreur, en sorte qu'ils croient au mensonge; afin que tous ceux qui n'ont pas cru la vérité, mais se sont plu dans l'iniquité, soient condamnés[1]. »

Ce méchant, dont parle ici l'apôtre, c'est l'Antechrist, le dernier des faux prophètes et des faux Christs, le dernier et le plus dangereux des séducteurs, le dernier et le plus violent des persécuteurs, à qui les autres ne font que préparer la voie, principalement Mahomet, le fondateur de l'empire antichrétien. Il arrivera lorsque disparaîtront les derniers restes du quatrième empire ou de l'empire romain. C'est là l'obstacle qui empêche qu'il ne paraisse dès à présent. Ainsi du moins l'ont pensé la plupart des Pères et des interprètes. Car il n'y a rien d'absolument certain sur le sens caché de ces paroles mystérieuses; les explications plus détaillées que l'apôtre avait données de vive voix aux Thessaloniciens, ne sont point venues jusqu'à nous avec certitude.

De tout cela, saint Paul tire cette conséquence : Demeurez donc fermes, nos frères, et gardez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre épître; c'est-à-dire, que pour résister à toutes les séductions, principalement à la dernière, il faut conserver non moins fidèlement les traditions orales des apôtres, que leurs écrits. Il conclut par des menaces sévères contre quelques gens inquiets et fainéants; leur rappelle ce qu'il leur avait déclaré, savoir, que celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger. « Que si quelqu'un, dit-il, n'obéit point à ce que nous ordonnons par notre lettre, notez-le, et n'ayez point de commerce avec lui, afin qu'il en ait de la confusion et de la honte. Ne le considérez pas néanmoins comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère. Cependant je prie le Seigneur de la paix de vous donner la paix en tout temps et en tout lieu. Que le Seigneur soit avec vous tous! Je vous salue ici de ma propre main, moi Paul : c'est là mon seing dans toutes mes lettres. J'écris ainsi. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen[2]! »

[1] 2. Thessalon., 2, 1-12. — [2] *Ibid.*, 3, 14-18.

Dans cette même épître, saint Paul engageait les Thessaloniciens à prier pour lui, afin que la parole de Dieu se répandît de plus en plus, et qu'elle fût en honneur et en gloire comme elle l'était parmi eux; et aussi afin que lui et ses compagnons fussent délivrés des hommes intraitables et méchants. Il entend les persécutions qu'il avait à souffrir à Corinthe. Depuis l'arrivée de Timothée et de Silas, il s'était mis à prêcher aux Juifs avec plus de force et d'ardeur, pour leur prouver que Jésus est le Christ. Mais l'obstination de ces derniers augmentant pareillement, ainsi que leur opposition à l'Évangile, Paul, ne pouvant souffrir davantage leurs blasphèmes, secoua ses vêtements en signe de sa juste indignation, et leur dit, comme pour leur annoncer les malheurs qui allaient fondre sur eux : « Votre sang sera sur vos têtes; pour moi, j'en suis innocent. Voici que je me tourne vers les gentils, et à l'avenir je serai tout à eux [1]. » Parmi les Juifs qui blasphémèrent Jésus-Christ et l'Évangile, étaient peut-être ceux dont l'apôtre avait jusqu'alors habité la maison avec Aquila et Priscille. Et ce fut probablement pour cela qu'il en sortit et se transporta dans celle de Titus Justus, prosélyte converti, laquelle était contiguë à la synagogue que présidait un certain Crispus. Celui-ci, profitant de ce voisinage du saint apôtre, embrassa la religion chrétienne avec toute sa famille, et l'apôtre le baptisa de ses propres mains : honneur que n'eurent, après lui, que Caïus, et la maison de Stéphanas, appelée par le même apôtre, avec Fortunat et Achaïcus, les prémices de la foi et du christianisme dans l'Achaïe. Paul laissait à Silas et à Timothée le soin de donner le baptême, afin de s'appliquer lui-même tout entier à la prédication de la divine parole, y ayant été spécialement appelé par Jésus-Christ.

Tels furent les persécutions, les nécessités, les travaux, les craintes et les angoisses qui vinrent comme l'assaillir dans cette ville, qu'il eut besoin d'une vision céleste pour reprendre courage. Jésus-Christ lui apparut donc une nuit, et l'exhorta à ne pas craindre, ni se taire, mais à parler avec sa liberté accoutumée : parce que, dit-il, je suis avec toi, et personne ne pourra te faire de mal; car j'ai un peuple nombreux dans cette ville. Encouragé par ces paroles, l'apôtre s'arrêta dix-huit mois à Corinthe [2]. Ce qui ne doit pas s'entendre de manière qu'il n'ait pas pu faire par lui-même des courses dans les lieux circonvoisins, et, par le moyen de ses compagnons, Silas et Timothée, porter la foi dans presque toute l'Achaïe, ou du moins dans ses principales cités. Nous voyons en effet sa seconde lettre, écrite peu d'années après, adressée non-seulement à ceux de Corinthe, mais encore aux fidèles de toute l'Achaïe.

[1] Act., 18, 6. — [2] *Ibid.*, 7-11.

Parmi les nombreuses conversions que fit à Corinthe saint Paul, aucune ne dut plus fâcher les Juifs, que celle de Sosthène, successeur de Crispus dans la présidence de leur synagogue. La conversion de deux personnages aussi distingués et chefs de leur secte, venant l'une sur l'autre, ne put que les irriter extrêmement et les porter à la fureur. Aussi se soulevèrent-ils tous à la fois contre l'apôtre, et le présentèrent-ils au tribunal du proconsul de l'Achaïe, l'accusant d'enseigner une religion contraire à la loi judaïque, et par conséquent non autorisée, comme était la leur, par les lois romaines. Le proconsul de l'Achaïe était alors Gallion, frère du philosophe Sénèque. Au moment que Paul allait répondre aux accusations intentées contre lui par les Juifs, le proconsul le prévint, en disant à ses accusateurs : S'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque crime, je vous écouterais volontiers et avec patience. Mais s'il n'est question que de doctrine, de mots et de votre loi, examinez vous-mêmes; moi, je ne veux point en être juge [1].

La permission accordée par les lois romaines à la religion judaïque, s'étendait à toutes les sectes qui la partageaient alors : ainsi, sous le nom de Juifs, étaient également tolérés dans l'empire, et les pharisiens, et les saducéens, et les esséniens, et les Samaritains mêmes. Comme tous ceux-là professaient le culte d'un seul Dieu, suivant la loi de Moïse, les Romains ne crurent point qu'il fût de leur ressort de juger lesquels d'entre eux interprétaient le mieux cette loi, persuadés que ces controverses de religion devaient être définies par leurs prêtres et leurs pontifes. La religion chrétienne était regardée alors comme une secte du judaïsme, et, comme telle, permise dans l'empire romain. Ce fut donc sagement que Gallion refusa de prendre connaissance des différends qui s'étaient élevés entre Paul, docteur et maître des chrétiens, et les rabbins, maîtres de la synagogue, et qu'il ordonna à ceux-ci de se retirer de son tribunal. Piqués du refus du proconsul, les Juifs se prirent à décharger leur colère sur Sosthène, naguère prince et chef de leur synagogue, contre lequel ils étaient le plus violemment irrités, et excitèrent les employés du tribunal à le battre sous les yeux mêmes de Gallion, sans qu'il s'en mît en peine. Sosthène, après avoir souffert cet affront avec une admirable patience, s'unit étroitement à Paul, et le suivit à Éphèse, où le saint apôtre lui fit l'honneur de joindre son nom au sien propre, en tête de la première épître qu'il écrivit, comme nous verrons, en cette ville, aux fidèles de Corinthe.

Paul, se voyant délivré de cette violente tempête, sans en avoir

[1] Act., 18, 12-16.

éprouvé aucun mauvais traitement, quoiqu'il fût le principal objet de la fureur des Juifs, fit à Dieu, pour lui rendre grâces, un vœu semblable à celui des nazaréens; vœu que les Juifs avaient coutume de faire, lorsque, par la miséricorde divine, ils se voyaient échappés à quelque grand danger. Ceux qui faisaient ce vœu devaient, tout le temps de leur nazaréat, s'abstenir de vin, ainsi que de tout ce qui peut enivrer, et laisser croître leurs cheveux : ce qui, chez les anciens, était une marque de servitude, de pénitence et de deuil. Le temps du vœu accompli, les mêmes devaient encore, à la porte du tabernacle ou du temple, offrir l'holocauste ou le sacrifice propitiatoire, et l'eucharistique, se raser la tête et jeter la chevelure dans le feu qui avait servi au dernier sacrifice. Paul qui, en tout ce qui n'était pas contraire à l'Évangile, se faisait volontiers Juif avec les Juifs et gentil avec les gentils, pensa ne pouvoir, dans cette occasion, faire à Dieu un vœu plus agréable, que celui que les premiers avaient coutume de faire suivant ce qui est prescrit dans la loi de Moïse. Il se conciliait ainsi l'affection de ceux qui avaient moins d'éloignement pour lui, et confondait ses ennemis, qui le persécutaient comme un destructeur des rites et des cérémonies légales. Après s'être arrêté longtemps encore à Corinthe, et sur le point de s'embarquer dans le port de Cenchrée pour la Syrie, il voulut du moins accomplir son vœu en partie en se faisant couper les cheveux ; se réservant, quand il serait arrivé à Jérusalem, d'offrir les sacrifices accoutumés, ou bien d'en commettre à sa place pour poser les mains sur la tête des victimes, lorsqu'on les immolerait en son nom dans le parvis du temple. Ce qui était permis à ceux qui, pour des affaires publiques, étaient éloignés de la sainte cité ou hors de la Judée. L'apôtre étant donc pour entreprendre une si longue navigation, voulut d'abord accomplir son vœu, craignant peut-être d'encourir dans le navire, rempli de toutes sortes de personnes, quelque pollution légale : ce qui l'aurait contraint de recommencer le temps de son nazaréat [1].

On croit communément que ce fut vers cette époque que saint Luc, se trouvant avec l'apôtre du côté de l'Achaïe et de la Béotie, écrivit son Évangile ; c'est d'ailleurs le sentiment commun des anciens, que, comme saint Marc recueillit le sien des prédications de saint Pierre, dont il était l'interprète, ainsi saint Luc, fidèle et assidu compagnon de l'apôtre en ses voyages, mit par écrit celui que le même apôtre prêchait. D'après cela, plusieurs ont cru que saint Paul le regardait comme son propre ouvrage, et qu'il en parle dans sa seconde lettre à Timothée, quand il dit : Suivant mon Évangile [2]; et ils n'ont pas

[1] Act., 18, 18. — [2] 2. Tim., 2, 8.

hésité d'en faire auteur en quelque sorte l'apôtre lui-même, persuadés, non sans raison, qu'on pouvait attribuer au maître l'ouvrage du disciple. Il y en a eu même à prétendre que saint Luc n'avait fait qu'écrire sous la dictée de son maître, et n'était ainsi qu'un copiste ; ce qui, pris à la rigueur, ne saurait se soutenir. Quelque part que l'apôtre ait pu avoir à cet Évangile, on ne doit point enlever à saint Luc la gloire d'en avoir été vraiment et proprement l'auteur. L'apôtre lui-même ne lui a point envié cette gloire, si, comme le veulent communément les interprètes, c'est à lui qu'il fait allusion dans ces paroles de sa seconde épître aux Corinthiens : Nous avons envoyé avec lui un autre frère dont la louange, à raison de l'Évangile, retentit dans toutes les Églises, et qui a été ordonné par elles pour être le compagnon de notre pèlerinage [1]. Saint Luc lui-même, au commencement de son Évangile, avertit Théophile que plusieurs ayant entrepris, et peu avec succès, d'écrire l'histoire de Jésus-Christ, il avait jugé à propos de se livrer à ce travail, après avoir acquis les connaissances nécessaires de ceux-là mêmes qui, dès l'origine, avaient été les spectateurs et ensuite les ministres de la divine parole. Au nombre de ces témoins oculaires n'entre certainement pas saint Paul : il ne peut donc être vrai qu'il en ait été comme l'auteur et saint Luc un simple copiste, ni que celui-ci dût à lui seul les renseignements avec lesquels il a composé son ouvrage.

Saint Luc n'était pas Juif de nation ; car l'apôtre, écrivant aux Colossiens et les saluant d'abord au nom d'Aristarque, de Marc, cousin de Barnabé, et de Jésus, surnommé Juste, ajoute : Ce sont les seuls parmi les circoncis qui m'aident dans le royaume de Dieu, et qui, dans ma captivité, me soutiennent et me consolent ; ensuite, il met les saluts d'Épaphras, de Luc, médecin bien-aimé, et de Démas, qui, par conséquent, n'étaient pas du nombre des circoncis [2]. Par la même raison, saint Luc n'a pu être non plus, comme l'ont imaginé quelques-uns, du nombre des soixante-douze disciples, et il est le seul parmi les gentils qu'ait choisi l'Esprit-Saint pour écrire les livres qu'il inspirait lui-même d'en haut. Nonobstant cela, il en est qui veulent qu'il ait été parent du même apôtre, fondés sur cet endroit de l'épître aux Romains où il les salue de la part de Lucius, de Jason et de Sosipater, lesquels, ajoute-t-il, sont mes parents. Lucius est le même nom que Lucas, avec une inflexion latine, comme Silas devient souvent Silvanus. Et cela est d'autant plus vraisemblable que saint Luc étant alors, non moins que les autres qui sont nommés au même endroit de cette épître, dans la compagnie de saint Paul, et

[1] 2. Cor., 8, 18. — [2] Coloss., 4, 10-12, 14.

même un de ses compagnons les plus illustres, n'aura pas manqué, pour sa part, de saluer aussi les Romains.

Comme l'Évangile de saint Matthieu avait été écrit en faveur des fidèles convertis dans la Judée, et celui de saint Marc en faveur des fidèles convertis par le prince des apôtres à Rome ; de même celui de saint Luc paraît avoir été écrit en faveur de ceux que convertit saint Paul dans la Grèce et dans l'Asie, mais spécialement en faveur d'un certain Théophile, ami particulier du saint évangéliste, et que, d'après l'épithète d'*Excellent*, qu'il ajoute à son nom, l'on conjecture avoir été un personnage illustre et considérable, revêtu peut-être de quelque dignité dans l'empire ; car il est prouvé par beaucoup d'exemples que la coutume était de donner le titre d'Excellent, comme plus tard celui d'*Excellence*, à de semblables personnes. Ainsi, dans les Actes, un certain Tertullus accusant saint Paul devant Félix, gouverneur de la Syrie, l'appelle Excellent Félix ; et saint Paul lui-même, parlant pour la même affaire à Festus, successeur de Félix, lui donne le même titre, Excellent Festus. Mais ce qui rend Théophile plus illustre qu'aucun titre, c'est la profession de la religion véritable, c'est d'avoir été digne que son nom parût à la tête, non-seulement de cet Évangile, mais encore des Actes des Apôtres, qui lui furent adressés par le même saint Luc.

Après avoir accompli son vœu, comme nous l'avons vu, Paul s'embarqua dans la compagnie d'Aquila et de Priscille, et prit terre à Éphèse, capitale de l'Ionie. Il entra, suivant sa coutume, à la synagogue pour disputer avec les Juifs. Mais ces premières discussions furent si pacifiques, que, comme l'apôtre se pressait de partir et de continuer sa route pour la Syrie, ils le prièrent de vouloir rester plus longtemps. Toutefois il n'y consentit pas, mais leur promit de revenir. Et, en attendant, il laissa auprès d'eux Aquila et Priscille. S'étant donc remis en mer, il vint à Césarée, où, ayant débarqué, il se mit en chemin pour Jérusalem. Quand il eut salué l'Église et accompli les choses pour lesquelles principalement il avait entrepris ce voyage, il se rendit à Antioche et s'y arrêta quelque temps. Parti de là, il traversa de nouveau la Galatie et la Phrygie, visitant les Églises qu'il avait déjà fondées dans ces provinces et confirmant les disciples dans la foi. Il fut reçu chez les Galates comme un ange de Dieu, comme Jésus-Christ même. Ils auraient voulu, s'il eût été possible, s'arracher les yeux pour les lui donner [1].

Pendant ce voyage de l'apôtre à travers la Palestine, la Syrie et l'Asie, il vint à Éphèse un certain Juif nommé Apollon, homme

[1] Act., 18, 19-23. Galat., 4, 14 et 15.

éloquent et très-versé dans les divines Écritures, et plein d'esprit et de ferveur. Il était persuadé que les anciennes prophéties, concernant la venue du Messie promis, avaient eu leur accomplissement dans la personne de Jésus-Christ ; et, plein de cette foi, il entra dans la synagogue d'Éphèse, et avec beaucoup de zèle s'efforçait d'amener les Juifs aux mêmes sentiments. Mais il n'était pas parfaitement instruit des enseignements de l'Évangile. Originaire d'Alexandrie et venu à Jérusalem dans le temps que Jean-Baptiste y prêchait le baptême de la pénitence, afin de préparer les Juifs à la prédication du Christ, il avait embrassé sa doctrine et reçu son baptême. Retourné à Alexandrie, il faut croire qu'il ne connut jusqu'alors les actions du Sauveur, les mystères de sa mort et sa résurrection, que par la renommée ; et, n'ayant rencontré aucun ministre évangélique qui l'en instruisît complétement, il n'en avait compris la vérité que par la seule étude particulière des divines Écritures. Ce que voyant Aquila et Priscille, ils se mirent à lui exposer avec plus de soin la voie du Seigneur. Ces nouvelles instructions reçues, il eut l'idée de passer en Achaïe, afin d'y travailler, par sa doctrine et son éloquence, à confirmer les frères dans la foi, et à confondre les Juifs opiniâtres. Il y vint donc avec des lettres de recommandation d'Aquila et de Priscille, et son arrivée servit beaucoup à affermir les esprits des fidèles, qui, plus d'une fois, virent les maîtres de la synagogue, dans les disputes publiques, réduits à un honteux silence, ne pouvant résister à la véhémence de son esprit ni à la force des arguments par lesquels il prouvait que, suivant les Écritures, Jésus était le Christ [1]. Par ses prédications et ses disputes, il produisit un si grand fruit à Corinthe, qu'il put être comparé à Paul, lequel, en effet, n'hésita point d'écrire qu'Apollon avait arrosé la vigne que lui avait plantée d'abord. Parmi les Corinthiens mêmes, il naquit une répréhensible émulation à ce sujet : car les uns se vantaient d'avoir eu pour maître saint Paul ; les autres, Apollon.

Il demeurait encore à Corinthe, lorsque Paul, ayant traversé les parties supérieures de l'Asie, revint à Éphèse avec l'intention de s'y arrêter tout le temps nécessaire pour y fonder une illustre Église. Il y avait alors dans cette ville quelques disciples qui, comme Apollon, bien qu'ils crussent en Jésus-Christ, n'avaient encore reçu que le baptême de Jean. L'apôtre, les croyant baptisés de celui de Jésus-Christ, leur demanda s'ils avaient reçu l'Esprit-Saint. Il pouvait raisonnablement en douter ; car jusqu'alors il n'y avait eu à Éphèse ni

[1] Act., 18, 24-28.

apôtre ni évêque qui pût leur imposer les mains et administrer le sacrement de confirmation. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas même entendu dire qu'il y eût un Saint-Esprit. Étonné de cette réponse, saint Paul leur demanda de nouveau quel baptême donc ils avaient reçu; et, ayant appris que c'était celui de Jean, il ordonna qu'ils fussent baptisés au nom de Jésus-Christ. Ensuite, Paul lui-même leur ayant inposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux, non-seulement avec les effets invisibles de sa grâce, mais encore avec les signes extraordinaires et manifestes de sa divine présence; les néophytes parlant distinctement les langues qui auparavant leur étaient inconnues, prédisant les choses futures, interprétant les Écritures divines, et célébrant les louanges de Dieu à haute voix et avec grande ferveur.

Les trois premiers mois après son retour à Éphèse, Paul eut, à son ordinaire, la synagogue pour théâtre de ses disputes, de ses prédications et de ses triomphes. Mais quand il vit quelques-uns, peut-être les principaux Juifs, toujours plus s'endurcir dans leur infidélité, et blasphémer même en public la voie du Seigneur, il abandonna la synagogue perfide, pour n'irriter pas davantage la fureur de ces impies, et sépara d'eux les nouveaux disciples. Il se retira donc chez un chrétien nommé Tyran, dans l'école duquel il donnait chaque jour ses instructions. Cela dura l'espace de deux ans, en sorte que tous les habitants de l'Asie, Juifs et gentils, entendirent la parole du Seigneur. L'on peut conjecturer que l'apôtre ne resta pas tout ce temps fixé à Éphèse, mais qu'il parcourut encore les autres villes de l'Ionie, peut-être même de toute l'Asie proconsulaire. On peut dire encore que, sans qu'il partît d'Éphèse, la même chose put avoir lieu, attendu l'immense concours de toute l'Asie en cette ville, qui, par son grand commerce, en était réputée le marché, où d'ordinaire le proconsul faisait sa résidence ; où était enfin le fameux temple de Diane, regardé comme une des merveilles du monde, et qui attirait à Éphèse, non-seulement de toute l'Asie, mais encore de tout l'univers, un grand nombre d'étrangers. C'est donc avec raison que cette grande cité parut à l'apôtre un théâtre digne de son zèle apostolique. Pour glorifier davantage, sous les yeux de tant de peuples, son fidèle ministre et donner plus d'éclat à sa prédication, Dieu daigna y opérer par ses mains des miracles extraordinaires. Une chose que jamais plus on n'a vue ni entendue, c'est que jusques aux linges qui avaient touché son corps, le Tout-Puissant voulut s'en servir comme d'instruments à ses merveilles, pour chasser des malades leurs infirmités et des possédés les esprits malins. Les faux réformateurs de l'Église, qui ont tant déclamé et déclament encore

contre l'usage des saintes reliques, n'auraient pu s'empêcher de condamner alors comme une folle superstition la dévotion de ces premiers chrétiens à appliquer sur les énergumènes et les malades les linceuls qui avaient touché au corps de Paul. Mais Dieu, qui aurait alors confondu le zèle amer de ces faux sages, au moyen des miracles par lesquels il montra qu'il avait pour agréable, dans l'usage de ces choses, la simplicité de la foi, n'a pas manqué de condamner leur témérité par des miracles semblables, opérés à l'application des reliques des saints, d'après les témoignages irréfragables que présentent tous les siècles [1].

Les Juifs avaient aussi, dans ces temps, leurs exorcistes, qui allaient de ville en ville exorciser les possédés, pour en tirer de l'argent. De leur nombre étaient sept fils d'un certain Scéva, chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales. Étant donc arrivés à Éphèse, et voyant le pouvoir que saint Paul avait sur les démons par le nom de Jésus-Christ, ils entreprirent de les conjurer aussi par le nom de Jésus que Paul prêchait, quoiqu'ils n'eussent pas eux-mêmes le respect qu'ils devaient ni pour Jésus-Christ ni pour saint Paul. Cela était arrivé du vivant de Notre-Seigneur, qui l'avait souffert, parce que c'était alors le temps de faire éclater sa douceur. Mais il ne voulut pas toujours souffrir qu'on abusât de son nom par vanité et par intérêt : et il se servit du démon même pour en punir la profanation. Car le possédé dit à ces Juifs : Je connais Jésus, et je sais qui est Paul; mais vous, qui êtes-vous ? Et en même temps, se jetant sur eux, il les traita si mal, qu'ils furent contraints de s'enfuir nus et blessés. Cet événement ayant été su de tous les Juifs et de tous les gentils qui demeuraient à Éphèse, ils furent tous saisis de crainte, et ils glorifiaient le nom du Seigneur Jésus. Et parmi ceux qui avaient cru, il vint un grand nombre, confessant et déclarant leurs actions. Il y en eut aussi beaucoup de ceux qui avaient exercé les arts curieux, qui apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tout le monde ; et quand on en eut supputé le prix, on trouva qu'il montait à cinquante mille pièces d'argent. Ces arts curieux étaient, suivant toute apparence, des arts magiques, auxquels les Éphésiens étaient fort adonnés [2].

Quoique l'apôtre, en passant chez les Galates, eût été reçu de ces peuples comme un ange du Seigneur et comme Jésus-Christ même, toutefois il lui vint à Éphèse la fâcheuse nouvelle d'un grand changement causé parmi eux par quelques faux apôtres, qui soutenaient l'indispensable nécessité de la circoncision, ainsi que des autres cé-

[1] Orsi, *Hist. eccl.*, t. 1. — [2] Act., 19.

rémonies mosaïques. Comme Paul était celui qui combattait avec le plus de force leur hérésie, et qui défendait avec le plus de zèle la liberté évangélique contre leurs entreprises; de leur côté, ils s'efforçaient aussi d'affaiblir autant qu'ils pouvaient son autorité. Ils disaient donc que c'était un apôtre du second rang, choisi et instruit par les premiers apôtres, qui avaient été les disciples immédiats et familiers de Jésus-Christ; que, par conséquent, il fallait ajouter une foi plus grande à ces apôtres du premier rang, qui semblaient être les colonnes de l'Église, tels que Pierre, Jacques et Jean, qu'à Paul, qui n'avait pas vu Jésus-Christ ni traité familièrement avec lui. Si donc ceux-là, au lieu d'en vouloir à l'usage des cérémonies légales, le favorisaient au contraire; si Pierre, à Antioche, ville non pas de Juifs mais de gentils, s'était abstenu de la table de ceux-ci et de leurs viandes, il ne fallait faire aucun cas du jugement de Paul, qui, pour gagner les gentils plus facilement, les dispensait de l'observance des rites mosaïques, et n'en parlait point avec l'estime et le respect qui leur étaient dus.

Pour détruire de pareilles calomnies et ramener les Galates à la saine doctrine, il leur écrivit de sa main une lettre véhémente, où il commence par dire qu'il est apôtre, non par la vocation des hommes, mais par celle de Jésus-Christ et de son Père. Pareillement, ce n'est point par les hommes qu'il a été instruit, mais par la révélation de Jésus-Christ même. Qu'ainsi en soit, il le démontre, en observant qu'après sa conversion, au lieu de retourner à Jérusalem pour se faire instruire par les apôtres, il se rendit aussitôt en Arabie, et ne vint à Jérusalem que trois ans après pour voir Pierre, auprès duquel il ne resta que quinze jours, sans voir d'autre apôtre que Jacques, frère du Seigneur. Après avoir passé longtemps en Syrie et en Cilicie, sans être connu de visage aux Églises de la Judée, il était retourné, au bout de quatorze ans, à Jérusalem avec Barnabé et Tite; y conféra de l'Évangile qu'il prêchait auxg entils, avec ceux qui paraissaient en être les colonnes, sans qu'ils y trouvassent rien soit à ajouter, soit à retrancher. Enfin, si Pierre, à Antioche, s'était retiré de la table des gentils avec quelque scandale et surprise de leur part, pour lui, il n'avait pas craint de lui en faire une réprimande publique.

Ayant ainsi, pour se justifier et soutenir son autorité, exposé ces faits dont il prend Dieu à témoin, il prouve par beaucoup d'arguments tirés de la divine Écriture et de la prééminence du Nouveau Testament sur l'Ancien, que celui-là une fois établi, celui-ci devait cesser; qu'on reçoit la justification et la grâce, non par les œuvres de la loi *mosaïque*, mais par l'esprit de la foi, et que c'est rendre à soi-même

inutile la rédemption du Christ, que de placer son espérance dans la circoncision. Il ajoute qu'en prêchant l'observance des cérémonies légales, il aurait pu facilement éviter les persécutions qu'il avait souffertes, et faire disparaître le scandale de la croix. Tels étaient en réalité l'artifice et le but des faux apôtres, qui n'étaient persécutés ni par les gentils comme Juifs, leur religion étant permise dans l'empire romain; ni par les Juifs, parce qu'ils se faisaient un mérite de gagner, par la conversion des gentils, autant de prosélytes au judaïsme; ainsi, ce n'était pas tant par zèle de la loi qu'ils les obligeaient à se circoncire, que pour avoir occasion de se glorifier dans leur chair. Mais quant à moi, dit-il en terminant sa lettre, Dieu me garde de me glorifier, si ce n'est dans la croix de mon Seigneur Jésus-Christ, dont je porte sur mon corps les stigmates, c'est-à-dire les marques et circatrices des coups que j'ai endurés pour lui [1].

Pendant ce temps, à Éphèse et dans toute l'Asie, la parole de Dieu croissait, s'étendait et se fortifiait d'une manière prodigieuse. L'exemple du saint apôtre, ses rares vertus, son désintéressement, ses larmes, sa sollicitude, son invincible patience n'y contribuaient pas moins que ses miracles. Sans prendre de personne ni or, ni argent, ni vêtements, mais par le seul travail de ses mains, il subvenait à ses propres besoins et à ceux de ses compagnons. Non content de prêcher dans les lieux publics et de jour, il allait encore de maison en maison et de nuit, exhortant, les larmes aux yeux, et tous en général, tant Juifs que gentils, et chacun en particulier, à la pénitence et à la foi. Rien ne put jamais l'empêcher d'accomplir son ministère apostolique, ni les tentations les plus terribles, ni les périls auxquels il était souvent exposé par la malice des Juifs perfides. Il fait mention de ces choses dans sa première épître aux Corinthiens, écrite, comme nous le verrons, de cette ville : Chaque heure je suis en danger, dit-il, et il n'est point de jour que je ne sois près de la mort; il ajoute qu'il avait même combattu contre les bêtes; c'est-à-dire, suivant l'interprétation la mieux fondée, il avait été exposé dans l'amphithéâtre pour être dévoré par les bêtes féroces, et il l'eût été infailliblement, si Dieu ne l'en avait délivré contre toutes les apparences humaines [2].

C'était la troisième année que l'apôtre prêchait à Éphèse et dans les cités voisines de l'Asie, lorsque, par un mouvement particulier de l'Esprit-Saint, il résolut de faire une visite aux Églises de Macédoine et d'Achaïe, de se porter de là à Jérusalem, et de Jérusalem à Rome. Il y avait déjà longtemps qu'il désirait avec ardeur de voir cette capitale du monde, non pour y admirer ses profanes grandeurs, mais

[1] Galat. — [2] 1. Cor., 15, 30-32.

pour y voir et embrasser ces chrétiens dont la foi retentissait dans tout l'univers ; pour recevoir d'eux et leur apporter réciproquement une consolation spirituelle ; pour les confirmer dans la foi ; et enfin, pour répandre dans ce vaste champ la semence de l'Évangile, et en recueillir non moins de fruit que chez les autres nations, étant un devoir pour lui de le prêcher aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants. C'est pourquoi il priait sans cesse le Seigneur de lui en présenter une occasion favorable. S'il en fut empêché jusque-là, il eut alors du moins la consolation d'être surnaturellement assuré qu'après sa tournée en Macédoine et en Achaïe, et son voyage de Jérusalem, il verrait enfin Rome. En attendant, il fit partir pour la Macédoine deux de ses fidèles ministres, Timothée et Éraste, et, de son côté, resta encore quelque temps en Asie.

Il paraît que ce fut après le départ de Timothée, qu'il vint à l'apôtre des nouvelles affligeantes de Corinthe. Il apprit qu'il y avait dans cette église des divisions et des rivalités, comme dans les écoles des philosophes, où l'on voyait autant de partis que de maîtres ; qu'un chrétien y donnait un horrible scandale, sans qu'il eût été même réprimandé ; que plusieurs, ayant des procès, les portaient aux tribunaux des juges infidèles ; qu'il se commettait des désordres dans les assemblées de religion, et spécialement aux repas qui suivaient l'Eucharistie ; que plusieurs ne faisaient point un usage convenable des dons surnaturels, et surtout affectaient de parler des langues inconnues ; qu'il s'en trouvait même qui attaquaient un des principaux articles de la foi chrétienne, la résurrection des morts. Outre ces désordres, dont l'apôtre fut informé par quelques particuliers, l'église tout entière de Corinthe l'avait encore consulté sur divers points de discipline, entre autres sur le mariage et la continence, ainsi que sur l'usage des viandes immolées aux idoles.

Paul leur écrivit une lettre où, après les avoir salués avec beaucoup d'affection et de louange, comme une église de saints, il entre ainsi en matière : « Or, je vous conjure, mes frères, par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir tous un même langage et de ne point souffrir de divisions parmi vous, mais d'être tous unis ensemble dans un même esprit et dans un même sentiment. Car il m'a été mandé, mes frères, par ceux de la maison de Chloé, qu'il y a des contestations parmi vous. Ce que je veux dire, c'est que chacun de vous s'en va disant : Pour moi, je suis à Paul ; et moi, je suis à Apollon ; et moi, je suis à Céphas ; et moi, je suis à Jésus-Christ. Jésus-Christ est-il donc divisé ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? ou avez-vous été baptisés au nom de Paul ? Je rends grâces à Dieu de ce que je n'ai baptisé aucun de vous, sinon Crispe et Caïus,

ainsi que la maison de Stéphanas; parce que Jésus-Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Évangile; non dans la sagesse du discours, pour ne pas anéantir la croix de Jésus-Christ. Car la parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent; mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu et la puissance de Dieu. Car il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et je réprouverai la science des savants. Où est maintenant le sage? où est l'écrivain? où est le curieux investigateur de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde? Car Dieu, voyant que le monde, avec la sagesse humaine, ne l'avait point connu dans les ouvrages de sa sagesse divine, il lui a plu de sauver, par la folie de la prédication, ceux qui y croiraient. En effet, les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse; mais nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs; mais pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Grecs, Jésus-Christ la force de Dieu et la sagesse de Dieu. Parce que ce qui paraît en Dieu une folie, est plus sage que toute la sagesse des hommes; et ce qui paraît en Dieu une faiblesse, est plus fort que toute la force des hommes[1].

« Pour moi, mes frères, lorsque je suis venu vers vous pour vous annoncer le témoignage de Dieu, je n'y suis point venu avec la sublimité du discours ou de la sagesse. Car je n'ai point fait profession de savoir autre chose, parmi vous, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Et, tant que j'ai été parmi vous, j'ai toujours été dans un état de faiblesse, de crainte et de tremblement; et je n'ai point employé, en vous parlant et en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'Esprit et de la vertu de Dieu : afin que votre foi ne soit pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. Nous prêchons néanmoins la sagesse aux parfaits, non pas la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde, qui se perdent; mais nous prêchons la sagesse de Dieu renfermée dans son mystère; cette sagesse cachée qu'il avait prédestinée avant tous les siècles pour notre gloire; sagesse que nul des princes de ce monde n'a connue : car s'ils l'eussent connue, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire. Mais pour nous, Dieu nous l'a révélée par son Esprit, parce que l'Esprit de Dieu pénètre tout, jusqu'aux secrets les plus profonds de Dieu... L'homme naturel ou animal ne conçoit point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu; elles lui paraissent une folie, et il ne peut les comprendre, parce qu'on doit en juger par une lumière spirituelle qu'il n'a pas[2].

[1] 1. Cor., 1. — [2] *Ibid.*, 2.

« Aussi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des personnes encore charnelles, comme à de petits enfants en Jésus-Christ. Je ne vous ai nourris que de lait et non pas de viandes solides, parce que vous n'en étiez pas alors capables; et à présent même vous ne l'êtes pas encore, parce que vous êtes encore charnels. Car, puisqu'il y a parmi vous des jalousies, des disputes, des divisions, n'est-il pas clair que vous êtes charnels et que vous marchez selon l'homme? En effet, puisque l'un dit : Je suis à Paul, et l'autre : Je suis à Apollon, n'êtes-vous pas charnels encore? Qu'est donc Paul, et qu'est Apollon? des ministres par qui vous avez cru, chacun suivant le don qu'il a reçu du Seigneur. C'est moi qui ai planté, c'est Apollon qui a arrosé; mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. Et ainsi celui qui plante n'est rien; celui qui arrose n'est rien; mais celui qui donne l'accroissement, Dieu... Que personne donc ne mette sa gloire dans les hommes. Car toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les futures; tout est à vous; et vous êtes à Jésus-Christ; et Jésus-Christ est à Dieu[1] ! »

On voit que si saint Paul négligeait une éloquence et une sagesse humaine, une éloquence et une sagesse de mots, de phrases, de syllogismes, il trouvait une éloquence et une sagesse toute divine, une éloquence et une sagesse de pensées et de sentiments, qui allait jusqu'au fond des entrailles et enlevait jusqu'au ciel.

Après avoir ainsi détaché les Corinthiens et de lui et de ses collègues, pour les attacher à Dieu seul, il s'apprête à les humilier en eux-mêmes. « Il y en a parmi vous qui s'enflent de présomption, comme si je ne devais plus aller vous voir. J'irai vous voir néanmoins bientôt, s'il plaît au Seigneur; et alors je reconnaîtrai, non quelles sont les paroles de ceux qui sont enflés de vanité, mais quelle est leur vertu. Car le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans la vertu ou la force. Que voulez-vous que je fasse? Viendrai-je à vous la verge à la main, ou avec charité et dans un esprit de douceur[2]? C'est un bruit constant qu'il y a de l'impureté parmi vous, et une telle impureté, qu'on n'entend point dire qu'il s'en commette de semblable parmi les païens, jusque-là que l'un d'entre vous a la femme de son propre père. Et vous êtes enflés d'orgueil! Et vous n'avez pas, au contraire, été dans les pleurs, pour faire retrancher du milieu de vous celui qui a commis cette action-là! Pour moi, absent de corps, à la vérité, mais présent en esprit, j'ai déjà prononcé ce jugement, comme si j'étais présent, au nom de Notre-Sei-

[1] *Cor.*, 3. — [2] *Ibid*, 4.

gneur Jésus-Christ, mon esprit étant assemblé avec vous: Que celui qui est coupable de ce crime soit, par la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, livré à Satan pour la perte de sa chair, afin que son âme soit sauvée au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Vous vous glorifiez; mais c'est bien sans sujet. Ne savez-vous pas qu'un peu de levain corrompt toute la pâte? Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle... Je vous ai écrit dans la lettre, que vous n'eussiez point de commerce avec les fornicateurs; ce que je n'entends pas des fornicateurs de ce monde, non plus que des avares, des ravisseurs ou des idolâtres; autrement il faudrait que vous sortissiez du monde. Mais, quand je vous ai écrit que vous n'eussiez point de commerce avec ces sortes de personnes, j'ai entendu que, si un frère est signalé comme fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou voleur, vous ne mangiez pas même avec lui [1]. »

Ainsi la position des chrétiens publiquement scandaleux et des excommuniés, tel que cet incestueux de Corinthe, était beaucoup pire que celle des païens mêmes. Les fidèles pouvaient manger avec ceux-ci, mais non avec ceux-là. L'excommunié était, de plus, livré à Satan, pour en être affligé dans son corps ou ses biens temporels, et être ainsi ramené à la pénitence. L'excommunication se pratiquait, non-seulement chez les Juifs, mais chez tous les peuples de l'antiquité.

Passant à un autre abus, l'apôtre les interpelle : « Comment se trouve-t-il quelqu'un parmi vous, qui, ayant un différend avec un autre, ose l'appeler en jugement devant les injustes, et non pas devant les saints? Ne savez-vous pas que les saints doivent un jour juger le monde? Si donc le monde doit-être jugé par vous, êtes-vous indignes de juger des moindres choses? Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges mêmes? combien plus les choses de la vie présente! Si donc vous avez des différends touchant les choses de cette vie, prenez pour juges les moindres personnes de l'Église. Je le dis à votre confusion: quoi! il n'y a point parmi vous un seul homme sage qui puisse être juge entre ses frères? mais on voit un frère plaider contre son frère; et cela devant des infidèles! C'est déjà certainement un défaut parmi vous, que vous ayez des procès les uns contre les autres. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort? pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous trompe? Mais c'est vous-mêmes qui faites le tort! c'est vous-mêmes qui trompez; et cela, vos frères! Ne savez-vous pas que les injustes ne seront pas les héritiers du royaume de Dieu [2]? »

[1] 1. Cor., 5.— [2] *Ibid.*, 6.

Saint Paul, comme on voit, défend aux chrétiens de se citer l'un l'autre devant les magistrats infidèles; il leur ordonne de prendre pour juge un homme sage de l'Église. Aussi, dès les premiers siècles, verrons-nous les plus saints évêques occupés à connaître des différends temporels des chrétiens et à les juger. Ils nous apprennent même que cette occupation leur était extrêmement à charge, qu'ils auraient bien voulu s'en exempter, mais qu'ils ne le pouvaient pas. Pourquoi? Parce que, répond saint Augustin [1], l'apôtre nous a condamnés à ces fonctions pénibles, non par sa volonté propre, mais d'après la volonté de celui qui parlait par lui. Nous n'osons pas dire: O homme, qui m'a constitué juge ou faiseur de partages sur vous? car l'apôtre a constitué les ecclésiastiques pour connaître dans ces causes, quand il a défendu aux chrétiens de plaider dans le *forum* [2].

On croit que Paul fit cette défense, et pour soustraire les fidèles au péril d'idolâtrie qui se rencontrait dans les tribunaux païens, et pour ne pas scandaliser les idolâtres par la vue des différends entre les chrétiens mêmes. Et il ne faisait en cela aucun tort aux tribunaux séculiers; car nul n'est obligé d'y recourir; seulement, qui ne s'adresse pas à eux, n'en peut pas réclamer le secours de la force publique. D'ailleurs, chez les enfants d'Israël, les interprètes suprêmes de la loi de justice étaient les lévites, les prêtres, et surtout le grand prêtre, dont la sentence était sans appel; les prêtres et les pontifes chrétiens ne devaient pas l'être moins. Aussi, aujourd'hui encore, ce sont eux qui décident finalement si, dans les lois civiles, il y a quelque chose d'injuste ou non.

Comme la débauche était extrême à Corinthe, Paul insiste sur les grands motifs de la pureté chrétienne. « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un donc profane le temple de Dieu, Dieu le perdra; car le temple de Dieu est saint, et ce temple, c'est vous. Le corps n'est point fait pour la fornication, mais pour le Seigneur; et le Seigneur est pour le corps. Or, comme Dieu a ressuscité le Seigneur, il nous ressuscitera de même par sa puissance. Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ? Arracherai-je donc à Jésus-Christ ses propres membres pour les faire devenir les membres d'une prostituée? A Dieu ne plaise! Ne savez-vous pas que celui qui se joint à une prostituée devient un même corps avec elle? Car ceux qui étaient deux ne seront plus qu'une chair, est-il dit. Mais celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui. Fuyez donc la fornication: quelque autre péché que l'homme commette, il est hors du

[1] *S. Aug., De opere monach.*, c. 29. — [2] *Id., In psalm.* 118, *serm.* 24.

corps ; mais celui qui commet la fornication pèche contre son propre corps. Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui réside en vous, et qui vous a été donné de Dieu, et que vous n'êtes plus à vous-mêmes ? Car vous avez été rachetés d'un grand prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps[1]. »

Cette doctrine avait produit à Corinthe un changement merveilleux. On le voit par les éclaircissements qu'on demandait à l'apôtre, non-seulement sur la pureté du mariage, mais sur l'état des vierges. Quant aux choses dont vous m'avez écrit, dit-il, « il est avantageux à l'homme de ne toucher aucune femme. Néanmoins, pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec sa femme, et chaque femme avec son mari. Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit, et la femme ce qu'elle doit à son mari. Le corps de la femme n'est point en sa puissance, mais en celle de son mari ; de même le corps du mari n'est point en sa puissance, mais en celle de sa femme. Ne vous refusez point l'un à l'autre ce devoir, si ce n'est du consentement de l'un et de l'autre, pour vaquer au jeûne et à la prière ; et ensuite vivez ensemble comme auparavant, de peur que la difficulté que vous avez à garder la continence ne donne lieu à Satan de vous tenter. Or, je vous dis ceci par condescendance, et non par commandement. Car je voudrais que tous les hommes fussent comme moi ; mais chacun a son don particulier, selon qu'il le reçoit de Dieu, l'un d'une manière et l'autre d'une autre. Pour ce qui est de ceux qui ne sont plus dans les liens du mariage, et des veuves, je leur déclare qu'il leur est bon de demeurer dans cet état, comme j'y demeure moi-même. Si néanmoins ils sont trop faibles pour garder la continence, qu'ils se marient ; car il vaut mieux se marier que d'être brûlé. Quant à ceux qui sont mariés, ce n'est pas moi, mais le Seigneur qui leur fait ce commandement : Que la femme ne se sépare point d'avec son mari. Si elle s'en est séparée, qu'elle demeure sans se marier, ou qu'elle se réconcilie avec son mari; et que le mari, de même, ne quitte point sa femme. » Ainsi, sous la loi de l'Évangile, il n'y a plus de divorce comme sous la loi de Moïse.

Une difficulté se présentait souvent alors. Un mari se convertissait, sa femme ne se convertissait pas ; ou bien, la femme se faisait chrétienne, et son mari restait Juif ou païen. L'apôtre décide que si le conjoint infidèle consent à demeurer, la partie fidèle ne doit point s'en séparer ; que si l'époux infidèle se sépare lui-même, l'époux fidèle n'est point obligé de le suivre, et rentre dans son ancienne liberté. A cette occasion, il exhorte généralement les chrétiens de Co-

[1] 1. Cor., 6.

rinthe à demeurer chacun tranquille dans l'état où la vocation divine le trouve: le circoncis, à ne point effacer la marque de la circoncision; le gentil, à ne se point faire circoncire; celui qui est esclave, à ne pas s'en mettre en peine. Cependant, si l'occasion se présente de devenir libre, il fera bien d'en profiter. Car, en devenant chrétien, l'esclave devient affranchi du Seigneur; de même que l'homme libre devient esclave de Jésus-Christ. Vous avez été rachetés d'un grand prix, conclut-il; ne vous rendez pas esclaves des hommes[1]. On voit, par ce mot, que c'est le sang du Rédempteur qui a relevé l'homme aux yeux de l'homme, et produit l'abolition insensible de l'esclavage.

« Quant aux vierges, continue l'apôtre, je n'ai point reçu de commandement du Seigneur, mais voici le conseil que je donne, comme étant fidèle ministre du Seigneur, par la miséricorde qu'il m'en a faite. Je crois donc, à cause des nécessités pressantes de la vie, qu'il est avantageux à l'homme d'être ainsi. Êtes-vous lié avec une femme, ne cherchez point à vous délier; n'êtes-vous point lié avec une femme, ne cherchez point de femme. Si néanmoins vous épousez une femme, vous ne péchez pas; et si une vierge se marie, elle ne pèche pas; mais ces personnes souffriront dans leur chair des afflictions et des peines; or, je voudrais vous les épargner. Voici donc ce que je vous dis, mes frères: Le temps est court, et ainsi, que ceux-là mêmes qui ont des femmes soient comme n'en ayant point; et ceux qui pleurent, comme ne pleurant point; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point; ceux qui achètent, comme ne possédant point; enfin, ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point; car la figure de ce monde passe. Pour moi, je désire vous voir dégagés de soins. Celui qui n'est pas marié concentre sa sollicitude aux choses du Seigneur, et à ce qu'il doit faire pour plaire à Dieu. Mais celui qui est marié met sa sollicitude aux choses du monde, et à ce qu'il doit faire pour plaire à sa femme; et ainsi il se trouve partagé. De même, une femme qui n'est point mariée et une vierge concentre sa sollicitude aux choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit; mais celle qui est mariée met sa sollicitude aux choses du monde, et à ce qu'elle doit faire pour plaire à son mari. Or, je vous dis ceci pour votre avantage; non pour vous dresser un piége, mais pour vous porter à ce qui est plus parfait, et qui vous donne un moyen facile de vous attacher à Dieu et de le prier sans distraction[2]. »

Suit un long discours sur l'usage des viandes immolées aux idoles. On y voit que plusieurs, sous le prétexte que l'idole était une chose vaine et de néant, sans pouvoir de faire ni bien ni mal, en concluaient

[1] 1. Cor., 7, 1-24. — [2] *Ibid.*, 25-40.

ue c'était un vain scrupule de s'abstenir des chairs sacrifiées. L'aôtre répond qu'à la vérité l'idole n'est rien, et que l'usage de ces iandes est en soi une action indifférente; toutefois, comme un grand ombre ne pouvaient encore se le persuader, ni calmer les inquiéides de leur conscience, c'était un motif suffisant pour s'en abstenir : ı charité voulant qu'on s'abstienne des choses même licites, lorsque usage en tournerait à scandale aux faibles. Ce qu'il prouve par son ropre exemple. Il lui était loisible de mener avec lui, pour son ervice, une femme chrétienne, selon que faisaient les autres apôtres, ormis Barnabé : il avait, d'après toutes les lois naturelles et divines, e droit de vivre aux dépens de ceux qu'il instruisait dans la voie lu salut éternel; cependant, pour ne donner pas même une ombre le scandale aux faibles, il ne s'était point servi de son droit. Il ajoute t dit en second lieu, qu'il n'était pas vrai que de manger des viandes mmolées dût se tenir généralement pour une action licite et indifféente. Bien que l'idole soit un néant, une divinité fausse et chiméique; néanmoins ces sacrifices offerts aux idoles avaient pour bjet les démons : en sorte que de participer aux restes de ces sacriices, spécialement dans les temples et autres lieux publics consacrés ı leur culte, c'était la même chose que de boire le calice des démons, articiper à la table des démons, et contracter société avec les démons. Or, quoi de plus indigne que de voir assis à la table et boire le calice des démons, celui qui, dans le calice du Seigneur, boit le sang de Jésus-Christ et, à sa table, participe à son corps? La raison donc que l'idole n'est rien, qu'elle ne peut contaminer les chairs sacrifiées, ni opérer en elles aucun changement physique, autorisait seulement à acheter indifféremment de toutes sortes de viandes exposées sur les marchés publics, sans chercher scrupuleusement si quelque portion n'était point le reste d'un sacrifice profane. Elle autorisait encore un chrétien, invité par un infidèle à un repas domestique, à manger librement de tout ce qu'on servait devant lui, sans s'informer plus loin. Mais si le maître de la maison ou quelqu'un des conviés l'avertit que telle viande a été immolée, soit que celui-ci veuille lui en faire manger par dévotion, ou que ceux-ci en témoignent du scrupule; alors revient la raison du scandale, qui nous oblige, par égard pour la conscience d'autrui, de nous abstenir des choses dont l'usage, hors de là, serait permis. Soit donc que vous mangiez, conclut-il, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu; ne donnez point occasion de scandale, ni aux Juifs, ni aux gentils, ni à l'Église de Dieu; comme je tâche moi-même de plaire à tous en toutes choses, ne cherchant point ce qui m'est avantageux en particulier, mais ce qui

est avantageux au grand nombre, afin qu'ils soient sauvés[1].

Parmi les règlements de discipline que l'apôtre prescrivait de vive voix, qui se serait jamais attendu à un règlement sur la coiffure des hommes et des femmes, si un abus introduit à Corinthe ne l'avait obligé de revenir sur ce point dans sa lettre? « Je vous loue, mes frères, de ce que vous vous souvenez de moi en toutes choses, et de ce que vous gardez les traditions telles que je vous les ai données. Or, je veux que vous sachiez que le Christ est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme, et que Dieu est le chef du Christ. » Ces hautes considérations sont pour venir à cette conséquence, que l'homme ne doit point prier ni prophétiser la tête couverte d'un voile : parce que l'homme est l'image et la gloire de Dieu. La femme, au contraire, quand elle prie ou qu'elle prophétise, doit être voilée pour marque de sa sujétion, et à cause des anges, c'est-à-dire des prêtres et des autres ministres sacrés. Et comme sur ces matières, de soi indifférentes, on peut avoir divers usages et raisonner diversement, il conclut par l'autorité, en ces termes : Si quelqu'un aime à contester, nous n'avons point cette coutume, ni les églises de Dieu[2].

Ce n'était pas le seul abus qui se fût introduit dans les assemblées religieuses des Corinthiens ; il y en avait un autre beaucoup plus grave qui répandait le trouble et violait la charité, jusque dans cette institution qui était le symbole de la charité même et en portait le nom. Après la célébration des saints mystères, il s'était dès lors introduit la coutume de faire, dans le même lieu, un commun repas, nommé Agape ou charité, auquel chacun devait contribuer selon ses moyens, et tous participer également. Or, une institution si belle et si propre à nourrir la charité mutuelle, avait dégénéré de sa première sainteté. Chacun se permettait de faire dans l'église son repas particulier ; d'où il arrivait que, tandis que les uns avaient à manger jusqu'à satiété, d'autres n'avaient pas de quoi assouvir leur faim. Ainsi, là où les riches devaient spécialement se distinguer par la frugalité, la modestie, la tempérance, ils ne cherchaient qu'à triompher par la magnificence et le luxe ; et les pauvres, au lieu d'y trouver consolation et assistance, n'en remportaient que confusion et tristesse. Pour faire sentir combien tout cela était mal, il rappelle l'institution de l'Eucharistie ; d'où il conclut que, quiconque mange ce pain et boit ce calice indignement, est coupable du corps et du sang du Seigneur, et qu'il faut s'éprouver avant que de le prendre, pour ne pas manger et boire son jugement. Et c'est pour cela, dit-il, que beau-

[1] 1. Cor., 8, 9 et 10. — [2] *Ibid.*, 1, 1-16.

coup d'entre vous sont malades et meurent. Il veut donc et ordonne que dans ces repas de charité, établis plutôt pour rassasier la faim des pauvres que celle des riches, les riches attendent les pauvres. Si la faim les presse, qu'ils mangent en particulier à la maison; afin de ne point donner à l'église une occasion d'envie et de scandale à leurs frères, ni en rapporter la malédiction au lieu de la bénédiction. Quant au reste, conclut-il, je le réglerai quand je serai de retour à Corinthe. Ces paroles regardent évidemment la célébration des divins mystères, et comprennent tous ces rites sacrés que, dans l'ordre de la liturgie, observent universellement toutes les églises, et que l'on croit, avec raison, venir d'une source commune, la tradition apostolique; les apôtres n'ayant pas jugé à propos de mettre par écrit tous les règlements qu'ils prescrivaient aux églises [1].

Ensuite, reprenant dans l'usage des dons surnaturels quelques désordres, qui ne troublaient pas peu la paix et la décence des assemblées solennelles, l'apôtre donne une description exacte de ces mêmes dons et fait mention de divers grades et offices qui entraient dans le gouvernement de l'Église. Les uns y étaient doués d'une éminente sagesse, d'autres d'une foi très-vive, d'autres de la vertu des miracles, d'autres de l'esprit de prophétie ou du discernement des esprits, d'autres du don des langues, et d'autres du talent de les interpréter. De même que, dans le corps, nonobstant son unité, il y a une admirable diversité de membres destinés à des fonctions diverses, dont l'une est plus noble et l'autre moins, toutes cependant nécessaires à la conservation, à la décence et à la force du corps entier; de même, dans le corps mystique de l'Église, il y a divers grades et offices, ordonnés pour des opérations plus ou moins excellentes, qui cependant regardent toutes une même fin : la conservation, l'ornement et l'accroissement de ce même corps. Les apôtres y occupent le premier rang, le second les prophètes, le troisième les docteurs; viennent ensuite ceux qui ont reçu quelque grâce particulière, soit pour faire des miracles, soit pour guérir les malades, soit pour gouverner et diriger les consciences, soit pour parler diverses langues, soit enfin pour les interpréter.

Ces dons, l'Esprit-Saint les distribuait suivant son bon plaisir; mais en telle abondance, que l'apôtre fut obligé d'en régler l'usage. Il se trouvait aux assemblées des fidèles un si grand nombre qui avaient l'esprit de prophétie, ou le don de parler diverses langues, ou le talent de les interpréter, que, tous voulant indiscrètement faire usage de leurs dons, il en résultait une confusion très-grande. « Lors

[1] 1. Cor., 11, 17-34.

donc que vous vous assemblez, dit l'apôtre, et que l'un d'entre vous se sent inspiré à chanter une hymne, l'autre à développer quelque profond mystère, celui-ci à exposer une nouvelle révélation qui lui a été faite, celui-là à parler quelque langue étrangère, un autre à l'interpréter : que tout se fasse sans confusion et avec ordre, comme il convient pour l'édification de l'Église et l'utilité des fidèles. Pendant que l'un parle, que l'autre se taise. L'inspiration prophétique est, quant à l'usage, assujettie à la volonté des prophètes : l'Esprit divin opère doucement sur eux, éclaire l'entendement, humilie et calme l'esprit, et finalement leur laisse la liberté de parler ou de se taire, selon qu'il convient davantage. » C'est tout le contraire de ce qui arrive aux faux prophètes du paganisme, lesquels, agités par le démon qui leur trouble l'esprit et les met en fureur, sont forcés de parler malgré eux. « Ainsi ne fait pas notre Dieu, qui est le Dieu non point de la dissension, mais de la paix. Telle est, ajoute l'apôtre, la doctrine que j'enseigne dans toutes les églises. » D'où l'on voit que ce n'était pas seulement sur l'église de Corinthe, mais encore sur les autres, que Dieu répandait ces grâces avec tant d'abondance [1].

Les Corinthiens avaient beaucoup d'empressement pour ces dons: l'apôtre élève leur pensée plus haut encore. « Oui, je vais vous montrer une voie beaucoup plus excellente. Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges mêmes, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères et que j'aurais une parfaite science de toutes choses; et quand j'aurais toute la foi possible et capable de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien. La charité est patiente; elle est douce et bienfaisante: la charité n'est point envieuse; elle n'est point téméraire et précipitée; elle ne s'enfle point d'orgueil; elle n'est point ambitieuse; elle ne cherche point ses propres intérêts; elle ne s'irrite point; elle ne pense point le mal; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité; elle supporte tout; elle croit tout; elle espère tout; elle souffre tout. La charité ne finira jamais : au lieu que les prophéties s'anéantiront, que les langues cesseront et que la science sera abolie. Car ce n'est que partiellement que nous prophétisons. Mais lorsque viendra ce qui est parfait, alors s'abolira ce qui est partiel. Maintenant nous voyons

[1] 1. Cor., 12.

comme par un miroir et en des énigmes ; mais alors nous verrons face à face : je ne connais maintenant qu'en partie ; mais alors je connaîtrai comme je suis moi-même connu. Maintenant il demeure la foi, l'espérance et la charité, trois vertus ; mais la plus excellente en est la charité [1]. »

Après avoir tourné ainsi les rivalités des Corinthiens en une sainte émulation à qui aimerait le plus les autres, Paul les affermit dans la foi de la résurrection. Il leur rappelle ce qu'il leur avait déjà prêché de vive voix touchant la résurrection du Christ, savoir, qu'il était ressuscité le troisième jour, suivant les Écritures; qu'il y avait encore des témoins vivants et très-dignes de foi, qui avaient vu le Christ après sa résurrection; qu'il avait d'abord apparu à Pierre, ensuite aux onze apôtres; puis, à plus de cinq cents frères dont le grand nombre étaient encore en vie; plus tard à Jacques seul, et après à tous les apôtres ensemble; « enfin, à moi-même, qui ne suis qu'un avorton, le moindre des apôtres, indigne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. Mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été stérile en moi; mais j'ai travaillé plus que tous les autres, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi. Ainsi, et moi et eux, voilà ce que nous vous prêchons tous, et voilà ce que vous avez cru. Puis donc qu'on vous a prêché que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, comment s'en trouve-t-il parmi vous quelques-uns qui osent dire que les morts ne ressuscitent point? Que si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est donc pas ressuscité. Et si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine et votre foi est vaine aussi. Nous serons même convaincus d'avoir été de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons rendu témoignage contre Dieu même, qu'il a ressuscité le Christ, qu'il n'aurait pas néanmoins ressuscité, si les morts ne ressuscitent pas. Car, si les morts ne ressuscitent point, le Christ n'est pas non plus ressuscité. Que si le Christ n'est point ressuscité, votre foi est vaine ; car vous êtes encore dans vos péchés. Ceux qui sont morts en Jésus-Christ ont donc péri sans ressource. Si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes. Mais maintenant Jésus-Christ est ressuscité, il est devenu les prémices de ceux qui dorment. Car comme la mort est venue par un homme, c'est par un homme aussi que doit venir la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ, et chacun en son rang : Jésus-Christ d'abord, comme les prémices, puis ceux qui sont à lui en son avénement. Ensuite viendra

[1] 1. Cor. 13.

la consommation de toutes choses, lorsque Jésus-Christ aura remis le royaume à Dieu son Père, et qu'il aura détruit tout empire, toute domination, toute puissance. Car il doit régner jusqu'à ce que son Père lui ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. Or, la mort, le dernier ennemi, sera détruite aussi; car l'Écriture dit que Dieu lui a mis tout sous les pieds, et lui a tout assujetti. Lors donc que toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils lui-même sera assujetti à celui qui lui aura assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous...

« Mais, dira quelqu'un, comment les morts ressuscitent-ils? quel sera le corps dans lequel ils reviendront? Insensé! Ce que tu sèmes ne reprend point la vie, s'il ne meurt auparavant. Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme du blé ou de quelque autre chose. Or, Dieu lui donne un corps tel qu'il lui plaît, et il donne à chaque semence le corps qui est propre à chaque plante. Toute chair n'est pas la même chair; mais autre est la chair des hommes, autre est la chair des bêtes; autre celle des oiseaux, autre celle des poissons. Et il y a des corps célestes et des corps terrestres; mais les corps célestes ont un autre éclat que les corps terrestres. Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, autre l'éclat des étoiles, et, même entre les étoiles, l'une est plus éclatante que l'autre. Il en arrivera de même dans la résurrection des morts. Le corps maintenant est semé dans la corruption, et il ressuscitera incorruptible. Il est semé tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux. Il est semé en faiblesse, et il ressuscitera en force. Il est semé corps animal (ou naturel), et il ressuscitera corps spirituel[1]. »

Paul, ayant ainsi confirmé les fidèles de Corinthe dans la doctrine de la charité et de l'immortalité, leur recommande les collectes en faveur des saints, c'est-à-dire des chrétiens de la Judée. Il leur donne, sur ce sujet, la même règle qu'il avait donnée aux églises de Galatie. « Que chacun de vous mette à part, chez soi, le premier jour de la semaine, c'est-à-dire le dimanche, ce qu'il voudra; et que l'on n'attende pas que je sois venu pour faire la quête. Quand je serai présent, j'enverrai, avec des lettres de recommandation, ceux que vous aurez jugés propres à porter votre charité à Jérusalem; que si la chose mérite que j'y aille moi-même, ils iront avec moi. » Il leur recommande Timothée comme un ministre fidèle; la maison de Stéphanas, de Fortunat et d'Achaïcus, qui étaient les prémices de l'Achaïe. Il leur apprend que, malgré toutes ses instances, Apollon n'avait pas voulu aller les voir pour le moment avec les frères qui

[1] 1. Cor., 15.

portaient la lettre. Il finit par ces paroles : « Les églises d'Asie vous saluent; principalement Aquila et Priscille, avec leur église domestique. C'est chez eux que je loge. Tous les frères vous saluent. Saluez-vous les uns les autres dans un saint baiser. Je vous écris ce salut, moi Paul, de ma propre main. Si quelqu'un n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème : Maran Atha. (Ces deux derniers mots signifient, en syriaque, *le Seigneur vient*, et contiennent une menace du dernier jugement.) Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous ! Mon amour avec vous tous en Jésus-Christ ! Amen [1] ! »

Si le séjour de Paul à Éphèse fut pour lui un continuel martyre, on peut le dire particulièrement des derniers mois, auxquels se doivent rapporter ces paroles de sa seconde épître aux Corinthiens, écrite, comme nous le verrons, peu après son départ de l'Asie : «Nous ne voulons pas, nos frères, vous laisser ignorer la tribulation qui nous est survenue en Asie. Elle nous a tellement accablés au-dessus de nos forces, que la vie même, que nous croyions certainement perdre au milieu de tant de périls, nous était à charge, et que nous étions intérieurement disposés comme ont coutume de l'être ceux auxquels on a notifié leur sentence de mort [2]. »

Parmi ces tribulations nouvelles que souffrit l'apôtre après avoir écrit sa première épître, saint Luc décrit la sédition excitée contre lui par un certain orfèvre, nommé Démétrius, dont le métier consistait à faire de petits temples d'argent qui représentaient le fameux temple dédié à Diane dans la ville d'Éphèse. Comme la curiosité de voir ce superbe monument, compté parmi les merveilles du monde, ou bien la dévotion à l'idole, attirait de toutes les parties de l'univers un grand nombre de voyageurs, Démétrius faisait un grand débit de ces petits temples, et une foule d'ouvriers, qui travaillaient à son compte, en retiraient un bénéfice considérable. Les ayant donc tous réunis, il commença par exagérer d'une part l'immense profit qui leur revenait de la dévotion des peuples au temple et à l'image de Diane ; et de l'autre, les efforts de Paul et le succès de ses prédications contre le culte des idoles, d'où il arrivait déjà que, non-seulement à Éphèse, mais dans presque toute l'Asie, un grand nombre ne regardaient plus comme des dieux véritables ceux qui étaient l'œuvre de l'industrie humaine. Ce qui donnait à conclure que leur métier allait perdre de son importance, leur gain diminuer notablement, le temple de la grande Diane tomber dans le mépris, et qu'enfin, on verrait peu à peu s'anéantir la majesté de celle qu'adorait toute l'Asie et tout l'univers.

[1] 1. Cor., 16. — [2] 2. Cor., 1.

A ces mots, tous entrèrent en fureur, et, élevant la voix jusqu'aux nues, se mirent à crier : Vive la grande Diane d'Éphèse ! Toute la ville fut en un clin d'œil remplie de tumulte. Ils coururent au théâtre, lieu ordinaire des assemblées publiques, traînant avec eux Gaïus et Aristarque de Macédoine, qui avaient accompagné l'apôtre dans son voyage. Paul voulait aller se présenter au peuple ; mais les disciples l'en empêchèrent. Quelques-uns même des principaux seigneurs de l'Asie, qui étaient de ses amis, l'envoyèrent prier de ne point se présenter au théâtre. Cependant les uns criaient d'une manière, et les autres d'une autre; car tout ce concours de peuple n'était qu'une multitude confuse, et la plupart même ne savaient pourquoi ils étaient assemblés. Les Juifs, que tout le monde connaissait pour avoir des idoles la même horreur, craignaient que cet organe n'éclatât sur eux. Ils prirent donc, du milieu de la foule, un certain Alexandre, afin que, d'un lieu éminent, il pérorât leur cause et tournât toute la haine et la fureur du peuple contre les chrétiens. Alexandre, ayant fait signe de la main pour apaiser le tumulte et obtenir une audience favorable, se disposait à parler, lorsque soudain, l'ayant reconnu pour Juif, toute la multitude éleva la voix, et, sans vouloir entendre aucune raison, continua de crier pendant deux heures : Vive la grande Diane des Éphésiens ! A la fin, un homme sage et en place apaisa ces clameurs, et dit : Mais est-il personne qui ne sache que la cité d'Éphèse a une dévotion spéciale au temple de la grande Diane fille de Jupiter ? Puisque donc nul ne vous conteste cette renommée, vous devez demeurer tranquilles et ne rien faire inconsidérément. Car ceux que vous avez amenés ici ne sont ni sacriléges ni blasphémateurs de votre déesse. Si Démétrius et les ouvriers qui sont avec lui ont quelque plainte à faire contre quelqu'un, on tient l'audience; et il y a des proconsuls : qu'ils s'appellent donc en justice les uns les autres. Que si vous avez quelque autre affaire à proposer, elle pourra se terminer dans une assemblée légitime. Car nous sommes en danger d'être accusés de sédition pour ce qui s'est passé aujourd'hui, ne pouvant alléguer aucune raison pour justifier ce concours tumultuaire du peuple. Ayant dit cela, il congédia l'assemblée [1].

Pour ce qui est de l'histoire et des prétendus prodiges d'Apollonius de Tyane, philosophe et magicien, qu'on a coutume de placer vers ces temps, nous ne croyons devoir entrer là-dessus dans aucun détail. Le seul garant que nous en ayons est Philostrate, sophiste, courtisan de Julie, femme de l'empereur Sévère, qui, près de deux siècles après coup, et pour plaire à sa patronne, composa, sur les mé-

[1] Act., 19.

moires informes, dit-il, d'un certain Damis, de Ninive, moins une histoire qu'un roman plein de contradictions et de contes ridicules. En voici quelques exemples qui peuvent faire juger du reste.

Il fait dire à Apollonius : Je sais toutes les langues, sans en avoir appris aucune; je connais même les pensées secrètes des hommes. Et un peu auparavant il nous le montre étudiant sous divers maîtres, et s'appliquant entre autres à bien parler le dialecte attique; ensuite, un peu après, pendant ses voyages dans l'Inde, il nous le représente continuellement obligé à se servir d'un interprète, et fort surpris lorsqu'un habitant du pays lui parle grec.

Dans un de ses voyages, il rencontra une femme blanche jusqu'à la ceinture et toute noire pour le reste; puis des montagnes où des singes plantaient du poivre; plus loin des dragons de feu. Quiconque pouvait tuer un de ces derniers, trouvait dans sa tête des pierres semblables à l'anneau de Gygès. Sur la colline des brachmanes, il vit le puits de sandaraque et son eau admirable; auprès du puits, un gouffre qui lançait du feu et des flammes couleur de plomb; mais surtout deux tonneaux d'une pierre noirâtre, l'un rempli de pluies, l'autre de vents, dont les brachmanes faisaient de temps à autre des cadeaux à leurs amis. Un jour les brachmanes, avec Apollonius, s'étant frottés d'un certain onguent d'ambre jaune, se mirent à frapper la terre de leurs cannes, et à chaque coup la terre, devenant onduleuse comme l'Océan, les envoyait à deux coudées en l'air, où ils restaient suspendus quelques minutes. Quand ils se mettaient à table, la terre aussitôt étendait sous leurs pieds des tapis de verdure; le pain, les plats, les couverts, les mets arrivaient spontanément; quatre cruches, se mouvant d'elles-mêmes, allaient de côté et d'autre, versant les unes du vin, les autres de l'eau, fraîche ou tiède, suivant le goût de chacun; de plus, quatre échansons d'airain circulaient autour des convives et leur présentaient les gobelets remplis : vers la fin du repas, pour boire les santés, on prenait, de la main d'un Tantale d'airain, une coupe merveilleuse qui, comme une fontaine vive, s'emplissait continuellement d'un vin délicieux. Avait-on bien bu, aussitôt la terre leur dressait d'elle-même, à chacun, des lits doux et commodes.

A la suite d'un de ces repas, où le roi de l'Inde s'était enivré jusqu'à perdre la raison, Apollonius et le chef des brames, Iarchas, se mirent à parler philosophie. Iarchas raconta gravement comme son âme, logée jadis dans le corps d'un roi, avait gouverné son empire, fait la guerre et donné des preuves de la plus haute sagesse; Apollonius, à son tour, apprit à ses auditeurs que la sienne avait habité autrefois le corps d'un pilote égyptien, et joué comme tel un beau tour aux pirates. Il s'informa ensuite si, chez les Indiens, il y avait l'eau

d'or, demanda des nouvelles des Pygmées, ainsi que de cette race d'hommes qui n'ont qu'un pied extrêmement large, dont ils se servent non-seulement pour marcher, mais encore pour se mettre à l'ombre. Dans un entretien secret, il reçut d'Iarchas sept anneaux merveilleux qui avaient les noms d'autant de planètes, et qu'Apollonius portait religieusement au jour de chacune d'elles.

En revenant de l'Inde, ils traversèrent un pays où les pierres n'étaient pas de pierre, mais d'airain, aussi bien que le sable. Après tous ses voyages, il était si savant, qu'il entendait jusqu'à la langue des moineaux et faisait des choses prodigieuses. Entre autres, il s'entretint une nuit tout seul avec l'ombre d'Achille, lui demanda s'il avait été enseveli, et si les Muses et les Néréides avaient bien pleuré à son enterrement; mais surtout il aperçut un jour, à Éphèse, la peste qui se promenait dans les rues déguisée en mendiant; l'ayant fait assommer de pierres, ce masque se trouva changé en un gros chien [1].

Certes, lorsqu'un homme vous débite gravement pour de l'histoire des contes aussi puérils, il s'ôte lui-même toute croyance, et ce serait perdre son temps et insulter au bon sens des lecteurs, que de le réfuter sérieusement. Ainsi en ont jugé, parmi les anciens, Lactance, Eusèbe, saint Chrysostôme, saint Augustin, Photius, Suidas; et parmi les modernes, Scaliger, Vossius et Casaubon [2].

Vers le commencement du quatrième siècle, Hiéroclès, persécuteur furieux des chrétiens, en sa qualité de gouverneur de la Bithynie et puis de l'Égypte, essaya d'opposer à l'histoire de l'Évangile celle de Philostrate. Mais il n'a fait par là que rendre un témoignage de plus à la vérité du christianisme. La vie de Jésus-Christ a été écrite par des témoins oculaires qui l'ont signée de leur sang, reçue en dépôt par d'autres témoins qui l'ont publiée sans interruption par toute la terre : pour elles sont morts plus de témoins qu'il n'y a de lettres dans toutes ses pages; elle est écrite, non-seulement dans les livres, mais dans une foule d'institutions toujours subsistantes, mais dans toutes les nations qu'elle a converties, mais dans l'univers qu'elle a changé, mais dans l'empire éternel qu'elle y a fondé. Lors donc qu'après trois siècles d'épreuve, il vient un Hiéroclès, non pas en contester la vérité, mais y opposer le personnage d'un roman fabuleux, qu'est-ce à dire, sinon que la vérité de l'Évangile était si incontestable que, pour la révoquer en doute, il eût fallu se persuader des choses mille fois plus absurdes que les contes de Philostrate?

Quand eut cessé l'émeute excitée à Éphèse par Démétrius, Paul convoqua les disciples, leur fit, avec ses adieux, une exhortation pa-

[1] Philost., *Vita Apoll.* — [2] *Voir* Tillemont, t. 1.

ternelle, et se mit en route pour la Macédoine. Mais avant de passer d'Asie en Europe, il aurait désiré s'arrêter à Troade, y ayant trouvé des dispositions favorables pour y annoncer l'Évangile avec fruit. Il avait espéré de trouver Tite en cette ville. Ce qui n'étant point arrivé, le désir qu'il avait de le revoir au plus tôt pour apprendre de lui l'état de l'église de Corinthe, ne donnait aucun repos à son esprit. C'est pourquoi, après avoir embrassé les fidèles de Troade, il traversa l'Hellespont, passa dans la Macédoine, pour visiter en passant ces églises, recueillir les aumônes pour les pauvres de la Judée, et s'acheminer vers l'Achaïe. Bien qu'il n'ait pu rester longtemps en Macédoine, il y endura toutefois beaucoup de peines, comme il le témoigne lui-même par ces paroles : «Arrivé en Macédoine, je n'eus aucun repos selon la chair; mais j'y souffris toute sorte de tribulations, des combats au dehors, des craintes au dedans. » Mais ce Dieu qui console les humbles lui fit éprouver une abondante consolation par l'arrivée de Tite, qui lui apprit les meilleures nouvelles de ses chers Corinthiens, et des bons effets qu'avait produits sa lettre sur la plupart d'entre eux. Tant s'en faut qu'elle les eût ou troublés, ou irrités, ou refroidis à son égard, qu'elle leur avait inspiré, au contraire, un plus ardent désir de le revoir, une véritable et salutaire pénitence, et une volonté sincère de réparer les désordres qu'il avait repris si fortement en eux.

Cette joie néanmoins était tempérée par la douleur d'apprendre que quelques-uns d'entre eux ne s'étaient point corrigés encore de leurs impudicités; que quelques faux apôtres prêchaient l'observance des cérémonies judaïques comme nécessaire à tous, pour le salut; et qu'ils s'efforçaient de décréditer son apostolat, cherchant à le faire passer pour un destructeur de la loi, pour un homme qui, sans être envoyé de Jésus-Christ, ni des premiers apôtres, s'était ingéré de lui-même dans le ministère, et par conséquent était indigne de porter le nom d'apôtre.

Paul, désirant donc ne trouver plus aucun reproche à leur faire quand il arriverait à Corinthe, leur écrivit une seconde lettre, dans laquelle il leur fait part de ses dernières tribulations en Asie; leur explique pourquoi, contre ses premières intentions, il avait différé son voyage à Corinthe; il remet à l'incestueux son crime, afin qu'il ne soit pas absorbé par une trop grande tristesse; il exalte le ministère évangélique au-dessus de celui de Moïse; il donne aux Corinthiens diverses instructions, spécialement celle de fuir le commerce avec les infidèles; il les exhorte et les excite, par l'exemple des chrétiens de Macédoine, à préparer une abondante aumône pour les chrétiens pauvres de la Judée.

Pour fermer ensuite la bouche aux faux apôtres qui déprimaient son apostolat, il se voit contraint de mettre en vue les dons et les grâces qu'il avait reçus de Dieu; ses travaux, ses fatigues, ses souffrances, ses mérites. Ce qu'il fait avec beaucoup de répugnance et en se taxant comme de folie. Il a été entre autres souvent en prison, bien des fois en danger de perdre la vie, fouetté cinq fois par les Juifs, trois fois battu de verges par les gentils, une fois lapidé, recevant en ces occasions une multitude innombrable de coups; il a fait naufrage trois fois, a été une nuit au fond de la mer, luttant contre une furieuse tempête; il a rencontré grand nombre de périls dans les fleuves, sur la mer, dans les solitudes, dans les cités, de la part des voleurs, de la part des Juifs, de la part des gentils, de la part des faux frères. Ajoutez à cela la fatigue, le travail, les veilles, la faim, la soif, les jeûnes, le froid, la nudité; son application quotidienne, sa sollicitude continuelle pour toutes les églises. Venant ensuite aux dons et aux visions célestes, il rappelle ce qui lui était arrivé quatorze années auparavant, son merveilleux ravissement au troisième ciel, où il entendit des secrets qu'il ne lui était pas permis ou pas possible de raconter. Mais en quoi il proteste se complaire beaucoup plus que dans les révélations, ce sont les infirmités, les outrages, les nécessités, les persécutions, les angoisses souffertes pour Jésus-Christ; d'où finalement il conclut qu'il n'était pas moins que les premiers apôtres; et il donne comme preuve de son apostolat, sa constante et généreuse patience, ses miracles, ses prodiges, et les autres effets extraordinaires qu'avait opérés par lui la divine puissance [1].

Cette lettre, en tête de laquelle on lit, avec celui de l'apôtre, le nom de Timothée, fut portée à Corinthe par Tite renvoyé dans cette ville afin d'y faire la collecte des aumônes pour les pauvres de Judée. L'apôtre le fit accompagner dans ce voyage de deux frères, desquels, sans indiquer leurs noms, il fait l'éloge en ces paroles : Nous avons envoyé avec lui un de nos frères, devenu célèbre, à cause de l'Évangile, dans toutes les églises, choisi en outre par les Églises pour compagnon de notre pèlerinage [2]. Les interprètes croient communément que ces paroles se rapportent à saint Luc, célèbre dans toutes les eglises du monde pour avoir écrit et publié l'Évangile, et que nous voyons avoir été le compagnon inséparable de l'apôtre dans ses voyages. Quant à l'autre frère envoyé à Corinthe avec Tite, il dit que dans bien des rencontres il avait eu des preuves particulières de son zèle et de sa vigilance; mais que, dans cette occasion, il s'était surpassé lui-même, par la grande affection qu'il avait témoignée

[1] 2 Cor. — [2] *Ibid.*, 8, 18.

pour eux. Il n'est pas facile de deviner auquel des disciples de saint Paul convient cet éloge plutôt qu'à d'autres.

Le motif d'envoyer des personnes aussi distinguées pour recueillir les aumônes des Corinthiens, fut d'enlever à ses ennemis, et spécialement aux faux apôtres, tout prétexte de le calomnier sur l'usage de cette grande somme d'argent dont il devait être le dépositaire pour la transporter en Judée. L'apôtre s'appliquait à faire le bien avec tant de circonspection, qu'il pût être approuvé non-seulement de Dieu, mais encore des hommes.

Peu après, il passa de la Macédoine dans la Grèce, c'est-à-dire, dans l'Achaïe, et se rendit pour la troisième fois à Corinthe, ainsi qu'il le dit lui-même jusqu'à deux fois dans sa lettre. On ne sait point au juste quand il y fit son second voyage. Il n'y resta que trois mois. De savoir ce qu'il y fit pendant ce temps, saint Luc n'en dit rien. Mais certainement il n'aura pas manqué de régler tout ce qui regardait la célébration des divins mystères, suivant la promesse qu'il en avait faite en sa première épître; ce qui doit s'entendre de ces rites qui s'observent communément dans toutes les églises, particulièrement que l'Eucharistie ne fût plus reçue que par des personnes à jeun.

Avant de quitter Corinthe et de faire voile pour Jérusalem, l'apôtre écrivit sa grande lettre aux Romains. Quoique écrite après celles aux Thessaloniciens, aux Galates et aux Corinthiens, elle a mérité néanmoins, dans la série de ses épîtres, la première place, soit parce qu'elle est adressée à la métropole de l'empire, soit à cause de la dignité de l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les églises du monde, soit parce que l'apôtre y jette les fondements de sa doctrine, y développe plus amplement les mystères de la grâce, sur lesquels roulent les autres lettres, et d'où, par conséquent, dépend leur intelligence.

Le sujet de l'épître est pris des disputes que les chrétiens circoncis, toujours zélés pour leurs cérémonies, à Rome comme ailleurs, excitaient contre les gentils qui avaient embrassé la foi sans s'assujettir au joug des observances judaïques. La vanité commençant à se glisser déjà dans l'empire de la vérité, au lieu de se croire chacun inférieur à son frère selon les règles de l'humilité chrétienne, plusieurs avaient introduit des rivalités messéantes et de pernicieuses disputes sur la prééminence. Les Juifs se glorifiaient que Dieu leur avait donné la loi, et en son temps le Messie, qui même n'avait prêché qu'à eux seuls; et ils prétendaient que, pour avoir observé la même loi, ils avaient mérité la lumière de l'Évangile. Les gentils répondaient, au contraire, que s'ils n'avaient pas été éclairés de Dieu au-

tant que les Juifs, ils l'avaient néanmoins connu, surtout leurs sages; que si le Messie avait été promis et donné aux Juifs, il avait aussi été rejeté par eux; qu'ainsi il était plus juste que Jésus-Christ favorisât les gentils qui l'avaient adoré aussitôt qu'ils l'avaient connu, que les Juifs qui, l'ayant connu les premiers, l'avaient crucifié.

Saint Paul les instruit donc avec une telle sagesse, qu'il ôte aux uns et aux autres l'orgueil du propre mérite, et qu'il réunit ces deux peuples dans Jésus-Christ, comme dans la pierre angulaire, par le lien de la grâce et par l'esprit de l'humilité.

Il confond premièrement les gentils en leur faisant voir que, s'ils ont connu Dieu et sa justice, ils ne lui avaient pas rendu gloire, mais s'étaient livrés aux plus abominables excès; et ensuite les Juifs, en leur montrant qu'ils faisaient eux-mêmes ce qu'ils condamnaient dans les autres. Il prouve, par l'exemple d'Abraham, que le principe de la vraie justice est la foi, mais la foi vivante et agissante par la charité, et non les œuvres de la loi et de la nature destituées de la foi et de la grâce, comme le prétendaient les Juifs [1]. Il parle ensuite du péché originel, en décrit vivement les funestes effets, particulièrement dans la force de la concupiscence, dans la loi de la chair, dans l'éloignement que nous avons pour le bien, et l'inclination à toute sorte de mal. Développant la question profonde de l'élection et de la réprobation au sujet du choix des gentils et de l'abandonnement des Juifs, dont il prédit cependant le retour final, il pose les principes de la prédestination gratuite de chaque élu à la grâce et à la gloire, et nous avertit d'envisager ces sortes de questions comme entièrement incompréhensibles et au-dessus de l'humaine intelligence [2]. Enfin, aux dogmes de la foi il ajoute les règles des mœurs, expliquant dans plusieurs chapitres tous les principes et tous les devoirs de la piété et de la vie chrétienne. Il recommande, entre autres, l'obéissance aux puissances supérieures, parce qu'il n'y a point de puissance qui ne soit de Dieu; il la recommande à toute personne, sans excepter, dit saint Chrysostôme, ni prêtre, ni prophète, ni qui que ce soit. Mais aussi, suivant le même Père, parle-t-il de la puissance et non pas de l'homme qui peut en être revêtu. Car, qu'il y ait des gouvernements, que les uns commandent et que les autres obéissent, afin que le monde n'aille pas au hasard, les peuples se laissant pousser çà et là comme les vagues de la mer, je dis que c'est là l'œuvre de la divine sagesse. Il ne dit donc pas : Il n'y a point de prince, si ce n'est de Dieu; mais il parle de la chose même en disant : Il n'est point de puissance, si ce n'est de Dieu. Et les puissances qui sont, sont ordonnées de Dieu [3].

[1] *Rom.*, 1-4. — [2] *Ibid.*, 5-11. — [3] Chrys., *Hom.* 23 *in Rom.*, 14.

On cite bien souvent ces paroles de saint Paul : *Rationabile obsequium vestrum* [1], comme formant à elles seules une phrase complète, avec le verbe sous-entendu *sit;* et on les traduit ainsi : *Que votre obéissance soit raisonnable*. Un traducteur de la Bible est même allé plus loin, et au lieu de *votre obéissance*, il a mis *votre foi*. Comme ces paroles, ainsi traduites, paraissent à quelques personnes une autorité péremptoire en faveur de la prédominance de la raison humaine sur la foi divine, nous avons cherché, par l'examen du texte même, et en consultant les meilleurs interprètes, quel en était le sens le plus naturel et le plus littéral; et nous avons trouvé qu'il est tout différent de celui que ces personnes lui donnent.

Voici le texte grec : Παρακαλῶ οὖν ὑμᾶς, ἀδελφοὶ, διὰ τῶν οἰκτιρμῶν τοῦ Θεοῦ, παραστῆσαι τὰ σώματα ὑμῶν θυσίαν ζῶσαν, ἁγίαν, εὐάρεστον τῷ Θεῷ, τὴν λογικὴν λατρείαν ὑμῶν.

En latin : *Obsecro vos, fratres, per misericordias Dei ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, beneplacentem Deo, rationalem cultum vestrum*. La Vulgate met *obsequium vestrum;* mais comme ce mot n'indique point s'il est au nominatif ou à l'accusatif, ainsi que ceux qui précèdent, nous avons préféré lui substituer *cultum*, qui marque le même cas et exprime tout à fait la même idée que le grec.

Voici la traduction la plus littérale qu'il nous a été possible d'en faire : *Je vous conjure, mes frères, par les miséricordes de Dieu, de rendre vos corps une victime vivante, sainte, agréable à Dieu, comme votre culte raisonnable ou spirituel*. Les interprètes en donnent l'explication suivante. Saint Paul fait entendre aux chrétiens de Rome que, si les Juifs ont offert à Dieu d'autres victimes qu'eux-mêmes, des animaux mis à mort et privés de raison, eux, au contraire, doivent lui offrir leurs propres corps, comme une victime vivante, sainte, agréable, et animée par l'esprit et la raison.

Le P. Bernardin de Picquigny qui, d'après l'exhortation bienveillante du pape Clément XI, fit, en français, un abrégé de sa *Triple exposition latine des Épîtres de saint Paul*, traduit ainsi ces paroles : *Je vous conjure, par les entrailles de la divine miséricorde, de lui consacrer vos corps comme des hosties vivantes, saintes, purifiées de toutes souillures de péchés, agréables à Dieu, comme lui étant offertes par un esprit pur et sanctifié*.

Il ajoute, dans son corollaire de piété : « Remarquez la pratique à laquelle saint Paul nous exhorte tous, savoir, en reconnaissance des miséricordes de Dieu sur nous, de lui offrir notre corps, toutes ses actions et tous ses mouvements, comme une hostie raisonnable et

[1] Rom., 12, 1.

spirituelle, et de faire cette offrande avec un esprit intérieur, pur et sanctifié.

« Saint Paul fait allusion aux anciens sacrifices, où l'on immolait des animaux, des bœufs, des moutons, etc., et il leur oppose une nouvelle manière de sacrifice intérieur et spirituel, mais que Dieu a toujours voulu, puisque, comme dit saint Thomas après saint Augustin, le sacrifice visible qu'on offre extérieurement à Dieu est le signe du sacrifice invisible par lequel on s'offre intérieurement à son service.

« Saint Paul donc nous enseigne et nous exhorte à offrir à Dieu, non des corps de bêtes muettes, dépourvues de raison et incapables de glorifier Dieu, mais nos corps vivants, sanctifiés, agréables à Dieu, capables de le glorifier et par les actions saintes, et par la mortification des actions animales. »

La Bible de Sacy (édition de Rondet), Corneille-de-la-Pierre et Estius reconnaissent, comme Picquigny, que le sens direct et littéral est celui que nous avons indiqué.

Enfin saint Chrysostôme, expliquant ces mêmes paroles, se demande : « Qu'est-ce donc que ce culte raisonnable? c'est le service spirituel, la vie selon Jésus-Christ. Celui qui offre un sacrifice dans la maison de Dieu, s'observe et se recueille, quel qu'il puisse être d'ailleurs. Pour nous, nous devons en agir ainsi toute notre vie, comme devant à chaque instant offrir et sacrifier à Dieu. Vous accomplirez ce précepte, si chaque jour vous lui offrez des sacrifices, si chaque jour vous devenez prêtre et sacrificateur de votre propre corps et de la vertu qui est selon l'âme; par exemple, si vous lui offrez la chasteté, l'aumône, la douceur, la patience. Voilà comme vous offrirez un culte raisonnable, c'est-à-dire un culte qui n'a rien de corporel, rien de grossier, rien de sensible. »

D'après tout cela, c'est une erreur, ce nous semble, de supposer que ces paroles, *rationabile obsequium vestrum*, forment une phrase à part et qu'elles veulent dire: Que votre obéissance ou votre foi soit raisonnable. Elles ne sont qu'une suite et un complément de ce qui précède, et marquent le caractère distinctif du culte, qui est d'être spirituel, même dans ce qu'il y a d'extérieur. Nous croyons devoir insister sur cette remarque; car il n'est pas rare de voir citer abusivement ces paroles de saint Paul, et dans des journaux, et dans des circulaires, et même dans certaines apologies de la religion qui accordent ainsi gain de cause au rationalisme. Il y a plus, nous avons vu une circulaire pastorale citer ces paroles à des populations insurgées, comme pour leur accorder que, d'après saint Paul, leur soumission devait être conforme à leur raison. Pour la gloire de l'Église romaine, qui nous est plus chère que la vie, nous prions

Dieu qu'elle conserve avec grand soin, non-seulement chez elle, mais encore ailleurs, dans toute leur pureté, et le texte et le sens de l'épître qu'elle a eu l'honneur de recevoir du docteur des nations.

L'apôtre emploie tout le chapitre quatorze à éclaircir et à concilier un cas de conscience, qui embarrassait les premiers fidèles. Quelques-uns se croyaient encore obligés à la distinction des viandes et à l'observation des fêtes ordonnées par la loi de Moïse; d'autres, mieux instruits, savaient que Jésus-Christ nous a délivrés de ces observances légales, mais leur liberté scandalisait les premiers qui étaient dans une persuasion contraire. Saint Paul leur dit donc:

« Recevez, *aussi, je vous en conjure, et traitez avec douceur* celui qui est encore faible dans la foi, sans en venir *avec lui* à des contestations et à des disputes *qui ne servent qu'à éteindre la charité. Je vous dis ceci pour remédier à un désordre qui est parmi vous, et qui peut avoir des suites très-fâcheuses.* Car l'un croit qu'il lui est permis de manger de toutes choses, et l'autre au contraire, qui est faible *dans la foi, n'étant pas encore bien instruit de la liberté que lui donne l'Évangile, ne* mange *que* des légumes, *et renonce à l'usage des viandes, de peur d'en manger quelqu'une défendue par la loi.* Que celui *donc* qui mange *de tout, parce qu'il sait que cela lui est permis,* ne méprise pas celui qui, *n'étant pas si éclairé,* n'ose manger *de tout*: et que celui qui ne mange pas *de tout, parce qu'il croit que cela lui est défendu,* ne condamne pas celui qui mange *de tout, et ne le regarde point comme un prévaricateur,* puisque Dieu l'a pris à son service. *En effet,* qui êtes-vous pour *oser ainsi* condamner le serviteur d'autrui? *S'il fait bien ou s'il fait mal,* s'il tombe ou s'il demeure ferme, cela regarde son maître: mais il demeurera ferme, parce que Dieu *à qui il appartient* est *tout*-puissant pour l'affermir. *Ainsi ne vous inquiétez nullement. Il y a encore parmi vous une autre source de divisions, qui est à peu près de la même nature :* car l'un met de la différence entre les jours, *ayant un respect particulier pour les fêtes légales;* l'autre au contraire considère tous les jours également. *Or, en tout cela, mes frères, il faut* que chacun abonde en son sens, *qu'il agisse selon qu'il est pleinement persuadé, et qu'il laisse la même liberté aux autres, sans entreprendre de les condamner; car ils ont tous de bonnes intentions, et ils se proposent tous une bonne fin dans ce discernement qu'ils font des viandes et des jours, parce que* celui qui distingue les jours, les distingue *pour plaire* au Seigneur; car il rend grâces à Dieu: et celui qui ne mange pas *de tout,* le fait *aussi pour plaire* au Seigneur, et il rend aussi grâces à Dieu. *Ainsi ils font voir l'un et l'autre par ces actions de grâces, qu'ils n'agissent que pour Dieu, dans le dessein de lui plaire, et qu'ils rapportent à lui seul* toutes leurs ac-

tions, comme nous devons tous faire. Car aucun de nous ne vit pour soi-même, et aucun de nous ne meurt pour soi-même. Mais soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons : soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Soit donc que nous vivions, soit donc que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur. Car c'est pour cela même que Jésus-Christ est mort, et qu'il est ressuscité *et rentré dans la vie,* afin d'acquérir une domination souveraine sur les morts et sur les vivants. Pourquoi donc, vous *qui suivez encore la loi,* condamnez-vous votre frère, *parce qu'il ne la suit pas?* Ou pourquoi, vous *qui ne la suivez pas,* méprisez-vous votre frère, *parce qu'il la suit? N'est-ce pas là usurper le droit que Jésus-Christ a de nous juger, et prévenir le jugement qu'il fera de nous tous?* Car nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, selon cette parole de l'Écriture : Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que tout genou fléchira devant moi, et que toute nation *me* reconnaîtra *pour son* Dieu. Ainsi chacun de nous rendra compte à Dieu de soi-même. Ne nous jugeons donc plus *à l'avenir* les uns les autres ; mais jugez plutôt que vous ne devez pas donner à votre frère une occasion de chute et de scandale, *comme vous faites lorsque vous le portez par votre exemple à manger des viandes qu'il croit défendues.*

« *Ce n'est pas que ces viandes aient rien de mauvais en elles-mêmes : car* je sais, et je suis persuadé, par *ce que m'a appris* le Seigneur Jésus, que rien n'est impur qu'à celui qui le croit impur : *de sorte que ceux qui ont la conscience droite et l'esprit éclairé peuvent manger de toutes sortes de viandes, sans crainte d'en être souillés : mais cependant il y a des occasions où ils doivent s'en abstenir. Car* si en mangeant quelque chose vous attristez votre frère *et le scandalisez,* dès lors vous ne vous conduisez plus par la charité, *et vous manquez au précepte le plus essentiel de la religion. Prenez-y donc garde,* et ne faites pas périr par votre manger celui pour qui Jésus-Christ est mort. Que notre bien donc ne soit point blasphémé ; *et ne donnons pas lieu aux hommes scrupuleux et mal instruits de condamner comme un crime la liberté, que Jésus-Christ nous a acquise, de manger des viandes défendues par la loi : il vaut mieux s'en priver. Aussi bien cet usage des viandes n'est-il pas d'un grand avantage pour le salut.* Car le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger ; mais dans la justice, dans la paix et dans le Saint-Esprit. Et celui qui sert Jésus-Christ en cette manière se rend agréable à Dieu, et est approuvé des hommes. Recherchons donc ce qui peut entretenir la paix parmi nous, et observons *tout* ce qui peut *servir à* nous édifier les uns les autres. *Ainsi,* que le manger ne soit pas cause que

ous détruisiez les ouvrages de Dieu, *en faisant périr votre frère créé son image et à sa ressemblance, et racheté du sang de Jésus-Christ.* e n'est pas, *comme je vous l'ai déjà dit,* que toutes les viandes ne oient pures; mais *cependant* un homme fait mal d'en manger, lorsu'en le faisant il scandalise les autres. Et il vaut mieux ne point nanger de chair, et ne point boire de vin, ni rien *faire* de ce qui est votre frère une occasion de chute et de scandale, ou de ce qui eut l'affaiblir *dans sa foi.* Pour vous, êtes-vous bien persuadé que outes les viandes sont pures? Avez-vous *sur cela une* foi *éclairée?* Contentez-vous de l'avoir dans le cœur aux yeux de Dieu. Heureux celui que sa conscience ne condamne point en ce qu'il veut faire! Mais celui qui étant en doute, *s'il peut manger d'une viande,* ne laisse pas d'en manger, il est condamné *par le propre témoignage de sa conscience, et par les reproches qu'elle lui fait,* parce qu'il n'agit pas selon la foi *et la persuasion de son esprit.* Or, tout ce qui ne se fait point selon la foi, *selon cette persuasion intérieure et ce bon témoignage de la conscience,* est péché. OMNE AUTEM QUOD NON EST EX FIDE, PECCATUM EST. »

Il est clair par le contexte même, que saint Paul ne parle pas ici de a foi qui nous fait chrétiens; mais bien de la bonne foi, de la persuasion intime, de la confiance qui nous fait agir sans inquiétude et sans scrupule, persuadés que ce que nous faisons est permis. Cependant trois hérésiarques, Luther, Calvin et Jansénius, parce qu'ils ont rencontré un Père de l'Église qui, de l'aveu même de Jansénius, s'est mépris sur le sens littéral de ce passage, en ont conclu et soutenu opiniâtrément que tout ce qui n'a pas la foi chrétienne pour principe ou pour motif, est péché; que par conséquent toutes les œuvres et actions des infidèles, même l'aumône, la chasteté conjugale, sont autant de péchés: erreur que l'Église catholique a justement anathématisée, et dans les trois hérésiarques, et dans Baïus et Quesnel qui la reproduisent.

Bien que Paul n'eût pas encore été à Rome lorsqu'il écrivit aux Romains, il était néanmoins leur apôtre, aussi bien que des autres nations, et avait autorité pour leur prescrire des lois. Depuis bien des années il désirait ardemment se rendre dans cette capitale du monde, dont la foi était célébrée dans tout l'univers. Ce qui l'avait empêché jusque-là d'entreprendre ce voyage, c'était la résolution qu'il avait prise d'annoncer principalement l'Évangile dans les lieux où Jésus-Christ n'avait pas été nommé encore, afin de n'avoir pas l'air de vouloir profiter, comme faisaient les faux apôtres, des travaux des autres et bâtir sur les fondements d'autrui. Mais alors, ayant rempli du nom de Jésus-Christ et de la connaissance de l'Évangile tous les pays qui sont depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, savoir: la

Syrie, la Phénicie, l'Arabie, la Cilicie, la Pamphylie, la Pisidie, la Lycaonie, la Galatie, le Pont, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Phrygie, la Troade, l'Asie, la Carie, la Lycie, l'Ionie, les îles de Chypre, de Crète et autres moins grandes, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Attique, l'Achaïe, et peut-être l'Illyrie même, il se dispose à satisfaire son désir. Comme il n'avait plus de motif pour rester dans ce que nous appelons l'Orient, il pensait devoir se porter en Occident; et, après avoir été à Jerusalem, aller tout droit en Espagne, et ne s'arrêter à Rome qu'en passant. Tel était son projet, pendant qu'il écrivait aux Romains. Mais, comme nous verrons, la divine providence l'exécuta d'une manière bien différente. Il pensait ne voir Rome qu'à son passage, et s'arrêter principalement en Espagne; et c'est un problème de l'histoire, si jamais l'Espagne l'a vu; tandis que Rome fut le champ que, les dernières années de sa vie, il cultiva de ses sueurs, baigna de ses larmes, arrosa de sa doctrine et consacra par tout son sang. La persécution excitée contre lui à Jérusalem, son emprisonnement à la suite duquel il se vit obligé d'en appeler à César, changèrent les dispositions qu'il avait prises. Peut-être le craignait-il déjà, quand il témoigne pressentir les tribulations qui paraissaient l'attendre, et qu'il engage les Romains à l'assister de leurs prières, afin que je sois délivré, dit-il, des infidèles qui sont dans la Judée[1].

L'apôtre envoya cette lettre à Rome par Phébé, diaconesse de l'église, qui était dans le port de Cenchrée, près de Corinthe. Il la recommande aux Romains d'une manière toute particulière, les priant de la recevoir comme on doit faire les saints, et de l'assister dans toutes les occasions où elle aurait besoin d'eux, de même qu'elle avait assisté beaucoup de personnes, du nombre desquelles il était lui-même. Viennent ensuite des salutations pour un grand nombre de particuliers : ce qui donne à conclure combien d'illustres personnages se trouvaient dès lors en l'église de Rome. Saluez, dit-il, Priscille et Aquila, mes coadjuteurs en Jésus-Christ, qui ont exposé leurs têtes pour me sauver la vie, et à qui toutes les églises des gentils ont des obligations aussi bien que moi-même. Avec eux il salue encore leur église domestique, de laquelle il fait encore mention à la fin de sa première épître aux Corinthiens; ce qui fait croire qu'à Éphèse, à Rome, et peut-être encore à Corinthe, leur maison était un des lieux destinés à célébrer les assemblées saintes. Saluez, ajoute-t-il, mon cher Épénète, prémices des chrétiens en Asie. Saluez Marie, qui a beaucoup travaillé pour vous, ou, comme d'autres lisent, pour nous : ayant peut-être assisté l'apôtre dans ses besoins en Asie

[1] *Rom.*, 15

et en Grèce. Saluez Andronicus et Junia, mes parents, qui déjà ont été compagnons de mes chaînes, qui tiennent un rang considérable parmi les apôtres et ont embrassé l'Évangile avant moi. Saluez Ampliatus, mon bien-aimé dans le Seigneur; Urbain, compagnon de mes travaux ; mon cher Stachys, et Apelle, homme d'une vertu éprouvée. Saluez ceux de la famille d'Aristobule, et Hérodion, mon autre parent, ainsi que les chrétiens de la maison de Narcisse. — L'on ne peut dire avec certitude si ce Narcisse est ou non le fameux affranchi de Claude, tué la première année de Néron. On ne peut pas conclure des paroles de l'apôtre qu'il fût chrétien ou encore en vie. Au contraire, puisqu'il ne salue ni lui ni tous ceux de sa maison, mais ceux-là seulement qui croyaient en Jésus-Christ, il se voit clairement, et que sa famille n'était pas chrétienne, et que lui-même pouvait n'avoir point encore embrassé la foi. Enfin, même après sa mort, sa maison pouvait encore s'appeler la maison de Narcisse. — Saluez Tryphène et Tryphose, ainsi que Perside qui m'est très-chère; lesquelles ont travaillé beaucoup et travaillent encore dans le Seigneur. Saluez Rufus, élu dans le Seigneur, et sa mère qui est aussi la mienne : — ce que l'apôtre ajoute, soit à cause de l'âge respectable de cette dame, soit qu'en diverses rencontres elle eût eu soin de lui comme de son propre fils. — Saluez Asyncritus, Phlégon, Hermas, — regardé communément comme l'auteur du livre appelé *Pasteur*, dont nous parlerons dans la suite ; — Patrobe, Hermès et les frères qui sont en leur compagnie. Saluez Philologue et Julie, Nérée et sa sœur, ainsi qu'Olympiade et tous les saints qui sont avec eux. Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. Toutes les églises du Christ vous saluent. Timothée, mon coadjuteur, vous salue en particulier, ainsi que Lucius, que plusieurs regardent comme le même que saint Luc; Jason qui, dans la sédition de Thessalonique, exposa sa vie pour celle de l'apôtre; et Sosipâtre, que le même apôtre appelle tous trois ses parents. Tertius, qui écrivit la lettre, c'est-à-dire qui servit de copiste à saint Paul, place en ce lieu son salut. Suivent ceux de Caïus, qui donnait l'hospitalité à l'apôtre et à toute l'église ; d'Éraste, questeur ou trésorier de la ville, et de Quartus ; enfin la conclusion ordinaire : Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous ! Amen [1] !

Saint Paul, après avoir séjourné trois mois dans l'Achaïe, pensa s'embarquer pour la Judée et faire ce voyage en droiture par mer, comme plus court et plus prompt. Mais ayant découvert que les Juifs lui dressaient des embûches pour le faire arrêter, assassiner ou vo-

[1] Rom , 16.

ler, soit par des corsaires ou des larrons, soit de quelque autre manière, il changea d'idée; et, au lieu de faire voile du port de Cenchrée, il se mit en route pour la Macédoine. Sopâtre ou Sosipâtre, fils de Pyrrhus, de la ville de Bérée, l'accompagna dans ce voyage, avec Aristarque et Secundus, de Thessalonique, par conséquent Macédoniens tous les trois; Caïus, de Derbe, et Timothée, de Lystre, tous deux de Lycaonie; enfin Tychique et Trophime, d'Asie. Les uns et les autres, arrivés avec l'apôtre à Philippes, passèrent aussitôt à Troade, avec ordre de l'y attendre jusqu'après la Pâque et les sept jours des Azymes. La solennité passée, saint Paul et saint Luc arrivèrent en cinq jours de navigation à Troade, et s'y arrêtèrent une semaine durant. Le dernier jour, qui était un dimanche, les fidèles s'assemblèrent pour rompre le pain, ce qui, dans le langage des écrivains sacrés, signifie souvent la célébration des très-saints mystères. Paul, qui devait partir le lendemain, prolongea le discours jusqu'au milieu de la nuit dans le cénacle ou chambre haute où se tenait l'assemblée et où brûlaient un grand nombre de flambeaux. Le jour de dimanche, le cénacle à l'étage le plus élevé de la maison, le long discours de Paul sur les choses divines, la multitude des lampes allumées, sont toutes circonstances qui indiquent que ce n'était pas pour un repas ordinaire que les fidèles s'étaient assemblés en ce lieu, mais pour la consécration solennelle et la réception des mystères divins. Pendant qu'ils étaient tous attentifs à écouter le discours de Paul, il arriva qu'un jeune homme nommé Eutychus, qui, pour mieux voir ou mieux entendre l'apôtre, s'était assis dans une fenêtre, vaincu par le sommeil, tomba du troisième étage où était le cénacle, dans la cour ou sur la voie publique, et on l'emporta mort. Paul descendit aussitôt, se jeta sur le cadavre, et, l'ayant embrassé, lui rendit la vie : puis, remonté au cénacle, il rompit le pain, c'est-à-dire célébra l'Eucharistie, continuant de parler jusqu'à la pointe du jour et laissant tous les fidèles au comble de la joie, de voir parmi eux le jeune homme ressuscité.

Après que l'assemblée eut fini, les compagnons de Paul firent voile pour Asson, ville peu distante de Troade. L'apôtre, s'y étant rendu par terre, s'y embarqua avec ses compagnons, et arriva avec eux à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, d'où, poursuivants leur voyage, ils se virent le jour d'après en face de l'île de Scio, et le lendemain abordèrent à celle de Samos; ou plutôt, suivant le texte grec, en face de Samos à la petite île qui prend son nom du promontoire de Trogylle qui en est proche. De là, ayant remis à la voile, ils prirent terre le jour suivant à Milet, seconde ville, si ce n'était pas la première de l'Ionie.

L'apôtre n'avait pas voulu s'arrêter à Éphèse, mais passer outre jusqu'à Milet, de peur qu'il ne fût obligé par les chrétiens de la première de ces deux villes, qui lui étaient tendrement affectionnés, de séjourner en Asie plus longtemps qu'il n'aurait voulu ; car il se hâtait d'arriver, autant que possible, à Jérusalem pour la Pentecôte. Or, de Milet envoyant à Éphèse, il appela les anciens de l'église, c'est-à-dire, comme le dit au siècle suivant saint Irénée, originaire de ce pays[1], les évêques et les prêtres tant d'Éphèse que des lieux circonvoisins de l'Asie, afin qu'ils vinssent recevoir de lui, avec le dernier adieu, les dernières instructions. Il leur rappela et les larmes qu'il avait répandues, et les tribulations qu'il avait souffertes par les embûches des Juifs, et son application infatigable à les exhorter, à leur faire des remontrances, à leur prêcher la vérité, et le jour et la nuit, et en public et dans leurs maisons, et à tous en général et à chacun en particulier. « Et maintenant voilà que, lié par l'Esprit, je vais à Jérusalem, ignorant ce qui doit m'y arriver; si ce n'est que dans toutes les villes par où je passe, l'Esprit-Saint m'avertit que des chaînes et des tribulations m'attendent à Jérusalem. Mais je ne crains rien de tout cela, et n'estime pas beaucoup pour moi la vie, pourvu que j'achève ma course et que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, qui est de rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu. Et maintenant je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous tous chez qui j'ai passé, prêchant le royaume de Dieu. C'est pourquoi je vous déclare aujourd'hui que je suis innocent du sang de vous tous; car je n'ai point manqué de vous annoncer tous les conseils de Dieu. Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau, dans lequel l'Esprit-Saint vous a établis évêques, afin de paître l'Église de Dieu, qu'il a acquisé par son sang. Car je sais qu'après mon départ, il entrera parmi vous des loups ravissants qui n'épargneront pas le troupeau ; et que d'entre vous-mêmes il s'élèvera des hommes qui prêcheront des doctrines perverses, afin d'attirer des disciples après eux. C'est pourquoi veillez, vous souvenant que durant trois ans je n'ai point cessé nuit et jour d'avertir avec larmes chacun de vous. Et maintenant, mes frères, je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce : à Dieu qui peut achever l'édifice que nous avons commencé, et vous donner part à son héritage avec tous les saints. Et après qu'il eut dit ces paroles, il se mit à genoux et pria avec eux tous. Or, ils fondaient tous en larmes ; et se jetant au cou de Paul, ils le baisaient, affligés surtout de ce qu'il leur avait dit qu'ils ne le verraient plus[2] : » Ce qu'il leur avait dit par conjecture,

[1] Iren., l. 3 c. 14. — [2] Act., 20.

et non par révélation; car, comme nous verrons, il retourna effectivement en Asie après son premier emprisonnement de Rome.

De Milet, l'apôtre, avec saint Luc et ses autres compagnons, vint à l'île de Cos, et le jour d'après à celle de Rhodes; de là, sur les côtes de la Lycie, à Patare. Y ayant trouvé un navire qui passait en Phénicie, ils s'y embarquèrent. A la hauteur de Chypre, ils laissèrent cette île à gauche et allèrent jeter l'ancre à Tyr, où le vaisseau devait déposer ses marchandises. A Tyr, ils trouvèrent des chrétiens qui, prévoyant par l'esprit prophétique les maux qui attendaient Paul à Jérusalem, le détournaient de ce voyage. Mais lui, après avoir séjourné une semaine dans leur ville, se disposait à se remettre en mer. Tous ces chrétiens pieux, avec leurs femmes et leurs enfants, l'accompagnèrent jusque sur le rivage; et là, s'étant mis à genoux pour prier ensemble, ils lui firent de tendres adieux. Paul et sa suite passèrent de Tyr à Ptolémaïde, où, ayant salué les frères, ils restèrent un jour avec eux. Le lendemain, ils allèrent à Césarée, où les reçut Philippe, un des sept diacres, qui était évangéliste, c'est-à-dire chargé spécialement d'annoncer l'Évangile. Il avait quatre filles vierges, qui, en récompense de leur virginité, étaient douées du don de prophétie.

Comme ils demeurèrent quelques jours en cette ville, il y arriva de Judée le prophète Agab, qui, étant venu les voir, prit la ceinture de Paul, et, s'en étant lié les mains et les pieds : Voici, dit-il, ce que déclare l'Esprit-Saint : L'homme à qui est cette ceinture, sera ainsi lié à Jérusalem par les Juifs, et, par eux, livré aux mains des gentils. Cette prophétie en action émut si fort les compagnons de Paul et les chrétiens de Césarée, qu'ils le conjurèrent tous de ne point aller à Jérusalem. Mais Paul répondit : Que faites-vous de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur? Je suis tout prêt à souffrir à Jérusalem non-seulement la prison, mais la mort même, pour le nom du Seigneur Jésus. Voyant donc qu'ils ne pouvaient le persuader, ils ne le pressèrent pas davantage, et dirent : Que la volonté du Seigneur soit faite! Encouragés par son exemple, non-seulement aucun de ses anciens compagnons ne l'abandonna par crainte, mais plusieurs même des chrétiens de Césarée se joignirent à lui et l'accompagnèrent à Jérusalem, conduisant avec eux un certain Mnason, originaire de Chypre et ancien disciple, qu'on croit communément avoir été du nombre des soixante et douze, et dans la maison duquel ils devaient loger ensemble.

Arrivés à Jérusalem, Paul et ses compagnons y furent accueillis des frères avec les marques d'une grande joie. Le lendemain, étant allés visiter Jacques, évêque de la ville, ils trouvèrent tous les pré-

tres assemblés chez lui. Paul, les ayant salués et embrassés, leur raconta en détail tout ce que Dieu avait fait parmi les gentils par son ministère. Et eux ayant entendu toutes ces choses, ils en glorifièrent Dieu, et lui dirent : Vous voyez combien il y a de myriades de Juifs qui ont cru ; et cependant ils sont encore tous zélés pour la loi. Or, ils ont entendu dire de vous que vous enseignez aux Juifs qui sont parmi les nations, de renoncer à Moïse, disant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs enfants, ni vivre selon les anciennes coutumes. Que faire donc? Certainement cette multitude s'assemblera ; car ils ne manqueront pas d'apprendre que vous êtes arrivé. Faites donc ce que nous allons vous dire. Nous avons ici quatre hommes qui ont fait un vœu de nazaréens. Prenez-les avec vous ; purifiez-vous avec eux, et faites les frais de la cérémonie, afin qu'ils se fassent raser la tête. Et tous sauront que ce qu'ils ont entendu dire de vous est faux, et que vous continuez d'observer la loi. Quant aux gentils qui ont cru, nous avons écrit qu'ils ne devaient rien observer de ces choses, mais seulement s'abstenir des viandes immolées aux idoles, du sang, des chairs étouffées et de la fornication. Paul ayant donc pris ces hommes, et s'étant purifié avec eux, entra le lendemain dans le temple, faisant savoir les jours auxquels s'accomplirait leur purification, et quand l'offrande devait être présentée pour chacun d'eux.

Les sept jours, que durait la purification des nazaréens, allaient finir, quand les Juifs d'Asie, ayant vu Paul dans le temple, soulevèrent tout le peuple et se saisirent de lui, criant : Au secours, Israélites ! Voici cet homme qui enseigne partout contre la nation, contre la loi et contre ce lieu ; et qui de plus a introduit des Grecs dans le temple et profané ce lieu saint. Car ayant vu dans la ville Trophime d'Éphèse avec Paul, ils croyaient qu'il l'avait introduit dans le temple. Aussitôt toute la ville fut émue, et le peuple accourut en foule : on se saisit de Paul, et on l'emmena hors du temple, et incontinent les portes en furent fermées. Et comme ils se disposaient à le tuer, le bruit vint au tribun de la cohorte romaine qui faisait garde auprès du temple, que tout Jérusalem était dans le trouble et la confusion. A l'instant, prenant avec lui des soldats et des centurions, il courut vers eux. Quand ils aperçurent le tribun et les soldats, ils cessèrent de battre Paul. Alors le tribun, s'approchant, se saisit de lui ; et l'ayant fait lier de deux chaînes, il demandait qui il était et ce qu'il avait fait. Mais dans cette foule, les uns criaient d'une façon et les autres d'une autre. Ne pouvant donc rien apprendre de certain, à cause du tumulte, il commanda qu'on le conduisît dans le camp. C'était la forteresse Antonia qui joignait le temple. Lorsque Paul arriva sur les [illegible] qui montaient à la forteresse, il fallut que les soldats le port[illegible]

cause de la violence du peuple; car une grande multitude le suivait, criant : Tuez-le!

Comme Paul allait entrer dans le camp, il dit au tribun : M'est-il permis de vous dire un mot? Le tribun lui dit : Sais-tu parler grec? N'es-tu pas cet Égyptien qui, ces jours derniers, a excité une sédition et conduit dans le désert quatre mille sicaires? Ainsi nommait-on une multitude d'assassins répandus alors dans la Judée. Paul répondit : Moi, je suis Juif, de Tarse en Cilicie, et citoyen de cette ville, qui n'est point inconnue. Mais permettez-moi, je vous prie, de parler au peuple. Le tribun le lui permit; et Paul, se tenant debout sur les degrés, fit signe de la main au peuple. Aussitôt il se fit un grand silence, et il leur parla en langue hébraïque, disant [1] : Mes frères et mes pères, écoutez ce que j'ai à vous dire pour ma défense. Quand ils l'entendirent parler hébreu, ils firent encore plus de silence. Et il dit : Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie; j'ai été élevé en cette ville, instruit aux pieds de Gamaliël dans la vérité de la loi de nos pères, zélé pour la loi comme vous l'êtes aujourd'hui. J'ai persécuté jusqu'à la mort ceux de cette religion, les enchaînant et les mettant en prison, hommes et femmes, comme le grand prêtre m'en est témoin, ainsi que tout le sénat. Il fit ensuite l'histoire de sa conversion, telle qu'elle a été racontée, et ajouta que, de retour à Jérusalem, se trouvant en prière au temple, il vit dans une extase le Seigneur qui lui ordonna de sortir promptement de cette ville, parce qu'elle n'était pas disposée à recevoir son témoignage. Mais, Seigneur, répondis-je, ils savent eux-mêmes que c'est moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous; et que lorsqu'on répandait le sang de votre martyr Étienne, j'étais présent, j'y applaudissais, et que je gardais les habits des meurtriers. Mais il me dit : Va, car je t'enverrai au loin vers les gentils.

Les Juifs l'écoutèrent jusqu'à ce mot; mais au nom de gentils, ils élevèrent la voix et crièrent : Otez du monde cet homme, car il n'est pas permis qu'il vive! Et comme ils criaient, et jetaient leurs manteaux à terre, et faisaient voler la poussière en l'air, le tribun le fit mener dans la forteresse et commanda qu'on lui donnât la question en le fouettant, afin de savoir pourquoi ils criaient ainsi contre lui. Mais quand on l'eut attaché avec des courroies, Paul dit au centurion qui était présent : Vous est-il permis de fouetter un homme qui est citoyen romain et qui n'a point été condamné? Le centurion, entendant cela, alla trouver le tribun et lui dit : Voyez ce que vous

[1] *Act.*, 21.

allez faire; car cet homme-là est citoyen romain. Aussitôt le tribun vint à Paul et lui fit cette demande : Dites-moi, êtes-vous citoyen romain ? Paul lui répondit : Je le suis. Le tribun lui repartit J'ai acheté ce droit-là fort cher. Et moi, répliqua Paul, je l'ai par ma naissance. On voit, en effet, dans Josèphe, par plusieurs décrets des villes et des proconsuls, que, dès le temps de César, il y avait des Juifs citoyens romains en Asie, entre autres à Éphèse et à Sardes. Il devait y en avoir à Tarse, d'autant plus que cette ville avait suivi constamment le parti de César et d'Auguste[1]. Ceux donc qui devaient lui donner la question se retirèrent à l'instant; et le tribun eut peur, voyant que Paul était citoyen romain, et qu'il l'avait fait lier. Le lendemain, voulant savoir plus exactement de quoi les Juifs l'accusaient, il lui fit ôter ses chaînes; et, ayant ordonné aux princes des prêtres et à tout le sanhédrin de s'assembler, il amena Paul et le plaça au milieu d'eux[2].

Paul, regardant d'un œil ferme et assuré le sanhédrin, dit : Mes frères, jusqu'à ce jour je me suis conduit devant Dieu avec toute la droiture d'une bonne conscience. Au même instant le grand prêtre Ananie commanda à ceux qui étaient près de lui de le frapper sur la bouche. Alors Paul lui dit : Dieu te frappera toi-même, muraille blanchie ! Quoi ! tu es assis pour me juger selon la loi, et contre la loi tu commandes qu'on me frappe ? Ceux qui étaient présents lui dirent : Quoi ! tu maudis le grand prêtre de Dieu ? Paul répondit : Je ne savais pas, mes frères, que ce fût un grand prêtre. Car il est écrit : Vous ne maudirez point le prince de votre peuple.

Comme le sanhédrin s'était réuni non dans le temple, mais dans la tour ou citadelle Antonia, peut-être même dans l'appartement du tribun, le grand prêtre n'avait aucun des ornements et des insignes qui pussent le faire reconnaître à qui ne le connaissait pas d'ailleurs. Depuis près de vingt-cinq ans, Paul avait séjourné très-peu à Jérusalem, et pendant ce temps il y avait eu un grand nombre de pontifes. Car la puissance temporelle les changeait à son gré. Il pouvait donc facilement ne pas connaître celui qui l'était alors.

Or, Paul, sachant qu'entre ceux qui étaient là, les uns étaient saducéens et les autres pharisiens, dit tout haut dans l'assemblée : Mes frères, je suis pharisien et fils de pharisien; et c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, et de la résurrection des morts, que l'on veut me condamner ! Dès qu'il eut dit ces paroles, il s'éleva une contestation entre les pharisiens et les saducéens, et l'assemblée fut divisée. Car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni anges, ni es-

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 14, c. 10. Dion, l. 47, n. 26 et 31. — [2] Act., 22.

prits; les pharisiens, au contraire, reconnaissent l'un et l'autre. Il y eut donc un grand bruit; et les docteurs du parti des pharisiens, se levant, disputaient vivement et disaient : Nous ne trouvons point de mal en cet homme. Que savons-nous si un esprit ou un ange ne lui aurait point parlé ? Ne combattons point contre Dieu. Comme le tumulte s'augmentait, le tribun, qui craignait que Paul ne fût mis en pièces, fit descendre des soldats pour l'enlever et le conduire dans la forteresse. La nuit suivante, le Seigneur apparut à Paul et lui dit : Aie bon courage, Paul ! car comme tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, ainsi faut-il que tu me rendes témoignage à Rome.

Le lendemain il y eut plus de quarante Juifs qui vinrent se présenter aux princes des prêtres et aux sénateurs, et leur dirent : Nous avons fait vœu, avec de grandes imprécations contre nous-mêmes, de ne prendre aucune nourriture que nous n'ayons tué Paul. Vous n'avez donc qu'à faire savoir au tribun, de la part du conseil, que vous le priez d'amener demain Paul devant vous, comme pour connaître plus sûrement son affaire. Nous, de notre côté, nous sommes prêts à le tuer avant qu'il arrive. Paul en fut averti par son neveu, fils de sa sœur, et le fit conduire au tribun par un centurion, qui dit : Le prisonnier Paul m'a prié de vous amener ce jeune homme, qui a quelque chose à vous dire. Le tribun, le prenant par la main, le tira à l'écart, et lui demanda quel avis il avait à lui donner. Le jeune homme lui expliqua la conjuration; et le tribun le renvoya, lui défendant de dire à personne qu'il lui eût parlé. Puis, ayant fait venir deux centurions, il leur commanda de tenir prêts pour la troisième heure de la nuit deux cents soldats, soixante-dix cavaliers et deux cents lances, ainsi que des chevaux pour le service de Paul, que, cette nuit-là même, il voulait faire partir avec cette escorte pour Césarée, afin de le remettre en toute sûreté entre les mains du gouverneur Félix. Il craignait que les Juifs ne l'enlevassent sur la route pour l'assassiner suivant leur vœu sacrilége, et qu'ensuite on ne l'accusât lui-même d'avoir reçu de l'argent de leur part pour leur faciliter ce meurtre. Les soldats donc, ayant pris Paul, le conduisirent cette nuit-là même à Antipatride. De là, les autres soldats s'en étant retournés à Jérusalem, les cavaliers le rendirent le jour suivant à Césarée, où ils le présentèrent au gouverneur, avec la lettre du tribun, qui était conçue en ces termes : « Claude Lysias, au très-excellent gouverneur Félix, salut. Les Juifs, s'étant saisis de cet homme, et étant sur le point de le tuer, j'y arrivai avec des soldats et je le tirai de leurs mains, ayant appris qu'il était citoyen romain. Et voulant savoir de quel crime ils l'accusaient, je le conduisis dans leur conseil. Je trouvai qu'il était accusé sur des questions de leur loi, mais

qu'il n'était coupable d'aucun crime qui méritât la mort ou la prison. Et comme j'ai été averti d'une entreprise que les Juifs avaient formée contre sa vie, je vous l'ai envoyé aussitôt, et j'ai déclaré à ses accusateurs qu'ils eussent à proposer devant vous ce qu'ils ont à dire contre lui. Portez-vous bien. » Le gouverneur, ayant lu cette lettre, demanda de quelle province était Paul ; et, apprenant qu'il était de Cilicie, il lui dit : Je vous entendrai quand vos accusateurs seront venus. Et il commanda qu'on le gardât dans le prétoire ou palais d'Hérode [1].

Cinq jours après, le grand prêtre Ananie vint à Césarée avec quelques sénateurs et un certain orateur, nommé Tertullus, qui devait porter la parole devant le gouverneur et plaider leur cause. Paul appelé, Tertullus commença donc à l'accuser en ces termes : Comme c'est par vous, très-excellent, Félix que nous jouissons d'une profonde paix, et que plusieurs choses utiles à ce peuple ont été établies par votre sage prévoyance, nous le ressentons toujours et en tout lieu, et nous vous en rendons toutes sortes d'actions de grâces. Mais pour ne pas vous arrêter plus longtemps, je vous prie de nous écouter un moment avec toute votre bonté. Vous devez donc savoir que cet homme, véritable peste publique, excite des troubles et des soulèvements parmi tous les Juifs qui sont dans le monde ; pour tout dire, en un mot, c'est un chef de la secte séditieuse des nazaréens. Sa témérité est allée si loin qu'il n'a pas craint de profaner le temple. C'est pourquoi, l'ayant saisi, nous voulions le juger suivant nos lois. Mais le tribun Lysias, étant survenu, nous l'a arraché d'entre les mains avec grande violence, ordonnant que ses accusateurs vinssent devant vous. En l'examinant vous-même, vous reconnaîtrez facilement que nous disons la vérité. Tout cela fut confirmé par les Juifs qui se trouvaient présents.

Paul, après que le gouverneur lui eut fait signe de parler, répondit : Comme je sais que ce n'est pas depuis peu, mais depuis plusieurs années que vous rendez la justice à cette nation, je parlerai pour ma justification avec plus de confiance. D'abord vous pouvez savoir déjà qu'il n'y a pas plus de douze jours que je suis venu à Jérusalem, pour adorer. Et nul, pendant ce temps, ne m'a trouvé soit dans le temple, soit dans les synagogues, soit dans aucun lieu de la ville, ni disputant avec personne, ni attroupant le peuple. Ils ne peuvent donc prouver ce dont ils m'accusent. Quant au reste, je confesse ingénument que, tenant pour vrai tout ce qui est écrit dans la loi et les prophètes, espérant comme eux la résurrection future des justes et des

[1] Act., 23.

méchants, je sers le Dieu de mes pères, suivant la forme de vie qu'ils appellent hérésie ou secte, et m'efforce de toute manière d'avoir toujours ma conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. Après plusieurs années d'absence, je suis venu à Jérusalem porter les aumônes que j'avais recueillies pour les pauvres de ma nation et faire à Dieu des offrandes et des vœux. Ils m'ont trouvé dans le temple, occupé à ces pieux exercices, purifié comme le demande la loi, n'occasionnant ni foule ni tumulte. Et ceux qui m'y ont trouvé, ce sont quelques Juifs d'Asie qui devraient paraître devant vous, et m'accuser s'ils avaient quelque chose contre moi. Que du moins ceux qui sont ici déclarent si, dans leur assemblée, ils ont pu me convaincre de quelque tort. A moins qu'ils ne me fassent un crime d'avoir dit hautement, en leur présence, que le vrai motif pour lequel ils voulaient me condamner était la résurrection des morts.

Félix, qui savait très-bien ce qu'il en était de ce genre de vie ou de la religion chrétienne, différa de prononcer le jugement, et remit à les entendre de nouveau, lorsque Lysias serait venu en personne de Jérusalem à Césarée. En attendant, il ordonna à un centurion de garder l'apôtre, mais en lui donnant plus de liberté, lui ôtant peut-être ses chaînes, et sans empêcher aucun des siens de le servir ou de le voir.

Le gouverneur, qui s'était absenté de la ville pendant quelques jours, y étant revenu avec sa femme Drusille, fit appeler Paul, et ils l'écoutèrent expliquant les principaux articles de la foi en Jésus-Christ et de la morale de son Évangile. Drusille était Juive de naissance et de religion, fille du premier roi Agrippa qui fit mourir saint Jacques, et sœur du jeune qui vivait alors. Elle avait été d'abord mariée à Aziz, roi d'Émèse, qui avait bien voulu se faire circoncire. Mais Félix l'ayant vue, et en étant devenu amoureux à cause de sa beauté, il lui persuada de quitter son mari. Elle y consentit; et, au mépris de sa religion et de son rang, elle épousa Félix, païen et de basse naissance. Car il avait été esclave, et s'était élevé par la faveur de Pallas, son frère, affranchi de l'empereur Claude. Il était cruel et débauché. Paul étant donc venu à parler de la justice, de la chasteté et du jugement à venir, Félix, épouvanté, lui dit : C'est assez maintenant, allez : dans un temps plus commode je vous appellerai de nouveau. En effet, souvent il le faisait venir et s'entretenait avec lui, non qu'il pensât à profiter de sa doctrine, mais dans l'espérance de recevoir de lui quelque somme considérable d'argent pour le mettre en liberté. Comme il avait appris qu'il passait pour un chef de la secte des nazaréens, et qu'il était allé porter à Jérusalem les aumônes amassées en Macédoine, en Grèce et en Asie, il ne pouvait croire

qu'on n'en employât une bonne partie pour le tirer le plus tôt possible de prison. Mais telle n'était point l'intention de l'apôtre : ainsi furent trompées les espérances du gouverneur, qui, deux ans après, eut pour successeur Porcius Festus, sans que, pendant un si long temps, il eût expédié la cause du saint, dont il devait bien connaître l'innocence. Pour s'assurer les bonnes grâces des Juifs auxquels, tout le temps de son gouvernement, il avait fait souffrir les plus horribles violences et la plus barbare tyrannie, il laissa Paul en prison [1].

Festus étant donc arrivé dans la province, monta trois jours après de Césarée à Jérusalem. Aussitôt vinrent le trouver les princes des prêtres et les premiers d'entre les Juifs, pour renouveler devant lui les accusations accoutumées contre l'apôtre, et le supplier comme d'une grâce particulière, de le faire ramener à Jérusalem, préparant des embûches pour l'assassiner en route. Mais Festus, prévenu peut-être de ne pas se fier à eux, répondit que Paul était gardé à Césarée, et que lui-même y retournerait bientôt. Que ceux-là donc d'entre vous, leur dit-il, qui peuvent commodément faire le voyage, s'en viennent avec moi ; et s'il y a quelque crime en cet homme, qu'ils l'accusent alors. Après avoir donc demeuré à Jérusalem huit ou dix jours, il retourna à Césarée.

Le lendemain, assis sur son tribunal, il commanda qu'on amenât Paul. Les Juifs, venus de Jérusalem, le chargèrent d'un grand nombre d'accusations très-graves, mais dont ils ne pouvaient prouver aucune : Paul faisant voir clairement qu'il n'avait péché en rien, ni contre la loi des Juifs, ni contre le temple, ni contre César ou la tranquillité publique. Mais Festus, voulant plaire aux Juifs et gagner leur bienveillance au début de son gouvernement, dit à l'apôtre : Voulez-vous monter à Jérusalem et y être jugé devant moi des choses dont on vous accuse? Paul, qui sentait où allait une pareille demande, et que déjà Festus inclinait à le livrer aux Juifs, répondit : Je suis devant le tribunal de César ; c'est là qu'il faut que je sois jugé. Je n'ai fait aux Juifs aucun tort, comme vous le savez très-bien vous-même. Si j'ai nui à quelqu'un, ou si j'ai fait quelque chose qui mérite la peine capitale, je ne refuse pas de mourir ; mais s'il n'y a rien de véritable dans toutes les accusations qu'ils font contre moi, personne ne peut me donner à eux. Citoyen romain, j'en appelle à César. Festus, après en avoir conféré avec son conseil, répondit à son tour : Vous en avez appelé à César, à César vous irez.

[1] Act., 24.

Quelques jours après, le jeune roi Agrippa, frère de Drusille, vint à Césarée avec son autre sœur Bérénice, femme d'abord d'Hérode, roi de Chalcide, et ensuite de Polémon, roi du Pont, pour faire leurs compliments au nouveau gouverneur de la Judée. Comme ils y demeurèrent plusieurs jours, Festus entretint le roi de Paul, en disant : Il y a ici un homme que Félix a laissé prisonnier, que les princes des prêtres et les sénateurs des Juifs vinrent accuser devant moi, lorsque j'étais à Jérusalem, me demandant sa condamnation. Je leur répondis que ce n'est point la coutume des Romains de condamner un homme avant que l'accusé ait eu ses accusateurs présents et qu'on lui ait donné la liberté de se défendre pour se justifier des accusations. Après donc qu'ils furent arrivés ici, sans aucun délai, le jour suivant, assis sur le tribunal, j'ordonnai qu'on amenât cet homme. Ses accusateurs, ayant paru, ne lui reprochèrent aucun des crimes que je soupçonnais. Ils avaient seulement quelques disputes avec lui touchant leur superstition, et touchant un certain Jésus, mort, que Paul assurait être vivant. Ne sachant donc quelle résolution prendre sur cette affaire, je lui demandai s'il voulait aller à Jérusalem et y être jugé. Mais Paul en ayant appelé, et voulant que sa cause fût réservée à la connaissance d'Auguste, j'ai ordonné qu'on le garde, jusqu'à ce que je l'envoie à César. Agrippa dit à Festus : Je voudrais moi-même entendre cet homme. Vous l'entendrez demain, dit Festus.

Le lendemain donc, Agrippa et Bérénice vinrent avec grande pompe ; et ayant été introduits dans la salle des audiences avec les tribuns et les principaux de la ville, Paul fut amené par ordre de Festus, qui dit : Roi Agrippa, et vous tous qui êtes ici présents, vous voyez cet homme contre qui toute la nation juive m'a sollicité à Jérusalem, et ici, criant qu'il ne fallait pas le laisser vivre davantage. Pour moi, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun crime qui méritât la mort. Cependant, comme il en a appelé lui-même à Auguste, j'ai résolu de l'envoyer à Rome. Mais je n'ai rien de certain à écrire sur lui au seigneur ; c'est pourquoi je l'ai fait venir en votre présence, et principalement devant vous, roi Agrippa, afin qu'après l'avoir interrogé vous-même, vous puissiez m'apprendre ce que je dois en écrire. Car il ne me paraît pas raisonnable d'envoyer un prisonnier, sans faire connaître de quoi on l'accuse [1]. Alors Agrippa dit à Paul : Il t'est permis de parler pour ta défense.

Aussitôt Paul, étendant la main, commença sa justification : Ayant aujourd'hui à me défendre d'une multitude d'accusations odieuses

[1] Act., 25.

que les Juifs accumulent contre moi, je m'estime heureux, ô roi Agrippa, d'avoir à me justifier devant vous; surtout quand je pense que vous êtes pleinement instruit de toutes choses, et des coutumes des Juifs, et des questions qui se sont élevées parmi eux. C'est pourquoi je vous supplie de m'écouter avec patience. Quant aux premières années de ma jeunesse, tous les Juifs ont su et peuvent me rendre témoignage, s'ils veulent, qu'arrivé de Tarse à Jérusalem j'ai vécu en pharisien, selon la secte la plus approuvée de notre religion. Aujourd'hui encore, si je parais en jugement, c'est parce que j'espère en la promesse que Dieu a faite à nos pères, promesse dont nos douze tribus, qui servent Dieu nuit et jour, espèrent obtenir l'effet. C'est cette espérance, ô roi, dont les Juifs m'accusent. Quoi donc! vous semble-t-il incroyable que Dieu ressuscite les morts? Pour moi, j'avais cru d'abord qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire contre le nom de Jésus le Nazaréen. Premièrement, à Jérusalem, selon le pouvoir que j'en avais reçu des princes des prêtres, j'ai jeté dans les prisons une multitude de saints; et quand on les mettait à mort, c'est moi qui promulguais la sentence et en dirigeais l'exécution. Je pénétrais souvent dans toutes les synagogues, pour les contraindre, par mille tourments, à blasphémer ce nom. Les excès de ma fureur ne se renfermèrent point dans les bornes de la Judée : je les persécutais jusque dans les villes étrangères. Mais un jour que, dans ce dessein, j'allais à Damas avec le pouvoir et la permission des princes des prêtres, tout à coup, vers le midi et sur la voie publique, je vis resplendir, autour de moi et de ceux qui m'accompagnaient, une lumière céleste plus éclatante que le soleil. Tous étant tombés par terre, j'entendis une voix qui me disait en hébreu : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. Seigneur, répondis-je, qui êtes-vous? Je suis Jésus que tu persécutes, reprit le Seigneur. Mais lève-toi et tiens-toi sur tes pieds; car je t'ai apparu afin de t'établir le ministre et le témoin des choses que tu as vues, et de celles que tu verras lorsque je t'apparaîtrai de nouveau. Et je te délivrerai de ce peuple, et des gentils vers lesquels je t'envoie maintenant, pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, et que par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des saints. Je ne résistai donc point, ô roi Agrippa, à cette vision céleste. Mais d'abord à Damas, ensuite à Jérusalem et dans toute la Judée, enfin parmi les gentils, je n'ai point cessé depuis ce jour de prêcher la pénitence aux hommes, de les exhorter à en faire de dignes fruits et à se convertir au Seigneur. Voilà pourquoi les Juifs, m'ayant saisi lorsque j'étais dans le temple,

voulaient me tuer. Mais avec l'aide de Dieu, me voici encore, rendant témoignage de la vérité aux petits et aux grands, ne disant autre chose que ce que Moïse et les prophètes ont dit d'avance : que le Christ souffrirait, que le premier il ressusciterait d'entre les morts, et qu'il annoncerait la lumière à ce peuple et aux nations.

Comme il parlait ainsi pour sa défense, Festus dit à haute voix : Paul, vous êtes en délire : votre grand savoir vous fait perdre le sens!

Et Paul : Je ne suis pas en délire, très-excellent Festus ; mais ce que je dis est plein de sens et de vérité. Le roi sait ces choses ; et j'en parle devant lui avec d'autant plus d'assurance, que je crois qu'il n'en ignore aucune ; car rien de tout cela ne s'est passé en secret. Roi Agrippa, croyez-vous aux prophètes ? Je sais que vous y croyez.

Agrippa l'interrompit en disant : Il ne s'en faut guère que vous ne me persuadiez d'être chrétien.

Et Paul : Plût à Dieu, non-seulement qu'il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout, que vous, et tous ceux qui m'écoutent, devinssiez aujourd'hui tels que je suis, à la réserve de ces liens.

Quand il eut dit ces paroles, et le roi, et le gouverneur, et Bérénice, et ceux qui étaient assis avec eux se levèrent ; et, s'étant retirés à l'écart, ils disaient entre eux : Cet homme-là n'a rien fait qui mérite la mort ou la prison. Agrippa dit tout haut à Festus : On pourrait le renvoyer et le mettre en liberté, s'il n'en avait appelé à César [1].

Lors donc qu'il fut résolu que Paul irait par mer en Italie, on le mit avec d'autres prisonniers entre les mains d'un nommé Jules, centurion dans la cohorte appelée *Auguste*. Montant à Césarée sur un vaisseau d'Adramyte, ils levèrent l'ancre et commencèrent à faire voile vers les côtes de l'Asie. Saint Luc et Aristarque, Macédonien de Thessalonique, ne voulurent point abandonner l'apôtre ; de son côté, le centurion Jules le traitait avec beaucoup d'humanité. Aussi, quand ils arrivèrent à Sidon, lui permit-il d'aller voir ses amis et de prendre soin de sa personne. Partis de là, ils côtoyèrent l'île de Chypre, parce que les vents leur étaient contraires ; et, après avoir passé la mer de Cilicie et de Pamphylie, ils arrivèrent à Lystre ou, comme porte le grec, à Myre, ville de Lycie. Le centurion trouvant là un vaisseau d'Alexandrie qui faisait voile en Italie, il y fit embarquer ses gens. Durant plusieurs jours la navigation fut très-lente ; on eut peine à atteindre la hauteur de Gnide, ville située à l'extrémité de la presqu'île de Carie, d'où l'on fut entraîné du côté de Crète, vers Salmone. On longea la côte avec de grandes difficultés, et ce ne fut

[1] Act., 26.

qu'à force de travail et de patience qu'on gagna un abri appelé Beaux-Ports, fort voisin de la ville de Thalasse.

On avait perdu beaucoup de temps en cette navigation pénible ; l'automne s'avançait ; déjà était passé le jeûne solennel que les Juifs célébraient à leur septième mois, lequel répond en partie au mois de septembre, en partie à celui d'octobre ; il paraissait du danger à se mettre en mer. Tel était du moins le sentiment de Paul. Mais le centurion en croyait plutôt le pilote et le maître du navire ; d'ailleurs le port ne semblait pas propre à hiverner. On déploya donc de nouveau les voiles, dans l'intention de se rendre à Phénice, autre port méridional de Candie, et d'y passer la saison mauvaise. D'abord un vent du midi qui soufflait doucement leur était assez favorable ; ils levèrent l'ancre, pleins de confiance, et allaient côtoyant l'île de Crète. Mais peu après il s'éleva un vent impétueux d'entre le levant et le nord, qui donnait contre l'île ; comme le vaisseau n'y pouvait résister, il fallut le laisser aller au gré de la tempête, qui le poussa vers une petite île nommée Gaude, sur le même côté de Candie. La tempête devenant toujours plus violente, ils furent obligés, le jour suivant, de jeter les marchandises à la mer ; trois jours après, ils y jetèrent les agrès du navire. Depuis plusieurs jours, le soleil ni les étoiles ne paraissaient plus ; l'ouragan était continuellement si terrible, qu'on ne pensait pas même à manger ; toute espérance de salut était perdue.

Cependant, au milieu de cette désolation extrême, le ciel fit reluire un rayon d'espoir. Un ange apparut à l'apôtre, qui lui dit de ne pas craindre ; car, bien que le vaisseau dût périr, pour lui néanmoins, il fallait qu'il parût devant César ; et, en faveur de lui, Dieu ne permettrait point qu'il pérît aucun de ceux qui étaient dans le même navire.

Paul en fit part à ses compagnons abattus, les exhortant à prendre courage, parce que certainement il en arriverait ainsi. C'était la quatorzième nuit que durait la tempête ; des côtes de Candie, le vaisseau avait été jeté dans la mer Adriatique, et continuait à être le jouet des vents, lorsque les matelots crurent qu'on approchait de la terre. Ayant jeté la sonde, ils trouvèrent vingt brasses d'eau, et un peu au delà seulement quinze. Craignant donc de heurter contre quelque écueil, ils jetèrent de la poupe quatre ancres, et attendaient le jour avec impatience.

Leur dessein était de prendre la fuite ; déjà ils mettaient en mer la chaloupe, sous prétexte d'étendre les ancres du côté de la proue, lorsque Paul dit au centurion et à sa troupe : Si ces hommes ne demeurent dans le vaisseau, vous ne pourrez point vous sauver. Aus-

sitôt les soldats coupèrent les cordes de l'esquif et le laissèrent périr.

Vers la pointe du jour, Paul, averti peut-être de Dieu que c'était le jour de leur naufrage, les assura de nouveau qu'aucun ne périrait ; et, comme il y avait quatorze jours qu'ils demeuraient sans manger, il les conjura de prendre quelque nourriture, afin qu'ayant ranimé leurs forces, ils pussent, le navire rompu, se soutenir sur les flots et gagner la terre. Lui-même le premier prit du pain, et ayant rendu grâces à Dieu devant tout le monde, le rompit et se mit à manger. Encouragé par son exemple, l'équipage, composé de deux cent soixante et seize personnes, en fit autant. La tempête, au lieu de se calmer quelque peu, devenait toujours plus furieuse ; les matelots, pour alléger le vaisseau encore davantage, jetèrent le blé dans la mer.

Quand le jour fut venu, on aperçut distinctement la terre, mais on ne la reconnut pas ; on découvrit seulement un golfe qui avait un rivage : les mariniers firent tous leurs efforts pour en approcher et y faire échouer le navire. Mais tout à coup il rencontra une langue de terre qui avait la mer des deux côtés ; la proue s'enfonça si avant qu'elle demeurait immobile, tandis que la poupe se rompait par la violence des vagues. Alors les soldats pensèrent à tuer les prisonniers, de peur que quelqu'un d'eux ne s'enfuît, après s'être sauvé à la nage. Mais le centurion, qui avait à cœur de sauver Paul, empêcha l'exécution de ce barbare dessein, et commanda à ceux qui savaient nager de se jeter les premiers à l'eau et se sauver à terre ; aux autres, de se mettre sur des planches et d'autres pièces du vaisseau : ce qui réussit avec tant de bonheur que tous arrivèrent sains et saufs au rivage [1].

Jusqu'alors ils ne savaient sur quelle plage les avait jetés la tempête ; ils apprirent des habitants du pays, qui s'empressèrent avec beaucoup d'humanité de venir à leur secours, que leur île s'appelait Melita, aujourd'hui Malte. Les barbares, car ainsi les nomme saint Luc d'après l'usage des Grecs et des Romains, allumèrent un grand feu pour ressuyer et réchauffer ceux qui, dans une saison aussi froide et après tant de jours de continuelles fatigues, sortaient du milieu des flots. Paul, ayant ramassé lui-même une quantité de sarments, les jeta dans le feu, lorsque tout à coup une vipère, engourdie jusque-là par le froid, mais subitement réveillée par la chaleur, lui sauta à la main. A cette vue, les barbares se disaient entre eux que sans doute cet homme était un meurtrier, puisque, après avoir échappé du naufrage, la vengeance divine le poursuivait encore et ne lui permettait pas de vivre.

[1] Act., 27.

Mais Paul, ayant secoué la vipère dans le feu, n'en souffrit aucun mal. Les insulaires, à qui les effets de ce mortel venin étaient connus, s'imaginaient que le malheureux allait enfler, tomber à terre et mourir. Mais après avoir attendu longtemps, voyant qu'il ne lui arrivait point de mal, ils passèrent d'une extrémité à l'autre, et dirent que c'était un dieu. Près de là étaient les terres du premier personnage de l'île, nommé Publius, qui reçut chez lui l'apôtre avec ses compagnons, et leur donna généreusement l'hospitalité pendant trois jours. Le père de Publius était retenu au lit par deux maladies très-dangereuses dans un vieillard, la fièvre et la dyssenterie. Paul alla le voir, et, s'étant mis en prières, il lui imposa les mains et le guérit. Après ce miracle, tous les malades de l'île recouraient à l'apôtre et recouvraient également la santé. Aussi lui furent-ils très-affectionnés; tant qu'il demeura parmi eux, ils lui rendaient de grands honneurs, et, à son départ, ils lui donnèrent tout ce qui lui était nécessaire.

Après un séjour de trois mois, on s'embarqua sur un vaisseau d'Alexandrie qui avait passé l'hiver dans l'île, et qui avait pour signe Castor et Pollux. Arrivés à Syracuse, ils y demeurèrent trois jours. De là, côtoyant les terres, ils vinrent à Reggio dans la Calabre; et le lendemain, le vent soufflant du midi, ils arrivèrent en deux jours à Pouzzoles, où se trouvèrent des chrétiens, qui supplièrent Paul et ses compagnons de rester une semaine chez eux; après quoi ils poursuivirent leur route du côté de Rome. Les Romains, qui en avaient été informés par ceux de Pouzzoles, éprouvaient un si grand désir de voir et d'embrasser l'apôtre, qu'ils ne purent s'empêcher d'aller à sa rencontre, les uns jusqu'au Marché d'Appius, les autres jusqu'aux Trois-Hôtelleries; c'est-à-dire, ceux-ci à plus de trente et les autres à plus de cinquante milles de Rome. Paul, en les voyant, fut si consolé, qu'il en fit à Dieu des actions de grâces et sentit son cœur se remplir d'une confiance nouvelle.

Le préfet du prétoire ou capitaine des gardes était alors Afranius Burrhus, collègue de Sénèque dans l'éducation de Néron et renommé pour ses talents militaires, sa probité et la sévérité de ses mœurs. C'est à lui que le centenier Jules remit ses prisonniers, entre autres Paul, que, durant tout le voyage, il avait traité avec beaucoup de considération et d'humanité. C'est sans doute à ses bons offices auprès de Burrhus, qu'on doit attribuer la permission qu'eut l'apôtre, à Rome, de demeurer où il voulait, hors des prisons publiques, sous la garde d'un soldat qui, suivant l'usage du temps, avait la main gauche attachée à une longue chaîne qui prenait à la main droite du captif.

Trois jours après son arrivée, ayant fait venir les premiers d'entre

les Juifs, Paul leur exposa comment, sans qu'il eût rien fait contre sa nation ni contre les coutumes des ancêtres, il avait été arrêté par les Juifs de Jérusalem et livré au pouvoir des Romains comme un criminel digne de mort; ceux-ci, après avoir examiné son affaire, avaient voulu le mettre en liberté, ne le trouvant coupable d'aucun crime capital; mais les Juifs s'y étant toujours opposés, il avait été contraint d'en appeler à César, sans vouloir néanmoins accuser sa nation. C'est pourquoi j'ai désiré vous voir et vous parler; car ce n'est que pour l'espérance d'Israël que je porte ces chaînes.

Les Juifs lui répondirent qu'ils n'avaient reçu contre lui aucune lettre de leurs frères de Judée, et que personne n'en était venu pour l'accuser. Mais nous voudrions bien apprendre de vous-même ce que vous pensez; car ce que nous savons de cette secte, c'est qu'on la contredit partout. Ayant donc fixé un jour avec lui pour une conférence plus longue, ils vinrent en grand nombre à sa demeure; et il leur exposa depuis le matin jusqu'au soir l'ensemble du véritable royaume de Dieu, la doctrine et les mystères de Jésus-Christ, confirmant tout ce qu'il disait par le témoignage de la loi de Moïse et les oracles des prophètes. Les uns crurent à sa parole, les autres non; et, partant, ils se mirent à disputer entre eux.

Paul leur dit alors: C'est avec grande raison que le Saint-Esprit, parlant à nos pères par le prophète Isaïe, a dit: Va vers ce peuple et dis-lui: Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point; vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez point. Car le cœur de ce peuple s'est appesanti, et leurs oreilles sont devenues sourdes, et ils ont bouché leurs yeux; de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, et que, s'étant convertis, je ne les guérisse. Sachez donc que ce salut de Dieu est envoyé aux gentils qui le recevront.

Quelque terribles que fussent ces paroles, rien ne fut capable de calmer les esprits superbes des Juifs, ni de faire cesser leurs disputes. Quant à Paul, il demeura deux ans dans une maison qu'il avait louée, et recevait tous ceux qui venaient vers lui, prêchant le royaume de Dieu, et enseignant ce qui regarde Notre-Seigneur Jésus-Christ avec toute liberté, et sans que personne l'en empêchât [1].

Ainsi que nous l'avons vu, les chrétiens de Philippes étaient les prémices de son apostolat en Europe et en Macédoine. Aussi semble-t-il qu'il n'y en eût point qui lui fussent et à qui il fût plus cher. Eux seuls avaient comme le privilége de pourvoir à ses besoins. Dès qu'ils le surent donc à Rome, ils lui envoyèrent Épaphrodite,

[1] *Act.*, 28.

leur apôtre, c'est-à-dire leur évêque, avec des secours abondants. Celui-ci, au nom des Philippiens, le servit avec un empressement si assidu dans ses chaînes, qu'il en prit une maladie mortelle; mais il plut à Dieu de l'en délivrer, non-seulement en récompense de sa charité, mais encore par compassion pour l'apôtre, afin qu'à ses autres afflictions ne se joignît pas encore celle de perdre un aussi cher et fidèle compagnon de ses travaux et de ses combats pour l'Évangile.

La nouvelle du danger d'Épaphrodite affligea vivement les Philippiens : Épaphrodite, à son tour, fut plus sensible à leur affliction qu'à sa propre maladie. Saint Paul donc, plus occupé de leur consolation réciproque que de la sienne propre, aussitôt qu'il le vit rétabli quelque peu, s'empressa de le renvoyer en Macédoine, avec une lettre aux saints de Philippes, principalement aux évêques et aux diacres; par ces évêques on entend communément les prêtres : Épaphrodite étant l'apôtre ou l'évêque proprement dit des Philippiens.

Cette épître ne respire que tendresse et charité : on n'y voit pas un reproche. Saint Paul leur mande qu'il a jugé non-seulement utile, mais nécessaire, de leur envoyer Épaphrodite, son frère, son coopérateur, son collègue et leur apôtre, qui l'avait fidèlement assisté dans ses besoins. Il le leur renvoyait principalement à cause de l'ardent désir qu'il lui avait observé de les revoir tous; il cite, en preuve de sa tendre affection pour eux, la douleur qu'il ressentit quand il sut qu'on leur avait appris sa maladie, qui, en effet, l'avait réduit à la mort. Mais Dieu a eu pitié de lui, non-seulement de lui, mais encore de moi, afin que je n'eusse pas affliction sur affliction; je me suis donc hâté de le renvoyer, pour que vous ayez la joie de le revoir et que moi-même je sois hors de peine [1].

Qu'elle est belle, qu'elle est aimable, cette amitié des saints! Chacun se réjouit ou s'afflige plus de la joie ou de l'affliction de ceux qu'il aime que de la sienne propre.

Paul apprend à ses chers Philippiens que sa captivité, bien loin de nuire aux progrès de l'Évangile, y servait au contraire. Les chaînes qu'il portait pour Jésus-Christ étaient connues dans tout le prétoire ou palais impérial et partout ailleurs. Il y avait des chrétiens jusque dans la cour de Néron. D'un autre côté, plusieurs, voyant que les chaînes et la prison de l'apôtre rehaussaient la gloire de l'Évangile, au lieu de l'obscurcir, avaient repris courage et prêchaient la divine parole avec plus de liberté et de confiance. Les uns le faisaient par un vrai zèle, par le motif de la charité et pour faire plaisir au saint prisonnier; d'autres, par un esprit de jalousie, croyant aug-

[1] Philipp., 2, 25-28.



menter par là le poids de ses fers, comme si ce lui était une peine de les voir à sa place dilatant et affermissant la foi dans la capitale du monde; mais il déclare que ce lui est une joie extrême de voir que Jésus-Christ est annoncé, n'importe par quel motif. En somme, il ne s'attriste ni ne se trouble de rien. Pourvu que Jésus-Christ soit glorifié dans mon corps, je ne m'inquiète ni de vivre ni de mourir. Et bien que la mort fût plus conforme à mon désir, parce que, me détachant des liens du corps, elle m'unirait intimement à Jésus-Christ, néanmoins je vois que ma vie est utile et nécessaire pour vous, pour votre avancement et votre consolation. C'est pourquoi j'ai la confiance et même la certitude, non-seulement de rester en vie, mais encore de recouvrer ma liberté et d'aller vous voir.

A cette pensée, il les exhorte avec effusion de cœur à se montrer de plus en plus dignes de l'Évangile. Si donc il y a quelque consolation en Jésus-Christ, s'il y a quelque douceur et quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque union dans la participation du même esprit, s'il y a dans vos cœurs quelque tendresse et quelque compassion pour moi, rendez ma joie parfaite, étant tous bien unis ensemble, n'ayant tous qu'un même amour, une même âme et les mêmes sentiments; ne faisant rien par un esprit de contention ou de vaine gloire, mais croyant, chacun par humilité, les autres au-dessus de soi; ayant égard, chacun non à ses propres intérêts, mais encore à ceux des autres. Soyez dans la même disposition et dans le même sentiment où a été Jésus-Christ, qui, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût une usurpation pour lui d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors. Il s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom; afin qu'au nom de Jésus tout fléchisse le genou, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les enfers; et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, en la gloire de Dieu le Père [1].

En attendant la consolation de voir ses bien-aimés de Philippes, l'apôtre a pris la résolution de leur envoyer au plus tôt Timothée, la personne auprès de lui la plus affectionnée à ce qui les regarde; bientôt il le suivra lui-même; mais en attendant, ce lui sera une grande consolation d'apprendre de leurs nouvelles par ce cher disciple;

[1] Philipp., 1 et 2.

aussi lui fera-t-il entreprendre ce voyage dès qu'il aura vu la tournure que prendront ses affaires. Jusqu'alors il lui rendait dans la prison tous les services qu'un fils bien affectionné pouvait rendre à son père [1].

Après les avoir prémunis contre la séduction des faux apôtres, ennemis de la croix de Jésus-Christ, lesquels, aussi bien en Macédoine qu'en Asie, ne cessaient d'inculquer aux fidèles la nécessité de se faire circoncire et d'observer les cérémonies judaïques, l'apôtre exhorte en particulier Évodie et Syntyque à la concorde et à la paix. Et parce qu'il avait fort à cœur de les voir bientôt et parfaitement réconciliés, il ajoute : Je vous supplie instamment, ô vous, fidèle compagnon de mes travaux, de vouloir bien les aider comme des personnes qui, dans la compagnie de Clément, ont travaillé beaucoup avec moi pour l'Évangile.

Dans la Grèce, où les hommes avaient difficilement accès auprès des femmes, il était nécessaire d'employer, pour les convertir, soit leurs maris, soit d'autres femmes chrétiennes, qui, pour cette raison, suivaient les apôtres, et prenaient part aux travaux et aux succès de leurs missions. De ce nombre étaient probablement Évodie et Syntyque ; comme il s'était élevé entre elles quelque différend, non-seulement l'apôtre les engage à se réconcilier ensemble, il prie encore Épaphrodite, leur évêque, à qui la parole s'adresse, d'y employer sa sollicitude pastorale, ses prières, son autorité et son zèle.

Quant à ce Clément dont il est ici question, et que l'on croit communément être celui qui, après Lin, succéda au prince des apôtres dans le siége de Rome, nous en parlerons ailleurs. Ce qu'il y a de bien remarquable encore dans cette lettre, c'est ce salut que l'apôtre adresse aux Philippiens : Tous les saints vous saluent, mais principalement ceux de la maison de César [2].

Ce César était Néron, qui alors tenait l'empire. Ainsi donc, dans la même cour où Sénèque, avec toute sa philosophie, avec toute son éloquence, avec toutes ses richesses, avec tout son crédit, ne sut faire de Néron qn'un monstre dont il ne rougit point de justifier le plus exécrable forfait, le parricide ; dans cette même cour, Paul Juif, Paul prisonnier, Paul dans les chaînes, fait croire Jésus-Christ et sa religion ; persuade la continence, la modestie, la tempérance, la miséricorde, la charité, le mépris des plaisirs, des honneurs, des richesses ; en un mot, dans cette même cour, Paul forme des saints ! Telle est la distance du philosophe à l'apôtre.

Une des plus célèbres conversions que ce dernier fit au temps de

[1] Philipp., 2, 19. — [2] *Ibid.*, 4, 22.

sa première captivité à Rome, fut celle d'Onésime, esclave de Philémon. Il avait volé son maître, et, pour éviter les châtiments qu'il méritait, s'était enfui dans la capitale du monde, lorsqu'il fut amené par la divine providence aux pieds du saint prisonnier. Philémon était un chrétien distingué de Colosse, ville célèbre de Phrygie. Saint Paul l'aimait avec tendresse et avait beaucoup de confiance en son amitié. Ayant donc converti et régénéré Onésime dans ses liens, il ne voulut point le garder auprès de sa personne, mais le lui renvoya avec une lettre où il l'engage et le prie avec les expressions les plus tendres et les plus efficaces de le recevoir, non plus comme un esclave, mais comme un frère; de lui pardonner ses fautes et lui remettre son larcin.

« Moi Paul, déjà vieux, en outre prisonnier de Jésus-Christ, pouvant vous commander par l'autorité que j'ai sur vous, toutefois je vous supplie pour mon fils que j'ai engendré dans les chaînes, pour Onésime; lui qui vous a été autrefois inutile, mais qui est devenu utile et à vous et à moi, je vous l'ai renvoyé; de votre côté, veuillez le recevoir comme mon propre cœur. J'avais pensé le retenir auprès de moi, afin qu'il me rendît quelque service à votre place, dans les chaînes que je porte pour l'Évangile. Mais je n'ai rien voulu faire sans votre avis, afin que le bien que je vous propose n'ait rien de forcé, mais soit volontaire. Car peut-être n'a-t-il été séparé de vous pour un moment, qu'afin que vous le recouvrassiez pour l'éternité, non plus comme un esclave, mais au lieu d'un esclave un frère bien-aimé, particulièrement pour moi, et, à plus forte raison, pour vous et selon la chair et selon le Seigneur. Si donc vous me regardez comme étroitement uni à vous, recevez-le comme moi-même. Que s'il vous a fait quelque tort, ou s'il vous est redevable de quelque chose, mettez cela sur mon compte. C'est moi, Paul, qui vous l'écris de ma main; c'est moi qui vous le rendrai, pour ne pas dire que vous vous devez vous-même à moi. Oui, mon frère, que je reçoive de vous cette joie dans le Seigneur! Donnez à mon cœur ce soulagement dans le Seigneur! Je vous écris, persuadé de votre obéissance, sachant bien que vous ferez encore plus que je ne dis. » Il le prie en même temps de lui préparer un logement dans sa maison, étant comme assuré que, bientôt délivré, par le secours de leurs prières, de sa prison de Rome, il retournerait en Asie.

Bien que dans le corps de sa lettre il parle à Philémon seul, néanmoins, dans l'inscription, elle est encore adressée à sa femme Appia, que l'apôtre appelle sa très-chère sœur; à Archippe, qu'il nomme son collègue et son compagnon dans les travaux de l'Évangile; et à l'église, c'est-à-dire à tous les fidèles qui avaient coutume de s'assembler dans la maison de Philémon et d'Appia. Suivent enfin les

saluts d'Épaphras, qui, comme Paul, était prisonnier à Rome pour Jésus-Christ; de Marc, d'Aristarque, de Démas et de Luc, que l'on croit communément être l'évangéliste. L'apôtre les appelle tous ses coopérateurs, c'est-à-dire compagnons de ses travaux en la conversion du monde[1].

Onésime étant retourné à son maître avec cette épître, en fut accueilli avec toute la bonté, la douceur et la charité que désirait saint Paul. Et comme il lui avait fait entendre que l'assistance de ce serviteur lui serait d'un grand soulagement dans sa prison, il ne tarda pas de le lui renvoyer à Rome, d'où, l'année suivante, l'apôtre le dépêcha de nouveau à Colosse avec Tychique. Ce dernier était d'Asie et avait accompagné l'apôtre dans son voyage d'Achaïe à Jérusalem. Étant venu le trouver à Rome, il paraît avoir eu une place distinguée dans sa confiance et parmi ses coopérateurs dans le ministère apostolique : aussi l'appelle-t-il jusqu'à deux fois, dans ses lettres, son bien-aimé frère et fidèle ministre dans le Seigneur.

Le motif qu'eut saint Paul d'écrire aux Colossiens fut de les prémunir contre la séduction de certains hérétiques, qui, sortis du judaïsme et imbus de la philosophie platonicienne, cherchaient à persuader aux gentils convertis à la foi l'observance des cérémonies judaïques, et leur enseignaient un culte faux et superstitieux des anges : comme si eux seuls, et non pas Jésus-Christ, fussent nos médiateurs auprès de Dieu.

La croyance commune des Juifs, des gentils et des chrétiens, c'est que, sous le Dieu suprême, créateur du ciel et de la terre, et souverain Seigneur de toutes choses, il y a une multitude innombrable d'êtres intermédiaires, les uns bons, les autres méchants, communément appelés anges, génies ou démons, que l'on trouvera quelquefois appelés *dieux* dans nos Écritures mêmes, dit Origène[2], parce qu'ils ont en eux quelque chose de divin. Suivant la même croyance universelle, c'est par eux que le Dieu souverain gouverne le monde physique, le soleil, la lune, les étoiles, la terre et tout ce qu'elle renferme. Toutes les choses corporelles sont régies par les anges, dit saint Thomas[3]. A ces vérités, Platon avait mêlé une erreur qu'il paraît avoir puisée en Égypte : c'est que le Dieu suprême, après avoir créé les dieux inférieurs, leur abandonna la création de l'homme. Les premiers hérétiques abusèrent de tout cela pour introduire des opinions plus ou moins singulières, mais qui presque toutes représentaient Jésus-Christ comme inférieur à ces êtres surhumains, ou du moins comme l'un d'entre eux.

[1] Philem. — [2] Orig., *Cont. Cels.*, l. 5, n. 4. — [3] S. Thom., 1, p. 9, 10, a. 1.

Voilà pourquoi saint Paul, dans presque toutes ses épîtres, mais principalement dans celle aux Colossiens, rappelle que Jésus-Christ est l'image substantielle du Dieu invisible, qu'il est né avant toutes les créatures. C'est par lui et pour lui que tout a été créé au ciel et sur la terre, les choses visibles comme les invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances. Il est avant tout, et toutes choses se concentrent et subsistent en lui. Il est le chef du corps de l'Église, le premier-né d'entre les morts; afin qu'il soit le premier en tout : parce qu'il a plu au Père de mettre en lui la plénitude de toutes choses, et de tout réconcilier par lui avec soi-même, purifiant par le sang qu'il a répandu sur la croix et ce qui est sur la terre et ce qui est dans les cieux. C'est en lui que sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science. La plénitude de la divinité habite en lui corporellement. C'est en lui que nous avons notre perfection, lui qui est le chef de toute principauté et de toute puissance; lui qui a effacé par son sang sur la croix la loi rituelle de Moïse, comme une cédule de condamnation, et qui, ayant désarmé les principautés et les puissances ennemies, les a menées hautement en triomphe, à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne. La loi n'était que l'ombre de l'avenir; Jésus-Christ en est le corps et la réalité. Là il n'y a plus ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni Barbare ni Scythe, ni esclave ni libre; mais Jésus-Christ est tout en tous. Prenez donc garde que personne ne vous séduise par la philosophie et par des raisonnements vains et trompeurs, selon la tradition des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Jésus-Christ. Affermissez-vous, au contraire, de plus en plus dans la parole très-véritable de l'Évangile, qui est venu jusqu'à vous, qui est répandu dans tout le monde, et prêché à toutes les créatures qui sont sous le ciel.

De cette doctrine admirable sur Jésus-Christ, l'apôtre tire la morale la plus parfaite. Jésus-Christ étant tout en tous, revêtez-vous donc, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, revêtez-vous de tendresse et d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui, et vous entre-pardonnant comme le Seigneur vous a pardonné. Mais surtout revêtez-vous de la charité qui est le lien de la perfection. Et faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ, à laquelle vous avez été appelés, comme ne faisant tous qu'un corps. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges du Seigneur. Quoi que vous fassiez, ou en par-

lant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père. Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il est convenable, en ce qui est selon le Seigneur. Maris, aimez vos femmes, et ne les traitez point avec aigreur et rudesse. Enfants, obéissez en tout à vos pères et mères; car cela est agréable au Seigneur. Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement. Serviteurs, obéissez en tout à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et crainte de Dieu. Faites de bon cœur tout ce que vous faites, comme le faisant pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage du ciel pour récompense; car c'est le Seigneur Jésus-Christ que vous servez. Mais celui qui agit injustement, recevra la peine due à son injustice; car Dieu n'a point égard à la condition des personnes. Vous, maîtres, rendez à vos serviteurs ce que demandent la justice et l'égalité, sachant que vous avez, aussi bien qu'eux, un maître dans le ciel.

Priez aussi pour moi, dit-il, afin que Dieu nous ouvre une entrée pour prêcher sa parole et pour annoncer le mystère de Jésus-Christ, pour lequel je suis dans les liens, et que je le découvre aux hommes de la manière que je dois le découvrir. Quant à ce qui me regarde, vous apprendrez tout de Tychique, mon frère bien-aimé, fidèle ministre du Seigneur, qu'il sert avec moi. Et je vous l'ai envoyé exprès, afin qu'il apprenne l'état où vous êtes et qu'il console vos cœurs. J'envoie aussi Onésime, mon très-cher et fidèle frère, qui est d'entre vous. Ils vous apprendront tout ce qui se passe ici. Aristarque, qui est prisonnier avec moi, vous salue; et Marc, cousin de Barnabé, sur le sujet duquel on vous a écrit, s'il va chez vous, recevez-le bien; joignez-y Jésus, surnommé Juste. Ces trois sont du nombre des circoncis, et les seuls qui travaillent maintenant avec moi pour avancer le royaume de Dieu : ils ont été ma consolation. Épaphras, qui est d'entre vous, vous salue aussi : c'est un serviteur de Jésus-Christ, qui combat sans cesse pour vous dans ses prières, afin que vous demeuriez fermes et parfaits, et que vous accomplissiez pleinement tout ce que Dieu demande de vous. Car je puis bien lui rendre ce témoignage, qu'il a un grand zèle pour vous et pour ceux de Laodicée et d'Hiérapolis. Luc, le médecin, qui m'est très-cher, vous salue, ainsi que Démas. Saluez de ma part nos frères de Laodicée, et Nymphas, et l'église qui est en sa maison. Et lorsque cette lettre aura été lue parmi vous, ayez soin qu'elle soit lue aussi dans l'église de Laodicée, et qu'on vous lise de même celle des Laodicéens. Dites de

ma part à Archippe : Considérez bien le ministère que vous avez reçu du Seigneur, afin d'en remplir tous les devoirs. Moi, Paul, j'écris de ma main cette salutation. Souvenez-vous de mes liens. La grâce soit avec vous! Amen[1].

Lorsque Paul écrivit la lettre à Philémon, Épaphras était prisonnier avec lui; ici c'est Aristarque : ce qui montre bien que les deux lettres ne furent pas écrites en même temps. Ce qui le fait voir encore, c'est que dans la première il parle d'Archippe avec éloge, et que dans la seconde il lui adresse une réprimande. Archippe paraît avoir été l'évêque de Colosse, ou du moins un des principaux prêtres. Pour ce qui est d'Épaphras, saint Paul le représente comme l'apôtre de Colosse, de Laodicée et d'Hiérapolis. Ce fut lui principalement qui le pressa d'écrire à ces églises, quoiqu'il n'y eût pas prêché et qu'elles ne connussent pas son visage.

Mais quelle était cette lettre des Laodicéens, qui devait être lue dans l'église de Colosse? On ne le sait pas. Il y en a qui pensent que c'était l'épître aux Éphésiens, comme étant circulaire à toutes les églises d'Asie : de sorte que, dans les divers exemplaires, elle portait en titre les noms des villes diverses auxquelles elle était adressée, et qu'elle a pu également s'appeler l'épître aux Éphésiens, aux Laodicéens, etc., suivant qu'elle portait dans l'inscription le nom d'une ville ou d'une autre. Et comme Laodicée était plus près de Colosse qu'Éphèse, l'apôtre, en écrivant aux Colossiens, l'appelle plutôt la lettre des Laodicéens que des Éphésiens, parce qu'elle devait venir à Colosse, non pas d'Éphèse, mais de Laodicée. Tout cela peut être. Il est du moins probable que l'apôtre écrivit aux Éphésiens au commencement de sa première captivité à Rome. Si c'eût été dans la seconde, il eût parlé de sa mort prochaine, comme il fait dans sa deuxième épître à Timothée. Si c'eût été à la fin de la première, il eût joint à son nom celui de Timothée, et parlé de sa prochaine délivrance, comme il fait dans ses épîtres aux Philippiens et à Philémon. Il est donc à croire qu'il l'écrivit avant que Timothée fût venu le rejoindre et avant qu'il sût comment se terminerait sa première captivité. L'on conçoit aussi pourquoi il désirait tant que cette épître fût lue à Colosse : c'est qu'elle traite le même sujet que l'épître aux Colossiens, la grandeur de Jésus-Christ, et qu'elle le traite avec plus d'élévation encore.

« Béni soit Dieu, s'écrie-t-il, béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a bénis dans le Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel! C'est en lui qu'il nous a

[1] *Coloss.*

élus avant la création du monde pour être saints et sans tache devant ses yeux ; c'est en lui et par lui qu'il nous a adoptés pour ses enfants; c'est par son sang que nous avons la rédemption et la rémission des péchés; c'est par lui que le Père nous fait connaître le mystère de sa bienveillance ineffable, savoir, que dans la plénitude des temps, il réunirait tout en Jésus-Christ, tant ce qui est dans le ciel que ce qui est sur la terre. Ce qu'il a déjà commencé d'accomplir, en le ressuscitant d'entre les morts, et le faisant asseoir à sa droite dans le ciel, au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances, de toutes les vertus, de toutes les dominations, et de tous les noms de dignité qui peuvent être non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans celui qui est à venir. Car il a mis toutes choses sous ses pieds, et il l'a donné pour chef sur toutes choses à l'Église, qui est son corps, et la plénitude de celui qui sera finalement toutes choses en toutes choses. C'est lui qui est notre paix ; c'est lui qui, des deux peuples, le Juif et le gentil, n'en a fait qu'un; c'est lui qui a détruit en sa chair le mur de séparation, cette inimitié qui les divisait, et qui, par sa doctrine, a aboli la loi de Moïse chargée de tant de préceptes, afin de former en lui-même un seul homme nouveau de ces deux peuples, en mettant la paix entre eux ; et afin que, tous deux étant réunis en un seul corps, il les réconciliât avec Dieu, par sa croix, y ayant détruit en lui-même leur inimitié. Et ainsi, étant venu, il a annoncé la paix, tant à vous qui étiez loin, qu'à ceux qui étaient proches. Car c'est par lui que nous avons accès les uns et les autres auprès du Père dans un même esprit. Vous n'êtes donc plus des étrangers hors de leur pays et de leur maison ; mais vous êtes concitoyens des saints, citoyens de la même cité que les saints, et vous appartenez à la maison de Dieu : puisque vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, et unis en Jésus-Christ, qui est la principale pierre de l'angle, sur lequel tout l'édifice étant posé, s'élève et s'accroît dans ses proportions et sa symétrie, pour être un temple consacré au Seigneur; et vous-mêmes aussi, vous entrez dans la structure de cet édifice, pour devenir la maison de Dieu, par le Saint-Esprit.

« Je vous conjure donc, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous êtes appelés, pratiquant en toute chose l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité, en travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Vous n'êtes tous qu'un corps, qu'un esprit, comme vous n'avez tous été appelés qu'à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême. Il n'y a qu'un Dieu,

Père de tous, qui est au-dessus de tous et qui réside en nous tous. Car la grâce a été donnée à chacun de nous, selon la mesure du don de Jésus-Christ. C'est lui qui a donné à son Église quelques-uns pour être apôtres, d'autres pour être prophètes, d'autres pour être prédicateurs de l'Évangile et d'autres pour être pasteurs et docteurs; afin que les uns et les autres travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous; afin que nous ne soyons pas comme des enfants, comme des personnes flottantes qui se laissent emporter à tout vent de doctrine, par la tromperie des hommes et par l'adresse qu'ils ont à engager artificieusement dans l'erreur; mais que, pratiquant la vérité dans la charité, nous croissions en toute chose dans Jésus-Christ, qui est notre chef et notre tête, de qui tout le corps, dont les parties sont jointes et unies ensemble avec une si juste proportion, reçoit par tous les vaisseaux et toutes les liaisons qui portent l'esprit et la vie, l'accroissement qu'il lui communique par une influence proportionnée à chacun des membres, afin qu'il se forme ainsi et qu'il s'édifie par la charité. »

Paul tira de là les mêmes instructions morales que dans l'épître aux Colossiens, mais en y mêlant des considérations toujours plus élevées. « Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur; parce que le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Église, qui est son corps, et dont il est aussi le Sauveur. Comme donc l'Église est soumise au Christ, ainsi les femmes doivent être soumises à leurs maris en tout. Et vous, maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau, par la parole de vie; pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible. Ainsi les maris doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps; en effet, celui qui aime sa femme s'aime lui-même ; car nul ne hait sa propre chair ; mais il la nourrit et l'entretient, comme le Christ a fait à l'égard de l'Église, parce que nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme ; et ils deviendront tous deux une seule chair. Ce sacrement ou mystère est grand, je dis en Jésus-Christ et dans l'Église. Vous, enfants, obéissez à vos pères et mères, en vue du Seigneur ; car cela est juste. Honorez votre père et votre mère ; c'est le

premier des commandements auquel Dieu ait promis une récompense, afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps sur la terre. Et vous, pères, n'irritez pas vos enfants; mais ayez soin de les bien élever, en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur. Vous, serviteurs, obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte et avec respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ. Ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes; mais comme étant serviteurs de Jésus-Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu. Servez-les avec affection, comme servant le Seigneur et non les hommes; sachant que chacun recevra du Seigneur la récompense du bien qu'il aura fait, qu'il soit esclave ou libre. Et vous, maîtres, témoignez de même de l'affection à vos serviteurs, ne les traitant point avec rudesse et avec menaces, sachant que vous avez, les uns et les autres, dans le ciel, un maître commun qui n'aura point égard à la condition des personnes.

« Enfin, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin de pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du diable. Car nous avons à combattre, non pas contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes séculiers de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez résister au jour mauvais et demeurer fermes. Que la vérité soit donc la ceinture de vos reins; que la justice soit votre cuirasse; que vos pieds aient pour chaussure la préparation à suivre l'Évangile de paix. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, afin de pouvoir repousser tous les traits enflammés du malin esprit. Prenez encore le casque du salut et l'épée spirituelle qui est la parole de Dieu; vous employant avec une vigilance et une persévérance continuelle à prier pour tous les saints, et pour moi aussi, afin que Dieu, m'ouvrant la bouche, me donne des paroles pour annoncer librement le mystère de l'Évangile [1]. »

Cette lettre fut portée aux Éphésiens par Tychique, le même qui, plus tard, porta celle aux Colossiens.

Paul, après deux ans de prison à Césarée et deux ans à Rome, recouvra enfin la liberté. Il était sorti de Rome, mais non pas de l'Italie; Timothée, qu'il avait envoyé à Philippes, y avait été mis en prison, mais venait d'être relâché; Paul l'attendait pour faire avec lui le voyage de Jérusalem, lorsqu'il écrivit sa lettre aux Hébreux, c'est-

[1] Ephes.

à-dire aux fidèles convertis du judaïsme. Il achève dans cette lettre le sujet qu'il avait déjà traité dans celles[1] aux Éphésiens et aux Colossiens. Il s'y propose deux fins. La première, de confirmer les Hébreux dans la foi, et de les détacher entièrement des observances légales : à cet effet, il leur fait connaître la grandeur de Jésus-Christ, l'excellence de son sacerdoce, la vertu de son sacrifice, le changement de la loi par l'avénement du Pontife éternel. La seconde, de les consoler dans les persécutions qu'ils souffraient pour la foi : dans cet esprit, il leur propose l'exemple de tous les anciens fidèles, l'exemple de Jésus-Christ, et il les encourage par la vue de la récompense éternelle.

Après Dieu, ce qu'il y a de plus grand dans la loi ancienne, ce sont les prophètes, les patriarches, Moïse, Aaron, les anges. Paul élève Jésus-Christ au-dessus de tout cela. Au-dessus des prophètes : ceux-ci n'ont été que des hommes et serviteurs de Dieu ; Jésus-Christ est Dieu et Fils de Dieu. Au-dessus des patriarches : ceux-ci ont été les pères de la nation juive, et les héritiers d'une certaine portion de terre ; Jésus-Christ est le créateur du monde, et l'héritier de tous les biens de Dieu. Au-dessus de Moïse : celui-ci a gouverné le peuple juif, et, par sa communication avec Dieu, est devenu éclatant de gloire ; Jésus-Christ est l'éclat de la gloire du Père éternel, le caractère de sa substance, l'empreinte de sa personne, le créateur, le gouverneur et le conservateur de l'univers. Au-dessus d'Aaron : celui-ci a expié les péchés des Juifs dans le sang des animaux ; Jésus-Christ a expié, les péchés de tout le monde en son propre sang ; Aaron, une fois l'année seulement, entrait dans le saint des saints ; Jésus-Christ, étant monté au ciel, y est pour toujours à la droite de la Majesté. Au-dessus des anges, qu'il surpasse par son origine : il est le Fils de Dieu, ce qui ne convient à aucun ange ; qu'il surpasse en honneur, puisqu'ils sont ses adorateurs ; qu'il surpasse en emploi : ils sont serviteurs, et Jésus-Christ est roi. Il les surpasse en puissance : il a créé le ciel et la terre, il les renouvellera, ce que les anges ne peuvent. Enfin il les surpasse en gloire ; il est assis à la droite de Dieu, son Père, comme son égal ; les anges sont envoyés de tous côtés au service des hommes.

« En effet, s'écrie l'apôtre, à qui des anges Dieu a-t-il jamais dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; et ailleurs[1] : Je serai son Père, et il sera mon Fils ? et lorsqu'il introduit de nouveau son premier-né dans le monde : Que tous les anges de Dieu l'adorent ? Touchant les anges, il dit : Dieu se sert des esprits pour en faire ses anges ou messagers, et des flammes ardentes pour en faire ses *ministres*. Mais il dit du Fils : Ton trône, ô Dieu ! dure au siècle des

siècles ; le sceptre de l'équité est le sceptre de ton empire. Parce que tu as aimé la justice et que tu as haï l'iniquité ; c'est pour cela, ô Dieu ! que ton Dieu t'a oint de l'huile de l'allégresse par-dessus tous ceux qui participent à ta gloire. Et ailleurs : C'est toi, Seigneur, qui dès le commencement as créé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils périront, mais toi, tu demeureras ; ils vieilliront tous comme un vêtement ; et tu les changeras comme un manteau, et ils seront changés ; mais pour toi, tu es toujours le même, et tes années ne déclineront point. Enfin, qui est l'ange auquel il ait dit jamais : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit tes ennemis à te servir de marchepied ? Les anges ne sont-ils pas tous des esprits servants, qui sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut ? Si donc la loi qui a été annoncée par les anges est demeurée ferme, et si toute transgression en a été sévèrement punie ; avec quel soin ne devons-nous pas observer, et combien ne serions-nous pas coupables de négliger l'Évangile du salut véritable, qui, ayant été annoncé premièrement par le Seigneur même, a été confirmé parmi nous par ceux qui l'ont entendu, auxquels Dieu même a rendu témoignage par les miracles, par les prodiges, par les différents effets de sa puissance, et par la distribution des grâces du Saint-Esprit, qu'il a partagé comme il lui a plu ! »

Ce dont les Juifs se glorifiaient le plus était le sacerdoce d'Aaron. Aussi l'apôtre s'attache-t-il, en plusieurs chapitres, à leur faire voir combien le sacerdoce de Jésus-Christ, qui devait le remplacer, était plus grand. « Vous donc, nos saints frères, qui avez part à la vocation céleste, considérez Jésus, l'apôtre et le pontife de la religion que nous professons. Il est grand par-dessus tout, il a pénétré les cieux, il est le Fils de Dieu ; cependant il sait compatir à nos faiblesses ; car il les a éprouvées toutes, hormis le péché. Il ne s'est point élevé de lui-même à la dignité de grand prêtre ; mais il l'a reçue de celui qui lui a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; comme il lui a dit dans un autre endroit : Tu es le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. Sur quoi il y aurait de grandes choses à dire. Melchisédech signifie roi de justice ; il est roi de Salem ou roi de paix : sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement ni fin de sa vie, mais assimilé au Fils de Dieu, il demeure prêtre à jamais. Considérez combien il est grand, puisque Abraham, et, en lui, toute sa postérité, Lévi et Aaron, lui paye la dîme et en reçoit la bénédiction. Si la consommation des choses devait s'accomplir par le sacerdoce lévitique, sous lequel le peuple reçut la loi, qu'était-il besoin qu'il s'élevât un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et non

pas selon l'ordre d'Aaron? Car le sacerdoce changé, il faut nécessairement que la loi soit changée aussi. Or, suivant l'Écriture, il doit s'élever un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech. La première loi est donc abolie, à cause de sa faiblesse et de son inutilité, n'ayant rien conduit à la perfection; et une meilleure espérance y a été substituée, par laquelle nous nous approchons de Dieu.

« Ce sacerdoce est d'autant plus au-dessus de l'autre qu'il a été établi avec serment, selon cette parole : L'Éternel a juré, et il ne se repentira point : Tu es le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. Le Christ, ce pontife des biens futurs, étant venu dans le monde, est entré dans le sanctuaire du ciel, par un tabernacle plus grand et plus excellent que celui de Moïse, par son propre corps, qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par la voie commune et ordinaire; et il y est entré, non avec le sang des boucs et des veaux, comme Aaron, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle, et il y est entré, afin de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu, et d'abolir le péché, en s'offrant lui-même pour victime. Car il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés. C'est pourquoi le Fils de Dieu, entrant dans le monde, dit : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez point agréé les holocaustes ni les sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici; je viens comme il est écrit de moi à la tête du livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté. Et c'est cette volonté de Dieu qui nous a sanctifiés, par l'oblation du corps de Jésus-Christ. »

C'est ainsi que l'apôtre fait voir que ce qui choquait le plus les Juifs incrédules, le scandale de la croix, est, au contraire, notre gloire et notre salut, le sacrifice prédit par les prophètes, le sacrifice divin du pontife éternel pour la rédemption du monde. Ce qui éloignait les uns était précisément ce qui devait attacher inviolablement les autres. « C'est pourquoi, mes frères, conclut saint Paul, puisque nous avons la liberté d'entrer avec confiance dans le sanctuaire du ciel par le sang de Jésus, en suivant cette voie nouvelle et vivante qu'il nous a tracée par l'ouverture du voile de sa chair ou son côté percé, et que nous avons un grand prêtre établi sur la maison de Dieu, approchons-nous de lui avec un cœur vraiment sincère et avec une pleine foi; demeurons fermes et inébranlables dans la profession de notre espérance; car il est fidèle, celui qui nous a promis. Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. En attendant, le juste vit de la foi. »

Ce que l'apôtre prouve par l'exemple de tous les anciens justes,

à commencer par Abel, Hénoc, Noé, Abraham, jusqu'aux juges et aux prophètes, « qui, par la foi, ont conquis les royaumes; ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu; ont reçu l'effet des promesses, ont fermé la gueule aux lions, ont arrêté la violence du feu; ont évité le tranchant des épées; ont été guéris de leurs maladies; ont été remplis de force et de courage dans les combats; ont mis en fuite les armées des étrangers, et ont rendu aux femmes leurs enfants, les ayant ressuscités après leur mort. Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés, ils ont été sciés; ils sont morts par le tranchant du glaive; ils étaient vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés; eux, dont le monde n'était pas digne, ils ont passé leur vie errants dans les déserts et les montagnes, dans les antres et dans les cavernes de la terre.

« Cependant toutes ces personnes à qui l'Écriture rend un témoignage si avantageux à cause de leur foi, n'ont point reçu la récompense promise; Dieu ayant voulu, par une faveur particulière qu'il nous a faite, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur. Puis donc que nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, dégageons-nous aussi de tout ce qui nous appesantit, et des liens du péché qui nous serrent si étroitement; et courons, par la patience, dans cette carrière qui nous est ouverte, jetant les yeux sur l'auteur et le consommateur de notre foi, sur Jésus, qui, après avoir souffert la croix, est maintenant assis à la droite de Dieu. Car vous ne vous êtes pas approchés comme ceux qui reçurent la loi ancienne, d'une montagne sensible et terrestre, d'un feu brûlant, d'un nuage obscur et ténébreux, des tempêtes et des éclairs, du son d'une trompette, et du bruit d'une voix formidable. Mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'innombrables myriades d'anges, de l'assemblée et de l'Église des premiers-nés qui sont écrits dans le ciel, de Dieu qui est le juge de tous, des esprits des justes qui sont dans la gloire, de Jésus qui est le médiateur de la nouvelle alliance, et de ce sang dont on a fait l'aspersion, qui parle plus avantageusement que celui d'Abel.

« C'est lui dont la voix alors ébranla la terre, et qui cependant fait, pour le temps où nous sommes, une nouvelle promesse, disant : J'ébranlerai encore une fois non-seulement la terre, mais aussi le ciel. Or, en disant : Encore une fois, il déclare qu'il fera cesser les choses muables, comme étant faites pour un temps, afin qu'il ne de-

meure que celles qui sont pour toujours. C'est pourquoi, commençant déjà à posséder ce royaume qui n'est sujet à aucun changement, conservons la grâce par laquelle nous puissions rendre à Dieu un culte qui lui soit agréable, étant accompagné de pudeur et de piété.

L'apôtre ajoute que dans ce culte, que dans cette Église où nous ne faisons qu'un avec les anciens justes et avec les anges, il y a un sacrifice auquel les fidèles participent par la manducation. « Nous avons un autel, dit-il (littéralement, en grec[1], un lieu où l'on immole la victime), dont n'ont pas pouvoir de manger les ministres qui servent encore dans le tabernacle. » On voit qu'il parle de l'adorable sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, auquel nous participons par la communion, et qu'il appelle ailleurs la table du Seigneur.

« Obéissez à vos conducteurs, dit-il à la fin, et soyez soumis à leur autorité; car ce sont eux qui veillent pour le bien de vos âmes, comme devant en rendre compte ; afin qu'ils s'acquittent de ce devoir avec joie, et non en gémissant : ce qui ne vous serait pas avantageux. Priez pour nous, afin que Dieu me rende plus tôt à vous. Que le Dieu de paix, qui a ressuscité d'entre les morts Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, par le sang du testament éternel, est devenu le grand pasteur des brebis, vous rende disposés à toute bonne œuvre, afin que vous fassiez sa volonté, lui-même faisant en vous ce qui lui est agréable par Jésus-Christ, auquel soit gloire dans les siècles des siècles. Amen ! Je vous supplie, mes frères, d'agréer ce que je vous ai écrit pour vous consoler et vous exhorter, ne vous ayant écrit qu'en peu de mots. Sachez que notre frère Timothée est en liberté : et s'il vient bientôt, j'irai vous voir avec lui. Saluez tous ceux qui vous conduisent, ainsi que tous les saints. Nos frères d'Italie vous saluent. Que la grâce soit avec vous tous ! Amen[2]. »

Saint Paul ne met pas son nom dans cette épître, il n'y prend pas la qualité d'apôtre, il n'y dit mot de la vocation des gentils. C'est pour ménager la susceptibilité des Juifs, à la plupart desquels son nom seul était odieux, et qui s'irritaient de voir les gentils entrer à leur place dans l'Église. Il fait plus : pour leur plaire, il leur montre Jésus-Christ même comme leur apôtre ; et s'il leur annonce l'abolition de la loi et du sacerdoce lévitique où ils mettaient toute leur gloire, ce n'est qu'en leur faisant voir quelque chose d'infiniment plus glorieux encore, dans la loi et le sacerdoce éternel de l'un d'entre eux, le Christ, Fils de David et Fils de Dieu. On le voit : il se fait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

[1] Hebr., 13, 10, θυσιαστήριον. — [2] Hebr., 13, 14.

Entre les devoirs de piété qu'il leur recommande, il y a celui-ci : « Souvenez-vous de vos conducteurs, qui vous ont prêché la parole de Dieu ; et, considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi [1]. » On pense qu'il fait allusion au martyre de saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, qui fut mis à mort vers ce temps avec plusieurs autres.

Ce saint Jacques est appelé encore le frère du Seigneur. Il était fils d'Alphée et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Voici le portrait qu'Eusèbe et saint Jérôme font de sa sainteté, d'après Hégésippe. Il vécut toujours dans la virginité. Il était nazaréen, c'est-à-dire consacré au Seigneur ; et, en cette qualité, il ne but jamais de vin, ni de toute liqueur capable d'enivrer, et ne coupa jamais ses cheveux. Il s'interdit l'usage du bain et des parfums, et ne mangeait rien qui eût eu vie, excepté l'agneau pascal, qui était de précepte. Il ne portait point de sandales, et n'avait d'autre vêtement qu'un manteau et une tunique de lin. Il se prosternait si souvent ponr prier, que ses genoux et son front étaient devenus aussi durs que la peau d'un chameau. Une sainteté aussi éminente lui mérita, de la part des Juifs, le surnom de Juste [2].

Hégésippe ajoute qu'il avait le privilége d'entrer, lorsqu'il le voulait, dans cette partie du temple dont la loi ne permettait l'entrée qu'aux seuls prêtres ; et cela, parce qu'il était vêtu de lin et non pas de laine. Circonstance difficile à comprendre et qui a répandu beaucoup de doute sur l'autorité d'Hégésippe parmi les savants. Car si saint Jacques était de race sacerdotale, il n'avait pas besoin de privilége pour entrer dans le parvis des prêtres : que s'il n'en était pas, comment se persuader que les grands prêtres des Juifs lui eussent accordé ce privilége inouï, par la raison qu'il était vêtu de lin ?

Quant à son martyre, voici comme le rapporte l'historien Josèphe. Festus étant mort, Néron donna le gouvernement de la Judée à Albinus, et le roi Agrippa ôta la grande sacrificature à Joseph pour la donner à Ananus fils d'Ananus. (Ananus le père est cet Anne devant lequel fut mené d'abord Jésus-Christ.) Le nouveau pontife était un homme audacieux et entreprenant, et, de plus, de la secte des saducéens qui, dans les procès et les jugements, était, plus que toute autre, implacable et sévère. Trouvant l'occasion favorable, par la mort de Festus et l'absence d'Albinus, qui était encore en route, il assembla le conseil des Juges, amena devant eux Jacques, frère de Jésus, surnommé Christ, et quelques autres ; les accusa d'avoir contrevenu à la loi, et les fit condamner à être lapidés. Cette action dé-

[1] Hebr., 13, 7. — [2] Euseb., l. 2, c. 23.

plut extrêmement à tous ceux des habitants de Jérusalem qui avaient de la piété et un véritable amour pour l'observation de nos lois[1]. Telles sont les paroles de Josèphe, qui ajoute que, sur les plaintes de ces hommes de bien, Ananus fut menacé des derniers châtiments par Albinus, et déposé par Agrippa. Josèphe a pu être témoin oculaire de ces événements. Telle était, au reste, l'idée qu'on avait de la sainteté et de la justice du bienheureux apôtre, qu'au rapport d'Origène et d'Eusèbe, le même écrivain n'hésita point à attribuer à l'indigne meurtre de cet homme juste les horribles calamités qui accablèrent sa nation jusqu'à la ruine entière de Jérusalem.

Hégésippe ajoute ces circonstances. On porta l'apôtre sur la plate-forme du temple, et on voulut l'obliger à renier Jésus-Christ, en sorte que sa voix fût entendue de tout le peuple. Ce sera là, lui dit-on, le moyen de détromper ceux qui s'égarent. Le saint, au lieu de faire ce qu'on exigeait de lui, se mit à confesser Jésus-Christ de la manière la plus solennelle. Haussant ensuite la voix, pour être entendu d'une grande multitude de Juifs que la fête de Pâque avait attirés à Jérusalem, il dit que ce Jésus, Fils de l'homme, qui avait été crucifié, était assis à la droite de la majesté souveraine, comme Fils de Dieu, et qu'il viendrait un jour, porté sur les nuées du ciel, pour juger tout l'univers. Les scribes et les pharisiens, transportés de fureur, s'écrièrent : Quoi donc ! l'homme juste aussi s'est égaré ? Ils montèrent aussitôt à l'endroit où il était, et le précipitèrent en bas. L'apôtre ne mourut point de sa chute : il eut encore la force de se mettre sur ses genoux. Dans cette posture, il leva les mains au ciel, et pria Dieu de pardonner à ses meurtriers, en disant comme son divin maître : Ils ne savent ce qu'ils font. La populace fit pleuvoir sur lui une grêle de pierres, jusqu'à ce qu'enfin un foulon l'acheva, en lui déchargeant sur la tête un coup du levier dont il se servait pour fouler les draps. Le saint fut enterré près du temple, à l'endroit même où il avait été martyrisé, et on éleva une petite colonne sur son tombeau[2].

Dans le Talmud des Juifs il est parlé plusieurs fois de Jacob ou Jacques, disciple de Jésus le Nazaréen, et de ses miracles[3]. On ne peut douter que ce ne soit saint Jacques, évêque de Jérusalem. Il gouverna cette Église pendant vingt-neuf ans. On ne voit pas même qu'il se soit jamais éloigné de la ville. Il y était au premier concile ; il y était lorsque Paul y vint voir Pierre, et lorsqu'il y revint de Corinthe. Mais si, à l'exemple du Sauveur, il ne sortit point de la Judée, il écrivit du moins aux douze tribus disséminées par tout l'univers. Son épître est appelée catholique ou universelle, parce qu'elle n'est adressée

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 20, c. 8. — [2] Hegesipp., apud *Euseb.* — [3] *Voir* Bullet.

à aucune église particulière, mais à tous les fidèles venus de la circoncision. En voici le sujet principal.

Saint Paul s'était appliqué, dans la plupart de ses lettres, à établir que ce qui sauve l'homme, ce n'étaient point les œuvres ou observances de la loi de Moïse, telles que la circoncision, la distinction des viandes, mais la foi en Jésus-Christ, mais la foi qui opère par la charité. Il y en eut qui abusèrent de cette doctrine jusqu'à prétendre que l'homme est sauvé par la foi seule, sans les œuvres de la charité chrétienne. C'est contre cette erreur principalement qu'écrit saint Jacques.

« Ne vous y trompez donc pas, mes bien-aimés, dit-il, toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement, ni ombre de révolution. Car c'est volontairement qu'il nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures. C'est pourquoi, renonçant à toutes les impuretés et à l'abondance du péché, recevez avec docilité la parole qui a été implantée en vous, et qui peut sauver vos âmes. Mais ayez soin d'observer cette parole, et ne vous contentez pas de l'écouter, vous séduisant vous-mêmes. Car celui qui écoute la parole et ne l'accomplit pas est semblable à un homme qui regarde son visage dans un miroir; et après s'être regardé, il s'en va, et oublie à l'heure même quel il était. Mais celui qui considère attentivement la loi parfaite, qui est la loi de la liberté, et qui s'y attache, n'écoutant pas seulement pour oublier aussitôt, mais faisant ce qu'il écoute; celui-là sera heureux dans ses œuvres. Si quelqu'un de vous croit avoir de la piété et ne met pas un frein à sa langue, mais séduit lui-même son cœur, sa piété est vaine. La piété pure et sans tache, aux yeux de Dieu, notre Père, est celle-ci: Visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et se préserver de la corruption de ce siècle [1].

« Mes frères, continue l'apôtre, n'asservissez point la foi que vous avez de la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ à l'acception des personnes. Car s'il entre dans votre assemblée un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi un pauvre avec un habit misérable; et qu'arrêtant la vue sur celui qui est magnifiquement vêtu, vous lui disiez, en lui présentant une place honorable: Asseyez-vous ici; et que vous disiez au pauvre: Tiens-toi là debout, ou assieds-toi à mes pieds; n'est-ce pas là faire différence en vous-mêmes entre l'un et l'autre, et n'êtes-vous pas des juges pleins de pensées injustes? Écoutez, mes très-chers frères: Dieu n'a-t-il pas choisi ceux qui étaient pauvres dans ce monde pour les rendre riches

[1] Jacob., 1.

dans la foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? Et vous, vous déshonorez le pauvre! Ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment par leur puissance, et qui vous traînent devant les tribunaux? Ne sont-ce pas eux qui blasphèment le nom auguste dont vous tirez le vôtre? Que si vous accomplissez la loi royale de l'Écriture : Vous aimerez votre prochain comme vous-même, vous faites bien. Mais si vous faites acception des personnes, vous commettez un péché, et vous êtes condamnés par la loi comme transgresseurs. Réglez donc vos paroles et vos actions, comme devant être jugés par la loi de liberté. Car celui qui n'aura point fait miséricorde, sera jugé sans miséricorde; mais la miséricorde s'élèvera au-dessus du jugement.

« Mes frères, que servira-t-il à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? la foi pourra-t-elle le sauver? Que si un de vos frères ou une de vos sœurs n'ont ni de quoi se vêtir, ni ce qui leur est nécessaire chaque jour pour vivre, et que quelqu'un de vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et rassasiez-vous, sans leur donner ce qui est nécessaire au corps; à quoi serviront vos paroles? Ainsi la foi qui n'a pas les œuvres est morte en elle-même. Vous croyez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, vous faites bien; mais les démons aussi le croient, et ils en tremblent. Mais voulez-vous savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres est morte? Notre père Abraham ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel? Ne voyez-vous pas que sa foi coopérait à ses œuvres, et que c'est par les œuvres que sa foi fut consommée? et qu'ainsi fut accomplie cette parole de l'Écriture : Abraham crut ce que Dieu lui avait dit, et sa foi lui fut imputée à justice, et il fut appelé ami de Dieu? Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seule. Car comme le corps est mort lorsqu'il est sans âme; ainsi la foi est morte lorsqu'elle est sans les œuvres [1]. »

Après plusieurs instructions morales, saint Jacques dit enfin : « N'ayez point d'aigreur les uns contre les autres, afin que vous ne soyez point jugés. Voilà le juge qui est debout à la porte. Prenez pour exemple de patience dans les afflictions les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Voilà que nous les appelons bienheureux, parce qu'ils ont souffert. Vous avez appris quelle a été la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur, que le Seigneur est plein de compassion et de miséricorde. Quelqu'un de vous est-il dans la tristesse? qu'il prie. Est-il dans la joie? qu'il chante des cantiques. Quelqu'un parmi vous est-il malade? qu'il appelle les prêtres de

[1] Jacob., 2.

'Église, et qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le oulagera; et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis [1]. »

Toute la tradition chrétienne a vu dans ces dernières paroles le acrement de l'extrême-onction. En effet, saint Jacques en marque e sujet, qui est le malade; les ministres, qui sont les prêtres; la maière, qui est l'huile; la forme, qui est la prière de la foi pour le malade; l'application de l'une et de l'autre au sujet, qui est l'onction lu malade au nom du Seigneur; l'effet pour le corps, qui est la guéison ou le soulagement de son mal; l'effet pour l'âme, qui est la émission de ses péchés.

Il existe encore un écrit sous le nom de liturgie de saint Jacques. C'est l'ordre des prières et des cérémonies du sacrifice de la messe, el que les chrétiens de Syrie le suivent encore de nos jours, comme enant de cet apôtre. Il n'y a point de doute que saint Jacques, ayant été vingt-neuf ans évêque de Jérusalem, n'y eût réglé tout ce qui regardait le culte divin, principalement le saint sacrifice, et qu'il ne l'y eût réglé de concert avec les autres apôtres, qui y demeurèent plusieurs années avant de se disperser dans le monde. Mais, lans ces premiers temps, ces liturgies ne s'écrivaient point; elles se ransmettaient par l'usage et de mémoire. Lors donc que, plus tard, on écrivit celle de Jérusalem, on n'eut pas tort de l'attribuer à saint acques, car elle venait de lui, et il n'y avait peut-être que quelques nots d'ajoutés, pour confesser l'ancienne foi, d'une manière plus xplicite, contre des erreurs nouvelles. Les principales Églises du nonde eurent ainsi leurs liturgies écrites, qui se trouvèrent toutes conformes pour le fond : preuve sensible qu'elles venaient d'une ource commune, la tradition apostolique. Le style des prières est ouvent différent, le sens est partout le même, et il y a peu de variété dans l'ordre des cérémonies. Dans toutes on retrouve les mêmes parties : la lecture des Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'instruction dont elle était suivie, l'oblation des dons acrés faite par le prêtre, la préface ou exhortation, le Sanctus ou Trisagion, la prière pour les vivants et pour les morts, la consécraion faite par les paroles de Jésus-Christ, l'invocation sur les dons consacrés, l'adoration et la fraction de l'hostie, le baiser de paix, 'oraison dominicale, la communion, l'action de grâces, la bénédicion du prêtre.

A saint Jacques succéda, dans le siége de Jérusalem, son frère saint Siméon. L'on voit, dans saint Matthieu et dans saint Marc, qua-

[1] *Ep. S. Jacobi*, 5, 9-15.

tre personnes honorées du titre de frères du Seigneur : Jacques et Joseph, Simon ou Siméon, et Jude. On peut croire que tous les quatre ont eu la même mère, savoir, Marie, sœur de la sainte Vierge, mais non pas le même père. Le premier s'appelle expressément, dans l'Évangile, fils d'Alphée, et le dernier se nomme lui-même dans son épître, non pas fils d'Alphée, mais Jude, frère de Jacques. Enfin, Hégésippe assure positivement que le troisième était fils de Cléophas[1]. D'où l'on peut conclure, non sans quelque fondement, que Jacques et Joseph, toujours nommés ensemble, étaient fils d'un premier mari appelé Alphée ; et leurs frères Siméon et Jude, qui toujours aussi sont joints l'un à l'autre, fils d'un second, nommé Cléophas[2].

Délivré des chaînes qu'il avait portées deux ans à Césarée et deux ans à Rome, Paul exécuta sans doute le désir que nous lui avons vu témoigner aux Philippiens, à Philémon et aux Hébreux, et qui était d'aller les voir. Il ne paraît donc pas que ce fût en ce temps qu'il fit le voyage d'Espagne, si jamais il a fait ce voyage, dont nous n'avons pas de preuves certaines ni de tradition constante et unanime dans les anciens auteurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en naviguant vers l'Orient, c'est-à-dire vers la Palestine, Paul aborda à l'île de Crète ou de Candie, et qu'après y avoir fait un séjour peu long, il laissa à Tite la surintendance générale de toute l'île, afin qu'il mît la dernière main à ce que la brièveté du temps ne lui avait pas permis de régler lui-même, et particulièrement afin qu'il pourvût les villes principales d'évêques doués des qualités nécessaires pour former de vrais et excellents pasteurs. De l'île de Candie, on croit communément qu'il passa dans la Judée : n'y ayant aucune raison de douter qu'il ne satisfît son désir de revoir et d'embrasser ses bien-aimés frères, suivant la promesse qu'il leur avait faite d'aller les trouver promptement en la compagnie de Timothée. De la Palestine, l'apôtre vint à Éphèse, d'où, après avoir laissé Timothée pour gouverner cette Eglise, et après avoir visité les autres de l'Asie, particulièrement Colosse, il se rendit en Macédoine. C'est de là que, suivant plusieurs, il écrivit sa première épître au même Timothée. L'on y voit, ainsi que dans celle à Tite, écrite vers la même époque, bien des choses remarquables touchant l'état et la hiérarchie de l'Église, et la discipline ecclésiastique de ces temps-là.

Premièrement, nous voyons dans l'une et dans l'autre, non pas un collége de prêtres, et encore moins de laïques, mais deux personnes particulières, savoir, Timothée et Tite, chargés par l'apôtre de gouverner, l'un l'église d'Éphèse, l'autre l'église de Candie. C'est à eux

[1] *Apud Euseb.* — [2] Orsi.

en particulier qu'il prescrit les règles suivant lesquelles ils doivent se conduire dans le gouvernement ecclésiastique, principalement les ordinations d'évêques ou d'autres ministres; promouvoir des veuves au rang de diaconesses, régler les assemblées publiques des fidèles, distribuer les biens de l'Église pour le soutien des pauvres veuves et des prêtres employés au soin des âmes ou au ministère de la parole divine; recevoir les accusations contre ces mêmes prêtres, et les corriger lorsque, par leur mauvaise conduite, ils donnaient un scandale public; garder le dépôt de la foi et le défendre contre les attaques, les insultes et les profanations des novateurs; réprimer enfin l'audace et la témérité de ceux qui cherchaient à introduire dans le christianisme différentes sectes de perdition.

Telles sont les fonctions principales du gouvernement que devait exercer, dans l'île de Candie et à Éphèse, non un collége de prêtres, mais une personne particulière, Tite et Timothée; non pas qu'ils dussent tout faire par eux-mêmes et sans l'aide d'autres ministres; mais parce que ces coopérateurs devaient recevoir d'eux l'ordination et le pouvoir, leur être subordonnés, et soumis à leur jugement et correction. Tels évêques ou surintendants furent Timothée, à Éphèse; Tite, en Candie; Anien, successeur de saint Marc, dans Alexandrie; Évode, de saint Pierre, dans Antioche; et Siméon, de saint Jacques, à Jérusalem. Tels étaient encore les sept anges ou évêques des principales villes de l'Asie, auxquels furent adressées les lettres consignées par saint Jean dans son Apocalypse. Dans toutes ces églises nous voyons, non point un collége d'anges, mais un ange seul commis à leur gouvernement; c'est uniquement à lui que s'attribue la gloire, quand le troupeau se trouve en bon état; c'est contre lui qu'éclatent les menaces, si, par quelque négligence, les loups s'introduisent dans le bercail, ou s'il s'y découvre quelque autre chose à reprendre. Preuve évidente que dès lors, comme dans tous les siècles subséquents, le comble de l'autorité, dans chaque église, résidait en une seule personne, nommée quelquefois indistinctement alors *évêque* et *prêtre*, mais à qui bientôt le premier nom devint propre, afin de la mieux distinguer des simples prêtres.

Nous trouvons encore, dans ces deux lettres, des indices assez clairs du droit métropolitain, dont il ne semble pas qu'on puisse nier que les apôtres eux-mêmes aient jeté les fondements. Saint Paul laisse à Tite le gouvernement de toute l'île de Crète, avec le pouvoir d'établir, suivant qu'il le jugerait à propos, des prêtres et des évêques dans ce grand nombre de villes dont elle se glorifiait alors. De même à Éphèse, il accorde à Timothée d'ordonner des prêtres et des évêques, comme on peut le conclure des instructions qu'il lui donne,

ainsi qu'à Tite, touchant les qualités que doivent avoir ceux qui montent à ce haut rang. Or, il est naturel que l'ordination imprimât aux nouveaux ministres, pour leurs consécrateurs, le respect et la vénération que des fils ont pour leur père; et qu'entre les églises fondées par ces évêques dans les moindres cités et les églises établies dans les cités les plus illustres, dont elles recevaient leurs pasteurs et les ministres de la céleste doctrine, il se formât une dépendance semblable à celle où des filles sont de leurs mères; surtout si les secondes avaient été instruites dans la foi, ou par les apôtres, ou par leurs plus intimes disciples. Par là même, il devenait encore naturel que, dans les disputes qui s'élevaient sur la foi, les mœurs, la discipline, elles y eussent recours comme à des oracles, et qu'elles implorassent leur aide contre les prévaricateurs du sacré ministère, contre les perturbateurs de l'ordre et de la paix, et contre les corrupteurs de la doctrine de l'Évangile. Nous pouvons donc regarder Tite comme métropolitain de Candie, et Timothée comme métropolitain et primat, sinon de toute l'Asie proconsulaire, au moins de l'Ionie[1].

L'ensemble de l'Église, dès les temps des apôtres, nous porte facilement à croire que cette juridiction de Tite, en Candie, et de Timothée, en Asie, n'était pas extraordinaire en eux, mais qu'elle a passé à leurs successeurs. Non-seulement nous voyons, dans les livres du Nouveau Testament, les églises fondées en différentes villes et appelées de leurs noms; comme les églises de Jérusalem, d'Antioche, d'Éphèse, de Corinthe, de Thessalonique, de Philippes, de Colosse, de Smyrne et autres; nous y voyons encore les églises de différentes provinces, également appelées de leurs noms, comme de la Judée, de la Samarie, de la Syrie, de la Cilicie, de l'Asie, du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de la Bithynie, de la Macédoine, de l'Achaïe, etc. Il paraît donc que, comme l'unité de l'Église, en chaque cité, demandait que tous ses ministres fussent sous l'autorité et la juridiction d'un évêque, cette même unité de l'Église, en chaque province, exigeait aussi que tous les évêques de la même province se trouvassent unis sous l'autorité d'un seul chef, chargé de maintenir parmi eux la paix, la concorde et l'union, de corriger leurs manquements, et d'empêcher que la négligence ou la connivence d'aucun ne donnât moyen aux hérétiques, aux schismatiques ou aux libertins, de corrompre le bon ordre, la pureté de la foi et la sainteté des mœurs.

Ce qui a pu servir de modèle pour établir une pareille hiérarchie dans l'Église, était la forme politique de l'empire romain, et le gouvernement tant civil que sacré des Juifs dispersés dans l'univers. Ou-

[1] *Orsi*, t. 1, l. 2.

tre les magistrats particuliers des villes, il résidait encore, dans les provinces de l'empire, des préteurs ou des proconsuls, selon qu'elles appartenaient à l'empereur ou au sénat : lesquels veillaient sur la conduite des magistrats, les assemblaient à certaines époques pour se consulter avec eux, pourvoir au bien public, et maintenir la tranquillité et la paix dans leur juridiction. De même les Juifs, outre les sanhédrins établis dans certaines villes, avaient encore, dans les provinces, ceux qu'ils appelaient eux-mêmes patriarches ou primats, et dont l'autorité s'étendait à toutes les synagogues et à tous les sanhédrins de ces provinces. Pourquoi donc l'Église, sortie de la synagogue et propagée dans l'empire, n'aurait-elle pas adopté une forme de gouvernement aussi naturelle et aussi propre à faire de tous les fidèles un seul corps, moyennant la communion de ses principaux membres avec l'Église de Rome, source et centre de l'unité : de même que la subordination de tous les magistrats des provinces à Rome, et la dépendance des sanhédrins provinciaux du grand sanhédrin de Jérusalem, faisait de tout le monde un même empire, et de tous les Juifs un seul corps de religion?

Or, quelle fut l'ordination de ceux qui étaient destinés au gouvernement des églises, nous le trouvons dans la même épître. Il y avertit Timothée de ne rendre point infructueuse la grâce qu'il avait reçue par l'imposition des mains du *presbytère*, comme il écrit, et principalement, ainsi qu'il est à conclure de sa seconde lettre, par l'imposition de ses propres mains. Encore que Timothée fût appelé du ciel à la dignité épiscopale par une révélation particulière, que l'apôtre appelle prophétie, néanmoins elle ne lui conférait ni le caractère épiscopal, ni le pouvoir d'en exercer le sacré ministère; ce caractère, cette grâce, ce pouvoir lui furent donnés seulement alors que l'apôtre, avec les autres évêques, invoquant sur lui l'Esprit-Saint pour le remplir de force, de charité et de prudence, lui imposa les mains. C'est pourquoi toutes les églises du monde ont regardé toujours cette cérémonie sainte comme un signe sensible et efficace de la grâce divine, et par conséquent comme un des sacrements de la nouvelle loi institués par Jésus-Christ; toujours elles ont tenu pour indubitable que les ministres élus pour le gouvernement des églises n'avaient, sans l'imposition des mains, ni le caractère ni la grâce de leur ordre; toujours elles ont regardé les évêques comme les ministres ordinaires de l'ordination, et par conséquent comme intrus dans le sacré ministère et comme de purs laïques ceux qui ne pouvaient faire remonter la succession de leur sacerdoce jusqu'aux apôtres.

Et de vrai, non-seulement saint Paul rappelle dans son épître que, par l'imposition de ses mains, il a ordonné évêque Timothée, mais

il y suppose encore qu'avec le même rite, Timothée devait lui-même ordonner d'autres évêques et prêtres : aussi l'avertit-il de ne se hâter point d'imposer les mains à personne.

Avec la dignité et le caractère épiscopal, les apôtres confiaient encore et recommandaient à ceux de leurs disciples qu'ils préposaient au gouvernement des églises, le sacré dépôt de la doctrine du Christ : afin de la garder et de la défendre, sans permettre jamais que des hommes impies, téméraires et amateurs de nouveautés, ou en violassent l'intégrité, ou en altérassent la sainteté, ou en corrompissent l'intelligence. De là vient que Paul, dans les deux épîtres dont nous parlons et dans la seconde au même Timothée, les exhorte si souvent et les conjure de rester fermes dans la doctrine qu'ils avaient apprise de lui et qu'il leur avait confiée en présence d'un grand nombre de témoins ; d'y conformer leur conduite propre, ainsi que l'instruction des fidèles ; de ne se borner point à réprimer, détester, et chasser de la maison de Dieu ceux qui niaient ouvertement la résurrection de la chair ou quelque autre article de la foi, comme ceux qui condamnaient l'usage du mariage ou des choses que Dieu a créées pour notre nourriture ; mais de fuir encore, d'éloigner et de bannir de l'Église les questions vaines et inutiles, les discours et disputes extravagantes et puériles, que certains esprits inquiets, turbulents et ambitieux, hommes sans autorité et sans mission, faux philosophes, faux apôtres, cherchaient dès lors à introduire ; comme si en des disputes pareilles consistait la substance de la divine sagesse, et que ce ne fût point assez, pour le salut, des vérités que prêchaient l'apôtre et ses disciples.

Enfin saint Paul veut non-seulement que les évêques veillent au dépôt de la foi et à la substance des enseignements catholiques, mais qu'ils condamnent encore les profanes nouveautés de paroles et les oppositions d'une soi-disant *gnose* ou science : se pouvant aisément, sous de nouvelles expressions, introduire des doctrines nouvelles. Ce sacré dépôt qu'avec l'imposition des mains et l'ordination, les apôtres confiaient à leurs disciples, fut transmis fidèlement par ceux-ci à leurs successeurs. Aussi, de même que toujours on a tenu pour faux pasteurs et de vrais loups ceux qui ne pouvaient faire remonter leur ordination jusqu'aux apôtres, de même a-t-on regardé comme de faux docteurs et des maîtres de perdition ceux qui interrompaient ou troublaient la tradition de leurs églises, et déviaient de la doctrine que leurs prédécesseurs avaient reçue originairement des apôtres, et les apôtres de Jésus-Christ. C'est pourquoi les Pères, afin de confondre les novateurs et de les convaincre de nouveauté, recouraient toujours à la succession des légitimes pasteurs, au moyen desquels la tradition s'était conservée dans les églises, spécialement dans les églises apos-

toliques, et principalement dans celle de Rome, avec laquelle, à cause de sa principauté et parce qu'elle était la pierre contre laquelle ne pouvaient jamais prévaloir les puissances de l'enfer, devaient s'accorder, dans les dogmes, toutes les églises du monde.

Quand l'apôtre écrivit sa première épître à Timothée, il était déterminé à passer de nouveau en Asie et à aller le trouver à Éphèse. Écrivant ensuite à Tite, il lui ordonne de venir sans délai le rejoindre à Nicopolis, lorsqu'il lui aurait envoyé Artémas et Tychique, peut-être pour avoir soin, pendant son absence, des églises de Candie. C'est à Nicopolis qu'il avait résolu de passer l'hiver : en conséquence, il veut qu'en attendant il lui envoie un certain Zénas, jurisconsulte, dont il n'est point fait mention ailleurs, mais dont la mémoire est célébrée dans les Ménées des Grecs et dans plusieurs martyrologes. Nous ne savons de quelle Nicopolis l'apôtre a parlé en cet endroit : si c'est de celle qui était située sur le golfe d'Ambracie, en Épire, comme le veulent quelques-uns; ou bien d'une autre Nicopolis, en Thrace, sur le Nessus, comme le veulent d'autres. Quoi qu'il en soit, il est certain que Paul accomplit sa résolution de retourner en Asie; et c'est dans ce dernier voyage que quelques-uns croient qu'il souffrit, à Antioche, à Icone et à Lystre, les persécutions et les travaux dont il parle dans sa seconde épître à Timothée.

Après avoir satisfait le désir de revoir et de visiter les principales églises de l'Asie, l'apôtre en partit pour Rome, ayant, à ce qu'il paraît, pour compagnons de son voyage, Démas, Crescent, Tite, Luc, Tychique, Éraste et Trophime. En effet, invitant Timothée à venir promptement à Rome, et à amener avec lui Jean-Marc, il lui fait entendre que Luc était demeuré seul avec lui, Démas l'ayant abandonné par attachement aux biens de ce siècle, Crescent étant parti pour la Galatie ou la Gaule, car c'est en grec le même nom, et Tite pour la Dalmatie, sans doute pour y annoncer l'Évangile. Quant à Tychique, Éraste et Trophime, il avait envoyé le premier à Éphèse; le second était resté à Corinthe, où il avait exercé autrefois la charge de questeur ou trésorier de la ville; et le troisième, il l'avait laissé malade à Milet. Outre Milet et Corinthe, nous savons encore que, dans ce voyage, l'apôtre passa par Troade; car il y avait laissé, chez Carpus, un manteau, des livres et des parchemins, qu'il prie Timothée de lui apporter à Rome.

Nous ne savons si c'est avant ou après saint Paul, ou bien avec lui, que, vers ces temps, saint Pierre lui-même revint en Italie et à Rome. Ce qui est certain et attesté par toute la tradition, c'est que, vers les dernières années de Néron, les deux apôtres furent à Rome, y prêchèrent la foi de Jésus-Christ, y affermirent l'Église, y étendi-

rent la religion, y gagnèrent au ciel un grand nombre d'élus, y souffrirent de nombreuses et violentes persécutions, et y reçurent enfin, par une mort glorieuse, la couronne et la palme du martyre. Leur voyage fut précédé de révélations du Saint-Esprit, qui leur commanda de se porter dans cette ville, comme au champ de leurs derniers combats et de leur triomphe. Si jamais l'Église romaine avait eu besoin de leur assistance, ce fut certainement alors.

Néron, dégoûté de la rusticité et de la trop grande simplicité des anciens édifices de Rome, du peu de largeur et d'alignement des rues, ou bien voulant, par pur caprice et brutalité, se donner le divertissement d'un aussi nouveau et aussi cruel spectacle ; dans l'espoir encore de s'approprier, par ce moyen, les immenses trésors et les choses précieuses qu'on viendrait à découvrir sous les décombres, prit l'étrange et barbare résolution de livrer cette métropole de l'univers aux flammes. L'incendie dura six jours ; les ravages en furent si terribles que, des quatorze quartiers qui partageaient Rome alors, quatre seulement demeurèrent intacts, trois furent totalement détruits, et, dans les sept autres, il ne resta que quelques débris de maisons brûlées. Le tyran contemplait cette horrible tragédie du haut d'une tour, et, vêtu d'un habit de théâtre, chantait un poëme qu'il avait composé sur la prise de Troie. Mais bientôt, revenu peut-être quelque peu de sa frénésie, il commença à rougir d'une action si détestable, et fit ce qu'il put pour se laver de cette infamie et ôter au peuple la persuasion que c'était lui l'auteur de cet affreux désastre. Comme il ne pouvait y parvenir par aucun moyen, les Romains étant trop persuadés du contraire, il voulut en faire retomber l'odieux sur les chrétiens.

Nous avons déjà vu, par Tacite et Suétone, quelle idée les païens se formaient des chrétiens. Ces deux historiens les représentent comme une secte pernicieuse, digne de la haine du genre humain, enfantée d'abord en Judée par Christ que Ponce Pilate fit mettre à mort, répandue ensuite à Rome même, où, comme dans une commune sentine, se rassemblaient toutes les infamies de l'univers.

Se flattant donc qu'on croirait facilement, de gens aussi détestés, toute sorte de mal, le tyran rejeta sur eux l'effroyable incendie. Il fit arrêter d'abord ceux qui faisaient une profession plus ouverte du christianisme ; et, par leur moyen, en ayant découvert une immense multitude d'autres, il les condamna tous aux plus horribles tourments. Les uns, couverts de peaux de bêtes, étaient déchirés et dévorés par des chiens ; d'autres, mis en croix ; ceux-là, enveloppés de poix ou d'autres matières combustibles, et attachés le long des rues à des pieux qui leur perçaient la gorge ; puis, le jour tombant, on y

mettait le feu, afin que, se consumant insensiblement, ils servissent de flambeaux nocturnes. Pendant ce temps Néron, habillé en cocher, célébrait dans ses jardins les jeux du cirque ; et, entouré de la plus vile populace, conduisait lui-même un char à la lueur de ces torches funestes[1]. Ce triste spectacle, auquel fait allusion Juvénal dans sa première satire, toucha de compassion les gentils mêmes ; ils ne pouvaient voir sans peine immoler des malheureux, non point à l'utilité publique, mais au cruel divertissement d'un seul homme.

Telle fut la première persécution qu'eut à souffrir l'Église bâtie sur la pierre ; l'enfer s'essaya, par Néron, à prévaloir contre elle ; mais c'est de ce premier champ de bataille, de Rome, que depuis lors cette Église gouverne l'univers. Ceux qui l'ont attaquée dans la suite des siècles, politiques, hérétiques, schismatiques, athées, n'ont pas plus réussi que leur devancier Néron.

L'on ignore si, durant le feu de cette persécution, les saints apôtres étaient à Rome. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils y vinrent environ ce temps, sans doute par une inspiration du ciel, pour y encourager les fidèles par leur présence, soutenir l'Église ébranlée par un si terrible ouragan, et réparer, par des conversions plus nombreuses encore, les pertes qu'elle venait de faire ; si toutefois les victoires et les couronnes des martyrs sont pour l'Église des pertes, et non pas plutôt des richesses. Il paraît certain, d'ailleurs, que si Paul se trouvait à Rome, pendant que Néron déchaînait sa fureur contre les chrétiens, il ne fut pas mis dans les fers. Tacite nous apprend que Néron fit arrêter ceux d'abord qui faisaient profession plus ouverte et se glorifiaient d'être chrétiens. Or, si l'apôtre fût tombé alors en son pouvoir, il est sans doute qu'il l'eût immolé à sa fureur des premiers. Peu après, écrivant sa seconde épître à Timothée, le saint lui apprend qu'il vient d'être présenté au tyran ; qu'avec la grâce de Dieu, il a si bien défendu sa cause lui-même, qu'il a été préservé de la gueule de ce farouche lion, afin qu'il pût achever sa carrière apostolique et faire entendre aux nations diverses qui affluaient à Rome, comme au centre de l'empire, les oracles de l'Évangile. Cela nous porte à croire plutôt que la fureur, les lamentations et le tumulte du peuple s'étant apaisés à la vue des nouveaux édifices qui s'élevaient beaucoup plus magnifiques sur les ruines des anciens, la persécution excitée contre les chrétiens, à l'occasion de cet incendie, cessa également. La Providence disposant ainsi les choses, afin que les princes des apôtres eussent la facilité d'étendre la religion et de l'affermir encore mieux à Rome avant leur martyre. Certainement, si,

[1] Tacit., *Annal.*, l. 15. Suet., *Nero*.

lorsque saint Paul parut pour la première fois devant Néron, les chrétiens eussent été persécutés comme chrétiens et comme des sectaires voués à la mort par la haine du genre humain, il n'aurait eu aucun motif de se plaindre de n'avoir été, dans cette occasion, assisté par personne[1]; il n'aurait pu se justifier ni se défendre : nul moyen alors d'échapper aux griffes de ce lion furieux.

Il est à croire que saint Paul fut alors mis en prison sous un autre prétexte que la profession et la prédication de la foi chrétienne. Autrement, quelle assistance auraient pu lui prêter, dans sa défense publique devant le tyran, les chrétiens dont il se plaint, qui, pouvant quelque chose à la cour de César, l'avaient abandonné et laissé seul sous les ongles de cette bête ? Comme saint Clément, dans sa célèbre épître aux Corinthiens, attribue la première cause du martyre des saints apôtres à la jalousie et à l'envie, il peut se faire que notre saint ait été mis en prison, cette fois encore, par l'envie et les menées des Juifs, qui l'auront représenté comme un homme séditieux, une cause de tumultes et de scandales[2].

Quoi qu'il en soit, il est certain que, pendant qu'il se trouvait dans les chaînes pour Jésus-Christ, l'apôtre écrivit à Timothée sa seconde épître : Il l'y engage à venir à Rome et à ne point rougir de lui quoique captif; attendu qu'il souffrait comme prédicateur, maître et apôtre des nations, fonctions qu'il exerçait dans les liens mêmes : car, dit-il, la parole de Dieu n'est point liée ; c'est-à-dire, les gentils n'ont pu m'ôter le courage et la liberté de l'annoncer même dans les chaînes.

Cette lettre est jointe aux deux précédentes, savoir : la première au même Timothée et celle à Tite. L'apôtre l'y exhorte de nouveau à ne pas laisser oisive la grâce qu'il avait reçue par l'imposition de ses mains; à garder le dépôt de la foi, des traditions, de la saine doctrine, et jusqu'au modèle des paroles saines qu'il a entendues de lui, afin de pouvoir éviter et condamner les profanes nouveautés de paroles; à confier ce sacré dépôt à des personnes capables, par leur intégrité et leur talent, d'en instruire les autres; à fuir les disputes de mots, les questions sottes et inutiles, qui ne peuvent que scandaliser les auditeurs.

Il l'avertit de nouveau qu'il ne manquera jamais d'y avoir dans le monde, et même dans l'Église, des hommes amateurs d'eux-mêmes, ambitieux, superbes, impies, ingrats, dénaturés, désobéissants, pleins de convoitises et vides d'une affection sincère, ennemis de la paix, traîtres et insolents, livrés à leurs plaisirs. Tels sont, dit-il, ceux qui, contents d'une apparence de piété, sans en connaître la vertu ni

[1] 2. Tim., 4, 16. — [2] Orsi, t. 1, l. 2.

l'esprit, s'insinuent dans les maisons, gagnent et rendent comme leurs esclaves quelques femmelettes, chargées de péchés et entraînées par des passions diverses.

Dans ces paroles, nous voyons un portrait vivant des disciples de Simon le Magicien, des Nicolaïtes et de toute la lie des anciens et nouveaux gnostiques, enfin de tous les hérétiques en général ; car, remplis d'eux-mêmes, et couvrant du vain prétexte d'une apparente piété leurs passions réelles, presque toujours ils ont employé le moyen des femmes pour propager leurs sectes de perdition. Contre de pareils séducteurs, hommes turbulents et corrompus, persécuteurs de tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, l'apôtre exhorte et conjure son cher Timothée de tenir ferme aux vérités qu'il avait apprises et déposées dans son cœur ; de les prêcher avec un zèle, une application et une liberté entière ; employant les exhortations, les prières, les reproches et les menaces ; opposant le roc immuable de la saine doctrine à ce torrent de faux docteurs, qui, avec une doctrine douce et agréable, entraînent facilement la multitude, toujours plus avide d'entendre des fables et ce qui flatte ses passions que la vérité.

Outre les personnes dont il a été parlé plus haut, l'apôtre fait encore, dans cette épître, l'éloge d'Onésiphore, qui l'avait assisté souvent. Sans compter les amitiés qu'il en avait reçues à Éphèse, et que Timothée devait bien connaître, il lui apprend que, quand il fut venu à Rome, il le chercha avec empressement, et, l'ayant trouvé, le visita un grand nombre de fois : il le loue de n'avoir point rougi de ses chaînes, c'est-à-dire de n'avoir point rougi de traiter familièrement avec un homme enchaîné pour Jésus-Christ. Onésiphore avait passé peu auparavant à l'autre vie ; aussi l'apôtre prie-t-il le Seigneur d'user de miséricorde d'abord envers sa famille, et ensuite envers lui-même au jour du jugement [1], confirmant ainsi, par son exemple, la doctrine et tradition constante, la coutume universelle de l'Église, de prier pour les morts. Il fait encore une honorable mention de Prisque ou Priscille et Aquila, loués déjà ailleurs ; d'Eubulus, sur qui les divines Écritures ne donnent pas d'autre renseignement ; de Pudens, dans la maison duquel on tient par tradition que saint Pierre a logé et célébré les divins mystères ; aussi a-t-elle été regardée comme la première église de Rome, consacrée au culte divin, par le prince même des apôtres, dans le quartier où est aujourd'hui l'église sous le titre de Saint-Pierre-aux-Liens, ou, comme d'autres veulent, celle de Sainte-Pudentienne ; de Linus, que nous verrons en son lieu avoir

[1] 2. Tim., 1, 16-18, et 4, 19.

succédé immédiatement à saint Pierre dans la chaire de Rome; enfin de Claudia, que plusieurs ont crue la femme de Pudens.

Mais s'il se loue de ceux-ci, il se plaint de tous les Asiatiques qui étaient à Rome, nommément de Phigelle et d'Hermogène, pour l'avoir entièrement abandonné au temps de sa prison. Il rappelle encore avec douleur l'apostasie d'Hyménée et de Philète, qui, séduits par les disciples de Simon, soutenaient que la résurrection promise était arrivée déjà, et niaient par conséquent la résurrection future des corps. Finalement, il se plaint d'un certain ouvrier nommé Alexandre, dont il dit avoir souffert beaucoup de mal, et il prédit que le Seigneur le traitera selon ses œuvres. Si c'est le même Alexandre dont il est fait mention dans les Actes lors du tumulte excité à Éphèse par les gentils, et qui fut poussé dans le théâtre par les Juifs, afin de plaider leur cause, il faudra dire que de Juif il était devenu chrétien, mais n'avait pas persévéré dans la sincérité de la foi. En conséquence, comme déjà il l'avait écrit une première fois au même Timothée, l'apôtre l'avait livré au pouvoir de Satan, afin qu'il apprît à ne blasphémer point. Mais n'ayant pas profité de ce châtiment médicinal, étant devenu, au contraire, tel qu'un malade non-seulement incurable, mais furieux, persécuteur de son médecin et ennemi déclaré de sa doctrine, saint Paul enjoint de nouveau à son bien-aimé disciple de le tenir éloigné de sa communion, pour qu'il n'infectât point le troupeau de la contagion de son hérésie [1].

Cette épître est justement regardée comme le dernier testament du saint apôtre; car il l'écrivit lorsqu'il se considérait comme une victime déjà conduite au pied de l'autel, arrosée déjà des libations solennelles; lorsque, déjà certain d'être dégagé prochainement des liens du corps, il se glorifiait d'être désormais à la fin de sa glorieuse carrière, au terme de ses combats, et sur le point de recevoir la couronne de justice. C'est pourquoi il presse Timothée, non pas une, mais deux fois, de venir promptement le trouver, et de venir avant le printemps, amenant avec lui Jean-Marc, parce que son ministère lui était très-utile.

Dans le même temps, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, le prince des apôtres était lui-même à Rome, y jouissant d'une liberté entière, quoiqu'il s'appliquât avec non moins de zèle que Paul à affermir l'Église, à étendre l'empire de la foi, à combattre les superstitions, à renverser l'impiété, à faire la guerre au vice et à mettre en crédit la vertu. Aussi peut-on regarder comme un miracle signalé de la Providence, que, sous un prince tel que Néron, saint

[1] 2. Tim.

e pût non-seulement vivre à Rome, mais s'y trouver libre, au qu'il lui fût permis d'en venir à un combat public et solennel 'enfer, et de remporter sur lui, en la présence même du tyran, glorieuse victoire.

ron s'adonnait avec passion à la magie. Nous apprenons de [1] qu'il imaginait par ses enchantements commander même à ses ités. Si pour saisir les plus secrets mystères de l'art, il fallait les her dans les entrailles fumantes des victimes humaines, ce n'é- pour Néron qu'un des charmes de l'étude. Les maîtres les habiles étaient d'ailleurs à sa disposition. Jamais les édits les sévères n'avaient pu entièrement purger Rome des Chaldéens, logues et autres gens adonnés à ces arts exécrables, qui trou- t toujours de puissants protecteurs. Lorsque l'empereur lui- e les protégea, ils accoururent de toutes les parties de l'uni- Tiridate, forcé vers ce temps, par Corbulon, d'aller à Rome recevoir, de la main de César, la couronne d'Arménie, y vint un grand nombre de mages ou magiciens, soit qu'il fût lui- e de leur profession, soit peut-être encore pour faire plaisir à ereur, auquel il communiqua tous les mystères de la secte.

non le Magicien ne pouvait laisser échapper une aussi belle oc- n de faire admirer ses prestiges à Rome. Son principal but était créditer les miracles des apôtres, de s'opposer aux progrès de igion chrétienne, de décrier la doctrine de Jésus-Christ et de ses les, et de se faire regarder lui-même comme quelque chose de ieur à l'homme, comme une vertu divine descendue du ciel délivrer les hommes de la corruption et les conduire à l'immor- de la gloire. Plein de ces idées, l'imposteur se vanta qu'il s'élè- t dans l'air en la présence de l'empereur et du peuple. Et comme ait saint Pierre pour son capital ennemi, afin de le couvrir de sion, il voulut qu'on le conduisît par force au théâtre, pour qu'il ses propres yeux la gloire de ce Simon qu'il décriait tant. Il nença de voler en effet, soulevé en l'air par ses démons, et ac- agné des acclamations de tout le théâtre, qui, dès lors, ne le dait plus comme un homme, mais comme un dieu. Cependant e, intérieurement prosterné devant le Dieu à qui sont assujetties ré elles les puissances de l'air, le suppliait humblement d'ôter la aux démons et de confondre ce superbe usurpateur de sa gloire. rès-Haut exauça les humbles prières de son serviteur. Le magi- abandonné de ses démons, tomba du haut des airs, se fracassa mbes, et devint la risée de la foule.

n., *Hist. nat.*, l. 30, c. 2.

Outre les auteurs chrétiens qui, d'après Arnobe, écrivain du troisième siècle [1], ont célébré tout d'une voix cette victoire du prince des apôtres, nous trouvons encore, dans les auteurs païens, des choses qui paraissent fort en confirmer la vérité. Et d'abord, pour que personne ne regarde comme incroyable le vol de Simon le Magicien, Cléodème atteste, dans Lucien, qu'après avoir traité lui-même de ridicule et de fabuleux ce qu'on lui racontait en ce genre des magiciens, il avait changé d'opinion en voyant, de ses propres yeux, un certain barbare du Nord, et voler, et se promener sur l'eau, et marcher à pas lents au milieu des flammes. Néron, curieux de voir lui-même un pareil spectacle, comme le raconte Dion Chrysostôme [2], trouva qui s'offrit à le satisfaire : aussi le combla-t-il de caresses, et pendant qu'il se disposait à sa grande entreprise, le fit-il traiter splendidement à sa cour. Que ce nouvel Icare en vînt finalement des promesses à l'effet, qu'il tentât un jour de voler, qu'il commençât même à se soulever en l'air, nous le voyons dans la vie de Néron, par Suétone [3], qui ajoute qu'après les premiers efforts il tomba, et si près de l'empereur, que le manteau impérial fut taché de son sang. Choses qui toutes s'accordent parfaitement, du moins quant à la substance du fait, avec ce que racontent les écrivains ecclésiastiques du vol et de la chute de Simon le Magicien.

Après cet événement, Néron commença non-seulement à mépriser les magiciens, mais encore à les haïr et à les persécuter ; et parce qu'un grand nombre de philosophes étaient adonnés à la magie, ou bien parce que, devenant lui-même chaque jour plus furieux et plus brutal, il voulût exterminer jusqu'à l'ombre de la vertu pour se livrer, sans aucune retenue, à l'impiété et au vice, il se mit encore à persécuter les philosophes, fit emprisonner et mettre à mort nombre de gens de bien, parce que, dans une ville et une cour aussi corrompues, ils menaient une vie quelque peu sobre et honnête, suivant principalement les maximes de la philosophie stoïcienne [4].

A l'un et à l'autre titre, les chrétiens, et spécialement les apôtres, ne pouvaient n'être point compris dans cette persécution ; car, d'une part, ils faisaient profession de la plus sublime philosophie, et ramenaient les hommes à la pratique des plus pures et plus parfaites vertus ; et, de l'autre, à cause des miracles qu'ils opéraient, ils passaient dans l'esprit des gentils pour auteurs de maléfices et coupables de superstition et de magie. Il se réveilla donc de nouveau dans le cœur du tyran la rage contre les chrétiens, spécialement contre saint

[1] Arnob., *Cont. gent.*, l. 2. — [2] *Orat.* 21. — [3] Suet., *Nero*, c. 2. — [4] Orsi, t. 1, l. 2.

Pierre, et l'ordre de l'arrêter ne pouvait tarder longtemps. En conséquence, les fidèles, craignant pour une vie si précieuse à l'Église, se mirent à le conjurer avec larmes de sortir incontinent de Rome, et de se soustraire aux griffes de ce lion furieux qui cherchait sa mort. A la fin le bon pasteur céda aux instances réitérées de ses brebis inquiètes[1]. Quoiqu'il sût qu'il devait dans peu répandre à Rome son sang et perdre la vie, il pouvait douter néanmoins que l'époque de son martyre fût aussi proche, et voulut, dans ce doute, consoler les fidèles qui l'engageaient avec tant d'amour et de sollicitude à partir. Mais à peine sorti de Rome, il vit Jésus-Christ dirigeant ses pas du côté de la ville. Lui ayant demandé où il allait : Je vais à Rome, lui dit le Seigneur, pour y être crucifié de nouveau. Saint Pierre comprit aussitôt le sens de ces paroles. Comme Jésus-Christ ne pouvait être de nouveau crucifié dans sa propre personne, il entendit sans peine que le temps approchait où cela devait s'accomplir dans la personne de son vicaire ; il rentra donc dans la ville avec plus de promptitude qu'il ne s'était laissé persuader d'en sortir.

Ne pouvant donc plus douter de sa mort prochaine, il ne se borna point à exercer les derniers actes de sa sollicitude pastorale à l'égard des chrétiens de Rome, il voulut encore rappeler ses instructions aux fidèles du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie, ou plutôt, à tous les fidèles en général, en leur écrivant une seconde épître. Ce sont les derniers adieux d'un père à ses enfants, d'un pasteur à ses ouailles : ses avis embrassent tous les siècles.

« Simon-Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui ont reçu, comme nous, le précieux don de la foi par la justice de Jésus-Christ, notre Dieu et notre Sauveur : que la grâce et la paix croissent en vous de plus en plus par la connaissance parfaite de Dieu et de Jésus-Christ, Notre-Seigneur !

« Comme sa divine puissance nous a donné toutes les choses qui regardent la vie et la piété, en nous faisant parfaitement connaître celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa propre vertu, et nous a ainsi communiqué les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises, pour vous rendre, par ces grâces, participants de la nature divine, si vous fuyez la corruption qui règne dans le monde par la concupiscence : vous devez aussi, de votre part, apporter tout le soin possible pour produire dans votre foi la vertu ; dans la vertu la science ; dans la science la tempérance ; dans la tempérance la patience ; dans la patience la piété ; dans la piété l'amour fraternel ; dans l'amour

[1] Origen., *In Joan.*, c. 21. Ambr., *Serm.* 68.

fraternel la charité. Car si ces vertus se trouvent en vous et qu'elles y croissent de plus en plus, elles feront que la connaissance parfaite que vous avez de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne sera point stérile et infructueuse. Mais celui en qui elles ne sont point est un aveugle, un homme à vue courte, qui a oublié de quelle sorte il a été purifié des péchés de sa vie passée. Efforcez-vous donc de plus en plus, mes frères, d'affermir votre vocation et votre élection par des bonnes œuvres ; car, agissant de cette manière, il ne vous arrivera jamais de manquer votre but ; et Dieu vous fera entrer avec une grande abondance de mérite dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

« C'est pourquoi je ne cesserai point de vous faire ressouvenir de ces choses, quoique vous soyez confirmés dans la vérité dont je vous parle ; croyant qu'il est bien juste que, pendant que je suis dans ce corps comme dans une tente, je vous réveille en vous en renouvelant le souvenir, certain que, dans peu de temps, je dois quitter cette tente, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître. Mais j'aurai soin que, même après ma mort, vous puissiez toujours vous remettre ces choses en mémoire. Au reste, ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire, lorsque, de la nuée où la gloire de Dieu paraissait avec tant d'éclat, cette voix fut entendue : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne. Nous avons encore quelque chose de plus affermi que notre témoignage : c'est la parole des prophètes, à laquelle vous faites bien de regarder comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à paraître, et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs ; étant persuadés, avant toutes choses, que nulle prophétie de l'Écriture ne se fait par une interprétation particulière. Ce n'est point de la volonté des hommes que sont venues les prophéties ; mais c'est par le mouvement du Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé.

« Cependant, il y a eu aussi de faux prophètes parmi le peuple ; comme il y aura parmi vous de faux docteurs, qui introduiront des sectes de perdition, et qui, reniant le Seigneur qui les a rachetés, attireront sur eux une ruine soudaine. Et beaucoup les suivront dans leurs débauches ; et, à cause d'eux, on blasphémera contre la voie *de la vérité*. Dans leur avarice, ils trafiqueront de vous par des dis-

cours artificieux. Mais depuis longtemps le jugement qui les menace s'avance, et leur perdition ne sommeille pas. Car si Dieu n'a point épargné les anges qui ont péché, mais les a précipités dans le tartare, où ils sont enchaînés dans les ténèbres, pour être tourmentés et réservés jusqu'au jour du jugement; s'il n'a point épargné le monde des premiers temps, mais n'a sauvé que sept personnes avec Noé, prédicateur de la justice, en amenant les eaux du déluge sur le monde des pervers; s'il a puni les villes de Sodome et de Gomorrhe, en les ruinant de fond en comble et les réduisant en cendre, pour les faire servir d'exemple à ceux qui vivraient dans l'impiété...; à plus forte raison punira-t-il les hommes qui suivent les impures convoitises de la chair, qui méprisent la domination, qui sont audacieux, pleins d'eux-mêmes, et qui ne craignent pas de blasphémer les puissances; tandis que les anges, quoique supérieurs en force et en pouvoir, ne se condamnent point les uns les autres avec des paroles de blasphème et de malédiction. Mais ceux-ci, semblables à des animaux sans raison, qui sont nés pour être la proie des hommes qui les font périr, attaquant par leurs blasphèmes ce qu'ils ignorent, périront dans les désordres honteux où ils se plongent, et recevront la récompense de leur iniquité. Ils estiment la volupté, les délices de leur vie; ils ne sont qu'opprobre, infamie, s'abandonnant à la dissolution dans les agapes qu'ils célèbrent avec vous. Leurs yeux sont pleins d'adultère et insatiables de crime; ils attirent à eux les âmes légères et inconstantes; leur cœur s'est exercé dans l'avarice : ce sont des enfants de malédiction; ils ont quitté la voie droite, et se sont égarés en suivant la voie de Balaam, fils de Bosor, qui aima la récompense de l'iniquité, mais qui fut châtié de son injuste dessein, lorsqu'un animal accoutumé au joug, et muet, faisant entendre une voix humaine, réprima la folie de ce prophète. Ce sont des fontaines sans eau, des nuées agitées par des tourbillons : la profondeur des ténèbres leur est réservée. Car, en tenant des discours pleins d'orgueil et de vanité, ils amorcent, par les désirs de la chair et les voluptés sensuelles, ceux qui ne s'éloignent que médiocrement de ceux qui vivent dans l'erreur. Ils leur promettent la liberté, étant eux-mêmes esclaves de la corruption; puisque quiconque est vaincu devient esclave de celui qui l'a vaincu. Car si ceux qui, par la connaissance de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur, s'étaient retirés de la corruption du monde, se laissent vaincre et s'y engagent de nouveau, leur dernier état devient pire que le premier. En effet, il eût mieux valu pour eux qu'ils n'eussent point connu la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue, et d'abandonner la loi sainte qui leur avait été donnée par tradition. Mais il leur est arrivé ce que dit un pro-

verbe très-véritable : Le chien est retourné à son vomissement; et : Le pourceau lavé s'est vautré de nouveau dans la boue. »

Saint Pierre parle ici des gnostiques. Leur nom signifie *éclairés, illuminés*. Tout consistait, suivant eux, dans la science : la foi et la vertu n'étaient que pour le vulgaire. Se regardant comme plus savants que les autres, ils reniaient Jésus-Christ comme Seigneur et dominateur suprême, méprisaient la hiérarchie des anges véritables, et introduisaient des généalogies fabuleuses, interminables de prétendues émanations divines, dont nous verrons plus tard les détails. Au temps de saint Pierre, ils assistaient encore aux agapes des chrétiens, mais pour s'en faire une occasion de débauche. L'apôtre ne rejette point la science; seulement il lui marque son rang, après la foi et la vertu ; après la foi qui en est la base, et la vertu pratique qui lui obtient les lumières d'en haut. Et cette science consiste à connaître plus parfaitement Jésus-Christ comme le Fils de Dieu, comme notre Dieu et notre Seigneur; non suivant de doctes fables, des mythes sophistiques, mais suivant le témoignage des apôtres et des prophètes. Après avoir ainsi signalé les séducteurs de son temps, il signale ceux des derniers temps.

« Mes bien-aimés, voici la seconde lettre que je vous écris, et, dans toutes les deux, j'éveille vos âmes simples et sincères par mes avertissements, afin que vous vous souveniez des choses qui ont été prédites par les saints prophètes, et des préceptes de notre Seigneur et Sauveur, que vous avez reçus de nous qui sommes vos apôtres. Sachez donc, avant toutes choses, que, dans les derniers jours, il viendra des moqueurs qui chercheront à séduire, et qui suivront leurs propres convoitises. Ils diront : Où sont les promesses? où est son avénement ? car, depuis que nos pères sont morts, toutes choses persévèrent comme elles étaient au commencement du monde. Mais ils ne savent point, parce qu'ils veulent l'ignorer, qu'il y avait auparavant des cieux, et une terre qui avait été tirée de l'eau et qui subsistait par l'eau, en vertu de la parole de Dieu; et que, par ces mêmes choses, le monde d'alors a péri, abîmé dans les eaux. Or, les cieux et la terre qui sont maintenant, la même parole de Dieu les a rétablis, et les réserve pour être brûlés par le feu au jour du jugement et de la ruine des hommes impies.

« Mais il y a une chose que vous ne devez pas ignorer, mes bien-aimés; c'est que, devant le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour. Ainsi le Seigneur n'a point retardé l'accomplissement de sa promesse, comme quelques-uns se l'imaginent; mais c'est qu'il vous attend avec patience, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous retournent à la pénitence. Or, le jour du Sei-

gneur viendra comme un voleur de nuit; et alors, les cieux passeront avec le bruit de la tempête, les éléments embrâsés se dissoudront; et la terre, et tous les ouvrages qui sont en elle, seront consumés par le feu. Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quels devez-vous être, et quelle doit être la sainteté de votre vie, et la piété de vos actions : attendant et désirant avec empressement que le jour du Seigneur vienne, ce jour où l'ardeur du feu dissoudra les cieux et fera fondre tous les éléments! car nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habitera. C'est pourquoi, mes bien-aimés, dans l'attente de ces choses, faites en sorte que le Seigneur vous trouve purs, irrépréhensibles et dans la paix. Et regardez comme un moyen de salut la longanimité avec laquelle le Seigneur vous attend. C'est aussi ce que Paul, notre bien-aimé frère, vous a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée, comme aussi dans toutes ses lettres où il parle du même sujet; lettres dans lesquelles il y a quelques endroits difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers torturent, aussi bien que les autres Écritures, pour leur propre ruine. Vous donc, mes bien-aimés, qui en êtes avertis, prenez garde à vous, de peur qu'entraînés par la tromperie de ces méchants, vous ne veniez à tomber de l'état ferme où vous êtes établis. Croissez, au contraire, dans la grâce et dans la connaissance de Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur. A lui soit la gloire, et maintenant, et jusqu'au jour de l'éternité! Amen [1]!»

Telle fut la dernière instruction pastorale du prince des apôtres. Rien ne se peut de plus grave. Il y pourvoit au présent et à l'avenir; les fidèles d'alors, il les prémunit contre les séductions des gnostiques; les fidèles des derniers temps, il les prémunit contre les railleries des incrédules. Il juge les épîtres de saint Paul, les range parmi les Écritures divines; il signale les hommes ignorants et légers qui les détournent à de mauvais sens; il rappelle que l'Écriture ni ne s'est faite ni ne s'explique par le sens privé. On sent partout l'autorité de celui qui doit à jamais confirmer ses frères.

Cependant la persécution était imminente. Ce qui acheva de la rallumer, ce furent les conversions qu'opérèrent les deux apôtres dans le palais même de Néron, et parmi les malheureuses victimes de ses débauches.

Qu'après avoir fait périr d'abord une multitude de chrétiens comme coupables de l'embrasement, le tyran les ait persécutés encore comme chrétiens et publié contre eux, non-seulement à Rome, mais dans tout l'empire, des lois sévères et de cruels édits, nous le

[1] 2. Petr.

voyons par d'anciens monuments, auxquels on ne peut opposer que de faibles conjectures. Parmi les louables ordonnances de ce prince, Suétone met : d'avoir accablé les chrétiens de divers supplices[1]; non pas, sans doute, lorsqu'il les accusa faussement de l'incendie de Rome, car sa conduite alors fut détestée des païens mêmes; mais quand il les poursuivit comme gens livrés à une superstition nouvelle et funeste.

Plus d'un siècle après, les chrétiens étant accusés de contrevenir aux lois qui prohibaient, sous des peines graves, leur religion, et par là d'en éprouver justement toute la sévérité, Tertullien répond, entre autres choses, qu'il fallait se rappeler l'origine de ces lois pour juger des égards qu'elles méritaient; leur premier auteur était Néron; le second, Domitien, regardé comme un autre Néron pour sa cruauté[2]. Il ajoutait que ces lois n'avaient été confirmées, ni par un Trajan, qui même les avait éludées en partie en défendant de rechercher les chrétiens; ni par un Adrien, quoique si vigilant sur les nouveautés; ni par un Vespasien, bien que vainqueur de la Judée; ni par un Antonin le Pieux; ni par un Vérus; ni par quelque autre estimable empereur. Que si, sous le règne de plusieurs de ces princes, les fidèles furent cruellement persécutés, ce n'était point en vertu d'une loi qu'ils eussent promulguée eux-mêmes, mais par suite de celle qu'avaient portée autrefois les deux abominables tyrans. Sévère Sulpice, après avoir parlé des chrétiens mis à mort sous prétexte de l'embrasement, ajoute que la religion fut encore proscrite par des lois rigoureuses, et qu'en vertu d'édits publics, il n'était plus permis d'être chrétien[3]. Paul Orose écrit pareillement que Néron fit tourmenter et mourir les chrétiens à Rome, et ordonna de leur faire souffrir les mêmes supplices dans les provinces. L'incendie de la ville ne pouvait s'imputer aux chrétiens épars dans tout l'empire; c'était donc la religion qui était persécutée en eux, et persécutée par ordre du prince[4]. Avant Orose et Sulpice Sévère, la même chose avait déjà été dite par l'auteur du livre : *De la mort des persécuteurs.* « Néron, dit-il, voyant que non-seulement à Rome, mais en tout lieu et tous les jours, une grande multitude abandonnait le culte des idoles, embrassait la nouvelle religion et condamnait l'ancienne, exécrable tyran comme il était, il entreprit de renverser ce céleste édifice et de détruire la justice[5]. » Le motif de cette nouvelle persécution était donc de soutenir l'ancien culte des idoles, d'abattre la religion nouvelle, laquelle, étant jusqu'alors permise dans l'empire, comme confondue en quelque sorte avec la religion judaïque, les gouverneurs des provinces ne

[1] Suet., *Nero*, n. 16. — [2] Tert., *Apol.*, n. 5. — [3] *Hist.*, l. 2. — [4] L. 7, c. 7. — [5] *De morte pers.*, c. 2.

pouvaient agir contre les chrétiens, ni les punir des peines capitales, sans de nouveaux rescrits de Rome.

Néron, voulant donc exterminer le nom chrétien, fit mettre en croix le prince des apôtres et couper la tête à Paul, se flattant sans doute de pouvoir sans peine renverser l'édifice après en avoir abattu les deux colonnes principales. Déjà, comme nous avons vu, saint Paul était depuis quelque temps dans les fers. Saint Pierre fut également arrêté et placé dans la prison Mamertine, au pied du Capitole, où, à ce que l'on assure, il convertit à la foi ses deux gardes, Processe et Martinien, qui furent baptisés au lieu même, une fontaine s'y étant miraculeusement formée, dont les eaux, sans diminuer jamais, jaillissent encore maintenant du sein de ces rochers [1]. Suivant saint Jérôme, Pierre souffrit la trente-septième année après le crucifiement de Jésus-Christ [2] ; ce qui revient à l'an 66 de l'ère vulgaire, Jésus-Christ étant mort, suivant l'opinion la mieux fondée, l'an 29, sous le consulat des deux Geminus. Saint Pierre aurait ainsi gouverné l'Église trente-sept ans. Quant au jour de son martyre, Eusèbe et la plupart des anciens le placent au vingt-neuf juin. Avant d'être mis en croix, il fut battu de verges, comme c'était la coutume. C'est encore une ancienne tradition qu'il fut crucifié la tête en bas, manière de crucifier plus ignominieuse à la fois et plus cruelle. Sans doute, Pierre, dans son humilité, se réjouissait d'être ainsi traité plus mal encore que le Fils de Dieu; et il se peut aussi, comme le veulent plusieurs, qu'il l'ait demandé lui-même aux juges, ou du moins qu'il leur en donna l'occasion, en protestant qu'il était indigne de mourir comme était mort son divin maître.

Le même jour et la même année vit trancher la tête à saint Paul; jour fortuné et glorieux pour l'Église romaine, où les deux apôtres, après avoir versé dans son sein toute leur doctrine, lui donnèrent encore leur sang, l'enrichirent de leurs dépouilles et de leurs trophées : trophées et dépouilles dont Rome chrétienne s'enorgueillit et s'est toujours enorgueillie à plus juste titre que Rome païenne des dépouilles et des trophées du monde vaincu.

Les sacrées reliques du prince des apôtres furent placées sur le mont Vatican, près du palais de Néron, et celles de saint Paul sur la voie d'Ostie. Nous en avons un témoignage célèbre dans un auteur ecclésiastique, le prêtre Gaïus, qui florissait à Rome un peu plus d'un siècle après la mort de nos deux saints. Je puis vous montrer, dit-il, les trophées des apôtres. Car soit que vous alliez au Vatican ou sur le chemin d'Ostie, vous rencontrerez les trophées de ceux qui ont fondé cette Église [3]. C'est encore comme des trophées et des

[1] *Acta SS.*, 29 *junii.* — [2] *De script. de Petro.* — [3] Apud Euseb., l. 2, c. 25.

monuments de victoire sur l'impiété que les anciens Pères, spécialement saint Chrysostôme et saint Augustin, envisageaient ces saintes reliques, lorsqu'ils prouvaient, contre les Juifs et les gentils, la divinité du Fils de Dieu, son infinie puissance et la vérité de sa religion, en montrant les empereurs et les premières dignités de l'empire, abandonnant le culte des idoles, se prosterner humblement sur les sépulcres de ces deux apôtres qu'ils avaient traités d'abord comme de vils malfaiteurs.

« Ceux, dit saint Chrysostôme, qui pendant la vie étaient traînés avec violence çà et là, bafoués, emprisonnés, en butte aux plus cruels outrages, sont, après leur mort, plus honorés que les monarques mêmes. En voulez-vous la preuve ? Voyez, dans la royale cité de Rome, courir au sépulcre d'un pêcheur et d'un faiseur de tentes, sans faire nulle attention au reste, les empereurs, les consuls et les chefs des armées [1]. » Et saint Augustin, écrivant aux habitants de Madaure, encore idolâtres : « Voyez-vous, leur dit-il, les temples des idoles, les uns tombés en ruine, les autres démolis, ceux-ci fermés, ceux-là destinés à d'autres usages ; les idoles elles-mêmes mises en pièces, livrées aux flammes ou détruites de quelque autre manière ? Les puissances du siècle qui, autrefois, pour ces mêmes idoles, persécutaient le peuple chrétien, vous les voyez, vaincues et subjuguées, non par notre résistance, mais par notre patience, tourner contre ces mêmes idoles leur zèle et leurs lois ; vous voyez l'auguste chef du plus noble empire déposer son diadème et supplier humblement devant le sépulcre du pêcheur Pierre [2]. »

Une autre preuve de l'amour et de la reconnaissance des premiers fidèles, et, en particulier, des Romains pour les princes des apôtres, ce sont leurs images que l'on trouve en grand nombre dans les cimetières de Rome, sculptées fréquemment sur les urnes sépulcrales et sur les coupes qui servaient aux agapes ou repas de charité. De savants antiquaires ont démontré que ces vases sont antérieurs, non-seulement à la paix donnée à l'Église par Constantin, mais encore à la dernière persécution excitée contre elle par Dioclétien. Ce qui ne doit pas paraître étrange aux nouveaux iconoclastes, qui prétendent que l'idolâtrie entra dans l'Église avec la vénération des images; car Eusèbe nous fournit un témoignage irréfragable d'une antiquité non-seulement pareille, mais plus reculée encore. Il atteste avoir vu les images peintes des deux apôtres, lesquelles, dit-il, ont été conservées jusqu'à nos jours [3]. Et il avertit qu'il ne faut pas s'en étonner ; parce que les anciens avaient coutume d'honorer ainsi leurs bienfaiteurs;

[1] Chrysost., *In 2. Cor.*, c. 26. — [2] *Ep.* 232, alin. 42. — [3] *Hist.*, l. 7. c. 18.

qu'enfin, par le même motif, les chrétiens de Jérusalem avaient toujours conservé la chaire de saint Jacques, leur premier évêque; montrant assez clairement par là, conclut Eusèbe, de quelle manière, et les premiers chrétiens, et ceux de nos jours, ont toujours rendu aux saints et leur rendent encore l'honneur qui leur est dû à cause de leur amour envers Dieu.

Si, en tout temps, les hommes ont eu la louable coutume de conserver, par la peinture, les traits des illustres personnages qui ont ou affermi par des lois, ou éclairé par leur doctrine, ou défendu et agrandi par leur valeur les républiques et les empires, qui voudra blâmer les anciens chrétiens de Rome de s'être fait un bonheur d'avoir toujours devant les yeux les images de ceux qu'ils regardaient justement comme les fondateurs de cette Église, comme leurs maîtres et leurs défenseurs?

Il faut qu'une de ces images ait été vue de l'auteur du dialogue intitulé *Philopatris*, parmi les œuvres de Lucien, mais que plusieurs croient plus ancien et qui écrivit peut-être vers la fin du premier siècle, sous l'empire de Trajan. Il nous représente saint Paul la tête un peu chauve, le nez aquilin et agréablement courbé, tel qu'on le voit encore dans quelques monuments de *Rome souterraine*, particulièrement dans ceux qui sont grossièrement sculptés. Tel le trouvons-nous encore décrit dans les Actes de sainte Thècle, que plusieurs [1] prétendent être ceux-là mêmes qui furent faussement attribués à saint Paul par un prêtre d'Asie, déposé pour cette imposture par l'apôtre saint Jean. Ce prêtre pouvait avoir vu la personne même du docteur des nations. Or, c'est en général une grande preuve d'antiquité pour des portraits, que de les trouver conformes à leur original.

Peu après la mort des saints apôtres, saint Clément écrivit sa célèbre épître aux Corinthiens, dans laquelle, après avoir fait mention de leur glorieux martyre, il ajoute que, pendant qu'ils vivaient encore, il s'était réuni à eux une grande multitude d'élus, qui, ayant souffert beaucoup de supplices et de tourments avec une invincible patience, ont été *parmi nous*, dit-il, du plus glorieux exemple. Illustre témoignage du séjour et de la mort des deux apôtres à Rome. Car quand, écrivant de Rome, il dit : Elle fut *parmi nous* du plus généreux exemple, cette grande multitude de fidèles qui s'étaient réunis à ces deux saints pendant qu'ils vivaient, il veut dire sans doute pendant qu'ils vivaient parmi nous; et non pendant qu'ils vivaient dans la Judée, la Grèce, l'Asie, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce ou dans le Pont.

[1] Grab., *Spicil.*, t. I

Quels ont été les supplices et les tourments que souffrirent ces bienheureux disciples des apôtres, nous l'apprenons plus distinctement d'Hermas, qui, vers ces temps, écrivit à Rome ses livres intitulés *le Pasteur :* Ce furent, dit-il, les prisons, les fouets, les bêtes féroces, les croix [1]. Nous ignorons les noms ainsi que la condition de ces premiers martyrs de l'Église romaine, mère féconde d'aussi magnanimes héros. Nous savons cependant d'un très-ancien et très-grave auteur que, de ce nombre, fut la femme du prince des apôtres; duquel il raconte que, la voyant conduire à la mort, il ressentit une grande joie de ce qu'elle était appelée de Dieu à une si haute gloire, et que, l'appelant par son nom, il l'encouragea en disant : Souvenez-vous du Seigneur [2]. Du même nombre furent encore Processe et Martinien, gardes de la prison Mamertine, avec quarante-sept autres soldats baptisés dans la même prison, et dont l'Église romaine célèbre le triomphe dans ses fastes. En outre, comme nous avons vu, le feu de la persécution s'étant étendu aux provinces mêmes, il est encore d'autres églises qui se glorifient d'avoir eu des martyrs du temps de Néron : comme Pise et Lucques, leurs Paulin et Torpète; Milan, ses Gervais et Protais, avec leur père Vital et leur mère Valérie, ainsi que Celse et Nazaire; Ravenne, son Apollinaire; Aquilée, Hermagoras, son premier évêque, et Fortunat.

La ville de Brescia conserve non-seulement la mémoire de son saint Alexandre, mais encore les actes de son martyre que voici dans leur brièveté et leur simplicité primitives.

Alexandre, né à Brescia, d'une famille illustre, et instruit des vérités de la religion chrétienne, alla à Marseille encore adolescent, auprès du bienheureux Lazare, évêque de cette ville, lorsque l'empereur Claude persécutait les chrétiens. S'étant rendu de là à Aix auprès du bienheureux évêque Maximin, et ayant été affermi par lui dans la foi, et enflammé d'ardeur à souffrir le martyre pour Jésus-Christ, il retourna à Brescia. Là, ayant vendu ses biens et en ayant distribué le prix aux pauvres, il entra, par le désir qu'il avait du martyre, dans le temple de Diane, et commanda aux démons, au nom du Christ, de briser les idoles. Ce qui ayant été fait, il est saisi par les prêtres des idoles, et conduit au préfet Félicien. Celui-ci, après en avoir informé Néron et avoir reçu pour réponse qu'Alexandre devait sacrifier aux dieux ou expirer dans de cruels supplices, lui expose l'ordre de l'empereur et l'exhorte à sacrifier à Mars. Alexandre se met à genoux, comme pour adorer l'idole de Mars, adresse sa prière au Christ Seigneur, et aussitôt l'idole, tombant par terre, est réduite en poudre.

[1] *L. 1*, c. 3. — [2] Clem. Alex., *Strom.*, l. 7.

C'est pourquoi Félicien, irrité, ordonne qu'il soit déchiré avec des lanières, et qu'on verse dans sa bouche de l'huile bouillante, mêlée de poix et de soufre. Le préfet, voyant qu'il n'en a reçu aucun mal, commande qu'on lui perce les mains, qu'on y passe une corde, qu'on attache cette corde au cou d'un taureau indompté, et que le martyr soit ainsi traîné par la ville, et qu'enfin, après lui avoir mutilé les bras et la langue, on lui coupe la tête. Comme dans ce lieu il parut miraculeusement quatre flambeaux auprès du corps du martyr, et que plusieurs se convertirent au Christ à cause de ce miracle, l'évêque Anathalon l'y ensevelit : et dans la suite les Bressans y bâtirent un temple en son nom[1].

Tels sont les actes de saint Alexandre de Brescia. La persécution de Claude dont il y est parlé, nous l'avons vue plus haut, lorsque cet empereur expulsa les Juifs de Rome à cause des fréquents tumultes qu'ils y excitaient au sujet du Christ.

Quant à la persécution de Néron, l'Espagne même s'honore d'avoir enfanté des martyrs à cette époque ; et pour preuve qu'elle aussi souffrit beaucoup dans cette persécution, elle nous fait voir une inscription dédiée vers ce temps à Néron et conçue en ces termes : A Claude Néron César Auguste, souverain pontife, pour avoir purgé la province des voleurs et de ceux qui inculquaient au genre humain une superstition nouvelle[2]. De cette inscription, dont nous n'avons aucune raison de suspecter l'authenticité, il est aisé de conclure combien cette persécution fut violente, puisque les gentils, qui regardaient jusqu'alors la religion chrétienne comme une superstition nouvelle et pernicieuse, la croyaient totalement anéantie.

Ce n'est pas la dernière fois que la religion du Christ a été nommée superstition ; ce n'est pas la dernière fois qu'on a célébré sa défaite. Mais, après dix-huit siècles, elle est encore là, confondant tout ensemble et l'orgueil des philosophes, et la sagesse des législateurs, et la puissance des conquérants. Rassemblez les philosophes anciens et les modernes. Divisés entre eux et avec eux-mêmes, au lieu de réunir les esprits sous une règle certaine, ils n'offrent qu'une horrible confusion d'opinions et de systèmes arbitraires et contradictoires : point de sottise au monde qu'ils ne soutiennent; point de vice si infâme qu'ils n'autorisent. S'il en est qui expriment éloquemment des vérités communes, des maximes de morale connues avant eux, ils les démentent par leur conduite. Tout en faisant de belles phrases sur la vertu, le mépris des richesses, la grandeur d'âme, nous avons vu

[1] *Acta SS.*, 26 aug. — *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, etc., chez Migne, 1848, t. 1, p. 521 et seqq. — [2] Gruter., p. 238.

Sénèque accumulant des trésors, ruinant les provinces par ses usures, et apprenant à Néron à faire l'apologie du parricide. Douze pêcheurs, sortis de la Judée, annoncent par tout l'univers une doctrine qui, après dix-huit siècles d'épreuves, est toujours une, toujours sainte; ce qu'ils enseignent, ils le pratiquent; pour répandre cette doctrine salutaire, ils sacrifient leur repos, leurs biens, leur vie; deux d'entre eux la prêchent hardiment dans la capitale du monde, et lui gagnent de généreux disciples jusqu'à la cour de Néron; pour y mettre le sceau, ils endurent la prison et la mort, sous les yeux mêmes de Sénèque.

Rassemblez les législateurs de tous les siècles et de tous les peuples, depuis ce sénat romain qui décrétait à Néron la divinité et des temples, jusqu'à ces législateurs modernes qui ont légalisé le meurtre et le brigandage, que trouverez-vous dans leur code commun? Un amas informe de lois bonnes, mauvaises, injustes, barbares, atroces; où le crime, pourvu qu'il soit puissant, trouve tout ce qu'il faut pour être vertu et proscrire l'innocence. La loi que les douze pêcheurs de la Judée promulguent par toute la terre est bien différente : une comme Dieu dont elle émane ; comme Dieu, sainte et sans tache, implacable à tout mal, favorable à tout bien; comme Dieu, présente à tout, réglant toutes les actions les plus secrètes, comme les actions publiques; comme Dieu, dominant tout, et le grand et le petit, et le roi et le peuple; loi souveraine et immuable comme Dieu, contre laquelle tout ce qui se dit est faux, tout ce qui se fait est nul.

Voyez les fondateurs d'empires, les conquérants fameux : leur ouvrage est changé, renversé, détruit par d'autres. Voyez les politiques du siècle qui se vantent de constituer les nations : leurs édifices s'écroulent sur les architectes, ils ne bâtissent que des ruines. Le chef des douze pêcheurs arrive seul et sans armes dans la capitale du monde, y établit, malgré les Néron et les Domitien, le siége d'un empire nouveau, qui étend ses conquêtes pacifiques chez tous les peuples, et, sans distinction de gouvernement et de langues, les réunit tous dans une grande famille sous l'autorité du même Père. Tout ce qui renverse les autres empires attaque, pendant dix-huit siècles, cette nouvelle monarchie romaine; et, après dix-huit siècles, le pêcheur Pierre, comptant, dans la suite non interrompue de ses successeurs, à peine cinq ou six qui ne fussent que dignes de figurer parmi les souverains terrestres, gouverne encore dans Pie IX cette Église sainte, dont les bornes sont celles du monde, et le temps la durée.

Cette Église apparaissait alors comme un monde nouveau, sortant

de l'abîme. Persécutée partout, elle frappait tous les regards par la constance de ses fidèles et l'innocence de leurs mœurs. Nous en avons une éloquente peinture dans la lettre à Diognète, imprimée parmi les œuvres du saint martyr Justin, mais, suivant toutes les apparences, d'un auteur beaucoup plus ancien et disciple des apôtres.

« Les chrétiens, dit-il, en comparant leur façon de vivre avec celle des Juifs et des gentils, les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les institutions politiques ; ils n'habitent point de villes propres à eux, n'ont point un dialecte étranger aux autres, ne mènent point une vie singulière ; ne s'appliquent point à étudier les systèmes de quelques esprits curieux, ni à défendre des opinions humaines, comme plusieurs. Ils demeurent dans les villes des Grecs et des barbares, comme cela se trouve, suivant l'usage des habitants pour le vêtement et la nourriture, ainsi que tout ce qui regarde la vie présente ; avec cela, néanmoins, ils font voir une société merveilleuse et vraiment incroyable.

« Ils habitent leurs patries, mais comme des passants. Ils prennent part à tout comme citoyens, et ils ont tout à souffrir comme étrangers. Toute terre étrangère leur est patrie, et toute patrie leur est étrangère. Ils épousent des femmes, comme les autres ; engendrent des enfants, mais ne les abandonnent point. Leur table est commune, mais non point leur lit nuptial. Ils vivent dans la chair, mais non point selon la chair ; ils sont sur la terre, mais ils vivent dans le ciel ; ils obéissent aux lois, mais leur vie est supérieure aux lois mêmes. Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute ; on ne les connaît point, et on les condamne ; on les met à mort, et ils acquièrent une vie nouvelle ; ils sont pauvres, et ils enrichissent un grand nombre ; ils manquent de tout, et ils ont tout en abondance ; on les flétrit, mais les flétrissures leur tournent en gloire ; on les calomnie, et on rend hommage à leur vertu ; on les insulte, et ils bénissent ; on les outrage, et ils répondent par des marques d'honneur. Ils font le bien, et on les punit ; les punit-on, ils s'en réjouissent comme d'un bienfait. Les Juifs leur font la guerre comme à des étrangers, et ils sont persécutés par les Grecs ; ceux qui se font leurs ennemis ne peuvent dire pourquoi ils les haïssent.

« Pour tout dire, en un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue par tous les membres du corps, et les chrétiens par toutes les villes du monde. L'âme demeure dans le corps sans être du corps ; les chrétiens demeurent dans le monde sans être du monde. L'âme invisible habite le corps visible comme une citadelle ; quoiqu'on voie les chrétiens

dans le monde, on ne voit pas néanmoins l'esprit de religion qui les anime. La chair hait l'âme et lui fait la guerre sans qu'elle en ait reçu aucun mal, mais parce qu'elle ne lui permet point de s'abandonner aux voluptés; le monde hait les chrétiens sans en avoir reçu aucun mal, parce qu'ils sont opposés aux plaisirs. L'âme chérit le corps qui la hait, et les chrétiens aiment ceux qui les haïssent. L'âme est enfermée dans le corps, mais c'est elle qui conserve le corps même; les chrétiens sont enfermés dans le monde comme dans une prison, mais ce sont eux qui soutiennent le monde.

« L'âme immortelle habite une demeure mortelle; les chrétiens, au milieu des choses périssables d'ici-bas, attendent les biens incorruptibles du ciel. Plus l'âme est exercée aux jeûnes et aux privations, meilleure elle devient; les chrétiens de même, plus on les conduit journellement au supplice, plus ils voient augmenter leur nombre.

« C'est Dieu même qui leur a confié dans le monde un poste aussi sublime. Leur doctrine n'est point de la terre. C'est le vrai Dieu lui-même, le Tout-Puissant, le Créateur de toutes choses, l'Invisible, qui a fait descendre du ciel sa vérité, qui n'est autre que son Verbe. Il a envoyé aux hommes, non quelque ministre, quelque ambassadeur, quelque prince, soit de ceux qui gouvernent les choses terrestres, soit de ceux à qui est commise l'administration des choses célestes; mais l'auteur même et le créateur de l'univers, celui par qui il a fait les cieux, donné des bornes à la mer; celui même qui, par sa puissance, entretient l'harmonie et la concorde parmi les éléments; celui dont le soleil a reçu ses espaces à parcourir chaque jour; celui à qui obéit la lune pour prêter son flambeau à la nuit; celui dont les astres reconnaissent la voix pour suivre la lune dans sa course lumineuse; celui qui a rangé toutes les créatures dans leur ordre et leurs limites; auquel obéissent les cieux, la terre, la mer, et tout ce qui est enfermé dans leur vaste enceinte, le feu, l'air, les abîmes, et ce qui est dans les hauteurs, et ce qui est dans les profondeurs, et ce qui est dans le milieu. C'est celui-là même qu'il a envoyé aux hommes, non pour exercer sur eux un empire tyrannique; mais dans la clémence, dans la douceur, comme un roi qui envoie un fils-roi. Ainsi Dieu a-t-il envoyé un Dieu pour les sauver dociles, non pour les contraindre; car, en Dieu, il n'y a point de violence. Il a envoyé comme qui appelle, non pas comme qui poursuit; il a envoyé comme qui aime. Un jour il l'enverra pour juger; et qui pourra soutenir sa présence ? »

Cette lettre ne fut point écrite à Rome, mais dans la Grèce : car il n'y est fait aucune mention, ni de Rome, ni des Romains, ni des dieux des Romains; mais des Grecs et de leurs dieux, ainsi que des

villes grecques et de la persécution que les chrétiens avaient à souffrir des Grecs. Néanmoins, on y représente les chrétiens comme persécutés de tous, condamnés et traînés journellement au supplice, comme il paraît clairement encore par les paroles suivantes : « Ne les voyez-vous pas jetés aux bêtes féroces, pour qu'ils renient le Seigneur; et ils ne sont pas vaincus? Ne voyez-vous pas leur nombre s'augmenter d'autant plus, qu'il y a plus de bourreaux à les conduire au bûcher? » Et plus bas : « Alors vous admirerez ceux qui maintenant endurent les flammes pour la justice. »

Que cette lettre à Diognète soit d'un auteur plus ancien que saint Justin; qu'elle ait été écrite par un disciple des apôtres, au temps où la religion chrétienne passait pour une façon de vivre et une religion entièrement nouvelle; enfin, bien que durant une persécution générale contre les chrétiens, néanmoins avant la destruction du temple et pendant que les Juifs y offraient encore leurs sacrifices, nous le voyons en termes exprès dans cette lettre même. « Ayant été disciple des apôtres, dit l'auteur, je deviens maintenant docteur des nations. Ce qu'ils m'ont appris, je l'enseigne à ceux qui se montrent dignes disciples de la vérité. » La religion chrétienne était alors si nouvelle, que les hommes, pleins d'admiration, demandaient : «D'où vient ce nouveau genre de vie? d'où vient qu'il n'a paru dans le monde qu'aujourd'hui et non point auparavant? d'où vient cette nouvelle doctrine? » Finalement, en réfutant les Juifs, il ne leur oppose ni la ruine du temple, ni la cessation des sacrifices; il suppose, au contraire, qu'ils continuaient à les offrir, et que leur culte subsistait encore avec tout l'appareil et toute la pompe des cérémonies. L'auteur s'exprime en ce sens, non pas dans un seul endroit, mais dans un grand nombre. Les fidèles étaient donc en ces temps, même dans les provinces de l'empire, traînés au supplice, jetés aux bêtes féroces, livrés aux flammes; et, dans cette persécution, les Juifs se joignaient aux gentils, sans prendre garde, les malheureux, aux funestes présages qui leur annonçaient, de plus d'une manière, leur désolation prochaine.

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

DE L'ANNÉE 66 A L'ANNÉE 100 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Les Romains détruisent Jérusalem. — Saint Jean prédit la chute et le démembrement de l'empire des Romains.

Quand le Très-Haut instituait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples, selon le nombre des fils d'Israël [1]. Moïse l'avait dit dans son dernier cantique. Ces paroles nous rappellent que, dans le dessein de la Providence, il y a une correspondance mystérieuse entre le peuple d'Israël et les autres peuples. Aussi l'avons-nous vu, ce peuple singulier, se mêler à toutes les nations influentes de l'univers : à l'Égypte, par Abraham, Jacob, Joseph, Moïse, Aaron et un séjour de plusieurs siècles ; à la Phénicie, par David, Salomon et un continuel voisinage ; à l'empire des Assyriens, des Perses, des Grecs, par la captivité, par Daniel, Esther, Mardochée, et ses livres sacrés traduits en grec ; à l'empire des Romains, par les alliances des Machabées, et par sa dispersion dans tout le monde.

Aussi les prophètes joignent-ils presque toujours, aux prophéties qui regardent Israël seul, des prophéties qui regardent le reste du genre humain. Daniel surtout, qui annonce si précisément le rétablissement des murs de Jérusalem après la captivité de Babylone, la venue du Messie, son supplice par son peuple, la réprobation de ce peuple ingrat, l'abomination de la désolation dans le lieu saint, la cessation des sacrifices, la destruction de la ville et du temple, suivie d'une désolation finale ; Daniel aussi annonce, avec la même précision, l'ensemble et la suite des quatre grandes monarchies ; il annonce en particulier que ce Christ mis à mort par ce peuple, cette pierre détachée de la montagne, viendrait frapper aux pieds et réduire en poudre la grande statue aux quatre métaux, cet empire universel aux quatre dynasties : des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Romains.

[1] Deut., 32, 8. Quando dividebat Altissimus gentes ; quando separabat filios *Adam*, constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israël.

Israël et cette monarchie successive de quatre peuples souverains étaient donc, entre les mains de Dieu, un plan élémentaire, une construction préparatoire, pour produire quelque chose de plus parfait dans le Christ. Le Christ venu, ce qu'il y avait d'élémentaire et de préparatoire devait disparaître peu à peu, comme on ôte l'échafaudage à mesure que l'édifice s'achève. Jérusalem, le temple, avec toute leur magnificence, n'étaient que la figure d'une réalité plus magnifique encore. La réalité venue, la figure n'était plus nécessaire.

La mauvaise disposition des Juifs la rendait même nuisible. Ils étaient si aveuglément attachés à l'écorce de la lettre, à la beauté matérielle de Jérusalem et du temple, à la gloire temporelle de leur nation, que ce fut pour cela même qu'ils méconnurent le Christ et le mirent à mort. Il leur avait prédit néanmoins quelles seraient les suites de leur crime : que leur ville serait assiégée et resserrée de toutes parts ; leur temple ruiné, et qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Il avait ajouté que la génération d'alors ne passerait point que tout cela ne fût accompli. C'était bientôt quarante ans qu'il leur avait dit cela. Eux cependant, après avoir mis à mort le maître, excitaient les païens à faire mourir ses disciples.

Un autre Jésus vint alors faire retentir à leurs oreilles, nuit et jour, le présage terrible de leur prochain malheur. Voici comme en parle un témoin oculaire, l'historien Josèphe. Quatre ans avant la guerre, et sept ans cinq mois avant le siége de Jérusalem, un nommé Jésus, fils d'Ananus, homme de la campagne et du peuple, étant venu à Jérusalem à la fête des Tabernacles, lorsque la ville était encore dans une paix profonde et une grande opulence, commença tout à coup à élever la voix et à crier dans le temple : Voix de l'Orient : voix de l'Occident : voix des quatre vents : voix contre les nouveaux époux et contre les nouvelles épouses : voix contre tout le peuple ! Puis, courant nuit et jour les places et les rues de la ville, il poussait les mêmes cris. Quelques-uns des principaux Juifs, ne pouvant supporter d'aussi lugubres présages, le firent prendre et charger de coups. Mais, sans proférer une parole ni pour lui ni contre ceux qui le maltraitaient, il continuait à répéter ses lamentables accents. Les magistrats, persuadés, non sans raison, que c'était en lui une impulsion surhumaine, le conduisirent à Albin, gouverneur de la Judée. Celui-ci l'ayant fait battre de verges et déchirer jusqu'aux os, il ne supplia personne ni ne versa une larme, mais, à chaque coup, répondait d'une voix plus lugubre : Malheur ! malheur à Jérusalem !

Interrogé par le président qui il était, d'où il venait, et pourquoi il criait de la sorte, il ne répondit rien, mais continuait à crier toujours : Malheur ! malheur à Jérusalem ! Enfin le gouverneur le laissa aller

comme un insensé. Depuis ce moment jusqu'à la guerre, jamais on ne le vit parler à personne. Tout ce qu'on lui entendait dire chaque jour, c'étaient ces tristes paroles : Malheur ! malheur à Jérusalem! Jamais il ne disait d'injures à ceux qui journellement le battaient, ni ne remerciait ceux qui lui donnaient à manger; sa réponse à tout était sa sinistre lamentation, qu'il poussait avec le plus de force les jours de fête. Il continua ainsi sans interruption jusqu'au moment où, les Romains ayant mis le siége devant Jérusalem, il vit ses prédictions s'accomplir. Pendant tout ce temps sa voix ni ne s'affaiblit ni ne devint rauque; il ne cessa de crier que quand il cessa de vivre. Un jour que, faisant le tour des remparts de la ville assiégée, il se mit à crier avec plus de force qu'à l'ordinaire : Malheur à la ville ! malheur au peuple ! malheur au temple ! il ajouta : Malheur à moi ! lorsqu'au même instant une pierre, lancée par une machine, le renversa par terre et l'étendit roide mort [1].

D'après cet irrécusable témoignage, ne dirait-on pas que la vengeance divine s'était comme rendue visible en cet homme qui ne subsistait que pour prononcer ses arrêts; qu'elle l'avait rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris, et qu'enfin il devait périr par un effet de cette vengeance qu'il avait si longtemps annoncée, afin de la rendre plus sensible et plus présente quand il en serait, non-seulement le prophète et le témoin, mais encore la victime? Ce prophète des malheurs de Jérusalem s'appelait Jésus. Il semblait que le nom de Jésus, nom de salut et de paix, devait tourner aux Juifs, qui le méprisaient en la personne de notre Sauveur, à un funeste présage; et que ces ingrats ayant rejeté un Jésus qui leur annonçait la grâce, la miséricorde et la vie, Dieu leur envoyait un autre Jésus qui n'avait à leur annoncer que des maux irremédiables, et l'inévitable décret de leur ruine prochaine [2].

Ce n'étaient pas les seuls avertissements que le ciel donnait à ce malheureux peuple. Josèphe et Tacite même en rapportent encore plusieurs autres [3]. D'abord un météore sinistre, sous la forme d'une épée flamboyante, parut pendant un an tout au-dessus de la ville. Le peuple s'étant rassemblé pour la fête des Azymes, tout à coup, vers la neuvième heure de la nuit, une lumière si éclatante environna l'autel et le temple, qu'il semblait être grand jour; et cela dura pendant une demi-heure. Les personnes ignorantes le prenaient pour un bon augure; mais les interprètes des choses saintes en jugeaient autrement. A la même solennité, la porte orientale du temple, qui était

[1] Josèphe, *De bello jud.*, l. 7, c. 12. — [2] Bossuet. — [3] Josèphe, *De bello jud.*, l. 7, c. 12. Tacit., *Hist.*, l. 15, c. 13.

d'une grandeur démesurée et si pesante que vingt hommes pouvaient à peine l'ouvrir et la fermer, s'ouvrit d'elle-même vers la sixième heure de la nuit. Le vulgaire ignorant se réjouissait encore de ce prodige, persuadé que Dieu ouvrait la porte des bienfaits; mais les personnes plus sages y virent dès lors un signe que le temple n'était plus en sûreté, que bientôt il serait en proie aux gentils et réduit en solitude. Enfin, peu de jours après la même fête, il arriva un prodige si étrange, qu'il surpasse toute croyance, et que certainement, dit Josèphe, il semblerait une fable, s'il n'était attesté par des témoins oculaires, et si les calamités qui le suivirent n'avaient mérité de pareils présages. Avant le coucher du soleil, on vit dans tout le pays des chariots courant dans les airs, des bataillons armés traversant les nues et campant autour de la ville. A la solennité de la Pentecôte, les prêtres étant entrés de nuit dans l'intérieur du temple pour y faire leurs fonctions comme de coutume, ils entendirent d'abord un grand bruit et un grand mouvement, ensuite la voix d'une grande multitude qui disait à la fois : Sortons d'ici!

Le témoignage réuni de Josèphe et de Tacite est confirmé encore par le témoignage général des Juifs. C'est une tradition constante, attestée dans leur Talmud et confirmée par tous les rabbins, que, quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessait de voir dans le temple des choses étranges. Tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges, en particulier les portes du temple s'ouvraient d'elles-mêmes, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : O temple! ô temple! pourquoi te détruis-tu toi-même? pourquoi nous sépares-tu de toi? Je sais que tu seras détruit; car c'est de toi que le prophète Zacharie a dit : Liban, ouvre tes portes, et que le feu dévore tes cèdres [1]!

Qui donc alors empêcha ce malheureux peuple d'ouvrir les yeux? Deux causes principalement, suivant Josèphe. La première fut une multitude de faux prophètes qui, après même que la ville eut déjà été prise, promettaient encore un secours extraordinaire de Dieu. Le peuple, d'un côté, croyait ces imposteurs; tandis que, de l'autre, il fermait les yeux et bouchait les oreilles, pour ne point voir et ne point entendre les signes certains et les avertissements véritables par lesquels Dieu lui prédisait sa ruine. Ce sont les paroles de Josèphe [2]. Mais, ajoute le même auteur, ce qui les porta surtout à cette guerre, ce fut un oracle ambigu des saintes lettres, d'après lequel vers ce temps, quelqu'un d'entre eux devait sortir de leur pays pour com-

[1] Bullet, *Hist. du christianisme*, etc. — [2] *De bello jud.*, l. 7, c. 12 et seqq.

mander à toute la terre. Ils l'interprétèrent en leur faveur, et plusieurs des plus habiles y furent trompés. Car cet oracle marquait Vespasien, qui fut créé empereur lorsqu'il était en Judée. Tacite[1] dit dans le même sens que peu de Juifs s'effrayaient des présages qui leur annonçaient leur ruine ; la plupart avaient foi à une prédiction contenue, selon eux, dans les anciens livres de leurs prêtres, que l'Orient prévaudrait, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde ; paroles mystérieuses qui désignaient Vespasien et Titus. Suétone dit la même chose et à peu près dans les mêmes termes[2].

Que les païens Tacite et Suétone appliquassent à Vespasien et à son fils les anciennes prédictions touchant le Messie, cela se conçoit. Mais quand Josèphe, prêtre juif, se rend coupable de cette adulation sacrilége ; quand, pour y préparer les voies, il garde le silence le plus absolu, dans toute son histoire, sur ces prophéties fameuses qui, depuis des siècles, faisaient l'espérance et la gloire de sa nation ; on ne peut que déplorer la bassesse du courtisan, qui, pour flatter des maîtres dont il est devenu le favori après en avoir été le captif, ment à sa religion et fausse l'histoire. Le roi d'Israël, le conquérant prédit, dont le nom est l'Orient, était venu en effet ; déjà ses envoyés, ses apôtres, étaient partis de la Judée pour conquérir le monde ; déjà leur chef, le pêcheur Pierre, avait placé sa chaire à Rome, la maîtresse de l'univers : cette chaire pastorale, d'où il dominera plus loin, par la force de la parole, que ne firent jamais les Césars par la force des armes. Déjà l'on voyait, sur cette chaire éternelle, cette succession de pontifes qui est venue jusqu'à nous et qui ne doit finir qu'avec les siècles.

Saint Lin y succéda à saint Pierre. Quant à la chronologie des premiers papes, nous suivrons, avec le cardinal Orsi, le catalogue dressé sous le pape Libère, vers l'an 354, et publié par Bucherius. D'après cet antique monument, qui désigne le commencement et la fin de presque tous les pontifes par les années des consuls, Jésus-Christ fut mis à mort sous le consulat des deux Geminus, l'an 29 de l'ère vulgaire, qui, comme on sait, ne commence que quatre ans après la naissance du Sauveur. Peu après, sous le consulat de Longinus et de Vinicius, saint Pierre commença de gouverner l'Église, mais sans sortir de la Judée. Environ douze ans plus tard, l'an 41, Caligula étant consul pour la quatrième fois, le prince des apôtres sortit de la Palestine avec ses collègues et déploya son autorité suprême dans toute la terre. Vers l'an 56, après le consulat de Néron et de Vetus, et sous celui de Saturnin et de Scipion, environ vingt-

[1] Tacit., *Hist.*, l. 5, c. 13, etc. — [2] Suet., *Vespas.*

cinq ans après avoir commencé de gouverner l'Église dans la Judée, saint Pierre, ayant ordonné évêques saint Lin, saint Clément et saint Clet, chargea spécialement le premier de gouverner l'Église de Rome en son absence. L'an 65 [1], sous les consuls Nerva et Vestinius, vingt-cinq ans après être sorti de la Judée, saint Pierre souffrit le martyre et eut pour successeur saint Lin, déjà son coadjuteur. Celui-ci, après un pontificat d'environ douze ans, mourut en 67, sous les consuls Capiton et Rufus. Saint Clément lui succéda l'année suivante, sous le consulat d'Italicus et de Trachalus, et gouverna l'Église jusque sous le septième consulat de Vespasien, l'an 76. Il eut pour successeur saint Clet, qui régna jusqu'au neuvième consulat de Domitien, l'an 83. Saint Anaclet lui succéda l'année suivante, et gouverna jusqu'en 95, Domitien étant consul pour la dix-septième fois [2].

A peine établi à Rome, déjà le siége du pêcheur Pierre était plus ferme et plus puissant que le trône des Césars. On y montait sans eux et malgré eux ; on y annonçait le royaume du ciel sans eux et malgré eux ; sans eux et malgré eux, on y organisait par tout le monde ce royaume qui n'est pas de ce monde ; malgré eux, malgré leur sénat, malgré leurs trente légions, on y anéantissait ce qui leur tenait le plus au cœur, leur divinité, leur souverain pontificat, et on ne leur laissait que l'administration des choses matérielles.

Les successeurs d'Aaron à Jérusalem n'en étaient pas là. Une instabilité croissante annonçait leur ruine prochaine. Depuis les temps du vieil Hérode, soit les descendants de ce prince, soit les gouverneurs romains changeaient ces pontifes à leur gré. Il y en eut ainsi vingt-huit dans l'espace de cent sept ans : ce qui, l'un dans l'autre, ne fait pas quatre ans pour chacun. Entre beaucoup d'inconvénients, il en résulta celui-ci : les pontifes déposés se trouvèrent à la fin en grand nombre. Comme ils conservaient les honneurs de leur dignité, il fallait de quoi la soutenir. Ils foulèrent d'exactions les simples prêtres. Les choses en vinrent au point qu'ils ne marchaient plus qu'entourés de gens en armes ; ils en venaient aux mains dans les rues, sans que personne osât les séparer ; ils enlevaient de force les dîmes des prêtres inférieurs, dont plusieurs se virent réduits à mourir de faim [3].

Si les chefs indigènes de la religion fomentaient ainsi la division et l'anarchie, que ne devaient pas faire les chefs étrangers de l'État ? Depuis Pilate, les gouverneurs romains se succédaient en Judée presque toujours plus méchants l'un que l'autre. Pilate lui-même l'était

[1] Suivant d'autres, en 66. — [2] Orsi, t. 1, l. 2, n. 22. — [3] Josèphe, *Ant.*, l. 20, c. 6, *in fine*.

au point qu'il fut condamné à l'exil par Caligula. Pour rejeter le Christ, les Juifs s'étaient écriés : Nous n'avons d'autre roi que César ! Caligula voulut non-seulement être leur roi, mais encore leur Dieu. Il commanda de placer sa statue dans leur temple. Comme les Juifs s'y opposaient, il allait les exterminer, lorsque la mort le prévint. Sous l'empereur Claude, Hérode-Agrippa obtint la Judée. Mais, après la mort de ce prince, qui, pour leur plaire, avait fait mourir saint Jacques, ils retombèrent sous le fouet des gouverneurs romains. Cuspius Fadus eut pour successeur Tibère-Alexandre, Juif apostat, ensuite Cumanus, qui fut condamné à l'exil par Claude. Sous son gouvernement, vingt mille Juifs avaient péri dans une émeute occasionnée par l'insolence d'un soldat romain près du temple. Sous Néron, ils eurent pour gouverneur Félix, digne ministre d'un tel maître. C'était un esclave affranchi de Claude. Donnant toute carrière à sa débauche et à sa cruauté, il exerça le pouvoir d'un roi avec l'esprit d'un esclave. Ainsi en parle Tacite [1].

La Judée était pleine de voleurs et d'assassins. Félix en punissait quelquefois ; d'autres fois il en payait pour tuer les personnes qui lui déplaisaient. Il fit ainsi assassiner le grand prêtre Jonathas, qui lui reprochait sa mauvaise conduite. Les brigands, devenant plus hardis, se répandirent dans la ville et jusque dans le temple, ayant sous leurs vêtements des poignards, en latin *sica*, d'où leur vint le nom de sicaires. Là, mêlés dans la foule, ils tuaient qui ils voulaient, criant ensuite au meurtre plus fort que les autres. Pendant que les sicaires remplissaient ainsi de sang la ville et le temple, des imposteurs, des faux prophètes attiraient le peuple dans les déserts. Un Égyptien rassembla ainsi trente mille hommes et les mena sur la montagne des Oliviers, comme pour chasser les Romains. Sa troupe fut défaite, mais il se sauva lui-même.

Festus, successeur de Félix, s'efforça de réprimer les voleurs. Mais étant mort, Albinus, qui le remplaça, fit tout le contraire ; il relâcha pour de l'argent les voleurs qui étaient en prison ; il se servait de ses propres gardes pour piller le bien des faibles ; il ne réputait coupable que qui n'avait pas moyen de lui donner. Toutefois, il parut encore un homme de bien en comparaison de Gessius Florus qui lui succéda. Albinus se cachait encore pour faire le mal : Florus s'en faisait gloire. Il prenait partout, et il prenait tout ; il pillait non-seulement des particuliers, mais des villes entières ; il partageait même avec les voleurs, et leur vendait à ce prix l'impunité de leurs crimes. C'était moins un magistrat qu'un bourreau.

Un jour, étant à Jérusalem, il envoya des soldats piller le marché,

[1] *Hist.*, l. 5, c. 9.

avec ordre de tuer ceux qu'ils y trouveraient : trois mille cinq cents personnes, hommes, femmes et enfants, furent égorgés par ces satellites, et ils amenèrent à Florus plusieurs prisonniers, parmi lesquels il y avait des gens de distinction, et qui même avaient été faits chevaliers romains. Le gouverneur les fit fouetter devant son tribunal, et ensuite crucifier. Une autre fois, sous prétexte d'affermir la bonne intelligence qui s'était rétablie, il engagea les habitants de Jérusalem à se rendre au-devant des troupes romaines qui arrivaient de Césarée. On l'écouta. Mais les troupes, au lieu de rendre le salut, tombèrent sur le peuple d'après les ordres secrets du gouverneur, et en firent périr une grande partie. Le dessein de Florus était de pousser le peuple à la guerre, afin de le piller encore plus librement et de n'avoir point d'accusations à craindre. Il réussit. Malgré les remontrances du jeune roi Agrippa et de sa sœur Bérénice, le peuple de Jérusalem prit les armes. Mais il y avait encore moyen d'arrêter la sédition. Les principaux de la ville demandèrent pour cela des troupes à Florus. Mais lui, qui ne demandait pas mieux que de voir tout en désordre, n'eut garde de leur en envoyer [1].

Les séditieux, fortifiés des sicaires qui se joignirent à eux, prirent donc le dessus. Ils enlevèrent bientôt plusieurs forteresses, dont ils égorgèrent les garnisons romaines. Romain, Syrien, rien n'était épargné. Ceux-ci, en revanche, massacraient sans pitié même les Juifs qui se tenaient en paix dans leurs demeures. Les habitants de Césarée en tuèrent ainsi vingt mille ; il y en eut deux mille d'égorgés à Ptolémaïde, deux mille cinq cents à Ascalon, dix mille à Damas, treize mille à Scythopolis, cinquante mille à Alexandrie : un Juif apostat était à la tête de ce dernier massacre. Un autre apostat provoqua plus tard un désastre pareil contre les Juifs d'Antioche. Il en était à proportion de même dans les autres villes, où tout était plein de cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants de tout rang, gisants sans sépulture [2].

Au milieu de ces horreurs, le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, s'avança enfin avec une armée romaine. Il acheva de mettre tout à feu et à sang dans les villes qu'il trouva abandonnées, comme Zabulon, Antipatride et Lydda ; ou bien sans défense, comme Joppé Huit mille furent passés au fil de l'épée dans cette dernière. A la fin. il vint camper jusque sous les murs de Jérusalem. Il aurait pu la prendre sans peine, si plusieurs des siens n'avaient été corrompus et gagnés par Florus ; ou s'il s'était fié davantage à quelques Juifs bien intentionnés qui s'offraient de lui ouvrir les portes de la ville ;

[1] Josèphe, *De bello judaico*, l. 2. — [2] *Ibid.*, c. 18, 19, 20, 21, 22, etc.

ou bien, s'il en avait pressé plus vivement le siége. Mais Dieu ne voulait point, dit Josèphe, que Jérusalem fût prise avec tant de facilité, ni qu'on mît si promptement fin à ses maux. Cestius se retira inopinément. Cette retraite avait tout l'air d'une fuite. Les Juifs le suivirent de près, harcelant sans cesse son arrière-garde. S'étant engagé dans des défilés, il y perdit quatre mille hommes, trois cent quatre-vingts chevaux, avec son bagage et ses machines de guerre, et se crut encore heureux de sauver le reste de son armée pendant la nuit et au moyen d'un stratagème. C'était la douzième année du règne de Néron, l'an 66 de l'ère vulgaire, le huitième jour de novembre.

Les chrétiens de Jérusalem profitèrent de ce moment pour se retirer ailleurs. Jésus-Christ avait dit à ses disciples : Quand vous verrez l'abomination de la désolation que Daniel a prophétisée, que celui qui lit entende; quand vous la verrez établie dans le lieu saint, ou, comme il est porté dans saint Marc, dans le lieu où elle ne doit pas être, alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes. Saint Luc raconte la même chose en d'autres termes : Quand vous verrez les armées entourer Jérusalem, sachez que la désolation est proche : alors que ceux qui sont dans la Judée se retirent sur les montagnes [1]. Ces signes étaient arrivés. L'armée romaine venait d'entourer Jérusalem avec ses enseignes où étaient représentées ces idoles que l'Écriture appelle l'abomination de la désolation; de plus, les voleurs et les séditieux commettaient journellement d'autres abominations au milieu même du temple, dont ils étaient les maîtres. Les chrétiens se souvenaient encore de cette prédiction récente de saint Pierre et de saint Paul : Dans peu de temps Dieu élèvera à l'empire un prince qui subjuguera les Juifs, rasera leurs villes et les assiégera dans Jérusalem. Là, leurs femmes seront réduites par une cruelle famine à se nourrir de la chair de leurs propres enfants, et eux, poussés par les chefs des diverses sectes à faire les uns des autres un affreux carnage. Lorsque leur ville tombera au pouvoir de l'ennemi, ils verront, sous leurs yeux, leurs femmes traitées indignement, leurs filles violées et prostituées, leurs jeunes hommes mis en pièces, leurs petits enfants écrasés ; enfin tout mis à feu et à sang, eux-mêmes traînés en esclavage, bannis à jamais de leur pays, et tout cela pour avoir insulté avec tant de cruelles railleries au bien-

[1] Cùm ergò videritis abominationem desolationis, quæ dicta est à Daniele prophetâ, stantem in loco sancto, qui legit intelligat : tunc qui in Judæâ sunt, fugiant ad montes. Matth., 24, 15 et 16. — Cùm autem videritis abominationem desolationis, stantem ubi non debet... Marc, 13, 14. — Cùm autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, tunc scitote quia appropinquavit desolatio ejus. Luc, 21, 20.

aimé Fils de Dieu, qui s'était déclaré à eux par tant de miracles [1].

L'historien Josèphe observe lui-même qu'il existait une certaine tradition, que la ville serait prise et le temple livré aux flammes, lorsque la sédition y aurait pris le dessus et que les habitants auraient de leurs mains profané le lieu consacré au Très-Haut [2]. Il n'est pas invraisemblable que l'historien parle de cette prophétie des apôtres; car Phlégon même, auteur païen dont Origène produit le témoignage, a écrit que tout ce que Pierre avait prédit s'était accompli de point en point [3]. Les chrétiens donc, abandonnant Jérusalem, se retirèrent au delà du Jourdain dans la ville de Pella, qui appartenait au roi Agrippa, et où, durant le feu de la guerre, ils vécurent en paix sous la protection de Dieu [4].

De leur côté, les Juifs de Jérusalem et de la Palestine, enhardis par leur succès contre Cestius, se préparaient plus que jamais à la guerre. Ils choisirent leurs plus braves chefs pour commander dans les places et dans les différents cantons de la Judée. Josèphe, fils de Gorion, et le pontife Ananus eurent le commandement dans Jérusalem. Josèphe l'historien, qui tenait un rang considérable dans l'ordre des prêtres, eut le gouvernement des deux Galilées [5]. Pendant ce temps, les autres Juifs, dispersés dans tout l'empire, applaudissaient à la persécution de Néron contre les chrétiens. Ils ne pensaient pas que la Providence allait se servir de ce même Néron pour exécuter l'arrêt de sa vengeance contre eux-mêmes.

Néron était alors dans l'Achaïe, où il se donnait en spectacle comme musicien. Quand il eut appris la défaite de Cestius, il envoya Vespasien pour le remplacer. Bientôt, le nouveau général, accompagné de son fils Titus, entra dans la Judée avec une armée de soixante mille hommes. Dans ce nombre étaient des troupes auxiliaires de quatre rois : Agrippa, roi de la Judée au delà du Jourdain ; Antiochus, roi de Comagène ; Sohème, roi d'Émèse ; et Malc, roi des Arabes. Agrippa s'y trouvait en personne. La Galilée fut envahie la première. La ville de Gadare fut prise à la première attaque et livrée aux flammes ; celle de Jotapat, emportée d'assaut après quarante jours de siége, ensuite brûlée et ruinée. On y tua quarante mille hommes. Josèphe, qui commandait la place, fut découvert dans une caverne où il s'était caché ; il se rendit volontairement aux Romains, malgré les quarante Juifs cachés avec lui, qui aimèrent mieux se tuer les uns les autres. Joppé, qui venait d'être rebâti, fut pris et

[1] Lact., *Inst.*, l. 4, c. 21. — [2] *De bello jud.*, l. 4, c. 6, selon Orsi. — [3] Phleg., l. 13 et 14. Chron. *Apud Orig.*, l. 2. *Cont. Cels.* — [4] Euseb., *Hist.*, l. 3, c. 3. — [5] Josèphe, l. 2, c. 44.

ruiné de nouveau. Tarichée eut le même sort : on en vendit trente mille captifs. Tibériade ne fut épargnée qu'à la prière d'Agrippa. Les autres forteresses succombaient l'une après l'autre[1].

Jérusalem, où les fuyards affluaient sans cesse, n'était que division. Les uns voulaient la paix, les autres voulaient la guerre. Les pontifes et la masse du peuple formaient le parti modéré; mais les sicaires et les brigands, qui se donnaient le nom de zélateurs ou amis de la liberté publique, de l'indépendance de la nation, ne respiraient que sang et que carnage. Il y eut des combats entre les deux partis : les zélateurs, refoulés dans la seconde enceinte du temple, appelèrent les Iduméens à leur secours ; ils tuèrent, dans le temple même, Zacharie, fils de Baruch, un des plus hommes de bien de la ville, et commirent tant d'autres excès, que les Iduméens mêmes en eurent horreur et se retirèrent. Les zélateurs se divisèrent alors en deux factions, dont l'une se répandait dans la ville et dans la campagne, et dont l'autre continuait d'occuper la seconde enceinte du temple; l'enceinte extérieure était occupée par le peuple, et l'enceinte intérieure par les prêtres en armes. Vespasien était informé de tout; on le pressait de profiter de l'occasion. Il jugea plus à propos d'attendre quelque temps, les Juifs se détruisant eux-mêmes par des massacres continuels, tandis que son armée se reposait, pour les écraser ensuite avec plus de force. Enfin il conduisit son armée vers Jérusalem. Cette ville criminelle allait subir son dernier châtiment, lorsqu'un incident vint encore le suspendre[2].

Néron avait eu son tour. Ce meurtrier de son père, de sa mère, de son frère, de sa femme, de ses précepteurs et de tout ce qu'il y avait de plus honnête dans l'empire, ce premier persécuteur des chrétiens, venait enfin de périr la quatorzième année de son règne. Il avait quitté Rome et l'Italie, pour aller faire une expédition en Grèce, mais une expédition de musicien et d'histrion. Il chantait sur les théâtres de différentes villes, accompagné d'une troupe de jeunes gens pour applaudir. Il y avait peine de mort pour qui n'allait pas l'entendre; des coups de bâton pour qui témoignait de l'ennui; défense de se retirer tant qu'il n'avait pas fini. Il remporta, dans cette ridicule expédition, jusqu'à dix-huit cents couronnes, et fit célébrer autant de sacrifices dans toute l'étendue de l'empire. Il revenait en Italie et à Rome, monté sur un char de triomphe, entrait dans les villes par des brèches faites exprès comme pour les vainqueurs des jeux olympiques, lorsqu'il apprit que Vindex, gouverneur des Gaules, et Galba, gouverneur des Espagnes, s'étaient révoltés et marchaient

[1] Josèphe, *De bello jud.*, l. 3, c. 1-9. — [2] *Ibid.*, l. 4, c. 11-19; l. 5, c. 1.

sur l'Italie. Pendant qu'il perdait le temps à des desseins plus extravagants les uns que les autres, ses gardes proclamèrent Galba empereur. Il fut obligé de s'enfuir pendant la nuit, de se cacher dans un marécage, et enfin dans le réduit d'un de ses esclaves. Là, ayant appris que le sénat l'avait déclaré ennemi public et le faisait poursuivre pour lui infliger le plus infâme supplice, il tira un poignard et dit en pleurant : Faut-il qu'un si bon musicien périsse ! Il différait, lorsque, entendant le bruit des chevaux qui étaient à sa poursuite et excité par ceux qui l'entouraient, il s'enfonça le poignard dans la gorge, aidé par son secrétaire, le 9 ou 11 juin de l'an 68, à l'âge de trente-un ans[1].

Les prétoriens ou soldats de la garde impériale avaient proclamé empereur Galba, absent. Quand il fut arrivé à Rome, ils le trouvèrent trop vieux, trop sévère, trop avare. Ils le tuèrent donc après sept mois de règne et nommèrent Othon à sa place. Deux soldats furent les auteurs de cette nouvelle révolution. Othon était un homme perdu de dettes et de débauches; il s'était abandonné à Néron dans ses orgies de Sodome. Il ne régna que trois mois. Vitellius l'emporta sur lui. C'était le général de la Basse-Germanie. Son père, après avoir été gouverneur de Syrie, fut le premier qui adorât Caligula comme un dieu. Vil flatteur des empereurs, il l'était même de leurs esclaves, et avait placé parmi ses dieux domestiques les images de Narcisse et de Pallas, esclaves affranchis de Claude et de Néron : il l'était surtout de Messaline; et, fier d'avoir obtenu l'honneur de la déchausser, il portait sous sa robe et baisait de temps en temps l'un des souliers de cette princesse infâme. Le fils ressemblait au père. Élevé sous les yeux de Tibère dans les débauches de l'île de Caprée, il mérita la bienveillance de Caligula par son habileté de cocher; celle de Claude par son goût pour les jeux de hasard; celle de Néron par tous ses vices. Proclamé empereur par son armée, il ne gouvernait point, mais se laissait gouverner par ses favoris, principalement par un esclave avec lequel il se livrait habituellement à la sodomie. Où il n'avait pas son pareil, c'était à boire et à manger. Il faisait par jour quatre ou cinq repas, entre lesquels il se faisait vomir afin d'avoir toujours de l'appétit. Il ne le cédait point à Néron pour la cruauté. Visitant le champ de bataille où, plus d'un mois auparavant, ses troupes avaient battu celles d'Othon et qui était encore jonché de cadavres infects, il proféra ces horribles paroles : Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon, surtout si c'est un compatriote; après quoi il avala plusieurs larges coups de vin. Pendant qu'il était encore particulier et

[1] Suet., *Nero*. Dion Cass.

perdu de dettes, un receveur d'impôts l'avait vivement pressé de payer ses contributions : devenu empereur, il le fit venir, et l'envoya au supplice; tout d'un coup, néanmoins, il le rappela, et déjà l'on applaudissait à cet acte de clémence, quand il ordonna de le tuer devant lui, afin, disait-il, de jouir d'un si beau spectacle [1]. Tels étaient les Césars que des soldats donnaient à Rome et à l'empire, pour être à la fois ses empereurs, ses souverains pontifes et ses dieux.

Vespasien, ayant appris, dans la Judée, la mort de Néron et l'élection de Galba, envoya son fils Titus au nouvel empereur pour le complimenter et recevoir ses ordres. A peine arrivé dans la Grèce, Titus apprit que Galba avait été tué. Il revint alors à son père Vespasien, qui fut bientôt lui-même proclamé empereur par les armées de Judée, de Syrie, d'Égypte, que suivirent celles de la Pannonie, de l'Illyrie, de l'Italie même, et enfin tout l'Occident. Les troupes de Vitellius furent battues jusque dans Rome, et lui-même, après mille outrages, tué et jeté dans le Tibre, après un règne de huit mois [2].

Jérusalem, bien loin de profiter de cet intervalle, se déchirait elle-même de plus en plus. Un Simon Bargioras ou fils de Gioras, s'était mis à la tête d'une bande de voleurs et ravageait le pays. Sa troupe se monta enfin jusqu'à quarante mille hommes, avec lesquels il s'empara de l'Idumée. Il vint mettre le siége devant Jérusalem, parce qu'on y avait amené sa femme prise par embuscade. On fut obligé de la lui rendre. Bientôt les pontifes et le peuple, excédés de la tyrannie des sicaires qui occupaient le temple, appelèrent Simon à leur secours et le reçurent comme un libérateur. Il y eut alors trois factions en armes : Simon, avec quinze mille hommes, occupait la ville; Jean de Giscale, avec six mille, occupait la seconde enceinte du temple; et Éléazar, l'enceinte intérieure ou celle des prêtres, avec deux mille quatre cents hommes. Mais cette dernière enceinte dominait par sa hauteur la seconde, qui, à son tour, dominait la ville. Ces trois factions se livraient continuellement des combats; elles détruisirent, par le feu, des magasins de blé qui auraient pu suffire pendant plusieurs années à la nourriture de tout le peuple; le pillage, le viol, le meurtre, n'étaient qu'un jeu. Cependant on laissait passer jusqu'au parvis des prêtres les personnes qui voulaient offrir des sacrifices dans le temple; et, selon Josèphe, il y en avait toujours un grand nombre, non-seulement de Juifs, mais encore d'autres. On les fouillait seulement pour voir si elles n'avaient pas d'armes. Mais souvent il arrivait que des pierres ou des traits lancés par les sicaires de la se-

[1] *Suet.*, *Tacit.*, Dion. — [2] *Ibid.*

conde enceinte, tuaient le prêtre sur l'autel et mêlaient son sang au sang de la victime [1].

Tel était l'état de Jérusalem, lorsque Titus y vint mettre le siége. Son père lui avait laissé cette besogne en partant pour l'Italie. Il commença par faire une reconnaissance autour de la ville, et faillit être pris ou tué dans une sortie que firent les Juifs. Plusieurs fois il leur envoya offrir la paix, entre autres par l'historien Josèphe, qui était dans ses bonnes grâces. Mais les assiégés ne voulurent entendre à rien; ils firent, au contraire, plusieurs sorties funestes aux Romains. Toujours divisées entre elles, les trois factions du dedans se réunissaient contre l'ennemi du dehors. Le peuple respirait alors quelque peu; car, le reste du temps, elles le dévoraient comme une proie commune. Bientôt même ces trois factions se réduisirent à deux. A la fête de Pâque, Éléazar, qui tenait le parvis des prêtres, en ouvrit les portes, afin que le peuple pût y venir plus facilement remplir ses devoirs de religion. Jean de Giscale, qui occupait la seconde enceinte, envoya plusieurs des siens dans celle des prêtres, avec des armes cachées sous leurs vêtements; quand ils s'y virent en nombre, ils firent main basse sur tout ce qui pouvait résister, et se rendirent ainsi maîtres de tout le temple.

Cependant Titus poussait le siége avec vigueur. Outre ses fortifications naturelles, Jérusalem était encore défendue par trois enceintes de murailles. Déjà Titus, malgré les efforts incroyables des assiégés, s'était emparé des deux premières. Il offrit de nouveau la paix; on la rejeta de nouveau. Alors, pour couper toute communication avec l'extérieur, il entoura toute la ville d'un mur de circonvallation flanqué de hautes tours. Précédemment déjà, la famine était extrême dans Jérusalem; alors elle devint horrible. Une multitude immense y était rassemblée, tant à cause de la fête, que parce qu'elle ne trouvait plus où habiter dans les villes en ruine. Elle eut bientôt consommé ce qu'il y avait de vivres. Jérusalem devint une véritable image de l'enfer. La guerre, la famine, la peste y régnaient à la fois. Les factieux ou zélateurs enlevaient au peuple le peu qui lui restait; ils forçaient les maisons : s'ils y trouvaient quelque chose, ils frappaient pour l'avoir caché; s'ils n'y trouvaient rien, ils tourmentaient encore plus cruellement pour l'avoir caché trop bien. Entre parents mêmes il n'y avait plus de compassion : la femme arrachait le pain de la bouche à son mari, le fils à son père; et, ce qui est plus effroyable, la mère à son enfant, qui défaillait entre ses bras. Le désespoir en poussa plusieurs à sortir en armes et à se jeter en frené-

[1] Josèphe, l. 5 et 6.

tiques sur les Romains. Titus, soit par colère, soit pour en inspirer aux assiégés plus d'épouvante et d'horreur et les porter à se rendre, commanda de mettre en croix tous ceux qu'on viendrait à prendre. On en suppliciait ainsi cinq cents par jour, quelquefois plus. Dans peu, le nombre des crucifiés fut si considérable, qu'il n'y avait plus de place pour les croix ni de croix pour le supplice.

A la vue de cette forêt d'hommes pendus à des croix autour de la ville, les factieux n'en devinrent que plus opiniâtres, et, avec leurs faux prophètes, persuadèrent au peuple que tel était le sort de tous ceux qui se donnaient aux Romains. D'autres fuyaient uniquement pour se mettre en sûreté, lorsque l'un d'eux fut remarqué, cherchant, dans ses propres excréments, l'or qu'il avait avalé pour s'en servir au besoin. Cela suffit pour que les Arabes et les Syriens qui se trouvaient dans l'armée romaine, uniquement occupés à piller et à s'enrichir de la dépouille des Juifs, commençassent à éventrer tous ceux qui leur tombaient entre leurs mains. Dans une seule nuit, deux mille éprouvèrent de la sorte leur affreuse barbarie. Des Romains mêmes se rendirent coupables de cette atrocité.

Dans la ville, les vivants ne suffisant plus pour ensevelir les morts, les places, les maisons et les rues étaient pleines de cadavres sans sépulture. Cependant, depuis le quatorze avril, où avait commencé le siége, jusqu'au premier juillet, c'est-à-dire dans deux mois et demi, on avait enterré, aux dépens du public, six cent mille pauvres, dont cent quinze mille huit cent quatre-vingts furent enlevés par une seule porte de la ville. Mais, fatigués de rendre ces devoirs de piété aux défunts, ils emplissaient de cadavres de vastes édifices, et puis en fermaient les portes; ou bien les jetaient du haut des murs dans des gouffres qui étaient proches et qui bientôt en furent comblés. Titus, faisant une ronde, vint à s'en apercevoir : frissonnant de la puanteur qui s'exhalait de ces monceaux de cadavres, il gémit, et, les yeux élevés aux cieux, prit Dieu à témoin que ce n'était point à lui qu'il fallait imputer de pareilles horreurs [1].

Les factieux continuaient leur même train de vie. Ils entraient dans les maisons non plus seulement pour piller les vivants, mais les morts, et, après les avoir dépouillés, ils s'en allaient en riant. Ils essayaient la pointe de leurs épées sur ces cadavres, et quelquefois même sur ceux qui respiraient encore; mais si quelqu'un les priait de l'achever, ils se moquaient de lui. Rien ne semblait capable de toucher ces monstres. Il arriva cependant une chose qui leur fit horreur.

[1] *Josèphe, De bell. jud*, l. 6.

Une femme noble et riche, d'au delà du Jourdain, s'était refugiée à Jérusalem, et s'y trouvait assiégée. Les séditieux lui prirent toutes ses richesses, et enfin même ce qu'elle avait caché de vivres. Outrée de douleur, elle les chargeait d'injures et de malédictions, faisant son possible pour les obliger à la tuer; mais aucun ne lui fit cette grâce. Enfin, n'en pouvant plus de faim et de désespoir, elle prend l'enfant qu'elle avait à la mamelle, et, le regardant avec des yeux égarés, lui dit : Malheureux enfant, à quoi te réserverais-je? à mourir de faim? à être esclave des Romains, ou à tomber entre les mains de ces factieux encore pires? Deviens plutôt ma nourriture, deviens une furie pour ces tyrans, deviens un récit à jamais funeste et le seul malheur qui puisse s'ajouter encore aux malheurs des Juifs! Elle dit, égorge son enfant, le fait rôtir, en mange la moitié et cache le reste.

Bientôt les sicaires accourent, attirés par l'odeur de ce mets exécrable; ils menacent la femme de la tuer si elle ne le leur montre. Je vous ai gardé une bonne part, dit-elle, et leur découvrit ce qui restait de son enfant. Ils furent saisis d'horreur, et, regardant fixement, ils demeuraient immobiles et hors d'eux-mêmes. C'est mon enfant, continua-t-elle; c'est moi qui ai fait ce que vous voyez : mangez-en, car j'en ai mangé, moi! Ne soyez pas plus tendres qu'une femme, ni plus compatissants qu'une mère. Que si vous avez la conscience trop timorée et que vous repoussiez la victime que je vous offre, eh bien! j'en ai mangé une moitié, j'aurai encore l'autre.

Eux, pour toute réponse, s'enfuirent tremblants.

Le bruit s'en étant aussitôt répandu dans la ville, chacun frissonnait comme s'il eût commis lui-même ce crime, et enviait la condition de ceux qui étaient morts avant de voir et d'entendre un pareil désastre. La nouvelle en étant venue au camp des Romains, les uns refusaient d'y croire, les autres se sentaient touchés de compassion pour les malheureux assiégés, et d'autres n'en étaient que plus irrités contre eux. Titus s'en excusait devant Dieu, en protestant que, de son côté, il avait offert aux Juifs, avec la paix et le privilége de se gouverner par leurs propres lois, le pardon et l'oubli du passé. Mais puisqu'au lieu de la concorde ils avaient voulu la sédition, au lieu de la paix la guerre, au lieu de l'abondance la famine; puisqu'ils avaient commencé eux-mêmes à mettre le feu au temple, ils étaient dignes de pareils repas : pour lui, il voulait ensevelir sous les ruines de leur patrie un aussi atroce forfait; il ne pouvait souffrir que le soleil vît davantage sur la terre une ville où les mères se nourrissaient de pareils aliments; qu'au reste, ces horribles mets convenaient encore plus aux pères qu'aux mères, puisque, même après de

si grandes calamités, ils ne voulaient point encore déposer les armes[1].

Les filles de Sion ne durent alors que trop vérifier la prédiction du Christ, et s'écrier : Bienheureuses celles qui sont stériles, et celles qui n'ont point allaité d'enfants ! Et de même que Titus voulait, sous les débris de l'infâme cité, ensevelir la mémoire de cette abomination ; de même aussi les Juifs devaient désirer, de honte et de confusion, que les montagnes et les collines tombassent sur eux et les ensevelissent sous leurs ruines.

Le nom de cette mère désespérée était Marie ! et le nom de cet homme qui n'avait cessé de crier durant sept ans : Malheur à Jérusalem ! Malheur au temple ; le nom de cet homme était Jésus ! Jésus et Marie, noms de grâce, de miséricorde, de consolation, de salut, de bonheur pour les chrétiens ; noms de terreur, de calamités, de désolation pour les Juifs. Il y a un grand mystère en cela.

Cependant Titus, après des combats furieux, avait emporté la troisième et dernière enceinte de la ville, et pris la citadelle d'Antonia, qui joignait le temple par un portique où les Juifs avaient mis le feu. Il s'approcha enfin du temple même, et, ce jour, le sacrifice perpétuel cessa, faute d'hommes pour l'offrir. Dans le désir de conserver ce superbe monument, Titus essaya encore, et par Josèphe, et par lui-même, de porter les Juifs qui s'y étaient fortifiés, à se rendre ; mais inutilement. Alors il s'empara de la première enceinte du temple, qui en avait trois. Après avoir longtemps mais vainement essayé d'ébranler les portes de la seconde, il fut obligé d'y mettre le feu ; prenant tous les soins pour préserver des flammes la partie intérieure et plus magnifique de ce vaste monument. Mais un soldat, comme poussé, dit Josèphe, d'un mouvement surnaturel, prit un tison ardent, et, soulevé sur les épaules d'un de ses camarades, le jeta par une fenêtre dans les chambres contiguës. Aussitôt il s'y alluma un horrible incendie, auquel le César ne put apporter remède. Il criait, il menaçait, il donnait des ordres, et de la voix et de la main, pour éteindre le feu ; mais en vain. Les soldats, oubliant les lois de la discipline qu'ils observaient sévèrement partout ailleurs, et uniquement attentifs au pillage et au massacre, ni n'entendaient ses cris, ni ne respectaient ses ordres, ni ne s'inquiétaient de ses menaces. Avec le temple périt une multitude de toutes sortes de personnes ; dans ce nombre, six mille du peuple, hommes, femmes, enfants, qui s'y étaient réfugiés sur la parole d'un faux prophète qui leur avait promis, de la part de Dieu, une délivrance miraculeuse. Les tyrans avaient suborné plusieurs de ces imposteurs

[1] Josèphe. l, 7, c. 7.

pour abuser la multitude et l'empêcher de se rendre aux Romains.

Chassés du temple, les factieux se retirèrent dans la partie la plus haute et la plus escarpée de la ville. Sommés, par l'entremise de Josèphe, de se rendre la vie sauve, ils s'obstinèrent à se défendre. Ce fut alors que Titus abandonna la ville basse en pillage aux soldats et en proie aux flammes. A la vue de cet incendie, au lieu de revenir de leur obstination désespérée, les assiégés en devinrent encore plus féroces, ne s'inquiétant plus alors de vivre après la ruine de la ville et du temple. Mais bientôt, après un affreux carnage et d'eux et du reste des habitants, ils furent forcés dans ces derniers retranchements; enfin, à la suite de différents combats, tout tomba au pouvoir du vainqueur. Titus, ayant permis au soldat de tuer, de saccager, de piller, d'assouvir son avidité et sa fureur, ordonna d'abattre jusque dans ses fondements, le reste de la ville et du temple; ensuite il y fit passer la charrue. Ainsi fut accomplie la prédiction du Sauveur, que, de ce vaste monument et de cette superbe cité, il ne serait pas laissé pierre sur pierre. On ne conserva que trois tours, Phasaël Hippique et Marianne, et une partie de la muraille à l'occident; celle-ci pour servir de campement aux soldats qui devaient y tenir garnison, et celles-là pour apprendre à la postérité quelle ville et quelle forteresse la valeur des Romains avait emportées. Tout le reste de la ville, dit Josèphe, fut rasé et aplani de façon qu'on avait peine à croire qu'elle eût jamais été habitée [1].

Il périt au siége de Jérusalem, d'après le témoignage de Josèphe, onze cent mille Juifs. Il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire ni de tant de victimes, ni de morts si tragiques, ni d'une si horrible confusion. Mêlant la prédiction des maux qui attendaient Jérusalem à celle des maux qui doivent précéder et accompagner la désolation finale de l'univers, Jésus-Christ avait dit que depuis l'origine du monde, il ne s'était jamais vu et que jusqu'à la fin jamais il ne se verrait plus épouvantable désastre.

De même que dans les livres des prophètes, le plus touchant symbole de la félicité des saints, c'est la paix, c'est l'abondance de tous les biens, qui, dans les beaux temps du royaume judaïque, inondèrent Jérusalem fidèle et cité choisie de Dieu pour être sa demeure parmi les hommes et le trône de sa gloire; de même aussi Jérusalem réprouvée, abandonnée de Dieu, resserrée par ses ennemis, livrée à la fureur, au désespoir, à la rage de ses propres enfants devenus ses plus cruels tyrans, a été proposée par Jésus-Christ comme la figure et le symbole de l'enfer; la sévérité du jugement que Dieu a

[1] Josèphe, l. 7, *De bello judaico.*

exercé sur ses perfides habitants, comme une vive image de celui qu'il exercera sur tout l'univers, lorsqu'à la fin des siècles il viendra dans sa majesté juger les vivants et les morts. En effet, quoi de plus capable de nous représenter l'enfer, tel surtout qu'il sera après la résurrection générale : c'est-à-dire cette prison étroite pour tant de millions d'hommes qui y seront renfermés ; ces cruels ministres de la vengeance divine qui les tourmenteront, ce feu et cette flamme qui jamais ne s'éteindra, cette faim et cette soif dont ils seront dévorés, ces lugubres images qui épouvanteront leurs esprits, cette rage et cette fureur dont ils seront agités ; quoi, dis-je, de plus capable de nous représenter tout cela qu'une ville, avec trois millions d'hommes au moins dans l'enceinte de ses murs, serrée au dehors par une armée formidable qui l'assiége de toutes parts, déchirée au dedans par les plus cruelles factions, en proie à mille tyrans inhumains qui, foulant aux pieds la justice, les lois, la religion, massacrent les prêtres au pied des autels, violent les vierges, déshonorent le lit des époux, égorgent sans pitié les innocents, arrachent le pain de la bouche à ceux qui meurent de faim, assassinent impunément les habitants dans leurs maisons, se rient des larmes, insultent à ceux qui rendent le dernier soupir, et se montrent non moins altérés de leur sang que de leurs biens ? Une ville où l'on ne voit, et dans les places et dans les rues, que des corps ou déjà morts et à moitié pourris, ou qui luttent contre les derniers assauts de la mort, ou qui, de faiblesse, ne peuvent se soutenir, n'ont plus la force de parler, de remuer la langue, d'ouvrir la bouche desséchée ; ou bien, ramassant le peu qui leur reste encore de souffle, chargent de mille imprécations les auteurs de leurs maux, et, jetant pour la dernière fois des regards mourants vers le temple, invoquent contre eux la vengeance divine ; où enfin un si grand nombre appellent et désirent la mort sans pouvoir l'obtenir. Finalement une ville, défendue, jusqu'à l'extrémité du désespoir contre une armée victorieuse, donnée en proie à la licence et à la fureur du soldat, qui enfin périt noyée dans le sang, consumée par les flammes, au milieu des gémissements, au milieu des cris, au milieu des massacres de ses malheureux habitants. Telle fut Jérusalem au temps de son dernier siége ; c'est ainsi qu'elle périt, après qu'elle fut devenue, par ses crimes atroces, la malédiction des hommes, et, par la mort du Fils de Dieu, l'objet des malédictions divines [1].

Les soldats romains étaient fatigués de tant de carnage, et cependant il restait encore en vie un grand nombre de Juifs. Alors Titus

[1] Orsi, l. 2, n. 39.

commanda de tuer ceux-là seulement qui n'avaient pas encore déposé les armes, et de faire prisonniers les autres, particulièrement ceux qui étaient plus jeunes et plus vigoureux. L'ordre du César fut exécuté de façon qu'avec les opiniâtres pris les armes à la main, on tua encore une multitude de vieillards et d'autres personnes incapables de supporter la fatigue. De cent huit mille prisonniers, onze mille moururent de faim; des quatre-vingt-dix-sept mille survivants, ceux qui avaient moins de dix-sept ans furent exposés en vente; quant à ceux qui étaient plus âgés, les uns, chargés de chaînes, furent envoyés en Égypte pour être employés aux travaux publics; d'autres, distribués entre diverses provinces pour combattre dans les spectacles, soit les uns contre les autres en guise de gladiateurs, soit contre les bêtes, qui finalement devaient les dévorer. Simon de Gioras et Jean de Giscale, avec sept cents autres à la fleur de l'âge, furent réservés pour la solennité du triomphe.

Titus, se trouvant à Césarée, y célébra le jour anniversaire de la naissance de son frère Domitien par des jeux publics, où deux mille cinq cents Juifs et plus perdirent misérablement la vie, soit par le feu, soit en combattant les uns contre les autres ou contre les bêtes féroces ; il en périt un égal nombre, et de la même manière, à Béryte, où le même Titus célébra avec plus de pompe encore le jour anniversaire de l'avénement de son père à l'empire [1]. Pouvait-elle se vérifier plus clairement, la prédiction de Jésus-Christ, que les enfants de l'infortunée Jérusalem seraient conduits en servitude parmi les peuples, et foulés aux pieds des nations ?

Le César, arrivé à Rome, y triompha de la Judée, avec Vespasien. Suivant la coutume, on porta dans le triomphe les dépouilles les plus riches et les plus remarquables de la nation, entre autres, la table d'or, le chandelier d'or à sept branches, et les autres vases du temple, qu'on avait sauvés des flammes, et qui furent consacrés au démon dans le temple de la Paix bâti par Vespasien; enfin le livre de la loi et les voiles du sanctuaire qui furent gardés dans le palais. Il fut élevé à Titus un arc triomphal où l'on voit encore, sculptés en relief, le chandelier et la table. Le sénat et le peuple romain lui dressèrent, l'an 77 de l'ère chrétienne, dans le grand Cirque, une inscription qu'on y trouve encore, « en mémoire de ce que, sur l'ordre de son père, par ses conseils et sous ses auspices, il a dompté la nation des Juifs, et a détruit la ville de Jérusalem, que, avant lui, tous les généraux, rois, peuples avaient vainement attaquée ou n'avaient osé combattre [2]. » On frappa aussi, en l'honneur de Vespasien et de son

[1] Josèphe, l. 7. — [2] *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série, t. 20, n. 120, décembre 1849, p. 460.

fils, un grand nombre de médailles. D'un côté, elles présentent la tête de l'empereur, de l'autre une femme assise au pied d'un palmier, dans une attitude de désolation, la tête penchée et appuyée sur la main, quelquefois les mains liées par devant ou derrière le dos, avec cette inscription : LA JUDÉE VAINCUE, LA JUDÉE PRISE, LA JUDÉE CAPTIVE. Les terres des Juifs furent vendues ; et on leur imposa pour tribut, quelque part qu'ils fussent, de payer tous les ans, au Capitole, les deux drachmes que, suivant la loi, ils avaient coutume de porter au temple de Jérusalem pour le culte du vrai Dieu.

Jérusalem, siége de la religion judaïque, et le temple, lieu des sacrifices, étant ruinés ; les oracles du Sauveur se voyant clairement accomplis dans ces mémorables événements, il est à croire qu'un certain nombre de Juifs, de Galiléens et de Samaritains ouvrirent les yeux à la lumière de l'Évangile, et, dans le commun naufrage, ne voyant pas d'autre port, se réfugièrent dans le sein de l'Église. Mais nous savons aussi que quelques-uns, ne pouvant plus, d'un côté, nier tout à fait la mission divine de Jésus-Christ, et ne voulant pas, de l'autre, renoncer à leurs anciens préjugés, entreprirent de former un nouveau système de religion, partie chrétien, partie juif, ou, pour parler plus exactement, ni juif ni chrétien ; car ils défiguraient étrangement les dogmes de l'une et de l'autre religion, et avançaient des principes également réprouvés et de l'Église et de la synagogue. Les chefs ou plutôt les propagateurs de ces sectes furent Ébion et Ménandre, le premier, Juif, et l'autre, Samaritain. Quant au premier, bien qu'il reconnût Jésus-Christ pour un homme saint et d'éminente vertu, il niait cependant sa divinité, comme aussi qu'il fût né d'une vierge. Il est fort possible que l'historien Josèphe ait eu de ces idées-là. Ébion admettait l'Évangile de saint Matthieu, ôté les deux premiers chapitres, et rejetait tous les autres livres du Nouveau-Testament. Il avait de la vénération pour saint Pierre, mais il chargeait de calomnies saint Paul. Il célébrait le dimanche comme les chrétiens, donnait le baptême et consacrait l'Eucharistie, mais avec de l'eau seule dans le calice. Il observait le sabbat comme les Juifs ; et, comme il soutenait que la foi en Jésus-Christ n'était pas suffisante pour le salut, il obligeait ses disciples à la loi de la circoncision et à l'observance des cérémonies judaïques [1].

De même qu'Ébion fut le chef de la secte impie qui osa nier la divinité de Jésus-Christ, Ménandre fut le chef de celle qui lui ôtait l'humanité. Disciple de Simon le Magicien, non moins instruit que son maître dans tous les mystères de la magie, il soutenait que c'était

[1] Épiphan., *Hæres.*, 19, n. 5. Tillemont, art. *Ébionites*. Bergier, *Dict. théolog.*

là l'unique et vrai moyen d'obtenir le salut; distinguait le Dieu souverain et les intelligences spirituelles ou éons invisibles, d'avec les anges, selon lui, créateurs de l'univers et auteurs de la loi : c'étaient ces derniers qui avaient inspiré les patriarches et les prophètes; c'est à eux qu'avaient été asservis, non-seulement les adorateurs des idoles, mais encore les enfants d'Abraham, sous le joug pesant des cérémonies mosaïques. Il se vantait, à l'exemple de son maître, d'avoir été envoyé par les intelligences invisibles pour délivrer les hommes de cette misérable servitude et leur montrer la voie du salut, qu'il faisait consister dans un état au-dessus des sens et dans une science sublime des choses invisibles; science à laquelle l'âme se disposait par le moyen des arts magiques dont il avait appris les secrets dans les écoles et les livres des disciples de Platon, parmi lesquels plusieurs avaient commencé dès lors à se livrer à la théurgie.

Quoique Simon et Ménandre, ainsi que leurs disciples, soient comptés communément parmi les hérétiques, il semble néanmoins qu'à proprement parler, ils auraient dû être regardés comme des infidèles. La seule raison qui les a fait prendre pour une secte chrétienne, c'est qu'ils s'étaient formé une idée telle quelle de la divinité de Jésus-Christ, se glorifiaient de son nom, et avaient reconnu en quelque sorte la nécessité du baptême pour obtenir l'immortalité. Ils proféraient les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sans reconnaître néanmoins ni confesser réellement la Trinité, ces noms n'exprimant dans leur bouche que les divers offices d'une seule personne. Ils ne corrompaient pas moins l'ineffable mystère de l'Incarnation que celui de la très-sainte Trinité. Comme ils ne pouvaient concevoir comment la substance divine, ou une intelligence parfaite émanée d'elle, de quelque rang qu'elle fût, avait pu s'unir à une portion de la matière et, beaucoup moins, revêtir la nature humaine avec toutes ses infirmités; Jésus-Christ, suivant eux, n'avait été qu'un fantôme, un simulacre d'homme, qui n'avait fait qu'en apparence ce qui est de l'humanité [1].

Quelque opposition qu'il y eût entre ces deux sectes, savoir, celle des Ménandriens et des Simoniens d'une part, et celle des Ébionites de l'autre, il paraît néanmoins que Cérinthe essaya de les concilier en quelque sorte; et que, du mélange de leurs opinions, il composa une troisième secte, telle qu'un monstre horrible de deux natures contraires. Pour contenter les Ébionites, il enseignait que Jésus était un pur homme, né de Marie et de Joseph, comme les autres hommes, mais doué d'un mérite singulier, d'une sainteté et d'une sagesse

[1] *Ibid.*, et Orsi, l. 2, n. 42.

extraordinaires. Ensuite, pour accorder quelque chose aux disciples de Simon, il disait que sur cet homme saint, appelé Jésus au temps de sa naissance, était descendu, quand il fut baptisé dans le Jourdain, sous la forme de colombe, le Christ, c'est-à-dire une vertu ou un esprit que lui envoyait le Dieu souverain et invisible, afin de le remplir de sa connaissance, et, par lui, la communiquer aux mortels. Après avoir employé son ministère pour éclairer notre ignorance et s'être servi de lui comme d'un instrument pour opérer parmi nous des choses étonnantes et supérieures aux forces de la nature, le Christ avait abandonné Jésus au pouvoir des ténèbres et de la mort, et s'en était retourné d'où il était venu : étant, comme esprit et intelligence, impassible et immortel.

Sur ce point, les Cérinthiens ne différaient donc pas des Ménandriens. Ils s'accordaient encore à ne reconnaître en Jésus qu'une simple impression de la vertu divine; mais cette impression s'était faite, selon Cérinthe, dans un homme réel; et, suivant les disciples de Ménandre, dans un vain simulacre, homme seulement en apparence. Pareillement, Cérinthe avait les mêmes idées que Simon le Magicien et Ménandre, sur les choses divines et la création du monde. Lui aussi avait sa Sigé, son Byssus, son Pleroma, c'est-à-dire Silence, Profondeur et Plénitude, et de plus d'autres éons ou substances invisibles et ineffables, supérieures au créateur de l'univers, duquel les Juifs avaient reçu la loi. D'après ce système, Cérinthe aurait dû avoir la même aversion de la loi que les Simoniens. Mais pour ne pas choquer les Ébionites, il paraît qu'il trouva quelque principe pour en permettre l'observance.

Et, de vrai, que Cérinthe ait réussi à plaire aux Juifs, à seconder leurs imaginations, à les consoler de leurs désastres, à flatter leurs vaines espérances, et à maintenir en crédit leur culte, on le voit clairement par la description qu'il fait du règne futur du Christ après la résurrection générale. D'après ce que l'on croit, il fut le premier à imaginer un règne de mille ans que Jésus-Christ devait régner sur la terre; la capitale de ce royaume devait être Jérusalem; les hommes ressuscités devaient y jouir de l'abondance de tous les biens, nager dans les voluptés sensuelles, et toutes les passions humaines être satisfaites; enfin on y devait rétablir les fêtes des Juifs, l'immolation des victimes et leurs sacrifices. Tout cela était conforme à ce que les Juifs charnels s'imaginaient de leur Messie et de son règne. C'est ainsi qu'eux-mêmes entendaient les oracles des prophètes. Aussi, au lieu du règne spirituel qui leur avait été promis sous les voiles et les allégories des biens temporels, attendaient-ils un roi et un règne si puissant, si riche, si heureux, qu'ils n'auraient rien à envier aux plus beaux

temps du règne de Salomon. Avant la destruction de Jérusalem et du temple, les Juifs se flattaient du prochain accomplissement de leurs vœux et de leurs espérances; mais après leur dernière désolation, Cérinthe forgea, pour les consoler, des révélations nouvelles, où il fixa l'époque du nouveau règne au temps de la résurrection future, qui, suivant les idées de ces temps, ne devait pas être bien loin [1].

Ces trois hérésies étaient nées hors de l'Église, les hommes qui les conçurent n'avaient jamais été sincèrement chrétiens ni reçus dans sa communion; mais celle des Nicolaïtes naquit pour ainsi dire dans son sein, si l'auteur en fut Nicolas, un des premiers diacres que les apôtres eux-mêmes choisirent comme des hommes sages et remplis de l'Esprit-Saint pour rehausser l'éclat des fonctions saintes et maintenir le bon ordre dans la maison du Seigneur. Il est regardé comme l'instituteur et le maître de cette secte impie par saint Irénée, saint Hippolyte, saint Grégoire de Nysse, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Pacien et plusieurs autres. Mais il est disculpé par Clément d'Alexandrie, Eusèbe, saint Victorin, l'auteur des *Constitutions Apostoliques*, saint Augustin, Théodoret, et quelques autres, qui veulent que les hérétiques aient pris occasion d'une action imprudente de Nicolas, et de quelques paroles mal entendues, pour déshonorer son nom. Clément d'Alexandrie raconte [2] que les apôtres lui ayant reproché d'être trop jaloux de sa femme, Nicolas, pour se défendre de cette tache, la présenta aux frères, en lui permettant d'épouser à sa place quiconque lui plairait davantage. Ce qu'il fit uniquement pour montrer combien il était loin d'en être jaloux; sachant bien, du reste, que nul d'entre eux n'accepterait l'offre ni ne consentirait à cette union. Il raconte en outre qu'il avait coutume de dire qu'il fallait abuser de sa chair, c'est-à-dire la maltraiter et la mortifier; mais ces paroles furent prises dans un autre sens par des personnes impures et malicieuses, et, jointes à cette action peu circonspecte, leur servirent de prétexte pour mépriser les règles du mariage; se couvrant de son nom, comme s'il avait été le chef et l'auteur de leur secte. Pour montrer combien, dans la réalité, Nicolas était éloigné de leurs maximes et de leurs désordres, le même ancien auteur apporte en preuve que ses filles vécurent jusqu'à la vieillesse dans la virginité, et que son fils unique garda toujours la continence. Indice manifeste que sa maison n'avait pas été un lieu de débauche, mais une école de tempérance et de sainteté, telle qu'elle convenait non-seulement à un des premiers diacres, mais généralement, selon l'Apôtre, à tous les diacres de l'Église.

[1] Épiphan., *Hæres.*, l. 19, n. 5; l. 29, n. 7. Orsi, *ubi suprà*. — [2] Strom., l. 3.

Soit dans les principes dogmatiques, soit dans les principes de morale, la secte des Nicolaïtes différait peu, pour le fond, de celle des Simoniens, des Ménandriens, des Cérinthiens et de toute cette lie d'hérétiques que vomit l'enfer dès les premiers temps de l'Église naissante, et qui vainement s'arrogeaient le commun titre de gnostiques ou sages. Les uns et les autres, ils supposaient une Divinité souveraine et inconnue, de laquelle s'étaient propagées diverses substances spirituelles et invisibles auxquelles ils donnaient, suivant leur caprice, divers noms, sans s'accorder non plus tout à fait dans la description qu'ils faisaient de leurs émanations, leurs successions et combinaisons diverses. Outre cela, ils rêvaient encore d'autres principes et substances inférieures, ennemies des premières et toujours en guerre avec elles : c'est à ces secondes qu'ils attribuaient la création de ce monde visible, dont la matière, suivant eux, était mauvaise et impure de soi ; ensuite la loi ancienne et la constitution politique des Juifs, qui, dans leurs divers états, avaient vécu sous l'oppression et la servitude de ces puissances ennemies et malignes. Les mêmes sectes s'accordaient encore à réduire à rien le mystère de l'Incarnation, quoiqu'elles prissent des routes diverses pour en corrompre la droite intelligence. Finalement, elles avaient toutes la morale la plus corrompue et la plus opposée qu'on puisse imaginer aux lumières de la raison, aux sentiments de l'honnête, comme aux saintes maximes de l'Évangile. Suivant eux, rien n'était de soi-même ou juste ou injuste ; maxime détestable, principe fécond des plus affreux désordres, particulièrement dans ceux qui se vantaient d'avoir reçu la mission de rendre la liberté aux hommes. La pudeur défend même d'indiquer les infamies par lesquelles ils violaient toutes les lois de la nature. Nulle action n'est par elle-même ni bonne, ni d'aucun mérite, ni nécessaire pour le salut : autre maxime qu'ils professaient, et qui n'est pas moins féconde en pernicieuses conséquences. Aussi était-ce pour eux chose indifférente, que de manger des viandes consacrées aux idoles ou de s'en abstenir ; de renier honteusement la foi devant les puissances publiques et de sacrifier aux démons, ou de la confesser généreusement et de souffrir le martyre. Mener une vie austère, affliger la chair par des jeûnes, vivre dans la virginité et la continence, étaient à leurs yeux des folies. Ils n'étaient pas moins étrangers aux œuvres de la charité chrétienne, comme de secourir les veuves, les orphelins, les prisonniers, les opprimés et ceux qui avaient faim. Pour eux, toute la perfection consistait à s'élever à la connaissance de cette Divinité souveraine et inconnue. D'après ce principe, les œuvres devenaient inutiles, la distinction de la vertu et du vice était vaine; s'affranchir de ces préjugés, car ains

parlaient-ils, c'était se soustraire à l'ancienne servitude et reconquérir la vraie et parfaite liberté.

Il y a toute apparence qu'ils commencèrent, dès le temps des apôtres, à s'arroger le fastueux nom de gnostiques, c'est-à-dire savants ou sages, et que c'est d'eux que parle saint Paul, quand il avertit Timothée de veiller au dépôt de la foi, de se garder des profanes nouveautés de paroles et des oppositions ou antithèses d'une prétendue gnose ou science [1]. Quant à leur infâme caractère et à leurs mœurs dépravées, les princes des apôtres les signalent ouvertement dans leurs dernières épîtres, sans toutefois les désigner par aucun nom particulier ; et ce n'est que vers la fin de ce siècle, lorsque saint Jean écrivit son Apocalypse, qu'on trouve celui des Nicolaïtes. Le diacre Nicolas pouvait être mort depuis longtemps ; et c'est vers cette époque que nous voyons que les hérétiques commencèrent à attribuer leurs erreurs à d'anciens disciples des apôtres. Ainsi, Basilide se vantait d'avoir eu pour maître un certain Glaucias, disciple et interprète de saint Pierre ; et Valentin, un certain Théodat, disciple, disait-il, de saint Paul. Il n'est pas incroyable que les gnostiques eux-mêmes aient commencé, vers la fin de ce siècle, à attribuer, par une semblable imposture, leurs erreurs et leurs déréglements à un des premiers diacres et à s'appeler, de son nom, Nicolaïtes, quel qu'ait été le motif qui les portât à le charger de cet opprobre plutôt qu'un autre [2].

Saint Pierre et saint Paul ne furent pas les seuls apôtres à prémunir les fidèles contre la séduction de ces divers hérétiques. Saint Jude, autrement Thaddée ou Lebbée, leur écrivit encore sur le même sujet, vers ce temps, une lettre conçue en ces termes et qui a, non-seulement le même sens, mais souvent les mêmes expressions que la seconde de saint Pierre :

« Jude, serviteur de Jésus-Christ et frère de Jacques, aux appelés qui ont été sanctifiés dans le Père, et conservés en Jésus-Christ. Que la miséricorde, et la paix, et la charité s'augmentent en vous ! Mes bien-aimés, ayant toujours souhaité vivement vous écrire touchant le salut qui nous est commun, je m'y trouve maintenant obligé par nécessité, pour vous exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois confiée par tradition aux saints. Car il s'est glissé parmi vous des hommes dont il avait été prédit, il y a longtemps, qu'ils tomberaient dans ce jugement ; des impies qui changent la grâce de notre

[1] *Devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ.* — ἐκτρεπόμενος τὰς βεβήλους καινοφωνίας καὶ ἀντιθέσεις τῆς ψευδωνύμου γνώσεως. 1 Tim., 6, 20. — [2] S. Irénée. S. Épiph. Orsi.

Dieu en dissolution, et qui nient que le seul Dieu et Dominateur soit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, je veux vous faire souvenir de ce que déjà vous savez : c'est que le Seigneur Jésus, après avoir sauvé le peuple en le tirant de la terre d'Égypte, fit périr ensuite ceux qui furent incrédules ; et qu'il retient dans les chaînes éternelles et de profondes ténèbres, et réserve pour le jugement du grand jour, les anges qui n'ont pas conservé leur dignité originelle, et qui ont abandonné leur propre demeure. Pareillement, Sodome et Gomorrhe, et les villes voisines qui s'étaient prostituées comme elles et couraient après une chair étrangère, sont là comme exemple, subissant une peine du feu éternel. Ceux-ci de même, s'abandonnant à leurs rêveries, souillent la chair, méprisent la domination (ou la seigneurie de Jésus-Christ), blasphèment les majestés, les dignités (ou les anges).

« Cependant l'archange Michel, dans la contestation qu'il eut avec le diable touchant le corps de Moïse, n'osa le condamner avec blasphème ou exécration; mais il se contenta de dire : Que le Seigneur te réprimande! Ceux-ci, au contraire, blasphèment tout ce qu'ils ignorent ; et ils se corrompent en tout ce qu'ils connaissent naturellement, comme des animaux irraisonnables ou muets. Malheur à eux, parce qu'ils suivent la voie de Caïn, qu'ils extravaguent dans l'erreur de Balaam par l'avarice, et qu'ils périssent dans la rébellion de Coré! Ils sont les opprobres de vos agapes, banquetant avec vous sans honte, se paissant eux-mêmes; nuées sans eau, que le vent emporte çà et là; arbres qui sèchent à l'automne, stériles, deux fois morts et déracinés; vagues furieuses de la mer qui font monter en écume leurs propres infamies; astres errants, auxquels une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité.

« C'est d'eux qu'Énoch, qui a été le septième depuis Adam, a prophétisé en ces termes : Voici que vient le Seigneur avec les myriades de ses saints, pour juger tous les hommes, et pour convaincre tous les impies de toutes leurs œuvres d'impiété, et de toutes les paroles injurieuses que ces pécheurs impies ont proférées contre lui ! Ce sont ceux-là qui murmurent, qui se plaignent sans cesse, qui marchent selon leurs convoitises, dont la bouche profère l'orgueil, et qui se font admirateurs des personnes, selon leur intérêt. Mais vous, mes bien-aimés, souvenez-vous de ce qui a été prédit par les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ; car ils vous disaient que dans les derniers temps il viendrait des moqueurs qui marcheraient suivant leurs propres convoitises dans l'impiété. Ce sont des gens qui se séparent eux-mêmes, des hommes d'une vie animale, qui n'ont point l'esprit.

« Mais vous, mes bien-aimés, vous élevant vous-mêmes comme un édifice spirituel sur le fondement de votre foi très-sainte, et priant par

le Saint-Esprit, conservez-vous dans l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle. Reprenez ceux qui sont jugés. Sauvez les uns en les retirant comme du feu; ayez compassion des autres en craignant pour vous-mêmes! Et haïssez comme un vêtement souillé tout ce qui est de la corruption de la chair.

« A celui qui est puissant pour vous conserver sans péché, et pour vous faire comparaître devant le trône de sa gloire purs et sans tache, et dans un ravissement de joie, à l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ; à Dieu seul notre Sauveur, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, gloire et magnificence, empire et force, avant tous les siècles, et maintenant, et dans tous les siècles des siècles! Amen! »

Cette conclusion se lit ainsi dans le grec :

« A celui qui peut vous conserver sans péché et vous faire comparaître devant le trône de sa gloire purs et sans tache et dans un ravissement de joie; à Dieu notre Sauveur, qui seul est sage, gloire et magnificence, et force et puissance, et maintenant et dans tous les siècles! Amen [1]! »

D'après ce texte, la conclusion se rapporterait tout entière à Jésus-Christ. Ce qui peut fort bien être. Le principal but des gnostiques était de rabaisser Jésus-Christ. Saint Jude, ainsi que les autres apôtres, s'attache donc à faire voir que Jésus-Christ seul est notre Dieu, notre Maître, notre Sauveur; qu'à lui seul appartient la puissance et la gloire dans tous les siècles; que c'est lui qui tient enchaînés dans les enfers les anges rebelles, pour les juger en son grand jour; que c'est lui qui a frappé Sodome et Gomorrhe, pour être sur la terre une image du feu éternel; que c'est lui qui, sauvant Israël de l'Égypte, fit périr les incrédules; lui que Michel, le prince des anges, invoque contre Satan. C'est de lui qu'ont parlé, c'est à lui qu'ont rendu témoignage tous les hommes inspirés de Dieu, depuis Énoch, avant le déluge, jusqu'aux apôtres. Finalement tout se résume en lui.

Tandis que la ruine de Jérusalem et du temple entraînait la ruine de la synagogue et du sacerdoce d'Aaron, les pontifes de l'Église chrétienne se succédaient, à Rome, dans la chaire éternelle de Pierre. Saint Lin, étant mort après un pontificat d'environ douze ans à compter de l'époque où saint Pierre le chargea de gouverner l'Église romaine en son absence, et d'environ deux seulement depuis le martyre du même apôtre, eut pour successeur saint Clément, le même dont parle saint Paul dans son épître aux Philippiens.

L'on s'accorde unanimement à ne pas le croire auteur des Récognitions, des Clémentines, des Canons apostoliques et de quelques

[1] *Epist. Jud.*

autres lettres décrétales; mais on reconnaît avec la même unanimité que la première lettre aux Corinthiens, imprimée sous son nom, est un fruit authentique de sa plume. Il n'y a aujourd'hui de controverse parmi les érudits que pour savoir si l'on doit également reconnaître pour sienne la seconde lettre aux mêmes Corinthiens, parce qu'elle n'a pas été aussi célèbre, ni reçue et applaudie des anciens aussi universellement que la première, qui fut regardée toujours comme un des plus précieux monuments de l'Église après les divines Écritures. Il en est même qui sont allés jusqu'à l'insérer au canon des livres divinement inspirés. Mais si ceux-là se sont trop avancés et si l'Église n'a point approuvé leur jugement privé, ceux-là ne sont pas allés trop loin qui en ont loué le style comme digne d'un disciple des apôtres par sa noble simplicité, et qui ont pris occasion, de là, de croire ce même Clément interprète ou rédacteur de l'épître de saint Paul aux Hébreux, le caractère des deux lettres étant semblable et s'y trouvant les mêmes sentiments, les mêmes phrases et quelquefois les mêmes paroles. Elle fut écrite par le saint pontife, au nom de son Église de Rome. C'est pourquoi, bien qu'elle soit citée communément sous son nom, elle est cependant appelée la lettre des Romains. Elle fut écrite peu après la mort des apôtres avec lesquels il avait vécu et traité familièrement, et dans le temps qu'il lui semblait encore entendre leur voix retentir à ses oreilles.

L'occasion de l'écrire fut un schisme très-grave, excité dans l'église de Corinthe par un petit nombre de séditieux, qui, jaloux de quelques prêtres de grand mérite et de vertu éprouvée, ne cessèrent de les persécuter jusques à tant qu'ils parvinrent, par leurs calomnies et leurs artifices, à les voir déposés de leurs dignités. C'est pourquoi le saint relève d'abord les grands maux dont la jalousie et l'envie furent en tout temps la cause. Outre les exemples anciens, il leur cite celui des princes des apôtres qui, par l'envie, furent persécutés en beaucoup de manières et obtinrent enfin la couronne du martyre; celui d'un grand nombre d'élus qui, s'étant joints à eux, eurent part aux mêmes persécutions et à la même couronne; enfin celui de deux dames illustres, Danaïde et Dircé, qui, par envie, avaient été maltraitées grièvement, et, malgré les supplices inouïs qu'elles avaient souferts avec constance, ne s'étaient point écartées du sentier de la foi, mais, faibles de corps, avaient remporté une glorieuse victoire. Il les exhorte, à plusieurs reprises et par beaucoup de motifs, à fuir les dissensions, les disputes; à embrasser la pénitence; à pratiquer la charité, l'humilité, la douceur; à conserver le bon ordre dans les fonctions de l'Église; à ne point troubler, mais à respecter la hiérarchie ecclésiastique; à être soumis à leurs légitimes pasteurs.

« Considérons, dit-il entre autres, ceux qui font la guerre sous nos commandants d'armée : avec quel ordre, quelle bravoure et quelle soumission ils exécutent ce qui leur est commandé. Tous ne sont pas généraux, ni tribuns, ni centurions, ni officiers de moindre grade ; mais chacun exécute dans son rang les ordres du roi et des chefs. Les grands ne peuvent subsister sans les petits, ni les petits sans les grands. C'est de l'harmonie réciproque que résulte l'utilité commune. Nous devons de même observer ponctuellement ce qui nous a été prescrit de Dieu. C'est lui qui a établi, par sa volonté suprême, dans quels temps, en quels lieux et par quelles personnes se doivent faire les oblations sacrées et célébrer les divins offices : les offrandes de ceux-là sont pures, saintes et agréables à ses yeux, qui se conforment en tout à sa volonté divine. Au grand prêtre sont assignées ses fonctions propres ; aux prêtres inférieurs leur place compétente ; les lévites ont leur ministère à eux, et les laïques des règles et des bornes dans lesquelles ils doivent se renfermer. »

Il ajoute que pour établir cet ordre en tout, Jésus-Christ a été envoyé de Dieu, et les apôtres par Jésus-Christ ; que ceux-ci, après avoir reçu l'Esprit-Saint, étant allés prêcher l'Évangile dans les villes et les provinces, en choisirent les prémices pour les ordonner évêques et diacres, et pour gouverner ceux qui embrasseraient la foi après eux. Non contents de cela, mais prévoyant qu'il s'élèverait un jour des contestations au sujet de l'épiscopat, ils établirent encore la forme qui devait en régler la succession, savoir : que les premiers étant morts, on leur donnât pour successeurs, avec le consentement de toute l'église, d'autres sujets doués des mêmes qualités ; que ceux-ci, gouvernant avec humilité et en paix le troupeau de Jésus-Christ, devaient demeurer tranquilles dans leur dignité ; car on ne peut les en déposer sans une injustice manifeste.

On remarque dans cette lettre, que, parlant de la résurrection des corps, saint Clément cite, entre autres exemples tirés de la nature, celui du phénix renaissant de ses cendres. Il n'a fait en cela que suivre, sans l'examiner, l'opinion de son temps, que Tacite lui-même rapporte sérieusement dans son histoire [1]. Une chose plus remarquable, c'est que, dans un éloquent tableau de l'harmonie qui règne dans l'univers, il désigne ouvertement les antipodes ou cette partie du globe que nous appelons le nouveau monde.

« Les cieux, se mouvant à la volonté du Créateur, lui sont soumis en paix ; le jour et la nuit, sans jamais s'embarrasser l'un l'autre, fournissent la carrière qu'il leur a prescrite. Le soleil, la lune, tous

[1] *Annal.*, l. 6, n. 25.

les chœurs des astres, d'après ses ordres qu'ils ne transgressent jamais, roulent de concert dans les sphères immenses qu'il leur a tracées. Au temps marqué par sa volonté, la terre, sans hésiter, sans rien changer à ses décrets, présente son sein fécond et chargé d'aliments aux hommes, aux animaux et à tous les êtres qui l'habitent. Les abîmes impénétrables, les secrets du monde souterrain sont contenus par les mêmes lois. Conformément à ses ordres suprêmes, la profondeur des mers, soulevée dans toute son étendue, ne franchit point les barrières qui l'entourent. Dieu a commandé, elle obéit ; il a dit : Tu viendras jusqu'ici ; ici, tes flots se briseront sur toi-même. L'Océan, imperméable aux hommes, et les mondes qui sont au delà sont gouvernés par les mêmes lois du souverain Maître. Le printemps et l'été, l'automne et l'hiver se succèdent en paix l'un à l'autre. Attentifs au temps marqué, les vents remplissent leur ministère sans obstacle. Les sources intarissables, créées pour entretenir la santé et la vie, offrent aux hommes, sans y manquer jamais, leurs eaux abondantes. Enfin, jusque dans les réunions des plus petits animaux, partout règne la paix et la concorde. Tout est dans la paix, tout est dans l'ordre ; ainsi l'a voulu le Créateur et le Maître de toutes choses, qui se montre bienfaisant envers tous, mais surabondamment envers nous, qui espérons dans ses miséricordes par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire et la majesté dans les siècles des siècles. Amen[1] ! »

Avec cette lettre furent envoyés à Corinthe cinq légats, savoir : Claude, Éphèbe, Valère, Viton et Fortunat, sans doute afin que, par leur prudence, leur zèle et leur sagesse, ils travaillassent encore de vive voix à calmer les dissensions et à rétablir dans cette église la tranquillité et la paix. Aussi les Romains prient-ils ceux de Corinthe de les renvoyer en diligence, afin, disent-ils, qu'ils nous apportent le plus tôt possible l'heureuse nouvelle de votre paix et de votre concorde que nous désirons si ardemment.

Cette lettre fut écrite après la mort de Néron, et avant la destruction de Jérusalem et du temple. On y suppose, en effet, expressément, que les sacrifices du matin et du soir s'offraient encore à Jérusalem dans le parvis du temple, au pied de l'autel, et après que le pontife et les ministres ont attentivement examiné la victime. D'un autre côté, les Romains s'excusent, en commençant, de n'avoir point été aussi prompts qu'ils auraient souhaité, à pourvoir aux maux de l'église de Corinthe qui avait réclamé leur assistance. La cause de ce retard était les calamités et les malheurs qui leur étaient arrivés. Ce qui désigne la persécution de Néron, où saint Pierre et saint Paul

[1] Labbe, *Collect. Conc.*, t. 1. Cotel, *PP. apost.*

souffrirent le martyre avec un grand nombre de fidèles, comme il est dit dans la lettre.

Dans le dernier siècle, on a découvert deux autres épîtres de saint Clément, adressées aux eunuques spirituels ou aux vierges, et qui paraissent authentiques. C'est d'elles que parle saint Jérôme, quand il dit : « Dans les épîtres que Clément, successeur de l'apôtre Pierre, écrivit aux vierges, le discours presque entier roule sur l'excellence de la virginité [1]. » Ces lettres ne sont point indignes de celui dont elles portent le nom. On y trouve l'application des conseils que donne le grand Apôtre sur le célibat et la virginité ; cet état y est fortement recommandé, sans préjudice, toutefois, de l'honneur dû au mariage, qui doit aussi être regardé comme un état saint [2].

Quant à la première introduction du christianisme dans les Gaules, les sentiments ont varié en France depuis deux siècles. Jusqu'alors on y avait cru, comme partout ailleurs, que le christianisme avait été prêché dans la Gaule méridionale par saint Lazare, premier évêque de Marseille ; par ses deux sœurs, sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine ; et par saint Maximin, un des soixante-douze disciples, premier évêque d'Aix ; que, sous l'empereur Claude, saint Pierre avait envoyé dans les Gaules, accompagnés d'autres missionnaires, les sept évêques suivants : Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Martial de Limoges, Austremoine de Clermont, Gatien de Tours et Valère de Trèves ; que le pape Clément, troisième successeur de saint Pierre, envoya Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris.

D'un autre côté, saint Épiphane dit de saint Luc qu'il prêcha en Dalmatie, en Gaule, en Italie, mais principalement en Gaule [3]. Le même Père dit encore que Crescent, disciple de saint Paul, vint prêcher dans la Gaule, et que c'est une erreur d'appliquer à la Galatie ce que dit l'apôtre à cet égard dans sa seconde épître à Timothée [4]. Saint Isidore de Séville compte encore l'apôtre saint Philippe parmi ceux qui prêchèrent l'Évangile dans les Gaules [5]. Aussi, dès l'année 190, saint Irénée de Lyon prouvait-il la vérité de la foi catholique par l'unanimité de la tradition dans toutes les églises du monde, parmi lesquelles il met les églises établies chez les Celtes ou Gaulois [6]. Quelques années après, Tertullien disait aux Juifs que les diverses nations

[1] L. 1, *Ad Jovin.*, c. 7. — [2] Jacques Wetstein, protestant, les trouva dans un manuscrit syriaque du Nouveau Testament, en 1752. Il les fit imprimer avec une version latine, la même année, et réimprimer en 1757. On en donna une traduction française en 1763. Voyez Godescard et les *Actes de Leipzig*, janvier 1756 ; *item* les *Conciles de Mansi*, t. 1, p. 144 et 151. — [3] Epiph., *Hæres.*, 51. — [4] *Ibid.* — [5] Isid., *De vitâ et morte sanctor.*, c. 74. — [6] Iren., l. 1, c. 3.

des Gaules s'étaient soumises au Christ, avec le reste de l'univers[1]. Les diverses nations des Gaules sont les quatre provinces en lesquelles Auguste les avait divisées : Narbonne, Lyon, Belgique, Aquitaine. Telle était donc l'ancienne tradition, et du pays et d'ailleurs, sur la première introduction du christianisme dans les Gaules.

Vers la fin du dix-septième siècle, à la suite et sur l'autorité de Launoy, docteur suspect et téméraire, un certain nombre d'écrivains, plus ou moins infectés de jansénisme, se faisant les échos les uns des autres, avancèrent et soutinrent que cette ancienne et commune tradition sur la première introduction du christianisme dans les Gaules était fausse et inventée depuis le dixième siècle. Des catholiques mêmes, sans y regarder de plus près, répétèrent ce qu'ils entendaient dire. Ce devint l'opinion dominante en France. On se mit à changer la tradition des bréviaires et des missels, tant à Paris que dans d'autres diocèses. Sainte Marie-Madeleine ne resta plus une et la même; elle fut divisée en trois personnes : la femme pécheresse et pénitente; Marie, sœur de Lazare, et enfin Marie-Madeleine, de laquelle le Sauveur avait chassé sept démons. L'arrivée de Lazare et de ses deux sœurs en Provence fut déclarée non avenue. La mission apostolique des sept premiers évêques fut retardée de plus de deux siècles. Le tout, parce que tel était l'avis de Launoy et de ses pareils, qui marchaient plus ou moins sur les traces de Luther et de Calvin. Cependant l'Église romaine, et dans son bréviaire, et dans son missel, et dans son martyrologe, et dans ses écrivains les plus approuvés, conservait l'ancienne tradition, d'ailleurs si honorable pour la France.

Aujourd'hui, 1848, un prêtre français, l'abbé Faillon, de la congrégation de Saint-Sulpice, vient démontrer, par une foule de monuments inédits ou peu connus, que l'Église romaine avait raison, et que les liturgistes français ont eu tort de bouleverser aussi précipitamments leur liturgie et tradition ancienne, sur des autorités et des arguments plus minces les uns que les autres[2].

Il prouve d'abord que sainte Marie-Madeleine, Marie, sœur de Lazare, et la pécheresse pénitente, sont une seule et même personne. Il le prouve par la tradition primitive, perpétuelle et générale des Grecs et des Latins. Chez les Grecs, sauf deux ou trois Pères qui, en passant, admettent ou supposent plusieurs personnes, l'unité a été reconnue et enseignée par tous les autres, notamment par ceux qui

[1] Tertul., *Adv. Judæos*, c. 7. — [2] Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence, et sur les autres apôtres de cette contrée, saint Lazare, saint Maximin, sainte Marthe, et les saintes Marie Jacobé et Salomé, par l'auteur de la Dernière Vie de M. Olier, deux vol. in-quarto, chez Migne.

ont traité la question d'une manière plus expresse : tels Ammonius Saccas, maître d'Origène, dans son *Harmonie des Évangiles*, et Eusèbe de Césarée, dans ses *Canons évangéliques*, traduits par saint Jérôme. Origène est le premier qui imagina plusieurs femmes au lieu d'une seule. Encore n'est-il pas bien d'accord avec lui-même. Il reconnaît jusqu'à deux fois que beaucoup d'interprètes de l'Évangile ne parlent que d'une seule femme. Lui, dans un endroit, en suppose trois ou même quatre, persuadé que c'était le moyen de résoudre plus aisément les objections de Celse. Ailleurs, il en admet trois ; plus loin, seulement deux ; enfin, il y a tel passage où il semble n'en admettre qu'une. Aussi Origène a-t-il été cité pour et contre la distinction. Saint Chrysostôme convient que tous les évangélistes semblent parler d'une seule personne : lui, dans son opinion particulière, en distingue deux, et même plusieurs pécheresses. Voilà les deux Pères grecs qui s'éloignent du sentiment ancien et commun. Saint Éphrem, diacre de l'Église d'Édesse en Syrie, vivait au quatrième siècle. Comme ses écrits étaient lus publiquement après l'Écriture sainte, son sentiment peut être regardé comme celui de la Syrie entière. Or, il dit positivement que la pécheresse pénitente, Marie, sœur de Lazare, et Marie-Madeleine, possédée de sept démons, c'est une seule et même personne, qui, après une vie scandaleuse, mérita d'être associée aux apôtres et aux évangélistes, pour annoncer la résurrection du Sauveur. Quant à la tradition de l'Église latine, l'auteur fait voir que les Pères latins supposent tous, sans exception, que Marie-Madeleine est la même que la sœur de Marthe, ou la pécheresse. Enfin, par un travail aussi édifiant que curieux, il expose l'application allégorique que les saints docteurs font des actions diverses de la pécheresse, de Marie, sœur de Lazare, et de Marie-Madeleine, à la gentilité d'abord pécheresse, puis repentante, puis saintement dévouée, comme d'une seule et même personne à une seule.

Quant aux arguments de Launoy et consorts pour introduire dans les bréviaires la distinction de Marie-Madeleine, les deux principaux sont deux méprises assez singulières. On citait en faveur de la distinction un passage de saint Théophile d'Antioche, qui vivait dans le second siècle. Le passage est formel : seulement, au lieu d'être de saint Théophile d'Antioche, il est de Théophylacte, écrivain du Bas-Empire, et qui vivait, non pas précisément dans le second siècle, mais bien dans le onzième. Pour des critiques qui voulaient en remontrer à l'Église romaine, la méprise est un peu forte. En voici une autre qui ne l'est pas moins. Les réformateurs jansénistes de la liturgie en France s'appuyèrent du martyrologe romain pour introduire dans le bréviaire de Paris, au dix-neuf janvier, la fête de sainte Marie et de

sainte Marthe ; l'innovation de Paris fut imitée dans beaucoup d'autres diocèses. Un jésuite flamand, le père Sollier, fit voir que cette innovation gallicane ne reposait que sur une bévue. Voici tout ce que dit le martyrologe romain au dix-neuf janvier : *Fête des saints Marius et Marthe, sa femme, et de leurs enfants, Audifax et Abacuc, nobles persans, qui, étant venus à Rome sous l'empire de Claude, y souffrirent le martyre*. Mais comment les liturgistes modernes ont-ils pu trouver dans cette annonce la fête de sainte Marie et de sainte Marthe, sœurs de Lazare ? Le voici. Au lieu de *Marius et Marthe, sa femme*, un des modernes docteurs a lu *Marie et Marthe*, et supprimé prudemment tout le reste. Et les autres l'ont cru et répété sur parole. Quand le jésuite eut révélé ce plaisant mystère, les novateurs de Paris eurent assez de sens pour supprimer cette fête dans une nouvelle édition de leur bréviaire ; mais elle continua de figurer dans des bréviaires de province. Tels sont les deux principaux arguments des modernes, pour distinguer Marie, sœur de Marthe et de Lazare, d'avec Marie-Madeleine.

Les arguments contre la mission apostolique de Lazare, de Marthe et de Marie-Madeleine, ainsi que de saint Maximin, en Provence, ne sont pas plus péremptoires. Au dix-septième siècle, cette mission était reconnue par toutes les églises d'Occident. Launoy s'inscrivit en faux, attendu que saint Lazare était mort en Chypre, sainte Marthe à Béthanie, sainte Marie-Madeleine à Éphèse, et qu'aucun écrit ou monument antérieur au onzième siècle ne parle de leur apostolat en Provence. Pour prouver que la tradition constante des Provençaux et de tout l'Occident sur saint Lazare est fausse, Launoy ne cite qu'un compilateur grec du onzième ou douzième siècle, qui, parlant des reliques d'un saint Lazare *juste*, découvertes en Chypre sous l'empereur Léon VI, le confond avec saint Lazare de Béthanie, qualifié partout de *martyr*, et que les Cypriots n'ont jamais cru ni su enterré parmi eux. Saint Épiphane, évêque de Salamine en Chypre à la fin du quatrième siècle, parle en détail de Lazare et du caractère de sa résurrection ; mais il ne dit ni ne suppose d'aucune manière que son tombeau fût dans le pays, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si l'on en eût été persuadé. Enfin des moines grecs de l'île de Chypre même, consultés sur le lieu de la mort de saint Lazare, après la publication de l'ouvrage de Launoy, répondirent : « Qu'il était constant, par des monuments anciens des églises grecques, que sainte Madeleine, sainte Marthe, sa sœur, et saint Lazare, leur frère, avaient abordé en Provence et qu'ils reposaient dans ce pays. » Launoy prouve de même que sainte Marie-Madeleine est morte à Éphèse, attendu que dans un fragment grec d'actes apocryphes, il est parlé d'une sainte Marie-

Madeleine, *vierge et martyre*, suppliciée à Éphèse, et que l'on suppose la sœur de Lazare. Mais la sœur de Lazare n'a jamais été qualifiée de vierge ni de martyre. Mais Polycrate, évêque d'Éphèse, dans la lettre où, à la fin du second siècle, il énumère toutes les gloires de son église, ne dit pas un mot du tombeau de sainte Marie-Madeleine, non plus que de celui de la sainte Vierge; preuve bien claire que ces tombeaux n'y existaient pas. On peut même conclure que, s'il ne parle pas de la vierge et martyre Marie-Madeleine, dont Grégoire de Tours célèbre la gloire en Occident, c'est que cette vierge d'Éphèse n'avait pas encore souffert le martyre au temps de Polycrate, mais qu'elle le souffrit plus tard. Quant à sainte Marthe, Launoy et ses répétiteurs s'appuient de Flodoard pour assurer qu'elle est morte à Béthanie. Mais Flodoard dit seulement que de son temps on voyait encore à Béthanie la maison de Marthe, changée en église : il ne dit mot, ni de sa mort ni de son tombeau.

Mais le grand argument de Launoy, c'est qu'aucun écrit ni monument antérieur au onzième siècle ne parle de l'apostolat de Lazare, Marthe et Marie-Madeleine en Provence. L'époque n'est pas mal choisie. Car, pendant les huitième, neuvième et dixième siècles, la Gaule méridionale fut ravagée par les Sarrasins, qui y détruisirent toutes les archives et monuments des églises. Toutefois il leur a échappé assez de monuments écrits et autres pour prouver, à eux seuls, ce que prouvait déjà suffisamment la tradition toujours vivante et générale, savoir : l'apostolat des saints Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, ainsi que de saint Maximin, en Provence.

Voici la série de ces monuments publiés par l'auteur : 1° Une ancienne Vie de sainte Madeleine, écrite au cinquième ou au sixième siècle et transcrite textuellement dans une autre plus étendue, composée au neuvième par saint Raban Maur, archevêque de Mayence, lesquelles toutes confirment de point en point la tradition vivante. 2° L'auteur produit, comme monuments plus anciens encore que ces Vies écrites, divers tombeaux de la crypte de sainte Madeleine : d'abord celui de saint Maximin. Il montre que ce tombeau confirme la vérité de l'ancienne *Vie* et prouve que, dès les premiers siècles, et probablement avant la paix donnée à l'Église par Constantin, les chrétiens de Provence honoraient saint Maximin, leur apôtre, comme l'un des soixante-douze disciples du Sauveur. 3° A ce tombeau, il joint celui de sainte Madeleine, qui confirme aussi la vérité de l'ancienne *Vie* et prouve que, dès les premiers siècles de l'Église, les chrétiens de Provence croyaient posséder et honoraient en effet le corps de sainte Madeleine, la même dont l'Évangile fait mention. 4° Il montre que, longtemps avant les ravages des Sarrasins en Pro-

vence, la Sainte-Baume était honorée comme le lieu de la retraite de sainte Madeleine. 5° Qu'avant les ravages de ces barbares, on honorait à Aix l'oratoire de Saint-Sauveur comme un monument sanctifié par la présence de saint Maximin et de sainte Madeleine, et qu'en effet c'est à ces saints apôtres qu'on doit en attribuer l'origine. 6° Que les actes du martyre de saint Alexandre de Brescia, en Italie, prouvent que, sous l'empire de Claude, saint Lazare était évêque de Marseille et saint Maximin évêque d'Aix. 7° Qu'avant les ravages des Sarrasins, le corps de saint Lazare, ressuscité par Jésus-Christ, était inhumé à Marseille, dans l'église de Saint-Victor, et qu'on est bien fondé en attribuant l'origine des cryptes de cette abbaye au même saint Lazare, premier évêque de Marseille. 8° Que la prison de Saint-Lazare, à Marseille, est un monument antique qui confirme l'apostolat et le martyre de ce saint. 9° Que le tombeau de sainte Marthe, à Tarascon, était en très-grande vénération au cinquième et aux sixième siècle; que Clovis Ier, étant attaqué d'une maladie, s'y rendit lui-même et y obtint sa guérison. 10° Qu'avant les ravages des Sarrasins, sainte Marthe était honorée comme l'apôtre de la ville d'Avignon. 11° Que les démêlés au sujet de la primatie d'Arles n'ont rien de contraire à l'apostolat de nos saints, et que les archevêques d'Arles, au lieu de réclamer contre cette même croyance, l'ont expressément reçue et confirmée. 12° Que l'apostolat de saint Lazare, de sainte Marthe et de sainte Marie-Madeleine est confirmé par les plus anciens martyrologes d'Occident. 13° Qu'au commencement du huitième siècle, les Provençaux cachèrent les reliques de leurs saints apôtres pour les soustraire aux profanations des Sarrasins, et mirent dans un sépulcre, avec le corps de sainte Madeleine, une inscription de l'an 710, conçue en ces termes: « L'an de la nativité du Seigneur, 710, le 6e jour de décembre, sous le règne d'Odoïn, très-bon roi des Francs, au temps des ravages de la perfide nation des Sarrasins, ce corps de la très-chère et vénérable sainte Madeleine a été, à cause de la crainte de ladite perfide nation, transféré très-secrètement, pendant la nuit, de son sépulcre d'albâtre dans celui-ci qui est de marbre, duquel l'on a retiré le corps de Sidoine, parce qu'ici il est plus caché. » Comme l'a remarqué le docte Pagi, ce roi des Francs, du nom d'Odoïn ou d'Odoïc, n'est autre que le fameux Eudes, duc d'Aquitaine, qu'on trouve appelé quelquefois Odon, quelquefois Otton, Odoïc ou Odoïn. Il était de la première dynastie des rois des Francs, dans laquelle nous voyons que tous les princes portaient le titre de roi. D'ailleurs, c'est précisément de 700 à 710, pendant que les Francs de Neustrie et d'Austrasie se disputaient à qui serait le maître des *rois fainéants*, sous le titre de maire du palais; c'est précisément

dans cet intervalle que le duc Eudes, Odon, Odoïn ou Odoïc, fut le seul défenseur, et par là même le seul roi, de la France méridionale contre les Sarrasins.

Dans la partie subséquente de son ouvrage, l'auteur des *Monuments inédits* expose les principaux faits concernant le culte de chacun de ces saints personnages, depuis les ravages des Sarrasins jusqu'à nos jours. Quant à la mission des sept évêques dans les Gaules par saint Pierre, sous l'empire de Claude, quoique l'auteur n'ait pas pour but direct de la prouver, il en offre néanmoins des preuves nouvelles et remarquables : d'abord un ancien manuscrit, autrefois à l'église d'Arles, dans lequel sont recueillies les lettres des Papes aux archevêques de cette métropole, depuis le pape Zosime jusqu'à saint Grégoire le Grand. Or, immédiatement après les lettres du pape Pélage à Sapaudus, qui mourut en 586, et avant celles de saint Grégoire à Virgile, on lit ce titre peint en vermillon : *Des sept personnages envoyés par saint Pierre dans les Gaules, pour y prêcher la foi*; et ensuite les paroles suivantes : *Sous l'empereur Claude, l'apôtre Pierre envoya dans les Gaules, pour prècher la foi de la Trinité aux gentils, quelques disciples auxquels il assigna des villes particulières : ce furent Trophime, Paul, Martial, Austremoine, Gatien, Saturnin et Valère; enfin plusieurs autres que le bienheureux apôtre leur avait désignés pour compagnons* [1]. Raban Maur, dans sa Vie de Marie-Madeleine, parle également de Trophime d'Arles, de Paul de Narbonne, de Martial de Limoges, de Saturnin de Toulouse, de Valère de Trèves, comme envoyés au temps même des apôtres [2].

Pour ce qui est de saint Trophime en particulier, l'église d'Arles l'a toujours honoré comme un des soixante-douze disciples et envoyé par saint Pierre. Il est vrai, Grégoire de Tours, qui écrivait sur la fin du sixième siècle, conclut dans un endroit que Trophime et les six évêques furent envoyés sous l'empire de Dèce, en 250; il le conclut des actes de saint Saturnin, ou plutôt de la date de ces actes, qui, d'après le bruit public, disent-ils, mettent le consulat de Décius et de Gratus pour l'arrivée de Saturnin à Toulouse, sans mentionner les autres évêques [3]. Mais Grégoire même ne croit pas trop à cette date, ou bien il n'est pas d'accord avec lui-même; car, dans un autre endroit, il dit que saint Saturnin avait été ordonné par les disciples des apôtres, ce qui suppose la fin du premier siècle ou le commencement du second [4]. Mais il existe en faveur de saint Trophime un témoignage antérieur d'un siècle et demi à Grégoire, témoignage

[1] T. 2, p. 373 et seqq. — [2] *Ibid.*, p. 293 et 294. — [3] *Ibid.*, p. 349 et seqq. — [4] *Ibid.*, p. 365.

bien autrement solennel et authentique : c'est la lettre de dix-neuf évêques au pape saint Léon, en faveur de l'Église d'Arles, pour le supplier de rendre à cette métropole les priviléges qu'il lui avait ôtés. « Toute la Gaule sait, disent-ils, et la sainte Église romaine ne l'ignore pas, qu'Arles, la première ville des Gaules, a mérité de recevoir de saint Pierre saint Trophime pour évêque, et que c'est de cette ville que le don de la foi s'est communiqué aux autres provinces des Gaules. » Dans leur requête, ces dix-neuf évêques voulaient montrer que l'église d'Arles était plus ancienne que celle de Vienne. Mais si saint Trophime n'avait fondé l'église d'Arles qu'au milieu du troisième siècle, comment tous ces évêques auraient-ils pu lui attribuer une ancienneté plus grande qu'à l'église de Vienne, déjà florissante dès le second, comme on le voit par la lettre de cette église et de celle de Lyon aux églises d'Asie, sous Marc-Aurèle, l'an 177? Prétendre, avec certains critiques, que par ces mots *envoyé par saint Pierre*, les évêques voulaient simplement dire que Trophime avait été *envoyé par le siége apostolique*, c'est leur attribuer une niaiserie et méconnaître l'état de la question. Le pape Innocent Ier atteste que tous les évêques des Gaules ont été envoyés par ce siége, c'est-à-dire par saint Pierre ou par ses successeurs. Comment donc les dix-neuf évêques auraient-ils pu conclure de là que l'église d'Arles était plus ancienne que celle de Vienne? Enfin, l'église de Vienne elle-même dément Grégoire de Tours par le plus savant de ses archevêques, saint Adon. Il dit au 27 janvier de son martyrologe : *A Arles, fête de saint Trophime, évêque et confesseur, disciple des apôtres Pierre et Paul*. Il dit plus au long, dans son livre de la fête des apôtres : *Fête de saint Trophime de qui l'Apôtre écrit à Timothée* : J'ai laissé Trophime malade à Milet. *Ce Trophime, ordonné évêque par les apôtres à Rome, a été envoyé le premier à Arles, ville de la Gaule, pour y prêcher l'Évangile du Christ ; et c'est de sa fontaine, comme écrit le bienheureux pape Zosime, que toutes les Gaules ont reçu les ruisseaux de la foi. Il s'est endormi en paix dans la même ville*. Ainsi, saint Adon de Vienne non-seulement assure que saint Trophime d'Arles y a été envoyé premier évêque par les apôtres, mais il le prouve par l'autorité du pape Zosime, antérieur de plus d'un siècle à Grégoire de Tours.

Un témoignage plus ancien encore que celui des dix-neuf évêques et même du pape Zosime fait voir qu'on ne peut pas s'en rapporter, pour saint Trophime, à l'époque de Grégoire de Tours. Vers l'an 252 ou 253, Faustin, évêque de Lyon, et les autres évêques de la même province, écrivirent au pape saint Étienne et à saint Cyprien de Carthage contre Marcien, évêque d'Arles, qui, infecté du schisme et de

l'erreur de Novatien, s'était séparé de leur communion *depuis longtemps* et refusait l'absolution aux pénitents, même à la mort. Saint Cyprien exhorta le Pape, au plus tard en 254, à écrire des lettres dans la province pour excommunier et déposer Marcien et le remplacer par un autre. « *Il y a longtemps,* dit Cyprien, qu'il s'est séparé de notre communion ; qu'il lui suffise d'avoir laissé mourir, *les années précédentes,* plusieurs de nos frères sans leur donner la paix. » Ces expressions, *les années précédentes* et *depuis longtemps*, employées au plus tard au commencement de 254, font remonter naturellement à 250 ou 251 l'époque où Marcien se sépara de ses collègues. Son épiscopat avait dû commencer avant 250. Comment alors supposer, avec Grégoire de Tours, que saint Trophime ne fut envoyé de Rome qu'en 250, sous l'empire de Dèce ? Dèce, de qui la persécution éclata dès 249 et fut si terrible que, le pape Fabien ayant été martyrisé dès le 20 janvier 250, on fut plus de seize mois sans pouvoir élire un nouveau Pape. Et saint Cyprien en donne cette raison : « C'est que le tyran, acharné contre les Pontifes de Dieu, faisait les plus horribles menaces, moins irrité d'apprendre qu'un rival lui disputait l'empire que d'entendre qu'un Pontife de Dieu s'établissait à Rome. » Certainement on ne comprend guère comment le pape Fabien, martyrisé dès le 20 janvier 250, put envoyer cette année-là même sept évêques avec de nombreux compagnons dans les Gaules, tandis qu'on le comprend sous l'empire de Claude. Aussi Longueval et Tillemont abandonnent-ils Grégoire de Tours sur l'époque de cette mission, particulièrement pour saint Trophime. Le savant de Marca non-seulement l'abandonne, mais le réfute.

Il en est de même quant à saint Denys, premier évêque de Paris. Grégoire de Tours le compte parmi les sept évêques envoyés de Rome sous l'empire de Dèce. Il ne cite aucune autorité pour cela, car les actes de saint Saturnin de Toulouse ne parlent que de Saturnin, et nullement de Denys ni de Trophime. Au contraire, Fortunat, évêque de Poitiers et contemporain de Grégoire, dit expressément que saint Denys, premier évêque de Paris, fut envoyé par le pape saint Clément ; il le dit, et dans l'ancienne vie de sainte Geneviève, dont il a été reconnu l'auteur par de Marca [1], et dans une hymne composée en l'honneur de saint Denys. Aussi le savant de Marca conclut-il pour la mission de saint Denys par le pape saint Clément. Le docte Antoine Pagi tire la même conclusion et pour les mêmes raisons, auxquelles il en ajoute plusieurs autres. Comme Grégoire de Tours s'est trompé en plusieurs points des antiquités ecclésiasti-

[1] *Epist. ad Valesium*

ques, son opinion particulière sur la mission de saint Denys n'est d'aucun poids. Aussi, après lui, a-t-on continué de croire et de dire, avec son contemporain Fortunat, que saint Denys a été envoyé par le pape saint Clément. On en voit la preuve dans un privilége du roi Thierri de 733, dans une charte du roi Pépin de 768, et dans les actes du concile de Paris de 825. Dans tous ces monuments, saint Denys est dit formellement avoir été envoyé dans les Gaules par saint Clément, successeur de saint Pierre. A ces monuments, on peut joindre les anciens bréviaires de Paris, qui, jusqu'en 1700, disent ou supposent tous que saint Denys a été envoyé par le pape saint Clément. François Pagi, réunissant les arguments d'Antoine Pagi et de Marca, fortifie la conclusion par des arguments nouveaux. Le célèbre Mabillon va plus loin. Non-seulement il reconnaît comme indubitable la mission de saint Denys par le pape saint Clément; mais il ajoute que les arguments de ceux qui soutiennent que saint Denys, premier évêque de Paris, est le même que saint Denys l'Aréopagite, comme le disent les anciens bréviaires de Paris, ne sont point à mépriser.

D'après tout cela, nous regardons comme suffisamment prouvé, 1° que saint Denys, premier évêque de Paris, a été envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément; 2° que saint Trophime, premier évêque d'Arles, y a été envoyé avec plusieurs autres par saint Pierre même; 3° que les saints Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, avec saint Maximin, un des soixante-douze disciples, ont été les apôtres de la Provence, saint Lazare, premier évêque de Marseille, et saint Maximin, premier évêque d'Aix; 4° que sainte Marie-Madeleine, la pécheresse pénitente, et Marie, sœur de Lazare, sont une seule et même personne. Et nous souhaitons de tout notre cœur que, dans chaque église particulière, on fasse des travaux semblables sur leurs antiquités.

Quant aux dernières années de la sainte Vierge, sa mort et son assomption, voici les traditions que nous avons pu recueillir et chez les chrétiens d'Orient, et chez les chrétiens d'Occident. Le Ménologe des Grecs, ou leur calendrier des saints et des fêtes, dit au 26 septembre : Après l'ascension du Seigneur et la dormition de la Mère de Dieu, le grand apôtre et évangéliste Jean vint à Éphèse, évangélisant le Christ, et, dénoncé à l'empereur Domitien, fut relégué à l'île de Patmos. De plus, au 22 janvier : Timothée fut ordonné premier évêque d'Éphèse par saint Paul, avant saint Jean le Théologien; car celui-ci vint à Éphèse après la dormition de la sainte Mère de Dieu. En somme, la tradition de l'Orient, en particulier de l'église de Jérusalem, est que la sainte Vierge passa les dernières années de sa vie dans la ville

sainte et les environs, sous la protection filiale du disciple bien-aimé ; qu'elle rendit son âme sur la montagne de Sion, en présence de tous les apôtres ; que les apôtres transportèrent son corps au mont des Olives, dans le sépulcre de Gethsémani, d'où elle ressuscita le troisième jour, et fut élevée au ciel.

Un concile de Jérusalem, tenu, en 1672, contre les calvinistes, sous la présidence du patriarche Dosithée, transcrit les paroles suivantes de saint Cyrille d'Alexandrie dans son homélie sur la dormition de la sainte Vierge : Quel est ce grand prodige qui est apparu dans le ciel, où Dieu habite et où assistent les vertus célestes ? C'est sans aucun doute la Vierge très-sainte, qui, ayant été un grand prodige sur la terre, en ce qu'elle a enfanté Dieu dans la chair et qu'après l'enfantement elle est demeurée vierge très-pure, est maintenant à bon droit un prodige dans le ciel, ayant été élevée au ciel avec son corps. Car, encore que l'immaculé tabernacle de son corps ait été enfermé dans le sépulcre, toutefois, revivante le troisième jour, elle est allée au ciel, comme le Christ y a été élevé. Et pourquoi cela ? parce qu'elle a un droit très-étendu sur les vertus célestes. Personne n'ignore que ce même prodige, en ce qu'il a la lune sous les pieds, est la figure de l'Église en ce monde, laquelle emprunte sa lumière du soleil, et qu'elle est couronnée de douze étoiles, c'est-à-dire des douze apôtres. Mais quelque chose de plus merveilleux encore est insinué, quand elle apparaît revêtue du soleil : car cela montre clairement que Dieu n'est éloigné d'elle d'aucune distance, puisqu'il la soutient de ses bras [1].

Au cinquième siècle, Juvénal, évêque de Jérusalem, dans une lettre à l'empereur Marcien, touchant le trépas de la sainte Vierge, cite comme une tradition de l'Église le récit même de saint Denys l'Aréopagite sur ce sujet : « Il y avait là, dit-il, avec les apôtres, Timothée, premier évêque d'Éphèse, et Denys l'Aréopagite, comme il nous l'apprend lui-même en son livre ! » Ce témoignage se trouve effectivement dans le livre *Des noms divins*, ch. 3, que nous croyons authentique pour les raisons que nous verrons dans le volume suivant. Or saint Denys l'Aréopagite a été disciple de saint Paul, et ses deux biographes, Michel, prêtre de Jérusalem, et saint Méthodius, patriarche de Constantinople, résumés l'un et l'autre par Siméon surnommé Métaphraste, rapportent avec plus de détail en leurs *Vies* la présence des apôtres au trépas et aux funérailles de la sainte Vierge. L'évêque Juvénal, sur la demande de l'empereur Marcien et de l'impératrice sainte Pulchérie, leur envoya pour la nou-

[1] Conciles de Hardouin, t. 11, p. 199.

velle église des Blaquernes, non pas le tombeau de la sainte Vierge, mais sa bière et ses linceuls funèbres, attendu que le corps même ne s'y trouvait plus. Au commencement du septième siècle, le patriarche saint Sophronie, successeur de Juvénal à Jérusalem, dans une hymne sur les saints lieux, parle avec amour du jardin de Gethsémani, qui reçut autrefois le corps de la sainte Mère de Dieu, et où était son sépulcre ; mais il ne parle pas du corps même comme y étant [1]. Un autre patriarche de Jérusalem, saint Modeste, célèbre la bière où le très-saint corps de la très-glorieuse Mère de Dieu fut transporté par les anges et les apôtres, et déposé dans le monument de Gethsémani.

Le dernier témoin que nous citerons de cette tradition des chrétiens d'Orient, sera saint Théodore Studite, dont le cardinal Maï vient de retrouver un éloquent panégyrique sur la dormition de Notre-Dame, la sainte Mère de Dieu. Après un magnifique exorde, il s'écrie : Mais que Sion elle-même nous raconte les merveilles de ce jour. Le terme de la vie était accompli ; l'heure de la délivrance était venue. La Mère de Dieu, ainsi qu'il était convenable, avait connu d'avance le lieu et l'époque de sa translation. Car ce qui est accordé à un prophète serviteur, combien plus ne l'accordera-t-on pas à la Mère de Dieu et à la reine des prophètes ! Connaissant donc tout cela, avec quel transport ne dut-elle pas s'écrier : Il est venu, le jour de mon départ : il est venu, le temps de ma transmigration vers vous ! Qu'ils arrivent, Seigneur, ceux qui soigneront mes obsèques, les ministres de mes funérailles, et je remettrai mon esprit entre vos mains. Qu'il soit enseveli par les mains de vos disciples, ce corps intact et tabernacle de Dieu, d'où vous êtes sorti, vous qui êtes l'immortalité même. D'après votre volonté, le juste Hénoch a été transféré vivant et Élie dans un char de feu, pour attendre dans des régions inconnues l'époque de votre terrible et glorieux avénement : le prophète Habacuc, pour le service du prophète Daniel, a été transporté en un clin d'œil de Jérusalem à Babylone et reporté de même. Qu'y a-t-il qui vous soit impossible, pourvu que vous le vouliez ! A peine la Vierge incomparable a-t-elle dit ces choses, que surviennent les douze apôtres, de différents côtés, comme des nuées transportées sur les ailes de l'Esprit vers la nuée de la lumière. A leur aspect désiré, la divine Vierge bénit à haute voix Dieu son Fils, d'avoir rassemblé autour d'elle les fondements de l'Église, les princes de l'univers, pour être les ministres de ses funérailles. Étonnant prodige ! Le ciel est ouvert pour me recevoir. Désormais la fureur des Juifs ne com-

[1] Maï, *Spicileg. roman.*, t. 4, p. 116.

plotera plus pour tuer la Mère après le Fils. Je vais dans une habitation inviolable, où je jouirai des délices du Seigneur ; je verrai son temple, moi son temple visible.

Les apôtres répondirent à la Vierge avec les paroles des prophètes et les leurs : Nous vous saluons, ô échelle de Jacob, allant de la terre au ciel, par laquelle le Seigneur est descendu vers nous, et puis remonté aux cieux. Nous vous saluons, ô buisson admirable, d'où apparut l'ange du Seigneur dans une flamme de feu, buisson que le feu brûlant ne consumait pas, comme il fut montré à Moïse qui a vu Dieu. Nous vous saluons, toison mystérieuse pleine de Dieu, d'où découle la rosée céleste, comme il est arrivé à Gédéon. Nous vous saluons, ô cité du grand Roi, que les rois admireront et exalteront, ainsi que David l'annonce dans ses cantiques. Nous vous saluons, Bethléhem mystique, maison d'Éphrata, d'où le Roi de gloire est sorti pour être le prince en Israël, lui dont la sortie est dès le commencement des siècles, selon Michée inspiré de Dieu. Nous vous saluons, candélabre tout d'or d'où a lui la lumière inaccessible de la Divinité à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, suivant le prophète Zacharie. Nous vous saluons, propitiatoire de tous les mortels, par qui du levant du soleil jusqu'en son couchant le nom du Seigneur est glorifié parmi les nations, et l'on offre à son nom en tout lieu une oblation pure, comme dit saint Malachie. Nous vous saluons, nuée légère, où a siégé le Seigneur, suivant Isaïe. Nous vous saluons, livre sacré des commandements du Seigneur, loi de grâce nouvellement écrite, ainsi que dit le prophète des Lamentations. Nous vous saluons, porte fermée, par laquelle le Dieu d'Israël est entré et sorti, comme l'écrit le contemplateur de Dieu, Ézéchiel. Nous vous saluons, montagne sublime, formée sans aucune main, de laquelle a été détachée la pierre angulaire, comme l'enseigne le grand théologien Daniel.

Mais quand les apôtres eurent célébré saintement les choses saintes, voilà que le Seigneur lui-même se présente dans sa gloire, avec toute l'armée des cieux. Les anges d'une manière invisible, les apôtres corporellement chantèrent ensemble les louanges de Dieu. Les uns couraient en avant, d'autres venaient à la rencontre, ceux-ci escortaient, ceux-là suivaient, et tous disaient dans leurs acclamations : Chantez au Seigneur, louez le Seigneur, béni soit le Seigneur sur sa sainte montagne ! — O vous qui aimez Jésus-Christ, qui a jamais connu des obsèques, des funérailles semblables à celles qu'a méritées la Mère de mon Dieu ? Mon esprit frissonne, ô Vierge, lorsqu'il considère les merveilles de votre passage, mon intelligence est frappée de stupeur, lorsqu'elle pense au miracle de votre dormition ; ma

langue demeure immobile, quand elle raconte le mystère de votre seconde vie [1].

Dans une instruction sur les jeûnes et les fêtes, le même saint Théodore Studite s'exprime ainsi : Le jour de la dormition de l'immaculée Mère de Dieu, quand il arrive la quatrième ou la sixième férie, nous n'usons ni de chair ni de fromage, à cause du grand et terrible prodige de ce merveilleux sommeil : car les apôtres du Sauveur, comme nous lisons dans les sacrés écrits de Clément de Rome, restèrent trois jours entiers auprès du sépulcre, jusqu'à ce qu'ils apprirent de l'ange tout l'événement [2]. Telle est donc la tradition des chrétiens d'Orient.

Saint Grégoire de Tours, qui écrivait au sixième siècle, nous montre cette tradition absolument la même en Occident. Voici comme il parle au premier livre de *la Gloire des martyrs*, chapitre 4, des apôtres et de la sainte Vierge : Après l'ascension du Seigneur, ses apôtres et sa sainte Mère, réunis dans la même maison, mettaient tout en commun, ainsi qu'il est dit aux Actes. Après cela ils furent dispersés en divers pays pour prêcher la parole de Dieu. Enfin, la sainte Vierge ayant achevé la carrière de cette vie et se sentant déjà rappelée de ce siècle, tous les apôtres s'assemblèrent de chaque pays en sa maison. Quand ils eurent appris qu'elle allait être enlevée de ce monde, ils veillaient ensemble avec elle ; et voilà que le Seigneur Jésus arriva avec ses anges, et, recevant son âme, il la remit à l'archange Michel, et se retira. Au point du jour, les apôtres levèrent son corps avec la couche, et les posèrent dans le monument ; ils l'y gardaient, en attendant la venue du Seigneur. Et voilà que le Seigneur se présente à eux une seconde fois, et, prenant le corps-saint, il le fait transporter dans une nuée au paradis, où, maintenant réuni à l'âme, il jouit sans fin des biens de l'éternité, au milieu de l'allégresse des élus.

Un contemporain de saint Grégoire de Tours, le pape saint Grégoire le Grand, rappelle la même croyance. Dans une collecte pour la messe de l'Assomption, il dit : « Seigneur, faites que la vénérable solennité de ce jour nous confère une assistance éternelle, jour où la sainte Mère de Dieu a subi la mort temporelle, et cependant n'a pu être retenue par les liens de la mort, elle qui a enfanté un fils, Notre-Seigneur incarné d'elle. » Cette considération que la sainte Vierge, quoique morte, n'a pu être retenue par les liens de la mort, indique naturellement la résurrection. D'ailleurs, nous lisons dans l'Évangile de saint Matthieu, « qu'à la mort du Seigneur les sépulcres s'ouvrirent, et que beaucoup de corps de saints qui s'étaient endormis res-

[1] Maï, *Nova Bibliotheca Patrum*, t. 5, p. 57-61. — [2] *Ibid.*, p. 110.

suscitèrent, et que, sortant des sépulcres après sa résurrection, ils vinrent dans la ville sainte et apparurent à un grand nombre.» Comment ! Notre-Seigneur accorde la résurrection anticipée à un grand nombre de saints, et il ne l'accorderait point à sa Mère, elle qu'il a comblée de grâces par-dessus tous les saints et tous les anges ?

Le bienheureux Hildebert, évêque du Mans, puis archevêque de Tours, dit dans son premier sermon sur l'assomption de la sainte Vierge : C'est aujourd'hui que la Vierge bienheureuse a reçu et la béatitude de l'âme et la glorification du corps. Pour que personne n'en doute, prouvons-le par des autorités. Aujourd'hui la prière de l'Église proclame, *qu'elle n'a pu être déprimée par les liens de la mort.* A l'ascension du Seigneur, les anges disaient : Quel est celui-ci, qui remonte d'Édom, etc. ? de même il a été prédit qu'ils diraient à l'ascension de la Vierge : *Quelle est celle-ci, qui monte comme une aurore nouvelle, belle comme la lune, resplendissante comme le soleil ?* Dans l'Écriture, la beauté du soleil et celle de la lune ne s'appliquent proprement qu'à des corps. La bienheureuse Vierge a été exempte de la punition de la femme : *Tu enfanteras dans la douleur,* puisqu'elle a enfanté sans la douleur, de même elle a été exempte de la punition commune de l'homme et de la femme : *Tu retourneras en poussière.* Une foule de témoignages semblables peuvent se voir dans Trombelli, *Vie de la sainte Vierge,* t. 4, dissertations 35 et 36.

Une autorité plus grande, c'est celle de l'Église même. Jésus-Christ est avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles; le Saint-Esprit demeure avec elle éternellement; l'Esprit de Dieu est ainsi l'Esprit de l'Église. Or la sainte Église de Dieu, surtout dans sa partie la plus pieuse, incline universellement à croire la glorieuse et corporelle assomption de la très-sainte Mère de Dieu.

Non moins célèbres que l'épître de saint Clément aux Corinthiens, furent les livres d'Hermas, intitulés *le Pasteur.* On croit communément que l'auteur est cet Hermas dont parle saint Paul dans sa lettre aux Romains; et il paraît les avoir écrits durant que le pontife saint Clément gouvernait l'Église universelle; car il semble que ce n'est que de lui qu'on puisse entendre ces paroles du livre premier : Vous écrirez deux petits livres; vous en remettrez l'un à Clément, qui l'enverra aux autres villes, car c'est là sa charge; et l'autre à Grapté, qu'on croit avoir été une des diaconesses de l'Église romaine, qui en fera part aux veuves et aux orphelins; quant à vous, vous le lirez, dans cette ville, aux prêtres qui gouvernent l'Église, c'est-à-dire qui ont quelque part à son gouvernement sous un suprême pasteur. Encore qu'il ait écrit à Rome, on ne doute pas, néanmoins, qu'il n'ait écrit en grec, cette langue étant très-commune alors dans cette ville, même parmi

les gens du peuple, comme on le voit par un grand nombre de pierres et d'inscriptions sépulcrales trouvées dans les cimetières et travaillées grossièrement, composées, en conséquence, non moins que gravées, par des personnes grossières et ignorantes. Mais la langue grecque étant tombée peu à peu en désuétude, il en est arrivé que les livres d'Hermas, quoique écrits en Occident, ont été plus célèbres et en plus grande vénération parmi les Orientaux, où ils étaient lus publiquement dans les églises. Nous en trouvons même qui les ont cités comme des livres sacrés, et placés dans le canon des divines Écritures, tandis que les Occidentaux en ont parlé quelquefois avec un grand mépris, et peu respecté leur autorité.

Hermas était un homme d'une excellente piété et d'une simplicité très-grande : l'un et l'autre caractère reluisent également dans ses livres; on y trouve, d'une part, les règles les plus excellentes pour ce qui regarde les mœurs, et il est sans doute qu'il nous y représente son propre cœur, plein d'amour pour la vertu, pénétré d'une vive douleur de ses fautes, animé de l'esprit de pénitence, étranger aux soins des biens temporels, et s'élevant continuellement aux contemplations célestes; d'un autre côté, une manière de concevoir et de représenter les choses, qui semble n'aller pas trop à une personne d'un esprit élevé. Encore qu'Hermas ne nous raconte que des visions et des révélations, on ne peut nier cependant que, dans quelques-unes, on ne voulût un peu plus de cette gravité et de cette décence qui conviennent à de pareilles matières. Souvent, dans l'esprit de l'homme, les images et les impressions du ciel se mêlent et se confondent avec celles qui naissent du fond de son propre cœur, et il n'est pas toujours facile de les discerner au juste. D'où il arrive de prendre pour des effets extraordinaires de la grâce, ce qui vient de la nature ou de certaines dispositions habituelles.

De même que nous sommes éloigné de tenir pour un visionnaire ce saint disciple des apôtres, de même aussi nous ne saurions nous persuader de prendre pour autant d'oracles du ciel tout ce qu'il dit avoir vu ou entendu dans ses fréquentes visions.

On peut donc regarder cet ouvrage sous deux aspects : le premier nous le représente comme une œuvre toute divine, tracée par le ministère des anges, embellie des couleurs célestes, et propre, par conséquent, à réveiller dans nos cœurs l'amour de la plus pure vertu. C'est sous cet unique aspect que l'ont regardé ceux des Pères qui l'ont pris pour une œuvre divinement inspirée, et, prévenus de cette opinion, ont fermé les yeux aux défauts qui s'y découvrent sous un autre aspect, et qui ont porté d'autres Pères à le décréditer quelquefois trop, par le seul motif, sans doute, de s'opposer à ceux qui en

exaltaient trop l'autorité. Ceux-là donc en ont formé un jugement juste, qui l'ont regardé comme un livre ecclésiastique, vénérable par son antiquité, très-utile pour l'instruction des fidèles, et, pour bien des points, comme un témoignage irrécusable des traditions apostoliques. Quant aux erreurs dont quelques faux critiques l'ont accusé à tort, plus d'un estimable savant l'en a vengé; ainsi de pareilles accusations ne doivent pas en diminuer l'estime; de même que des imputations semblables, faites par ces mêmes critiques aux œuvres de saint Justin, de saint Irénée et autres Pères des premiers siècles, n'empêchent point que les catholiques ne les aient en la plus grande vénération [1].

Le fond des trois livres d'Hermas est la construction mystique de l'Église et le ministère des anges. L'Église apparaît d'abord comme une femme âgée, parce qu'elle a été créée avant toutes choses, et que le monde a été fait pour elle. Ce sont les paroles de la révélation. Mais elle est représentée principalement comme une tour qu'on bâtit sur un fondement immense et carré, qui figure Jésus-Christ. Six principaux anges président à la construction; d'autres anges sans nombre amènent et préparent les pierres, qui sont les fidèles. On y distingue l'ange de la pénitence, l'ange du châtiment, l'ange de l'équité, et même l'ange qui a puissance sur les animaux. Mais celui qui a reçu l'autorité sur les anges et les hommes pour construire l'Église, est l'archange saint Michel. Les pierres qui doivent entrer dans cet édifice sont tirées de divers lieux, entre autres de douze montagnes, emblèmes des principales nations de l'univers [2].

Vespasien régnait encore lorsque saint Clet succéda à saint Clément, qui est compté parmi les martyrs. A Vespasien, après un règne de douze ans, succéda Titus, son fils aîné, et à celui-ci, mort après deux ans deux mois et vingt jours, son frère Domitien. Quoique Vespasien ne soit pas compté au nombre des persécuteurs, nous avons néanmoins dans les monuments de *Rome souterraine*, une inscription qui peut faire conjecturer que le sang chrétien ne fut pas tout à fait épargné sous son empire. En voici le sens : C'est le Christ qui t'a donné toutes choses; tu réponds par la mort de Gaudentius: voilà, Vespasien cruel, comme tu témoignes ta reconnaissance; mais le Christ lui a préparé un autre théâtre au ciel [3].

Les ennemis de la religion ne manquaient jamais de prétexte pour rendre odieux les chrétiens, même aux plus doux empereurs, et pour les faire périr, soit comme sacriléges, soit comme séditieux, soit à

[1] Orsi, l. 2, n. 34. — [2] Cotel, *PP. apostolici.* — [3] *Roma soterran.*, l. 3, c. 22, C'est un ouvrage où l'on décrit les monuments souterrains de Rome.

cause de leur culte et de leur nouvelle manière de vivre, comme ennemis et perturbateurs de la tranquillité publique. Ce ne fut pas d'ailleurs la seule fois que Vespasien se montra cruel. Il fit saisir au milieu du sénat un des plus illustres sénateurs, l'envoya d'abord en exil, et peu après à la mort. Il commit une cruauté encore plus étrange envers Sabinus et Éponine. Dans la révolution où il s'éleva lui-même à l'empire, Sabinus avait pris le nom de César dans les Gaules. Il fut battu, se donna pour mort, et se cacha pendant plusieurs années dans une grotte où il n'était visité que de sa femme Éponine et de deux esclaves fidèles. Il fit incognito le voyage de Rome pour obtenir sa grâce par l'intermédiaire de ses amis. N'y ayant pu réussir, il revint dans son souterrain, où les fréquentes visites de sa femme le firent enfin découvrir après neuf ans.

Amené devant Vespasien, il implora sa clémence, avec sa femme et ses enfants. Il n'y avait plus de danger à lui faire grâce. Vespasien néanmoins le fit tuer, lui, sa femme, et même, s'il faut en croire Dion, ses deux enfants en bas âge. Quant à ses mœurs, cet empereur avait un sérail de concubines. Son avarice était des plus sordides. Il faisait trafic de tout, même de la justice : une de ses concubines la vendait en son nom. Toutefois, en comparaison des empereurs précédents et aussi à cause de plusieurs bonnes qualités, il fut regardé comme un bon prince. Seul, entre les douze Césars, il finit de sa mort naturelle ; seul également, il eut son fils pour successeur [1].

Titus était ce fils. Le peuple craignait de voir renaître sous son règne les cruautés de Tibère et les débauches de Néron. En effet, du vivant de son père, il s'était abandonné à toutes sortes de vices, et avait admis dans son intimité les hommes les plus corrompus. Cependant il fut à peine sur le trône qu'il changea de conduite. Il s'habitua tellement à faire du bien, que s'étant souvenu un soir qu'il ne s'était rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un, il dit ce beau mot : Mes amis, voilà un jour perdu ! Enfin, il mérita le nom de Délices du genre humain. Mais il mourut après deux ans de règne.

Un rapprochement curieux peut ici se faire. Si un prince chrétien, pour son propre amusement et celui de sa cour, faisait égorger des hommes par des hommes ou par des bêtes féroces, on le regarderait comme un monstre. Cependant Titus faisait tout cela, lorsqu'il donnait des combats de gladiateurs ou qu'il forçait des milliers de prisonniers de guerre à s'égorger les uns les autres en l'honneur de son père et de son frère. Et non-seulement son siècle ne lui en a point fait un crime, mais ce fut peut-être une des raisons pour le surnom-

[1] Suet., *Vesp.* Tacit. Dion.

mer les Délices du genre humain; tant il y a loin de l'idée que se formaient de l'humanité et de la vertu, les païens les plus parfaits, à l'idée qu'en a le vulgaire chrétien!

Titus eut pour successeur Domitien, son frère, qui passa pour l'avoir étouffé dans sa dernière maladie, afin de régner plus vite. Cependant son avénement à l'empire sembla promettre des jours heureux. Il se montra doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi des délateurs. Il rétablit la bibliothèque qui avait été consumée par le feu, publia plusieurs lois avantageuses, enrichit Rome de quelques beaux édifices. Il avait ou affectait tant d'horreur du sang, qu'il défendit d'immoler des bœufs ou d'autres animaux. Suétone lui rend le témoignage qu'il veilla si bien sur les magistrats de la ville et des provinces, que jamais on ne les vit plus humains ni plus justes; tandis qu'après lui, la plupart d'entre eux se rendirent coupables de tous les crimes. Finalement, si Domitien n'avait pas régné plus longtemps que son frère, peut-être l'aurait-on mis au-dessus; car il réforma plusieurs abus que son frère même avait introduits, telle que la multitude des eunuques. Mais, au lieu de deux ans, il en régna quinze; et, après avoir commencé à surpasser Titus par la bonté de son gouvernement, il finit par égaler Néron et Caligula en cruauté, en débauches et en folies.

Il s'y livrait d'abord par intervalles : ce fut enfin sans relâche; il sembla vouloir abattre d'un seul coup la république entière. On vit bientôt l'adultère dans les grandes familles, la mer couverte de bannis, les rochers souillés de meurtres, des cruautés plus atroces dans Rome : noblesse, opulence, honneurs refusés ou reçus, comptés pour autant de crimes, et la vertu devenue le plus irrémissible de tous; les délateurs, dont le salaire ne révoltait pas moins que les forfaits, se partageant, comme un butin, sacerdoces et consulats, régissant les provinces, régnant au palais, menant tout au gré de leur caprice; la haine ou la terreur armant les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons; enfin ceux à qui manquait un ennemi, accablés par leurs amis. Tel est le tableau général qu'en fait Tacite [1].

A la cruauté, il ajoutait une hypocrisie de clémence plus cruelle encore. Il faisait accuser, dans le sénat, les plus illustres sénateurs; puis, avant qu'on allât aux voix, il intercédait pour eux avec une bienveillance emphatique; mais son intercession consistait à prier le sénat de leur laisser le choix de la mort. Et le sénat se prêtait à ce jeu atroce. Ce fut principalement les trois dernières années de son

[1] *Hist.*, l. 1, c. 2.

règne, que Domitien donna le plus de carrière à sa tyrannie. Aussi Tacite félicite-t-il son beau-père Agricola, mort en la douzième année, de n'avoir pas vu les calamités des années suivantes. Domitien prenait alors le titre de seigneur et de dieu. Il dicta lui-même, à l'un de ses secrétaires, une lettre qui commençait par ces mots : Notre seigneur et notre dieu ordonne. Il fut statué, d'après cela, qu'on ne lui donnerait pas d'autre nom en lui parlant ou en lui écrivant. Et nous voyons, en effet, un exemple de cette adulation sacrilége dans le poëte Martial [1].

La quatorzième année de son règne, Domitien mit le comble à ses crimes par une violente persécution contre les chrétiens. Il en fit mourir un nombre prodigieux, tant à Rome que dans les provinces; il envoya des exprès jusque dans les endroits les plus reculés de son empire, pour qu'on y traitât tous ceux qui faisaient profession du christianisme, comme ennemis déclarés de l'État. Suétone fait mention de cette persécution, et nous apprend que Domitien força tous ceux qui vivaient à Rome à la manière des Juifs, de payer les mêmes taxes que les Juifs, et qu'il les traita avec la dernière sévérité. Il est clair que Suétone veut parler des chrétiens; car tous les écrivains païens, grecs ou latins, parlent d'eux comme observant les coutumes juives [2].

Parmi plusieurs personnes illustres qui souffrirent pour une si sainte cause, nous pouvons compter divers parents de l'empereur même, savoir : Flavius Clemens, son cousin germain et son collègue dans le consulat, et les deux Flavies Domitilles, l'une femme et l'autre nièce de Flavius Clemens. Il était fils de Flavius Sabinus, frère de Vespasien, qui fut tué par les soldats de Vitellius, pendant qu'il était gouverneur de Rome. Son fils aîné, aussi nommé Flavius Sabinus, fut consul avec Domitien, la première année de son règne, et mis à mort peu de temps après par ordre de ce prince, parce que le héraut qui proclama leurs noms avait dit par mégarde Flavius Sabinus, empereur, au lieu de Flavius Sabinus, consul. Flavius Clemens épousa, par ordre de l'empereur, Flavia Domitilla, proche parente de Domitien, et non sa sœur, comme Philostrate l'assure, Domitille, l'unique sœur qu'il eût, étant morte avant que Vespasien parvînt à l'empire. Flavia Domitilla était, comme il paraît par les ouvrages de Dion Cassius et de Quintilien, la fille de Domitille et la nièce de Domitien. Clemens eut d'elle deux fils, auxquels Domitien, qui n'avait pas d'enfants, résolut de transmettre l'empire; en conséquence il changea leurs noms, et fit appeler l'un Vespasien et l'autre Domi-

[1] *L. 5, épigr.* 8. — [2] Suet., Domitian.

tien. Quintilien[1] nous apprend qu'il fut chargé du soin d'instruire les deux petits-fils de la sœur de l'empereur; ce qui prouve que Flavia Domitilla, femme de Clemens, était fille de Domitille, sœur de l'empereur : car ces deux jeunes gens étaient certainement les fils que Clemens eut de Flavia Domitilla.

Clemens était consul cette année; mais il eut à peine résigné les faisceaux, que, sur un soupçon léger et destitué de fondement, dit Suétone, l'empereur ordonna qu'on le fît mourir. Dion Cassius assure qu'il fut accusé d'athéisme : crime, dit cet auteur, pour lequel on condamna dans ce temps-là un grand nombre d'autres personnes qui avaient adopté les usages des Juifs. C'est ainsi que les chrétiens sont constamment représentés par tous les auteurs païens; on en trouve la preuve dans Origène et quelques autres écrivains chrétiens des premiers siècles. L'athéisme était un crime qu'on imputait aux chrétiens, parce qu'ils refusaient d'adorer les faux dieux du paganisme. Suétone[2], parlant de Flavius Clemens, dit qu'il n'était nullement à craindre, par son caractère de paresse et d'inaction; autre accusation, comme Tertullien l'observe[3], qu'on intentait aux chrétiens, parce qu'ils menaient une vie retirée et qu'ils fuyaient les dignités, d'autant plus qu'il s'y mêlait presque toujours de l'idolâtrie. On voit donc que la profession du christianisme est le seul crime qu'on allégua contre Flavius Clemens, et par conséquent qu'il doit être mis au rang de ces illustres héros qui sont morts pour la foi.

Flavia Domitilla, femme de Flavius Clemens, fut aussi accusée d'impiété. Elle commit un autre crime en refusant d'obéir aux ordres de l'empereur, qui voulut qu'elle se remariât peu de jours après la mort de son époux; elle fut reléguée dans l'île de Pandatarie, dans la baie de Pouzzoles, connue présentement sous le nom de Sainte-Marie. Dion ajoute que Glabrion, qui avait été consul avec Trajan, fut, pour le même motif d'athéisme et pour d'autres, condamné à mort.

Flavius Clemens avait, du côté de sa sœur, une nièce également nommée Flavia Domitilla, qui fut exilée, vers ce même temps et pour la même cause, dans l'île de Pontia, non loin de l'autre. Elle est honorée comme vierge et martyre, avec les martyrs Nérée et Achillée, ses eunuques. Trois siècles après, on voyait encore les cellules qu'elle avait habitées avec les personnes de sa suite[4]. C'est peut-être à ces deux illustres femmes que Tacite fait allusion, quand il dit que, vers la fin du règne de Domitien, ce prince envoya en exil plusieurs dames de la première qualité[5].

[1] Quint., *Inst. or. præf.*, 4. — [2] Suet., *Domit.*, n. 15. Dion. — [3] Tert., *Apol.*, n. 42. — [4] *Acta sanctorum*, 12 maii. — [5] *Agric.*, n. 45.

« Écris à l'ange de l'église d'Éphèse : Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or : Je sais tes œuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants : tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres, et ne le sont point; et tu les as trouvés menteurs. Tu as été dans la peine et tu as souffert pour mon nom, et tu ne t'es point découragé. Mais j'ai contre toi que tu es déchu de ta première charité. Souviens-toi donc d'où tu es tombé, et fais pénitence, et reprends tes premières œuvres : sinon je viendrai bientôt à toi; et si tu ne fais pénitence, j'ôterai ton chandelier de sa place. Mais tu as cela pour toi, que tu hais les actions des Nicolaïtes, comme moi-même je les hais. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises: Je donnerai au vainqueur à manger du fruit de l'arbre de vie qui est au milieu du paradis de mon Dieu.

« Écris aussi à l'ange de l'église de Smyrne : Voici ce que dit celui qui est le premier et le dernier, qui a été mort, et qui est vivant : Je sais tes œuvres, et ton affliction, et ta pauvreté; mais tu es riche : je sais que tu es calomnié par ceux qui se disent Juifs, et ne le sont pas, mais qui sont de la synagogue de Satan. Ne crains rien de ce que tu auras à souffrir. Le diable mettra bientôt quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés, et vous aurez à souffrir pendant dix jours. Sois fidèle jusqu'à la mort; et je te donnerai la couronne de vie. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises : Celui qui sera victorieux ne souffrira rien de la seconde mort.

« Écris à l'ange de l'église de Pergame : Voici ce que dit celui qui a l'épée à deux tranchants : Je sais que tu habites où est le trône de Satan : tu as conservé mon nom, et tu n'as point renoncé ma foi, lorsque Antipas, mon témoin fidèle, a souffert la mort parmi vous, où Satan habite. Mai j'ai quelques petites choses contre toi : c'est que tu en as là qui enseignent la doctrine de Balaam, qui apprenait à Balac à jeter du scandale devant les enfants d'Israël, afin qu'ils mangeassent des viandes immolées aux idoles, et qu'ils tombassent dans la fornication. Tu en as aussi qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes: ce que je hais. Fais pénitence, sinon je viendrai bientôt à toi, et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises : Je donnerai à manger au vainqueur la manne cachée ; je lui donnerai une pierre blanche, et un nom nouveau écrit sur la pierre, lequel nul ne connaît, que celui qui le reçoit.

« Écris encore à l'ange de l'eglise de Thyatire: Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui a les yeux comme une flamme de feu, et les pieds

semblables à l'airain fin : Je sais tes œuvres, ta foi, ta charité, le soin que tu prends des pauvres, ta patience, et tes dernières œuvres plus abondantes que les premières. Mais j'ai contre toi, que tu permettes que Jézabel, cette femme qui se dit prophétesse, enseigne et séduise mes serviteurs, afin de les faire tomber dans la fornication, et de leur faire manger des viandes immolées aux idoles. Je lui ai donné du temps pour faire pénitence de sa prostitution, et elle ne l'a pas voulu faire. Je la réduirai sur sa couche et je jetterai ceux qui commettent l'adultère avec elle dans une très-grande affliction, s'ils ne font pénitence de leurs œuvres. Je frapperai ses enfants de mort; et toutes les églises connaîtront que je suis celui qui sonde les reins et les cœurs; et je rendrai à chacun de vous selon ses œuvres. Mais je vous dis, à vous autres qui êtes à Thyatire, à tous ceux qui ne tiennent point cette doctrine, et qui, comme ils disent, ne connaissent point les profondeurs de Satan : Je ne mettrai point d'autre poids sur vous. Toutefois, gardez fidèlement ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne. Celui qui sera victorieux et gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les nations. Il les gouvernera avec un sceptre de fer, et elles seront brisées comme un vase d'argile selon ce que j'ai reçu moi-même de mon Père; et je lui donnerai l'étoile du matin. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises[1].

« Écris à l'ange de l'église de Sardes : Voici ce que dit celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles : Je connais tes œuvres, tu as le nom de vivant, mais tu es mort. Sois vigilant, et confirme les restes qui étaient près de mourir ; car je ne trouve pas tes œuvres pleines devant mon Dieu. Souviens-toi donc de ce que tu as reçu, et de ce que tu as ouï, et garde-le, et fais pénitence; car si tu ne veilles, je viendrai à toi comme un voleur, et tu ne sauras à quelle heure je viendrai. Tu as cependant quelque peu de noms à Sardes qui n'ont point souillé leurs vêtements; et ils marcheront avec moi revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes. Celui qui sera victorieux sera ainsi vêtu de blanc, et je n'effacerai point son nom du livre de vie; et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises.

« Écris aussi à l'ange de l'église de Philadelphie : Voici ce que dit le Saint et le Véritable, qui a la clef de David; qui ouvre, et personne ne ferme; qui ferme, et personne n'ouvre : Je connais tes œuvres. J'ai ouvert une porte devant toi, que personne ne peut fermer, parce que tu as peu de force et que toutefois tu as gardé ma parole, et que tu n'as point renoncé mon nom. Je te donnerai

[1] Apocalyp., c. 2.

quelques-uns de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent Juifs, et ne le sont point, mais qui sont des menteurs; je les ferai venir se prosterner à tes pieds, et ils connaîtront que je t'aime, parce que tu as gardé la parole de ma patience, et moi je te garderai de l'heure de la tentation qui doit venir dans tout l'univers, éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viendrai bientôt : garde ce que tu as, de peur que quelque autre ne prenne ta couronne. Quiconque sera victorieux, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu; et il n'en sortira plus; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la ville de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises.

« Écris à l'ange de l'église de Laodicée : Voici ce que dit celui qui est la vérité même, le témoin fidèle et véritable, le principe de la création de Dieu : Je connais tes œuvres; tu n'es ni froid ni chaud : plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, je te vomirai de ma bouche. Tu dis : Je suis riche et opulent, et je n'ai besoin de rien; et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu. Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu pour t'enrichir, et des habits blancs pour te vêtir, de peur que la honte de ta nudité ne paraisse; et un collyre pour appliquer sur tes yeux, afin que tu voies. Je reprends et je châtie tous ceux que j'aime : rallume donc ton zèle et fais pénitence. Je suis à la porte et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. Celui qui sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu moi-même, et je me suis assis avec mon Père sur son trône. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises [1]. »

Ces sept Églises d'Asie sont celles dont saint Jean prenait un soin particulier; les anges de ces églises sont leurs évêques; les avertissements qui leur sont adressés regardent moins leurs qualités personnelles, que l'état de leurs églises : c'est ainsi, du moins, qu'on l'entend communément. Des sept évêques, nous ne connaissons que les deux premiers : celui d'Éphèse et celui de Smyrne. Le premier était saint Timothée, ordonné évêque d'Éphèse par saint Paul, et qui mourut l'année suivante pour la foi. Le second était saint Polycarpe, ordonné évêque par saint Jean lui-même, et qui, dans la suite, couronna une très-longue et très-sainte vie par un glorieux martyre. Cette première vision se passait comme sur la terre, où le Fils de

[1] Apocalyp., c. 3.

l'homme marchait au milieu des sept chandeliers ou des sept églises, pour les gouverner. Quelque chose de plus grand va suivre.

« Après cela je vis; et voilà une porte ouverte dans le ciel; et la première voix que j'avais ouïe, qui m'avait parlé avec un son éclatant comme celui d'une trompette, me dit : Monte ici-haut, et je te montrerai les choses qui doivent arriver ci-après. Je fus aussitôt ravi en esprit, et je vis un trône placé dans le ciel, et quelqu'un assis sur le trône. Celui qui était assis était semblable à une pierre de jaspe et de sardoine ; et il y avait autour du trône un arc-en-ciel, semblable à une vision d'émeraude. Autour du trône il y avait encore vingt-quatre trônes, et sur ces trônes je vis vingt-quatre vieillards assis, revêtus d'habits blancs avec des couronnes d'or sur leurs têtes. Et il sortait du trône des éclairs, des tonnerres et des voix; et il y avait sept lampes brûlantes devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu. Et devant le trône, il y avait une mer transparente comme le verre, et semblable à du cristal; et au milieu du trône, et autour du trône, il y avait quatre animaux ou êtres vivants, pleins d'yeux devant et derrière. Et le premier vivant était semblable à un lion; le second à un veau; le troisième avait un visage comme celui d'un homme, et le quatrième était semblable à un aigle qui vole. Et les quatre êtres vivants avaient chacun six ailes; et à l'entour et au dedans ils étaient pleins d'yeux; et ils ne cessaient de dire jour et nuit : Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, qui était, qui est et qui doit venir! Et lorsque ces vivants donnaient gloire, honneur et actions de grâces à celui qui est assis sur le trône, à celui qui vit dans les siècles des siècles, les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnnes devant le trône, en disant : Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles sont et qu'elles ont été créées [1]. »

La porte ouverte dans le ciel signifie que les grands secrets de Dieu vont être révélés. Un trône est placé pour le jugement. On voit, de plus, un sénat de vingt-quatre assesseurs. C'est l'universalité des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentés par leurs chefs et leurs conducteurs. Ceux de l'Ancien paraissent dans les douze patriarches, et ceux du Nouveau dans les douze apôtres. Ils sont tous de même dignité et de même âge, parce que ce qui s'accomplit dans le Nouveau Testament est figuré et commencé dans

[1] Apocalyp., c. 4.

l'Ancien. Cette même universalité de saints est représentée plus loin dans les douze portes de la cité sainte, où sont écrits les noms des douze tribus; et dans les douze fondements de cette même cité où sont écrits les noms des douze apôtres. Les quatre animaux ou êtres vivants sont les quatre évangélistes, ou peut-être plutôt les quatre grands prophètes : Isaïe, représenté par le lion de la tribu de Juda; Jérémie, prêtre, représenté par le veau du sacrifice ; Ézéchiel, appelé toujours fils de l'homme, représenté par la figure humaine; Daniel, qui, de sa vue perçante, embrasse tous les siècles, représenté par l'aigle qui vole. Ils sont pleins d'yeux devant et derrière, parce qu'ils racontent avec une pénétration merveilleuse, et le passé, et l'avenir.

Saint Jean vit ensuite, dans la main droite de celui qui était assis sur le trône, un livre écrit dedans et dehors, scellé de sept sceaux. « Et je vis un ange fort, criant à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en lever les sceaux? Et nul ne pouvait, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ouvrir le livre ni le regarder. Et moi je pleurais amèrement de ce que personne ne s'était trouvé digne d'ouvrir le livre et de le lire, ni même de le regarder. Mais l'un des vieillards me dit : Ne pleure point ; voici le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, qui a obtenu, par sa victoire, le pouvoir d'ouvrir le livre et d'en lever les sept sceaux.

« Et je regardai ; et voilà au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un agneau debout, comme égorgé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu, envoyés par toute la terre. Et il vint, et il prit le livre de la main droite de celui qui était assis sur le trône. Et lorsqu'il eut pris le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints. Et ils chantaient un cantique nouveau, disant : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en lever les sceaux, parce que vous avez été mis à mort et que vous nous avez rachetés pour Dieu, par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. Et vous nous avez faits rois et sacrificateurs à notre Dieu ; et nous régnerons sur la terre.

« Je regardai encore, et j'entendis la voix de beaucoup d'anges autour du trône, et des animaux, et des vieillards; et leur nombre était dix mille fois dix mille, et mille fois mille, disant à haute voix : L'agneau qui a été égorgé est digne de recevoir la vertu, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, et celles qui sont dans la mer, et tout ce qui y est; je les entendis toutes disant : A celui qui est assis sur le trône et à l'agneau,

la bénédiction, l'honneur, la gloire, la puissance dans les siècles des siècles! Et les quatre vivants disaient : Amen! Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent sur le visage et adorèrent celui qui vit dans les siècles des siècles [1]. »

Qui ne serait ému de ce grand appareil? Le juge et ses vingt-quatre assesseurs étant placés sur leurs trônes, le livre paraît, qui contient les jugements; mais il n'y a que l'agneau de Dieu qui puisse l'ouvrir. Cet agneau est debout et vivant; mais il paraît comme mort et comme immolé, à cause de ses plaies qu'il a portées au ciel. Il est au milieu du trône comme médiateur, et pour empêcher les éclairs et les tonnerres qui sortent du trône, de venir jusqu'à nous. Les quatre vivants et les vingt-quatre vieillards entonnent la louange de l'agneau. Des anges sans nombre y joignent leurs voix. Enfin toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer se réunissent en un même concert de louange et d'adoration à Dieu et à l'Agneau, au Père et au Fils. Et les hommes accomplis qui ont commencé la solennité, la terminent aussi : les vivants par un amen! et les vieillards en se prosternant et en adorant celui qui vit dans les éternités des éternités.

Mais où sont les criminels à juger et à punir? Il y en a deux pour le moment, le peuple juif et l'empire romain; figures, l'un et l'autre, d'un troisième, qui sera le monde entier. L'exécution du premier a déjà commencé, mais n'est pas finie. Aussi est-il commandé à l'apôtre : Écris les choses que tu as vues, et celles qui sont déjà, et celles qui doivent arriver ensuite. L'exécution du second doit également se faire bientôt, car il est dit expressément : Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre, car le temps est proche [2]. Nous nous bornerons à signaler dans ces paroles prophétiques les deux premières exécutions; laissant à l'avenir à y signaler la troisième [3].

« Et je vis que l'agneau avait ouvert l'un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux ou êtres vivants, disant comme une voix de tonnerre : Viens, et vois. Et je regardai, et voilà un cheval blanc. Et celui qui était monté dessus avait un arc ; et on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur qui va remporter victoire sur victoire.

« Et lorsqu'il eut ouvert le second sceau, j'entendis le second vivant qui dit : Viens, et vois. Et il sortit aussitôt un autre cheval roux; et il fut donné à celui qui était monté dessus, d'ôter la paix de dessus la terre, et de faire que les hommes s'entre-tuassent; et on lui donna une grande épée.

[1] Apocalyp., c. 5. — [2] *Ibid.*, c. 22, v. 10. — [3] Bossuet, *sur l'Apocalypse*.

« Et quand il eut levé le troisième sceau, j'entendis le troisième être vivant qui dit : Viens, et vois. Et je regardai, et voilà un cheval noir, et celui qui le montait avait en sa main une balance. Et j'entendis une voix du milieu des quatre animaux, qui dit : La mesure de blé se vend un denier, et trois mesures d'orge un denier. Ne gâtez point le vin et l'huile.

« Et lorsqu'il eut levé le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième animal qui dit : Viens, et vois. Et je regardai, et voilà un cheval pâle, et celui qui était monté dessus s'appelait la mort, et l'enfer le suivait; et on lui donna puissance sur la quatrième partie de la terre, pour la faire mourir par l'épée, par la famine, par la mortalité et par les bêtes sauvages.

« Et quand il eut ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été égorgés à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient rendu à l'agneau. Et ils jetaient un grand cri, disant : Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous de juger et de venger notre sang sur ceux qui habitent la terre? Et on leur donna à chacun une robe blanche. Et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de ceux qni servaient Dieu comme eux fût accompli, et celui de leurs frères qui devaient être tués comme eux.

« Et je regardai, et lorsque le sixième sceau fut ouvert, il se fit un grand tremblement de terre ; le soleil devint noir comme un sac de deuil, et la lune devint comme du sang. Et les étoiles tombèrent du ciel en terre, comme lorsque le figuier, agité par un grand vent, laisse tomber ses figues vertes. Et le ciel disparut comme un livre roulé, et toutes les montagnes et toutes les îles furent ébranlées de leurs places. Et les rois de la terre, et les princes, et les officiers de guerre, et les riches, et les puissants, et tout homme esclave ou libre se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. Et ils dirent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'agneau; parce que le grand jour de sa colère est arrivé; et qui pourra subsister [1]? »

Les quatre premiers sceaux paraissent avoir enfermé des événements déjà accomplis, lorsque le saint évangéliste écrivit sa révélation. Il fallait les rappeler à cause de leur liaison avec l'ensemble. Le vainqueur couronné, qui sort pour la victoire, est évidemment Jésus-Christ, qui, depuis le jour de son ascension, ne fait plus que vaincre. Nous en verrons d'autres preuves plus tard. C'est le premier des

[1] Apocalyp., c. 6.

quatre êtres mystérieux, des quatre grands prophètes, qui rend l'apôtre attentif à l'apparition du héros monté sur le cheval blanc. Qui, en effet, annonça plus magnifiquement la victoire de Jésus-Christ, la propagation de son Évangile, que le sublime Isaïe? Les trois cavaliers qui suivent ne sont que les exécuteurs du héros couronné : la guerre, la famine et la peste. La guerre des Romains, signalée par Jérémie, prophète des malheurs de Jérusalem; la famine, signalée par Ézéchiel, auquel il avait été dit que les habitants de Jérusalem mangeraient le pain au poids avec inquiétude, et boiraient l'eau à la mesure dans l'angoisse [1]; la peste ou la mortalité, signalée par Daniel, qui avait prédit avec tant de précision les derniers maux de Jérusalem. A ces trois cavaliers sinistres, il est donné d'exterminer la quatrième partie de la terre ou du pays, par le glaive, par la famine, par la mortalité et par les bêtes féroces. Cette dernière calamité, nous l'avons vue s'accomplir dans les amphithéâtres de Césarée et de Béryte, et les autres dans le siége de Jérusalem.

A l'ouverture du cinquième sceau apparaissent les âmes saintes des martyrs; elles apparaissent sous l'autel, parce que dès lors l'Église plaçait leurs corps sous l'autel du Seigneur, comme pour unir les membres à leur chef. La vengeance qu'elles demandent est juste et miséricordieuse; c'est que la justice de Dieu se manifeste, afin qu'on le craigne et qu'on se convertisse; c'est que le règne du péché, qui leur a été si rigoureux, soit détruit. Leur prière est exaucée. Elles reçoivent une robe blanche : c'est la gloire des saints, en attendant la résurrection. Pour le temps, il leur est dit d'attendre encore un peu, jusqu'à ce que soit accompli le nombre des martyrs prédestinés en Israël. Dès lors, cependant, à l'ouverture du sixième sceau, s'annonce la vengeance divine dernière et irrévocable : premièrement sur les Juifs, et ensuite sur l'empire persécuteur; mais c'est la vengeance encore représentée en confusion et en général. Les grandes calamités publiques sont décrites dans les prophètes, comme si c'était un renversement de toute la nature : la terre tremble, le soleil s'obscurcit, la lune paraît toute sanglante, les étoiles tombent du ciel; c'est qu'il semble que tout périt pour ceux qui périssent. Il y a plus : c'est qu'il arriva réellement vers ce temps des calamités telles, que les écrivains profanes, dont un témoin oculaire, les décrivent presque dans les mêmes termes que saint Jean.

Sous le règne de Titus, le mont Vésuve, qui, depuis un temps immémorial, ne donnait rien à craindre et se voyait couvert d'arbres et de vignes, fit tout à coup irruption. C'étaient d'abord des secous-

[1] Ezech., 4, 16.

ses violentes données à la terre, qui ébranlaient les montagnes jusqu'à leurs cimes ; c'étaient des bruits souterrains semblables au tonnerre, de longs mugissements qui faisaient retentir le rivage prochain , c'était un sol échauffé et presque brûlant, la mer bouillonnante, le ciel en feu : il semblait que tous les éléments se fissent une guerre dont les hommes allaient être les victimes. Tout à coup le Vésuve s'entr'ouvre avec fracas, lance dans les airs d'énormes rochers, des tourbillons de flammes et de fumée, des nuées de cendres; le soleil disparaît ; le jour se change en une nuit affreuse. Ce n'est que cri et désespoir de gens qui s'enfuient des champs dans leurs maisons, de leurs maisons dans les champs, de la terre sur la mer, de la mer sur la terre ; car partout étaient l'épouvante et la mort. Dans deux villes du voisinage, Pompéi et Herculanum, le peuple était assemblé au théâtre pour voir un spectacle, lorsque ces villes furent ensevelies sous une pluie de cendres brûlantes, comme on le voit encore de nos jours. Ces nuées de cendres, qui tuaient les oiseaux dans l'air et les poissons dans la mer, passèrent jusqu'en Afrique, en Syrie et en Égypte. A Rome, la lumière du soleil en fut obscurcie pendant plusieurs jours. Tout le monde s'attendait à la destruction de la nature entière. Une peste si violente s'ensuivit, que, pendant un espace de temps considérable, on compta chaque jour, et dans Rome seule, dix mille morts. Un incendie vint s'y joindre, qui consuma une grande partie de la ville [1].

Sous le règne de Trajan, il y eut des calamités pareilles. Des tremblements de terre affligèrent la Grèce, l'Asie, la Galatie; mais rien ne fut comparable au désastre d'Antioche. Trajan victorieux y tenait sa cour depuis assez longtemps ; il s'y était rassemblé une multitude innombrable de gens de guerre, de marchands, d'ambassadeurs, de curieux de toutes les nations, lorsque la ville fut renversée par un tremblement de terre accompagné de coups de tonnerre, de vents impétueux et de feux souterrains. Comme Dieu, suivant l'expression même du païen Dion Cassius, secoua ainsi la ville pendant bien des jours et bien des nuits, il y périt une multitude immense, entre autre un des consuls. Trajan lui-même ne se sauva qu'avec peine en sautant par une fenêtre [2]. Quelque temps auparavant, il avait condamné aux bêtes un des plus illustres martyrs, saint Ignace, évêque d'Antioche. Ce qui semble un commentaire naturel de la prophétie. A peine le sang du martyr a-t-il élevé sa voix sous l'autel, que la vengeance de Dieu s'annonce.

« Après cela, continue l'apôtre, je vis quatre anges qui étaient aux

[1] Suet., *Tit*, n. 8. Dion. Plin., l. 6, *epist.* 16 et 20. — [2] Dion.

quatre coins de la terre, et en retenaient les quatre vents, pour les empêcher de souffler sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. Je vis encore un autre ange qui montait du côté de l'Orient, et portait le signe du Dieu vivant; et il cria à haute voix aux quatre anges qui avaient le pouvoir de nuire à la terre et à la mer, disant : Ne nuisez point à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu.

« Et j'entendis que le nombre de ceux qui avaient été marqués, était de cent quarante-quatre mille de toutes les tribus des enfants d'Israël. Il y en avait douze mille de marqués de la tribu de Juda; douze mille de la tribu de Ruben; douze mille de la tribu de Gad; douze mille de la tribu d'Aser; douze mille de la tribu de Nephtali; douze mille de la tribu de Manassé; douze mille de la tribu de Siméon; douze mille de la tribu de Lévi; douze mille de la tribu d'Issachar; douze mille de la tribu de Zabulon; douze mille de la tribu de Joseph; douze mille de la tribu de Benjamin.

« Je regardai ensuite, et voilà une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, qui étaient debout devant le trône et devant l'agneau, revêtus de robes blanches, avec des palmes en leurs mains. Et ils criaient à haute voix, disant : La gloire de notre salut est à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'agneau.

« Et tous les anges étaient debout autour du trône, et des vieillards, et des quatre animaux : et ils se prosternèrent sur le visage devant le trône, et ils adorèrent Dieu, en disant : Amen! La bénédiction, la gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la puissance, la force, à notre Dieu, dans les siècles des siècles! Amen!

« Alors un des vieillards, prenant la parole, me dit : Ceux-ci qui sont revêtus de robles blanches, qui sont-ils, et d'où viennent-ils? Je lui répondis : Seigneur, c'est vous qui le savez. Il me dit : Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, et qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et le servent nuit et jour, dans son temple; et celui qui est assis sur le trône habitera sur eux. Ils n'auront plus ni faim ni soif; et le soleil ne les incommodera plus, ni aucune autre chaleur; parce que l'agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur; et il les conduira aux fontaines des eaux vivantes; et Dieu essuiera de leurs yeux toute larme [1].

On voit ici la vengeance suspendue; les élus marqués avant qu'elle arrive, et tirés des douze tribus d'Israël; la troupe innombrable des

[1] Apocalyp., c. 7.

autres martyrs tirés de la gentilité; la félicité et la gloire des saints. Le sceau de Dieu, dont sont marqués les élus, est la lettre Tau, qui avait la forme de croix. Il y en a cent quarante-quatre mille de marqués dans les tribus d'Israël. C'est qu'il y avait dans Jérusalem une église sainte de cette nation, qui y subsista même depuis la ruine du temple, et s'y conserva jusqu'au temps d'Adrien, sous quinze évêques tirés des Juifs convertis. Il y venait beaucoup de Juifs; et lorsque tous ceux que Dieu avait élus pour y entrer furent venus, les Juifs alors furent dispersés et exterminés de la Judée. On voit donc les sceaux levés et le livre ouvert, c'est-à-dire, les conseils de Dieu révélés. On voit sur qui doit tomber d'abord la colère du juste Juge, et ce sont les Juifs. On voit pourquoi on diffère de venger le sang des martyrs et d'où devait se tirer un si grand nombre de leurs frères qu'il fallait remplir auparavant [1].

« A l'ouverture du septième sceau, il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure. Et je vis les sept anges qui sont debout devant le trône de Dieu ; et on leur donna sept trompettes.

« Et un autre ange vint, qui se tint debout devant l'autel, portant un encensoir d'or; et on lui donna une grande quatité de parfums, afin qu'il présentât les prières de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône; et la fumée des parfums composés des prières des saints, s'éleva devant Dieu.

« Et l'ange prit l'encensoir, il le remplit du feu de l'autel, et il le jeta sur la terre; et il se fit des tonnerres, des voix, des éclairs, et un grand tremblement de terre.

« Aussitôt les sept anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent pour en sonner.

« Le premier ange sonna de la trompette ; et il tomba sur la terre de la grêle et du feu mêlés de sang; et la troisième partie de la terre et des arbres fut brûlée, et toute l'herbe verte fut consumée.

« Le second ange sonna de la trompette; et il tomba sur la mer comme une grande montagne brûlante; et la troisième partie de la mer devint du sang. Et la troisième partie des créatures qui vivent dans la mer mourut, et la troisième partie des navires.

« Le troisième ange sonna de la trompette; et une grande étoile, ardente comme un flambeau, tomba sur la troisième partie des fleuves et sur les fontaines. Le nom de l'étoile était Absinthe, et la troisième partie des eaux fut changée en absinthe; et plusieurs hommes moururent dans les eaux, parce qu'elles étaient amères.

« Le quatrième ange sonna de la trompette; et la troisième partie

[1] Bossuet, *Explicat de l'Apocalypse.*

du soleil fut frappée, et la troisième partie de la lune, et la troisième partie des étoiles; en sorte qu'ils furent obscurcis dans leur troisième partie, et que le jour perdit la troisième partie de sa lumière, et la nuit de même.

« Alors je regardai, et j'entendis la voix d'un aigle (suivant plusieurs exemplaires, d'un ange) qui volait par le milieu du ciel, disant à haute voix : Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre, à cause des autres voix des trois anges qui doivent sonner de la trompette[1] ! »

Ici commence à s'exécuter contre les Juifs la vengeance préparée au chapitre précédent. La grêle et le feu mêlés de sang signifient le commencement de leur désolation sous Trajan, dont les généraux en firent périr un nombre infini. La grande montagne brûlante qui tombe sur la mer, c'est la puissance romaine qui tombe tout entière sur les Juifs, sous Adrien, et en tue plus de six cent mille, sans compter ceux qui furent consumés par la famine et par le feu, et les esclaves sans nombre qu'on vendit par toute la terre, de telle sorte que les Juifs regardèrent ce désastre comme le plus grand qui leur fût jamais arrivé, plus grand même que celui qui leur était arrivé sous Tite. Tout ce qui restait de gloire à Jérusalem fut anéanti : elle perdit jusqu'à son nom; Adrien ne lui laissa que le sien qu'il lui avait donné. Les Romains eux-mêmes perdirent immensément dans cette guerre: c'était une montagne brûlante, mais elle tomba dans la mer et ne l'emporta que par sa grandeur.

La grande étoile, l'étoile ardente qui tombe du ciel, c'est le faux Messie Cochebas, la seule cause du malheur que saint Jean vient de décrire. Le nom y convient, puisque le nom de Cochebas signifie étoile; mais la chose y convient encore mieux, car nous verrons que Bar-Cochebas se vantait d'être un astre descendu du ciel pour le secours de sa nation. Saint Jean fait voir, pour le confondre, qu'il n'en descend pas, mais qu'il en tombe, comme ces feux qui se consument en tombant. Son nom symbolique est absinthe, amertume, parce que la détresse des Juifs fut alors irrémédiable. Il leur fut défendu, sous peine de mort, de mettre le pied à Jérusalem, et même de monter à un lieu d'où l'on pût apercevoir cette ville; et ils achetaient bien cher la liberté de venir seulement un jour de l'année au lieu où avait été le temple, pour l'arroser de leurs larmes.

L'obscurcissement de la troisième partie du soleil, de la lune et des étoiles, c'est l'obscurcissement des prophéties par la malice des Juifs dans ce même temps. Akiba, fameux rabbin, en détourna le sens

[1] Apocalyp., c. 8.

pour les appliquer à son faux Messie Bar-Cochebas. Tous les Juifs entrèrent plus que jamais dans le même dessein. Ils firent alors la compilation de leurs deuteroses, c'est-à-dire de leurs traditions ou de leur Talmud, le voile mis sur leur cœur s'épaissit. Dieu semblait en avoir tiré tout ce qu'il avait d'élus parmi eux. La source des conversions de ce peuple fut comme tarie par l'extinction de l'église qu'ils formaient à Jérusalem. L'église qui y demeura ne fut plus recueillie que des gentils, et les évêques en furent tirés de la gentilité, comme nous le verrons.

« Le cinquième ange sonna de la trompette; et je vis une étoile qui était tombée du ciel sur la terre; et la clef du puits de l'abîme lui fut donnée, et il ouvrit le puits de l'abîme, et il s'éleva du puits une fumée, comme la fumée d'une grande fournaise; et le soleil et l'air furent obscurcis de la fumée du puits. Et des sauterelles, sorties de la fumée du puits, se répandirent sur la terre; et il leur fut donné une puissance comme celle qu'ont les scorpions de la terre Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe de la terre, ni à tout ce qui était vert, ni à tous les arbres, mais seulement aux hommes qui n'auraient pas le signe de Dieu sur leur front; et il leur fut donné, non de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq mois ; et le tourment qu'elles font souffrir est semblable à celui que fait le scorpion lorsqu'il pique l'homme.

« En ce temps, les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront pas; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux.

« La figure des sauterelles était semblable à des chevaux préparés au combat : elles portaient sur leurs têtes comme des couronnes qui paraissaient d'or, et leurs visages étaient comme des visages d'hommes. Et leurs cheveux étaient comme des cheveux de femmes; et leurs dents étaient comme des dents de lion. Elles portaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chariots à plusieurs chevaux courant aux combats. Leurs queues étaient semblables à celles des scorpions; elles y avaient un aiguillon; et leur pouvoir était de nuire aux hommes durant cinq mois. Elles avaient au-dessus d'elles, pour roi, l'ange de l'abîme, dont le nom en hébreu est Abaddon, en grec Appollyon, c'est-à-dire l'exterminateur.

« Le premier malheur a passé, et voici deux autres malheurs qui viennent après [1]. »

Dans cette vision, il y a quelque chose de plus terrible que ce qu'on a vu jusqu'ici : l'enfer va s'ouvrir, et le démon va paraître pour la

[1] Apocalyp., c. 9, 1-12.

première fois, suivi de combattants de la plus étrange figure que saint Jean ait marqués dans tout ce livre. C'est encore une étoile qui tombe du ciel. Les étoiles, dans les saintes lettres, signifient les docteurs. Les faux docteurs sont appelés par saint Jude des étoiles errantes, des feux errants; et ces feux qui tombent du ciel ne les représentent pas moins bien.

Cette étoile tombée, à qui il est donné d'ouvrir le puits de l'abîme, paraît être l'hérésiarque Théodote de Byzance. C'était un homme savant et connu pour tel. Durant la persécution de Marc-Aurèle il avait été pris pour la foi, et seul il l'avait abandonnée, pendant que les compagnons de sa prison étaient allés au martyre. Comme ceux qui connaissaient son savoir, lui reprochaient une chute si honteuse à un homme si savant, il leur répondit pour toute raison, qu'en tous cas, s'il avait renié Jésus-Christ, c'était un pur homme, et non pas un Dieu qu'il avait renié : détestable excuse qui couvrait une lâcheté par un blasphème.

Cette impiété empruntée aux judaïsants, Cérinthe et Ébion, propagée par Praxéas, Noëtus, Sabellius, Paul de Samosate, mais surtout par Arius, devint comme une fumée de l'abîme, qui obscurcit, par de fausses doctrines, le soleil de justice, c'est-à-dire Jésus-Christ, ou plutôt la foi pure qu'on avait de sa divinité. Les sauterelles, issues de cette noire fumée, nous représentent les innombrables hérésies sorties de cette première. Non plus que les sauterelles, les hérésies ne sont propres ni à s'élever comme les oiseaux, ni à avancer sur la terre par des mouvements et des démarches réglées, comme les animaux terrestres; mais elles vont toujours comme en sautillant d'une question à une autre, et ruinant la moisson de l'Église. Elles n'ont point de gouvernement réglé; chacun innove à sa fantaisie, et tout s'y fait par cabale. Non plus que les sauterelles, elles n'achèvent pas l'année, elles n'ont pas une vie parfaite, ni un temps complet comme l'Église. Elles périssent, elles reviennent; elles périssent encore.

Ce n'est pas l'herbe, ni la campagne et les moissons que ces sauterelles ravagent; ce sont les hommes; et ce ne sont pas tous les hommes, mais seulement ceux qui n'ont pas la marque de Dieu, qui ne sont pas du nombre de ses élus; et ce n'est pas tant par la violence qu'elles nuisent, que par un venin secret, comme les scorpions. Saint Jean ne leur attribue point une guerre temporelle, mais une contagion spirituelle, la séduction. Elles ont l'apparence de la vérité, mais elles n'en ont que l'apparence; leurs couronnes paraissent seulement d'or, leurs cuirasses paraissent seulement de fer. Elles ont pour roi l'ange de l'abîme. Car encore que les hérésies aillent sans ordre, et qu'elles fassent peu de cas de leurs auteurs, qu'elles désavouent le

plus souvent ; en effet, elles sont dominées par l'ange de l'abîme, qui les conduit secrètement, et cet ange s'appelle l'exterminateur, Apollyon dans le grec, c'est-à-dire, celui qui tue, qui fait périr ; celui qui est appelé, par le Fils de Dieu, homicide dès le commencement, parce que sa séduction a fait mourir nos premiers parents : de sorte que c'est principalement par séduction qu'il est exterminateur, ainsi que les hérétiques qu'il anime [1].

« Après que le premier malheur eut passé, le sixième ange sonna de la trompette ; et j'entendis une voix qui sortait des quatre coins de l'autel d'or, qui est devant Dieu, qui disait au sixième ange qui avait la trompette : Déliez les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve d'Euphrate.

« Et aussitôt furent déliés les quatre anges qui étaient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année où ils devaient tuer la troisième partie des hommes.

« Et le nombre des armées de cavalerie était de deux cents millions : car je l'entendis nombrer.

« Et les chevaux me parurent ainsi dans la vision. Ceux qui les montaient avaient des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre ; et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions ; et de leur bouche il sortait du feu, de la fumée et du soufre.

« Et par ces trois plaies, le feu, la fumée et le soufre, la troisième partie des hommes fut tuée. Car la puissance de ces chevaux est dans leur bouche et dans leur queue ; parce que leurs queues ressemblent à des serpents, et qu'elles ont des têtes dont elles blessent.

« Et les autres hommes qui ne furent point tués par ces plaies, ne se repentirent point des œuvres de leurs mains, pour n'adorer plus les démons, les idoles d'or, d'argent, d'airain, de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher. Et ils ne firent point pénitence de leurs homicides, de leurs empoisonnements, de leurs impudicités et de leurs larcins [2]. »

Jusqu'alors il n'était point question d'idoles ; preuve qu'il ne s'agissait que du peuple juif. Maintenant vient le tour de la multitude idolâtre, l'empire romain. Cet empire touchait effectivement à l'Euphrate. Ce fleuve était la barrière fatale qui le défendait contre les Perses et contre le déluge de peuples barbares qui devaient le ravager et le démembrer un jour.

Ces anges liés, soit bons ou mauvais, sont ceux qui avaient en main cette barrière. Jusque-là les Perses ne l'avaient point franchie impunément. Mais sous l'empire de Valérien, un des plus violents

[1] Bossuet. — [2] Apocalyp., c. 9, 13-21.

persécuteurs de l'Église, leur innombrable cavalerie fit une irruption si soudaine, qu'ils se trouvèrent devant Antioche avant qu'on eût rien appris de leur marche, et que tout le peuple était au théâtre, lorsque tout à coup une comédienne aperçut l'ennemi et s'écria : Ou bien c'est un songe, ou bien voilà les Perses [1]. La ville fut brûlée, tout le pays ravagé. Les Perses s'avancèrent jusque dans Césarée de Philippe, près des sources du Jourdain. Ils étaient bardés de fer de pied en cap, eux et leurs chevaux ; combattaient par devant et par derrière, et tiraient même en fuyant. Ils blessaient ainsi de la tête et de la queue. Valérien lui-même, après une sanglante défaite, fut fait prisonnier, réduit à servir de marchepied au roi des Perses lorsqu'il montait à cheval, enfin écorché vif, et sa peau suspendue dans un temple, pour être un monument éternel de la défaite et de la honte des Romains.

Au même temps, une dizaine de peuples barbares, les Suèves, les Alains, les Germains, les Hérules, les Vandales, les Francs, les Sarmates, les Goths, les Scythes, attaquèrent l'empire sur toutes ses frontières ; tandis que trente tyrans le déchiraient et le ruinaient au dedans, avec la peste et la famine. Jamais on n'avait vu de si grands maux, ni si universels, ni tant à la fois.

« Et je vis un autre ange fort qui descendait du ciel, revêtu d'une nuée, et ayant un arc-en-ciel sur la tête ; son visage était comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu. Et il avait à la main un petit livre ouvert : et mit le pied droit sur la mer, et le pied gauche sur la terre. Et il cria à haute voix comme un lion qui rugit.

« Et après qu'il eut crié, sept tonnerres firent éclater leurs voix. Et les sept voix des sept tonnerres ayant éclaté, je me mis à écrire ; mais j'entendis une voix du ciel qui me dit : Scelle ce qu'ont dit les sept tonnerres, et ne l'écris point.

« Alors l'ange que j'avais vu qui se tenait debout sur la mer et sur la terre, leva la main au ciel ; et il jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et ce qui est dans le ciel, la terre et ce qui est dans la terre, la mer et ce qui est dans la mer, qu'il n'y aurait plus de temps, mais qu'au jour que le septième ange ferait entendre sa voix et qu'il sonnerait de la trompette, le mystère de Dieu serait accompli, ainsi qu'il l'a annoncé par les prophètes, ses serviteurs.

« Et la voix que j'avais entendue du ciel me parla encore, et me dit : Va, et prends le petit livre ouvert de la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. Et je m'approchai de l'ange, lui disant : Donnez-moi le petit livre. Et il me dit : Prends-le, et le dé-

[1] Amm. Marcell., l. 23, c. 5.

vore ; et il sera amer dans tes entrailles, mais dans ta bouche il sera doux comme du miel. Je pris le petit livre de la main de l'ange, et je le dévorai : il était, dans ma bouche, doux comme du miel ; mais après que je l'eus dévoré, il devint amer dans mes entrailles. Et il me dit : Il faut encore que tu prophétises aux nations, aux peuples, aux hommes de diverses langues, et à plusieurs rois [1]. »

La dernière vengeance est ici proposée comme prochaine. Le petit livre ou le petit écrit ouvert, c'est la sentence déjà prononcée, et près de s'exécuter. Cette sentence est irrévocable ; les pieds de l'ange sont comme des colonnes de feu. L'empire va être écrasé partout ; l'ange foule d'un pied la mer, et de l'autre la terre. Il n'y a plus de délai ; l'ange jure qu'il n'y aura plus de temps, et que le mystère de Dieu va être accompli ; c'est-à-dire la glorification de l'Église et la fin des persécutions, par de terribles châtiments des persécuteurs. Cette assurance cause d'abord de la joie au prophète, de voir la puissance de Dieu exercée sur ses ennemis ; mais dans la suite il est affligé de voir tant d'hommes perdus. Ce qui va venir ne regarde plus un peuple seul, mais une multitude de peuples et de rois.

« Alors, continue saint Jean, il me fut donné une canne semblable à une toise, et l'ange se tint debout, disant : Lève-toi, et mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent. Mais laisse le parvis qui est hors du temple, et ne le mesure point, parce qu'il a été abandonné aux nations ; et elles fouleront aux pieds la sainte cité pendant quarante-deux mois : et je donnerai à mes deux témoins, et ils prophétiseront mille deux cent soixante jours revêtus de sacs.

« Ceux-ci sont deux oliviers et deux chandeliers qui sont dressés en présence du Seigneur de la terre. Si quelqu'un veut leur nuire, un feu sortira de leur bouche, qui dévorera leurs ennemis ; et celui qui les voudra outrager, il faut qu'il soit tué de cette sorte. Ils ont la puissance de fermer le ciel pour empêcher la pluie de tomber durant le temps qu'ils prophétiseront ; et ils ont le pouvoir de changer l'eau en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils le voudront.

« Et quand ils auront achevé leur témoignage, la bête qui s'élève de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. Et leurs corps seront étendus dans les places de la grande cité, qui est appelée spirituellement Sodome, et l'Égypte, où même leur Seigneur a été crucifié.

« Et les tribus, les peuples, les langues et les nations verront leurs corps étendus trois jours et demi ; et ils ne permettront pas qu'on les mette dans le tombeau. Et les habitants de la terre se réjouiront de

[1] Apocalyp., c. 10.

leur mort : ils en feront des fêtes, et s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes tourmentaient ceux qui habitaient sur la terre.

« Mais après trois jours et demi, l'esprit de vie entra en eux de la part de Dieu. Ils se relevèrent sur leurs pieds ; et ceux qui les virent furent saisis d'une grande crainte.

« Alors ils entendirent une voix forte qui leur dit du ciel : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans une nuée, à la vue de leurs ennemis.

« A cettte même heure il se fit un grand tremblement de terre : la dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes périrent dans le tremblement de terre ; le reste fut saisi de crainte, et rendit gloire au Dieu du ciel. Le second malheur est passé, et voilà le troisième qui le suit de près.

« Le septième ange sonna de la trompette ; et le ciel retentit de grandes voix qui disaient : Le royaume de ce monde est devenu le royaume de notre Seigneur et de son Christ, et il régnera aux siècles des siècles. Amen !

« Et les vingt-quatre vieillards, qui sont assis sur leurs siéges devant la face de Dieu, se prosternèrent sur le visage, et ils adorèrent Dieu, disant : Nous vous rendons grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant, qui êtes, qui étiez et qui devez venir, parce que vous avez pris votre grande puissance, et que vous régnez. Les nations se sont irritées, et le temps de votre colère est arrivé, et le temps des morts pour être jugés, et pour donner la récompense aux prophètes, vos serviteurs, et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom, aux petits et aux grands, et pour exterminer ceux qui ont corrompu la terre.

« Alors le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel, et l'arche de son alliance y parut ; et il se fit des éclairs, des voix, un tremblement de terre et une grêle très-forte [1]. »

C'est ici un tableau général de la dernière persécution de l'Église sous Dioclétien, et de son triomphe sous Constantin : figure, l'une et l'autre, de sa persécution et de son triomphe final à la consommation des siècles. Le parvis extérieur du temple est abandonné aux gentils ; les églises matérielles furent renversées sous Dioclétien. Les quarante-deux mois, ou mille deux cent soixante jours, ou trois ans et demi, sont la durée ordinaire des persécutions, par une certaine correspondance à celle d'Antiochus. Le nombre sept, dans les Écritures, marque quelque chose de complet ; celui de trois et demi, qui en est la moitié, quelque chose d'imparfait et qui n'arrive pas à son terme : les persécutions ne parviendront jamais au terme complet que se proposent les persécuteurs.

[1] Apocalyp., c. 11.

Les deux témoins qui prophétiseront pendant ce temps-là, non-seulement en prédisant, mais en exhortant, en consolant, peuvent être les deux ordres de l'Église, le sacerdoce et l'état laïque, figurés, l'un, par le grand prêtre Jésus, fils de Josédec, et l'autre, par Zorobabel, prince de Juda, auxquels deux s'applique originairement la comparaison des deux oliviers et deux chandeliers [1].

La bête qui s'élève de l'abîme, et que nous apprendrons bientôt à mieux connaître, les vaincra et les tuera, ou du moins croira l'avoir fait; les habitants de la terre s'en réjouiront; ils dresseront cette inscription en Espagne et ailleurs : Aux empereurs Dioclétien et Maximien, pour avoir étendu l'empire romain, éteint le nom des chrétiens qui détruisaient l'État, aboli leur superstition par toute la terre, et augmenté le culte de Dieu [2].

Mais au moment qu'on croyait les deux témoins anéantis, ils se relèvent pleins de vie et de gloire, et montent jusqu'au ciel.

Et la grande cité, Rome et son empire, Sodome par son impureté, Égypte par sa tyrannie et ses abominables superstitions ; cette grande cité est tout à coup ébranlée par les guerres de ses empereurs les uns contre les autres. Maxence, fils de Maximien, établi à Rome, et soutenu par Maximien en Orient, est attaqué par Galérius, et bat Sévère, un autre empereur que Galérius envoyait contre lui. Toute l'Italie est ravagée par les vainqueurs et les vaincus. Galérius court à la vengeance avec une armée immense. Maximien, rappelé à l'empire, se brouille avec son fils et avec son gendre, qu'il arme l'un contre l'autre; son gendre, c'était Constantin, marche contre Maxence et le taille en pièces, ce qui le rend maître de Rome, et bientôt après de tout le monde.

Alors retentissent ces voix dans le ciel : Le royaume de ce monde est devenu le royaume de notre Seigneur et de son Christ! Et le temple de Dieu fut ouvert, et l'arche de son alliance y parut; l'Église est ouverte à toutes les nations, tous les mystères s'y découvrent, et la présence de Dieu est manifestement déclarée.

« Un grand prodige parut aussi dans le ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte ; et elle criait étant en travail et ressentant les douleurs de l'enfantement.

« Un autre prodige parut encore dans le ciel : un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sept diadèmes sur ses têtes. Et sa queue entraînait la troisième partie des étoiles du ciel, et il les jeta sur la terre.

[1] Zachar., c. 4. — [2] *Apud Gruter.*

« Et ce dragon s'arrêta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son fils aussitôt qu'elle en serait délivrée.

« Elle enfanta un enfant mâle qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer ; et son fils fut enlevé à Dieu et à son trône. Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait une retraite que Dieu lui avait préparée, pour y être nourrie mille deux cent soixante jours.

« Il y eut alors un combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait avec ses anges. Mais ceux-ci furent les plus faibles ; et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et ce grand dragon, l'ancien serpent, appelé le Diable et Satan, qui séduit toute la terre habitable, fut précipité en terre, et ses anges avec lui.

« Et j'entendis une grande voix dans le ciel, disant : Maintenant le salut de notre Dieu est affermi, et sa puissance et son règne, et la puissance de son Christ ; parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait nuit et jour, a été précipité. Et ils l'ont vaincu par le sang de l'agneau, et par le témoignage qu'ils ont rendu à sa parole ; et ils ont méprisé leur vie jusqu'à souffrir la mort. C'est pourquoi, cieux, réjouissez-vous, et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer, parce que le diable est descendu vers vous, plein d'une grande colère, sachant qu'il lui reste peu de temps !

« Mais le dragon, se voyant précipité en terre, poursuivit la femme qui avait enfanté un mâle. Et on donna à la femme deux ailes d'un grand aigle, afin qu'elle s'envolât au désert, au lieu de sa retraite, où elle est nourrie un temps, et des temps, et la moitié d'un temps, hors de la présence du serpent.

« Alors le serpent jeta de sa gueule comme un grand fleuve après la femme, pour l'entraîner dans ses eaux.

« Mais la terre aida la femme, elle ouvrit son sein, et elle engloutit le fleuve que le dragon avait jeté de sa gueule.

« Et le dragon s'irrita contre la femme, et alla faire la guerre à ses autres enfants qui gardaient les commandements de Dieu et qui rendent témoignage à Jésus-Christ. Et il s'arrêta sur le sable de la mer[1]. »

Ici le combat de l'enfer contre l'Église se déclare ouvertement. Cette femme revêtue du soleil, c'est l'Église tout éclatante de la lumière de Jésus-Christ ; elle a sous ses pieds la lune, toutes les lumières douteuses et changeantes de la sagesse humaine, et, sur sa tête, une couronne de douze étoiles, les douze apôtres. Elle est près

[1] Apocalyp., c. 12.

d'enfanter avec douleur un peuple de martyrs pour le ciel, et une nouvelle humanité sur la terre, qui gouverneront, l'un et l'autre, le reste des nations.

Le vrai auteur de la guerre qui est faite à l'Église, c'est le grand dragon, le vieux serpent, le diable, Satan, le prince de ce monde, le dieu de ce siècle, et, par conséquent, le dieu de l'empire idolâtre des Romains, dont, en effet, il porte les emblèmes.

Par la persécution de Dioclétien et de ses collègues, le dragon crut dévorer la postérité de l'Église et l'anéantir ; mais s'il entraîna une troisième partie par sa queue, une autre fut transportée au ciel par le martyre, et une autre se réfugia dans les déserts.

Mais alors le chef des bons anges, Michel, le défenseur de l'Église, le combat et le défait ; la gloire des démons est abattue avec l'idolâtrie qui en faisait des dieux et les mettait dans le ciel. Le dragon, furieux, fait de nouveaux efforts sous Maximin Daïa, sous Licinius, sous Julien l'Apostat ; mais en vain. La terre même aide l'Église par des empereurs chrétiens. Irrité contre la femme, le dragon s'en alla faire la guerre à ses autres enfants, hors de l'empire romain ; de là, la cruelle persécution que les chrétiens souffrirent alors en Perse.

« Et je vis une bête, s'élevant de la mer, ayant sept têtes et dix cornes, et dix diadèmes sur ses cornes, et des noms de blasphèmes sur ses têtes. Et la bête que je vis était semblable à un léopard, et ses pieds ressemblaient aux pieds d'un ours, et sa queue à la queue d'un lion. Et le dragon lui donna sa force, et son trône, et une grande puissance.

« Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort ; mais cette plaie mortelle fut guérie ; et toute la terre, en étant émerveillée, suivit la bête. Et ils adorèrent le dragon qui avait donné puissance à la bête, et ils adorèrent la bête, disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle ?

« Et il lui fut donné une bouche qui se glorifiait et blasphémait ; et le pouvoir lui fut donné de faire la guerre quarante-deux mois. Elle ouvrit la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel. Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints, et de les vaincre ; et la puissance lui fut donnée sur toute tribu, sur toute langue et sur toute nation. Tous les habitants de la terre l'adoreront, ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'agneau immolé dès la création du monde.

« Si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute. Celui qui mène en captivité, ira en captivité ; celui qui tue par l'épée, il faut qu'il meure par l'épée. C'est ici la patience et la foi des saints.

« Et je vis une autre bête s'élever de la terre, qui avait deux cornes semblables à celles de l'agneau, et qui parlait comme le dragon. Elle exerce toute la puissance de la première bête en sa présence, et elle fait que la terre et ceux qui l'habitent adorent la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie. Elle fait de grands prodiges, jusqu'à faire tomber le feu du ciel sur la terre devant les hommes. Et elle séduit les habitants de la terre, par les prodiges qu'il lui a été donné de faire en présence de la bête, ordonnant aux habitants de la terre d'élever une image à la bête, qui avait reçu un coup d'épée, et qui néanmoins était en vie. Et il lui fut donné de donner un esprit à l'image de la bête, et de la faire parler, et de faire tuer tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête. Et elle fait que les petits et les grands, les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves, portent le caractère de la bête en leur main droite et sur leur front; et que personne ne puisse acheter ni vendre, que celui qui a le caractère de la bête, ou le nombre de son nom.

« C'est ici la sagesse! Que celui qui a de l'intelligence, compte le nombre de la bête; car c'est le nombre d'un homme, et son nombre est six cent soixante-six [1]. »

Daniel avait vu la succession des quatre grands empires sous deux images différentes : d'abord une statue à quatre métaux, dont les jambes de fer se terminaient par dix doigts partie de fer, partie d'argile; ensuite quatre bêtes, dont la dernière avait dix cornes, comme la statue avait dix doigts.

Ici reparaît la même bête, l'empire romain, avec ses dix cornes ou puissances, dans lesquelles il doit se démembrer finalement.

On lui voit de plus sept têtes : ce sont les sept empereurs persécuteurs qu'elle eut à la fois : Dioclétien, Maximien, Constantius Chlorus, Galérius, Maxence, Maximin et Licinius.

Ces têtes avaient des noms de blasphèmes : Dioclétien s'appelait Jupiter, Maximien Hercule, Galérius Mars.

Cette bête avait des ressemblances de trois animaux. Elle ressemblait au léopard, qui, par la variété de ses couleurs, représente l'inconstance de Maximien-Hercule, qui quitta et reprit plusieurs fois l'empire. Ses pieds d'ours, c'est Galérius, animal venu du Nord, que son humeur sauvage et brutale, et même sa figure informe dans son énorme grosseur, avec sa mine féroce, rendaient semblable à un ours. Son plus doux passe-temps était d'élever de ces animaux dans son palais, et de leur faire dévorer des hommes. La gueule du lion, c'est Dioclétien, qui était, dans ce corps monstrueux, comme la pre-

[1] Apocalyp., c. 13.

mière tête qui se montrait d'abord ; car c'était le premier empereur qui avait adopté les autres. Ces trois empereurs, qui formaient comme le corps de la bête, furent les auteurs et les plus violents exécuteurs de la persécution. Ces trois animaux féroces, dit Lactance, sévissaient de l'Orient à l'Occident[1].

Cette bête, cet empire idolâtre, paraît enfin avec une seule tête, qui encore est blessée à mort : par la défaite de Maximin et de Licinius, l'idolâtrie romaine reçut une blessure mortelle; mais elle en guérit sous l'empereur Julien, dont l'inséparable surnom d'*Apostat* donne précisément en grec le nombre mystérieux de six cent soixante-six : α (1) π (80) ο (70) ς (6) α (1) τ (300) η (8) ς (200), total 666.

Et ce nom caractérise parfaitement et Julien, et l'idolâtrie qu'il soutenait, et Satan qui en était le père; car le principal en tout ceci était l'apostasie, la défection d'avec Dieu. Comme empereur, Julien était la tête de la première tête ressuscitée, il était cette bouche vaniteuse, se glorifiant par-dessus tous ses prédécesseurs, et blasphémant contre Dieu, contre son Église et contre ses saints, ainsi qu'on le voit encore par les écrits qu'il a laissés. Comme philosophe adonné à la magie, il était la seconde bête sortie de terre, qui avait quelque ressemblance avec l'agneau, mais parlait comme le dragon. On sait qu'il tâcha d'imiter l'agneau, et d'introduire dans le paganisme une discipline semblable à la chrétienne dans l'érection des hôpitaux, dans la distribution des aumônes, et dans la subordination et la régularité des pontifes; mais avec cela il blasphémait le Fils de Dieu.

La plaie mortelle qui avait été faite à l'idolâtrie par Constantin, il la guérit, en rétablissant l'idolâtrie entière, dès qu'il fut monté sur le trône. Entouré de philosophes et de magiciens, il prétendit ou crut peut-être même avoir commerce avec les dieux de l'Olympe, qui, au dire de son ami et panégyriste Libanius, le visitaient familièrement et le dirigeaient dans les affaires; soit qu'il fût abusé par des prestiges humains, soit que les malins esprits s'attachassent cet apostat par des apparitions.

Quant aux faux prodiges, Eunape, ennemi acharné des chrétiens, raconte du philosophe et magicien Maxime, le grand oracle de Julien, qu'un jour il alluma, par des paroles magiques, les flambeaux que l'idole d'Hécate, déesse de l'enfer et de la magie, tenait à la main[2]. Ce fut d'après les promesses de ses magiciens et de ses devins, principalement de Maxime, que Julien ambitionna l'empire.

[1] *De mort. persec.*, n. 16. — [2] Eunap., *in Maxim.*

Comme les abominations de la magie se pratiquaient le plus souvent dans des cavernes ou chapelles souterraines, c'est peut-être pour cela que Julien est représenté sous l'image d'une bête qui s'élève de la terre.

Cette seconde bête fit adorer de nouveau la première. Au lieu du nom de Jésus-Christ, Julien mit, dans les enseignes impériales, les images des faux dieux avec la sienne propre. Son étendard particulier était un dragon de pourpre [1]. Il fit parler l'image de la bête, en consultant de nouveau les oracles devenus muets, et en prétendant en avoir des réponses.

Pour tourmenter la conscience des chrétiens, il fit jeter de l'eau consacrée aux démons sur tout ce qui se vendait au marché, afin que nul de ceux qui avaient cette eau en abomination ne pût rien acheter. Déjà même, Dioclétien ne permettait d'acheter, ni de vendre, ni même de puiser de l'eau dans les fontaines, qu'après avoir offert de l'encens à des idoles rangées de tous côtés.

Mais pendant que l'enfer triomphait sur la terre dans l'empire et l'idolâtrie romaine, sa défaite se préparait dans le ciel.

« Et je regardai, et voilà l'agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille qui avaient son nom et le nom de son Père écrit sur le front.

« Et j'entendis une voix du ciel, comme le bruit des grandes eaux, et comme le bruit d'un grand tonnerre; et la voix que j'entendis était comme le son de plusieurs joueurs de harpes, qui jouent de leurs harpes. Et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre animaux et les vieillards; et nul ne pouvait chanter ce cantique, que ces cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. Ceux-ci ne se sont pas souillés avec les femmes, parce qu'ils sont vierges. Ce sont eux qui suivent l'agneau partout où il va; ils sont achetés d'entre les hommes pour être les prémices consacrées à Dieu et à l'agneau. Il ne s'est point trouvé de mensonge en leur bouche, parce qu'ils sont purs devant le trône de Dieu.

« Je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel, pour l'annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple; disant à haute voix : Craignez Dieu et rendez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue; et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les fontaines.

« Et un autre ange suivit, disant : Elle est tombée! elle est tombée! Babylone la grande ville! parce qu'elle a fait boire à toutes les nations du vin de la fureur de sa prostitution!

[1] Amm. Marcell., l. 15, n. 12.

« Et un troisième ange suivit ceux-ci, criant à haute voix : Si quelqu'un adore la bête et son image, et reçoit son caractère sur son front ou dans sa main, celui-là boira du vin de la colère de Dieu, qui est préparé pur dans la coupe de sa colère ; et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre devant les saints anges, et en présence de l'agneau. Et la fumée de leurs tourments s'élève dans les siècles des siècles ; et il n'y a de repos ni jour ni nuit pour ceux qui adorent la bête et son image, et ceux qui reçoivent le caractère de son nom.

« Ici est la patience des saints, qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus.

« Et j'entendis du ciel une voix me disant : Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, dès maintenant ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent.

« Et je regardai, et voilà une nuée blanche, et sur la nuée quelqu'un assis, semblable au Fils de l'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or, et en sa main une faux tranchante.

« Et un autre ange sortit du temple, criant à haute voix à celui qui était assis sur la nuée : Jetez votre faux et moissonnez; car le temps de moissonner est venu, parce que la moisson de la terre est mûre, Et celui qui était assis sur la nuée, jeta sa faux sur la terre, et la terre fut moissonnée.

« Et un autre ange sortit du temple qui est dans le ciel, ayant aussi une faux tranchante.

« Et il en sortit de l'autel encore un autre, qui avait pouvoir sur le feu; et il cria à haute voix à celui qui avait la faux tranchante : Jetez votre faux tranchante, et vendangez les raisins de la vigne de la terre.

« Et l'ange jeta sa faux tranchante sur la terre, et vendangea la vigne de la terre ; et il en jeta les raisins dans la grande cuve de la colère de Dieu. Et la cuve fut foulée hors de la ville ; et le sang sorti de la cuve monta jusqu'aux brides des chevaux dans l'espace de mille six cents stades [1] »

Après l'affreux spectacle des persécutions où les Maximien, les Galérius, les Maximin, les Maxence faisaient de leur palais même une boucherie de chrétiens et un lieu de prostitution pour les filles et les femmes qu'ils enlevaient à leurs parents et à leurs maris, saint Jean nous montre une cour bien différente ; c'est celle de l'agneau de Dieu, entouré d'une multitude d'âmes virginales, qui chantent un cantique nouveau et ineffable. C'est de cette cour que partent les jugements du ciel.

[1] *Apocalyp.*, c. 14.

Un premier exhorte tous les habitants de la terre à craindre le Seigneur, parce que l'heure de son jugement sur la grande Babylone est venue. Un autre nous représente ce jugement comme déjà accompli. Elle est tombée ! elle est tombée la grande Babylone ! C'est la dévastation de Rome, de l'Italie et de tout l'empire romain, par Alaric, Attila, au cinquième siècle.

Un troisième rappelle les éternels tourments des idolâtres et des apostats.

Enfin, on voit l'exécution générale de l'arrêt. Deux faux tranchantes moissonnent et vendangent la terre.

La première est le glaive d'Alaric, qui saccage Rome et ses provinces; la seconde est le glaive d'Attila, qui foule la cuve hors de la ville, qui épargne Rome par respect pour saint Léon, mais qui inonde de sang tout le reste de l'Occident. Dans la bataille qu'il livra près de Châlons, il y eut tant de sang répandu, que, d'après le récit du temps [1], une petite rivière en devint un torrent considérable. Le sang pouvait ainsi monter à la lettre jusqu'aux freins des chevaux. Ces deux rois barbares sentaient eux-mêmes qu'ils étaient les instruments de la vengeance divine. Attila prenait, dans ses lettres et ses édits, les titres suivants : « Attila, fils de Bendemus, petit-fils du grand Nemrod, par la grâce de Dieu, roi des Huns, des Mèdes, des Goths, des Daces; la terreur de l'univers et le fléau de Dieu. » Il avait coutume de dire que les étoiles tombaient devant lui, que la terre tremblait, qu'il était un marteau pour le monde entier, et que l'herbe ne pouvait croître où son cheval avait passé. Alaric, sollicité d'épargner la grande ville, répondit : « Je sens en moi quelque chose qui me porte à détruire Rome. » Et sur ce qu'on lui représenta la nombreuse population de cette ville qui pouvait prendre les armes : « Plus l'herbe est serrée, répliqua-t-il, et plus la faux y mord. » C'est l'image même qui fut montrée à saint Jean.

« Et je vis dans le ciel un autre prodige grand et merveilleux : sept anges portant les sept dernières plaies; car c'est par elles qu'a été consommée la colère de Dieu. Et je vis comme une mer de verre, mêlée de feu, et ceux qui avaient vaincu la bête, et son image, et le nombre de son nom, qui étaient debout sur cette mer brillante comme du verre, portant des harpes de Dieu. Et ils chantaient le cantique de Moïse, serviteur de Dieu, et le cantique de l'agneau, disant : Vos ouvrages sont grands et admirables, ô Seigneur Dieu tout-puissant ! Vos voies sont justes et véritables, ô Roi des siècles ! Qui ne vous craindra, ô Seigneur ! et qui ne glorifiera votre nom ? Car vous seul

[1] Jornand., *De reb. goth.*

êtes saint ! Et toutes les nations viendront et se prosterneront en votre présence, parce que vos jugements se sont manifestés [1]. »

Ce cantique nous apprend que l'heureux effet de la vengeance de Dieu sur Rome idolâtre, dont on voit ici les derniers préparatifs, sera la conversion de nations entières. C'est ce qui remplit de joie les saints martyrs, et c'est ce que nous verrons dans la suite de l'histoire.

« Après cela je regardai, et voilà que le temple du tabernacle du témoignage s'ouvrit dans le ciel. Et les sept anges, qui portaient les sept plaies, sortirent du temple ; ils étaient vêtus d'un lin net et éclatant, et ceints sur la poitrine de ceintures d'or. Et un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu, qui vit dans les siècles des siècles. Et le temple fut rempli de fumée, à cause de la majesté et de la puissance de Dieu : et nul ne pouvait entrer dans le temple, jusqu'à ce que les sept plaies des sept anges fussent accomplies [2].

« Et j'entendis une voix forte qui sortit du temple, et qui dit aux sept anges : Allez et répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu !

« Et le premier partit, et répandit sa coupe sur la terre ; et les hommes qui avaient le caractère de la bête, et ceux qui adoraient son image, furent frappés d'une plaie maligne et dangereuse.

« Et le second ange répandit sa coupe sur la mer, et elle devint comme le sang d'un mort ; et tout ce qui avait vie dans la mer mourut.

« Et le troisième ange répandit sa coupe sur les fleuves et sur les fontaines, et ce fut partout du sang. Et j'entendis l'ange des eaux, disant : Vous êtes juste, Seigneur, qui êtes, et qui étiez ; vous êtes saint d'avoir prononcé de tels jugements ! Parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes, vous leur avez aussi donné du sang à boire ; car ils en sont dignes ! Et j'en entendis un autre qui disait de l'autel : Oui, Seigneur Dieu tout-puissant, vos jugements sont justes et véritables !

« Et le quatrième ange répandit sa coupe sur le soleil ; et il lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur du feu. Et les hommes furent brûlés d'une chaleur dévorante, et ils blasphémèrent le nom de Dieu, qui a ces plaies en son pouvoir, et ils ne firent point pénitence pour lui donner gloire.

« Et le cinquième ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devint ténébreux, et les hommes se mordirent la langue dans leur douleur. Et ils blasphémèrent le Dieu du ciel, à cause de leurs douleurs et de leurs plaies, et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres.

[1] Apocalyp., c. 15, 1-4. — [2] *Ibid.*, c. 15, 5-8.

« Et le sixième ange répandit sa coupe sur ce grand fleuve d'Euphrate; et ses eaux furent séchées pour ouvrir un chemin aux rois d'Orient.

« Et je vis sortir de la bouche du dragon, de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs semblables à des grenouilles. Ce sont les esprits des démons qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de toute la terre pour les assembler au combat, au grand jour du Dieu tout-puissant.

« Voilà que je viens comme un larron. Heureux celui qui veille et qui garde ses vêtements, de peur qu'il ne marche nu et qu'il ne découvre sa honte !

« Et ils les rassemblèrent dans le lieu qui, en hébreu, s'appelle Armageddon.

« Et le septième ange répandit sa coupe dans l'air. Une forte voix sortit du temple du ciel, venant du trône, disant : C'en est fait.

« Et il se fit des éclairs, et des tonnerres et des voix, et un grand tremblement de terre; et ce tremblement fut si grand, que jamais les hommes n'en ont ressenti de pareil depuis qu'ils sont sur la terre. Et la grande cité fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent; et Dieu se ressouvint de la grande Babylone, pour lui donner à boire le vin de l'indignation de sa colère. Et toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes ne se trouvèrent plus. Et une grande grêle, comme du poids d'un talent, tomba du ciel sur les hommes, et les hommes blasphémèrent Dieu, à cause de la plaie de la grêle, parce que cette plaie était très-grande [1]. »

Cette grande cité, cette grande Babylone, dont Dieu se ressouvient pour la punir, c'est évidemment Rome idolâtre, comme nous l'avons déjà vu et comme nous le verrons encore plus loin. Les sept plaies dont il est parlé auparavant ont donc précédé le châtiment final de Rome idolâtre. Nous voyons, en effet, ces plaies terribles apparaître à la fois dans l'histoire, comme dans la prophétie, jusqu'à ce que l'empire de Rome païenne disparaisse entièrement.

La première plaie, cet ulcère malin et dangereux, qu'on entend du charbon et de la tumeur de la peste, c'est cette contagion qui, ayant commencé sous la persécution de Gallus et de Volusien, reprit de nouvelles forces sous Gallien, après la prise de Valérien, son père, et ravagea tout l'univers pendant dix ans. Ce fut alors que saint Cyprien écrivit son livre *de la Mortalité*. Ce grand mal attaquait particulièrement ceux qui avaient le caractère de la bête et qui adoraient son image, c'est-à-dire les idolâtres qui adoraient les empereurs et

[1] Apocalyp., c. 16.

leurs images. Car, quoique les chrétiens ne fussent pas tout à fait exempts de cette peste, dit saint Denys d'Alexandrie, qui vivait alors[1], elle affligeait néanmoins davantage les gentils, et fut pour eux le plus extrême et le plus terrible de tous les maux. Mais pour nous, dit-il, nous le regardâmes plutôt comme un remède ou comme une épreuve, que comme une peine. Il ajoute que les gentils chassaient d'auprès d'eux leurs amis et leurs parents; les chrétiens, au contraire, secouraient jusqu'aux plus indifférents, et gagnaient le mal en assistant les malades.

La seconde plaie marque les guerres et les carnages qui faisaient regorger le sang humain dans tout le corps de l'empire, représenté par une mer dont les eaux étaient changées en sang; et ce sang, semblable à celui d'un corps mort, dépeint avec une vérité effrayante l'état déplorable de ce grand empire, qui, étant destitué de l'autorité qui en est l'âme, semblait n'être plus qu'un grand cadavre.

La troisième plaie, qui fut le changement des fleuves et des fontaines en sang, nous marque encore les provinces ensanglantées de guerres civiles. Car, pendant que la peste le ravageait de tous côtés, il était en même temps démembré presque par autant de tyrans qu'il y avait de provinces. Saint Denys d'Alexandrie nous représente des fleuves de sang répandus dans sa ville, où le préfet Émilien avait usurpé la domination[2]. Car, comme Gallien négligeait tellement les affaires, qu'on ne parlait pas seulement de lui dans les armées, on ne voyait de tous côtés que tyrans et qu'usurpateurs qui prenaient le titre d'Augustes, et qui excitaient ensuite des guerres funestes, pendant que Gallien ne songeait qu'à boire, à manger et à se divertir. Claude, qui lui succéda, se plaint que la république avait souffert sous Gallien mille tyrans[3]; mais, sans exagération, l'histoire nous en montre trente qui se soulevèrent en diverses contrées. Que l'on y ajoute les incursions des barbares, qui, dans ce temps-là même, ravageaient toutes les provinces de l'empire, et l'on trouvera que la parole de la prophétie n'est que de l'histoire : *Et ce fut partout du sang.*

La quatrième plaie qui se fit par l'effusion de la coupe sur le soleil, et qui causa ensuite de si horribles chaleurs, signifie la sécheresse, la stérilité, et la famine qui en est une suite inséparable : fléaux dont les auteurs contemporains ne cessent de parler. On voit, dans saint Denys d'Alexandrie, le Nil comme desséché par des chaleurs brûlantes. Saint Cyprien[4] et Eusèbe nous parlent de famines telles qu'on n'en avait jamais vu de pareilles. Au lieu d'y reconnaître la punition du sang des martyrs, les idolâtres s'emportaient en blas-

[1] Euseb., l. 7, c. 22. — [2] *Apud Euseb.*, l. 7, c. 21. — [3] Trebell. Pollio. — [4] Cypr., *Ad Demetr.*

phèmes contre le Dieu des chrétiens, et ce fut pour les réfuter que saint Augustin, entre autres, écrivit ses livres *de la Cité de Dieu.*

La cinquième plaie qui tombe sur le trône de la bête, et qui rend son empire ténébreux, c'est la grandeur et la majesté des empereurs ravilie : ce qui arriva lorsque Valérien, vaincu et devenu esclave des Perses, servit à leur roi de marchepied pour monter à cheval; lorsque, après sa mort, sa peau, arrachée de dessus son corps, fut pendue dans leur temple, comme un monument éternel d'une si belle victoire; lorsque, malgré toutes ces indignités qu'on fit souffrir à cet empereur, la majesté de l'empire était encore plus déshonorée par la mollesse et l'insensibilité de son fils Gallien. Enfin, la dignité de l'empereur pouvait-elle être plus avilie qu'elle le fut alors, par le grand nombre de ceux qui se l'attribuèrent? On compte parmi eux beaucoup d'hommes de néant, et même des femmes; le sénat, honteux, s'écriait : Délivrez-nous de Victoire et de Zénobie [1] ! Les blasphèmes des idolâtres n'en devinrent que plus violents, comme on le peut voir dans saint Augustin, dans Orose, et même dans le païen Zosime, qui attribue tout le malheur de l'empire à Constantin, pour n'avoir pas célébré les jeux séculaires en l'honneur des faux dieux.

La sixième plaie qui tombe sur l'Euphrate nous marque le passage ouvert aux peuples d'Orient pour entrer sur les terres de l'empire, ainsi que nous l'avons déjà vu à la sixième trompette.

Les trois esprits impurs qui sortent de la bouche du dragon ou de Satan, de la bouche de la bête ou de Rome idolâtre, de la bouche du faux prophète, qui est la seconde bête ou la fausse philosophie que nous avons vue personnifiée dans Julien l'Apostat; ces esprits de démons qui font des prodiges et qui vont vers les rois de toute la terre, sont manifestement les devins et les magiciens qui animaient les princes contre les chrétiens par des prestiges et de faux oracles, et les engageaient à entreprendre des guerres, en leur promettant la victoire, pourvu qu'ils persécutassent l'Église. C'est par la divination et la magie que Satan ensorcelait les peuples dans l'idolâtrie; la divination était un des principaux ressorts de la politique romaine : c'est par les augures et les aruspices que le sénat gouvernait le peuple ; enfin, comme on le voit par Porphyre, Plotin, Jamblique et Julien même, la philosophie avait tout à fait dégénéré en superstition théurgique. Le chef des magiciens d'Égypte poussa Valérien à persécuter les fidèles, qu'il favorisait auparavant [2]. Sous Dioclétien, les fidèles avaient joui d'un repos de près de dix-neuf ans, lorsque Galérius et le premier aruspice l'excitèrent à les persécuter; celui-ci, en

[1] Trebell. Pollio, *in Val. Gall.*, 30 *tyr.*, etc. — [2] Euseb., l. 7, c. 9.

disant que la présence des hommes profanes rendait inutiles les sacrifices. Des chrétiens qui étaient présents avaient fait le signe de la croix[1]. Enfin, Julien était entouré de devins et de magiciens, dont le principal, qui était Maxime, lui promettait la victoire contre les Perses[2].

Les peuples également, qui faisaient la guerre à Rome, avaient leurs magiciens et leurs devins; les Perses leurs mages, les Germains leurs druides. Nous verrons les mages exciter aussi les rois de Perse contre les chrétiens.

Il est dit que ces esprits assemblèrent les rois dans un lieu nommé en hébreu Armageddon ou montagne de Mageddon.

Ce nom rappelle d'antiques batailles, avec lesquelles se comparent des batailles postérieures. Sisara, général d'un roi de Chanaan, fut défait à Mageddo et ensuite tué. Ochozias, roi de Juda, mourut à Mageddo, d'une blessure qu'il avait reçue dans la bataille contre Jéhu, où Joram, le roi d'Israël, avait été tué d'une flèche. Josias, roi de Juda, fut aussi tué à Mageddo, dans la bataille contre Néchao, roi d'Égypte.

La prophétie veut donc dire que les empereurs seront menés par leurs devins dans des guerres où ils périront : ce qui s'accomplit, et sous Valérien, qui fut taillé en pièces, pris et écorché; et sous Julien, qui fut encore taillé en pièces et tué. Ces deux guerres malheureuses avec les Perses commencèrent la ruine de l'empire, qui, ébranlé comme il était, n'avait plus la force de résister aux ennemis de l'Orient et de l'Occident. C'est pourquoi, dès l'effusion de la septième coupe, il est dit : C'en est fait! et peu après : Et la grande ville fut divisée en trois parties. C'est qu'après la prise de Rome par Alaric, l'empire d'Occident fut, au pied de la lettre, divisé en trois : Honorius à Ravenne, Attalus à Rome, et un Constantin dans les Gaules. Mais voici le grand événement dans un plus grand détail.

« Et il vint un des sept anges qui portaient les sept coupes, et il me parla, disant : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée, qui est assise sur les grandes eaux, avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution.

« Et il me transporta en esprit dans le désert, et je vis une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, bête pleine de noms de blasphème, qui avait sept têtes et dix cornes.

« Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, ayant à la main une coupe d'or pleine des abominations et de l'impureté de sa fornication, et sur son front

[1] Lact., *De mort.*, 10. *Inst.*, 4. — [2] Eunap., *in Max.*

un nom écrit : Mystère : la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre.

« Et je vis la femme enivrée du sang des saints, et du sang des martyrs de Jésus ; et, en la voyant, je fus surpris d'un grand étonnement.

« Et l'ange me dit : Pourquoi t'étonner ? Je te dirai le mystère de la femme et de la bête qui la porte, et qui a sept têtes et dix cornes. La bête que tu as vue, était, et n'est pas, et s'élèvera de l'abîme, et ira dans la perdition ; et les habitants de la terre, dont les noms ne sont pas écrits au livre de vie dès la formation du monde, seront dans l'étonnement, lorsqu'ils verront la bête qui était, et qui n'est pas, et qui est cependant. Et en voici le sens plein de sagesse : Les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise. Ce sont aussi sept rois, dont cinq sont tombés ; l'un est encore, et l'autre n'est pas encore venu ; et, quand il sera venu, il faut qu'il demeure peu. Et la bête qui était, et qui n'est pas, c'est le huitième, qui est un des sept, et il s'en va dans la perdition. Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu la royauté ; mais ils recevront la puissance, comme rois, à la même heure avec la bête. Ceux-ci ont un même dessein ; et ils donneront leur force et leur puissance à la bête. Ceux-ci combattront contre l'agneau ; mais l'agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs, et le Roi des rois, et ceux qui sont avec lui sont appelés, les élus et les fidèles.

« Il me dit encore : Les eaux que tu as vues, où la prostituée est assise, sont les peuples, les multitudes, les nations et les langues. Et les dix cornes que tu as vues, et la bête, ce sont ceux qui haïront la prostituée ; et ils la réduiront à la dernière désolation, ils la dépouilleront à nu, ils dévoreront ses chairs, et ils la feront brûler au feu. Et la femme que tu as vue, est la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre [1]. »

On voit bien quelle est cette femme, quelle est cette ville, qui, au temps de saint Jean, avait la souveraineté sur tous les rois de la terre, et était assise sur sept montagnes : c'est évidemment Rome ; non pas Rome chrétienne, qui alors était persécutée, mais Rome idolâtre, Rome persécutrice, Rome enivrée du sang des martyrs. La bête sur laquelle elle est assise est l'empire romain. La femme et la bête ne sont, au fond, que la même chose, Rome et son empire. La bête est couleur d'écarlate ; c'est le sang de l'univers qu'elle a subjugué, et le sang des chrétiens qu'elle égorge. La femme est vêtue de pourpre ; c'est la couleur des empereurs, et le vêtement solennel des principaux magistrats romains. En sa main est une coupe d'or.

[1] Apocalyp., c. 17.

Jérémie avait dit : Babylone est en la main de l'Éternel une coupe d'or qui enivre toute la terre ; toutes les nations ont bu de son vin ; c'est pourquoi toutes les nations chancellent [1].

Dans la main de l'Éternel, Babylone était la coupe de sa vengeance. La coupe d'or que tient Rome idolâtre est pleine de l'impureté de sa prostitution ou de son idolâtrie, dont elle empoisonnait toute la terre. Il est dit de Tyr, qu'après son rétablissement, elle se prostituera de nouveau aux rois de la terre. Ninive aussi est nommée une prostituée, belle et agréable, pleine de maléfices, qui a vendu les nations dans ses prostitutions. Isaïe parle ainsi à Babylone comme à une prostituée : On découvrira ta honte, on verra ton ignominie, ô toi qui es plongée dans tes délices [2].

Mais Rome idolâtre est nommée la grande prostituée : jamais, en effet, aucune autre ne l'a égalée ; car, outre ses dieux particuliers, elle adora tous les dieux des autres nations, qui tous avaient leurs temples dans Rome. Les montagnes sur lesquelles elle était assise, étaient toutes consacrées à de faux dieux ; tout était rempli de noms de blasphème. Elle adorait et faisait adorer ses empereurs ; elle s'adorait et se faisait adorer elle-même. Elle prenait le titre de déesse de la terre et des nations.

Sur son front est écrit : Mystère ! La grande Babylone ! C'est qu'en effet elle était, encore plus que l'ancienne, la terre des idoles, la montagne empestée qui corrompait toute la terre ; c'est qu'au fond la Babylone de Nemrod et la Babylone de Romulus, ainsi que déjà nous l'avons remarqué, n'étaient que le même empire, le même royaume ; royaume de l'homme, royaume de la terre, et non pas royaume du ciel, royaume de Dieu. Nabuchodonosor et quelques autres rois de Babylone se faisaient adorer sous peine de mort : les empereurs de Rome font la même chose. Et l'homme de péché, qui, vers la fin des temps, se fera passer pour dieu, ne fera que consommer ce mystère d'iniquité.

Les sept têtes de la bête, sur laquelle la grande prostituée est assise, signifient aussi sept rois. Cinq sont tombés, est-il dit à saint Jean, l'un est encore, et l'autre n'est pas encore venu. Ce qui place le prophète vers le temps de Constantin. Cinq empereurs persécuteurs étaient tombés, de l'an 311 à l'an 313, savoir : Dioclétien, Maximien, Galérius, Maximin et Maxence. Un seul restait encore, Licinius, qui devait faire le sixième. Un autre, qui devait demeurer peu, n'était pas encore venu : c'est Julien l'Apostat, qui ne monta sur le trône qu'en 361, après les fils de Constantin, et ne régna pas

[1] Jérém., 51, 7. — [2] Isaïe, 23, 16 et 17. Nahum, 3, 4. Isaïe, 47.

vingt mois complets. Cela explique encore les paroles suivantes: « La bête qui était et qui n'est pas, c'est le huitième, et il est des sept, et il s'en va à la perdition. » Cette bête est l'empire idolâtre et persécuteur : sous Constantin, il ne l'était plus en un sens ; il le redevint avec Julien, qui, étant seul empereur, représentait la bête même. Julien était des sept persécuteurs ; mais comme l'un d'entre eux, Maximien Hercule, avait été empereur deux fois, Julien, en un sens, était aussi le huitième.

Les dix cornes sont cette dizaine de rois barbares qui servirent d'abord, et ensuite démembrèrent l'empire romain, et dont les différents lots sont devenus les royaumes de nos jours. La prophétie leur attribue quatre caractères, que constatent, en effet, toutes les histoires.

D'abord, au temps où saint Jean écrivait, ou bien au temps dont il vient de parler, celui de Constantin, ces rois destructeurs n'avaient pas encore reçu le royaume qu'ils devaient avoir dans l'empire ; même, à vrai dire, ils n'avaient aucun royaume fixe, mais ils sortaient tous de leur pays, ou, en tout cas, des lieux où ils étaient, pour chercher avec tout leur peuple à s'établir ailleurs et dans un empire étranger. C'était leur dessein commun à tous. Jamais on ne vit rien de pareil.

La prophétie ajoute : « Et ils donneront leur force et leur puissance à la bête : leurs armées seront à la solde de Rome, et dans l'alliance de ses empereurs. » C'est le second caractère de ces rois destructeurs de Rome, et la marque de la décadence prochaine de cette ville, autrefois si triomphante, de se trouver enfin réduite à un tel état de faiblesse, qu'elle ne puisse plus composer d'armées que de ces troupes de barbares, ni soutenir son empire qu'en ménageant ceux qui le venaient envahir. Alors la majesté des princes romains était si affaiblie, dit l'historien Procope, qu'après avoir beaucoup souffert des barbares, elle ne trouvait pas de meilleur moyen de couvrir sa honte, qu'en se faisant des alliés de ses ennemis, et en leur abandonnant jusqu'à l'Italie, sous le titre spécieux de confédération et d'alliance [1]. Une preuve de ceci, entre beaucoup d'autres, c'est que le Goth Alaric, qui prit Rome, était l'un de ses comtes, c'est-à-dire l'un des principaux officiers de son empire.

Le troisième caractère, suivant la prophétie, c'est qu'ils combattront contre l'agneau, mais que l'agneau les vaincra. En effet, l'histoire nous les montre d'abord tous idolâtres et persécuteurs, et ensuite devenus chrétiens et catholiques. Orose raconte, dans la

[1] Procop., *De bell. goth.*, 1.

première moitié du cinquième siècle, qu'on a vu les églises de Jésus-Christ remplies de Huns, de Suèves, de Vandales, de Bourguignons et de beaucoup d'autres peuples, à la confusion des Romains qui demeuraient obstinés dans leur erreur au milieu des chrétiens[1].

Un dernier caractère, c'est qu'ils haïront la prostituée. Et, de fait, ils la haïront d'abord, puisqu'ils viendront pour la piller et pour ravager son empire. Ils auront toujours cette haine dans le cœur, puisqu'ils ne perdront jamais le dessein de profiter de ses pertes; néanmoins, ils la soutiendront quelque temps comme ses alliés et ses mercenaires; mais, à la fin, ils la réduiront dans la dernière désolation, lorsque Rome fut saccagée et tout l'empire mis en proie. Ils dévoreront ses chairs, ses trésors et ses provinces. Et ils la feront brûler dans le feu, ce qui arriva sous Alaric, sous Genséric et sous Totila.

« Après cela je vis un autre ange qui descendait du ciel ayant une grande puissance; et la terre fut éclairée de sa gloire. Et il cria avec force, disant : Elle est tombée! elle est tombée, la grande Babylone ! et elle est devenue la demeure des démons et la retraite de tout esprit impur, et de tout oiseau impur et sinistre ; parce que toutes les nations ont bu du vin de la colère de sa prostitution; et les rois de la terre se sont corrompus avec elle; et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de son luxe.

« J'entendis encore une autre voix du ciel, qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppés dans ses plaies. Parce que ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités. Rendez-lui comme elle vous a rendu; rendez-lui au double selon ses œuvres; faites-la boire deux fois dans le même calice où elle vous a donné à boire. Autant elle s'est glorifiée et elle a été dans les délices, autant multipliez ses tourments et ses douleurs; car elle a dit dans son cœur : Je suis reine, je ne suis point veuve, et je ne serai point dans le deuil. C'est pourquoi ses plaies, la mort, le deuil et la famine, viendront en un même jour, et elle sera brûlée par le feu; parce que c'est un Dieu puissant qui la jugera.

« Et les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle, et qui ont vécu avec elle dans les délices, pleureront sur elle, et se frapperont la poitrine, en voyant la fumée de son embrasement. Et, debout loin d'elle, dans la crainte de ses tourments, ils diront : Malheur ! malheur ! Babylone, grande ville, ville puissante, ta condamnation est venue dans un moment.

« Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle; parce que personne n'achètera plus leurs marchandises ; ces mar-

[1] *Oros.*, l. 7, c. 41. Bossuet, *Explication de l'Apocalypse.*

chandises d'or et d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de bois odoriférant et de meubles d'ivoire, de pierres précieuses, d'airain, de fer et de marbre, de cinnamome, d'aromates, de parfums, d'encens, de vin, d'huile, de fleur de farine, de blé, de bêtes de charge, de brebis, de chevaux, de chariots, d'esclaves et d'hommes libres. Les fruits qui faisaient tes délices se sont éloignés de toi; toute délicatesse et toute magnificence est perdue pour toi, et tu ne les trouveras plus jamais. Ceux qui lui vendaient ces marchandises, et qui s'en sont enrichis, seront debout au loin, dans la crainte de ses tourments; ils pleureront et gémiront, disant : Malheur! malheur! Cette grande ville, qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierreries et de perles, elle a perdu en un moment ces grandes richesses!

« Et tous les pilotes, ceux qui font voyage sur mer, les mariniers, et tous ceux qui sont employés sur les vaisseaux, se sont arrêtés loin d'elle, et se sont écriés, en voyant la fumée de son embrasement : Quelle ville a jamais égalé cette grande ville? Et ils ont couvert leur tête de poussière, et ils ont crié, pleurant, gémissant et disant : Malheur! malheur! Cette grande ville, qui a enrichi de son opulence tous ceux qui avaient des vaisseaux sur la mer, a été ruinée en un moment!

« Ciel, réjouissez-vous sur elle, et vous, saints apôtres et prophètes, parce que Dieu vous a vengés d'elle!

« Et un ange fort leva en haut une pierre comme une grande meule, et la jeta dans la mer, disant : C'est ainsi que sera précipitée, d'un coup, Babylone, cette grande ville, et elle ne se trouvera plus. Et la voix des joueurs de harpe, des musiciens, des joueurs de flûte et de trompette ne s'entendra plus en toi; nul artisan, nul métier ne se trouvera plus en toi; et la voix de la meule ne s'y entendra plus; et la lumière des lampes ne luira plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'y entendra plus; car tes marchands étaient des princes de la terre, et toutes les nations ont été séduites par tes enchantements. Et dans cette ville a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre [3]. »

C'est ici le dénoûment de la prophétie et la grande catastrophe : la chute de Rome païenne. Les images sous lesquelles cette chute est retracée sont prises, la plupart, des prophètes annonçant la ruine de Babylone, ce qui aide à les bien entendre.

Après sa prise et son pillage, sous Cyrus, on voit Babylone encore subsister, jusqu'au temps d'Alexandre, avec quelque sorte de gloire, mais qui n'était point comparable avec celle qu'elle avait eue aupa-

[1] Apocalyp., c. 18.

ravant. Ce qui fait que les prophètes la regardent comme détruite, c'est à cause qu'elle fut, en effet, saccagée et qu'il n'y eut jamais aucune ressource à la perte qu'elle fit de son empire. Rome a été poussée bien plus loin, puisqu'en perdant son empire elle est devenue le jouet des nations qu'elle avait vaincues, le rebut de ses propres princes et la proie du premier venu. Prise, pillée, brûlée en 410, par Alaric, roi des Goths, en 455, par Genseric, roi des Vandales, elle fut assiégée, en 544, par Totila, roi des Ostrogoths. Ses habitants, suivant le témoignage de Procope, après avoir tout consumé et ne trouvant plus de chiens ni de rats pour se conserver la vie, ni aucune autre sorte d'animaux, cherchèrent des orties pour s'en nourrir, et vinrent ensuite à se repaître des excréments ; enfin la peste, la guerre et la famine désolèrent tellement cette ville infortunée, que, quand Totila y entra, il n'y trouva plus que cinq cents personnes de reste, d'un nombre infini de peuple qui la remplissait auparavant ; et, ayant brûlé ou démoli tous les édifices, il enleva ce reste d'habitants sans en laisser un seul.

Ce ne fut pas tout. Il laissa une armée pour empêcher d'approcher des masures de la ville et de ses ruines toutes fumantes ; c'est pourquoi les grands de Rome, les magistrats et les princes alliés, qui vinrent avec une armée, sous la conduite de Bélisaire, pour la secourir, furent contraints de voir la fumée de son embrasement, et ils demeurèrent longtemps au port de Rome sans oser en approcher ; c'est ce que rapporte l'historien Procope, qui était présent [1].

Déjà, sous Alaric, le désastre de Rome avait été si grand, que saint Jérôme nous la représente dès lors comme devenue le sépulcre de ses enfants, comme réduite par la famine à des aliments abominables, et ravagée par la faim, avant que de l'être par l'épée ; de sorte qu'il ne lui restait qu'un petit nombre de ses citoyens, et que les plus riches, réduits à la mendicité, ne trouvèrent de soulagement que bien loin de leur patrie, dans la charité de leurs frères. Jamais Babylone n'éprouva rien de si affreux [2].

Il fallait que les anciens Juifs sortissent de Babylone pour n'être pas enveloppés dans son supplice. Saint Jean applique à Rome cette parole, comme les autres qui ont été dites pour Babylone : Dieu en fit sortir son peuple de plusieurs manières.

Une secrète providence en éloigna plusieurs gens de bien, et, entre autres, le pape Innocent, qu'elle fit sortir, dit saint Augustin, comme autrefois le juste Lot de Sodome, de peur qu'il ne vît la ruine d'un peuple livré au péché [3]. Sainte Mélanie, avec plusieurs grands de

[1] Procop., l. 3, c. 18. — [2] *Epist.*, 16, *ad Princip.* — [3] August., *De excidio urb.*, n. 7.

Rome, en sortirent, dans le même temps, par une espèce de pressentiment de la ruine de cette grande ville [1]. Longtemps auparavant, Dieu avait mis dans le cœur, à sainte Paule et à beaucoup d'illustres Romains, de se retirer à Bethléhem, avec leurs familles [2]. Et, en général, nous apprenons de Paul Orose, qu'un grand nombre de chrétiens se retirèrent de Rome, suivant ce précepte de l'Évangile : Quand ils vous poursuivront dans une ville, fuyez en une autre [3].

C'est que Rome ne pouvait revenir de ses erreurs et de ses faux dieux. Elle continuait à imputer aux chrétiens tous les malheurs de l'empire. La majorité du sénat était toujours idolâtre. Les temples, rouverts par Julien, n'avaient pu être refermés. Le christianisme était regardé comme la religion particulière des empereurs, et le paganisme comme celle de l'empire. Tout était infecté, dans Rome, dit saint Ambroise, de la fumée des sacrifices impurs, et on y voyait de tous côtés les idoles qui provoquaient Dieu à jalousie [4]. Enfin, dans la propre année que Rome fut prise par Alaric, le consul Tertullus, zélé idolâtre, commença sa magistrature, selon la coutume des gentils, par les vains présages des oiseaux, et, faisant valoir dans le sénat la qualité de pontife qu'il espérait bientôt avoir, voulait faire revivre avec elle toute la religion païenne [5].

Ainsi l'idolâtrie était encore une fois devenue dans Rome la religion dominante, Dieu l'ayant ainsi permis pour ne point laisser douteux le sujet de ses justes vengeances. Les Goths lui servirent d'instruments. Vaincus plusieurs fois et vendus comme esclaves dans toutes les parties de l'empire, ils rendirent enfin à Rome les maux qu'ils en avaient reçus [6]. Ce n'est qu'alors que l'idolâtrie y fut réellement ruinée. De là, ces chants de triomphe parmi les saints.

« Et après cela, j'entendis dans le ciel comme la voix éclatante d'une grande multitude, qui disait : Alleluia ! Salut, gloire et puissance à notre Dieu ! parce que ses jugements sont véritables et justes, parce qu'il a condamné la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa prostitution, et qu'il a vengé le sang de ses serviteurs que ses mains ont répandu. Et ils dirent une seconde fois : Alleluia !

« Et la fumée de son embrasement s'élève dans les siècles des siècles.

« Et les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux se prosternèrent et adorèrent Dieu, qui était assis sur le trône, disant : Amen ! Alleluia !

« Et il sortit du trône une voix qui dit : Louez notre Dieu, vous tous qui êtes ses serviteurs, et qui le craignez, petits et grands !

[1] *Hist. Lausiac.*, c. 118. — [2] Hieron., *Epist.*, 7. — [3] Oros., l. 7, c. 44, 49. — [4] *Relat. Symm. Epist.*, 31. — [5] Salv., l. 6. Oros., l. 7, n. 42. Zos., 6. — [6] Trebell. Poll., *in Claud.* Orose, l. 7, c. 37.

« Et j'entendis comme la voix d'une grande multitude, comme la voix des grandes eaux et comme la voix de forts tonnerres, qui disaient : Alleluia ! parce que le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant règne ! Réjouissons-nous, soyons dans la joie et donnons-lui gloire ; parce que les noces de l'agneau sont venues, et que son épouse s'y est préparée ! Et il lui a été donné de se vêtir d'un lin pur et éclatant ; et ce lin, ce byssus est la justice des saints.

« L'ange me dit alors : Écrivez : Heureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'agneau ; et il ajouta : Ces paroles de Dieu sont véritables.

« Et je me prosternai à ses pieds pour l'adorer ; mais il me dit : Gardez-vous bien de le faire : je suis serviteur comme vous et comme vos frères, qui ont rendu témoignage à Jésus ; adorez Dieu, car l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus [1]. »

On voit ici la consommation du principal événement de l'Apocalypse : la punition de Rome idolâtre, et le démembrement de son empire en une dizaine de royaumes. Saint Jean ne nous donne point l'histoire de ces dix royaumes ou rois, sinon qu'ils feront la guerre à l'agneau, mais que l'agneau les vaincra par le glaive de sa parole.

Daniel nous apprend quelque chose de plus. Entre les dix cornes ou puissances qui poussent à la quatrième bête, il en a vu une qui, venue après les autres et d'abord petite, mais grandissant à vue d'œil, en abaisse trois. Il a vu cette corne ayant des yeux ; parlant superbement pour, sur ou contre le Très-Haut ; faisant la guerre aux saints, et prévalant sur eux ; s'imaginant pouvoir changer les temps et les lois, et obtenant ainsi la puissance jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Après quoi se tiendra le jugement, où la puissance lui sera ôtée, en sorte qu'il soit détruit et qu'il périsse à jamais. Et l'empire, et la puissance, et la grandeur des royaumes qu'il y a sous tout le ciel, sera donné au peuple des saints du Très-Haut ; et son empire est un empire éternel, et toutes les souverainetés le serviront et lui obéiront [2].

Les caractères de cette corne prépondérante conviennent très-bien, et on les applique généralement aussi, à l'empire mahométan, qui, au commencement du septième siècle, l'an 622, dans l'Arabie, autrefois province romaine, s'élève petit d'abord, mais bientôt grand et formidable ; il abaisse ou même anéantit trois royaumes, celui des Perses, en Asie, celui des Visigoths, en Espagne, et celui des Grecs, de Constantinople ; son chef, Mahomet, fait le voyant, le prophète ; il parle éloquemment de Dieu contre les idolâtres, et superbement contre

[1] Apocalyp., c. 19, 1-10. — [2] Dan., 7.

Dieu en niant la divinité de son Fils ; il fait la guerre aux saints, c'est-à-dire aux chrétiens, et prévaut contre eux dans une grande partie de la terre ; il s'imagine pouvoir changer les lois et les temps ou la manière de les compter ; à la loi de Moïse et à la loi de Jésus-Christ, il substitue l'Alcoran. Il aura ainsi la puissance jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps ; c'est-à-dire trois ans et demi, ou quarante-deux mois, ou douze cent soixante jours ; nombre mystérieux que nous avons vu revenir plus d'une fois dans l'Apocalypse.

En prenant, avec les interprètes, un an pour un jour, la durée de l'empire antichrétien serait de douze cent soixante ans. Comme le mahométisme a commencé en 622, il finirait donc en 1882.

On pourrait même, ainsi que déjà nous l'avons remarqué, découvrir dans cette durée comme trois périodes : une première d'accroissement, une seconde de lutte, une troisième de décadence ; correspondantes toutes trois à ces paroles prophétiques : un temps, deux temps et la moitié d'un temps.

Pendant un temps, douze mois d'années, ou trois cent soixante ans, depuis 622 jusqu'en 982, vers la fin du dixième siècle, le mahométisme triomphe presque partout sans beaucoup d'obstacles. Pendant deux temps, deux ans d'années, ou sept cent vingt ans, depuis la fin du siècle dixième, où les chrétiens d'Espagne commencèrent à repousser les mahométans et firent naître les croisades, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il y eut lutte à peu près égale entre le mahométisme et la chrétienté. Depuis la fin du dix-septième siècle, où Charles de Lorraine et Sobieski de Pologne, achevant ce que Pie V avait commencé à la journée de Lépante, brisèrent tout à fait la prépondérance des sultans, le mahométisme est en décadence. Enfin, il est non-seulement possible, mais très-probable, qu'à dater de cette dernière époque, le commencement du dix-huitième siècle, après la moitié d'un temps, six mois d'années, ou cent quatre-vingts ans, vers 1882, ce serait fait de cet empire antichrétien. Enfin se tiendra le jugement.

Nous avons vu le Très-Haut, avec ses veillants et ses saints, juger le roi de Babylone ; nous le voyons pareillement, dans l'Apocalypse, juger, avec les anges et les saints, Rome idolâtre et ivre du sang des martyrs ; ici Daniel nous le montre jugeant l'empire antichrétien.

Lorsque la sentence contre Rome idolâtre s'exécuta par les barbares, la puissance fut donnée aux saints du Très-Haut, aux chrétiens, qui formèrent dès lors de nouveaux royaumes, un nouveau genre humain nommé chrétienté. Lorsque la sentence finale s'exécutera contre l'empire antichrétien de Mahomet, alors sera donnée

au peuple des saints, la souveraineté, la puissance, la grandeur de tous les royaumes qui sont sous le ciel.

C'est peut-être de cette nouvelle victoire du Christ que parle saint Jean, lorsqu'il dit : « Et je vis le ciel ouvert, et voilà un cheval blanc; celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, qui juge et qui combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; il avait plusieurs diadèmes sur sa tête, et un nom écrit que nul ne connaît que lui. Et il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelle le Verbe de Dieu. Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs. Et il sortait de sa bouche un glaive à deux tranchants, pour en frapper les nations, car il les gouvernera avec un sceptre de fer ; et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur et de la colère de Dieu tout-puissant. Et il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs.

« Et je vis un ange debout dans le soleil, qui cria à haute voix, disant à tous les oiseaux qui volaient au milieu de l'air : Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu, pour manger la chair des rois et la chair des officiers de guerre, et la chair des forts, et la chair des chevaux et des cavaliers, et la chair de tous les hommes libres et esclaves, petits et grands.

« Et je vis la bête et les rois de la terre, et leurs armées assemblées, pour faire la guerre à celui qui était monté sur le cheval et à son armée. Mais la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait les prodiges en sa présence, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu le caractère de la bête, et qui avaient adoré son image; et tous deux furent jetés vivants dans l'étang rempli de feu et de soufre. Et les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval ; et tous les oiseaux du ciel se rassasièrent de leurs chairs [1]. »

On voit ici encore la bête ou la souveraineté idolâtre, et le faux prophète ou la fausse sagesse. Il n'est rien dont l'ancienne Rome fût plus idolâtre que d'elle-même ; elle se faisait adorer, elle faisait adorer son image ou ses empereurs, elle faisait adorer les dieux qu'elle reconnaissait, et ne voulait pas qu'on en adorât d'autres. Cette arrogance a passé plus ou moins dans ses dix cornes, dans cette dizaine de souverainetés auxquelles s'est démembrée la sienne.

Même les empereurs chrétiens de Constantinople ont pris longtemps des titres équivalents à celui de divinité. Les rois barbares ont reconnu avec peine une autre loi, c'est-à-dire, au fond, une autre divinité, que leur volonté et leur force. Très-souvent les uns et les

[1] *Apocalyp.*, 19, 11-22.

autres prétendaient, comme les Césars de Rome idolâtre, faire les souverains Pontifes, si ce n'est pas les dieux. Plus d'une fois l'Église en a eu autant à souffrir que des empereurs païens.

La fausse sagesse, une jurisprudence antichrétienne, une philosophie athée, sont venues interprétant à leur gré le droit romain, le droit de Rome païenne, le droit de la bête. En conséquence, depuis plusieurs siècles, la souveraineté politique s'est déclarée indépendante de la religion et de la morale enseignée et interprétée par l'Église. Et plus d'une fois l'on a vu cette souveraineté, soit entre les mains d'un seul, soit entre les mains de plusieurs, persécuter l'Église de Dieu, en ces derniers temps, avec autant de fureur et de malice qu'autrefois les Galérius et les Julien. Nous revoyons ainsi en quelque sorte la bête et le faux prophète.

On peut entendre maintenant, qu'à la chute de l'empire antichrétien de Mahomet, le Fils de Dieu, qui a déjà plusieurs diadèmes sur la tête, la marque de plusieurs royaumes qui lui sont soumis, achèvera de vaincre les restes politiques de la bête et de son faux prophète, et précipitera l'un et l'autre dans l'étang de feu. Peut-être qu'alors aussi s'accomplira d'une manière particulière ce qu'ajoute saint Jean.

« Et je vis un ange descendant du ciel, ayant la clef de l'abîme, et une grande chaîne en sa main. Et il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans; et il le précipita dans l'abîme, et il l'y enferma, et il mit le sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis, après lesquels il faut qu'il soit délié pour un peu de temps.

« Et je vis aussi des trônes, et ceux qui s'assirent dessus; et la puissance de juger leur fut donnée; et les âmes de ceux qui ont eu la tête coupée pour avoir rendu témoignage à Jésus, et pour la parole de Dieu, et qui n'ont point adoré la bête, ni son image, ni reçu son caractère sur leur front, ou dans leurs mains; et ils ont vécu et régné mille ans avec Jésus-Christ. Les autres morts n'ont pas vécu jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis. C'est ici la première résurrection. Heureux et saint est celui qui a part à la première résurrection ! La seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Jésus-Christ, et ils régneront avec lui pendant mille ans [1]. »

Nous avons vu plus haut que le dragon ou Satan, après avoir vainement poursuivi la femme mystérieuse ou l'Église, lorsqu'elle s'enfuit au désert, s'en alla ailleurs faire la guerre aux autres enfants de

[1] Apocalyp., 20, 1-6.

au peuple des saints, la souveraineté, la puissance, la grandeur de tous les royaumes qui sont sous le ciel.

C'est peut-être de cette nouvelle victoire du Christ que parle saint Jean, lorsqu'il dit : « Et je vis le ciel ouvert, et voilà un cheval blanc; celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, qui juge et qui combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; il avait plusieurs diadèmes sur sa tête, et un nom écrit que nul ne connaît que lui. Et il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelle le Verbe de Dieu. Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs. Et il sortait de sa bouche un glaive à deux tranchants, pour en frapper les nations, car il les gouvernera avec un sceptre de fer ; et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur et de la colère de Dieu tout-puissant. Et il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs.

« Et je vis un ange debout dans le soleil, qui cria à haute voix, disant à tous les oiseaux qui volaient au milieu de l'air : Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu, pour manger la chair des rois et la chair des officiers de guerre, et la chair des forts, et la chair des chevaux et des cavaliers, et la chair de tous les hommes libres et esclaves, petits et grands.

« Et je vis la bête et les rois de la terre, et leurs armées assemblées, pour faire la guerre à celui qui était monté sur le cheval et à son armée. Mais la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait les prodiges en sa présence, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu le caractère de la bête, et qui avaient adoré son image; et tous deux furent jetés vivants dans l'étang rempli de feu et de soufre. Et les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval ; et tous les oiseaux du ciel se rassasièrent de leurs chairs [1]. »

On voit ici encore la bête ou la souveraineté idolâtre, et le faux prophète ou la fausse sagesse. Il n'est rien dont l'ancienne Rome fût plus idolâtre que d'elle-même ; elle se faisait adorer, elle faisait adorer son image ou ses empereurs, elle faisait adorer les dieux qu'elle reconnaissait, et ne voulait pas qu'on en adorât d'autres. Cette arrogance a passé plus ou moins dans ses dix cornes, dans cette dizaine de souverainetés auxquelles s'est démembrée la sienne.

Même les empereurs chrétiens de Constantinople ont pris longtemps des titres équivalents à celui de divinité. Les rois barbares ont reconnu avec peine une autre loi, c'est-à-dire, au fond, une autre divinité, que leur volonté et leur force. Très-souvent les uns et les

[1] Apocalyp., 19, 11-22.

autres prétendaient, comme les Césars de Rome idolâtre, faire les souverains Pontifes, si ce n'est pas les dieux. Plus d'une fois l'Église en a eu autant à souffrir que des empereurs païens.

La fausse sagesse, une jurisprudence antichrétienne, une philosophie athée, sont venues interprétant à leur gré le droit romain, le droit de Rome païenne, le droit de la bête. En conséquence, depuis plusieurs siècles, la souveraineté politique s'est déclarée indépendante de la religion et de la morale enseignée et interprétée par l'Église. Et plus d'une fois l'on a vu cette souveraineté, soit entre les mains d'un seul, soit entre les mains de plusieurs, persécuter l'Église de Dieu, en ces derniers temps, avec autant de fureur et de malice qu'autrefois les Galérius et les Julien. Nous revoyons ainsi en quelque sorte la bête et le faux prophète.

On peut entendre maintenant, qu'à la chute de l'empire antichrétien de Mahomet, le Fils de Dieu, qui a déjà plusieurs diadèmes sur la tête, la marque de plusieurs royaumes qui lui sont soumis, achèvera de vaincre les restes politiques de la bête et de son faux prophète, et précipitera l'un et l'autre dans l'étang de feu. Peut-être qu'alors aussi s'accomplira d'une manière particulière ce qu'ajoute saint Jean.

« Et je vis un ange descendant du ciel, ayant la clef de l'abîme, et une grande chaîne en sa main. Et il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans; et il le précipita dans l'abîme, et il l'y enferma, et il mit le sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis, après lesquels il faut qu'il soit délié pour un peu de temps.

« Et je vis aussi des trônes, et ceux qui s'assirent dessus; et la puissance de juger leur fut donnée; et les âmes de ceux qui ont eu la tête coupée pour avoir rendu témoignage à Jésus, et pour la parole de Dieu, et qui n'ont point adoré la bête, ni son image, ni reçu son caractère sur leur front, ou dans leurs mains; et ils ont vécu et régné mille ans avec Jésus-Christ. Les autres morts n'ont pas vécu jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis. C'est ici la première résurrection. Heureux et saint est celui qui a part à la première résurrection! La seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Jésus-Christ, et ils régneront avec lui pendant mille ans [1]. »

Nous avons vu plus haut que le dragon ou Satan, après avoir vainement poursuivi la femme mystérieuse ou l'Église, lorsqu'elle s'enfuit au désert, s'en alla ailleurs faire la guerre aux autres enfants de

[1] Apocalyp., 20, 1-6.

la femme, qui gardaient les commandements de Dieu et rendaient témoignage à Jésus-Christ. Et l'histoire nous a montré effectivement, après les persécutions de l'empire romain, une violente persécution en Perse. Il n'est pas dit que le dragon soit revenu de là. On peut donc croire que, chassé de Rome où était son trône et sa cour, il se soit retiré en Asie. Et de fait, nous voyons sa domination, l'idolâtrie, l'erreur, avoir le dessus dans ce grand continent. Il se peut donc qu'après avoir détruit l'empire antichrétien de Mahomet, le Fils de Dieu achève aussi de détruire les restes de l'idolâtrie dans toute la terre, et que le dragon, qui en est l'auteur, soit enchaîné dans l'abîme pendant mille ans, c'est-à-dire pendant une suite considérable de siècles.

Il se peut que, l'univers devenant tout entier chrétien et catholique, Jésus-Christ y règne partout avec ses saints et ses martyrs, comme déjà il règne avec eux dans une bonne partie. Ce règne des martyrs avec Jésus-Christ consiste en deux choses : premièrement, dans la gloire qu'ils ont au ciel avec Jésus-Christ, qui les y fait ses assesseurs; et secondement dans la manifestation de cette gloire sur la terre, par les grands et justes honneurs qu'on leur rend dans l'Église, et par les miracles infinis dont Dieu les honore, même à la vue de leurs ennemis, c'est-à-dire des infidèles qui les avaient méprisés. C'est la première résurrection, dit saint Jean; résurrection à la gloire, mais qui ne regarde pas encore les corps; car on n'y voit encore, sur le trône avec Jésus-Christ, que les âmes des martyrs. Il se peut donc que depuis la destruction de l'empire mahométan jusque vers la fin des siècles, il y ait une longue période de triomphe et de paix pour l'Église.

« Et après que les mille ans seront accomplis, Satan sera délié; il sortira de sa prison, et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog; et il les assemblera au combat; et leur nombre égalera celui du sable de la mer.

« Et ils s'avancèrent sur l'étendue de la terre, et ils environnèrent le camp des saints et la ville bien-aimée.

« Mais le feu de Dieu descendit du ciel et les dévora; et le diable qui les séduisait fut précipité dans l'étang de feu et de souffre, où la bête et le faux prophète seront tourmentés nuit et jour dans les siècles des siècles[1]. »

Tout le monde voit ici la dernière séduction et la dernière persécution, celle de l'Antechrist, de cet homme de péché, vers la fin des siècles, où Satan, plus déchaîné que jamais, exercera sans bornes sa séduction par des moyens inouïs jusqu'alors. Le camp des saints, la ville bien-aimée, c'est l'Église, que Satan, suivi de tous les idolâtres,

[1] *Apocalyp.*, 20, 7-10.

hérétiques et impies, attaquera avec un nouvel acharnement. Mais le feu du ciel les consumera. Alors, sans doute, s'accomplira à la lettre ce que dit saint Pierre, que les cieux et la terre d'à présent sont réservés pour être brûlés par le feu au jour du jugement, lorsque les impies périront[1]; comme aussi ce que dit saint Paul, que le Seigneur détruira le méchant ou l'Antechrist par la gloire de son avénement[2]. Les paroles suivantes de l'Apocalypse s'y accordent.

« Et je vis un grand trône blanc, et quelqu'un assis dessus, devant la face duquel s'enfuirent la terre et le ciel; et leur place même ne se trouva plus.

« Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône; et des livres furent ouverts; et un autre livre, qui est le livre de vie, fut encore ouvert; et les morts furent jugés, sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres.

« Et la mer rendit ceux qui étaient morts dans ses eaux : la mort et l'enfer rendirent aussi leurs morts; et chacun fut jugé selon ses œuvres.

« Et la mort et l'enfer furent précipités dans l'étang de feu : celle-ci est la seconde mort.

« Et quiconque ne se trouva pas écrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu[3]. »

On voit ici distinctement la résurrection générale des corps, et le jugement universel et final. Ce ne sont plus seulement des âmes qui ressuscitent à la gloire, comme tout à l'heure; mais des corps, puisqu'il y en a qui sortent de la mer. Ce n'est plus un jugement particulier sur Babylone, sur Rome idolâtre, sur le monde païen, mais un jugement universel sur tous les morts. Ce jugement sera la consommation de toutes choses.

« Et je vis un ciel nouveau, et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.

« Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la cité sainte, la nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu, parée comme une épouse pour son époux.

« Et j'entendis une grande voix sortie du trône, disant : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et lui-même, Dieu avec eux, sera leur Dieu ! Et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux; et la mort ne sera plus, ni le deuil, ni les cris, ni la douleur, parce que les premières choses sont passées !

« Et celui qui était assis sur le trône dit : Voilà que je fais toutes choses nouvelles !

[1] 2. Pet., 3, 7. — [2] 2. Thess., 2, 8. — [3] Apocalyp., 20, 11-15.

« Et il me dit : Écris ; car ces paroles sont très-certaines et très-véritables.

« Il me dit encore : C'en est fait ! Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif. Celui qui vaincra, héritera de toutes ces choses, et je serai son Dieu, et il sera mon fils. Mais pour les timides, les incrédules, les exécrables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres et tous les menteurs, ils auront leur part dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

« Il vint alors un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies ; il me parla et il me dit : Venez, et je vous montrerai l'épouse, qui est la femme de l'agneau.

« Et il me transporta en esprit sur une montagne grande et haute ; et il me montra la grande cité, la sainte Jérusalem qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, et elle avait la gloire de Dieu ! Et sa lumière était semblable à la pierre la plus précieuse, telle qu'une pierre de jaspe transparente comme du cristal. Et elle avait une muraille grande et haute, et douze portes, et douze anges aux portes, et des noms écrits, qui étaient les noms des douze tribus des enfants d'Israël. Trois de ces portes à l'orient, trois au septentrion, trois au midi et trois à l'occident. Et la muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux les douze noms des douze apôtres de l'agneau.

« Et celui qui me parlait avait une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et la muraille.

« Et la ville était bâtie en carré, aussi longue que large.

« Et il mesura la ville avec sa canne d'or, jusqu'à l'étendue de douze mille stades ; et sa longueur, sa largeur et sa hauteur sont égales. Et il mesura aussi la muraille, qui était de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, qui était celle de l'ange. Et la muraille était bâtie de pierre de jaspe ; mais la ville était d'un or pur, semblable à du verre très-pur.

« Et les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonyx, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste.

« Et ses douze portes étaient de douze perles ; et chaque porte était faite de chaque perle ; et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent.

« Et je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'agneau en est le temple.

« Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que l'agneau en est la lampe. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Et ses portes ne se fermeront point chaque jour, car il n'y aura point de nuit en ce lieu. Et on y apportera la gloire et l'honneur des nations. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge ; mais ceux-là seulement qui sont écrits dans le livre de vie de l'agneau [1].

« Et il me montra le fleuve pur de l'eau de la vie, limpide comme le cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'agneau.

« Au milieu de la place de la ville, sur les deux rivages du fleuve, était l'arbre de vie, qui porte douze fruits, et donne son fruit chaque mois ; et les feuilles de l'arbre sont pour guérir les nations.

« Il n'y aura plus là aucune malédiction ; mais le trône de Dieu et de l'agneau y sera, et ses serviteurs le serviront. Et ils verront sa face, et ils auront son nom écrit sur leurs fronts.

« Et là il n'y aura plus de nuit ; et ils n'auront pas besoin de lampes, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur les éclairera, et ils régneront dans les siècles des siècles [2]. »

Admirable tableau du renouvellement et de la glorification de toutes choses en Jésus-Christ ! Tont a été créé par lui, tout est restauré par lui. Dieu et homme, il réunit en sa personne la divinité et l'humanité, et dans l'humanité, la créature spirituelle et la créature corporelle. Il est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin. La gloire qu'il communique à ses élus se répand sur toute la création. Il ressuscite le premier avec un corps glorieux ; ses élus ressuscitent comme lui ; la nature entière ressuscite glorieuse avec ses élus. C'est un nouveau ciel, c'est une nouvelle terre. Toutes les figures se transforment en ineffable réalité.

Le tabernacle de Moïse, c'est l'univers transfiguré, renouvelé, glorifié, où Dieu habite avec ses enfants comme sous une tente. C'est Jérusalem, mais Jérusalem toute céleste ; ce sont les douze apôtres, ce sont les douze tribus d'Israël, ce sont les nations et leurs rois fidèles au Christ. C'est l'or, ce sont les pierres précieuses, mais transformées en quelque chose d'infiniment plus précieux encore. C'est le paradis, avec son fleuve de vie et avec son arbre de vie ; mais il n'est pas défendu d'en manger ou d'en boire, mais il n'y a plus de malédiction, plus de mort : Adam ne craint plus de paraître devant Dieu,

[1] Apocalyp., 21. — [2] *Ibid.*, 22, 1-5.

il le voit face à face; toutes les larmes sont essuyées; ce sont les noces de l'agneau, l'union parfaite de Dieu avec la nature humaine figurée par l'union d'Adam et d'Ève. Dieu avait planté de sa main le paradis terrestre, il avait allumé le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit ; mais alors lui-même sera le soleil, lui-même le jour, lui-même le temple, lui-même tout en tous. Toute la création, nous dit saint Paul, soupire après cette révélation de gloire [1]. Que ne doit donc pas faire le chrétien ! Mais revenons aux dernières paroles de saint Jean.

« Et il me dit : Ces paroles sont très-certaines et véritables ; et le Seigneur, le Dieu des esprits, des prophètes, a envoyé son ange pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt.

« Et voilà que je viens promptement. Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre !

« C'est moi, Jean, qui ai entendu et qui ai vu ces choses. Et après les avoir entendues et les avoir vues, je me jetai aux pieds de l'ange qui me les montrait, pour l'adorer. Mais il me dit : Gardez-vous de le faire ; car je suis serviteur comme vous, et comme vos frères les prophètes, et comme ceux qui gardent les paroles de ce livre : adorez Dieu.

« Il me dit ensuite : Ne scellez point les paroles de la prophétie de ce livre ; car le temps est proche. Que celui qui commet l'injustice, la commette encore ; que celui qui est souillé, se souille encore ; que celui qui est juste, devienne plus juste encore ; que celui qui est saint, se sanctifie encore. Voilà que je viens promptement, et j'aurai ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'agneau, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent dans la ville par les portes ! Loin d'ici les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge. Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les églises. Je suis le rejeton et le Fils de David, l'étoile brillante, l'étoile du matin.

« L'Esprit et l'épouse disent : Venez ! Que celui qui écoute, dise : Venez ! Que celui qui a soif, vienne ! Et que celui qui le désire, reçoive gratuitement l'eau de la vie !

« Mais je proteste à tous ceux qui entendent les paroles de la prophétie de ce livre, que si quelqu'un y ajoute, Dieu le frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre ; et que si quelqu'un retranche quelque parole du livre de cette prophétie, Dieu l'effacera du livre

[1] Rom., 8, 22.

de vie et l'exclura de la sainte cité, et lui ôtera sa part des promesses qui sont écrites dans ce livre.

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit: Oui, je viendrai bientôt. Amen! Venez, Seigneur Jésus!

« Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen [1]! »

Voilà comme saint Jean termine son Apocalypse, qui termine elle-même le recueil des livres saints. Amen! Venez, Seigneur Jésus! L'Église, son épouse, et l'âme fidèle ne cessent de l'inviter et de désirer son royaume. Admirable conclusion de l'Écriture, qui commence à la création du monde, et finit à la consommation du règne de Dieu, qui est aussi appelée la nouvelle création.

Cependant Domitien, qui avait relégué en Patmos l'apôtre-prophète, reçut enfin la peine de ses crimes. Il s'était rendu si odieux et si cruel, que ses propres affranchis, ses propres officiers, et jusqu'à sa femme, conspirèrent contre lui et le tuèrent en la quarante-cinquième année de son âge, quinzième de son règne, le 18 septembre de l'an 96. Il eut pour successeur Nerva, qui était âgé de plus de soixante-dix ans, adopta Trajan et mourut après moins de deux ans de règne. Le sénat ayant cassé tous les décrets de Domitien, les bannis eurent la liberté de revenir chez eux; saint Jean fut du nombre.

De retour en Asie, il s'appliqua de nouveau à prendre un soin particulier de ces églises, que, de l'île de Patmos, il avait instruites par ses lettres, au nom du Fils de Dieu.

Sa demeure ordinaire était Éphèse. De là, il faisait souvent des courses dans les provinces voisines, soit pour instituer des évêques, soit pour y ériger et régler des églises entières, soit pour admettre dans le clergé ceux qu'il en jugeait dignes.

Dans une de ces villes peu éloignée d'Éphèse, après avoir consolé les frères par ses discours, l'apôtre aperçut un jeune homme d'une grande taille, d'une physionomie intéressante, d'un naturel ardent. Se retournant vers l'évêque qu'il venait d'ordonner: Je vous recommande celui-ci, dit-il, je vous le recommande instamment, en présence de toute l'église et en prenant à témoin Jésus-Christ. L'évêque promit d'en avoir grand soin: de son côté, jusqu'à son départ pour Éphèse, Jean ne cessa de l'y engager de la manière la plus pressante.

Ayant donc pris le jeune homme chez lui, l'évêque ne négligea rien pour le bien élever jusqu'à ce qu'il le vît disposé au saint baptême. Après l'avoir baptisé, il crut n'avoir plus rien à craindre, et se relâcha peu à peu de son ancienne vigilance. Laissé trop tôt à lui-

[1] Apocalyp., 22, 6-21.

même, l'autre se voit fréquenté de quelques jeunes gens de son âge, oisifs et adonnés à toute espèce de désordre. Ils l'attirent d'abord par de grands repas; ensuite lui persuadent de sortir de nuit avec eux pour dépouiller les passants; enfin, ils l'engagent à des actions plus coupables encore. Il s'habituait ainsi chaque jour davantage à mal faire : et, tel qu'un cheval vigoureux et sans frein, jeté une fois hors du droit sentier, plus il était d'un naturel généreux, plus il courait avec impétuosité au précipice. Désespérant enfin de son salut, il ne mit plus de bornes à ses excès, mais se fit une ambition de l'emporter sur tous ses compagnons de débauche. En ayant donc fait une bande de voleurs et s'étant déclaré leur chef, il les surpassait tous en crimes de tout genre.

Cependant l'apôtre revint dans la même ville. Après avoir terminé les affaires pour lesquelles il avait été demandé. Or sus, dit-il à l'évêque, rendez-moi le dépôt que Jésus-Christ et moi vous avons confié en présence de l'église. L'évêque demeura surpris, croyant qu'il lui parlait d'un dépôt d'argent. Mais quand l'apôtre eut ajouté : C'est le jeune homme que je redemande, c'est l'âme de notre frère, Hélas! répondit-il en baissant les yeux et en pleurant, il est mort ! Et comment? répliqua l'apôtre, et de quelle mort ? Il est mort à Dieu, dit l'évêque; il est devenu un méchant, un perdu, un voleur; au lieu de l'église, il tient la montagne avec une troupe de scélérats comme lui.

A ces mots, le saint vieillard déchira ses vêtements, poussa un grand cri et se frappa la tête, en disant : Le beau gardien que j'ai laissé à l'âme de mon frère ! Mais à l'instant même, qu'on me donne un cheval, avec un homme pour me servir de guide ; et aussitôt il sortit de l'église, vêtu comme il était, et se mit en route.

Arrivé sur les lieux, il fut arrêté par les voleurs qui étaient en sentinelle, et, sur ses propres instances, conduit à leur capitaine, qu'il trouva tout armé. Mais à peine celui-ci eut-il reconnu Jean, qu'il se mit à fuir de honte. Le saint courut après lui de toutes ses forces, sans penser à son grand âge, et criait de moment à autre : Pourquoi, mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père, vieillard sans armes ? O mon fils, ayez pitié de moi ! Ne craignez point; vous pouvez encore espérer le salut. Moi-même je satisferai pour vous à Jésus-Christ; je souffrirai volontiers pour vous la mort, comme le Seigneur l'a soufferte pour nous. Je donnerai mon âme pour la vôtre. Arrêtez seulement : c'est Jésus-Christ qui m'envoie.

A ces mots, le jeune homme s'arrête, regardant à terre ; puis, ayant jeté les armes, il commence à trembler et à pleurer amèrement ; il embrasse tendrement le saint vieillard, lui criant pardon au milieu

des gémissements et des sanglots ; il expie ses malheurs par un baptême de larmes ; cependant il cache sa main droite. L'apôtre, le rassure, lui proteste avec serment qu'il lui a obtenu du Sauveur son pardon, tombe en prière à ses genoux, lui baise la main droite comme purifiée de ses meurtres par la pénitence, et le ramène à l'Église. Là il fait de fréquentes prières pour lui, jeûne avec lui continuellement, adoucit son esprit par des paroles pleines de tendresse, et ne le quitte qu'après l'avoir rendu à l'Église, qu'après en avoir fait pour tous un grand exemple de sincère pénitence, et un miracle de résurrection spirituelle [1].

Saint Jean fit plusieurs miracles à Éphèse ; entre autres, il ressuscita un mort. Portant sa vigilance sur tout, il déposa un prêtre d'Asie, convaincu d'avoir faussement publié, sous le nom de saint Paul, la relation de ses voyages avec sainte Thècle, quoiqu'il dît avoir eu l'intention d'honorer l'apôtre par cette imposture. Enfin, il était fort avancé en âge, et avait plus de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'il écrivit son Évangile. Il ne s'y décida qu'avec peine. Car les premiers chrétiens aimaient mieux pratiquer les maximes de l'Évangile, que les écrire. Mais en ayant été prié par la plupart des évêques d'Asie et par les députations d'un grand nombre d'églises, il ordonna des jeûnes et des prières publiques, et prononça les premières paroles : *Dans le principe était le Verbe*, au sortir d'une profonde révélation. Son dessein fut de rapporter plusieurs actions du Sauveur, dont les autres évangélistes n'avaient pas parlé ; de nous transmettre ses discours, dont les autres n'avaient écrit qu'une petite partie ; enfin, de réfuter les hérétiques, dont les uns niaient la divinité de Jésus-Christ, les autres la réalité de sa chair. Il les réfute encore plus dans ses lettres, surtout dans la première, qui est comme un abrégé de son Évangile. Elle commence d'une manière semblable.

« Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé avec attention, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie (car la vie s'est rendue visible, et nous l'avons vue, et nous rendons témoignage, et nous vous annonçons cette vie éternelle, qui était chez le Père, et qui s'est manifestée à nous) ; ce que nous avons vu, et ce que nous avons entendu, c'est là ce que nous vous annonçons, afin que vous aussi vous ayez une société commune avec nous, et que notre société soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous vous l'écrivons, afin que votre joie soit complète [2]. »

Les hérétiques inventaient de doctes fables : les apôtres attestaient

[1] Euseb., l. 3, c. 20 et 23. — [2] 1. Joan., 1, 1-4.

ce qu'ils avaient ouï de leurs oreilles, vu de leurs yeux et touché de leurs mains ; le sommaire de leur prédication est le Verbe de vie qui dès le commencement était dans le Père, mais qui s'est rendu visible dans son incarnation ; c'est sur ce fondement qu'ils élèvent tout l'édifice de la foi et de la morale chrétienne.

« Quiconque croit que Jésus est le Christ, et né de Dieu ; et quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui a été engendré de lui. Nous connaissons que nous aimons les enfants de Dieu, quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements; car l'amour que nous avons pour Dieu, c'est de garder ses commandements, et ses commandements ne sont point pénibles ; car tous ceux qui sont nés de Dieu sont vainqueurs du monde ; et la victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ?

« C'est ce même Jésus-Christ qui est venu avec l'eau et le sang; non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang. Et c'est l'Esprit qui rend témoignage que Jésus-Christ est la vérité.

« Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ; et ces trois sont une même chose. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau et le sang; et ces trois sont une même chose (ou mieux, suivant le grec, pour une même chose). Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand. Or, c'est Dieu même qui a rendu ce témoignage de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu, a dans soi-même le témoignage de Dieu. Celui qui ne croit point au Fils, fait Dieu menteur, parce qu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a rendu de son Fils. Or, ce témoignage est que Dieu nous a donné la vie éternelle; et cette vie est dans son Fils. Qui a le Fils, a la vie ; qui n'a point le Fils, n'a point la vie. Je vous ai écrit ceci, à vous qui croyez au nom du Fils de Dieu, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle et que vous croyiez au nom du Fils de Dieu [1]. »

Comme on le voit, saint Jean s'applique, dans chaque mot, pour ainsi dire, à insinuer la foi en Jésus-Christ, comme l'unique auteur du salut. C'est lui qui est venu avec l'eau du baptême, figurée par l'eau qui a coulé de son côté sur la croix ; il est venu encore avec le sang qu'il a versé pour ôter les péchés du monde. Trois témoins du ciel lui ont rendu témoignage : le Père, en le déclarant son Fils, et au Jourdain et au Tabor ; le Verbe éternel, par ses discours et ses miracles, et par la communication manifeste de sa divinité à son humanité ; l'Esprit-Saint, par les patriarches, par Moïse, par David, par

[1] I. Joan., c. 5, 1-13.

les prophètes, par Siméon, par Jean-Baptiste, par sa descente visible sur lui en son baptême, par les dons qu'il répandit sur les apôtres. Et ces trois sont une même chose : paroles admirables que nous voyons citées, dès le troisième siècle, par saint Cyprien, et, au cinquième, par saint Fulgence et quatre cents évêques d'Afrique, pour établir, contre les Ariens, le mystère de la sainte Trinité, le mystère d'un seul Dieu en trois personnes [1]. Ces trois témoins attestent, du haut du ciel, la divinité de Jésus-Christ.

Saint Jean en cite trois autres pour prouver son humanité : l'esprit qu'il remit entre les mains de son Père ; l'eau qu'il versa de ses yeux, par ses larmes, et de son côté percé après sa mort ; enfin le sang qu'il versa dans sa circoncision, et surtout à la croix. Ces trois témoins s'accordent en une même chose, à prouver qu'il était vraiment homme.

Voici comme saint Jean parle des hérétiques, qui niaient l'une ou l'autre de ces vérités.

« Mes petits enfants, c'est ici la dernière heure ; et, comme vous avez ouï dire que l'Antechrist doit venir, maintenant déjà il y a plusieurs antechrists ; ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche. Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas de nous ; car s'ils eussent été de nous, ils seraient demeurés avec nous : mais afin qu'on reconnût que tous ne sont pas de nous. Mais vous, vous avez reçu l'onction du Saint, et vous connaissez tout. Je ne vous ai pas écrit comme à des hommes qui ignorent la vérité, mais comme à des hommes qui la connaissent et qui savent que nul mensonge ne vient de la vérité. Qui est-ce qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus soit le Christ? Celui-là est un antechrist, qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils, ne reconnaît point le Père ; et quiconque confesse le Fils, reconnaît aussi le Père. Faites donc en sorte que ce que vous avez appris dès le commencement, demeure toujours en vous. Si ce que vous avez appris dès le commencement demeure en vous, vous demeurerez aussi dans le Fils et dans le Père. Et c'est ce que lui-même nous a promis, en nous promettant la vie éternelle. Voilà ce que j'ai cru devoir vous écrire sur ceux qui vous séduisent [2].

« Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit ; mais éprouvez si les esprits sont de Dieu ; car il est venu beaucoup de faux prophètes dans le monde. Voici en quoi l'on reconnaît qu'un esprit est de Dieu : Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable, est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas que Jésus-Christ est venu dans la chair, n'est point de Dieu : c'est un es-

[1] S. Cyp., *Epist. ad Jub.* S. Fulg., *De Trin.*, c. 4, Victor Vit., l 3, *De persec. Vandal.* — [2] 1. Joan., c. 2, 18-26.

prit de l'Antechrist, dont vous avez ouï dire qu'il doit venir ; et maintenant déjà il est dans le monde.

« Mes petits enfants, vous les avez vaincus, vous qui êtes de Dieu, parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. Ils sont du monde, c'est pourquoi ils parlent le langage du monde. Mais nous, nous sommes de Dieu. Celui qui connaît Dieu, nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu, ne nous écoute point. C'est à cela que nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur [1]. »

De cette foi parfaite en Jésus-Crhist, le disciple bien-aimé fait jaillir à chaque instant le grand précepte de la charité.

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour est de Dieu ; et quiconque aime, est né de Dieu, et il connaît Dieu. Qui n'aime point, ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour. Dieu a fait paraître son amour envers nous, en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Et cet amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils pour être la victime de propitiation pour nos péchés. Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons aussi, nous, nous aimer les uns les autres [2].

« Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur. Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Et c'est de Dieu même que nous avons reçu ce commandement : Que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère [3] ! »

C'est de cet amour que sortira la gloire éternelle.

« Considérez quel amour le Père a eu pour nous, de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu. C'est pourquoi le monde ne nous connaît point, parce qu'il ne connaît pas Dieu. Mes bien-aimés, nous sommes dès maintenant enfants de Dieu ; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Mais nous savons que quand cela paraîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est [4] ! »

L'apôtre termine ainsi son épître : « Nous savons encore que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence, afin que nous connaissions le vrai Dieu, et que nous soyons dans le Véritable, dans son Fils Jésus-Christ. C'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle. Mes petits enfants, gardez-vous des idoles. Amen [5] ! »

Cette lettre est citée par plusieurs anciens sous le nom d'épître aux Parthes. Ces peuples, qui disputaient alors aux Romains l'empire du

[1] 1. Joan., c. 4, 1-6. — [2] *Ibid.*, c. 2, 7-11. — [3] *Ibid.*, 20 et 21. — [4] *Ibid.*, c. 3, 1 et 2. — [5] *Ibid.*, c. 5, 10 et 21.

monde, tenaient une grande étendue de pays, qui comprenait la Perse, tout ce qui se trouve entre le Tigre et l'Inde, et peut-être même la Chine. Il y avait un grand nombre de Juifs répandus sous la domination de ce grand peuple. On voit même, dans les Actes, que les Juifs, qui en venaient pour célébrer la Pâque à Jérusalem, y sont nommés les premiers. Dès lors, plusieurs d'entre eux se firent chrétiens ; ils eurent pour imitateurs un bon nombre de Parthes indigènes, comme nous le voyons dans les martyrs de Perse. Il est même possible que saint Jean y ait été prêcher la foi. Si la lettre ne porte en tête ni le nom ni le titre de l'apôtre, c'est peut-être à cause de la guerre entre les Parthes et les Romains, et pour n'éveiller aucun soupçon dans le cas qu'elle vînt à tomber entre leurs mains. Lorsqu'après avoir dit que Jésus-Christ est le Dieu véritable, il ajoute : Gardez-vous des idoles, on peut entendre non-seulement les idoles matérielles de métal, de pierre ou de bois, mais surtout les idoles intellectuelles, les fausses idées que les hérétiques antichrétiens, en particulier les mages, se formaient du vrai Dieu.

Outre cette lettre générale, saint Jean en écrivit encore deux autres petites à des amis particuliers; on y retrouve la même pensée, le même langage. L'une est adressée à une mère de famille.

« J'ai eu une grande joie, lui dit-il, de voir que quelques-uns de vos enfants marchent dans la vérité, selon le commandement que nous avons reçu du Père. Et maintenant je vous prie, non pas comme vous écrivant un commandement nouveau, mais le même que nous avons reçu dès le commencement : c'est que nous nous aimions les uns les autres. Or, la charité consiste à marcher selon les commandements de Dieu. C'est là le commandement que vous avez reçu d'abord, et selon lequel vous devez marcher.

« Car plusieurs imposteurs se sont répandus dans le monde, qui ne confessent point que Jésus-Christ est venu dans la chair. Ce sont des séducteurs et des antechrists. Veillez sur vous-mêmes, afin que vous ne perdiez pas les bonnes œuvres que vous avez faites, mais que vous receviez une pleine récompense. Quiconque ne demeure point dans la doctrine du Christ, mais s'en éloigne, ne possède point Dieu; et quiconque demeure dans sa doctrine, possède le Père et le Fils.

« Si quelqu'un vient chez vous, et n'y porte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne lui dites pas même bonjour; car celui qui le salue participe à ses mauvaises actions [1]. »

La dernière lettre est adressée à un certain Caïus, que l'on ne connaît pas autrement. La voici tout entière :

[1] 2. Joan., 4-11.

« Le vieillard (ou le prêtre), à mon cher Caïus que j'aime dans la vérité.

« Mon bien-aimé, je prie Dieu que toutes vos affaires et votre santé soient en aussi bon état que votre âme. J'ai eu une extrême joie à l'arrivée de nos frères, parce qu'ils ont rendu témoignage à votre piété sincère et à la vie que vous menez selon la vérité. Je n'ai pas de plus grande joie que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité. Mon bien-aimé, vous agissez en vrai fidèle dans ce que vous faites pour les frères, et particulièrement pour les étrangers qui ont rendu témoignage à votre charité en présence de l'Église; et vous ferez bien de les faire conduire et assister dans leurs voyages, d'une manière digne de Dieu. Car c'est pour son nom qu'ils se sont retirés d'avec les gentils, sans rien emporter avec eux. Nous sommes donc obligés de les recevoir tous avec charité, afin de contribuer avec eux à l'avancement de la vérité.

« J'aurais écrit à l'église; mais Diotrèphe, qui aime à y avoir le premier rang, ne veut point nous recevoir. C'est pourquoi, si je vais chez vous, je lui ferai connaître quel mal il fait en répandant contre nous des discours malins. Et comme si c'était encore trop peu pour lui, non-seulement il ne reçoit pas les frères, mais il empêche même ceux qui voudraient les recevoir et les chasse de l'église.

« Mon bien-aimé, n'imitez point ce qui est mauvais, mais ce qui est bon. Celui qui fait le bien est enfant de Dieu; mais celui qui fait le mal ne connaît point Dieu.

« Tout le monde rend un témoignage favorable à Démétrius, et la vérité même le lui rend. Nous le lui rendons aussi nous-même, et vous savez que notre témoignage est véritable.

« J'avais bien des choses à vous écrire, mais je n'ai pas voulu le faire avec l'encre et la plume, parce que j'espère vous voir bientôt; alors nous nous entretiendrons de vive voix. La paix soit avec vous! Nos amis d'ici vous saluent. Saluez nos amis chacun par son nom [1]. »

Les dernières paroles dn saint vieillard furent ainsi des paroles de charité et d'amitié. La faiblesse de son grand âge ne lui permettant plus de faire de longs discours, il ne laissait pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles, et il leur disait à chaque fois ces paroles : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. Ses disciples lui demandèrent enfin pourquoi il leur disait toujours la même chose. C'est, répondit-il, c'est que c'est le commandement du Seigneur; pourvu qu'on l'accomplisse, il suffit [2].

Ici nous quittons à regret les saints apôtres et les livres saints;

[1] 3. Joan. — [2] Hieron., *In Galat.*, 6, 10, l. 3.

mais nous les quittons avec le céleste héritage qu'ils nous ont laissé, la foi en Dieu et en son Église : Dieu un, Église une.

Dieu un en trois personnes ; il y en a trois qui rendent témoignage au ciel, le Père, le Verbe, et l'Esprit-Saint ; et ces trois sont une même chose : un seul Dieu, un seul Seigneur, Jésus-Christ, Dieu véritable ; saint Jean l'a dit : Dieu, dont le trône est aux siècles des siècles, Dieu qui, dès le commencement, a créé le ciel et la terre : saint Paul l'a dit avant saint Jean, et David avant saint Paul[1]. Ce Verbe-Dieu s'est fait chair, a demeuré parmi nous, est mort pour nous, est ressuscité pour nous ressusciter avec lui, est monté au ciel pour nous y préparer la place, en viendra de nouveau pour juger les vivants et les morts et consommer toutes choses ; tous les apôtres l'ont dit. Une Église, un troupeau, un pasteur : une Église bâtie par celui qui a bâti l'univers ; une Église bâtie sur la pierre, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point.

Un pasteur, Pierre, auquel il est dit : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et : Pais mes agneaux, pais mes brebis. Pierre qui, après l'ascension de son maître, fait élire un apôtre et l'aurait pu élire lui seul ; Pierre qui, le premier, promulgue l'Évangile et l'Eglise à toutes les nations assemblées ; qui, le premier, y reçoit les Juifs, le premier y reçoit les gentils, le premier, décide au concile ; Pierre qui s'en va, dans la nouvelle Babylone, établir sa chaire éternelle sur les ruines de l'idolâtrie, et, de là, régir l'univers chrétien.

Avec Pierre, leur chef, il y a les apôtres qui prêchent et fondent des églises jusqu'aux extrémités du monde ; ordonnent, par l'imposition des mains, des évêques pour leur succéder, auxquels ils commandent d'en ordonner ainsi d'autres, réglant les qualités qu'ils doivent avoir, les devoirs qu'ils ont à remplir à l'égard des ministres inférieurs et des fidèles, et ceux-ci à leur égard.

Dès lors on voit comme une armée rangée en bataille. Il y a des règles de discipline pour le bon ordre dans les assemblées, pour la réprimande des esprits légers et inquiets, pour l'excommunication des scandaleux et des hérétiques.

Dès lors on voit une liturgie pompeuse. C'est un jour de dimanche que saint Jean a sa divine révélation. C'est une assemblée à laquelle préside un pontife vénérable, assis sur un trône et environné de vingt-quatre vieillards ou prêtres. Ce sont des habits sacerdotaux, des robes blanches, des ceintures, des couronnes, des instruments du culte divin, un autel, des chandeliers, des encensoirs, un livre scellé. Il y est parlé d'hymnes, de cantiques et d'une source d'eau

[1] Heb., 1. Ps. 44, 7, et 101, 26.

qui donne la vie. Devant le trône, et au milieu des prêtres, est un agneau en état de victime, auquel sont rendus les honneurs de la divinité. Sous l'autel sont les martyrs qui demandent que leur sang soit vengé. Un ange présente à Dieu de l'encens, et il est dit que c'est l'emblème des prières des saints ou des fidèles. En un mot, saint Jean nous fait voir nos cérémonies saintes, ou transportées du ciel ou transportées au ciel.

Dans saint Paul, on voit également l'assemblée du premier jour de la semaine : un autel du sacrifice, une victime à laquelle les fidèles seuls ont droit de participer, une communion du corps et du sang du Seigneur. Quelques-uns même y participaient indignement. Car alors, comme aujourd'hui, tous n'étaient point parfaits; alors, comme aujourd'hui, il y avait de la paille avec le froment. A côté des vrais apôtres, il y en avait de faux ; à côté des martyrs, il y avait des apostats; à côté des fervents, il y avait des tièdes; à côté des édifiants, il y avait des scandaleux. Il y en avait qui tournaient les agapes mêmes en occasions de débauche; des séducteurs s'introduisaient dans les maisons; même parmi les prédicateurs de l'Évangile, tous n'étaient pas des saints Pauls ; plusieurs cherchaient leur propre intérêt, et non pas celui de Jésus-Christ : parmi les apôtres enfin, il s'est trouvé un Judas...

Ce n'est ni le siècle, ni le pays, qui fait les saints; mais la foi, l'humilité, la défiance de soi-même, la patience, la charité, la confiance en Dieu seul. C'est toujours dans la douleur que l'Église enfante ses élus au ciel. Son unique appui sur la terre, c'est Jésus-Christ, qui a promis d'être avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE ET SOMMAIRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

Jésus-Christ.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

Histoire naturelle du christianisme, autrement, à raisonner d'après deux faits bien notoires, quelle est la manière la plus naturelle d'expliquer le catholicisme et son histoire.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

DE L'AN 29 A L'AN 66 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Les apôtres fondent l'Église.

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

DE L'AN 66 A L'AN 100 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Les Romains détruisent Jérusalem. — Saint Jean prédit la chute et le démembrement de l'empire des Romains.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

— Corbeil, imprimerie de Crété. —



